This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

DON ALONSO

OU

L'ESPAGNE

HISTOIRE CONTEMPORAINE

« Pourquoi ne vous a-t-on pas vu aux cortès l'hiver passé ? Pourquoi m'a-
« vez-vous contraint au serment que je prêtai, à Saint-Gadéa, sur les
« quatre évangiles ? Pour tous ces méfaits, je vous bannis de mes États,
« comme ennemi public, et je saisirai vos domaines, jusqu'à ce qu'il
« soit décidé par mes Conseils si je puis les confisquer. » Ainsi parla le roi don Alphonse sixième, et il parlait au Cid, l'honneur de ses royaumes.

« Ces braves seigneurs qui vous entourent, ces guerriers de palais, vous
« ont-ils secouru quand vous étiez captif ? Non ; ils s'enfuirent, et je
« vous délivrai. Malheur aux sujets dont les rois prêtent l'oreille aux
« impostures des courtisans ; malheur à vous-même, ô mon roi ! si leurs
« chants de syrènes vous endorment et que vous ne vous réveilliez !....
« Je pars. Vous servir sur la terre d'exil sera mon unique vengeance
« Un sujet sait souffrir les torts de son roi. » Ainsi parle le Cid ; il tombe dans les bras de Chimène, et la laisse muette de douleur.

Le roi écrit au Cid proscrit. Le Cid se rend à cet appel ; il exige que les franchises de ses compagnons soient reconnues, ainsi que leur droit de prendre les armes si on viole encore les lois... « Ne refusez pas de
« m'embrasser ; oubliez mes torts. Si de mauvais conseillers recom-
« mencent leurs intrigues accoutumées, au lieu de m'obéir, tuez-moi.
« Mais maintenant il me faut embrasser. » Ainsi parla le roi don Alphonse sixième au valeureux Cid.

(Romances du Cid, XXIX, XXXI, XLIV et XLV.)

Imprimerie P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

DON ALONSO

OU

L'ESPAGNE

HISTOIRE CONTEMPORAINE

PAR N.-A. DE SALVANDY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SIXIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

TOME PREMIER

PARIS
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS
Réserve de tous droits
1857

AVANT-PROPOS.

L'histoire de don Alonso a marqué le début d'une carrière littéraire dont elle devait, par un triste privilége, marquer également le terme. Elle est, parmi toutes les productions d'une plume maintenant brisée, celle, peut-être, où se montre la plus vive empreinte des qualités de style qui distinguèrent l'écrivain, des qualités de cœur et d'âme qui firent apprécier l'homme. A ce titre, elle héritera, nous l'espérons, de cette affectueuse sympathie qui a entouré ses derniers moments, et que sa famille constate avec orgueil, en même temps qu'elle la reconnaît avec gratitude.

Parvenu aujourd'hui à sa forme définitive, ce livre renferme les dernières réflexions, les suprêmes pensées de son auteur; il est devenu comme un testament adressé au public. Le temps a même manqué pour l'achever : on reconnaîtra sans doute, dans les pages d'histoire contemporaine qui le terminent, l'absence d'une révision que personne ne pouvait suppléer, et

la préface qui devait lui servir de préparation, dont quelques jalons déjà posés permettent imparfaitement de juger la portée et l'intérêt, ne s'est pas retrouvée dans le manuscrit. Il ne fallait pas songer à combler cette lacune. Celui qui avait été investi, par un vœu plus sacré qu'un ordre, de la douce et délicate mission d'achever l'impression si tristement interrompue, a dû se borner à corriger presque exclusivement les erreurs typographiques : tout au plus, dans les parties nouvelles dont quelques-unes datent des derniers jours, a-t-il retouché, en respectant scrupuleusement le fond, certains détails de style qui avaient pu échapper à des efforts de pensée soutenus au milieu d'une lutte de tous les instants contre la souffrance.

Néanmoins l'ensemble de l'ouvrage a subi des changements considérables et mérite, ce semble, de fixer encore une fois l'attention des esprits sérieux. Dans ce cadre ancien, sous une forme abrégée, sont venus se placer bien des faits, des idées, des aperçus nouveaux. Tandis que la part de la fiction était diminuée au profit des événements et des personnages historiques, cette fiction elle-même, en se dégageant d'une foule de péripéties accessoires qui la compliquaient, a fait un pas important dans la voie de la vraisemblance et du naturel. Des personnages secondaires ont été retranchés, comme se sont effacées, dans les lointains du temps, les nuances des principes ou des partis qu'ils étaient destinés à personnifier. Les leçons apportées par l'expérience, par le maniement des hommes et des choses, par le spectacle de

nos révolutions et de celles de la Péninsule, n'ont pas été négligées. Elles ont servi à modifier des appréciations, à rectifier des jugements que la suite avait montrés ou trop sévères ou trop indulgents. Pourtant, en comparant les différentes phases d'un travail qui a occupé les deux périodes extrêmes d'une vie si diversement remplie, dont la jeunesse s'est passée surtout dans l'opposition, l'âge mûr au pouvoir, les dernières années dans la retraite, on sera frappé, croyons-nous, comme nous l'avons été nous-mêmes, de la conformité des points de vue, des sentiments, des opinions. Il y a telle page au bas de laquelle il a semblé nécessaire de rappeler qu'elle était écrite en 1823, de peur qu'on ne la crût inspirée par le souvenir d'une discussion fameuse survenue vingt ans plus tard. A peine, sur les questions qui touchent aux principes fondamentaux de l'ordre des sociétés, trouvera-t-on certaines expressions plus ou moins accentuées, selon que les tendances du moment auront paru menacer d'un danger plus pressant la liberté ou le pouvoir.

L'innovation la plus importante est dans le dernier chapitre, qui, sous le titre d'épilogue, renferme des considérations sur la situation de l'Espagne à deux époques critiques de ses modernes révolutions. La première partie avait été publiée déjà, il y a quelques années, sous forme de souvenirs intimes; elle se rapporte à la mission qui conduisit de nouveau l'auteur au delà des Pyrénées, et lui attribua, comme représentant de la France, une part d'influence sur les affaires de la Péninsule, au moment

même où les deux nations étaient plus que jamais unies, et où les deux dynasties allaient être plus intimement alliées : le reste a trait aux derniers événements qu'il lui ait été donné de voir ici-bas, ceux qui ont si heureusement trompé les prévisions les plus générales, en confirmant son ancienne confiance dans les destinées d'un grand peuple. Ces pages forment le complément naturel du livre, et lui servent de conclusion. Par ce coup d'œil rapide jeté sur les fastes récents de l'Espagne, et même sur les chances probables de son avenir, présages dont la date seule justifie, pour les contemporains, la hardiesse, et sur le mérite desquels le temps prononcera, l'histoire de don Alonso se trouve continuée, jusqu'à cet instant même, sinon dans ce qu'elle a d'extérieur et d'imaginaire, du moins quant à sa portée sérieuse et politique. Elle tire de là un intérêt de circonstance analogue à celui qui fit accueillir son apparition, tandis que les travaux de l'homme d'État, sa longue étude des périls et des forces de l'Espagne, l'intérêt spécial et constant avec lequel il a suivi les périodes diverses de sa reconstitution, prêtent à l'œuvre l'autorité qui manquait à ses débuts.

Nous espérons que cette publication paraîtra digne des circonstances solennelles où elle s'achève, comme de celui qui l'avait préparée. Confidents des volontés, fidèles, s'il se peut, aux traditions paternelles, nous n'avons pas à défendre, plus qu'il ne l'avait fait lui-même, contre des critiques malignes ou frivoles, un livre plus vieux que nous. Au double point de vue politique et

littéraire, on reproduit ici avec confiance le témoignage que l'auteur, dès 1828, pouvait se rendre. « Il lui « a été donné de ne pas entendre un seul homme ni « un seul parti réclamer contre un ouvrage où tous « les hommes considérables de la Péninsule sont mis en « scène tour à tour, où tous les partis, encore aujour- « d'hui vivants, racontent eux-mêmes leur origine, leurs « vicissitudes et leurs pensées. Nul n'a dit : Vous avez « mal interprété nos vœux, mal retracé nos actions, tel « jour.

« Cependant des erreurs de détail avaient été signa- « lées; on les a rectifiées avec empressement dès la « seconde édition. On a aussi rendu le récit plus simple « et plus rapide. La prolixité se rencontre souvent, « ainsi que la contention et l'effort, dans les produc- « tions de la jeunesse. Ces défauts attestent une légi- « time méfiance de soi-même. Les années viennent : un « goût plus sûr multiplie les corrections et les sacri- « fices. Ce sont d'autres preuves du respect de l'écri- « vain pour le public qui daigne le lire, et qui doit le « juger. »

P. DE SALVANDY.

INTRODUCTION

Avril 1823.

J'ai recueilli, durant un voyage au delà des Pyrénées, l'histoire espagnole que je publie. Narrateur quelquefois, plus souvent simple traducteur, je me suis imposé cette double tâche dans l'espoir de jeter des lumières nouvelles sur une arène où se sont plus d'une fois débattus, où se débattront plus d'une fois encore les plus grands intérêts du monde.

Cette Espagne, qui a vu se rencontrer sur ses champs de bataille Rome et Carthage, le Coran et l'Évangile, l'Angleterre et Napoléon; cette Espagne où viennent de se heurter les deux grands principes qui partagent la politique moderne; cette Espagne lointaine et solitaire semble réservée à servir désormais de théâtre aux conflits des anciennes mœurs et des idées nouvelles, de la révolution et du pouvoir absolu, peut-être de la Grande-Bretagne et de la France.

Parmi les chocs sans nombre qui sortiront vraisemblablement de l'état présent du monde, de ce duel visible et universel entre la révolution française renaissante et le vieux principe d'ordre et d'autorité, il en est auxquels la Péninsule prendra une part active en dépit de tout l'effort de nos armes, et dont peut-être, à notre grand étonnement, elle donnera le signal. Une lutte intérieure, sans exemple dans les annales des nations, la tourmente pour longtemps. Non

pas qu'une aristocratie oppressive soit aux prises avec des plébéiens jaloux : ce serait l'histoire de tout ce qu'il y a eu d'États dans l'univers. Sur cette étrange scène les rôles sont intervertis. On combat, dans les rangs élevés, pour l'émancipation religieuse et politique ; dans les classes inférieures, pour les anciens pouvoirs et pour les anciennes maximes.

Les efforts de la plus éclairée, de la plus éminente de ces puissances rivales constituent la révolution espagnole. Née, comme la nôtre, de cette autre révolution royale et séculaire, qui avait transformé lentement le gouvernement pondéré des temps féodaux en monarchie absolue, elle s'est aussi développée à la fois par un travail extraordinaire des esprits et par la féconde influence des désordres du trône, mais dans une région différente, et, en quelque sorte, à un autre étage de la société. L'étranger serait loin de comprendre sa marche et sa puissance, s'il croyait qu'elle soit venue au monde à un jour donné, sous les tentes de l'armée séditieuse de l'île de Léon, pour expirer, après trois ans, sous les coups d'une armée et d'un prince de France. Distraite par ses alliances et ses périls, l'Europe n'a point vu, ou n'a vu que d'une manière imparfaite l'ère fatale du faible Charles IV, l'empire patriotique des cortès de Cadix, l'orageux avénement de Ferdinand VII et ce qu'a été son règne. C'est là pourtant qu'il faut remonter pour sonder toutes les plaies de l'Espagne, apprécier ses besoins véritables et prévoir ses destinées.

En n'appelant qu'aujourd'hui l'attention publique sur ce tableau, quand le coup de canon de la Bidassoa est tiré, on ne saurait encourir le reproche d'une publication tardive et inopportune. Notre travail a marché moins vite que les événements. Plus on est certain qu'ils seront glorieux à la maison de Bourbon et à la France, plus on peut porter ses regards, avec une libre sollicitude, au delà des Pyrénées. Nos gouvernements les plus différents prennent de telles initiatives vis-à-vis de la nation espagnole, que nous avons tous intérêt à rechercher ce que les diverses interventions des armes

françaises auront fait pour la condition future d'un grand peuple. Les hommes légers regardent le moment qui s'écoule, et jettent au vent des oracles; les hommes graves étudient le passé.

J'avais eu le dessein d'écrire l'histoire de ce passé, déjà si plein, quoique si récent. Mais, quand tous les mystères ne sont pas dévoilés, tous les résultats connus, toutes les colères assoupies, qui oserait prononcer sur les faits et sur les renommées, dispenser la louange ou le blâme, remplir enfin, dans sa sévérité et dans sa grandeur, ce noble ministère qui consiste à devancer, et peut-être à préparer les jugements de la postérité?

D'ailleurs, la narration de l'historien est froide, brève, austère. Je ne sais si elle peut suffire à la curiosité exigeante et frivole, défiante et passionnée des contemporains. Il leur faut plus de mouvement et plus de vie, par conséquent plus de détails. Ce n'est pas assez pour eux de l'existence publique : ils demandent à pénétrer dans les habitudes privées des hommes et des partis; ils veulent, non apprendre, mais écouter et voir. Cette sorte d'intérêt sera surtout excitée, si des mœurs tout à fait nouvelles, des contrastes frappants, des coutumes originales, une autre société sont en scène. Quel spectacle que celui d'un empire dont les domaines s'étendaient encore, après tant de pertes successives, des îles Baléares jusque par delà les Cordillères, où toutes les provinces et toutes les classes diffèrent de goûts, d'usages, de costumes, où se trouvent en présence, dans les deux mondes, l'homme sauvage et l'homme policé, les principes de 1789 et les pratiques du moyen âge, le quinzième siècle et le nôtre!

Le drame qui se déroulera sous les yeux de mes lecteurs, embrasse plus d'un quart de siècle. Les personnages assistent aux scandales de la domination du Prince de la Paix, aux premières insurrections des Américains, à la révolution d'Aranjuez, aux complots de Bayonne; ils accompagnent Napoléon sur le champ de bataille, et Joseph dans ses pa-

lais, ou combattent avec les guérillas, siégent au sein des assemblées nationales de Cadix et de Madrid, se pressent en 1814 autour du prince que leur persévérance a reconquis; enfin, le règne de Ferdinand les a pour instruments ou pour victimes, et la plupart saluent, à son aurore, d'un même cri d'espérance, l'ère libérale de 1820, ère brillante alors et pacifique, qui semblait promettre à leur patrie la réconciliation de tous ses enfants et l'heureux accord des idées de monarchie et de liberté, en donnant à l'univers le premier exemple d'une révolution sans résistance et sans réactions. Je ne me dissimule pas que le récit de leurs aventures sera considéré comme une fiction; dès lors, ce mélange de vicissitudes privées, qu'on déclarera imaginaires, avec les événements publics les plus éclatants, cette innovation, par conséquent, de mémoires fictifs au milieu d'un grand cadre politique, court le risque d'être blâmée comme un empiétement du roman sur l'histoire. Je dois essayer de la défendre.

Tout peut être compris dans un genre qui, embrassant à la fois l'Émile et la Cyropédie, Gulliver et Tom Jones, Corinne et le Roman comique, Gil-Blas et Robinson Crusoé, Mathilde et Clarisse Harlowe, Candide et la Nouvelle Héloïse, les Mémoires du comte de Grammont et Werther, la princesse de Clèves et Adèle de Sénange, les créations de Rabelais et le chef-d'œuvre de Cervantes, appartient en même temps à la pastorale par Paul et Virginie, à la politique par Bélisaire et Lascaris, à l'histoire par Ivanhoé et les Puritains, à l'épopée par Télémaque et les Martyrs. Vaste comme l'imagination, et changeant comme la société, le roman échappe à toute définition comme à toute entrave. Il pénètre avec Fontenelle dans le sanctuaire des sciences; il interroge l'antiquité sur les pas de Barthélemy. Ses limites ne sont autres que celles du sentiment et de la pensée. Son domaine est l'univers. Mesurant sa marche sur les progrès de la civilisation, et enrichi par tout ce qui la développe, appauvri par tout ce qui l'altère, il réfléchit la

vive image de cette reine du monde : c'est là son vrai titre de gloire.

On a remarqué que le roman fut à peu près inconnu dans l'antiquité grecque et latine. Je ne saurais croire, avec un de nos maîtres les plus brillants et de mes plus illustres amis, que *tout l'empire de la fiction fût envahi par le polythéisme, et que cette croyance dût suffire aux imaginations les plus vives*[1]. Est-il vrai que les imaginations, une fois excitées, se satisfassent à si bon compte, et que, vaincues plus qu'exaltées par les grâces qui charment ou les pompes qui étonnent, elles se renferment dans un même cercle de figures et d'idées? Ne serait-il pas plus exact de penser que tout ce qui plaît à l'esprit développe à la fois ses besoins et ses forces? Loin de faire honneur de la lacune qui nous occupe à la fécondité des vieilles mythologies, j'accuserais plutôt la stérilité de ces religions vides et mensongères qui ne parlaient au cœur que pour le corrompre et à l'intelligence que pour l'égarer. Le monde du paganisme est circonscrit de toutes parts. Le ciel qu'il nous découvre, au lieu d'agrandir nos contemplations en fuyant sans fin devant elles, ne fait que réfléchir les misères d'ici-bas. Ce ciel est de marbre : il pèse de tout son poids sur l'âme et sur la pensée.

Ce fut le caractère de la civilisation antique d'être incomplète et limitée. Apanage de quelques nations, ou plutôt de quelques cités, qui jetèrent un éclat immense au milieu des ténèbres de l'univers inhabité ou barbare, elle n'était, dans ces coins de terre privilégiés de la fortune, que l'exclusif privilége de classes étroites et jalouses. Encore faut-il ajouter que le sexe fort, celui dont la sensibilité est la moins exigeante, la moins délicate, la moins inventive, participait seul à ses bienfaits. Les femmes, esclaves fécondes, languissaient délaissées ; il n'y avait de littérature ni par elles, ni pour elles : je ne sais même si c'était en leur honneur que le poëte, la

[1] M. Villemain, préface de la traduction des romans grecs.

plupart du temps, quand il voulait chanter la beauté, accordait sa lyre. Sans influence sur la destinée de ces écrivains corrompus, de ces citoyens ombrageux, de ces infatigables rhéteurs, comment leur âme, stérile ou méconnue, aurait-elle prêté à des maîtres dédaigneux les inspirations, si hautes et si diverses, qui ont révélé au génie des modernes un monde ignoré des anciens, le monde des sentiments intimes?

Dans ces républiques dont M. Villemain retrace les perpétuels travaux avec autant d'éloquence que de pénétration et de vérité, le cercle entier de l'existence était plus étroit que parmi nous. Elle n'avait rien d'intérieur. Borné à quelques affections de gymnase et d'académie, le cœur semblait ne pas exister encore; l'imagination elle-même ne prenait son vol que lorsque, élancée sur les traces de Platon, elle essayait de planer, avec le disciple de Socrate, au-dessus des nuages de la métaphysique. Des peuples qui ne se délassaient des froides réalités du gouvernement que par les arguties, plus froides encore, de l'école, ces peuples durent négliger le champ de la fiction : ils ne possédèrent d'autre romancier qu'Hérodote.

Par quel prodige une société imparfaite produisit-elle des Thucydide? N'est-ce point que l'histoire, qui est en quelque sorte le roman des hommes, ne manquera jamais aux nations libres? Ces politiques, qu'on appelle des historiens, naissent sur la place publique; ils ne sauraient naître ailleurs complets et puissants. Vous m'objectez Bossuet? La chaire chrétienne est aussi une tribune; elle en a les droits, l'assurance, l'autorité. Vous m'objectez Tacite? La république romaine se survivait en lui.

Cette liberté d'un seul sexe, d'une seule classe et d'un seul coin de terre, qui, sans le concours des femmes, avait, par sa propre vertu, créé la civilisation antique, cette fausse liberté s'écroula. Les hommes retombèrent sur eux-mêmes : ils ne pouvaient plus se suffire. Les courtisanes prirent dans leur vie la place que les lois y avaient occupée. Ces ci-

toyens déchus aimèrent...; ils aimèrent comme savent aimer des êtres énervés et vieillis; mais, enfin, ils connurent des plaisirs et des peines intimes. Initiés à des admirations nouvelles, en proie aux tourments de la crainte et du désir, leur âme chercha un confident, et le roman naquit. Conçu dans la corruption et la servitude, il se ressentit jusque dans les naïvetés de Daphnis et Chloé, jusque sous la plume de l'évêque Héliodore disant les aventures de Théagène et de Chariclée, de la licence, de la monotonie et du matérialisme qui entouraient son berceau. Pourtant, en lisant ces pages émues, en contemplant ces tableaux d'impressions ignorées jusqu'alors, on sent des cordes nouvelles dans le cœur de l'homme.

C'est que le christianisme était venu : législateur sublime, qui restituait à la race humaine sa divine nature! Ce maître austère enseigna l'amour. En plaçant des devoirs où l'antiquité n'avait vu que sujétion et volupté, en y joignant des espérances sublimes, en scellant jusque dans le ciel les unions de la terre, la loi nouvelle compléta le monde; elle prépara l'avénement d'un sexe tout entier à l'empire. L'homme trouva une compagne dans son esclave de la veille. Il apprit à la respecter : c'était apprendre à l'aimer. Chose admirable! l'homme avait cessé de régner seul, et, en partageant sa puissance, il fit autant pour sa grandeur que pour sa félicité. L'abdication de sa longue tyrannie le mettait en possession de tous les biens que son auteur lui avait inutilement départis jusque-là. A dater de ce moment, on eut des jouissances, on eut des inspirations, on eut des douleurs, on eut des espérances inconnues aux Grecs voluptueux du Bas-Empire, non moins qu'aux éternels discoureurs du Portique. De la sorte, la vie des modernes renferme en même temps plus de réalités que celle des anciens, et plus de poésie. Une vive, une noble influence l'anime et la féconde. L'activité des sentiments et des idées recule sans fin les bornes de la littérature. Autrefois, elle n'appartenait qu'à l'esprit, maintenant il faut qu'elle satisfasse aux besoins de

l'âme et du cœur. Sa nature s'est développée et agrandie comme son théâtre, qui est l'univers.

Voyez, en effet, comme, au sein même des ténèbres féodales, l'imagination se fraie de toutes parts des routes nouvelles. Les compositions sont extravagantes sans doute; mais elles attestent la présence du *Dieu inconnu* qu'Athènes ne sut pas découvrir sous le beau ciel de la Grèce. Avec nos tristes climats, une grande ignorance et des institutions barbares, le culte des femmes, sous le nom de chevalerie, créa les paladins et les *romanciers*.

Dans ces temps héroïques, appliquant à tout, même à l'amour, ce besoin de sacrifices qu'on appelait l'honneur; plus tard, rêveur et philosophique chez les Allemands, moraliste et passionné en Angleterre, le roman revêt partout les formes de la civilisation qui l'enfante. Partout il manifeste la nature et le degré de l'influence qu'exerce le sexe dont il relève.

C'est ainsi qu'*Amadis de Gaule*, *l'Astrée*, *Clélie*, quand se constituent ensemble la littérature et la société modernes, rassemblent en lui tous les traits de ce génie nouveau du monde, qui est à la fois héroïque, délicat, ingénieux, ardent aux choses de l'âme et à celles de l'esprit, ami de l'idéal dans l'amour comme dans la gloire. Sous Louis XIV, quand tout est haut et fier, quand les esprits ne connaissent pas de limites à leur essor, ambitieux et galant comme le grand roi, il s'attache à poursuivre jusqu'au milieu des nuages je ne sais quelle ombre quintessenciée de l'amour, en étudiant trop dans le cœur du courtisan le dévouement du chevalier. La main d'une femme, la main habile de Mme de La Fayette se charge de le ramener aux sentiments vrais, en lui laissant ce charme des sentiments délicats, qui est la vraie richesse des modernes, car il rehausse sans les restreindre, il épure sans les refroidir, les bonheurs de tous les temps. Avec le siècle suivant, le roman descendra de ces hauteurs. Il revient, sous la plume des Voisenon, des Diderot, des Crébillon, des Dorat, des Louvet, au terre-à-terre de son

berceau; il en étale la nudité. La société française a quelque chose de cette société grecque, au déclin de laquelle il prit naissance. Elle a trouvé la corruption dans l'excès, comme l'antiquité dans l'oubli, des droits et de l'empire des femmes. A force de leur livrer le pouvoir, on en est arrivé à l'abandonner aux moins dignes d'entre elles. Comme au temps de leur esclavage, les Aspasies marchent la tête levée. Les hommes se sont abaissés et corrompus en s'effaçant derrière ces puissances souveraines et avilies. Le roman se multiplie, se dégrade, prend toutes les formes, il prend même le masque antique pour entretenir les imaginations de l'unique intérêt qui occupe à la fois l'homme privé, les grands et tout un peuple. Montesquieu trouve des loisirs à consacrer au Temple de Gnide; le citoyen de Genève se charge de recueillir les soupirs de l'innocence qui succombe, et nous montre dans le repentir la vertu des temps dépravés; enfin, l'homme dont l'esprit tient au grand siècle par ce qu'il a de classique, au nôtre par ce qu'il a de populaire, au sien par ce qu'il a de corrompu, l'homme en qui tout son siècle respire, Voltaire porte dans ses créations cette licence de mots et d'idées qui semble naître de l'alliance injurieuse du scandale et de la royauté, pour élever sa tête sur les ruines de toutes les croyances, et poursuivre de son rire insultant la morale fugitive. Elle ne trouve qu'un trop faible asile dans le roman pastoral de Gessner et de Florian. Mieux inspirée, l'œuvre pure et charmante de *Paul et Virginie*, tout à coup apparue alors, semble la protestation de l'ordre social qui tombe contre les déréglements et les folies où il va s'abimer.

Déjà, en effet, le règne de l'ironie est passé. Du sein de la dissolution universelle, la révolution est sortie sanglante, effroyable, telle qu'on la devait attendre de générations grandies à l'ombre d'un pouvoir absolu et licencieux. Durant longues années, notre oreille n'entend que le fracas des trônes écroulés, les clameurs de partis triomphant comme les partis triomphent, le bruit des chaînes, les

chants du peuple applaudissant aux victoires de vainqueurs coupables. Bercée de bruits sinistres, notre âme aura besoin dans les jours meilleurs de retrouver une grave harmonie au milieu même de ses plaisirs. Elle va la rechercher jusque dans Ossian, quand les deux plus grands écrivains de notre époque, l'auteur de Corinne et celui de René paraissent. Le retentissement de nos orages se fait sentir dans leurs compositions, et le public en jouit, comme le naufragé qui touche au port se complaît à écouter les derniers bruissements de la tempête.

Pourquoi ne pas le dire? On la sent apaisée dans Mathilde, qui renoue la chaîne de la société ancienne à la nouvelle, en redemandant à la chevalerie pour nos temps rationalistes et démocratiques ses inspirations et ses exemples. Mme Cottin encore, Mme de Souza, l'auteur de Natalie plus tard, emploieront le roman à rasseoir l'ordre social. Des jours viendront-ils où d'autres femmes s'en servent pour reporter la destruction dans les fondements?

Au milieu de longs bouleversements, la civilisation a fait un pas. Ce ne sont plus, comme chez les anciens, un sexe, une classe, quelques points du littoral de la Méditerranée, c'est le genre humain qui participe à ses travaux et à ses présents. Parmi nous, cette région des plaisirs délicats, cette région de l'esprit, du goût, des grâces brillantes qu'on nomme *le monde*, inconnue dans Athènes et dans Rome, limitée naguère aux grands seigneurs et aux traitants, s'ouvre pour des classes que l'égalité des fortunes et des droits a subitement anoblies. Le roman s'est agrandi de tout ce qu'il y a de passions, d'idées et d'existences nouvelles. Les politiques se saisissent de cet instrument qui fait vibrer toutes les cordes de l'âme humaine. Les interprètes les plus éloquents des partis les plus opposés ne dédaignent pas de fréquentes excursions sur ses domaines. La même main qui traça la *Monarchie selon la Charte* a prêté sa plume au vœu fatal d'Atala; M. de Constant publie à la fois les aventures d'Adolphe et un cours de *Monarchie constitutionnelle*;

M. Fiévée prélude aux développements de son système intermédiaire par la *Dot de Suzette*. On peut prévoir qu'il y a là une veine nouvelle qui sera abondante; puisse-t-elle ne pas l'être jusqu'au débordement!

Encore flottante et sans autre couleur décidée que celle des sombres pensées, des natures ambitieuses et maladives qui constituent le genre *incompris*, cette branche de littérature attend, pour prendre ses vrais caractères, que l'ordre politique, en retrouvant des bases, fixe ses futures destinées, et qu'un homme de génie enseigne l'art de la plier aux nouveaux besoins des esprits. Les principes, les formes de la liberté constitutionnelle conservent, à travers tous les chocs, leurs conquêtes. La perversité éclatante est restée sous les décombres de l'ancienne monarchie. Une courtisane sur les avenues du trône voilerait sa puissance; elle craindrait pour son crédit la clarté du jour. Les femmes règnent au foyer domestique, et ne règnent que là. Elles ne tiennent point en main le sceptre de l'État, ni celui des lettres. Seulement, elles sont la portion la plus passionnée, la plus spirituelle, la plus délicate de ce public dont les arrêts classent les productions de l'esprit et dont le goût les fait éclore. La frivolité, cette autre corruption, née aussi des désœuvrements de l'ancien régime, a disparu, moins sous le poids de nos malheurs, que sous l'essor des intérêts nouveaux. Tandis que le sexe faible conserve toute sa valeur, le sexe fort a repris sa dignité. L'amour embellit l'existence; la volupté ne la remplit pas. Notre cœur a des soins plus grands et plus chers que ceux de son bonheur même: car nous possédons une patrie; nous délibérons sur ses destinées, nous espérons, nous combattons, nous craignons pour elle. Le temps du roman dure encore; mais celui de l'histoire est venu.

Sir Walter Scott semble avoir eu la mission de mettre d'accord l'un et l'autre. Sachant instruire et plaire, l'illustre Écossais associe la vérité à l'invention, et, donnant enfin des modèles de ce roman historique, si souvent essayé avant

lui, il nous apprend comment un genre, jusque-là bâtard et dédaigné, au lieu de bouleverser le domaine de l'histoire, pourrait le féconder et l'élargir. L'esprit trouve un charme inexprimable dans ces peintures tellement vives, tellement caractérisées, que nous reconnaissons, sous la plume de l'auteur de Waverley ou d'Ivanhoe, une époque au sein de laquelle nous n'avons pas vécu, aussi facilement qu'un Français de nos jours reconnaît d'abord, sous le burin, l'image de Henri IV ou de Louis XIV. Hume n'a plus qu'à compléter l'ouvrage, en nous montrant sur la scène les potentats, les ministres, les orateurs, les capitaines fameux. Familiarisés déjà avec leurs usages, l'esprit de leur siècle, leur siècle tout entier, quand nous lirons leurs actions, nous croirons assister aux grands drames qu'elles composent. Walter Scott fait de nous les contemporains de nos aïeux.

Si j'osais tracer la poétique de ce genre aussi neuf que vaste, je dirais que l'écrivain doit s'abstenir d'impliquer dans son intrigue romanesque les personnages historiques. Il peut nous les signaler, nous introduire par exemple dans le palais des rois, les offrir à nous, comme les virent leurs sujets, à la distance où les tenaient les pompes du trône : mais s'il leur prête son langage, s'il leur donne des passions, s'il les associe aux sentiments secrets et aux intérêts privés de ses héros imaginaires, je m'égare sur ses pas; je ne sais plus retrouver la barrière aux pieds de laquelle s'arrête l'invention. Richard traverse-t-il devant nous une épaisse forêt? Nous aimons les couleurs sous lesquelles nous le représente l'habile peintre; nous lui tenons compte de la vigueur de son pinceau : si tel ne fut pas le terrible Cœur-de-Lion, tel ont dû le voir beaucoup de ses contemporains. Mais quand je rencontre Louis XI hors de son palais, sans gardes, aux abords d'une rivière que tout le monde peut franchir; quand je le vois discourir avec un inconnu qui lève son bâton ferré sur Tristan, j'hésite : je me demande s'il est bien vrai que cet entretien se soit passé ainsi. Alors je me souviens que je parcours le livre

d'un romancier : la baguette qui m'avait transporté dans les anciens temps est tout à coup brisée; et, comme le prestige, mon plaisir s'évanouit.

Il est périlleux de tracer des règles : c'est donner aux censeurs le droit d'être sévères. Mais aussi c'est indiquer nettement la route où l'on voudrait marcher. Je voudrais, si le public voit une fable dans mon *Histoire espagnole*, qu'on fût contraint d'y reconnaître un monument élevé par les mains de la Fiction à la Vérité.

On peut se fier pleinement, j'ose le croire, à l'exactitude de cette chose indéterminée et importante qui s'appelle le *costume*. Des usages, des locutions, des idées contraires à nos opinions ou à nos habitudes, se rencontreront dans le cours de l'ouvrage. Une sagacité bienveillante se rendra compte que plus un préjugé ou une pratique paraissent étranges, plus la narration est fidèle. Il est bien peu d'incidents qui ne pussent être justifiés par des exemples historiques; il n'en est pas qui ne soient conformes aux notions que tout voyageur attentif recueillera en parcourant la patrie de mes héros.

Dans les grandes circonstances où nous sommes, le public fera voile volontiers vers cette autre moitié du globe dont une bulle fit présent aux successeurs de Pélage. Non content d'avoir réuni à Madrid des renseignements officiels et nombreux, pour constater la justesse des tableaux, j'ai lu ce que nous avons d'écrits le plus estimés sur les provinces transatlantiques. Il est superflu de dire que l'immense travail de M. de Humboldt m'a été d'un grand secours. Ce savant a complété l'œuvre de Christophe Colomb : grâce à lui, nous connaissons le Nouveau-Monde.

Dans la peinture des mœurs espagnoles, le culte de la vérité doit trouver des bornes. La Péninsule est probablement la contrée de l'Europe où les entretiens s'éloignent davantage de cette retenue qui, sans attester toujours le règne de la morale, annonce au moins dans les cœurs plus de respect pour ses lois, dans les esprits plus de délicatesse,

dans les habitudes de la vie un goût plus pur et des jouissances plus élevées. Il n'est pas jusqu'aux membres du clergé lui-même, du clergé régulier surtout, dont la conversation libre et crue n'étonne souvent une oreille accoutumée, je ne dirai pas seulement au langage du clergé français, mais à celui de nos salons et de nos familles. Quoi qu'on ait dit à cet égard, l'abandon des discours, la nudité des images, où l'on a voulu voir quelquefois des indices de l'innocence réelle des mœurs, ne sont que les caractères d'une civilisation corrompue et blasée, si l'on peut parler ainsi, avant sa maturité. L'Espagne n'en a pas le triste privilége : la France en était là encore, il y a cinquante ans. Le dix-huitième siècle ne se distinguait pas par des habitudes pures ni naïves.

L'exposition des événements politiques entrait nécessairement dans le cadre de l'ouvrage. Tout ce qui a joué un rôle sur le théâtre mouvant des affaires de la Péninsule, pendant plus d'un quart de siècle, sera forcément nommé souvent, et aperçu quelquefois. Je dois avertir le lecteur, cette observation est importante, que les personnages historiques seront toujours désignés par le nom de famille, celui que connaît l'histoire. Les autres, selon l'usage général et invariable au delà des Pyrénées, ne le seront jamais que par le prénom, et le prénom se reconnaît au titre de *don* qui le précède toujours, qui ne peut accompagner que lui. Par exception, le prince de la Paix, dont il est question sans cesse, sera quelquefois appelé don Manuel. En ce qui touche un homme si important et si fameux, il m'a paru que le récit devait se conformer aux procédés constants de la conversation espagnole.

Image sincère de la scène qu'il décrit, le livre de *Don Alonso* a ce facile avantage que toutes les opinions s'y expriment elles-mêmes tour à tour, et, si l'on a souvent adouci les haines, on s'est gardé fidèlement d'affaiblir les arguments ou d'altérer les récits. On n'a pas craint de rapporter des anecdotes certaines, des mots caractéristiques de personnages qui ont influé sur le cours des affaires humaines.

Attentif à ne pas mettre dans leur bouche une parole qu'ils n'aient prononcée, j'ai cru rester dans la limite de mes plus simples droits, si, par exemple, montrant un moment en action un soldat français qui a brillé quelques jours sur un trône, ses discours sont littéralement conformes à des documents officiels qui émanent de lui.

Je n'ai pas hésité non plus, sinon à peindre sans réserve, du moins à condamner sans détour l'épouse de Charles IV. Cette coupable reine est descendue dans le cercueil. Dix révolutions nous séparent du moment où elle tomba du trône. D'ordinaire on respecte, dans la mère qui n'est plus, le fils qui vit encore. Mais c'est là un des malheurs du roi Ferdinand, que, loin d'être intéressé à défendre la mémoire de Marie-Louise, il a besoin que l'histoire soit sévère pour elle, afin qu'elle le soit moins pour lui.

Ce prince occupe souvent la scène; son nom est dans toutes les bouches; lui-même paraît. J'ai pu apprécier, dans sa cour et dans son entretien, l'exactitude de tout ce qui est dit ici de son extérieur, de sa politesse singulière. La malignité publique chercherait en vain d'autres détails sur sa personne et son caractère. Ferdinand VII est roi. Les Espagnols de mon livre parlent de lui uniquement comme faisaient, dans la Péninsule, sous le régime constitutionnel lui-même, les hommes et les partis à qui il avait été le plus sévère. Il faut juger par là, non pas ce souverain sur qui prononcera l'histoire, mais l'esprit, mais le caractère espagnol. Et il faut se réjouir, lorsqu'on estime les hommes, qu'il y ait un pays où l'on s'attache à respecter, malgré les plus légitimes ressentiments, quiconque a reçu de sa destinée l'honneur de marcher à la tête de la patrie, à la tête des sociétés humaines.

Mon voyage de 1820, au delà des monts, occupera toujours mon souvenir. En vivant au milieu de la nation espagnole, j'ai appris à discerner dans son caractère, parmi les

vices d'un État corrompu, dirai-je tous les défauts ou toutes les vertus de la jeunesse, une noble exaltation, une confiance plus généreuse que prudente, de la grandeur d'âme au lieu d'habileté, autant de facilité au pardon envers les ennemis vaincus que de persévérance impitoyable contre l'ennemi armé, une loyauté chevaleresque, enfin une fierté native et universelle, dont l'excès est réel et funeste, qui combat le progrès par l'orgueil, les exemples étrangers par la vanité nationale, les services rendus par l'ingratitude, mais qui crée dans les âmes, à tous les degrés de l'échelle sociale, un fond d'honneur et de dignité à l'aide duquel doivent nécessairement se refaire tôt ou tard les destinées d'un grand peuple. Ces présents du ciel ne seront pas perdus pour le bonheur et la gloire de l'Espagne.

Il m'en coûte de quitter la plume sans payer un tribut de reconnaissance aux Espagnols qui voulurent bien m'accueillir comme si, entre les deux nations, il n'y avait pas de Pyrénées. J'aurais à envoyer l'hommage d'une respectueuse gratitude jusque sur les marches du trône ; je devrais y associer plusieurs des ministres étrangers qui résidaient à la cour de Madrid. C'était le moment où une révolution, d'abord militaire, bientôt civile, venait de proclamer le gouvernement constitutionnel. Le besoin de voir et de savoir me conduisit seul dans la capitale de Charles-Quint et de Philippe II, pour y étudier ce phénomène qui me fut vite expliqué. Quoique la Péninsule semblât sortir d'un long sommeil, on ne voyait qu'en petit nombre ces réunions qui rendent si brillante et si douce l'existence des grandes métropoles, de Paris plus que d'aucune autre. Les membres du corps diplomatique composaient un cercle où je fus promptement admis, et où je rencontrais les dons les plus attachants du caractère et les plus élevés de l'esprit. J'y contractai des amitiés qui me suivront dans tout le cours de ma vie. La noble étrangère autour de qui s'assemblait ce cercle étroit y portait un charme inexprimable, celui de qualités brillantes et solides qu'oublie seule celle qui les possède. On apprend auprès de

Mme la marquise de Brignole combien la grâce peut inspirer de respect.

Je ne saurais dire quelle satisfaction des Français, après tout un jour passé au milieu de cette silencieuse Espagne, si froide de relations et d'aspect, en étant au fond si ardente, trouvaient à se rencontrer parmi les représentants du reste de l'Europe, à parler des affaires du monde, à échanger les jouissances d'un commerce spirituel et amical. On pense bien que tous ces fils des contrées les plus diverses et les plus lointaines n'avaient, pour s'entendre, qu'une langue commune : c'était la nôtre. La fortune a eu beau faire : nous régnons par notre civilisation, quand ce n'est pas par nos victoires. Il me souvient qu'un jour, dans un salon espagnol où j'avais obtenu que, malgré ma présence, on parlât castillan, l'ambassadeur d'Angleterre fut annoncé : tout le monde reprit le français pour faire honneur au frère de lord Wellington, à l'excellent et loyal lord Cowley. De tels hommages réparent bien des injures.

Pourrais-je attacher le nom de l'Espagne au livre que je publie sans consacrer le souvenir de bontés qui m'ont rendu le séjour de ce pays aussi agréable qu'utile? Je fus assez heureux pour trouver dans notre ambassadeur un de ces hommes qui conservent au milieu des affaires publiques une inépuisable bienveillance de cœur et d'esprit. Frappé récemment dans la plus chère affection et le plus cher orgueil de sa vie, il s'intéressa aux travaux et aux entretiens curieux d'un jeune homme, comme un autre les aurait redoutés. Sa grande existence, sa conversation toute française, cet heureux mélange de l'élégance de l'ancien temps et d'une instruction solide, une exquise délicatesse de manières, les souvenirs même de sa maison, chers, durant des siècles, à la gloire nationale, me faisaient retrouver une France auprès de lui. En même temps, sa sollicitude infinie m'aidait à mieux connaître l'Espagne, en se plaisant à me réunir avec tous les membres du gouvernement, des cortès, de l'armée, des académies, des professions libérales, que

j'avais intérêt à rencontrer. J'admirais, dans ma patriotique fierté, sans imaginer que je dusse un jour renouveler l'expérience en mon propre nom, comme ceux qui lui étaient le plus étrangers, le plus inconnus, se faisaient honneur de répondre aux appels de l'ambassadeur de France. Chez celui qui représentait alors près les Bourbons d'Espagne les Bourbons de France, cette haute situation était rehaussée par le plus noble caractère, le plus aimable esprit et le plus grand nom. Je pourrais ne pas nommer M. le duc de Montmorency-Laval.

DON ALONSO

OU

L'ESPAGNE

LIVRE PREMIER

SÉJOUR AUX FRONTIÈRES D'ESPAGNE EN 1820

BÉARN ET NAVARRE.

Non omnes arbusta juvant, humilesque myricæ.
Si canimus sylvas, sylvæ sint consule dignæ.
VIRG., *Egl. IV.*

Tableau des Pyrénées dans la basse Navarre. — Village espagnol d'Urdax. Scène d'hôtellerie. — Béat. Alcalde. Doña Urraque. Paquita. Le muletier Antonio. Père procurateur de l'ordre des dominicains. L'homme des galères. — Récits de la révolution du 9 mars, dite de l'île de Léon. — Arrivée d'un régiment. Général don Bartolomé. Officiers. Rétablissement de la pierre constitutionnelle. — Compte d'auberge. Soldats qui mendient. — Retour en France. Village d'Aïnhoa. Mœurs et usages des Basques. — Service divin. Encore l'homme des galères. — Fête du soir. — Chant d'Antonio. — Manuscrit castillan.

I.

J'allais visiter le peuple par qui l'Europe a repoussé la loi des califes, conquis le nouveau monde, et, depuis, brisé le joug de la plus grande domination des temps modernes.

J'étais arrivé au pied de l'imposante muraille qui sépare la France et l'Espagne, le Béarn et la Navarre. La beauté des sites me retint quelques jours, au delà de Bayonne et de Saint-Jean-de-Luz, dans ces cantons montueux et charmants du pays des Basques, où les Pyrénées, voisines de

l'Océan, n'ont plus la hauteur colossale, ni les aspects sévères qui leur donnent un si grand caractère de majesté dans la région du Mont-Perdu. La chaîne immense et superbe ne se couvre plus d'un manteau de neiges éternelles. Ce ne sont point des amphithéâtres de pics sourcilleux, des glaciers sans bornes, des abîmes sans fond. La nature se montre partout accessible et bienfaisante. Il n'est pas de scène qui ne respire un air de richesse et de vie. Des vergers, des cultures, de gras pâturages embellissent les vallées; le penchant des montagnes se revêt de rhododendrons, de sycomores, d'arbres à fruits; la cime même est presque partout couronnée de bois, vastes guirlandes qui, déployant leurs festons de sommets en sommets, prêtent un cadre magnifique à un magnifique tableau. La métairie est suspendue, aussi bien que la hutte du pasteur, à ces monts fortunés; et des champs de tomates, de concombres, de maïs s'y succèdent, non moins fertiles que dans les vallons arrosés par l'Ustaritz et l'Adour. A peine quelques pointes aiguës, où les nuages semblent pouvoir seuls atteindre, ignorent-elles le travail de l'homme et sa sueur féconde. Mais celles-là même n'attristent point les yeux; leur front n'a rien d'austère. Le thym odorant et la bruyère y attachent leur parure. Épars, comme une décoration vivante, des troupeaux animent ces solitudes; la chèvre y bondit, et, suspendu aux croupes altières, peut-être même détaché du sol qu'il foule par les vapeurs errantes le long des hauts lieux, le bœuf, immobile au-dessus de la scène immense, a l'air encore d'être le dieu de la vieille Égypte.

On dirait un parc sans limites. Seule, la haie de mûriers sauvages rappelle çà et là que tout n'est pas en commun sur une terre qui a plus de fruits que les hommes n'ont de besoins. Rien n'arrête la vue, pas même les crêtes qui arrêtent la marche des nuées. Vos regards s'enfoncent sans fin dans les vallées qui vont s'agrandissant toujours devant vous. Chaque pas vous conduit à une découverte. Tantôt c'est un hameau dont les élégantes chaumières s'éta-

lent périlleusement sur la roche noire qui, depuis mille ans, semble prête à les entraîner dans une chute prochaine. Tantôt c'est la cloche religieuse dont les sons pénétrants viennent charmer et ennoblir votre rêverie; et vous découvrez, sous l'abri d'un châtaignier, une chétive église où vit, encore brûlante et pure, la foi du christianisme naissant. Quelquefois le bruit des marteaux, prolongé d'écho en écho, vous avertit que l'industrie a pénétré dans ces lieux agrestes. Ici, l'écorce profonde, canal sans faste et sans art, vous montre le premier aqueduc inventé par les hommes ; vous entendez crier la roue, devenue, grâce au torrent captif, la richesse du canton. Là, mille ruisseaux se croisent, s'entre-choquent, forment un lac d'écume, et vont, en grondant, réjouir le meunier du voisinage ou les troupeaux de la vallée.

Plus loin, passe auprès de vous en chantant la fille du Basque, aux grands yeux noirs, à la taille légère. Les pieds nus, la tête chargée d'un fardeau que soulèveraient mal les manœuvres de nos villes, elle fuit comme la flèche à travers les sentiers escarpés, et tricote, dans sa course, le gilet de dix couleurs dont elle parera son vieux père.

Ailleurs, c'est un homme assis au haut de balles énormes sous lesquelles disparaît la mule qui les porte, parée de festons, de franges et de pompons sans nombre. Coiffé d'ordinaire de l'immense chapeau rabattu, du vrai *sombrero* espagnol, quelquefois les cheveux renfermés dans la rédezille flottante du royaume de Valence, ou serrés dans le foulard aux riches couleurs que surmonte le petit chapeau à bords relevés de la coquette Andalousie, toujours enveloppé du manteau national, de la large *cape* brune, il fume superbement le cigare de la Havane. L'énergie et la noblesse de ses traits vous ont frappé; son œil est pensif; à voir sa main appuyée sur l'escopette toujours chargée, vous croiriez un guerrier qui médite des combats; à voir la guitare pendante au flanc de sa monture, vous croiriez un poëte qui rêve à ses chants : c'est un muletier, le fier *arriero*. Il voyage à la tête de vingt mules pesamment chargées, dont la der-

nière, par le bruit monotone d'un gros bourdon, lui garantit la marche fidèle de toutes les autres. La France en est à ce degré de civilisation où le génie de l'homme multiplie les moyens de communication, où le commerce abandonne les routes pour les canaux. Encore ceux-ci bientôt paraîtront-ils trop lents peut-être ! [1]. L'Espagne n'est pas arrivée à l'utile charrette : pour s'élever jusque-là, elle attend qu'un gouvernement tutélaire lui donne des grands chemins.

Plus menaçant que le muletier, le *contrabandiste* des provinces Bascongades le suit de près. Un fusil brille dans ses mains pour protéger sa funeste industrie, à peu près la seule que possède la plus belle contrée de la terre. Les laines de l'Aragon et des Castilles, qu'il porte à nos villes, repasseront bientôt avec lui la frontière, converties en riches étoffes dans les ateliers français.

Les mœurs des habitants du pays se maintiennent, de siècle en siècle, pures du contact des étrangers, aussi bien que leur langue, qui semble vieille autant que les Pyrénées. Les Basques ont un respect religieux pour les traditions, non moins que pour les coutumes de leurs pères. Le paladin que chanta l'Arioste est populaire parmi eux, comme dans toute la chaîne des Pyrénées. Partout où vous voyez deux masses de rochers qu'un large ravin sépare, c'est Roland qui, surpris et indigné de trouver un obstacle sur sa route, a su, d'un coup de sa terrible épée, s'y frayer passage. Les rochers épars à travers la vallée, c'est lui qui, dans sa fureur, les a lancés du haut de la montagne. Cette plaine fut témoin de ses victoires. Cette autre mène aux gorges qui virent tomber l'illustre preux, et vous n'apercevez guère de chapelles gothiques où ne repose le plus formidable pourfendeur d'infidèles dont les romans de nos pères aient éternisé la mémoire.

[1] Quand ce livre était écrit, la grande invention moderne n'existait pas encore. L'Espagne arrivera aux chemins de fer sans avoir eu de routes.

L'âge d'or devrait s'être perpétué dans ces poétiques, dans ces belles contrées ; et des haines de village à village font sentinelle sur la limite des deux empires ! Les Basques d'Espagne et ceux de France vivent étrangers, ou pour mieux dire ennemis. Ces discordes agrandissent l'étroit torrent au bord duquel s'arrêtent la monarchie de Louis XIV et celle de Charles-Quint. Combien les passions des hommes paraissent petites et coupables, parmi des scènes où la Providence a empreint de toutes parts son calme éternel dans la splendeur de ses ouvrages !

Pendant que vous agitez ces pensées, un pont à moitié détruit se présente. Votre cheval passe hardiment sur l'arche ébranlée, plus hardiment que vous peut-être. Pourtant, si votre cœur se serre, s'il bat plus fort, ce n'est point la crainte qui l'agite. Vous avez franchi le périlleux passage, et c'est toujours avec inquiétude que vous promenez vos regards autour de vous ! Vous vous arrêtez pour voir, une fois encore, une petite croix de pierre que le temps a couverte de mousse et de lichen, seule chose qui soit restée solide sur le pont en ruines. Pourquoi cette émotion à la vue d'une chétive croix de pierre ? c'est que là est la limite du royaume catholique et du royaume très-chrétien. Le modeste monument vous avertit que le sol où vous marchez n'est plus celui de la patrie.

Vous vous êtes troublé d'abord, comme s'il n'y avait pas assez d'air pour vous sous le ciel de l'étranger, ou comme si de grandes distances vous séparaient déjà de la terre natale. Rassurez-vous ! gravissez, avec moi, par ce chemin que des noyers ombragent, le pic qui se détache au-dessus des autres dans l'azur des cieux. De là, nous dominerons d'un côté les montagnes muettes de la Navarre ; de l'autre, les champs, les ports, les cités de France, l'immense forêt de pins de ce pays des Landes qui semble une autre mer à côté de la mer véritable, et, jusque sous nos pieds, au déclin des Pyrénées, nous verrons dormir paisible, le long de nos rivages, la nappe étincelante de l'Atlantique.

J'errai longtemps dans cette partie des monts de Zucaramundi. A l'occident et au midi, se déployaient des vapeurs qui semblaient d'autres montagnes assises sur la plaine humide. Le nord était éclatant et pur. Mon cœur attendri savait gré aux horizons de ma patrie de rester sans nuages. Le ciel, la terre et l'Océan avaient revêtu leurs habits de fête. Suspendu avec majesté au milieu de cette grande scène, le soleil semblait être là pour jouir, comme un monarque superbe, des merveilles de son empire; je songeai qu'il était là, comme un serviteur docile, pour embellir ma demeure. Seul capable de comprendre la création, d'en étudier les trésors, d'en célébrer la magnificence, d'en bénir l'auteur, c'est l'homme qui est le roi du monde.

II.

Les rayons brûlants qui tombaient d'aplomb sur ma tête, m'avertirent de regagner la route. Je me décidai à faire halte dans un petit village qui se montrait au-dessus de moi, encaissé dans une gorge profonde; c'est la première bourgade navarraise que le voyageur rencontre, lorsqu'au lieu d'entrer en Espagne par Irun et le Guipuscoa, il se dirige de Bayonne sur Pampelune, en traversant les bourgs français d'Ustaritz et d'Aïnhoa.

Urdax n'a pas cinquante feux; un couvent qui le domine décore le paysage et anime la contrée. Non loin de l'église, près du cimetière où des générations d'hommes simples et paisibles dorment au doux murmure de l'Ugarana, une *posade* [1] est tenue par l'alcalde du lieu. Sur la façade noire de siècles, je remarquai un large écusson de pierre, placé là de tout temps, ainsi qu'on en voit sur la plupart des maisons espagnoles, pour annoncer, par l'étalage d'armoiries sculptées d'une façon barbare, l'importance, et, comme on dit, l'*hidalgie* des propriétaires de cet humble manoir.

[1] Auberge de rang inférieur.

Adossé à un pilier du grossier hangar qui sert dignement de portique, un jeune villageois d'environ quinze ans semblait regarder avec gravité passer les heures. Je voulus lui donner mon cheval à tenir. Il demeura immobile, et je pourrais croire encore qu'il ne m'avait pas entendu, si une expression de surprise et de colère ne s'était aussitôt réfléchie, de son visage, dans les regards d'une foule d'enfants dont mon air étranger m'avait valu le cortége. Je ne trouvai rien de mieux que d'attacher moi-même ma monture à un poteau du vestibule rustique, et un escalier, tremblant sous mes pas, me conduisit à un corridor sur lequel s'ouvraient deux chambres noircies par la malpropreté, la fumée et le temps. Dans l'une, des étaux de fer supportaient des planches de chêne qui servaient de lits aux voyageurs ou au ménage. L'autre avait pour tout mobilier des tables vermoulues. J'entrai. Un homme, avec un grand chapeau sur la tête, était assis, les jambes croisées, et savourait attentivement les parfums de son cigare. A la dignité de son maintien, à son œil, tout à la fois fixe et indifférent, qui semblait m'interroger avec une autorité magistrale et suppléer la réponse avec toute la superbe espagnole, je le reconnus pour le maître du logis, et lui demandai ce qu'il aurait à me faire servir. « Ce que vous apportez, » me répondit-il froidement; et il continua de distribuer avec industrie tout à l'entour ses longs flots de fumée, sans prendre garde à ma personne. J'insistai pour savoir s'il n'y avait pas au moins du pain et du vin dans la maison. — « Sans contredit! le pain « du plus pur froment et le vin rouge de Tudéla abon- « dent chez moi. » J'espérai que l'œuf, qui chez nous ne manque jamais au village, pourrait compléter mon modeste repas. « Cherchez dans le pays, » répliqua le seigneur don Géronimo; et il rentra dans son imperturbable silence.

Le jeune Navarrais à l'air important m'avait suivi et s'était arrêté sur la porte de la salle; malgré ses grands yeux attachés sur moi, on eût dit qu'il dormait debout. Je

me hasardai à réclamer encore une fois ses bons offices; aussitôt, une femme parut, munie de je ne sais quel ustensile de ménage. « Vierge Marie! » s'écria-t-elle avec un inconcevable flux de paroles, « de quel pays de mécréants « venez-vous pour ne pas savoir que le seigneur don Fran« cisco de Paula, mon fils, n'est pas fait pour votre ser« vice, mais pour celui de Dieu? Il va prendre l'habit des « dominicains, cet ordre vénéré qui a fourni, comme cha« cun sait, soixante-dix-huit cardinaux, une nuée d'inqui« siteurs de la foi, plus de mille évêques, et des papes « innombrables comme les sables de la mer. Peut-être un « jour Dieu nous fera-t-il la grâce de donner aux Espagnes « un saint de notre sang et de notre nom. Parce que nous « sommes à la tête d'une posade, nous prendriez-vous par « hasard pour des *posaderos?* Ce que nous en faisons est « pour plaire au roi notre seigneur, c'est-à-dire au roi tout « court d'après les nouveautés, puisqu'on prétend que nous « sommes simplement ses *sujets* et non plus ses *vassaux*. « Toujours est-il que le seigneur don Carlos, premier du « nom, empereur de l'univers en même temps que roi « d'Aragon et de Castille, a ordonné, il y a quatre cents ans « peut-être, qu'Urdax eût une hôtellerie. Si les ancêtres « du seigneur don Géronimo, mon époux devant Dieu, « et, de par le roi, alcalde, de père en fils, jusque dans la « nuit des siècles, furent seuls en état de donner cette sa« tisfaction à leur souverain, ce n'est point là, j'espère, une « raison d'imaginer que mes fils dérogent! Dieu soit loué, « ils n'auront rien à s'envier l'un à l'autre. L'aîné, le sei« gneur don Juan de Dios, étudie à l'Université de Pam« pelune pour faire honneur à ce majorat. Voilà l'autre en « possession du titre de béat dans toute la contrée! Il « saura faire respecter son rang, même dans ce temps « maudit où les pervers foulent aux pieds la religion et la « noblesse. On reconnaît dans tous les deux les dignes des« cendants de l'un des colonels qui, dans la grande ba« taille gagnée ici près, à Roncevaux, contribuèrent le plus

« à rejeter au delà des monts le puissant empereur... Char-« lemagne. » Le torrent s'arrêta; cette autre Cornélie, si fière de ses fils, n'était vêtue que d'un corset de laine et d'un jupon de bure qui laissait à découvert, jusqu'au genou, ses jambes et ses pieds nus, flétris de temps immémorial par la poussière et le soleil. Son mari l'appelait longuement la *señora* doña Urraca.

Ce fut à lui que je pris le parti de m'adresser encore, avec tout le respect dû à un si noble personnage. Alors il appela, toujours immobile, Francisca! et Francisca ne vint point. J'attendais; il se décida, après un long intervalle, à appeler encore, et Francisca parut, accompagnée d'un religieux dont elle baisait vivement la main. Tandis que don Géronimo se levait à moitié pour recevoir le saint personnage, Francisca me regardait avec curiosité. Cette jeune fille, au jupon court, à la magnifique chevelure balancée en deux tresses égales le long de sa taille, m'étonna par le feu de son regard. La fraîcheur de dix-huit ans colorait d'un vif incarnat sa peau brunie par l'ardeur du Midi, et sa démarche légère aurait annoncé une fille de l'Andalousie plutôt que de la Navarre.

Le religieux venait de prendre place sur un banc à côté de l'alcalde. Son premier mouvement fut de retrousser les larges manches de l'habit blanc et noir de Saint-Dominique. Je remarquai qu'elles étaient ornées de plusieurs rangs de ces galons d'or qui distinguent les grades supérieurs de l'armée espagnole. Ensuite, il rabattit son vaste capuchon, montra une tête belle encore sous l'étroite couronne de cheveux qui ceignait son front rasé, et alluma son cigare au réchaud commun.

Francisca, ou, comme l'appelait le dominicain, Paquita, nom de tendresse, qui, la plupart du temps, remplace celui-là dans toute la Péninsule, s'était hâtée de lui servir une bouteille de vin blanc. — « Vis mille années ! » dit-il, en portant aux joues de la jeune fille une main qu'elle n'écarta doucement que pour y attacher de nouveau ses lèvres avec respect.

J'osai me recommander à la belle Espagnole. Elle m'écouta, en raillant des yeux et du sourire mon accent français. Dame Urraque parut, tout aussi indignée que la première fois : « Vous ne savez pas, me dit-elle, à qui vous « avez affaire? cette *señorita* n'est pas moins noble que le « seigneur don Francisco de Paula, qui s'appellera bientôt « fray [1] Francisco, s'il plaît à la sainte Mère de Dieu! Elle « est fille de mon frère, maréchal de camp des armées du « roi; et, quoique le seigneur général se soit enrôlé, avec « toute l'armée que les saints maudissent! dans les ennemis « de Dieu et de la royauté, il n'en a pas moins rang de *sei-* « *gneurie*, ajoutez qu'il est natif du canton de Darroca, « dont les habitants sont tous égaux entre eux, et par con- « séquent tous *hidalgos* [2], autant que prince du monde. « Faites donc vos affaires vous-même, au lieu de donner « des ordres à une personne qui n'a dans les veines que du « sang de vieux Espagnols, de vieux nobles, et j'espère, « ajouta-t-elle avec un soupir, de vieux chrétiens!... »

Le bruit d'une chaudière renversée mit fin à la harangue de dame Urraque. Paquita me fit signe qu'elle allait prendre soin de moi, et partit sur-le-champ. Je restai en présence du religieux et de l'alcalde. Ils s'entretenaient ensemble à voix basse, ou plutôt, dans ce monologue à deux parties, le dominicain fournissait les paroles, et son interlocuteur se contentait de marquer la fin des phrases par une exclamation douloureuse, qu'accompagnait pieusement un mouvement presque mécanique de ses yeux vers le ciel. Le père procurateur, ainsi que l'appelait l'alcalde, s'exprimait avec une grande véhémence. Quelques éclats de sa voix tonnante m'apprirent qu'il exhortait don Géronimo à prendre les armes de concert avec lui.

[1] Fray, frère, titre qui remplace le *don* pour les religieux, et ne s'applique aussi qu'au prénom. Les chevaliers des ordres militaires reçoivent le titre de frey qui ne diffère que par l'orthographe.

[2] *Hidalgo*, noble. Ce mot vient, soit de *hijo de algo* (fils de quelque chose), soit plus probablement de *hijo del Godo* (fils du Goth).

Un carillon sourd et uniforme annonçait l'approche d'une *recha* de muletier; je m'étais mis à la fenêtre pour respirer un air moins enfumé. Je vis le convoi s'arrêter sur la porte. L'arriéro sauta du siége élevé qu'il occupait fièrement sur sa mule préférée, aussi léger que l'Arabe quand il s'élance du haut de son dromadaire. Paquita le reçut dans ses bras; puis elle s'enfuit, monta les degrés en courant, et, pleine d'un trouble qu'elle essayait de cacher, elle vint partager avec sa tante les soins du ménage.

Le nouveau venu parut aussitôt : il salua gaiement, jeta sur une table son vaste manteau, laissant voir le costume andaloux dans toute sa recherche. Des franges de toutes les couleurs galonnaient sur toutes les coutures sa veste entr'ouverte et sa culotte courte. Il joignait à ces ornements une plus noble parure : deux décorations brillaient sur sa poitrine, sorte de récompenses nationales dont l'Espagne abonde. Tout le monde en est chargé, et tout le monde les porte avec orgueil. L'Andaloux semblait se grandir pour faire honneur à son double trophée de la guerre de l'Indépendance. Il faut dire que, dans cette classe, les deux médailles guerrières annonçaient des services peu communs.

L'escopette[1] armait sa main. Il eut soin de la placer délicatement sur son manteau, comme s'il craignait de la blesser. « Escopette, ma mie, disait-il en faisant ses apprêts, flûte « mignonne, le temps n'est plus où, presque tous les jours, « tu mettais en danse le roi Pépé[2]. — Je ne sais si je me « trompe, dit alors le dominicain; mais je crois que les in- « struments de ce genre reprendront bientôt leur symphonie. « — Sans contredit! » ajouta l'alcalde, et il continua de fumer. Le muletier s'était retourné, avait jeté un regard de côté sur le religieux, et porté ses provisions à la cuisine. Il réussit à presser la main de Francisca, sans être aperçu de doña Urraque, mais non sans recevoir au passage une de ses

[1] Ancien fusil espagnol.
[2] Petit nom de Joseph.

apostrophes sur l'audace de ceux qui, ne pouvant démontrer la *pureté* de leur sang, osent jeter les yeux sur les nobles demoiselles. Après un moment, il revint. A sa vue, un étranger, que j'avais à peine remarqué dans le coin obscur où il était assis, s'émut visiblement. Il s'agita. Il suivit constamment des yeux l'Andaloux, et prêta l'oreille avec une attention inquiète, lorsque celui-ci, s'établissant à l'autre extrémité de la salle, en face du révérend père et de l'alcalde, reprit la conversation où il l'avait laissée un quart d'heure auparavant.

« Très-révérend père, dit-il, vous êtes donc de ceux qui « pensent que tout ceci finira mal? — Ami, je ne sais pas « bien ce que la Providence destine à notre malheureuse Es- « pagne; mais je sais que quand un peuple violente son roi, « cette révolte est toujours suivie d'un châtiment effroyable. « — Sans contredit! » ajouta l'alcalde; et les mouvements de l'étranger annoncèrent une anxiété croissante. Il releva à moitié la tête, que ses mains avaient jusque-là soutenue et cachée.

Cependant, le muletier agitait tranquillement un biscuit de sucre, la blanche ou rose *azucarilla*, dans un verre d'eau fraîche. « Mon révérend père, répondit-il enfin, vous tirez « votre poudre aux nuées. Qui songerait à faire violence au « seigneur don Fernand? Les méchants savent bien comment « nous l'avons défendu une première fois. Moi, par exemple, « j'ai renversé sur la poussière des millions de soldats de « l'intrus, avec l'assistance de Notre-Dame immaculée.... — « Immaculée! » murmura le dominicain. Le muletier continua : « Lorsque le roi notre seigneur courra un danger, il « n'a qu'à le dire à son peuple! nous saurons encore faire « notre devoir. »

Il se tut. Paquita lui présentait, non sans rougir, un plat où nageaient, perdus dans le terrible piment, des pois-chiches qu'il avait apportés. Elle lui renouvela sa cruche d'eau, et prit séance à côté du dominicain, en face de son amant. Dame Urraque vint s'établir entre eux, vis-à-vis du

religieux qu'elle contemplait avec béatitude, en murmurant, d'un air acariâtre et dévot, des paroles saintes sur un chapelet de verre. Toute à son occupation pieuse, elle ne s'en laissait détourner que lorsque la voix du personnage sacré s'élevait tout à coup. Elle l'écoutait alors avec recueillement, et croyait n'avoir pas cessé de prier Dieu. « Homme! « avait-il repris avec plus de calme, si vous aimiez don Fer- « nand, notre seigneur, que Dieu garde! il fallait le dé- « fendre lorsque, au 9 mars dernier, la révolte embrasait « le nord et le midi; que les soldats étaient insurgés à l'île « de Léon; qu'à Madrid l'armée se taisait et laissait les philo- « sophes parler de constitution et de liberté; que Ballesteros, « ce digne interprète d'une foule menaçante... — Nous « n'avions rien à y voir, interrompit le muletier; tout le « monde était d'accord, sans en excepter le roi, que Dieu « garde! puisqu'il a promis sur les saints Évangiles d'ob- « server le *système*. — Ne vois-tu pas, repartit le moine, « que le serment, dont les révolutionnaires se prévalent, « fut arraché par la force? — Mon révérend père, si je le « croyais!... Mais je sais, par mon expérience sous l'intrus, « qu'on ne peut pas être contraint de jurer; car on peut « toujours mourir. »

Il y eut ici un long silence. Paquita sortit : je ne fus pas surpris de voir l'Andaloux se lever pour aller à son bagage. Don Géronimo regardait le disciple de saint Dominique d'un air d'affliction et de sagacité. « Seigneur alcalde, lui « dit enfin le religieux au désespoir, voilà pourtant où la « corruption des maximes françaises nous a conduits! Que « vous dirai-je? il n'est pas jusqu'à l'Église de Jésus-Christ « qui ne soit infectée des doctrines de l'enfer. Le clergé *sé-* « *culier* est digne du siècle en effet; le curé de cette paroisse « a osé parler d'une épître d'apostasie, d'une adresse de « félicitation à *Sa Majesté* les futures cortès souveraines! »

L'inconnu, qui avait écouté silencieusement jusqu'alors, se leva brusquement : « Des cortès! une constitution! Que « se passe-t-il donc? » s'écria-t-il, en cédant au trouble dont

il était agité... L'alcalde s'ébranla, pour porter un regard du côté de l'hôte qui l'interrogeait. « Seigneur Basque, dit-il en « apercevant dans l'ombre le costume béarnais, sachez que « la nation s'est mise en rébellion contre le roi, notre..... « Elle m'a forcé de prendre le titre hérétique d'alcalde cons- « titutionnel ; au lieu d'être chef du canton par droit héréditaire, il faudra, à ce qu'on prétend, que je sois élu par le « peuple. Ce n'est pas tout, j'aurai à rendre des comptes... « — Mais enfin, interrompit vivement l'étranger, quelle « constitution régit aujourd'hui la monarchie? Qui l'a faite, « qui l'a donnée? — Ce sont des républicains, répondit le « moine en se retournant pour la première fois, c'est-à- « dire des ennemis de Dieu et du roi qui l'ont conçue ; des « soldats et des marchands révoltés l'ont dernièrement im- « posée au monarque notre seigneur : on l'appelle la con- « stitution de Cadix. » A ces mots, l'étranger pressa son front de ses mains; il jeta une pièce de monnaie sur la table et disparut. Les deux Espagnols se regardèrent. « Je me « trompe fort, dit le père procurateur, ou ce Basque n'a « pas vu souvent dans son enfance les neiges des Pyré- « nées. — Sans contredit! ajouta l'alcalde. »

L'Andaloux était rentré. « Je ne me serais donc pas « trompé! s'écria-t-il plein de joie; j'ai cru le reconnaître « au passage, malgré son costume et six longues années! « Mais ses traits sont altérés; ses cheveux déjà blan- « chis... Il m'avait semblé qu'une fausse ressemblance m'a- « busait. »

Paquita ne doutait point que l'étranger ne fût un montagnard du pays de France. Elle l'avait remarqué plus d'une fois, de l'autre côté du pont d'Oholdisun. Sa tête était affaiblie sans doute, ou une grande douleur tourmentait son âme : il errait seul toujours; quelquefois il se mettait à genoux sur les bords de l'Aïsagueri, aux lieux où ce torrent sépare les deux empires; quelquefois même, elle l'avait vu franchir l'étroite barrière, s'arrêter sur le bord espagnol, y incliner sa tête, puis, presser la terre de ses lèvres,

et s'en retourner à travers les ravins. Il ne serait pas impossible que ce fût un malheureux échappé au châtiment de quelque grand crime ; car un jour elle s'était tout à coup trouvée auprès de lui, là-haut, du côté d'Ochaï, parmi des rochers arides sur lesquels il prenait du repos, et elle le vit contempler avec un sombre regard ses mains marquées d'empreintes récentes. Pourtant, son air annonçait beaucoup de noblesse, peut-être beaucoup de repentir, et elle avait souvent imploré pour ses fautes ou pour ses malheurs la miséricorde du ciel.

Ici, le muletier se leva précipitamment. « Je ne puis « douter plus longtemps, dit-il, et je cours après lui. — « Gardez-vous-en bien ! » s'écria, d'une voix tonnante, le religieux qui semblait transporté de colère. « Ne savez-vous « pas quel est cet homme? Un pervers souillé des plus « grands attentats. — Mon très-révérend père, je préfère- « rais un pervers comme lui à mille serviteurs de Dieu « comme nous en connaissons. De ce pas, je cours à sa « poursuite, heureux si je n'ai pas déjà perdu ses traces! « — De par tous les saints! homme, je te défends de passer « outre. Demeure! ou je t'excommunie. »

L'Andaloux semblait pénétré d'indignation; la fureur brillait dans ses yeux; mais le crucifix étendu devant lui le tenait immobile. « Puisse, dit-il, au jour du dernier juge- « ment, Dieu le fils ne pas vous demander compte de la vio- « lence que vous me faites ! » Il revint à sa place avec un soupir et finit son repas. On fit silence jusqu'au moment où il reprit sa cape, son chapeau, son arme, et partit, en disant d'un ton brusque : « Que vos grâces restent avec Dieu ! » Tous les assistants ripostèrent à la fois : « Votre grâce aille avec Dieu ! » Ces mots ne sortirent qu'avec effort de la bouche de Paquita. Elle tremblait en les prononçant; les regards sévères du religieux, de don Géronimo, de doña Urraque, qu'elle rencontra en même temps fixés sur elle, la contraignirent à baisser les yeux. Elle ne put jouir de l'adieu muet que lui envoyait le triste muletier.

III.

En ce moment, un homme vêtu de noir entra dans la salle; il avait la démarche grave et l'air important. Il portait le manteau bleu [1]. Une de ses mains en sortit pour adresser à l'alcalde ce mouvement précipité des doigts, le salut ordinaire de la Péninsule. Toute la famille lui répondit en l'appelant le seigneur *Escribano*, c'est-à-dire le seigneur tabellion, l'homme d'affaires de la communauté. Il s'approcha du procurateur et lui présenta des papiers dont tout le cercle parut se réjouir. On eût dit une liste d'enrôlements. « J'es-« père bien, s'écria doña Urraque en regardant le ciel, que « mes deux fils grossiront le nombre des héros... des élus de « la reine des anges. — Il faut que les défenseurs de la foi se « hâtent, repartit le tabellion en comptant ses paroles; car « je dois vous annoncer une mauvaise nouvelle. Des troupes « arrivent; elles ont votre frère à leur tête, doña Urraque. » Paquita s'était placée d'un air insouciant à la fenêtre, sans doute pour voir plus longtemps l'Andaloux. Aux derniers mots, elle se retourna vivement. La joie éclatait dans ses yeux. Son sein agitait avec violence le corsage de satin noir qui le tenait captif : l'espérance semblait y avoir pris la place de la tristesse. Doña Urraque gourmanda ce contentement, qu'elle déclarait roturier, sarrasin, janséniste; et elle-même se mit à montrer un bonheur sans mesure, à la vue d'un petit jeune homme noir, le fils de son cœur, dit-elle, qui parut tout à coup et se jeta dans ses bras. Il portait en avant la longue corne d'un immense chapeau retroussé sous lequel il était tout entier enseveli. Les embrassements maternels souffraient de cet obstacle : mais don Géronimo

[1] L'Espagne est tout entière divisée en deux classes : les manteaux bleus et les manteaux bruns. Ceux-ci forment le peuple. Ils sont, et surtout ils étaient alors presque universellement contraires aux idées nouvelles.

aurait renoncé à l'écusson de pierre qui ennoblissait sa posade, plutôt que don Juan de Dios au terrible couvre-chef qui attestait ses études savantes : « J'ai appris, s'é-« cria-t-il, que le père de Paquita venait visiter ce dis-« trict de l'antique Vasconie, et j'accours! — Fort bien, « répliqua le tabellion, d'un air d'intelligence. Vous se-« rez un digne champion de la bonne cause. — Sans « contredit! murmura l'alcalde, répondant pour son fils. « — Vous êtes gradué, reprit l'homme d'affaires; vous en « savez trop pour ne pas penser sur la liberté et l'égalité... « — Ce qu'en pensèrent, interrompit l'étudiant avec une « volubilité prodigieuse, Aristote, Épictète, Aristophane, « Lycurgue, l'auteur de l'Évangile, celui de l'Esprit des « Lois, Caton, Fénelon, Cicéron, Fabius, Hortensius, Hel-« vétius, Grotius, Métellus, Térence, Terpandre, Charon-« das, tout ce qu'il y a de grands hommes, passés, présents « et à venir! »

Les assistants, d'après tant d'autorités, se réjouirent d'avoir recruté un aussi rude joûteur. L'alcalde et doña Urraque, tombés dans les bras l'un de l'autre, confondaient leurs larmes; ils ne pouvaient s'enorgueillir assez d'avoir donné le jour, comme ils le disaient, à un théologien de cette force. Don Géronimo surtout regrettait que le devoir de perpétuer une race illustrée par les souvenirs de Roncevaux, ne lui permît pas de vouer aux prélatures un fils formé par le ciel pour être au moins prédicateur du roi, archevêque de Tolède, ou professeur à Salamanque. L'étudiant reprit : « Je suis « venu, ô Paquita, contempler, dans la personne de ton père, « un des héros qui, au milieu de mille hasards, ont pris la « défense de notre auguste constitution de 1812, de ce code « sacré devant lequel le genre humain prosterne un front « jaloux!... » A ces mots, un même cri sortit de toutes les bouches; doña Urraque et son mari, se disputant leur chapelet, craignaient qu'un seul rosaire ne pût les préserver des foudres vengeurs. Je ne sais comment cette scène se serait terminée si le bruit des trompettes ne s'était fait entendre.

Paquita se précipite à la fenêtre. Elle annonce l'arrivée d'un escadron, un général à sa tête, et sort sans rien écouter. En même temps, le tambour du village essaya de répondre aux fanfares; quelques habitants, qui étaient accourus, écoutaient, troublés et muets, les cris de *vive la Constitution! vive le roi constitutionnel!* que faisaient retentir les soldats. Indignés, le père procurateur et l'homme d'affaires se montrèrent aux croisées. A leur aspect, les villageois reculèrent loin de la troupe. Déjà les femmes, dont l'opposition ne s'était manifestée que par un morne silence, reprenaient courage, quand le curé parut; il alla au général, lui serra les mains. Ils finirent par tomber dans les bras l'un de l'autre. Les paroissiens rassurés se rapprochèrent par degrés de leur pasteur; ils ne craignirent plus de prêter l'oreille aux discours retentissants du seigneur étudiant, du fils de leur alcalde; tous étaient fiers de posséder un tel savant dans leur hameau; quelques-uns, convaincus qu'il ne pouvait errer plus qu'un médecin maure, répétèrent peu à peu ses acclamations. Le ruban jaune et rouge flotta sur leurs chapeaux. Les noms du *Code sacré* et du *bien-aimé Fernand* sortirent bientôt de presque toutes les bouches; le religieux et l'homme d'affaires se reconnurent vaincus; ils abandonnèrent le champ de bataille, et s'enfuirent par une porte qui s'ouvrait du côté des montagnes.

Cependant, Paquita, ivre de plaisir et de tendresse, avait rejoint son père. Le général baise son front, presse les longues tresses de ses cheveux noirs qui flottaient jusqu'à terre, et dit d'un accent ému : « Tu as la beauté qu'avait ta mère, sa « taille, sa chevelure!... » En ce moment, il relève la tête, découvre que ce large écusson en pierre de taille, qui est particulier à l'Espagne et s'appelle la pierre de la Constitution, ne brille pas sur la maison commune, et, se dégageant brusquement d'une douce étreinte, il réprimande d'un ton bref et dur la lenteur des habitants à rétablir le signe de la régénération publique. Les villageois s'excusent sur ce qu'ils n'avaient pas osé manquer ainsi à l'alcalde, au monastère

voisin et au tabellion. Du reste, tous se hâtent de réunir les pièces de la table constitutionnelle renversée par les soldats en 1814. La plupart des débris avaient été conservés secrètement au presbytère en haine du clergé régulier qu'anime un autre esprit; le reste se retrouve chez des paysans ennemis de l'alcalde, et c'est sur la façade du vieux manoir de don Géronimo, à côté de ses armoiries, que s'élève, au milieu des applaudissements enthousiastes de l'escadron et des acclamations plus lentes de la foule, parmi les malédictions étouffées de dame Urraque, la pierre où sont tracés en lettres d'or ces mots : Constitution de la monarchie espagnole, sanctionnée le 19 mars de l'an 1812!

Le général entra chez sa sœur, accompagné de son état-major. Les officiers qui le composaient portaient attaché à la cocarde rouge le ruban vert des soldats de l'île de Léon, où se lisent les mots : *Constitucion ó muerte*. Ils étaient presque tous fort jeunes, et annonçaient par leurs manières une naissance plus relevée que leur chef. C'était un homme d'un abord farouche; grand et robuste, il avait, avec son écharpe qui traînait jusqu'à terre, une sorte de dignité sauvage; un regard menaçant perçait à travers les longs cils dont sa paupière était armée; son sourcil épais cachait la moitié de ses yeux; sa grande moustache, ses cheveux en désordre, plusieurs cicatrices profondes couvraient le reste de son visage. On reconnaissait, au premier aspect, un parvenu de la guerre de l'Indépendance. Il reçut fort durement les attentions obséquieuses de l'alcalde et les compliments sonores de l'étudiant. « Moins de phrases et d'inclinations, dit-il en s'asseyant sur le banc qui régnait le long « de la muraille; *ma seigneurie*, puisque ce mot vous plaît, « n'a besoin que d'une chose : c'est d'obéissance aux lois « que don Fernand a jurées. Vous n'êtes pas plus grands « seigneurs que lui : imitez-le, et que ce hameau puisse « vous bénir comme l'Espagne entière bénit son prince « magnanime. » L'alcalde se baissa jusqu'à terre pour répondre : « Sans contredit! » Mais on sentait que ce mot

lui coûtait à dire, et doña Urraque, agitant son rosaire, observait avec indignation l'air soumis de don Géronimo.

« Sœur, lui dit le général, tu ne me regardes pas avec « des yeux de chrétienne; tu as encore sur le cœur... — « Tout ce que je veux y garder! — Soit! mais, si vous « vous souvenez de la manière dont je châtie quand il le « faut, épargnez-moi l'obligation de vous traiter tous comme « ta fille aînée, et, par les saints anges! je le ferais! — Frère, « pas un mot de plus! ou moi aussi je te tuerai comme un « mécréant. Du temps de ma malheureuse enfant, au moins, « tu servais ton roi; aujourd'hui, tu le trahis pour les nou- « veautés! »

La manière dont ces mots furent prononcés, la furie du geste et du regard, les souvenirs trop précis qui étaient invoqués, me firent trembler. J'avais tort : le mot *matar* (tuer) est le plus commun de la langue espagnole. On l'entend partout d'un bout de la Péninsule à l'autre. La mère l'emploie pour morigéner son enfant. Le général reprit avec plus de mansuétude : « Sœur, tu ne parles pas comme une Ara- « gonaise; tu devrais savoir que les cortès ne sont pas chose « nouvelle. Les États de la couronne d'Aragon étaient libres « de tout temps, et le seraient encore, sans les *Camarillas* [1], « que Dieu et ses saints maudissent! Sœur, je ne plaisante « pas.... Le roi a juré le système, et certes il était temps. « La nation et lui faisaient assez mauvais ménage. Les voilà « réconciliés! Trois millions de fois malheur à qui tenterait « de rompre leur accord! Il n'y a pas de frère, sœur ou « neveu qui tînt; je ferais tout fusiller sans merci. Notre- « Dame del Pilar elle-même perdrait sa peine à vouloir vous « tirer de mes mains. »

Un officier se pencha vers son oreille, pour lui rappeler

[1] Camarilla (petite chambre). Ce mot comprend tout ce qui est admis à voir habituellement le monarque, quelquefois dans des conditions très-diverses. La Camarilla lui compose un cercle intime. Là, quelquefois, se décide le sort de l'empire.

qu'aux termes d'un article de la Constitution, l'autorité militaire ne pouvait pas faire fusiller ou pendre les citoyens sans forme de procès. « Bon! reprit-il, vos articles ne peu-« vent pas regarder les maudits de Dieu qui enfreignent « le Code sacré. Ils se mettent en dehors; tant pis pour « eux! Au jour du jugement dernier, ils réclameront, s'ils « veulent. »

Paquita s'occupait à servir le chocolat à son père, quand une musique discordante et des cris de joie, partis du dehors, avertirent qu'un groupe de villageois, plus *avancés* que les autres peut-être, ou plus intimidés par les dragons, prétendaient donner une sérénade au général. L'étudiant, les officiers, l'alcalde même, à son corps défendant, le supplièrent de satisfaire l'impatience du peuple, qui voulait contempler une fois encore le héros de l'*indépendance nationale et de la liberté civile*. « Démonio, répondit-il, ces gens-là sont fous! quand « ils m'auront vu, les voilà bien avancés. » Comme les cris redoublaient, il ajouta : « Tiens, Paquita! représente à ma « place : ta figure leur fera plus de plaisir que la mienne.» Puis : « Elle est belle comme sa mère, » se dit-il à lui-même, et, cette fois, une larme coula sur ce visage qu'on aurait cru insensible.

Enfin, les sollicitations devinrent si pressantes que, pour s'en délivrer, il se leva, en disant : « Ils me prennent donc « pour une statue de saint Christophe! S'imaginent-ils que « ma vue préserve de la mort subite? » A ce mot, le terrible chef parut à la fenêtre, une main dans son écharpe, le cigare à la bouche, l'œil attaché avec un imperturbable sang-froid sur la foule en partie silencieuse, en partie le saluant de ses bénédictions et lui jetant des fleurs.

Il y avait près de deux heures que j'étais dans la posade; Paquita, occupée d'intérêts plus chers, avait oublié de me servir. Je me disposai à venir chercher sur le sol de France une meilleure fortune. Il me fallut régler mes comptes. Doña Urraque me demanda fort peu de chose pour l'avoine et la paille hachée; je m'étonnais de sa modération, quand

elle réclama cinq réaux[1] pour la place occupée dans l'écurie. Mon cheval était demeuré sur la voie publique, et il m'eût été difficile de l'établir ailleurs; cette remarque malencontreuse m'attira un déluge d'imprécations furibondes, qui se termina par la demande de je ne sais combien de réaux de plus pour le bruit, *para el ruido!* Je pensai qu'il me fallait payer le bruit que j'avais entendu; elle me répondit, indignée, qu'il s'agissait de celui que j'avais fait. « On voit bien, poursuivit-elle, que vous n'avez jamais « voyagé dans les États de Sa Majesté catholique. Vous « béniriez votre bonne étoile de vous avoir conduit chez « des gens comme nous : partout ailleurs, cet article vous « eût coûté un million de fois davantage. »

Je donnai les réaux. Le seigneur don Francisco de Paula, portant pour la première fois la main à son chapeau, et quittant le seuil de la porte contre laquelle il était resté tout le temps immobile, dérogea de sa dignité future jusqu'à réclamer, d'abord avec d'humbles paroles, ensuite d'un ton très-élevé, la *bonne-main* du garçon. Sa mère, révoltée de ma surprise, reprit aussitôt le cours de ses injures. Dans l'espoir d'ameuter la multitude, elle avait soin de m'appeler *maudit Français!* Mais le temps était passé où l'Espagne entière se soulevait à ce nom. L'orgueil, un orgueil outre mesure, est l'unique sentiment qu'éveille dans les âmes le souvenir de la guerre de l'Indépendance; ou, si parfois la haine s'y mêle encore, c'est pour se porter toute brûlante sur le seul auteur de l'attentat de Bayonne. Nos soldats ne sont pas compris dans l'anathème. Sous la chaumière, on parle d'eux avec admiration et avec bienveillance, comme dans les salons on cite, on invoque sans cesse nos écrivains, nos hommes d'État, nos publicistes. Un jour, des ruines s'offrirent sur ma route; je demandai qui les avait faites. « Ce sont les Français, me répondit un paysan; mais « que voulez-vous? ils étaient nos ennemis! — Et celles-là,

[1] Le réal vaut vingt-six centimes.

« plus loin? — Ce sont les Anglais, » reprit-il avec un regard encore plus expressif que ses malédictions, quand il ajouta : « C'étaient nos alliés! »

Je pris mon cheval. Quelques dragons se détachèrent de la foule, qui continuait à saluer de ses *vivats* le général immobile; ils vinrent me tenir l'étrier. Un brigadier me proposa de me donner une escorte pour traverser les montagnes, infestées, me dit-il, de bandits et d'ours blancs. Les ornements de leurs casques étaient brisés; leurs vêtements tombaient en lambeaux. La diversité des étoffes, des couleurs, des formes, ajoutait à leur délabrement. Quelques-uns portaient l'habit de nos soldats, ramassé, il y a dix ans, sur le champ de bataille. Ces malheureux défenseurs d'un grand peuple, quand ils virent que je n'acceptais pas leurs propositions de m'accompagner, se décidèrent à me dire qu'ils n'avaient pas touché leur paye depuis vingt mois. Ils me demandaient de venir au secours de leur indigence : « La Constitution, continuaient-ils, allait acquitter « les dettes de la patrie; mais elle n'avait pas eu le temps « encore, et la Vierge sainte me rendrait ce que j'aurais fait « pour eux! » Une sorte de pudeur fit rougir mon front de vieux soldat, tandis que je donnais l'aumône à ces humbles Bélisaires; je partis, en plaignant la liberté espagnole des tristes héritages que le pouvoir absolu lui avait légués.

Le général fumait toujours officiellement à la fenêtre. Don Juan de Dios lui persuada qu'il ne pouvait se dispenser de haranguer les villageois. Il étendit la main; un grand silence régna sur la place. Je fis volte-face, et vis, auprès du farouche orateur, le petit bachelier qui s'élevait sur la pointe du pied pour dicter la harangue et montrer son importance à tous les yeux. Il souffla aussi haut que les hommes chargés de cet emploi dans les théâtres espagnols : « La Constitution de la monarchie... » Et le général répéta ce mot exactement. « Est, poursuivit l'étudiant, le saphir « des institutions libérales et l'étoile polaire de l'univers ci- « vilisé... » Le père de Francisca avait commencé de redire

cette phrase. Il s'arrête, repousse le souffleur, et se contente de crier : « Mes amis, le bien-aimé don Fernand et la « Constitution!... la Constitution et le bien-aimé don Fernand... » Les soldats enthousiasmés répondirent par le cri de ralliement des troupes de l'île de Léon : « Être libres ou mourir... Vive le roi! » La foule se tut, ou cria : « Vive « le roi! »

Je repris la route du passage d'Oholdisun. A ma droite, une longue procession de religieux blancs et noirs descencendait du monastère qui décore la colline. Ils venaient tenter le pouvoir de leur présence pour arrêter le triomphe du *système*. Je rencontrai, avant de toucher la frontière, le muletier andaloux, assis sur une éminence, au milieu de ses mules qui paissaient en liberté. Tourné vers Urdax, il semblait ne pouvoir se résoudre à quitter le séjour de Paquita. La guitare était oisive dans ses mains. Son cœur trouvait, dans cette vue lointaine, des aliments à sa rêverie. Il n'en trouvait pas à ses chants.

IV.

Ce fut à la faveur d'une température délicieuse, parmi de riantes cascades, des forges, des moulins sans nombre, que je rentrai sur la terre de France. J'arrivai bientôt à un vaste bassin qu'enveloppent les plus hautes cimes de cette portion des Pyrénées. Là se rencontre le premier village du pays des Basques : au milieu d'un long carrefour, dont une petite esplanade occupe le centre, règne une hôtellerie; j'y fixai mon gîte.

Une maison bien tenue, une chambre arrangée avec recherche et presque avec goût, un bon dîner, de la propreté dans tous les détails de l'ameublement et du service, seraient, par tous pays, choses précieuses dans un hameau. Le voyageur les remarque surtout quand il vient de s'asseoir au foyer du paysan espagnol; les soins empressés et les bonnes grâces de ma vieille hôtesse achevèrent de me rendre

heureux et fier du parallèle. Je recommande à ceux de mes lecteurs qui parcourront les Pyrénées, la bonne madame Hiriart d'Aïnhoa.

Aïnhoa est composé de deux cents maisons. Toutes ressemblent aux chalets de la Suisse. Un balcon règne régulièrement sur la façade. C'est là que les vieillards cherchent une distraction durant la longueur des jours; le ménage ne manque pas d'y accourir, si, par grand hasard, d'autres étrangers que les muletiers espagnols viennent à traverser le pays. Aux heures de repas, les mille habitants siégent sur leurs portes, et l'on dirait d'autant mieux la communauté de Lacédémone, que la grande rue, la seule de la bourgade, possède aussi son gymnase. C'est une large arène pour la paume. Les Basques excellent à ce jeu, qui demande autant de vigueur que d'agilité. Au moment de mon arrivée, ils charmaient par cet exercice les loisirs du dimanche, et tandis qu'ils recevaient la balle de plomb sur un gant de fer, les filles étaient toutes réunies pour d'autres amusements sur l'esplanade située devant l'hôtellerie.

La cloche religieuse fit entendre son appel. Les jeux cessèrent. Tout Aïnhoa courut à l'office du soir. Seuls, quelques anciens du canton, appesantis par les ans, demeuraient au logis dont ils ne devaient plus sortir qu'une fois. A les voir agenouillés sur leur balcon, pour prendre leur part de la prière commune, on eût dit qu'ils bénissaient les générations qui passaient devant eux.

L'église est spacieuse. Des masses de dorure recommandent le chœur à la vénération du pays, et la voûte est chargée de peintures à fresque, qui représentent mille fois la Vierge avec l'enfant Jésus dans ses bras.

Le vénérable ecclésiastique qui distribuait la parole sainte était un de ces philosophes selon l'Évangile, dont la foi est ferme et la charité douce; médiateurs sacrés entre les offenses des hommes et le pardon du ciel, entre les misères de la vie et ses espérances divines.

Aïnhoa doit au chef de la paroisse la concorde qui unit

tous ses habitants. Nos orages politiques se sont arrêtés aux pieds de leurs montagnes. Ils ont vu la guerre et ses ravages : ils ignorent les dissensions civiles. Seulement, les vieillards ne se consolent pas de voir le costume national s'altérer et se perdre. Ils prévoient de grands malheurs parce que le coutil ou le drap moderne remplacent le velours du vieux temps ; encore n'est-ce là qu'une des révolutions qui les affligent. La jeunesse, selon l'usage, rit de leurs alarmes, et ils ne persistent que plus invariablement pour leur compte dans les coutumes antiques. On les reconnaît à la sandale jaune que des cordons bleus attachent sur leurs pieds brûlés par le soleil, et à leurs jarretières ouvertes et flottantes qui laissent voir la jambe nue jusqu'au-dessus du genou. Le nombre des Basques fidèles diminue chaque jour. Le seul signe national sera bientôt cette leste et mâle coiffure du berret qu'Henri IV a porté, espèce de bonnet plat qui se pose sur le côté de la tête et donne l'air martial à toute cette race, l'une des plus nobles, des plus hardies et des plus belles qu'il y ait dans l'univers.

Là, les offices chrétiens sont plus imposants que parmi les pompes de nos villes ; il y a quelque chose de plus religieux dans la distribution aussi bien que dans l'attitude des assistants. Les hommes sont séparés des femmes comme chez les sectateurs de l'ancienne loi ; ils occupent une balustrade de bois de chêne qui règne en deux étages tout autour de la nef et lui sert d'ornement. Les femmes restent dans le bas de l'église ; quelques-unes doivent au privilége des années, très-respecté de l'heureux canton, la chaise qui les soutient : les autres demeurent à genoux ; et, comme si la distance ne les protégeait pas assez contre les regards, contre les pensées que la maison de Dieu réprouve, toutes, au son de la cloche, ont caché leur tête sous une longue pièce de drap noir qui descend jusqu'à terre. C'est le plaid de l'Écosse dans nos montagnes du Midi.

J'allais retrouver la plupart de ces usages dans la Péninsule. Les femmes y occupent également une enceinte

réservée; les églises les plus magnifiques n'ont pas de siéges pour elles, et la mantille noire flotte au sommet de leurs têtes. Mais la mantille, loin de les dérober à l'attention de la foule, semble bien plutôt les signaler à tous les yeux par les perpétuels changements à vue de cette mobile décoration. Fatiguées par la longueur des cérémonies sacrées, ces jeunes filles, ces illustres dames qui succombent, finissent par s'asseoir négligemment sur le pavé du temple; elles se tourmentent à trouver une posture commode, promènent de tous côtés leurs regards de feu, et l'éternelle oscillation de ces têtes nues, que les hommes dominent et contemplent des nefs latérales, accuse trop la distraction commune et sert à l'entretenir. J'ai compris qu'avec ses monastères innombrables, ses prébendes, son saint office, ses pratiques sans nombre, l'Espagne ait donné lieu quelquefois aux observateurs superficiels de croire que le roi catholique régnait sur le pays le moins religieux de la terre.

V.

Je fus distrait des réflexions que m'inspirait la modeste majesté de l'église d'Aïnhoa, par l'aspect d'un homme qui portait dans sa contenance et dans son regard je ne sais quoi d'extraordinaire. Il n'était pas avec les autres hommes. Debout sous l'un des deux escaliers de la balustrade qui leur est réservée, une main appuyée au bénitier de pierre, ses grands yeux noirs reposaient sur une femme, plus jeune de quelques années, qui était agenouillée devant lui, dans l'attitude d'une profonde méditation. Elle se tenait seule dans son voisinage. Il y avait autour d'eux un cercle de solitude, quoique les rangs des fidèles, étroitement pressés partout ailleurs, s'étendissent jusqu'au milieu du cimetière. Les villageoises, qui se trouvaient le plus près de l'inconnu, semblaient distraites des mystères saints par une secrète inquiétude. Ce sentiment ne lui échappait pas, et son visage,

d'une beauté sévère, s'animait d'un de ces sourires où se peignent un peu d'ironie et beaucoup de tristesse. C'était un homme jeune encore, de trente-deux ou trente-quatre ans à peine; mais au milieu de sa noire chevelure une touffe de cheveux blanchis brillait sur son front, comme ces flammes que les peintres font jaillir de la tête des personnages sacrés. L'énergie, la fierté, l'habitude des fortes pensées se lisaient dans ses traits calmes et graves; son œil seul révélait une âme ardente. La pose de sa tête, ses regards qui ne tombaient que de haut, son attitude droite et impérieuse, tout en lui, jusqu'à une sorte de sourire amer empreint sur sa bouche et près d'en altérer la grâce, annonçait les mouvements de dédain dont ne peuvent toujours se défendre, dans l'abaissement, les hommes qui ont traversé une haute fortune, et fait une triste expérience des injustices humaines. Vêtu comme les Basques, on devinait sans peine qu'il n'était pas né parmi eux; sa ceinture rouge avait sur le côté gauche un nœud qui lui donnait plus d'élégance; son col était rabattu avec plus de goût; ses cheveux, courts par devant, flottaient en plus longues boucles sur ses épaules : cet usage du Béarn date peut-être des vieux fils de la Germanie. Avec son berret, on l'eût pris pour un des rois chevelus.

C'était l'étranger dont la présence avait si diversement ému le dominicain et l'Andaloux dans l'auberge d'Urdax. Les vêpres achevées, il présenta l'eau bénite, avec une grâce naturelle, à la jeune femme que j'avais remarquée devant lui. La foule s'ouvrit pour lui livrer passage; les mères le montraient à leurs fils, et les enfants, murmurant des mots injurieux, s'attachaient à ses pas avec la curiosité cruelle de leur âge. Il marchait au milieu de ce cortége, comme si l'attention publique n'avait rien de nouveau pour lui. Son air assuré irritait les villageois. Ils étaient près de donner un libre cours à leur vertueuse colère, quand ils virent la jeune femme dont il tenait le bras se presser contre lui avec émotion. Elle les désarma. Un

plaid de laine noire, qui flottait sur sa figure, enveloppait sa grande taille. Je n'aperçus qu'un pied remarquable par son élégance, une démarche plus remarquable encore par sa distinction, et une simple robe des étoffes bigarrées du pays.

Je demandai quels étaient ces étrangers. « Des gens exé-« crables, me répondit-on ; l'homme du moins ! c'est le fugitif « des galères : nous ne lui connaissons pas d'autre nom. » Il était venu, depuis quelque temps, s'établir dans le canton, et vivait loin de tout commerce avec le voisinage. On ignorait son rang et sa patrie; ses mains trahirent le secret de son malheur : on les vit chargées d'indignes empreintes. Cette découverte avait déjà révolté les âmes, quand on se rappela qu'un grand d'Espagne, égaré dans cette partie des Pyrénées peu de temps auparavant, était descendu des sommets de l'Atzulaï, pénétré d'horreur : il venait d'y rencontrer un Espagnol qui avait tué son père. On n'avait point douté qu'il ne parlât de l'inconnu. Cette pensée faisait frémir tout le village. Le législateur de ce peuple simple et religieux aurait pu, comme celui d'Athènes, ne pas écrire dans ses lois le parricide.

Vainement quelques habitants assuraient-ils que, lors du passage du grand d'Espagne, l'hôte de l'Atzulaï n'avait pas encore paru dans le canton. On savait qu'il avait habité le séjour des coupables; le reste importait peu. L'aspect d'un homme sur qui ont passé les châtiments publics inspire le même effroi que les apparitions dont se nourrit la crédulité populaire. Ce sont là de ces superstitions de la conscience contre lesquelles heureusement la raison ne donne pas des armes. Grand motif pour les pouvoirs équitables et généreux de ne pas atteindre des mêmes peines le dissentiment et le crime ; on peut se croire contraint de frapper des adversaires; les traiter en coupables passe notre droit et notre puissance.

VI.

Le soir était venu : les jeux recommencèrent. Les filles, vêtues de leurs plus beaux atours, dansaient au son du tam-

bourin. Tout le village rassemblé autour d'elles s'associait à leurs plaisirs, et des muletiers, des contrebandiers espagnols, enveloppés du manteau fidèle, se distinguaient au milieu du cercle par leur attitude grave comme leur costume. Des fenêtres de mon hôtellerie, j'avais le spectacle de la fête. La lune l'éclairait, voilée à moitié par les nuages, comme si elle voulait prêter son flambeau à de chastes amusements, et faire une part au mystère.

Bientôt la danse languit; dans le monde où nous sommes, tout s'éteint et meurt, même les innocentes joies, et le village n'est pas exempt de la loi commune. Un muletier prit sa guitare. Son manteau, jeté sur l'épaule avec grâce et pressé sous le coude, développait ses longs plis jusqu'à terre, en laissant libre ainsi la main qui tirait de l'instrument de vibrants accords. Son pied était appuyé au parapet, son regard élevé vers les nuages, tour à tour brillants et sombres, sur lesquels la lune semblait glisser comme un radieux esquif. Il redisait une de ces romances, où l'âme du Castillan et le génie de l'Arabe respirent à la fois. La conquête dure encore pour la littérature espagnole. Elle n'a pas secoué le joug de l'Orient. Il en est du langage avec ses images éclatantes, il en est même des traits, des habitudes populaires dans la Péninsule, comme de ces temples consacrés au Dieu des chrétiens depuis l'expulsion des Maures : on reconnaît toujours la mosquée.

Cependant, l'Andaloux poursuivait ses chants; il appliquait si bien les stances des *romanceros* à ses propres amours, qu'on les eût prises pour une brillante et facile improvisation. Les Basques, pressés autour de lui, trouvaient du charme à écouter cette langue grave et sonore dont ils n'avaient qu'une intelligence imparfaite; et, dans le lointain, un écho lui répondait, comme pour l'avertir que ses tendres accents étaient entendus. Il disait :

« J'aime, et mon cœur est triste comme un jour d'orage! Le deuil règne dans mon âme, et je vais chanter!

« Si je vous parlais de mes longues souffrances, si je vous racontais mes vœux repoussés, mes espérances détruites, ma tendresse enfin et mon désespoir, vous fuiriez loin de moi... Mais vous me prêterez une oreille attentive : abattu, comme le roseau sous les coups de la tempête, je vais chanter !

« Ma bien-aimée vaut mieux que le ciel et la terre ; car, pour le ciel et la terre, un soleil peut suffire : il en est deux pour sa tête charmante; ses yeux lancent des flammes plus étincelantes que la foudre, plus douces que le feu secourable qui échauffe et ranime le passager au sortir du naufrage.

« Sa taille est droite comme le palmier ou le sycomore ; la rose jalouse pâlit devant l'éclat de ses joues vermeilles ; plus suave que le citronnier, le myrte, l'oranger, tout ce qui embaume les champs de mon heureuse patrie, le parfum de son haleine monte aux célestes sanctuaires, et va charmer sur son trône l'éternelle trinité.

« Qui la voit au bord du torrent, la prend pour la reine des fleurs ; qui la voit aux pieds des autels, la prend pour la reine des anges. Mais, fût-elle la plus éclatante parure de nos jardins, je ne pourrais que l'admirer; fût-elle ce qu'il y a de plus adorable dans les divins parvis, je ne pourrais que fléchir le genou devant elle. Il faut qu'elle soit mieux encore, puisque j'ai un cœur pour l'aimer, un bras pour la servir, une voix pour la chanter.

« Ce qu'elle est, sachez-le. Elle tient le milieu entre les anges et les fleurs : elle est femme ! je l'aime... Mon cœur est triste comme un jour d'orage ; je n'ai que des douleurs à chanter.

« Ma bien-aimée est reine, et même impératrice. Son empire est partout où pose l'empreinte de ses pas, partout où atteint le feu de ses regards, partout où brillent les dia-

mants de sa bouche. Elle a pour sujets tout ce qu'il y a de cœurs sur la terre capables d'aimer.

« Paquita est son nom. La noble et belle Espagne la vit naître; cette gloire était due à la terre du myrte et de l'or, à la patrie des saints et des héros. Sois fier, ô mon pays, de régner sur les Amériques que tu as découvertes et conquises; sois-le davantage de compter parmi les diamants et les filles de tes royaumes la séraphique beauté dont je dis les attraits! Entre tous les trésors de ton sein, j'aurais à choisir, que je ne prendrais pas ceux du Potose.

« Toutes les félicités du ciel résident dans son sourire. Les chevriers du canton, les poëtes de la cour, les preux de la grandesse, disent à son passage : « Sa bouche ne « saurait s'ouvrir pour prononcer le mot : je t'aime, sans « que la terre ne s'émaille de rubis ou de fleurs sous les pas « de l'élu de sa tendresse. Il fera l'envie et le désespoir des « dominations, des trônes et des chérubins! » C'est à moi qu'elle a dit la parole enchantée! Paquita m'aime!... mon cœur est triste comme un jour d'orage : je n'ai que des douleurs à chanter!

« J'ai vu la terre promise, et je n'y peux atteindre! J'ai vu le nouveau monde comme nos fiers conquérants, et ma barque est emportée loin du rivage! L'oranger étale ses pommes d'or près du désert où je vis, et ma main ne peut les saisir; mon cœur ne peut désaltérer la soif qui le dévore! Entre le bonheur et moi l'orgueil élève sa montagne glacée. J'ai pu la défendre et je ne puis l'aimer! Pour un autre que moi grandit celle que j'ai sauvée.

« Maintenant, plaignez mon destin, vous qui savez les tourments de l'amour; vous qui savez ses bonheurs ineffables, plaignez mon destin. Si je vous avais raconté mes longues souffrances, si je vous avais dit ma tendresse et mon désespoir, vous auriez fui loin de moi; mais vous m'avez prêté

une oreille attentive : abattu, ainsi que le roseau sous les coups de la tempête, j'ai chanté! »

Le muletier se tut. La foule attendait toujours. Sa guitare resta muette, et peu à peu les habitants d'Aïnhoa se dispersèrent. L'Andaloux demeura seul, toujours dans la même attitude; il ressemblait à un barde du Nord, à un poëte inspiré plus qu'à un homme des derniers rangs. L'Espagne présente constamment ce phénomène. L'éducation, la naissance, les richesses n'y ont pas, comme ailleurs, le privilége particulier de la noblesse du maintien et de la gravité du langage. On dirait que la nature se complaît à protester ainsi contre l'ouvrage de la fortune. Cette mère impartiale distribue ce don sans égard pour les faveurs du sort, et, si quelquefois vous le voyez inégalement dispensé, il se pourra que les positions élevées ne soient pas toujours les mieux traitées dans le partage.

Le muletier allait regagner l'hôtellerie, quand une voix se fit entendre qui l'appelait; cette voix était faible et tremblante comme un murmure de la brise des nuits. Le muletier tressaillit : il n'osait pas en croire son trouble; un second appel lui apprit que l'écho n'avait pas été seul à répondre aux expressions de son amour.

C'était Paquita! Demeurée jusqu'alors sous la protection de l'ombre épaisse que projetaient les dernières maisons du hameau, elle se hasarda enfin à paraître. Elle avait entendu les chants d'Antonio; elle était très-émue. Cette jeune fille venait de recueillir la plus vive jouissance qu'il y ait sur la terre, celle de se sentir aimée. Je remarquai qu'elle n'avait plus l'assurance qui m'avait frappé dans la posade d'Urdax. « Voici la première fois, dit-elle, que je mets le pied sur la « terre de France, et la nuit, seule, à l'insu de ma tante! » L'Andaloux baisait ses mains avec transport : « Écoute, « reprit-elle, mon père est arrivé! — Quoi! ce serait lui « dont les troupes ont relevé la pierre constitutionnelle « après mon départ? — Lui-même! J'espère tout de sa

« bonté; hâte ton retour; nous l'implorerons ensemble. Il « te connaît et t'aime depuis longtemps. Il t'a vu dans les « périls! Il consentira à notre bonheur. »

Le muletier saisit avec ardeur cet espoir. — « Je ne savais « comment t'avertir, continua la nièce de la dame Urra- « que; il n'y a aucune communication entre les deux vil- « lages, et, en eût-il existé, je n'aurais pu y recourir. Main- « tenant, ajouta-t-elle en se défendant contre une tendre « reconnaissance, je repars en toute hâte. Songe que mon « père nous quitte dans deux jours. — Je serai auparavant « à tes pieds, Paquita de mon cœur; je comptais, au lever « du jour, gravir l'Atzulaï où réside, m'a-t-on dit..... Mais « non! je vais sur-le-champ courir à Bayonne, j'expédierai « mes balles, et volerai auprès de toi, en passant par la « montagne. »

Antonio était ivre de joie et d'amour; il voulut reconduire sa Francisca chérie. — « Non, lui dit-elle; j'aime mieux « être seule, j'aurai moins peur! » En parlant ainsi, elle s'enfuit avec la légèreté d'une fille des montagnes. Il la suivit de loin pour protéger sa marche, et, deux heures après, j'entendais le retentissement d'un bourdon monotone. Les pas pressés d'une longue file de mules qui s'éloignait de l'hôtellerie, m'apprirent que l'amant de Paquita courait vers les rives de l'Adour, sans attendre au matin.

J'étais alors tout entier à un autre intérêt. Pendant ces heures recueillies, devant un ciel superbe, au milieu de l'universel silence, je lisais. Madame Hiriart, dans la soirée, m'avait vu visiter curieusement un casier de chêne, suspendu à la muraille de ma chambre avec deux rangées de livres poudreux, et la bibliothèque modeste n'avait offert à mes loisirs que des missels écrits dans les idiomes qui ont cours en Béarn et Navarre, un volume espagnol d'alchimie, des thèses ascétiques de l'université de Pampelune, un recueil de chansons du pays, une Flore française. D'après ma recherche, mon hôtesse eut la bonté de concevoir une haute idée de ma littérature; je la vis bientôt paraître armée d'un manuscrit

que son fils, bel enfant à l'air intelligent et courageux, avait trouvé, longtemps auparavant, sur les chemins, du côté de la frontière. Elle me parla, avec la prolixité des héros d'Homère, de l'intérêt qu'elle avait pris à cette lecture. Son suffrage m'encouragea, et je lus à mon tour la relation castillane, transcrite ici pour le public français. Plût à Dieu que, malgré les défauts d'une traduction, où on n'a pas même tenté de reproduire la pompe invariable et les brillantes images du style espagnol,

Tout Paris pour Rodrigue eût les yeux de Chimène!

LIVRE DEUXIÈME

MANUSCRIT D'AÏNHOA.

ESTRÉMADURE ET CASTILLE.

Si quid in vitâ humanâ invenis potiùs justitiâ, veritate, temperantiâ, fortitudine, ad ejus amplexum totis animi viribus contendas suadeo.

M. ANTONINUS, lib. III.

Histoire de don Alonso. — Sa naissance. — Révolutions de la grandesse. Effets des majorats. — Don Luis et doña Leonor. Don Juan, gouverneur de la Havane. — Règne de Charles III. Le saint office en Amérique; en Europe. — Règne de Charles IV.—Disgrâce de don Luis et de doña Léonor. Enfance de doña Maria de las Angustias. — Éducation d'Alonso, de son frère Pablo, de Maria. Le curé don Mathias. — Souvenirs de Charles-Quint en Estrémadure. — La Cabrera dans la Nouvelle-Castille. — État de l'Espagne. Domination de don Manuel Godoy, prince de la Paix. — Départ pour l'université de Salamanque.

I.

« La main secourable et chère qui a su faire arriver des consolations jusqu'à moi, m'impose le devoir d'écrire les mémoires de ma vie: j'obéis! Dieu a permis que je n'eusse pas à craindre mes souvenirs.

« Castillan, je n'ai pas à craindre davantage la difficulté que rencontre aujourd'hui, presque partout ailleurs, celui qui veut écrire son histoire. Tel est le bon sens de notre nation et telle est sa véritable fierté, que les plus amis du progrès parmi nous, les plus dévoués aux idées nouvelles, mettent hors de cause toujours, avec Dieu et le trône, les ancêtres. Un Espagnol ne pense pas que sa vie commence à lui-même; il la fait dater de ses pères, de leurs services, de leur gloire.

Tous se croient nobles, et le sont, en effet, par cet amour des souvenirs, par ce culte des aïeux qui attestent la dignité de la nature humaine. Ils le sont par un amour chevaleresque de la patrie qui s'étend au cours entier de ses annales, et personnifie en quelque sorte dans chacun d'eux toutes les poétiques grandeurs de notre histoire : la longue et héroïque expulsion des Sarrasins, les exploits de tant de capitaines illustrés en Italie, dans la Franche-Comté, dans les Pays-Bas, au cœur de la France; ceux des *Conquistadorès*, de ces conquérants épiques du nouveau monde qui ont agrandi d'un hémisphère le patrimoine de l'homme, et déjà ils y ajoutent, quoique bien récentes, les légendes populaires de la guerre de l'indépendance. Aussi, quand leur orgueil n'a pas d'autre satisfaction, ils se retranchent à s'appeler *vieux Espagnols*, écartant de soi toute idée de filiation étrangère, afin de s'attribuer la noblesse même de la patrie. Et si, par hasard, celle-là aussi leur échappe, ils en cherchent une autre dans la religion; ils se rattachent directement à son berceau; ils s'appellent *vieux chrétiens*, défendant ainsi avec un soin jaloux la pureté de leur sang, *limpieza de la sangre*, cette première richesse de l'Espagnol, contre le soupçon d'alliances musulmanes, israélites, païennes, tant ils sont résolus d'avoir quelque part une généalogie, tant ils diffèrent de ces démagogues, nos voisins, qui ne veulent pas qu'on ait d'aïeux parce qu'ils n'en peuvent montrer ! Étrange aveuglement! qui ne voit que l'homme, immortel dans une autre vie, lutte incessamment contre son néant dans celle-ci? Il est tourmenté du besoin d'étendre au delà de lui-même son empire; il veut arriver par ses généalogies jusque dans les temps qui ne sont plus; par sa postérité, par ses travaux, par sa célébrité, jusque dans ceux qui ne sont pas encore et qu'il ne doit pas connaître. On dirait du présent un abîme sur lequel il s'effraie d'être suspendu. L'esprit de famille et l'instinct de la gloire sont les branches auxquelles il se rattache pour atteindre à ces bords inaccessibles : l'avenir et le passé.

« Oui, la gloire! Elle a le privilége de rapprocher ce

double rivage. De là vient qu'elle est chère à tous les hommes. Par elle, nous nous retrouvons dans les siècles écoulés, en y retrouvant notre race, en la suivant à travers cet amas de générations détruites dont l'histoire du genre humain se compose. Car c'est la loi de notre destinée ici-bas, que pour nous donner l'illusion de la durée, il faille nous appuyer à des tombeaux.

« Ce sera donc sans fausse modestie, comme sans folle vanité, j'espère, qu'au début de ce travail si souvent douloureux, je m'honorerai d'archives domestiques où brillent, de siècle en siècle, des noms respectés parmi les hommes. Je sais, de reste, qu'il vaudrait mieux n'avoir point d'ancêtres que n'être pas digne d'eux; à mes yeux, celui qui fait honneur à ses fils l'emporte sur le descendant des rois, qui ne fait pas honneur à ses pères. Ma vie s'est passée à professer ces maximes, et j'essayai d'y conformer mes actions comme mes jugements.

« Ma famille était au nombre de ces maisons castillanes qui ont, de tous côtés, du sang royal dans les veines. Issue, suivant quelques généalogistes, de Clovis, par les ducs d'Aquitaine; suivant d'autres, que je vous abandonne, de Priam; puissante du moins dès le temps des Goths, associée plus tard aux travaux de Pélage, elle parut avec éclat dans les assemblées nationales, entre les *ricos hombres*, aristocratie territoriale, longtemps puissante et respectée, dont la *grandesse* d'aujourd'hui, malheureusement étrangère aux intérêts publics, n'a été qu'une incomplète continuation. Mes aïeux partagèrent huit cents ans, avec toutes nos races illustres, le privilége de donner aux monarques qui se succédaient sur les trônes nombreux de la Péninsule des femmes et des mères.

« L'introduction des majorats, peu antérieure aux rois du sang d'Autriche, fut propagée par ces princes avec leur zèle héréditaire pour tout ce qui devait immobiliser les destinées du genre humain. De tous les moyens cherchés avec raison par le législateur pour conserver au sein des na-

tions les fortunes, les influences, les renommées séculaires, celui-là, s'il n'est contenu dans de sages bornes, m'a toujours paru le plus contraire à son but. Il coupe en deux le corps des nations. Il établit des lois civiles différentes pour les différentes classes de la société, en instituant, dans les premiers rangs, des privilégiés qui le sont outre mesure et des déshérités nombreux qui n'ont pas même les avantages de la loi commune. Au lieu de favoriser partout le principe de la durée par des règles générales et prévoyantes, il l'impose et l'exagère dans une zone à part, jusqu'à finir par l'y pervertir et l'y fausser. Par là, en effet, les grandes existences sont transmises d'âge en âge, sans exiger à aucun degré la succession des lumières, des services et des vertus. Nul effort n'est demandé pour perpétuer la propriété et la grandeur. La dissipation reste riche malgré elle-même; la nullité, prépondérante malgré le ciel et la terre. Ce système risque toujours d'arriver à flétrir les dignités, en consacrant dans une suite de générations un véritable désordre social, celui de la corruption et de la médiocrité maintenues à la fois par l'illustration et par l'opulence au faîte des sociétés humaines.

« Pratiqué comme il l'a été parmi nous, ce système devait enfanter tous ces maux; il a de plus sapé la noblesse au lieu de l'affermir, parce qu'il s'est compliqué du régime des successions féminines, qui ont amené l'accumulation illimitée des majorats et par suite l'accumulation fabuleuse des richesses, en déplaçant toutes les fortunes, en rompant toutes les traditions, en altérant toutes les hérédités. Il a porté sans cesse en des mains étrangères, parfois à des familles nouvelles, tous les titres, toutes les grandesses, toutes les propriétés, et il est advenu par ce procédé que ce fussent quelquefois des provinces entières. De la sorte, tandis que l'excès d'une mainmorte sans limites entraînait la ruine de l'agriculture, la dépopulation des provinces, la misère enfin et l'ignorance, sa compagne fidèle, l'Espagne voyait successivement dépossédés et perdus la foule de ces

noms qui s'élèvent au milieu des peuples comme les trophées vivants de leur gloire, et doivent servir à la société de remparts. C'est ainsi que les ducs d'Ossuna, chargés d'une douzaine de grandesses, passent pour propriétaires de quatre ou cinq mille noms, et on prévoit le jour où tous ceux des comtes-ducs de Bénavente et des ducs de l'Infantado viendont encore s'y confondre. Voilà ce que l'Europe ne sait pas assez.

« Le marquis de C***, aïeul de mon père, avait ajouté à l'honneur de sa race dans les campagnes d'Italie, du temps de l'infant don Philippe et du cardinal de Fleury. Des filles portèrent les majorats, d'immenses biens et deux ou trois cents titres dans des familles étrangères. Le plus illustre des nôtres, celui de marquis de C***, consacré à toutes les pages des annales espagnoles, serait demeuré à jamais enseveli dans le catalogue des dignités de ses nouveaux possesseurs, s'il n'était échu, il y a vingt années, à un vieux chambellan d'une autre maison, qui, le reconnaissant pour plus ancien que ses duchés, mit son orgueil, comme les comtes d'Altamira, les comtes d'Oñate, les marquis de Villa-Franca, les marquis d'Alcañices, et tant d'autres grandes maisons, à le porter de préférence au plus élevé de tous.

« Privée de ses biens et de son rang, réduite au nom inconnu de B***, ma famille s'enfuit loin de la cour. Elle aurait dédaigné d'y paraître, ne pouvant plus se *couvrir* devant les rois. Désormais obscure et pauvre, elle se confondit avec les races qu'on appelle *agraviadas* [1], parce que l'injustice des princes, du sort, des hérédités, les a reléguées loin des honneurs dont elles avaient joui longtemps. Les ducs de Médina-Cœli, qui descendent d'un infant irrégulièrement dépossédé de la couronne, et qui continuent de protester à chaque règne, sont les premiers *agraviados*.

Don Luis B***, mon père, avait servi, au sortir de l'enfance, en Italie, lors du pacte de famille, dans la guerre

[1] Lésées.

de sept ans, plus tard dans les îles Philippines et en Amérique. C'était sous l'éclatant et long règne de Charles III. A l'époque où ce grand prince et le jeune roi Louis XVI, son digne émule, comme lui épris de l'amour des hommes, venaient de montrer, à leurs risques et périls, deux monarques de la vieille Europe, deux Bourbons, ligués pour affranchir le nouveau monde, il était en garnison à la Havane, riche colonie dont l'importance s'accroissait déjà par le rôle nouveau des États-Unis. Le capitaine-général, don Juan ***, personnage ambitieux et vulgaire, qui, tenant à la grandesse de plusieurs côtés, avait eu le travers de se faire donner un titre de Castille[1] pour être appelé le comte de R***, s'était rencontré avec don Luis en faisant campagne dans le duché de Parme. Une étroite intimité s'établit entre eux.

« Mon père était éminemment un *caballero*, un vrai castillan, un chevalier des temps héroïques. Il en avait la foi, les sentiments, les idées. Je ne sais s'il pardonnait à Cervantes plus qu'à Luther ou Calvin; car il attribuait à ses dérisions de la chevalerie, à son apothéose du démocratique bon sens de l'écuyer Sancho, tous les dangers de l'état du monde. Avec cette manière de sentir, il n'avait connu l'amour, pour la première fois, que dans un âge où sa vive flamme est d'ordinaire plus près de s'éteindre que de s'allumer, et il y porta toute l'ardeur du caractère espagnol. Ce fut aux pieds d'une Française, d'une créole, fille d'un vieil officier, dont la croix de Saint-Louis avait payé les longs services. La belle Éléonore, vive, charmante, brune même comme une Espagnole, était instruite comme les femmes de sa nation, et vraiment supérieure. Doña Léonor est ma mère. L'infâme don Juan brûla pour elle de feux coupables. Ses tentatives amenèrent un éclat dont les suites ont pesé sur notre vie à tous; comme pour être éternels, ses ressentiments se sont perpétués dans un de ses fils tout à fait digne de lui.

[1] On appelle ainsi les titres que les rois confèrent sans y attacher la grandesse, et par conséquent le droit de se couvrir devant eux.

« Don Luis, qui avait croisé le fer contre un chef, perdit son emploi dans l'armée. Mes parents furent exilés à la Nouvelle-Espagne. Le hasard voulut qu'ils arrivassent à Mexico, qu'ils traversassent la grande place au moment où un nombreux auto-da-fé était proclamé à son de trompe. Le peuple frémissait de plaisir autour des échafauds. C'était pour une fille de la France un étrange début!... Voilà bien le contraste des opinions humaines! Cela se passait au lendemain de la paix qui instituait la république de Washington, quand Voltaire et Rousseau avaient secoué leurs torches sur le monde, et que leur empire allait se manifester d'une façon terrible. Parmi nous, la lutte engagée par Charles III, dès les premières années de son règne, contre l'inquisition et la Société de Jésus, ne portait les inquisiteurs qu'à plus de rigidité. Le roi avait été contraint d'abandonner à leurs foudres l'illustre Olavidé. La réaction, fière de sa victoire, tendait tous ses ressorts, en représaille des égarements de l'esprit du siècle. Elle s'était donné la joie de rallumer à Séville les bûchers qu'on pouvait supposer éteints pour toujours. Le conseil de Mexico n'avait jamais perdu l'habitude de faire briller, de temps en temps, au milieu du nouveau monde, la flamme homicide, et, à cette vue, il fallait, de toute nécessité, dompter en soi toutes les impressions contraires; car on n'avait que le choix de partager les sentiments des spectateurs, ou le sort des victimes!

« Don Luis pouvait tout sacrifier à son amour, hormis ce que l'Espagnol n'abandonne jamais, le séjour de la patrie. Après trois ou quatre ans de résignation, durant lesquels j'étais né, ainsi que mon frère Pablo [1], plus jeune que moi, mes parents se jetèrent dans un navire et allèrent tomber aux pieds de Charles III. Le fils de Philippe V les accueillit avec la bonté de Henri IV, son aïeul. Il était digne de descendre de l'immortel roi de Navarre. De quelque manière qu'on juge sa guerre excessive et vaine contre la milice, déjà réta-

[1] Paul.

blie aujourd'hui, de notre intrépide et austère don Ignacio, on doit dire que nul potentat n'a tant fait pour ses peuples. Plaçant sa gloire, non dans le bruit des armes, mais dans les progrès de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, des sciences, des lettres, c'est de lui que la civilisation moderne date parmi nous. Il est vrai que la bienveillance royale était secondée par les lumières des Campomanes, des Aranda, des Florida Blanca. Les Sully et les Colbert ne manquent jamais aux Henri IV et aux Louis XIV.

« Par malheur, don Carlos, à ce moment, rendit au ciel sa grande âme. Le bon, le généreux, le faible et fatal Charles IV monta sur le trône où il devait siéger vingt ans, pour le malheur de son pays et pour celui de sa couronne. Le dernier règne de la vieille monarchie espagnole commençait, quand le dernier de la vieille monarchie française allait finir. L'année 1789, en ouvrant sa carrière, apportait au monde bien des orages.

« L'odieux don Juan ne tarda pas à revenir en Espagne avec de grands emplois. Ce fut un des premiers effets de l'avénement. Les camarillas régnaient désormais sur la nation; une femme, la reine Marie-Louise, régnait sur le roi, qu'elle tenait depuis plus de vingt ans asservi à ses plus coupables caprices. Dès lors, le pouvoir absolu tomba plus que jamais à la merci des passions privées, ce qui est son pire destin et sa condamnation. Mes parents reçurent l'ordre de quitter l'Andalousie, de vivre loin des villes, loin du regard des hommes. Un bourg à demi ruiné de l'Estrémadure leur était désigné pour exil. Mon père, au milieu de sa colère et de son affliction, ne se laissa point abattre, parce que cette province et ce lieu avaient par leurs souvenirs quelque chose qui parlait vivement à son imagination. L'Estrémadure, qu'arrosent le Tage et la Guadiana, qu'ombragent de vertes forêts, où coulent des torrents sans nombre, conserve, du temps des Romains et des Goths, une foule de ruines et de monuments chers à l'histoire. La bourgade qui nous attendait, debout sur le penchant des montagnes de la Vera de

Plasencia, l'un des plus riches jardins de la Péninsule, s'élève en face de ce couvent de Yuste où Charles-Quint était venu terminer son grand règne. Il jouissait de vivre dans un air tout rempli de ce grand homme, de nous élever, mon frère et moi, à la même place où avait grandi don Juan d'Autriche. Il croyait que ces souvenirs étaient des semences dont il tirerait un profit merveilleux pour nos jeunes âmes. La sienne, si profondément espagnole, y trouvait d'avance mille sujets de consolation et d'orgueil.

Le voyage qui nous conduisit à notre asile ne s'est jamais effacé de ma mémoire. A cette épreuve, que rendait plus pénible une grossesse avancée de ma mère, se rattache le premier anneau de la longue chaîne de mes souvenirs..... le premier, dis-je, et plus qu'aucun autre empreint au fond de mon âme par les sentiments de toute ma vie!

« L'émotion d'un brusque départ avait mis en péril les jours de doña Léonor. Elle devint mère dans une ferme inconnue, au déclin de la Sierra-Morena. Après de longues souffrances, elle n'entendit pas ces premiers cris qui ont une magie pour porter dans le cœur des femmes la joie à la place de la douleur. Le saisissement la précipita dans une léthargie effrayante. Le désespoir de mon père me parut plus effrayant encore. Puis, doña Léonor reprit ses sens; mon père lui dit qu'elle s'était trompée, que Pablo et moi n'étions pas seuls destinés à l'appeler du doux nom de mère : cette mère chérie fut rendue à notre amour, et une sœur fut offerte à nos embrassements.

« Moment solennel, dont toutes les circonstances restent vivantes dans ma pensée! Elles laissèrent en moi un trouble extraordinaire. Longtemps je ne pus en détacher ma précoce sollicitude. Pressentais-je l'empire qu'elles devaient exercer sur le cours entier de mon existence!

« Je vois encore notre hôte, Espagnol du vieux sang, ancien soldat, eût-on dit, car il était couvert de cicatrices, qui servit de parrain. Je crois entendre le prébendé qui vint donner le baptême, en faisant ses réserves pour le

cas où le précieux sacrement aurait été conféré déjà, supposition qui m'étonna dans ce désert. Une croix d'acier ciselé était au cou de l'enfant; elle avait été détachée pour la cérémonie. On l'oublia. Je m'en saisis. Si jeune, c'est un trait de constance espagnole, qui serait remarquable partout ailleurs, que j'aie résolu dès le premier jour de la conserver, et que j'y sois parvenu. Enfant, jeune homme, toute ma vie, jusqu'à l'heure où j'écris, j'ai prié par elle. Jamais je ne m'en suis séparé.

II.

« Dès le premier âge, j'aimai la petite compagne promise à mes jeux. A mesure qu'elle grandit, tout fut commun entre nous. Mêmes goûts, mêmes pensées, même manière de sentir. Malgré les quatre ans qui nous séparaient l'un de l'autre, le jour vint promptement où notre intelligence sembla se développer par un égal progrès. Nous comprîmes presque en même temps que le malheur pesait sur notre destinée. Mille sollicitudes précoces s'emparèrent de nos jeunes cœurs, et nous rendirent plus nécessaires l'un à l'autre. Nos mains essuyaient ensemble les pleurs de ma mère; c'était loin de son regard que nous allions verser les nôtres.

« Son esprit, que la cour et le monde devaient connaître un jour, qu'elle seule ne connut jamais, se révéla de bonne heure; il se trahissait sans cesse par des éclairs inattendus. Le temps volait près d'elle. Absente, il semblait s'arrêter. Bien jeune, nous ne nous lassions pas d'admirer cette recherche charmante des natures d'élite qui ne montre jamais si bien tous ses moyens d'intéresser et de plaire que dans la solitude et le silence du foyer domestique. Comment oublier ce que furent, pendant tant d'années, nos longues veillées d'hiver, les lectures raisonnées du soir où la guidait l'esprit tout français de ma mère! Dans le feu de ces entretiens, sa tête haute et son regard avaient quelque chose d'inspiré. Nous disions souvent qu'elle rappelait la bienheureuse sainte Thérèse, quand on la regardait pensive ou en

prière. Plus tard, elle retraça ce souvenir bien davantage quand on l'écoutait, et on croyait l'écouter toujours; car sa voix ne pouvait plus s'oublier une fois qu'on l'avait entendue; l'âme entière en restait remplie. Une chose étrange, c'est qu'avec une nature toute méridionale, des airs tout espagnols, une taille empreinte de l'élégance si vantée des femmes de notre pays, et rehaussée de cette distinction souveraine qui commande et qui s'ignore, elle était blonde comme sont les filles de l'Irlande, comme on voit quelquefois les filles de la Biscaye. Ses yeux, de l'azur le plus éclatant et du feu le plus pur, lui donnaient quelque chose d'angélique; c'était le ciel des Castilles qui s'y reflétait avec sa chaleur et sa lumière.

« Le caractère de cette douce amie de mon enfance devait répondre au nom de Maria de las Angustias[1], que mon père lui avait donné, dont ma mère semblait vouloir écarter les présages; car, au lieu de l'appeler Angustias selon l'usage espagnol, elle continuait de la nommer Maria conformément aux habitudes françaises, et nous l'appelions tous ainsi. Elle était née avec une vivacité d'imagination et une chaleur d'âme toujours prêtes à se trahir par des larmes, au moindre appel d'un sentiment profond ou d'une idée généreuse; larmes contenues, émotion aussitôt domptée, qui était pleine de charme, parce qu'on y reconnaissait l'élévation, l'enthousiasme, la sensibilité, point la faiblesse. Jamais âme ne fut mieux trempée. On pouvait le comprendre à un singulier mélange de simplicité, de bonne grâce invariable et d'airs intrépides, d'élans impétueux, de jugements héroïques où éclataient tout à coup la volonté et le courage. On le voyait mieux encore à des signes plus hauts. Ayant, au delà de ce que j'ai rencontré nulle part, la bonté, la tendresse de cœur, le besoin de compatir et de consoler, la perpétuelle recherche des plaies intimes pour les adoucir, une surprise et une reconnaissance toujours nouvelles de l'attachement qu'on lui consacrait, une attention

[1] Marie des angoisses.

touchante à le payer par ses soins de tous les moments comme une fortune imméritée et imprévue, elle unissait à ses sentiments de bienveillance générale des affections profondes, des affections de toute la vie; elle était prête à tous les sacrifices pour ceux qu'elle aimait, en aimant plus que toutes les choses de la terre, Dieu, le devoir, l'honneur, notre noble Espagne, et, dans ces dons ineffables des femmes, elle puisait, avec le calme de la conscience dont ils sont la source, l'égalité extérieure qui en est le gage, une douceur inaltérable, cette sérénité qui est le vrai caractère des âmes pures et fortes. Sérénité réfléchie, héroïque, qui n'est pas la paix de la médiocrité, le repos dans l'indifférence, mais la fermeté dans le combat, la constance dans la douleur, la dignité dans la passion, la certitude du but, la hauteur des pensées et des espérances! Dans tout le cours de la vie, au milieu des chocs les plus violents, cette vertu ne se démentit jamais. Tout enfant, il y avait déjà dans la beauté tranquille de son front quelque chose qui écartait les orages. J'avais le malheur d'épouvanter quelquefois le toit paternel de mes colères. On n'avait qu'un moyen de les vaincre. C'était de faire apparaître Maria. Toute ma fougue tombait devant elle. Mon admiration et ma confiance resserrèrent chaque jour nos liens. Notre tendresse grandissait avec nous.

« La différence des caractères tenait mon frère à l'écart. Insouciant, étourdi, plein d'une gaieté dont s'amusait doñá Léonor, Pablo ne pouvait se complaire avec nous, qui ne connûmes jamais les jeux de notre âge; il nous préférait les enfants du bourg et leurs bruyants ébats. Les heures de travail étaient les seules qui nous vissent ensemble. Lui aussi pleurait, mais quand il avait essayé de suivre nos promenades à travers des roches aiguës, au bord des ravins, sur les assises chancelantes d'aqueducs, de pans de muraille, vieux débris de la grandeur romaine aujourd'hui cachés sous l'herbe dans les déserts de l'Estrémadure! Le plus souvent, escaladant un contre-fort des monts qui dominent

la vaste vallée de Yuste, avec ses bois charmants où le citronnier, le cyprès, l'amandier, le chêne étaient partout mêlés, nous contemplions, avec respect, le noyer de Charles-Quint, et pensions réellement nous trouver en la présence de cette grande mémoire. Nous entendions les pas, la voix, les prières du dominateur du monde, alors que l'Espagne ne voyait rien sous le soleil qui égalât sa puissance. Je dois le dire : il y avait quelque chose de vrai dans le roman d'éducation de mon père. Cette société où nous vivions du plus grand des Espagnols, du plus grand des humains selon nous, élevait étrangement nos esprits et nos cœurs.

« Le curé de la paroisse nous consacrait ses soins. Le docteur don Mathias, comme tout le clergé séculier, était un prêtre éclairé, peut-être même trop touché des lumières du siècle; suivant l'usage, il avait dû sa cure à un examen difficile. Il avait besoin d'un auditoire qui sût écouter ses longues dissertations *de omni re scibili*. Notre intérieur était le seul du village où il pût le chercher.

« La bibliothèque secrète de mes parents lui était ouverte; il venait là s'enfermer avec eux. Tout en suivant ses recherches, il nous initia aux beautés de ces langues anciennes par qui des peuples, morts depuis quinze cents ans, règnent sur tant de régions qu'ils n'ont pas connues. Doña Léonor nous avait appris sa langue maternelle. Elle donnait à Maria une culture qu'on ne demande pas assez aux femmes de la Péninsule. Dans ce partage de soins, mon père s'était chargé de professer pour sa jeune famille l'histoire nationale. Mais une guerre civile naissait toujours de ses leçons. L'ardent curé voyait dans nos annales une multitude de choses que n'y apercevait pas don Luis. L'un ne nous parlait que des assemblées nationales et de la liberté constitutionnelle de la vieille Espagne. L'autre ne nous entretenait que de la gloire de nos princes et de nos aïeux. Attaché à tous les *fueros*, droits, franchises, priviléges des communes, des provinces, du clergé, de la noblesse, qui maintenaient la dignité et quelquefois la résis-

tance partout, il pensait sur la liberté politique comme nos rois, et ne s'inquiétait point de ne la voir nulle part. La révolution française venait de déchaîner toutes ses fureurs. Elle s'apaisait à peine sous la débile main du directoire. La commotion se faisait sentir en deçà des Pyrénées. Mon père se révoltait à la seule pensée de sujets dictant des lois à leur maître, et plaçant au faite de l'État des pouvoirs divisés et combattus. Don Mathias, au contraire, allait jusqu'à défendre, par l'autorité des écrivains sacrés, les actes criminels qui avaient ensanglanté l'autre côté des monts, et Maria, qui se taisait pendant ces débats, qui avait semblé ne pas les écouter, dès que nous étions seuls, les reprenait avec moi, presque toujours pour m'y faire voir des faces nouvelles, souvent pour s'alarmer des dangers de ma foi sous les directions de notre aventureux pasteur. Ces questions étaient pour moi autant de révélations inattendues. Et déjà je m'applaudissais, par un instinct irréfléchi, du monde nouveau que j'entrevoyais confusément au delà des vieilles murailles de la bourgade.

III.

« Bien des tourmentes m'attendaient sur cette mer inconnue où j'étais témérairement impatient de m'élancer. Déjà nous apercevions des nuages sur l'étroit horizon du toit paternel. A la cure de *** était attaché un de ces bénéficiers qui surchargent de leur inutile fardeau nos plus misérables paroisses. Ils emploient trop souvent leur vie oisive à troubler de mauvais exemples le troupeau qu'ils épuisent, et de persécutions jalouses l'utile pasteur qu'ils dépouillent. La plupart portent leur revenus dans les villes populeuses où la vie a plus de distractions et plus de voiles. Notre prébendé, jeune et désœuvré, résidait. Il ne pardonnait pas au curé ses liaisons dans un intérieur dont mon père lui avait fermé l'accès; il trouvait un grief, plus facile à exprimer, dans les opinions dont son collègue ne faisait pas mys-

tère. Les moyens de contenter sa haine ne lui manquèrent pas.

« Les Estremègnes, dans quelques-uns de leurs cantons, conservent une fête qui a été chère à toute la province. Le jour de Saint-Marc, le clergé, les confréries, la population entière, se rendent en grande pompe dans la plaine voisine; le mayordome de la congrégation du saint, ou le chef de la paroisse fait un signe au premier bœuf errant qu'il rencontre, et l'appelle par le nom de l'évangéliste qu'on célèbre. Le bœuf docile suit l'homme de Dieu, l'accompagne dans le lieu saint, assiste aux vêpres solennelles; et, le lendemain, il marche sans guide au milieu des processions; il pénètre sous le toit de tous les fidèles, n'omet que la porte du pécheur, se rend au service divin; là, il incline sa corne inoffensive sous les guirlandes des jeunes filles, prête aux jeux des enfants sa force patiente, laisse attacher un pain bénit et un cierge de cire jaune sur sa tête; il unit enfin l'intelligence à la douceur, jusqu'au moment où finissent les cantiques; alors son œil reprend ses feux; il bondit, s'échappe et retourne, en courant, aux pâturages.

« Don Mathias voulait abolir des coutumes, contraires, selon lui, à la grandeur et à la sincérité du christianisme; il dédaigna les pratiques nécessaires pour s'assurer l'obéissance du taureau; tous les appels furent inutiles. Les paroissiens ne doutèrent pas que saint Marc ne réprouvât le docteur comme un serviteur indigne de lui. A dater de ce moment, le deuil régna dans le canton; il n'était pas de malheurs que ne présageât la foi populaire, et les villageois imputaient d'avance au curé tous les maux à venir.

« L'année suivante, la solennité revint; le taureau obéit cette fois: c'était le bénéficier qui l'avait appelé. Mais, dans ses visites domiciliaires, il se garda de s'arrêter sur le seuil de notre demeure. Peu de jours après, la foudre vint briser une cloche que les habitants avaient soin de sonner durant l'orage; les vieilles femmes, celles qui disaient la bonne aventure, la foule des bourgeois, ne mirent plus de bornes

à leurs fureurs. Voilà où en était l'Espagne alors, et peut-être en est-elle là encore aujourd'hui.

« Don Luis, irrité, résolut de fuir absolument la société des hommes. Il connaissait un lieu plus désert, quoique plus voisin de la capitale; c'était vers la frontière des Deux-Castilles, au canton de l'Algarria, dans un bassin affreux que traverse maintenant la route de Madrid à Burgos et Bayonne. Le voyageur, engagé dans une gorge aride, sur le revers méridional de la Somo-Sierra, voit tout à coup une vallée s'élargir devant lui, et il s'arrête épouvanté : de tous côtés s'élèvent des montagnes qu'on dirait faites de main d'homme, tant les chétifs éclats de pierre dont elles se composent ont l'air d'être placés à dessein l'un sur l'autre, sans qu'aucune végétation interrompe et anime ce tableau. Sur un sol inféconds que sa solitude et sa nudité dérobèrent à l'envahissement des apanages féodaux, quelques-uns de ces hommes des Castilles, dont l'Europe accuse la paresse quand elle devrait accuser nos lois, ont, à force de sueurs, obtenu d'un sol de granit des fruits et des arbres languissants. On se rappelait dans le voisinage une maison entourée de quelques arbres, ayant un verger qui promettait quelques fruits. Don Luis voulait le repos et ne craignait pas la complète solitude. Il choisit ce séjour.

« Dès l'abord, les habitants nous aimèrent; ils choisirent don Luis pour alcalde. Cette commune, autrefois populeuse, était de celles qui élisent librement leurs municipalités tous les deux ans. Elle avait à peu près les mêmes priviléges que les républiques Bascongades. Elle était de celles qui disent à propos des cédules royales : *qu'on obéisse et qu'on n'exécute pas !* Ces contrastes, que le reste du monde ignore, expliquent l'établissement du pouvoir absolu parmi nous. Le bras de Charles-Quint posa au sommet de nos hiérarchies sociales ce pouvoir un et illimité, nécessaire peut-être au gouvernement de tant de royaumes : il laissa sur le sol la foule des libertés locales. La défaite des Communéros emporta tout ce qui tendait à la pondération, ou même

à l'envahissement du pouvoir souverain. Les institutions municipales sont restées debout. Notre exemple apprend qu'elles sont insuffisantes pour assurer la grandeur des États et la sécurité des peuples.

« La colère du ciel semble partout empreinte sur le vallon de la Cabrera, et pourtant, alors, je ne sais quel espoir sans bornes se mêlait à mes impressions les plus pénibles. Il me souvient qu'en gravissant ces noirs sommets au bras de Maria, bien loin, au midi, j'apercevais les horizons de la cité des rois; ce spectacle faisait naître dans mon sein mille troubles et mille espoirs. Ma jeune imagination se livrait à des rêves de gloire dans lesquels mon existence s'égarait tout entière. Maria me marquait le but, sans croire jamais l'avoir mis assez haut. Puis, réveillés tout à coup de ces illusions, nous nous trouvions au désert, et nous retournions près de mon père, prêts à écouter les récits, déjà mille fois entendus, de ses campagnes d'Italie.

« J'avais seize ans depuis quelques jours : je sentais que mon éducation se trouvait arrêtée dans cette thébaïde. Il était trop tard pour prendre en main la charrue, pour enfouir ma destinée dans d'obscurs sillons; car j'avais lu, et mes livres m'avaient transporté dans une région d'où je n'aurais pas su descendre. Les récits paternels m'avaient entretenu de la splendeur passée de ma race. Les temps me conviaient à me rendre digne de mes aïeux. Le solennel passage d'un siècle à un autre avait été marqué par des prodiges. Une main puissante fondait en France un ordre nouveau. La révolution française avait voulu la liberté, Bonaparte lui faisait vouloir la puissance absolue avec la gloire, c'est-à-dire avec les conquêtes. Il arrivait des Pyramides. D'autres campagnes d'Italie que celles dont j'étais bercé avaient préparé sa grandeur. Les coups de tonnerre du Saint-Bernard et de Marengo avaient inauguré son pouvoir. Maintenant, il relevait les autels. La Péninsule tout entière s'agitait au bruit de chacun de ses pas. Nous devions évidemment quelque jour être entraînés dans sa sphère, ou nous y

à leurs fureurs. Voilà où en était l'Espagne alors, et peut-être en est-elle là encore aujourd'hui.

« Don Luis, irrité, résolut de fuir absolument la société des hommes. Il connaissait un lieu plus désert, quoique plus voisin de la capitale; c'était vers la frontière des Deux-Castilles, au canton de l'Algarria, dans un bassin affreux que traverse maintenant la route de Madrid à Burgos et Bayonne. Le voyageur, engagé dans une gorge aride, sur le revers méridional de la Somo-Sierra, voit tout à coup une vallée s'élargir devant lui, et il s'arrête épouvanté : de tous côtés s'élèvent des montagnes qu'on dirait faites de main d'homme, tant les chétifs éclats de pierre dont elles se composent ont l'air d'être placés à dessein l'un sur l'autre, sans qu'aucune végétation interrompe et anime ce tableau. Sur un sol infécond que sa solitude et sa nudité dérobèrent à l'envahissement des apanages féodaux, quelques-uns de ces hommes des Castilles, dont l'Europe accuse la paresse quand elle devrait accuser nos lois, ont, à force de sueurs, obtenu d'un sol de granit des fruits et des arbres languissants. On se rappelait dans le voisinage une maison entourée de quelques arbres, ayant un verger qui promettait quelques fruits. Don Luis voulait le repos et ne craignait pas la complète solitude. Il choisit ce séjour.

« Dès l'abord, les habitants nous aimèrent; ils choisirent don Luis pour alcalde. Cette commune, autrefois populeuse, était de celles qui élisent librement leurs municipalités tous les deux ans. Elle avait à peu près les mêmes priviléges que les républiques Bascongades. Elle était de celles qui disent à propos des cédules royales : *qu'on obéisse et qu'on n'exécute pas !* Ces contrastes, que le reste du monde ignore, expliquent l'établissement du pouvoir absolu parmi nous. Le bras de Charles-Quint posa au sommet de nos hiérarchies sociales ce pouvoir un et illimité, nécessaire peut-être au gouvernement de tant de royaumes : il laissa sur le sol la foule des libertés locales. La défaite des Communéros emporta tout ce qui tendait à la pondération, ou même

lités indépendantes, des tribunaux qui ne l'étaient pas et une cour dégradée. La cour, à force de mépris, soulevait la haine publique. Là régnait d'une façon absolue, depuis près de dix années, entre un roi sans vices et une reine sans vertus, également favori de tous deux, maître altier de l'esprit de l'un et du cœur de l'autre, un homme dont l'existence entière sera dans l'histoire un étrange phénomène. Premier ministre pris aux gardes, généralissime qui venait de voir un camp dans l'Alentéjo pour la première fois, grand-amiral dont le pied n'avait pas touché nos rivages, grand d'Espagne, duc, prince sans illustration et peut-être sans aïeux, rapproché enfin des degrés du trône par une alliance avec le sang de ses maîtres, cet homme était arrivé sans échelons, par le seul effet de son double empire, des derniers rangs de l'État à des honneurs fabuleux. On en avait inventé pour lui, ou plutôt il les inventait lui-même, et l'Espagne, injuste ou non, l'accusait de ne pas balancer par le prestige d'un talent, par le mérite d'un service, le malheur de son élévation! Incliné vers les idées nouvelles, sachant que les progrès des sciences et des lettres honorent un règne, il aurait consenti à parer son front du laurier de Charles III et de celui de Louis XIV; mais les esprits irrités s'accordaient à ne lui reconnaître de force et de suite que pour la cupidité, la corruption et la vanité. Il entrevoyait le bien et ne savait pas l'accomplir, si étranger, disait-on, à l'instruction commune qu'il ne savait pas même parler français. L'inconcevable bizarrerie de sa destinée avait seule fait de lui l'ami et le tyran d'un roi absolu et d'une reine impérieuse, qu'il trahissait tous deux.

« Placé jeune par les aveuglements de la passion et de l'amitié à la tête d'une moitié de l'univers, don Manuel Godoy vit moins dans son immense pouvoir un moyen de gloire qu'une occasion de fortune. Les richesses de l'État lui furent livrées, et tant d'opulence, tant de grandeur ne parlèrent pas à son âme de ses devoirs envers son pays. Centre de sa puissance, la cour fermait les yeux à la marche des événements dans les deux mondes, pour se partager tout en-

tière entre les complots opposés d'un jeune garde du corps et d'une princesse vieillissante : l'un, dont la fatuité audacieuse foulait aux pieds sa bienfaitrice et sa souveraine; l'autre qui, toujours asservie en étant elle-même toujours infidèle, se perdait en efforts également inutiles pour ressaisir le pouvoir royal qu'elle avait livré, ou conserver au moins le cœur rebelle dont l'Espagne était le salaire. Autour de don Manuel, comme autour d'un grand scandale, se groupaient sans nombre les fortunes adultères. Les emplois, les dignités, les trésors de l'empire servaient à payer les outrages que recevaient ensemble chaque jour la majesté royale et la morale publique. L'étrange crédulité du monarque, l'étalage plus étrange encore de ses persévérantes amours près son indigne compagne, sa bonhomie enfin et sa hardiesse dans le ridicule, discréditaient le trône autant que les désordres qui y siégeaient. Le palais de Charles IV ressuscitait les temps de Claude aux yeux de l'Espagne courroucée. Et quel moment prenait la royauté pour se passer du respect des peuples? Celui où la révolution triomphante, par son imitation des sociétés régulières et ses chants de victoire, égalait ses séductions à ses menaces, et ses enseignements à ses succès.

IV.

« J'avais pris beaucoup sur moi pour arriver à ma résolution. Je pris sur moi davantage pour arriver au départ et traverser le front haut cette épreuve. Enfin, je partis. Mon frère, qui m'admirait sans m'imiter, me donna des preuves de tendresse et de regret : il me sembla que nous serions un ami et un soutien l'un pour l'autre : je l'embrassais pour la dernière fois! Plus maîtresse de soi que ma mère, Maria m'effraya par son calme désespoir. Chacun de nous deux perdait le premier, l'unique confident de ses peines. En baisant son front pour la quitter, mon cœur fut déchiré, au delà même de ce que j'avais prévu. Je crus sentir se briser ma vie.

« Après tant d'années, l'impression de mes premiers pas loin de notre commune demeure est toute vive encore dans

mon âme. Je sens toujours cette surprise, ce vide, cette douleur. L'air et la lumière me manquaient à la fois. Ne plus entendre la parole de Maria, ne plus voir son regard, ne plus me nourrir de sa pensée, traverser des jours qui devaient commencer et finir sans nous rendre l'un à l'autre, cette épreuve, si je l'avais mesurée, aurait passé mon courage. Elle fut près de passer mes forces. Le monde était glacé, muet, inanimé en moi et autour de moi. Il y a des existences aimées en qui la nôtre semble avoir passé tout entière.

« Mon père m'accompagna jusque près Alba de Tormès. Ce fut en vue de l'antique demeure des ducs d'Albe, de ces seigneurs souvent si glorieux par eux-mêmes et si terribles, qui réunissent aujourd'hui quelques-uns des plus grands noms et des plus grands titres de notre histoire, que je pris congé de lui; je restais tout à fait seul! Une troupe de muletiers qui portaient à Tuy la soude et le safran de Murcie, pour les échanger contre les toiles peintes de la Galice, se chargèrent de me conduire, de veiller sur moi, et ils poursuivirent leur route. Don Luis me pressa contre son cœur; je m'agenouillai. Le plus jeune des muletiers, un Andaloux de douze ou quinze ans, à la mine vive et fière, attendait la fin de nos adieux; il se mit à genoux comme moi. Lui aussi était ému; il venait de quitter son père, et il croyait recevoir une part des biens que m'assurait la bénédiction paternelle. Don Luis étendit ses mains sur ma tête : aucune parole ne put sortir de sa bouche. Surpris de manquer de courage, il me pressa sur sa poitrine haletante et s'éloigna d'un pas rapide. Je demeurai loin des êtres chers et sacrés parmi lesquels j'avais grandi : c'était la première fois!

« Le jeune arriéro m'offrit une place sur l'un des ballots que transportaient ses mules, puis il rejoignit la tête de la caravane, en chantant. Il redisait une de ces romances populaires qui célèbrent les exploits des vainqueurs du Sarrasin. Ce chant national était consacré à la mémoire d'un héros de ma race. C'est aux lieux où nous étions qu'il avait forcé

le musulman à fuir devant l'épée des Astures et des Léonères! La royauté espagnole partage avec la royauté française de la première race et de la troisième la gloire d'avoir constitué pied à pied, par des prodiges de courage et de sagesse, le territoire, l'indépendance, l'unité de la nation. Sous ce rapport, nos Pélage, nos saint Ferdinand, nos Alphonse le Sage répondent exactement aux Hugues Capet, aux Charles le Sage et aux saint Louis. Mais la noblesse espagnole a sur toutes les autres cet avantage que les grandes maisons ont contribué plus que nulle part ailleurs, ou du moins d'une façon plus éclatante, plus connue, plus populaire, à ce glorieux et lent travail du sol de la patrie reconquis au prix d'une guerre, et, pour ainsi dire, au prix d'une bataille de sept cents ans, sur l'étranger, qui était de plus l'infidèle. Il n'est pas un de nos noms illustres qui ne rappelle à notre peuple entier par la voix de la tradition, de l'histoire, de la poésie, des romanceros, une province ressaisie sur les Sarrasins : Tolède, Tarifa, Cordoue, Malaga, toutes nos cités rappellent aux ducs d'Albe, aux marquis de Santa-Cruz, aux ducs de Médina-Sidonia, aux ducs de Rivas, à tous les grands la gloire de leurs ancêtres. Il y a telle maison, comme les comtes d'Oñate, dont on a pu dire que leurs titres de famille comprennent l'histoire même de l'Espagne. L'histoire et la géographie nationales, en s'illustrant l'une par l'autre, sont toutes deux des trophées toujours présents, qui recommandent à toutes les pensées la noblesse des couronnes de Castille, de Léon, d'Asturie, de Navarre, d'Aragon. Ma famille avait brillé aux lieux où j'étais. Dans quel état je traversais un champ de bataille où mes ancêtres avaient déployé leur bannière! J'étais privé de tous les appuis chers à ma tendresse; je l'étais même du droit d'invoquer les souvenirs de mes pères!... C'était sans fortune, seul au monde, que j'allais essayer de me faire jour à travers les hommes, et de marquer ma place dans la société qui pesait sur ma faiblesse de tout son poids.

LIVRE TROISIÈME

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA

SALAMANQUE.

Révérez les femmes sans lesquelles vous ne pouvez donner la vie, ni goûter les douceurs de celle que vous avez reçue. Regardez-les comme les divinités visibles et comme les images et les oracles invisibles des dieux; que leur amour soit le prix des belles actions, et leur indifférence le châtiment des mauvaises!

HAMAWALL, *Discours sublime d'Odin.*

Université de Salamanque. Études de don Alonso. — Ses hôtes. Ses condisciples. — Fortunato et don Jaymé. — Fray Aparicio et la Margarita. — Sir Georges. — Doña Matea, comtesse de D***. Motifs de son éloignement de la cour. — Le comte de D*** et la Gitana. — Meurtre du comte de D***. Bartolomé de Darroca. Acte de don Alonso. — Double promotion.

I.

« Salamanque parut. A cet aspect, mon cœur accablé se réveilla. Il battit comme celui du volontaire qui voit le champ de bataille s'ouvrir devant lui. La caravane franchissait le pont élevé sur la Tormès, il y a dix-huit cents ans, par la domination romaine, sous Trajan, ce César de gloire immortelle que l'Espagne donna à Rome et à l'univers.

« Tout me frappait : cette ville noire d'étudiants et de prêtres, ses cloîtres, ses églises et ma triste liberté, ma solitude, étaient autant de choses nouvelles pour moi. Je courus à l'université, en songeant combien d'hommes illustres s'étaient formés à cette grande école où autrefois l'Allemagne et l'Italie envoyaient les premiers de leurs enfants. Les temps étaient bien changés! Parmi les trois ou quatre mille étu-

diants qui suivaient les cours publics, un grand nombre étaient des fils d'artisans et de villageois qui voulaient fuir les pénibles occupations de leurs pères, sans se vouer aux austérités du cloître. Beaucoup marchaient demi-nus sous l'habit noir qui les devait couvrir; n'obtenant aucun secours de leurs familles épuisées par la seule acquisition du bonnet carré, ils étaient réduits à recevoir la portion du pauvre sur le seuil des couvents, ou à mendier au coin des rues, et quelquefois dans les environs, à main armée. D'autres mettaient leurs services aux gages de la riche noblesse, parce que chez les nobles on ne déroge pas, et ils quittaient la livrée pour venir dans nos salles apprendre une dialectique barbare. Au premier abord, on croit apercevoir quelque chose d'estimable dans ce concours d'une jeunesse se pressant, en dépit de la misère, vers les sources du savoir. Mais combien était-il de ces élèves de l'université destinés à honorer un jour la médecine, la chaire, le barreau, la magistrature, les conseils du prince? Ce qu'ils venaient chercher, c'était un titre de bachelier, de licencié peut-être, qui leur conférât le droit d'afficher un souverain mépris pour les travaux paternels, et de vivre aux dépens de la partie laborieuse de leur famille, de même que les membres parasites de notre clergé séculier, nos soixante-quinze mille moines, les puînés des grandes maisons avec leurs bénéfices ruineux, vivent aux dépens de la partie laborieuse de l'empire. Pauvre Espagne! Qu'il était petit le nombre de ceux de tes fils qui nourrissaient tous les autres! la mendicité était chez toi bien ingénieuse : elle avait pris tous les manteaux.

« La Péninsule est le pays de la terre où l'instruction a été mise le plus largement à la portée du pauvre : c'est le vieil esprit de la société chrétienne dans le monde entier. Par malheur, au lieu de régler l'enseignement d'après les besoins des positions diverses, au lieu de présenter au laboureur ou à l'artisan des connaissances qui l'attachent à sa profession, en lui donnant les moyens d'accroître à la fois l'aisance de ses enfants et l'industrie de son pays, on lui offre, comme

un appât empoisonné, des études inutiles à l'État et à lui-même. Il n'a que l'alternative de rester à sa charrue, ignorant et sauvage, ou de l'abandonner pour devenir un pédant oisif. A-t-il embrassé ce dernier parti? il s'indigne qu'on parle de progrès. Le mot de découverte l'irrite à l'égal d'une agression ou d'une offense; il proteste contre la circulation du sang, les phénomènes de l'électricité, la grande loi de l'attraction. Les noms révérés d'un bout de l'Europe à l'autre n'échappent à sa colère que grâces à sa pitié.

« Dans les derniers temps, quelques-uns de ces docteurs de l'ignorance ont été vus associant à leur science stationnaire le désir des réformes politiques. Plus d'un mobile les porte dans cette nouvelle carrière. Ils haïssent les moines, leurs rivaux de gloire dans les villages. Ils n'ont au hameau que de la considération, et voudraient de la puissance. Peut-être aussi un reflet des lumières véritables s'est-il égaré jusqu'à eux. Mais alors, joignant à l'arrogance du faux savoir l'emportement de la médiocrité, répétant, sans les comprendre, les mots qui agitent le monde, faussant toutes les maximes qu'ils adoptent, leurs exagérations font de la vérité le mensonge; du changement, un péril; des améliorations, d'autres fléaux. Mieux vaudrait pour la civilisation de tels adversaires que de tels champions!

« Au milieu du deuil profond de mon âme, que tant de choses nouvelles ne réussissaient point à distraire, rien ne m'attacha comme la philosophie. Les formes barbares dont elle est revêtue parmi nous ne m'effrayèrent pas; je ne reculai point devant cette multitude de divisions, de modes, de termes, de propositions conditionnelles ou exceptives et réduplicatives, de suppositions, de conversions, d'équipollences, amas ambitieux et vide sous le poids duquel l'art syllogistique opprime le raisonnement au lieu de lui prêter des armes. La métaphysique péripatéticienne et l'astronomie de Ptolémée, qui étaient encore à peu près les seules bases de l'instruction donnée dans nos écoles, ne me

découragèrent pas davantage. Je savais par don Mathias que la lumière des temps modernes était sévèrement repoussée, que les noms de Descartes, de Gassendi, de Locke, de Montesquieu, de Newton même, pénétraient uniquement dans l'université pour y être flétris, que les progrès immenses de l'esprit humain dans la connaissance du ciel et de la terre me seraient une grande surprise, quand il me serait donné de passer du monde, tel que le connurent les écoles du Lycée et d'Alexandrie, à celui qu'ont dévoilé les découvertes dont la France, l'Angleterre, l'Allemagne s'honorent. Je savais aussi qu'à ce moment même, de grandes publications révélaient à la fois, de l'autre côté des monts, Laplace, Cuvier, Bertholet, Chaptal, Chateaubriand, de Maistre, Mme de Staël! Le cœur attentif de ma mère, comme un sûr écho, avait fait arriver tous ces noms jusqu'à moi, et cette connaissance, en me donnant trop d'orgueil peut-être pour le siècle nouveau, ne m'inspirait qu'un zèle plus vif pour les travaux de tous les âges qui l'avaient préparé.

« J'eus le bonheur d'étudier sous un maître trop éclairé pour se soumettre volontiers à la tyrannie qu'exerce encore dans la Péninsule Aristote, détrôné partout ailleurs depuis deux cents ans. Mais, n'osant attaquer de front cette puissance, il se hâtait d'en venir à dérouler devant ses jeunes auditeurs le trésor de la morale. Dégagé alors de ses entraves, il fournissait une carrière où les erreurs de la physique ancienne ne le poursuivaient pas. La philosophie ainsi professée me présenta les choses de la vie d'un point de vue si élevé, que je ne me lassais plus de méditer ses leçons. Sœur de la religion, elle ne m'apprenait pas les vérités de notre foi, mais elle m'instruisait des vérités universelles sur lesquelles la foi repose. Elle faisait battre mon cœur à ce grand mot de devoir dont elle ne se contentait pas de frapper mon oreille, en qui elle me montrait le but de l'existence et le sceau de l'avenir. La première fois que ces maximes fécondes furent développées devant nous, j'éprouvai un inex-

primable mouvement de satisfaction et de sécurité. Je me sentis affranchi de bien des jougs; j'aperçus au dedans de moi-même des forces que j'ignorais encore. En reconnaissant, mieux que je n'avais fait jusqu'alors, nos deux natures distinctes et dépendantes l'une de l'autre, je compris que la politique devait tenir compte de toutes deux, et se servir de l'une pour dominer l'autre. J'analysais ainsi ces deux grandes puissances qui, depuis six mille ans, se partagent le monde, l'une matérielle et brutale qu'on appelle barbarie, l'autre morale et généreuse, la civilisation, divin attribut de la nature humaine.

« La jurisprudence m'offrait l'application la plus directe et la plus salutaire des hautes maximes de la philosophie dans ses rapports avec l'ordre social. Mais sa vive lumière me guidait dans le dédale de nos lois, comme parmi des ruines. Quoique les universités se bornassent à enseigner le droit romain, laissant à la pratique seule le soin d'initier les jeunes juristes aux inextricables mystères du nôtre, le professeur avait soin de nous conduire à travers nos législations incohérentes, monuments et débris de toutes les dominations qui ont tour à tour passé sur les Espagnes.

« Il ne se trouve sur le banc des juges, au barreau et dans la foule de tous ces *escribanos* qui vivent des erreurs inévitables et des cruelles lenteurs de la justice, que trop d'ennemis de toute réforme de nos codes. Mais, dans le premier âge de la vie, l'âme a trop d'ardeur pour accepter les calculs de l'égoïsme. Les étudiants véritables, je veux dire ceux pour qui les cours de l'université étaient une affaire sérieuse, invoquaient d'un accord unanime le temps où la nation espagnole pourrait, à l'exemple de la France, donner de l'unité aux lois de la monarchie, accélérer la marche des tribunaux, rendre aux travaux de l'agriculture et des arts une portion des cent mille familles que notre procédure consacre à ses ruineux mystères, mettre enfin nos institutions en harmonie avec les lumières nouvelles et avec les nouveaux besoins.

« Le temps s'écoulait ainsi. L'étude était mon seul intérêt; les lettres de ma mère et de Maria, ma seule société. Ma vie était comme suspendue d'un courrier à l'autre. La compagne de mon enfance manquait à toutes mes heures. Dans le désespoir de ma solitude, je tombais à genoux, je fondais en larmes et je m'écriais : Ma sœur! ma sœur! Il me semblait qu'elle aurait dû m'entendre, et nul écho ne répondait à ma voix.

« Le peu de commerce que j'avais forcément avec les hommes aurait suffi pour me faire sentir tout ce que j'avais perdu en quittant le toit paternel. Je m'apercevais que j'y avais contracté des habitudes d'esprit et de cœur, des besoins d'entretiens élevés et solides, dont rien, dans le morne et frivole cours de l'existence espagnole, ne devait m'offrir d'équivalent désormais. Il m'était donné maintenant de comprendre que mes jeunes années m'avaient rendu bien difficile de vivre d'une autre vie. Je compris aussi chaque jour davantage que ces années si remplies et si fortunées me rendraient bien difficile d'aimer. Où trouverais-je l'âme castillane et chrétienne, le cœur tendre et exalté, la pensée active, brillante, inépuisable, que je pourrais comparer à ce que j'avais connu? Du reste, je m'en applaudissais. Au milieu des désordres dont je me vis promptement environné, je trouvais des sauvegardes dans mes cultes intimes. Quand on porte dans le cœur de nobles et pures images, on est défendu contre tout ce qui serait indigne d'elles. Mes études sévères m'affermissaient dans ces impressions. C'est surtout quand il pense, que l'homme a besoin de sentir qu'en effet les femmes sont bien réellement nos compagnes.

II.

« J'avais fixé ma demeure chez un commissaire des armées, en retraite depuis quelque temps, Castillan petit, maigre et sec, parlant peu ou ne parlant pas, et priant Dieu

ou ne faisant rien. Mon hôtesse, vive et sémillante, paraissait en protestation permanente contre le tort que les années, un embonpoint extraordinaire et des cheveux grisonnants faisaient à sa beauté. Ses manières avaient été de prime-abord si empressées et si familières, que je les trouvai maternelles. Doña Engracia ne m'appelait que le *pobre*, le *pobrecito* [1]. Toutes les fois qu'un vent frais descendait des montagnes, elle venait sur la pointe du pied, comme pour ne pas troubler mon travail, m'avertir de ne pas sortir en simple bonnet d'étudiant, et me promettre qu'au premier froid, mon logis serait soigneusement garni de ces nattes de paille ou de spart qui chez nous remplacent durant l'hiver, dans la maison du marchand comme dans le palais des grands et des rois, les riches tapis partout usités en France. Dans mon isolement, je m'étais applaudi d'être installé auprès de ce vieux ménage. J'avais espéré y trouver de l'intérêt, des soins, un peu de ces choses si nécessaires quand on vient de s'expatrier du toit paternel.

« Le commissaire me donna, au bout de quelques mois, le plus grand témoignage d'estime : il me conduisit avec mystère à une armoire soigneusement cachée dans son alcôve. Là, me montrant avec un mélange d'orgueil et d'effroi une centaine de volumes entassés, il me dit, la main sur son cœur : « Ami, ma bibliothèque est, aussi bien que « ma maison, à votre disposition. » Puis, l'œil fixé sur moi pour voir l'impression qu'une telle découverte allait produire, il étendit le bras d'un air solennel sur quatre ou cinq in-octavos qui avaient pour titre : *Esprit des lois !* Les autres volumes étaient les *Vies des saints*, un *Traité sur l'alchimie*, les *Chroniques* du père Roman de la Higuera. La plupart n'avaient pas encouru les disgrâces du Saint-Office. Il n'étaient placés à côté de Montesquieu, loin de tous les regards, que pour grossir aux yeux du commissaire sa propre importance.

[1] *Pauvre, pauvre petit*, terme de tendresse usité dans tous les degrés d'attachement et de relation.

Le mari et la femme étaient si sévères sur l'hidalgie, qu'ils se vantaient tous deux d'avoir déshérité leur fille unique, pour cause de mésalliance, parce qu'elle avait épousé un banquier de Madrid. En même temps, ils laissaient régner chez eux d'une façon absolue un couple qui me semblait peu digne de leur commune prédilection. Ils avaient une servante âgée à peine de treize ou quatorze ans, dont le mari s'enorgueillissait d'être inscrit sur les tables de l'université. A une époque de la vie où d'ordinaire on a, depuis longtemps, quitté les bancs des écoles, il n'apportait sur les nôtres que de la fatuité, de l'ignorance, des vices. Cet homme, dont les déréglements avaient prématurément blanchi le front, s'appelait Fortunato. Ses manières prenaient au besoin quelque chose d'engageant et d'affectueux; car la politesse était une de ses faussetés. Mais il y avait dans son regard comme dans son sourire, une expression indéfinissable qui m'épouvantait. La perfidie semblait siéger sur sa lèvre saillante, et, sous ses paupières abaissées, se découvrait un abîme de méchanceté. C'était un de ces hommes impatients de l'obscurité, incapables de s'en affranchir par le talent et la considération : êtres incomplets et funestes, dont l'ambition, en s'agitant dans une âme étroite et un esprit pervers, fait leur tourment, et, dans quelques rencontres, est pour la société un fléau.

« L'état de cet homme et sa naissance étaient inconnus. J'ai su, quelques années après, que, très-jeune, il avait passé par les présides. Lorsque les recruteurs, empruntant au bagne des soldats selon nos déplorables coutumes, l'enlevèrent du séjour du crime, il en porta les traditions dans la carrière de l'honneur. Abandonné plus d'une fois aux sévices des lois, une protection inconnue le fit toujours porter, à la surprise universelle, sur la liste de grâce que la toute-puissante Camara[1] soumet au roi le Vendredi-

[1] La Camara, chambre, ou commission chargée de présenter trois candidats pour les fonctions de magistrature, les bénéfices, etc. Elle

Saint. C'est par ces chemins qu'il était arrivé à l'université, et le grade de bachelier avait déjà honoré ses tardives études, en exaltant sa confiance et son orgueil.

« Rapproché de lui forcément, avant de rien savoir, je le fus par cela même d'un autre étudiant, son ami intime, qui venait prendre les grades afin de remplacer un jour, au conseil de Castille, son père, gouverneur d'une salle [1] de ce corps suprême. Le bachelier ne parlait pas de son jeune ami sans rappeler qu'il était fils d'un grand d'Espagne de première classe, de l'excellentissime duc de L***. Il me fallut longtemps avant de reconnaître dans ce personnage puissant le persécuteur de ma famille, l'odieux don Juan, qui avait dû à un opulent héritage sa grandesse et son duché. Notre condisciple était le second de ses fils. Bien fait, ayant des traits réguliers, un regard expressif, don Jaymé était en possession d'une grande réputation de beauté ; je ne fus frappé que de son air inquiet et dur, de son œil faux, d'une pâleur dans laquelle l'envie semblait empreinte.

« Quoiqu'il professât un culte aveugle pour les idées nouvelles, et que Fortunato, au contraire, se vantât d'une noble et sainte horreur pour les Montesquieu comme pour les Newton, chaque jour resserra leurs nœuds. Tous deux s'en trouvaient bien : le bachelier prêtait son esprit et croyait recevoir en échange quelques reflets d'un rang illustre. Tous deux, s'il eût été possible, se seraient corrompus l'un par l'autre. Don Jaymé, dont le sein ne nourrissait que des passions jalouses, aurait eu besoin d'un guide qui prît à tâche de porter la lumière dans cet abîme.

était prise dans le sein du conseil de Castille, et possédait de hautes prérogatives.

[1] Le conseil de Castille était divisé en cinq salles ou chambres : deux, dites *de gouvernement*, étaient principalement chargées d'affaires administratives. La troisième, dite *des quinze cents*, la quatrième, *de justice*, la cinquième, *de province*, avaient des attributions judiciaires. Il y avait de plus la salle des alcaldes de la couronne (*casa y corte*), cour criminelle présidée par des membres du conseil de Castille.

« Le fils du duc de L*** entrait dans la vie, riche, certain d'arriver à des postes éminents, entouré d'appuis, et il passait le temps à déplorer les misères d'une destinée qui me semblait réunir tous les biens de ce monde. Né le même jour qu'un frère, il n'était pas celui que les lois reconnaissaient pour héritier de la grandesse paternelle; le ressentiment de cette partialité du sort livrait sa vie aux tourments d'un sombre désespoir. Une vanité mécontente dominait son âme : toutes ses paroles trahissaient la passion à laquelle il était asservi. Je compris mieux l'amitié qui l'unissait à Fortunato. Seulement, il n'en voulait qu'à son frère; le bachelier en voulait à tous les hommes.

L'année 1802 m'apporta une relation de plus, celle-là sérieuse et instructive, par un grand changement de la scène du monde. La révolution française dévorait le temps et les institutions comme les hommes. En quelques années, elle avait recommencé toute l'histoire romaine; des rois elle était arrivée aux consuls, et déjà César apparaissait à tous les yeux. Mais, pour être accepté, il fallait que l'empire fût la paix, et la paix régna un jour. Après le traité de Lunéville, après le traité de Saint-Ildefonse et une foule d'autres, le traité d'Amiens vint donner aux nations l'illusion d'une pacification universelle. Aussitôt parut, au milieu de nous, un littérateur anglais dont la renommée était arrivée sur le continent. Des lettres du duc lui avaient donné don Juan pour guide dans l'université. Il venait interroger les bibliothèques de Salamanque pour ses travaux. Je remarquai promptement son esprit judicieux et son rare savoir.

« Peut-être n'était-ce pas le seul intérêt des lettres qui appelait sir Georges dans la Péninsule. Mais, éclairé, grand partisan des institutions de son pays, signalant avec une rare intelligence quelques-unes des origines de l'état d'affaiblissement auquel la monarchie de Philippe II était arrivée, ses dissertations éclaircissaient pour moi tout ce que la polémique du docteur don Mathias avec mon père, ou les extravagances contraires de Fortunato et de Jaymé, auraient

pu jeter de confusion dans mon esprit. Ses entretiens m'offraient une foule de révélations inattendues sur les causes de la force et de la prospérité des empires.

« Tels étaient mes seuls rapports avec les hommes, quand, un soir, en rentrant chez moi, je trouvai mes hôtes livrés à une agitation singulière. Leur jeune servante avait disparu avec un certain Fray Aparicio, capucin adolescent et illettré, qu'on voyait sans ombrage passer les journées auprès d'elle. Je remarquai tout d'abord que cet enlèvement livrait le commissaire au désespoir, et son désespoir était de la fureur : je crus assister à une scène de l'*Avare*. Je ne puis dire ce qui, de moment en moment, me surprit et me révolta davantage, de cette désolation bruyante et risible du vieillard, de la honteuse indifférence de Fortunato, ou de la joie inexprimable de doña Engracia, heureuse, par plus d'un motif évidemment, que la Margarita fût partie, plus heureuse que le bachelier fût resté. Chaque jour, j'avais vu sous des aspects nouveaux les mœurs de mon pays. Ces découvertes m'avaient été une grande tristesse. Maintenant, une lumière imprévue éclairait tout à coup à mes yeux la scène où j'avais vécu jusqu'alors. Je quittai ma demeure le jour même, et je fus plus seul que jamais.

III.

« A quelque temps de là, sir Georges vint me proposer de m'introduire chez son ami, l'excellentissime comte de D***, grand d'Espagne, qui vivait retiré à Salamanque. J'avais souvent vu aux églises la de D*** qui était renommée pour son esprit et sa beauté. Sir Georges, avec son bon sens accoutumé, insista sur la nécessité de sortir de ma solitude, de voir le monde, de connaître la grande compagnie de mon pays. Maria, dans toutes ses lettres, me demandait ce sacrifice. Je me soumis. Je sus bientôt que le comte avait un fils, dont le gouverneur français allait faire un voyage dans sa patrie. On espérait que mon commerce entretiendrait l'en-

fant dans l'étude de la langue de Bossuet et de Corneille. Sir Georges en convint avec moi. — « Pourquoi non? me « dit-il en riant; le cardinal Ximenès, dans ces mêmes lieux, « ne préludait-il pas par le préceptorat au gouvernement « des Espagnes? »

« Le comte de D*** avait un air haut et dur. Je me redressai pour rester à son niveau. Pleine de grâce et de prévenance, la comtesse m'intimida. Je la trouvai assise, au milieu d'une vaste galerie, sur son *estrade* qu'ornaient l'argent et l'or. Elle brillait, parée de plus de charmes que d'atours. J'avais l'âge qui apprend vite que les femmes sont des puissances; j'éprouvai une émotion nouvelle, celle du jeune homme rencontrant le premier regard qui lui impose, le trouble, l'agite peut-être!

« Je ne répondis qu'à peine et fort mal aux questions de la comtesse. Il faut qu'à l'exemple des autres puissances de la terre les femmes sachent gré de ce trouble caché que leur abord fait naître; car le lendemain elle parla de mon esprit à sir Georges. Elle me tenait compte de ce que j'avais senti.

« Fille d'un négociant de Cadix, la de D*** achetait par d'amers chagrins l'éclat du rang auquel l'amour du comte l'avait élevée. La cour s'était attachée à semer d'écueils ses premiers pas dans un monde si nouveau. Les dames de sa classe ne reçurent pas sa visite. La *camara*, la chambre du prince, ce centre des affaires traitées sous la forme de plaisirs, ce rendez-vous des femmes les plus élégantes et des courtisans de tout étage les plus chers au monarque, ne s'ouvrit jamais pour elle. Lors des baise-mains, les gardes du corps ne frappaient pas du pied à son passage; les grands, au lieu de la tutoyer, lui donnaient son titre d'Excellence, et les valets du château ne le lui donnaient pas. Enfin, tous les honneurs dus à la grandesse lui étaient contestés, ou on les lui faisait payer cher. Vainement le comte s'était-il porté au nombre des personnages considérables qui se découvrirent tout à coup une vieille parenté avec le prince de la Paix. Il n'était ni dans la politique, ni dans la vanité

de don Manuel de prendre sous sa protection une mésalliance. Rien ne put fléchir cette réprobation hautaine que beaucoup de dons brillants rendaient peut-être plus opiniâtre. Doña Matéa, n'espérant plus désarmer les préjugés par sa patience, ni les vaincre par son habileté, venait de se retirer à Salamanque, dans l'*État* du comte, loin d'une cour dont elle tirait vengeance en la vouant par ses saillies au ridicule et au mépris.

« De grands yeux noirs pleins de vie, des dents admirables, des cheveux dont l'ébène brillante répétait tous les reflets du jour, un teint qui avait cette blancheur éclatante des Andalouses que leur soleil n'altère pas, un pied tel que le monde le connaît aux Espagnoles, une taille souple et animée : voilà ce qui me frappa d'abord dans la charmante Gaditane. Ses traits auraient pu être plus réguliers; mais leur vive expression répandait sur toute sa personne le prestige de la beauté. Ses manières et son sourire joignaient par moments l'attrait d'une certaine langueur à tout l'entraînement de l'ardeur naturelle et des élans impétueux d'une âme passionnée. La passion éclatait dans ses regards, dans ses paroles, dans ses gestes qui étaient un second langage aussi vif que l'autre, une seconde éloquence aussi expressive. On sentait qu'elle était née pour l'empire, et la conscience de cette destinée des femmes, qui était éminemment son partage, mêlait quelque chose d'impatient et d'agité aux formes persuasives de son entretien. L'accent méridional avait dans sa bouche une grâce infinie; on vantait beaucoup la rare séduction de sa voix, et évidemment elle en savait le pouvoir. Comme celle de Maria, en effet, il était impossible, dans la conversation même, de l'entendre sans la remarquer. Mais celle de Maria, qui depuis notre séparation retentissait incessamment dans mon oreille et dans mon cœur, me fit sentir tout d'abord une différence entre ces deux harmonies si pénétrantes et si suaves : quelque chose d'indéfinissable manquait pour moi à cette voix enchanteresse de la de D***. Dans sa parole, dans son chant

bientôt, que je ne me lassais pas d''écouter, je sentais l'instrument accompli; je cherchais l'œuvre divine, l'écho de l'âme et du cœur. Je devais en venir à rester des heures entières aux côtés de son fils qui poursuivait les jeux de son âge en me parlant français, tandis que mon oreille attentive recueillait les accords de sa mère qui vibraient profondément en moi, et ma première impression ne s'effaça jamais. Seul, je sentais ainsi, sans doute parce que je portais en moi cette autre mélodie si pénétrée, si vraie, si pure, venue de l'âme, venue du ciel. Telle était la de D***. Par son esprit piquant et facile, par la grâce exquise de tous ses mouvements, le charme de sa taille, le jeu animé de sa mantille, celui de son éventail, qui semblait ajouter un langage de plus à toutes les ressources de son regard et de sa parole, elle avait, dans toute sa personne, une magie dont nul ne songeait à contester la puissance. On rêvait l'Armide auprès d'elle, sans que par là le charme fût brisé.

« Je ne tardai pas à la voir presque chaque jour dans son palais. Le hasard me la montrait sans cesse à l'église, dans les processions, aux promenades publiques, parmi ces allées et venues sans fin de la vie espagnole. Toujours il y avait pour moi une émotion dans sa présence, et, loin d'elle, bien souvent son image traversait ma pensée, sans m'empêcher de me réfugier toujours auprès de Maria dans ma solitude, comme auprès de mon bon ange. Je continuais d'épancher à ses pieds tous les sanglots qui gonflaient ma poitrine, avec plus de tendresse que jamais.

« Je rencontrais souvent don Jaymé dans la maison de la comtesse. Parent du comte, il habitait sous son toit. Ce seigneur, ayant un degré sur lui, l'appelait son neveu. Si la comtesse n'avait pas eu d'enfants, don Juan aurait trouvé là des biens et des titres de plus à recueillir. Le *chapeau* de cette maison était de ceux qui se transmettent sans fin au plus proche représentant.

« L'ami de Fortunato se montra dès l'abord embarrassé avec moi, soit qu'il connût les torts de son père, soit que

les sentiments qu'il m'inspirait fissent à sa haine un de ces appels qui sont toujours entendus. On eût dit qu'en voyant les égards que m'accordait doña Matéa, une passion jalouse s'allumait en lui. Il s'efforçait d'intercepter toutes les paroles qui me montraient une femme jeune et belle touchée de mes tristesses. Cette disposition à me contester les premières consolations que j'eusse rencontrées, ne servit qu'à me rendre plus empressé à les recueillir; je me disais qu'avec les passions mauvaises qui le dévoraient, il était, en dépit du sort, plus à plaindre que moi.

« Sir Georges faisait partie du cercle intime de doña Matéa. Elle mettait du prix à l'assiduité d'un étranger de ce mérite, et le traitait avec une recherche marquée. Cet esprit positif et froid, mais élevé, faisait ressortir les vives saillies et le constant badinage de la comtesse. Malheureusement, don Jaymé, le comte, les autres assistants se hâtaient d'y mêler de grossières facéties ou des anecdotes licencieuses. Je me taisais pendant ces entretiens qui n'allaient ni à mes sentiments ni à mes idées. Les sombres régimes par lesquels nous avons passé ont réduit aux bruits de la ville, aux aventures du quartier, aux dévotions du jour, trop souvent aux galanteries du palais et à ses scandales, tout l'aliment de la conversation espagnole. Je m'étonnais qu'avec le secours de sir Georges, toujours prêt à nous parler des grands événements du monde, des actes du premier consul, de sa marche audacieuse et rapide vers l'empire, la comtesse ne réussit pas à donner aux entretiens un autre tour. Le charme infini qui était en elle ne dominait pas ce cri de mon cœur : j'avais connu des heures mieux remplies!

IV.

« Un jour, sir Georges était plus en verve que jamais. Il avait reçu d'Angleterre et de France des nouvelles qui l'exaspéraient. Il parlait de la question qui est le perpétuel objet des pensées de tout Anglais traitant de nos affaires :

le traité d'Utrecht, l'union des deux couronnes d'Espagne et de France, la cause, suivant lui, de toutes nos misères. « On « ne peut assez gémir, ajoutait-il, de l'inconcevable égare- « ment qui a renouvelé cette union des deux États, quand « il n'y avait plus l'excuse des alliances de famille et que « celle des gouvernements était un scandale pour l'univers « civilisé. Il ne manquait à ce désordre que l'odieuse origina- « lité de consacrer ce souvenir, en créant prince d'une telle « paix le favori qui vous gouverne... par les procédés que « sait le monde! Aujourd'hui, c'est autre chose. Un homme « s'est emparé de la France; il marche à l'usurpation par tous « les chemins; votre cour est à ses genoux, et je vois toute « la nation faire comme elle; vous êtes tous engoués de cet « homme; vous attendez tout de lui. Vous en espérez votre « régénération. Rappelez-vous ceci : il fera de vous une « province française! » Je lui représentai que son langage était peu conforme à l'esprit de la paix d'Amiens. « Bon! « me répondit-il; leurre des deux parts! De notre côté, « M. Pitt et l'Angleterre avaient besoin d'une trêve, et Bo- « naparte d'un mensonge. Il n'a qu'un talent : c'est la « guerre. Il n'aura qu'un but : la conquête! Déjà, il viole « partout le traité qui date d'hier! On m'écrit qu'il ose parler « de descente. Nous soulèverons contre lui le monde! »

« Puis, revenant à cette idée de régénération, il nous en montrait la difficulté dans un État démantelé au dedans comme au dehors; « car, disait-il, avec un gouvernement « despotique, l'Espagne n'a pas, ne peut pas avoir d'ad- « ministration. Elle n'en possède; ni au centre comme « les Français, ni partout comme l'Angleterre. Les com- « munes, assises sur des priviléges incohérents, ne sont « que des éléments de résistance et d'inaction. L'une des « nations les plus riches de la terre n'a pas de finances. « Elle ne sait ni asseoir, ni prélever les impôts. Un sys- « tème d'alliances déplorable vous fera perdre les colo- « nies, et vous ne saurez pas comme nous vous passer de « l'Amérique. Votre pays nourrit une multitude de pré-

« jugés désastreux. Chez vous la paresse est honorée avant « toute chose; l'état militaire vient ensuite, et vous placez « à peu près sur la même ligne le brigandage, comme une « imitation généreuse, quoique indisciplinée, du métier « des armes. » — On se récria : « Sûrement, reprit sir « Georges, malgré vos lois, une grande masse d'hommes « est parvenue à s'associer au mouvement de la civilisa- « tion européenne. Mais vous ne nierez pas que tout né- « goce ne soit encore une tache dans vos mœurs, et, avec « un tel système, les empires doivent périr faute d'ali- « ments : car, toutes les fois que deux hommes sont en- « semble, ils trafiquent. Le propriétaire vend ses fruits, « comme l'ouvrier son travail, les soldats leur vie, les « rois leurs jours, et les enfants des Muses leurs longues « veilles. »

« J'aurais pu faire remarquer à sir Georges qu'il n'étendait pas à l'industrie et à sa stagnation, ce qu'il disait du commerce avec tant de raison, en condamnant les idées fausses qui l'entravent dans le pays du monde où les classes sont à la fois le plus distinctes et le plus mêlées. Mais qui ne sait qu'un Anglais ne veut d'industrie, comme de marine, nulle part ? Je réfléchissais à tout ce que ses dernières observations avaient de bon sens et de vérité.

« Le lendemain, traversant la place magnifique où de spacieuses arcades se développent sous trois rangs de balcons uniformes, je m'arrêtai. Là, brillent dans de larges écussons les bustes de tous les grands hommes qui ont honoré l'Espagne. Je contemplais l'image d'un héros, de Gracian Ramirez, dont, comme les Saavedra, les Pimentel, les Zuñiga, les Velasquez, les Lassos de la Vega, je suis descendu; en sa présence, une sainte émulation fermentait dans mon cœur. Je portais mes yeux humides, en même temps, sur des médaillons qui sont laissés à dessein vides encore!... Le fils de don Juan et son ami m'abordèrent : mon cœur battait avec violence; je sentais qu'une vive flamme embrasait mon sein et colorait mes joues. Ils promenèrent leur regard

étonné autour d'eux, cherchant ce qui m'avait ainsi agité. Fortunato railla ma rougeur croissante, et ses suppositions, ses plaisanteries achevèrent de me déconcerter. Je n'osais pas répondre que mes interlocuteurs étaient les personnages illustres de nos annales; ma maîtresse, la vraie gloire.

« Le bruit se répand, continua-t-il, que vous ne donnez « pas votre français à une illustre dame, que vous le vendez « à beaux deniers comptant. Si c'était vrai et que ce fût « pour chercher à vous introduire de plus en plus auprès « de la de D***, à la bonne heure ; c'est une personne ra- « vissante, et je vous souhaite toute sorte de succès, » ajouta-t-il en attachant un regard plein d'ironie sur don Jaymé : « Autrement, je dois vous dire que vous vous feriez « beaucoup de tort, et déjà il n'est parlé que de votre négoce « dans l'université. »

« Mon œil s'alluma ; j'étais indigné. « Mon cher ca- « marade, reprit le bachelier, aucun de nous a-t-il sous la « main les mines de Guanaxato et de Catorce? L'ami don « Jaymé, tout fils qu'il est d'un gouverneur du conseil de « Castille et d'un grand d'Espagne, se laisserait les trois « quarts du temps flageller, comme un pénitent de Galice, « pour la valeur d'un *cornadillo*. Pourtant il ne se croit pas « réduit à trafiquer pour vivre. Vous n'êtes pas riche non « plus?... — Qui vous l'a dit, m'écriai-je, et de quel droit?... « — Ce ne serait pas un tort, interrompit don Jaymé, dans « cette Espagne qui sera bientôt tout à fait ruinée, si nous « ne la régénérons pas à l'exemple de nos frères d'au delà « des monts. Mais alors on vit aux dépens des moines! « nos pères ont assez engraissé ces sangsues de la fortune « publique pour qu'on puisse accepter une restitution...— « Dites tout de suite une aumône! » répondis-je.

« A ce mot, don Jaymé sourit dédaigneusement et nous quitta. Fortunato poursuivit : « Démonio! Quand on est « fier, les mâles emplois du temps ne manquent pas. On « peut imiter ceux de nos condisciples qui demandent ou « imposent des contributions aux passants. Le moyen est

« bon; car on ne rencontre guère de seigneur si pauvre,
« ni de marchand si avare, qu'il n'ait égard à l'invita-
« tion. Mais cette pensée vous fait frémir? Changez de
« théâtre : pour tout ennoblir, il ne faut qu'agrandir l'é-
« chelle; joindre le péril au gain! c'est suivre les traces des
« héros comme Fernand Cortès, ou comme celui qui relève
« en France les autels et s'approprie l'Italie. Quiconque ne
« sait pas défendre son bien n'est pas digne de le conserver;
« c'est là le code des conquérants! La noblesse n'existe que
« par ce principe, et l'Espagnol n'est pas autrement roi
« de tout un monde. Aussi, vous voyez l'enthousiasme po-
« pulaire pour tous les faiseurs de grands coups. Depuis les
« nouveaux bruits de guerre avec l'Angleterre, la route de
« Galice est très-fréquentée... — Vous me faites horreur! »
m'écriai-je, et je rentrai sous les arcades. A dater de ce jour-là, je pouvais compter sur une haine implacable pour le reste de ma vie.

V.

« L'époque des thèses était arrivée. J'obtins mon premier grade. Don Jaymé, qui associait, suivant l'usage, à son amour ardent des opinions libérales l'orgueil nobiliaire le plus exalté, s'indigna de ne pouvoir être admis au rang de bachelier, malgré l'éclat de sa naissance; Fortunato ne le consolait pas, en lui rappelant que le grand Covarrubias, ce savant illustre qui tint la plume au concile de Trente, n'avait pas été plus heureux. A la nouvelle de l'échec de son fils, le duc de L*** résolut de lui ouvrir, comme à son frère aîné, la carrière des armes. Il fut appelé à un emploi élevé dans les compagnies des gardes. « L'uniforme m'ira,
« disait-il, à ravir. Je n'étais nullement flatté de la pers-
« pective de me masquer un jour d'une robe noire, et de
« m'ennuyer toute ma vie dans le sein du conseil de Cas-
« tille. J'aime mieux la riche commanderie de l'ordre il-
« lustre de Calatrava qui m'est promise, une commande-

« rie de deux cent mille réaux de revenu, sans compter le « brevet de colonel, qui ne pourra se faire attendre. »

« Doña Matéa, chez qui il exprimait sa joie, gardait le silence; elle était pensive, et, dans mon ignorance de moi-même, je m'étonnais de ne pas être indifférent à ce qui pouvait l'occuper. Je fus distrait de ces réflexions par le cri de sir Georges indigné : « Pauvre Espagne, comme on dispose « des produits de ton sol et des grades de ton armée! » A ce mot, un feu inconnu éclata dans les regards du fils de don Juan. « Est-ce ma faute à moi, reprit-il, si les « vieilles lois, des lois absurdes et iniques, font de moi un « mendiant né au sein de l'opulence! Pourquoi un autre « possédera-t-il sans partage tous les honneurs et tous les « biens de mon père? Le même sang coule dans nos veines; « et voyez comme le monde nous traite! Il faut bien que « je vive, sans doute? On n'a pas encore décidé que les « puînés des grandes maisons seraient étouffés au berceau, « et certes on eût fait aussi bien que de les réduire souvent « à des noms qu'aucun titre n'ennoblit, et à des rentes « mesquines, bonnes tout au plus pour exciter la dérision « ou la pitié fraternelle. » Il s'arrêta : on voyait dans son œil fermenter tous les poisons de la haine et de l'envie. Nous le regardions d'un air étonné.

— « Patience! continua-t-il, il y a deux chances de sa- « lut, une révolution et le prince de la Paix. Don Manuel « est ami des lumières; il aplanit peu à peu les Pyrénées « devant les idées philosophiques; uni d'affection avec le « premier consul, il s'appuiera sur lui pour opérer, quoi « qu'on en dise, la régénération nationale!...

— « Ainsi donc, repris-je en frémissant, il n'est point de « pouvoir tellement condamné par la conscience publique, « que des voix ne se rencontrent pour l'exalter! Au fait, « on découvre tous les jours des médailles à la louange de « Séjan, et, par malheur, ce fut l'Espagne romaine qui « éleva le premier temple au dieu Tibère! »

« Frey don Jaymé partit. Ce furent là nos adieux. Quelques

mois s'écoulèrent : il n'était bruit que des succès obtenus à la cour par le bel officier aux gardes. Les grades, les charges, les ordres, une part dans le gouvernement, tous les insignes d'un crédit soudain et insensé lui furent prodigués à la fois, en moins d'un année! Son incapacité, son inexpérience, rien ne fit obstacle à sa rapide élévation. Aussi n'était-il pas d'explication si injurieuse qui ne fût donnée tout haut à cette étrange fortune.

« Le règne de Charles IV a vu plusieurs fois de semblables prodiges. Le prince de la Paix, loin d'en concevoir de l'ombrage, semblait y applaudir; il était trop sûr de son empire pour craindre des rivalités durables, et elles allégeaient le fardeau, dirai-je de sa faveur ou de sa servitude?

« La haute situation de frey [1] don Jaymé frappa l'université de surprise. Sur ce théâtre où venaient de briller ses vices et sa médiocrité, une vive indignation s'alluma dans nos jeunes cœurs; le découragement s'emparait d'un grand nombre. Les mauvais gouvernements, les gouvernements arbitraires et dissolus, en courbant la tête des hommes sous le joug d'une sorte de fatalité insultante qu'on appelle le pouvoir et qui admet tous les caprices, flétrissent et abattent les âmes; ils tarissent dans le cœur la source des sentiments élevés qui sont le lien de l'autorité avec les nations, et qui font l'honneur de l'obéissance.

« La comtesse avait à cet égard toutes mes pensées. Je lui savais gré de s'indigner hautement de l'élévation de son neveu. Je lui savais plus de gré encore d'avoir lu promptement dans mon âme, et vu la place qu'y tenait ma sœur; elle voulut savoir toutes mes impressions, les approfondir, les consoler. Ses paroles de compatissant intérêt m'étaient un rayon bienfaisant. Il faut avoir été jeune, malheureux, soutenu par l'ingénieuse sollicitude d'une femme brillante et belle, pour comprendre la reconnaissance que

[1] Frère, titre des chevaliers des ordres militaires. Ce nom ne diffère que par l'orthographe de celui des religieux (frays).

ses plus simples soins faisaient naître en moi. J'aurais été fort contre le charme qui était en elle et dont tout ce qui l'approchait subissait la puissance. J'étais sans défense contre la séduction imprévue de ses attentives et délicates bontés. Elles me touchaient, elles me flattaient comme des promotions, comme tout ce qui nous élève à nos propres yeux. O femmes! votre empire est plus grand et plus redoutable que celui des maîtres du monde. Ils n'atteignent que notre vie extérieure de leur faveur ou de leurs disgrâces; nous réussissons à les fuir, à les braver peut-être. Vous seules pénétrez jusqu'à notre existence intime! vous seules avez des secrets qui la désolent ou l'embellissent. Pour nous dominer, tous les chemins vous sont ouverts. C'est au fond de nous-mêmes qu'arrive votre sourire, doux comme l'espérance, quand il n'est pas enivrant comme la félicité!

« Mais il arrive à nos imaginations ou bien à nos cœurs, à nos âmes ou bien à nos sens, et mon cœur avait toujours été si rempli, mon âme si satisfaite et si exaltée, qu'aucun vide jusqu'alors ne s'était fait sentir à moi. L'image de Maria absente, depuis mon départ du toit paternel, avait occupé le cours entier de mes journées et de mes veilles, en me transportant dans une région supérieure à ce monde, ou ne s'y rattachant que par les plus nobles intérêts de la vie. Maintenant, des sensations nouvelles, des troubles inconnus, m'ouvraient un autre univers, et mon imagination émue était près de le croire aussi sans limites.

VI.

« Sir Georges, avec moi, portait sans cesse l'entretien sur la comtesse. Cet esprit si froid et si précis avait une manière de parler de doña Matéa qui plaisait à mes impressions, plus que je ne le savais moi-même. Il ne s'arrêtait plus quand il avait commencé de rendre hommage à cette femme si brillante, de vanter ses dons attachants et solides. « Ses « manières, disait-il, sont presque étrangères à l'abandon ré-

« A ces mots, doña Matéa s'enfuit épouvantée, en s'appuyant sur moi. Son cœur, son sein qui battaient avec violence, toute sa personne enfin, pesaient sur mon bras et ma poitrine, de manière à me faire sentir, après le trouble où les révélations de la Gitana m'avaient jeté, mille troubles nouveaux.

« Je m'étais souvent étonné des manières froides et indifférentes du comte; son amour était éteint depuis long-temps. Ses désordres blessaient la fierté plus que l'affection de doña Matéa. Elle s'irritait de le voir étaler à tous les regards d'opiniâtres efforts pour obtenir une misérable conquête. Une fille de l'Andalousie, dont la voix publique vantait la beauté, était venue s'établir dans un village voisin de Salamanque, sur la route des troupeaux du nord aux hivernages de l'Estrémadure, pour demander au curé de la paroisse la bénédiction de son mariage avec un jeune Aragonais, *mayoral*, ou chef de troupeau de la *Mesta*[1]. Comme il arrive trop souvent, le proviseur, mû par des considérations temporelles, différait depuis plusieurs mois l'autorisation qu'attendait le curé, et le comte était accusé de ces retards. Loin de faire mystère de son amour, il semblait en tirer vanité, comme si l'ardeur de sa passion était une gloire qui dût honorer sa galanterie plus qu'un tel choix compromettre sa dignité. On croyait savoir que la comtesse révoltée avait essayé de faire enlever la fiancée du *mayoral*. C'était armer contre soi des ressentiments implacables.

« Le bruit était généralement répandu que le saint office, qui avait le comte pour alguazil-major, allait prendre en main sa querelle sous de faciles prétextes, lorsqu'un soir je me trouvais chez la de D*** avec son fils, sa fille au berceau, sir Georges et le comte : on annonce un homme qui demandait à entretenir l'Excellentissime seigneur d'une affaire

[1] Société de tous les propriétaires puissants de troupeaux. Ses immenses prérogatives, et en particulier le droit de parcourir l'Espagne entière, sont comptées parmi les causes les plus actives de la décadence de l'agriculture. Chaque *mayoral* conduit dix mille têtes.

importante. L'inconnu parut en même temps au fond de la longue galerie qu'éclairait mal une petite lampe récemment venue de France. Le comte alla vers lui. La voix de son fils, qui faisait à lui seul la petite guerre, en accompagnant chacune de ses charges du cri de : Vive le général Bonaparte! Vive l'empereur Napoléon! car on parlait plus que jamais de l'Empire, ne couvrit qu'à moitié le dialogue sinistre. — « Votre excellence me reconnaît-elle? dit l'é« tranger. Je suis don Bartolomé de Darroca; elle m'ou« trage depuis six mois. Qu'elle meure sans confession avec « tous les siens! » Ce dernier mot retentit accompagné d'un cri douloureux. L'oracle de la Gitana venait de s'accomplir. L'enfant tombe au même instant. Je n'ai que le temps de saisir sur le brasero la pince de fer et de courir à l'assassin. Il s'était déjà élancé sur un berceau que la malheureuse doña Matéa essayait de couvrir, en demandant grâce pour sa fille. Je porte au pâtre farouche un coup qui l'arrête et l'ébranle. Tandis que je redouble, il me frappe d'un coup de sa dague; mais lui-même chancelle. Il serait tombé en même temps que moi, si l'aspect d'une foule de domestiques attirés par le bruit n'avait réveillé ses forces. Le furieux songea à se frayer passage, tout affaibli qu'il était, au milieu de cette troupe désarmée. La peur ouvrit les rangs, et il disparut. Plusieurs domestiques renversés, le comte noyé dans le sang, son fils expirant à ses côtés, doña Matéa évanouie sur ces cadavres, moi-même me traînant auprès de l'infortunée pour l'arracher à son désespoir, telle était l'affreuse scène que l'Aragonais laissait après soi. Sir Georges n'avait ni changé de place, ni pâli, ni parlé. « Ah! « s'écria-t-il, si j'étais peintre! »

« Je ne sentais pas ma blessure; je ne sentis que la douleur de Matéa. Je lui présentai sa fille. La petite Fernanda ne savait pas encore prononcer des paroles. Elle fit mieux; elle tendit les bras à sa mère, et sembla vouloir essuyer ses pleurs. Doña Matéa sourit tristement à cet augure. Bientôt elle reprit courage, s'occupa de mon état,

qui n'avait pas de gravité, et quitta Salamanque, désormais remplie pour elle de souvenirs affreux : elle porta dans Madrid le deuil de son âme.

« Sir Georges partit en même temps. Un grand événement l'agitait. Bonaparte avait jeté l'attentat de Vincennes au travers de sa gloire. Ce gage aux passions qu'il se vantait d'avoir vaincues, était à ses yeux un marche-pied nécessaire au trône qu'il construisait. Tous les cœurs se serrèrent. En Espagne et partout, chacun se sentit frappé. Sir Georges seul triompha. Il voyait assurée une coalition nouvelle. Dans son indignation perçaient des éclairs de joie. Je ne puis dire combien il me blessa. Cette tache dans une si haute fortune, cette abdication volontaire d'un grand homme me semblaient une tristesse et une déchéance communes. Je n'ai jamais ressenti, jamais vu une impression si vive. Le morale reprenait ses droits par ce deuil du monde sous le crime d'un homme.

« Tout était triste en moi et autour de moi. L'absence de la comtesse exaltait toutes mes peines. Je m'en aperçus avec effroi. J'apprenais quelle place la séduction de sa beauté, de ses chants, de ses grâces, de sa bienveillance avaient prise à mon insu dans mes pensées. Je me rappelais tous ses enchantements, comme en quittant Maria je me serais rappelé tous les élans de son esprit, toutes les inspirations de son âme. La beauté de Maria n'était que la noble parure de dons plus précieux et plus chers. Je sentais que c'était à la beauté de Matéa, à son inexprimable magie, que s'adressaient mes regrets, mes rêves, peut-être mes vœux ignorés de moi-même. Maria ne me semblait pas être de ce monde que nous habitons. Matéa était ce que je connaissais de plus éblouissant sur la terre. Mais je ne sais quelle crainte se mêlait à tout ce qu'elle m'inspirait. Une voix secrète me disait qu'elle pourrait désoler ma vie. Maria, au contraire, était un ange tutélaire qui veillait sur moi ; je ne savais attendre d'elle que des biens ! J'avais raison : le seul chagrin qu'elle pût me donner était celui de son absence !

« Grâce à Dieu, je touchais au terme de mes trois ans d'é-

tude. Le moment de prendre mes degrés était venu. Le travail apportait une diversion forcée à l'inquiétude de mon âme.

« Le jour des thèses arrivé, Fortunato fut admis à la licence. Je montai en chaire après lui; j'étais pâle, souffrant encore : je fus accueilli par un concert d'applaudissements. La conférence terminée et ma réception résolue, le recteur de l'université, grand d'Espagne et parent du comte, annonça, dans les termes les plus favorables, qu'il avait ordre de me remettre une royale cédule qui me nommait officier aux gardes. Les voûtes retentirent des témoignages de la satisfaction publique. Un concours nombreux se pressait autour de moi. J'étais étourdi de mon bonheur; il n'y manquait que la douceur de tomber dans les bras de Maria et de ma mère.

« Malgré les rigueurs inexorables du monde, les tragiques infortunes de doña Matéa avaient appelé sur elle l'intérêt public. Don Manuel ne dédaigna pas de se montrer sensible au meurtre d'un grand de première classe, son parent. La renommée qui ne raconte qu'en exagérant, attribuait à l'étudiant de Salamanque une part poétique dans le salut de la comtesse. On crut me devoir une récompense.

« Je savais autant de gré à doña Matéa de la manière dont m'arrivait cette grâce royale que de la grâce même. J'y trouvais une recherche de bienveillance qui faisait battre mon cœur de douces émotions. En voyant ma satisfaction se réfléchir dans les traits de mes condisciples, de mes maîtres, de la foule, j'en jouissais davantage. Fortunato vint hardiment me serrer dans ses bras. Un moment après, je rencontrai son regard, et tant de haine s'y trahissait, que j'en fus saisi comme de la déclaration que toutes mes épreuves n'étaient pas finies; je vis que j'avais un ennemi, et je traversai la foule le cœur serré. Un ennemi! ce mot a quelque chose de terrible pour le jeune homme qui ne sait encore rien haïr, pas même les pervers!

« Époque de la vie fortunée! Alors les peines sont passagères! Il n'y a de durable que le sentiment de nos forces

et je ne sais quelle confiance dans la vie! J'allais visiter Madrid, revoir mes parents, retrouver Maria, porter aux pieds de doña Matéa ma reconnaissance; et j'étais si heureux d'avoir le droit et le devoir d'aimer cette femme charmante! Une carrière s'ouvrait devant mes yeux: c'était celle de l'honneur, celle que mes ancêtres avaient fournie glorieusement, où les vœux de Maria avaient dès longtemps marqué ma route, en m'y traçant de grands buts! Moins favorisé du sort que mes pères, je partais de plus loin et ne me plaignais plus de mon partage; mon cœur me disait que c'était une heureuse fortune d'avoir à recommencer pour mon compte l'œuvre de ma maison. Je ne pouvais m'empêcher de songer à tous ces disciples illustres de Salamanque, les Mendoce, les Toledo, les Hernan Cortez, la plupart de nos autres guerriers des grands siècles, qui avaient préludé par de hautes études littéraires à la gloire des armes, et trouvé dans ce double essor des forces de plus.

« Ainsi, mes idées étaient vagues et ardentes; mais la joie les dominait toutes. J'avais déjà un rang parmi les citoyens éclairés et parmi les défenseurs de la patrie. Mes titres plaisaient à mon orgueil comme ma conquête; la part que Matéa pouvait avoir à l'un d'eux était si légitime, que, loin de m'offenser, cette pensée faisait chaque fois monter une flamme plus vive à ma tête et à mon cœur. Matéa! car je disais ainsi; ma pensée abordait son image, s'occupait d'elle sans recourir aux formules communes. Un songe, que je repoussais en vain, qui renaissait toujours, me disait que son suffrage pouvait être le bonheur, comme celui de Maria serait la gloire! Alors une sorte d'ivresse me livrait l'univers. O délire du premier âge! ô besoins confus de félicités infinies! ô prestiges d'une imagination jeune et exaltée! que ne pouvez-vous avoir de la durée? Vivre, ce serait être Dieu. Éclairs qui embrasez le monde et ne faites que passer, vous êtes tout le destin de l'homme: vous attestez sa puissance et sa faiblesse.

LIVRE QUATRIÈME

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA.

LA COUR.

Cielo, sol, Luna y Estrellas
Digan, vean y publiquen
Que hay honor contra el Poder!
CALDERON DE LA BARCA, *Amor, honor y poder.*

Lettres de Maria. — Nouvelles de la Cabrera. Emprisonnement extraordinaire. Le prince de la Paix. — Arrivée de la cour. Le roi, la reine. — Le commandeur frey don Jaymé, le chambellan marquis de C*. — Mariage du marquis de C*** avec Maria. — Sor Maria de los Dolores. Don Fray Isidro. Fray Pablo. — Noblesse de cœur du marquis. -- Départ pour la Biscaye. Ségovie.**

I.

J'en étais là quand une lettre de Maria vint me surprendre et m'accabler. Je transcris un récit qu'après tant d'années, ma plume, aujourd'hui même, ne tracerait qu'avec effort.

La Cabrera, jour de saint Pierre et de saint Paul, 1804.

« Tu es peintre en m'écrivant, ami de mon cœur; les « portraits de la comtesse de D*** remplissent ta cor- « respondance; je la reconnaîtrais entre mille; c'est te « dire que je me rends compte de ton admiration. Je « me suis répété bien souvent, au pied même des au- « tels, que nous devions lui être reconnaissants de la di- « version qu'elle apportait à ta tristesse et à ta solitude. « Il faudra savoir nous féliciter toujours de te voir moins « malheureux, même de notre absence!

« Par représailles, je t'écrirai en historien. Un événement

« extraordinaire vient d'interrompre la monotonie de notre « désert... Ne t'effraie pas, frère de ma vie! ce n'est « pas un malheur. Nous avons un hôte illustre, ou, pour « mieux dire, un illustre prisonnier. Un haut et puis- « sant seigneur, le premier sujet, le véritable arbitre « de la monarchie, dit-on, vient d'être condamné à la « prison par mon père; pour que rien ne manque à cette « curieuse aventure, ce seigneur se dit, après avoir mau- « gréé quelque peu, le plus heureux du monde. Il est si ravi « de sa captivité que don Luis n'hésite pas à croire qu'il lui « accordera pour toi une compagnie.

« Tu te rappelles que l'*ayuntamiento* [1] possède un colom- « bier; les pigeons qui l'habitent reposent sous la protection « de la foi publique. Un brillant cavalier qui s'était égaré loin « de la royale promenade n'a point respecté cette sauvegarde; « les paysans l'ont entouré, saisi malgré deux ou trois pi- « queurs qui ne s'étaient pas séparés de lui, et l'ont entraîné « devant l'alcalde. Il avait beau représenter sur la route, « et ses piqueurs crier à tue tête qu'il s'appelait l'excel- « lentissime seigneur duc de la Alcudia, prince de la Paix, « chef des conseils de Sa Majesté, généralissime de ses « armées, grand amiral, chevalier de l'ordre insigne de « la toison d'or; nos Castillans n'étaient pas intimidés de « la litanie de ses titres. Ils se bornaient à répondre avec « leur sang-froid accoutumé : Les lois sont faites pour tout « le monde, et, à plus forte raison, pour les grands; car on « n'a rien à craindre des petits.

« Le prince ne doutait pas qu'à l'exemple de la cour, « l'alcalde ne s'humiliât devant lui et ne se confondît en « excuses. Il comptait sans son hôte. Tu sais la fierté de « don Luis. Il a pris son air magistral, et, sans rien en- « tendre, a prononcé l'amende et la prison.

« Le prince excellentissime est très-grand, et très-beau de « dorures, de diamants, de décorations. Il l'est même

[1] Corps municipal.

« de sa personne, quoique ses grands traits manquent « de cet éclair dans le regard que je connais, dont ma mère « et moi parlons souvent ensemble, celui qui fait présager « les hautes fortunes ou les justifie. Il a la tête de plus que « tout le monde, le profil Bourbon, comme s'il eût été pré- « destiné à s'allier au sang de nos maîtres, et, ce qui m'a « frappée, il possède l'air noble, de belles manières, un « très-grand air. On voit l'habitude et l'instinct du com- « mandement : on voudrait en voir tout aussi certainement « le génie. Pour vrai dire, ma première impression a été « plus favorable que ne me l'eût fait conjecturer ce que « nous savons des sentiments publics. Je comprenais sa « vive humeur de ce qu'on osât le méconnaître, lui devant « qui tout tremble, même Leurs Majestés, assure-t-on.

« Ses gens de prétendre que le roi notre seigneur serait fu- « rieux, que la reine notre dame ferait raser la commune « pour châtier cet attentat. Mon père, avec le calme que tu « lui connais, les a envoyés au clocher. L'un d'eux résistait ; « l'inflexible alcalde, faisant usage de ses droits, l'a con- « damné aux présides. Par un acte particulier de générosité, « il a donné sa maison pour séjour au coupable excellentis- « sime qui continuait de protester. L'alcalde de Zaraméa, « dans Caldéron, est aussi hardi et plus sévère.

—« Je ne puis, disait le prince, en ne me considérant que « comme grand d'Espagne, être arrêté sans l'autorisation « du conseil de Castille. — Par le roi, notre seigneur, « que Dieu garde, répondait don Luis, mais non par les « alcaldes. L'autorité royale a ses attributs, et les com- « munes ont les leurs. — Je punirai votre audace. — « Non, seigneur, non! car S. M. peut tout, absolument « tout, hormis de vouloir renverser les droits de l'Église, « les priviléges de la noblesse et les *fueros* des communes.

« A ces mots, mon père est sorti la tête droite, en vrai « Castillan, et nous a laissées en présence du prisonnier, « dont les regards disaient la fureur ; à ce moment, il « nous a vues, ma mère et moi, et les nuages de son front,

« aussitôt dissipés, ont fait place à une sérénité d'archange.
« On n'a pas plus de courtoisie. Il disait qu'il se révoltait
« contre les fers de mon père, mais consentirait très-vo-
« lontiers à porter les nôtres... Pour être vraie, je dois dire
« qu'il parlait surtout des miens. Mais c'est si ridicule que
« tu juges de ma surprise à de tels discours! Je les enten-
« dais, grâce à Dieu, pour la première fois. Don Luis, avec
« qui le seigneur don Manuel a demandé à se réconcilier de
« bonne grâce, est charmé de lui. Je t'avouerai que je suis
« déconcertée de ce qu'on appelle ses hommages; malgré ce
« qu'ils ont de respectueux, ils m'offensent; mais tel est, à ce
« qu'il paraît, l'usage de la cour! il faut s'y soumettre. Ce
« doit être un étrange pays que celui où un flot de déclara-
« tions vaines coule à la fois de toutes les bouches pour aller
« se perdre aux pieds de toutes les femmes. A quoi bon ce
« perpétuel mensonge? Sommes-nous si peu de chose qu'on
« dût se jouer ainsi de nous? Dieu du ciel, comment nous
« juge-t-on pour nous croire flattées de louanges si ba-
« nales, et sensibles à des empressements si frivoles!

« Le prince excellentissime s'est hâté d'écrire à Saint-Ilde-
« fonse, où réside la cour, sa captivité. Pendant qu'il
« expédiait son courrier, je me suis échappée; il me tardait
« de te raconter cette singulière histoire. Ce qui m'a paru
« plus singulier que tout, a été de voir quelqu'un prendre
« garde à mon humble personne, parler de moi à la façon
« des *seguidillas*, comme d'un soleil de beauté, vanter avec
« grande courtoisie, et plus grande fadeur, mes pieds, mes
« mains, mes yeux, qui n'avaient jamais été à telle fête. Tu
« ne me disais pas de ces choses-là, mon frère! pourquoi
« es-tu si loin? quand reviendra le temps où je n'avais pas
« besoin de t'écrire mes impressions, ni même de te les
« dire? Nous savions si bien voir jusqu'au fond de nos
« pensées, dans le regard, dans l'accent l'un de l'autre!...
« Don Luis se plaint de mon absence. Je te quitte pour
« l'homme aux paroles dorées. Tu imagines si c'est de bon
« cœur! »

« Dix heures du soir.

« Frère bien aimé, je t'écris maintenant avec mes larmes. « La soirée a été bien longue. Quand je suis entrée, ils « étaient deux ; il y avait un autre grand personnage de la « cour. Imagines-tu? Ton condisciple, le commandeur frey « don Jaymé, la créature, l'émule de don Manuel, un *beau* « *don Diègue* de comédie. Les discours que j'ai entendus, « à dater de ce moment, m'ont mise au désespoir. Il m'a « fallu chanter avec nos hôtes, et les applications que « faisait le commandeur des paroles de nos romances « ont achevé de me révolter. Dans un moment où nous « étions restés seuls, je me suis tellement épouvantée « que j'ai cloué l'audacieux seigneur à dix pas, par un de « ces regards que tu raillais autrefois ; puis, je me suis re- « tirée pour mettre ma colère aux pieds de mon crucifix. « Don Luis accuse mes terreurs de jeune fille ; il les trouve « ridicules chez une personne qui a quinze ans passés, qui, « depuis près de quatre, pourrait être mariée. Il raille mon « effroi, et y voit un manquement à ces excellentissimes sei- « gneurs. La bonne humeur du nouveau venu désarme ses « souvenirs, et la bonne grâce très-réelle de son captif le « charme de plus en plus. Quand serons-nous délivrés de « leur présence, de celle au moins du commandeur ? Je n'ose « lever les yeux sur lui, ni sur personne. Ma mère avait bien « raison de me peindre les hommes sous de tristes cou- « leurs. O frère de mes pensées ! ton saint patron te garde « de tels exemples ! Tu ne peux savoir à quel point le mépris « fait mal au cœur des femmes. Je suis bien humiliée des « hommages que je reçois ! S'il me fallait y être exposée « longtemps, je serais trop malheureuse ! »

« Dix heures du matin.

« Un gentilhomme de la chambre est arrivé de Saint- « Ildefonse, au lever du jour, avec des lettres du roi et de

« la reine pour don Manuel ; j'espérais qu'un ordre de mise « en liberté serait venu, et, quoi qu'en dise le seigneur don « Luis, il aurait obéi au seigneur don Carlos. Comment s'y « refuser sous prétexte de *fueros*, lui qui nous a tant recom- « mandé l'obéissance absolue à nos maîtres? mais il paraît « que l'excellentissime prisonnier nous reste jusqu'aux « vingt-quatre heures accomplies. Lui-même ne veut plus « nous quitter. Il m'a fallu servir le chocolat à nos trois « convives. J'appelais à mon aide toute la milice du paradis. « Le dernier venu m'a heureusement distraite. Je n'avais « pas encore vu un chambellan. Celui-ci, avec de grands « traits, des yeux où respire la *franqueza* espagnole, et la « clef pendue au dos de son habit, est vieux, petit et « contrefait. Il se perd sous un immense habit cousu « d'or. Ses broderies sont tellement passées que j'étais « disposée à plaindre son indigence, quand j'ai appris « qu'il possède une province. C'est l'usage, m'assure- « t-on. Sans doute qu'à la cour l'ancienneté des dorures est « une recommandation comme toutes les autres.

« J'aurais tort de mal parler du chambellan ! Je lui dois « de la reconnaissance pour l'intérêt véritable que me té- « moignaient son maintien et ses regards. Ce n'est pas que « lui aussi ne me troublât par son attention soutenue et même « par ses louanges; mais il les bornait à la singularité de « ma blonde chevelure. Il ne se lassait pas d'en vanter la « beauté; et c'était avec une émotion touchante qu'il parlait « ainsi. — Ces longues tresses d'un or si délicat et si doux me « rappellent, disait-il, d'une façon extraordinaire, de cruels « souvenirs. J'avais un frère si cher à mon cœur que je vivais « uniquement pour lui. Il n'est plus depuis longues années ! « L'unique enfant qu'il eût laissée, et qui devait être mon « héritière, à peine venue au jour, disparut par quelque « grand crime... Et voici qu'après tant de temps et tant de « larmes, je retrouve, dans le bel ange que je vois, la vive « image de ce qu'elle serait aujourd'hui, de ce qu'était sa « mère au même âge. Hélas ! le désespoir a blanchi dès long-

« temps le front de ma pauvre belle-sœur ; et elle meurt « lentement dans un cloître !

« Le bon vieillard a été nommé ; il s'appelle le marquis « de C***. Ce titre, que nos aïeux illustrèrent, a fait tressaillir « mon père. Je ne lui ai jamais vu une si vive émotion. Le « marquis, en apprenant que nous portons le nom de B***, « a comblé d'égards les descendants de ceux dont il possède « les biens et les honneurs. Il veut, dit-il, réparer les torts « de la fortune ; il nous offre dans Madrid une résidence plus « digne de nous. Il insiste d'autant plus qu'il a entendu par- « ler avec indignation des scènes de la Havane. Il nous a dit « ses impressions sans détour, dans un moment où nous « étions seuls avec lui, quoique don Juan, le duc de L***, « le père du commandeur, soit aussi son beau-frère. — Rien « ne peut me surprendre, a-t-il répété, en serrant la main « de don Luis... ; puis, il a poussé un profond soupir, et a « continué : J'aurais été heureux de montrer au duc, logée « dans ma maison, cette doña Léonor qu'il a persécutée ! — « Malheureusement, à l'accent dont ces mots ont été pro- « noncés, il était facile de voir que des griefs personnels « en provoquaient l'amertume. Du moins, c'est là une ven- « geance magnanime. Mais, grâce à Dieu ! ses instances « échoueront devant les nobles refus de mon père. Je dis : « grâce à Dieu ! car j'ai déjà Madrid, le monde et la cour « en horreur !

« Bénédiction, ami très-cher ! Un grand bruit de che- « vaux, de fouets et de cors se fait entendre. Est-ce la fin « de nos aventures ? »

« A midi.

« Ami de mon cœur, devine quelles augustes visites nous « avons reçues. Le roi, notre seigneur, et la reine, notre « dame, que Dieu garde ! dans notre maison ! Comprends- « tu notre joie et notre étonnement ? Mon père était le « plus heureux d'entre nous ; car il ne pensait pas à faire « à Leurs Majestés les honneurs de son humble séjour : il

« ne rêvait qu'aux moyens d'avoir ici la chaîne de fer qui de-
« vra décorer la façade de sa maison, et apprendre aux siè-
« cles à venir que des têtes couronnées en ont franchi le
« seuil. Le seigneur don Carlos, pressé de poursuivre sa
« course, n'est entré qu'un moment. J'attendais toujours la
« conclusion du dialogue de Caldéron. T'en souviens-tu? —
« Vous rendrez votre captif! — Je ne le puis! — Savez-
« vous que ce seigneur est un serviteur du roi?—Je le sais!
« — Quel est l'alcalde qui a cette audace?—Moi, Seigneur!
« — Vous ne pouvez rendre votre sentence exécutoire. —
« Notre commune n'a qu'un degré de juridiction. La sen-
« tence est exécutée. — Je vous crée alcalde perpétuel de
« Zaraméa!... Et c'est S. M. Philippe II qui parle de la sorte!
« Les choses, cette fois, ne se sont pas passées tout à fait
« ainsi. Le roi voulait emmener don Manuel, ou, comme
« Leurs Majestés l'appellent, *Manuelito*[1]; et je me per-
« suade que mon père n'aurait plus pensé à défendre ses
« droits. Don Manuel a laissé le roi, notre seigneur, re-
« partir sans lui. Mon ange gardien a permis que doña
« Marie-Louise fatiguée soit aussi restée sous notre toit.
« J'aurais voulu pouvoir embrasser les genoux de Sa Ma-
« jesté. Je me sentais rassurée par son auguste présence.
« Doña Marie-Louise serait la plus aimable des femmes si
« elle n'était la plus belle des reines. Je n'ose lui reprocher
« que le luxe de chiffons brillants qui l'écrasent. Mais quand
« on m'a dit qu'elle avait cinquante ans sonnés, qu'elle
« aura bientôt quarante ans de mariage, j'ai cru que l'on
« tentait ma crédulité. Elle est grande; ses traits et sa taille
« semblent jeunes encore; il y a de la séduction dans toute
« sa personne. Son accent italien est loin de nuire au charme
« de ses paroles; ses manières sont si faciles, sa politesse est
« si bienveillante, que je me suis trouvée dès l'abord à mon
« aise en sa présence; et pourtant, à l'affabilité qui fait
« oublier la distance des rangs, elle unit une telle ma-

[1] Cher Manuel.

« jesté qu'on ne peut méconnaître dans tout son air l'im-
« pératrice d'une moitié du monde.

« C'est une chose étrange que les cours, ou au moins la
« nôtre : femme et reine, superbe et charmante, ce n'est
« pas doña Marie-Louise qui obtient les hommages. Don
« Manuel reçoit de tout le monde des respects qu'il ne
« rend à personne, pas même à sa souveraine. Le comman-
« deur a voulu visiblement braver la colère de Sa Majesté
« en suggérant au prince la pensée de bâtir un palais dans
« notre voisinage, d'y donner des fêtes dont je serais l'or-
« nement, ou plutôt d'attacher don Luis à sa maison, et
« d'assurer ainsi à la cour une riche conquête sur le dé-
« sert où nous vivons. Je récitais les litanies en écoutant ces
« hardiesses, pour ne pas m'indigner. Combien j'ai su gré au
« marquis de C*** d'avoir eu pitié de moi, et de s'être mis
« à entretenir la reine de l'ancienne splendeur de notre fa-
« mille! Comme il parlait, doña Marie-Louise a désiré tout
« à coup demeurer seule avec le bon chambellan et don Ma-
« nuel, c'est-à-dire, *Manuelito*. Au fond de son œil ardent,
« on voyait s'agiter quelque étrange résolution. Je suis sûre
« qu'elle avait trouvé un moyen de molester les sujets qui lui
« manquaient en ma personne. Heureuse de ma délivrance,
« et bénissant la mère de Dieu, mon auguste patronne, je
« suis venue te conter toute cette histoire. Ma pensée va
« à toi pour prendre du repos. Saints anges du ciel! com-
« ment font les femmes à qui un frère n'a pas été donné?
« Elles n'ont reçu de Dieu qu'une âme incomplète. Ce n'est
« pas trop de deux cœurs si unis pour porter le poids de
« la vie telle que déjà elle se montre à mes regards! »

« A trois heures.

« Aurai-je la force d'achever ce récit? la tête me tourne
« comme au-dessus d'un abîme. L'enfer s'est ouvert sous
« mes pas. Une pensée, qui ne s'était jamais offerte à mon
« esprit que pour être aussitôt repoussée, se présente tout à
« coup, sans ménagement, tout entière ; et avec quel cortége,

« mon Dieu! Depuis le temps, déjà très-long, qu'un mariage
« ou le couvent auraient pu disposer de moi, je m'étais dé-
« robée à tout entretien, fût-ce avec ma mère; à tout plan,
« fût-ce de don Luis; et voilà mon sort fixé! Mon existence
« est enchaînée, enchaînée à la mort même! O mon Alonso,
« ta sœur n'appartient plus ni à elle-même, ni à ton amitié.

« Ils m'ont rappelée. La reine, notre Dame, m'a dit qu'elle
« ressuscitait en moi la splendeur éteinte de notre maison,
« qu'elle m'élevait à la grandesse.... — A ces mots, j'ai
« tremblé d'épouvante; je me suis vue princesse de la
« Paix! J'oubliais que la fille de l'infant don Luis a pu se
« plier au devoir de donner sa main royale à don Manuel.
« Ce n'était donc pas de lui qu'il s'agissait. J'ai frémi à
« l'idée du commandeur. Ce n'était pas de lui davantage!...
« Devines-tu?... C'était le chambellan, le marquis de C***,
« malgré ses soixante, ses soixante-dix ans peut-être, qui
« m'était désigné par doña Marie-Louise, comme l'époux
« qu'elle m'ordonnait d'accepter. Le seigneur don Luis, et,
« par sa volonté, ma mère, ratifiaient cet ordre. Sur moi
« s'appesantissaient en même temps l'autorité paternelle
« et l'autorité royale, les deux images de la volonté et de
« la puissance divines dans ce monde. J'ai cru sentir une
« main de fer courber ma tête. Je n'ai pas dit, je n'ai pas
« tenté de dire une parole; je chancelais: je me suis retirée,
« après avoir fait ma révérence de vassale qui se soumet et
« de fille qui s'immole. Depuis ce moment, laissée libre par
« la sieste avec ma mère, j'essuie ses pleurs comme nous
« faisions autrefois tous deux, et je dévore les miens. Je
« les offre à Celui qui est mort sur la croix.

« O frère de ma vie, ma main fatiguée ne peut plus tenir
« la plume. Parmi les idées qui m'assiégent, il en est une
« qui domine toutes les autres, contre laquelle mon trop
« faible cœur est sans courage: se peut-il que, dans quel-
« ques jours, on puisse me commander, devant le saint taber-
« nacle, de reléguer au second rang toutes les affections du
« toit paternel, celles qui ont grandi avec moi? O frère de

« ma vie, prie tous les élus du paradis de prendre en pitié
« ta pauvre sœur qui t'aime du plus profond et du plus pur
« de son âme!

« ANGUSTIAS. »

II.

« Je n'essayerai pas de décrire mon désespoir à la lecture de ces pages qui brisaient ma vie. Je voyais aux prises avec toutes les étreintes de la douleur, cette sœur qui m'était mille fois plus chère que moi-même, et je perdais l'unique appui sur lequel mon cœur se fût reposé jusqu'alors. Un songe aussi vieux que moi était évanoui; je me réveillais au désert. A ce moment, l'idée ne me vint même pas qu'il pût y avoir pour moi quelque part d'autres attachements, un asile, des consolations. Dans une heure si solennelle, qu'étaient les liens du monde auprès de celui-là, qui faisait partie de mon âme même?

« Une nouvelle lettre datée de Madrid me donna presque aussitôt la suite de ces douloureuses scènes :

« Au couvent de ***, Madrid.

« Don Luis, qui voit sa fille appelée à porter les titres
« fatalement ravis à sa race, avait trop de sujets de préoccu-
« pation dans son orgueil de Castillan et dans sa sollicitude
« de père, pour apercevoir les combats de mon obéissance.
« Les hommes ne savent pas qu'un lien, par lequel deux vies
« s'attachent l'une à l'autre, veut l'accord des sentiments,
« des goûts, de tout ce qui constitue l'existence; autre-
« ment, c'est s'enchaîner au malheur même. Frappé seule-
« ment de l'âge du marquis et de son extérieur, il croyait
« me réconcilier avec l'alliance à laquelle je suis destinée,
« en me déroulant le tableau de ses honneurs et l'étrange
« dispensation qui les fixe sur ma tête. — Ce seigneur, me
« dit mon père, a comme moi une imagination roma-
« nesque : depuis quinze ou seize années qu'après la perte
« de son frère, un crime lui avait enlevé au berceau sa

« nièce, sa fille adoptive, il avait pensé souvent à form
« des nœuds qui pussent consoler sa douleur; son cho
« subit s'explique à la fois par les souvenirs si vifs que je l
« avais retracés, et par tout ce qu'on a soin de vanter da
« les femmes quand on veut leur complaire, comme si ell
« devaient attacher bien du prix à ces dons du hasar
« qui, pouvant beaucoup contre leur repos, ne peuve
« rien pour leur bonheur! Ah, s'il est vrai que ce soit
« vœu du marquis, et non pas sa soumission aux volontés
« sa souveraine, qui m'associe à son existence, il aura é
« bien plus séduit par l'idée de prendre une compag
« pour laquelle le lien du devoir lui aura paru fortifié
« celui de la reconnaissance. La simplicité, la tristesse
« nos habitudes, l'aura persuadé de ma facile résignati
« à vivre auprès de lui. Il aura cru, pour cette jeune fil
« perdue dans nos monts sauvages, aux séductions
« l'opulence et à celles de la grandeur!

« Je m'étais prémunie par la prière contre ma faibles
« pour ne pas donner devant don Luis et ma mère un lib
« cours à mes impressions. Dieu, dans sa bonté, m'envo
« un précieux secours. Je songeai que l'alliance qui m'
« tait offerte réparait l'injustice du sort envers nous tou
« qu'elle assurait à nos parents une douce vieillesse, à P
« blo, à toi, à toi surtout, un meilleur avenir. Cette pens
« décida de ma vie. Dans ma peur de moi-même, je dema
« dai à mon auguste patronne la force de dire sans reta
« et sans murmure mon consentement tout haut.

« Frère très-aimé! ne m'interdis point cet espoir. J'
« aurai besoin pour être ferme de cœur, tous les jours
« mon existence, devant les obligations irrévocables que
« contracte. Le marquis, pour me les adoucir, m'a demand
« avec une émotion touchante et un tendre respect, des se
« timents de pupille et de fille; il m'a promis ceux de tute
« et de père. Je l'en bénis; je ne pouvais accepter, le fro
« calme, ma nouvelle destinée qu'avec la confiance qu'el
« ne s'élèvera pas entre moi et les premiers sentiments

« ma vie. Ma tendresse peut-elle ne pas être envers mes « parents et toi, ce qu'elle a été toujours!

« On décida que nous irions sur-le-champ à Madrid. Ce « prompt départ m'était une nouvelle épreuve. Il fallut « obéir; j'avais mis mon sacrifice aux pieds de notre Sau- « veur. Je ne murmurai pas! Moi qui sens si aisément se « mouiller ma paupière, quand mon âme est touchée, « j'avais l'œil sec, l'âme glacée; je quittai cette vallée aride « et sauvage, où nous avons grandi, avec une affliction « calme et muette comme elle. Oh! combien maintenant « je la trouvais belle! que de cierges j'aurois brûlés à la « Vierge immaculée, pour pouvoir y vivre et y mourir!

« Aux portes de Madrid, j'exprimai le désir de passer « dans une maison sainte le temps qui devait s'écouler jus- « qu'au jour redoutable. Je fus menée au couvent de ***, « qui a pour supérieure la veuve non consolée du frère que « le marquis a perdu. Possédant de son chef *un chapeau* [1] « qui lui promettait de nombreux hommages, elle porta « dans le cloître, lors de l'enlèvement de sa fille nouveau- « née, son titre désormais éteint avec elle, et son désespoir « qui ne doit pas finir. L'excellentissime Sor Maria de los « Dolores me toucha vivement. Une imagination souffrante « et exaltée se révèle dans tous ses traits. Ses manières at- « testent une vive sensibilité. A ma vue, comme le mar- « quis, elle poussa un cri aigu. Je ne saurais dire pourquoi « ce cri alla au plus profond de mon âme. Elle se jeta en « pleurant dans mes bras. Son saisissement était inexpri- « mable. Ah! mon cœur battit sous son étreinte d'un « sentiment de douceur et de consolation qui m'avait « été jusque-là inconnu. Issue de la Biscaye, et belle encore « malgré ses austérités et sa douleur, ses traits faisaient « sur moi l'impression que les miens avaient faite sur « elle. Mais, évidemment, c'étaient ma jeunesse et mon « trouble qui l'intéressaient bien plus qu'une vaine et

[1] Une grandesse.

« fugitive apparence. Elle fut surprise de la détermi-
« nation à la fois tardive et subite du chambellan,
« sans blâmer sa résolution, ni même son choix. Elle re-
« grettait moins qu'il eût pris une compagne hors de la
« grandesse, en se rappelant l'ancien éclat de notre race.
« Alors elle songea que j'allais entourer de mes soins les
« derniers jours du noble vieillard, à la place de la fille
« qu'on lui a ravie : ses larmes coulèrent à flots. Pour la
« première fois, les miennes aussi remplirent mes yeux et
« tombèrent sur mon visage. J'avais eu jusque-là une fer-
« meté d'airain..., ce que tu appelais mon courage de lion,
« sous ma fausse douceur d'agneau. O mon ami, le pau-
« vre lion était vaincu. Tu aurais su lire en lui, et il t'eût
« fait pitié.

« Je recourus à Dieu. La vénérable Dolores me remit
« aux soins d'un religieux, d'un évêque, nommé à l'un des
« premiers siéges du Mexique; ce guide excellent comprit
« si bien l'état de mon âme, que ses paroles me calmèrent
« comme une rosée venue d'en haut. Frère de ma vie, que
« la philosophie ne te détourne pas des sentiments et des
« devoirs de la foi chrétienne, seule source des consola-
« tions du cœur et des forces de la conscience!... Oh! que
« rien ne t'en détourne! Il faut que je te l'avoue: tu m'as
« alarmée, tu m'as attristée bien souvent dans ces derniers
« temps. Ami de mon âme, pour ton salut comme pour mon
« repos, puisses-tu ne jamais placer entre nous deux que
« des devoirs!

« Dans la soirée, je reçus la visite du prince de la Paix.
« L'entretien fut digne. Il fut court. Peu après, m'était
« annoncé le commandeur Frey don Jaymé, m'apportant
« les compliments de Leurs Majestés. Tu devines ce que
« j'ai senti! Ses manières, ses discours, ce qu'il m'a dit
« des jouissances et des consolations de mon nouvel état,
« tout m'a paru étrange et abominable : sa seule présence
« me faisait horreur. Singulière dispensation de la Provi-
« dence : voilà les fils de don Juan mes neveux! Et ils

« peuvent croire détournés d'eux à jamais ces titres, ces « biens, tout cet héritage de la maison de B***, qui devait « être leur espoir.

« Frey don Jaymé m'accordait déjà les honneurs de la « grandesse et me tutoyait avec une facilité choquante. « Sur mon refus de lui répondre dans le même langage, « tant que je n'aurais pas reçu de Dieu et du roi ce devoir « ou ce privilége, il s'est mis à me prodiguer, dans son « fade badinage, le titre d'Excellence, et ce mot arrivait « chaque fois à mon âme comme un trait glacé : c'était me « mettre en possession du joug sous lequel ta pauvre sœur « va plier son front. Ainsi, je me vois engagée dans un « monde auquel je ne me croyais pas destinée. Toutes mes « affections s'étaient concentrées sur nos parents et sur toi. « Le besoin de vivre pour ces objets sacrés de ma ten- « dresse, l'espoir d'adoucir tes peines, remplissaient mon « existence. Il me semblait que mon sort serait assez beau « si tu continuais à me mettre de moitié dans toutes les « inspirations de ton âme, s'il m'était donné de partager « la gloire qui sera ton lot, j'en ai l'assurance, le jour où « le champ te sera ouvert... Te l'ouvrir, serait la conso- « lation et l'orgueil du sacrifice que j'accomplis. Encore « une fois, ami de mon cœur, ne me dispute pas cette con- « solation et cet orgueil qui me coûtent si cher !

« Ami de ma vie, calme et forte aux yeux de tous, à toi « je peux le dire : je suis bien émue. Il y a tant de choses « qui m'accablent! il y en a tant qui me troublent et me « désolent! Le jour qui se prépare est si imposant et si ter- « rible! Oh! les autres femmes n'ont pas à remplacer des « affections douces et saintes par des liens que les goûts, les « âges, le cours des idées n'ont pas préparés. L'époux « qu'elles acceptent est de leur choix, l'ami préféré, celui « qu'elles adoptent pour dépositaire de leur vie. Elles « sont fières de lui. Elles s'appuient à son bras en toute « sécurité. A ses côtés, elles défient le monde. Tu m'é- « crivais dernièrement que bien souvent tu songes à ces

« jours où, me suivant dans nos âpres sentiers, aimant « à me voir marcher devant toi, à me regarder, à m'enten- « dre, à recueillir mes paroles et mes pensées, tu te disais « que ce devrait être là l'image de notre existence entière...

« Pour toi? non, mon ami! Mais moi, résolue à ne pas « déchoir, combien de fois ne m'étais-je pas dit que je vi- « vrais sous le seul abri de ton amitié. En voyant ton re- « gard si haut, ton ardent courage, tes airs de général « d'armée, ton esprit si évidemment trempé pour un noble « avenir, je pensais que je ferais mon temps sur cette « terre sans connaître l'amour, sans accepter le mariage, « sans porter le titre de mère, mais assez heureuse et en « possession d'un des grands lots de ce monde, puisque je « serais ton amie et ta sœur. Ces titres suffisaient à ma vie. « Je le sentis surtout, hélas! il y a bien longtemps, le jour « où j'eus mes douze ans sonnés, l'âge qui me permettait, « d'après les lois, de disposer de moi. Tu me parlais de ma « destinée avec un sentiment sérieux qui me toucha profon- « dément. Te souvient-il de ma réponse? Je te dis que mon « choix était fait, que je n'hésitais plus qu'entre le grand « capitaine [1], le valeureux chevalier de Vivar [2] ou bien le « conquérant [3]; qu'à défaut de cela, je resterais où la vo- « lonté divine m'avait placée, aux côtés et à l'ombre d'A- « lonso. J'ajoutai qu'il dépendait de toi que ce sort valût « tous les établissements, que je m'estimasse autant que « la duchesse de Sesa ou de Villa Hermosa. Dieu sait qu'il « n'est pas arrivé un jour qu'à cet égard ma pensée ait « changé ni fléchi, quoique je portasse en moi un senti- « ment bien pénible. J'avais la douleur de craindre que mes « quinze ans passés ne pesassent à mon père. J'en étais « venue à n'entendre qu'avec un grand serrement de cœur « les enfants du village chanter, ou don Luis même fre-

[1] Gonzalve de Cordoue.
[2] Le Cid.
[3] Hernan Cortez.

« donner quelquefois, sans s'en apercevoir, les vieux cou-
« plets :

Catorce años tengo [1].

« Ce sentiment même ne me déterminait pas à songer que
« je dusse jamais confier à personne le dépôt de ma vie.
« Maintenant, Dieu a prononcé. Il a disposé de moi. Il a
« choisi pour sa servante. Il lui a plû de briser mon cœur
« et mon existence entière. Nous devons savoir nous in-
« cliner devant ses décrets. Le seul regret que je me
« permette est de n'avoir pas été désignée pour la plus obs-
« cure des épouses de Jésus-Christ. Apparemment je n'étais
« pas digne de cette gloire; car, je puis te le dire aujour-
« d'hui : en prenant des années et jugeant mieux les choses,
« c'était devenu le premier de mes vœux..., plus vif dans
« ces derniers temps qui m'ont été souvent amers! attendre
« encore, était un sacrifice que je faisais à la vieillesse de
« nos parents et à ta tendresse. Maintenant, tout cela est
« loin de nous! Aye du courage pour tous! Moi, s'il m'en
« faut, je le trouverai aux pieds du Seigneur.

« Je te quitte, toi le compagnon de mon enfance, l'ami
« de mon cœur! Reste digne de toi-même, de tes aïeux
« dont je vais porter les titres, de la foi sainte qui est notre
« lien, de ses commandements, de tous, entends-tu?... et
« dis-toi que, tous les jours qui lui seront comptés, ta
« sœur aura prié pour toi. « ANGUSTIAS. »

III.

« Maria venait de consentir à ce qu'une barrière élevée entre nous rompît l'échange infini de tous nos sentiments et de toutes nos pensées! Dans l'égarement de ma douleur, j'accusais sa résignation, au lieu de l'admirer. Comment avait-elle pu croire que son frère consentît à recueillir

[1] J'ai quatorze ans. Je les ai eus hier, qui était le premier jour du mois fleuri d'avril. Garçons et filles me répètent sans cesse : Comment n'es-tu pas mariée encore, Mariquita (pauvre chère Marie)? Dis-le-nous!

les profits d'un tel sacrifice, acceptât de tels échelons, recourût à des protections ainsi achetées, pour frayer sa route? Quiconque n'a pu se passer de patrons ne méritait pas d'en avoir.

« La perspective des périls que Maria, si jeune et si belle, allait courir dans une cour dépravée, ajoutaient une nouvelle anxiété à celle de ma douleur. Cette pensée me tenait la tête et le cœur en feu. Une nouvelle lettre vint apaiser cet orage.

« De Ségovie.

« Cher frère, je t'écris quelques lignes à la hâte, pendant « un relais. Le marquis est allé remercier le commandant « du fort, officier de ses amis, qui a salué notre arrivée « des trente coups de canon dus à la grandesse. Je veux « m'entretenir un moment avec toi.

« C'est dans la chapelle de la communauté que don Oso- « rio a reçu ma foi. Durant cette heure solennelle, mon « cœur te cherchait, mon frère; ne te trouvant pas, j'ap- « pelai Dieu plus que jamais à mon aide. Ma mère et la « bonne supérieure m'ont soutenue; toutes deux étaient « bien agitées : Dolorès songeait qu'elle aurait pu voir sa « Manuelita couverte des voiles et des parures de l'hymé- « née. Ces pensées ont tant ébranlé son âme, qu'à la fin « elle s'est évanouie : j'étais restée assez maîtresse de moi- « même pour pouvoir disputer à tous l'ineffable douceur de « la secourir.

« Tout le monde pleurait : don Luis, d'ordinaire si ferme « et si calme, était d'une agitation extraordinaire. Pablo « sanglotait. Le pauvre Pablo! on va bientôt le conduire « au royal monastère de San-Lorenzo del Escorial, dont un « parent du marquis est prieur. Dieu lui envoie sa grâce et « le rende digne de l'habit auguste des Hiéronymites « qu'il va revêtir! Lui aussi a un esprit remarquable. « Son caractère est sensible et doux. Rien ne lui manquait « que ton énergie altière pour honorer son nom dans le siècle.

« Pour moi, mon ami, la plus précieuse des consolations

« m'est donnée. J'ai appris que le marquis porte sous « l'habit de cour, qui ne le quitte jamais, une âme au niveau « de sa naissance. Il y a quelque chose de religieux et de tou- « chant dans sa vénération pour ses souverains, malgré tout « ce qui étonne, afflige et confond sa loyauté. J'ajoute : quoi « de plus profondément chevaleresque que les égards si af- « fectueux et si délicats dont il m'entoure ? Le jour même « des engagements éternels : — Mon enfant, m'a-t-il dit, à « dater de ce moment je te tutoie, parce que tu es grande « d'Espagne, et je m'applaudis que ta noble famille ait la « joie de voir sur ta tête tous ces titres qu'elle a honorés. « Mais j'ai un demi-siècle de plus que toi ; je suis d'un temps « où l'honneur consistait à savoir respecter quelque chose. Je « respecterai le sentiment paternel qui m'a entraîné vers toi; « je respecterai le souvenir que tu nous retraces à tous, « dont tu as vu les effets sur la chère et sainte Dolorès, ma « sœur devant Dieu, plus que sur personne! ce sera res- « pecter en même temps ma vieillesse à moitié caduque, « et ta candide jeunesse, ton cœur et ton air d'ange, tout « ce qui autrefois était un culte pour la chevalerie espa- « gnole. Au lieu de te demander des sentiments que tu « ne peux pas me donner, j'attendrai de toi, en toute « sécurité, le seul retour que je puisse vouloir : ce sont des « soins pour mes derniers jours qui s'avancent, et tu n'ou- « blieras pas, je le sais, au milieu des tristes exemples où « tu vas vivre, que c'est attendre avant tout le soin de ma « dignité, le respect de mes vieux ans, le culte du nom « sans tache que don Osorio met librement à tes pieds, qu'il « confie, le cœur tranquille et charmé, à ton honneur... « — Ami, tu imagines ce qu'était pour moi ce langage. Je « sais ce qu'il sera pour ta tendresse!

« Nous nous retirons dans la Bizcaye, où sont les biens du « marquis, sans que je sache les motifs de ce brusque départ. « Frey don Jaymé, qui assistait à mon mariage avec toute la « cour, vint aussitôt m'entretenir d'une affaire à laquelle « il consacrait tous ses soins : il s'agissait de ma présenta-

« tion. Peu après, la reine exigea du marquis qu'à l'instant « même il allât solliciter du roi la permission de visiter « son *État* et qu'il partît sur l'heure. Il m'a fallu quitter « doña Léonor et sor Dolorès; c'était briser à la fois deux « cœurs de mères. Cette nouvelle séparation m'a navrée de « douleur.

« Les mules sont prêtes, et font retentir leurs mille gre- « lots. Elles sont impatientes de m'entraîner. Adieu, mon « frère tant aimé. Console-toi, tu vois que je ne suis pas à « plaindre. Ma nouvelle fortune me permettra de verser « quelque bien autour de moi; je ferai des heureux : ce sera « l'être, mon ami. Séparée de tout ce qui me fut cher jus- « qu'à ce jour, toutes mes anciennes affections se trouvent « blessées à la fois; mais je m'étais soumise à ton absence : « ces nouveaux sacrifices, que Dieu m'adoucit d'une façon « inespérée, ne seront pas au-dessus de mon courage.

« Adieu encore, frère de ma vie; ne t'afflige pas pour « moi; sois heureux! Et fasse le ciel qu'à travers les affec- « tions du monde, tu puisses réserver une digne place à ta « pauvre sœur, qui t'en fait une si grande dans son cœur!

« ANGUSTIAS. »

« Je ne pouvais me méprendre aux dispositions véritables de Maria. En m'applaudissant de découvrir dans ces hautes régions où elle allait vivre des sentiments dignes de la noblesse espagnole et dignes d'elle, il y avait pour mon âme étonnée, dans tout ce drame étrange, mille sujets de trouble et de désespoir. Ses lignes résignées disaient assez l'état de son esprit et de son cœur. La fortune se montrait dans ses faveurs aussi cruelle pour ma famille qu'elle l'avait été dans ses disgrâces.

LIVRE CINQUIÈME

SUITE DU MANUSCRIT D'AINHOA

MADRID.

> Le principe de la monarchie se corrompt lorsque les premières dignités sont les marques de la première servitude.
>
> Il se corrompt encore plus, lorsque l'honneur a été mis en contradiction avec les honneurs, et que l'on peut être à la fois couvert d'infamie et de dignités.
>
> *Esprit des Lois*, liv. VIII, ch. VII.

Départ de Salamanque. Coche de Colleras. Zagal. Antonio. — Illusions de la jeunesse. — Xativan, partisan de la maison d'Autriche. Don Domingo, négociant de Cadix. — Soirée d'auberge. — Madrid. Ses approches. Son aspect. — Doña Matéa. Étiquettes du veuvage. — Frey don Jaymé et le prince de la Paix. — *Puerta del sol.* — Existence des femmes. Opinions politiques. Anecdote de cour. — Le Bolèro. — Réception de don Alonso sous les drapeaux. Don Carlos, frère de frey don Jaymé. — Exil de don Alonso en Amérique. Tertulia. Adieux de doña Matéa.

I.

« Il me tardait de dire adieu à Salamanque, la mère glorieuse, disons-nous, de toutes les sciences et de tous les grands hommes.

« Un *coche de Colleras* [1], qui arrivait de la Corogne, allait repartir pour Madrid. Les six mules n'attendaient que le signal; à les voir, dans leur ardeur impatiente, agiter leurs nombreux pompons de dix couleurs et leurs grelots retentissants, ou brandir les longues cordes de leur attelage, on n'eût pas deviné qu'elles arrivaient des extrémités de la Galice. Un négociant avait loué tout l'intérieur, ne laissant à la disposition du *mayoral* que l'étroit cabriolet d'osier suspendu au-devant de la voiture; là une place restait.

[1] Voiture à plusieurs colliers, grand et lourd carrosse qui sert de chaise de poste et de diligence publique. Le conducteur s'appelle *mayoral*.

« Je n'étais pas bien sûr que ma double dignité d'officier aux gardes et de licencié me permît de la prendre. Un jeune Andaloux, à l'œil vif, à l'air décidé, me fit, avec tout le babil de son rôle, les honneurs de cette place devant laquelle j'hésitais. « Nous vous promettons, me disait-il, la compagnie d'un « magistrat aussi grave que s'il avait déjà fait le métier de « juge au temps de Jeanne la Folle, et plus noble que ne « seront, si Dieu le père ne s'en mêle, les fils de roi dans « le siècle où nous sommes. *Ergo igitur*, venez avec nous, « très-érudit seigneur : comme je m'appelle Antonio, Anda- « loux et vieux chrétien, vous irez un train d'étudiant qui « s'en va, ou de solliciteur qui arrive. D'abord vous m'avez « pour *zagal*, et il n'en est pas dans la chrétienté qui me « vaille. Ensuite la *colonelle* que vous voyez ici est une « mule de prince; elle est sortie des écuries de Sa Majesté « pour un œil qu'elle venait de perdre; la pauvre bête! si « elle les avait perdus tous deux, elle serait entrée dans « ses conseils. La *capitaine* qui vient après..... » Tandis que le *zagal* parlait encore, je réfléchis qu'en ne saisissant pas l'occasion qui s'offrait à moi, je courrais le risque d'attendre des mois entiers un moyen de transport, et je partis. Le mayoral, sans s'inquiéter de ses voyageurs, s'était installé d'abord dans les vastes replis de son manteau brun et emparé de l'un des coins du cabriolet incommode; dans l'autre, s'établit un grave personnage qui cachait sous le petit manteau des valets de comédie sa taille épaisse et courte; il portait au cou la *golille*[1] des anciens temps. La rapière qui ne finit pas et la vieille ceinture de cuir complétaient son costume. Je regardai avec surprise son habillement suranné, puis je pénétrai dans la place étroite que me laissaient mes deux voisins. Tous deux répondirent à mon salut avec une dignité presque égale. Le brigadier qui commandait notre escorte rangea ses cinq cavaliers en bataille. Je ne pus m'empêcher de songer que bientôt j'en

[1] Col étroit qui servait de cravate.

commanderais cinquante. Antonio se plaça à la tête des mules de devant, les saisit au mors, poussa le cri du départ, s'élança au galop avec elles, et je me sentis emporté loin de Salamanque avec une vitesse qui dévorait l'espace.

« Il est des moments où l'immobilité nous fatigue par son contraste avec l'activité de notre âme. J'enviais le *zagal* qui, presque toujours suspendu à la tête de ses mules, courant plus vite qu'elles, les appelant par leurs noms militaires pour hâter leur course rapide ou pour la diriger, ne venant que de loin à loin prendre haleine sur le brancard, guidait le long et périlleux attelage à travers les plaines, le long des précipices, au déclin des montagnes. Mon agitation contrastait avec le calme de mes deux compagnons de voyage. Il semblait que l'existence ne fût autre chose pour eux qu'un long sommeil. J'admirai que l'on pût sentir si peu ce don mystérieux et terrible du Dieu qui nous créa. L'homme noir, ainsi qu'Antonio se plaisait à l'appeler, était livré à une léthargie profonde. Seulement, un de ces soupirs retentissants qui semblent un appel à l'attention publique plutôt que l'épanchement d'une âme souffrante, nous avertissait par intervalle qu'il vivait et veillait. L'inexorable Antonio le remerciait de ces soupirs comme d'un souffle propice que ses mules avaient en poupe. « Un « peu plus fort! disait-il, et nous serions arrivés tout d'une « traite au monastère qui est là-haut.— L'insolent! » me dit l'inconnu. « Voilà donc à quel point la corruption publique « est venue, grâce à la victoire du parti français! » — Je le regardais pour essayer de comprendre ce qu'il voulait dire. Il ajouta : « Depuis Philippe d'Anjou, soi-disant « Philippe V, qui, comme vous savez, était ivrogne et bor- « gne [1], quoi qu'on ait pu dire, il n'y a plus de mœurs en « Espagne, plus de respect, plus de lois. Tout est boule- « versé : il n'est qu'un remède à tant de maux! » Je voulus

[1] Les partisans de l'archiduc avaient accrédité ces bruits. Nous les verrons renouvelés contre Joseph Bonaparte.

lui répondre que, de temps immémorial, les enfants de l'Andalousie avaient le privilége de s'ériger en *graciosos*, de prodiguer d'impertinentes railleries. Je lui rappelai que l'insolence des valets, dans les mœurs espagnoles, datait précisément des vieux siècles qu'il paraissait regretter. « Tout est « bouleversé, reprit-il sans m'entendre; et la preuve, c'est « que je suis ici : car enfin, outre que ce banc grossier « n'est pas la place d'un homme tel que moi, croiriez-vous « bien que c'est sous le soleil du royaume de Valence, à « Xativa, que j'ai vu le jour? Et j'arrive du fond de la « Galice! Il m'a fallu aller en pèlerinage dans la ville du « grand apôtre saint Jacques pour obtenir de sa toute-« puissance la conclusion d'un procès qui dure depuis plus « d'un siècle et demi. Dans le bon temps, sous Charles II, « par exemple, un homme d'un sang aussi *rouge* [1], et même « aussi *bleu* que le mien, eût-il parcouru ainsi les contrées « lointaines? Ma race n'a pas vu un tel phénomène depuis « celui de mes aïeux qui était un des douze preux de la « table ronde. Il faut bien que vous soyez jeune et imbu des « idées nouvelles pour n'être pas surpris comme moi; car, « enfin, vous savez où est Xativa? — San-Félipe el Réal, » lui dis-je, en employant le nom donné à la vieille Sœtabis par le premier de nos Bourbons. « Non! Xativa, » reprit-il avec violence, et, pour la première fois, ses yeux s'animèrent : « Xativa, la Sagonte des temps modernes, la cité immor-« telle dont les jansénistes et païens français ont pu dé-« truire les remparts, effacer le nom sur nos cartes! Mais « ce nom vivra dans l'histoire, impérissable comme le « souvenir de ce siége fameux qu'elle soutint, il y a tout à « l'heure cent ans, pour la défense de S. M. le seigneur don « Carlos III [2] d'Autriche. Mon aïeul, sa femme, trois de ses « fils, ses deux filles, dont l'une n'avait pas quinze ans, se

[1] Dans quelques parties de l'Espagne, particulièrement dans le royaume de Valence, la noblesse se classe par la couleur du sang jaune, rouge et bleu.

[2] L'archiduc, compétiteur de Philippe V.

« firent tuer sur les murailles. Leur maison fut détruite, « et, grâce à Dieu, elle n'a pas été réparée depuis. Elle ne « le sera jamais tant que... Par un miracle, dont la reine « des Anges nous a favorisés, la seule salle qui soit restée « intacte au milieu des ruines, est celle où Sa Majesté avait « promis à mon aïeul de le nommer conseiller de Castille : ce « miracle veut dire quelque chose. Aussi mon fils étudie-t-il « la jurisprudence comme je l'ai étudiée moi-même. Les « promesses des rois sont sacrées, et voilà longtemps que « je l'ai dit : Il n'y a qu'un remède à tous nos maux ! »

« Nous arrivâmes au lieu du repos. Le principal voyageur, négociant âgé, auquel la voiture était louée, voulait qu'on prît plus loin un gîte. Les dragons s'y opposèrent. Leurs chevaux étaient harassés. L'assassin du comte s'était jeté dans les montagnes; il avait réuni une bande nombreuse; et le nom de Bartolomé de Darroca jetait l'effroi dans tout le royaume de Léon. « Si vous prétendez passer outre, dit le bri- « gadier, nous vous quittons ! Payez-nous et priez la mère de « Dieu de protéger vos trésors, aussi bien que l'eussent fait « nos carabines. » Le voyageur fut contraint de céder; une vive douleur se montrait sur son visage austère. Il se retira dans l'hôtellerie, et demanda une chambre où il fût libre de demeurer seul. Mais le modeste logis ne pouvait offrir qu'un seul appartement aux étrangers. La conversation bruyante et grossière des soldats paraissait blesser son affliction. « Je ne comprends pas, » lui dit mon noble compagnon de voyage avec importance et après un de ses soupirs, « que vous puissiez avoir quelque chagrin, seigneur « négociant, vous qui voyagez dans l'intérieur d'une bonne « voiture, où vous êtes dignement et à votre aise entre vos « coffre-forts, tandis qu'un homme de ma sorte se voit re- « legué.... Heureusement, je sais un remède à tant de « maux ! » Le négociant sortit de son abattement pour répondre avec violence : « Un homme tel que moi, seigneur « hidalgo, après avoir eu le courage de demander au tra- « vail d'honorables richesses, en use sans y attacher son

« orgueil, ni mettre dans leur possession toutes ses jouis-
« sances! Hélas! il peut connaître la douleur, car il a un
« cœur de père. Seulement, quand un coup affreux vient de
« livrer ma fille au désespoir, en lui ravissant à la fois son
« mari et son fils, ce n'est pas l'héritier d'un grand nom
« que je pleure, c'est le petit-fils en qui je recommençais
« ma vie; c'est son père, dont le meurtre.... » Je saisis sa main. « Quoi! m'écriai-je, vous seriez don Domingo? —
« Comment le savez-vous! Vous connaissez ma fille? — J'é-
« tais près d'elle dans l'affreux moment.... — Oh! alors, je
« sais qui vous êtes, » me répondit-il, en me pressant dans ses bras.

« La vivacité de ce mouvement déplaça l'appareil qui couvrait encore ma blessure; la douleur fut aiguë; je pâlis et chancelai. L'hôte arriva, nous dit que la ville possédait un chirurgien latin, un savant qui parlait les langues anciennes aussi bien qu'un Maure; c'était le barbier du lieu, et il s'étonna que le nom de don Columbano fût nouveau pour nous. Antonio alla le chercher en courant. Le barbier suivit bientôt: il faisait retentir la cuisine de ses phrases soi-disant latines, empruntées, assurait-il, à l'immortel Hippocrate. Quand il aperçut mon habit d'étudiant, il renferma en lui-même ses citations, et se contenta de panser ma plaie de son mieux. Je fus bientôt remis. Le zagal montrait une joie dont j'étais touché: on se repose avec tant de plaisir sur l'intérêt des autres hommes! — Je l'écoutais me dire: « Je
« vous ai porté bonheur, caballero; car c'est moi qui vous
« ai conduit à Salamanque, ce jour où un vieil officier vous
« donna sa bénédiction sur la hauteur d'Alba-de-Tormès.
« Le même soir, j'ai prié Notre-Dame del Carmen pour ce
« respectable seigneur et pour vous. Moi aussi, je venais de
« quitter mon père! » Et le bon jeune homme, que je reconnus alors, se mit à essuyer une larme qui roulait dans ses yeux.

« Don Domingo ne trouvait pas de mots pour me dire toutes ses impressions « Sans votre secours, répétait-il, je

« ne serais plus de ce monde : comment un père survivrait-
« il à sa fille bien-aimée? Enfin, Matéa ne m'est pas ravie;
« notre chère Fernandina rendra à ses jours le charme que
« sa tendresse répand sur les miens. Tout cela est votre
« ouvrage. Généreux ami, je ne puis vous offrir que le par-
« tage de ma fortune, et j'éprouve que ce serait trop peu
« encore pour de tels bienfaits. Fernanda seule, un jour,
« pourra plus pour vous. »

« Ainsi parlait le Gaditan. Il était arrivé à l'âge des froids calculs. Ses façons étaient brusques, son sourcil arqué avait de la rudesse, et sa grande bouche de l'amertume; on ne comprenait pas que des pleurs pussent sortir de ses yeux desséchés. Son visage pâle et maigre ne trahissait d'ordinaire que par le feu de son regard l'ardeur de ses sentiments et de ses pensées; au milieu de ses mouvements les plus impétueux, ses traits restaient immobiles, sa pâleur croissait avec son émotion, sa figure ne s'animait pas plus que le marbre. Cet étrange contraste faisait ressortir quelquefois d'une manière effrayante la violence de ses pensées, et donnait un prix nouveau à ses épanchements.

« Cependant, l'hidalgo de Xativa, dans son mépris héréditaire pour le commerce et l'industrie, persistait à ne pas concevoir des douleurs et des angoisses dont il croyait le partage réservé aux castes de sang rouge et bleu.

« Le seigneur négociant, me dit-il, ne veut pas entendre
« que lorsqu'on possède, grâce à la mère de Dieu le Fils,
« une noblesse, pure et sans tache autant que l'immaculée
« conception, on sent certaines choses d'une toute autre
« manière que des gens adonnés à des travaux pénibles,
« et par conséquent doués d'une écorce plus dure. Mes
« pères ont brillé dans les cortès d'Aragon; car il fut un
« temps où la couronne d'Aragon avait des cortès, et vous
« savez comment Philippe d'Anjou, qui était borgne, en
« dépit des flatteurs, et ivre les trois quarts de la journée,
« a tout détruit... »

« Ici l'hidalgo poussa un tel soupir, qu'Antonio se laissa

tomber sur le carreau, renversé, dit-il, par l'ouragan. Le Xativan, sans remarquer les facéties du zagal, reprenait vaillamment son histoire et nous disait sa race composée de cent vingt-trois générations, depuis le Grec Ménesthée, qui jeta les fondements de Sætabis ou Xativa, avant d'aller bâtir le port de Sainte-Marie. A ce moment, le conducteur nous annonça qu'il partirait avant le lever du soleil. L'hidalgo courut à l'un des quatre ou cinq lits dressés autour de nous sur des planches de chêne; il eut la douleur de voir don Domingo, qui rentrait de sa promenade solitaire, s'étendre sur une couche plus propre et plus douce avec laquelle le riche Gaditan voyageait toujours. Indigné d'une telle recherche, le descendant de Ménesthée murmura qu'il n'était qu'un remède à l'insolence croissante des marchands, et s'endormit en invoquant la reine du ciel ou la maison d'Autriche. Je voulus chercher comme lui le repos sur le seul de ces lits grossiers qui restât encore. La clarté douteuse d'une petite lampe de fer imitée des Romains suffit pour qu'il me fit horreur. J'appelai le maître du lieu. Il arriva. Sa femme, ses filles le suivirent. Un déluge d'injures, une tempête de cris, de menaces m'assaillirent. Les valets, les fils de l'hôte étaient accourus, armés de leurs fusils. Les dragons, le cigare à la bouche, maintenaient strictement leur neutralité; le plaideur de Xavita se réveilla pour se joindre aux assaillants. Ma délicatesse lui paraissait une de ces importations françaises qu'on ne pouvait trop déplorer. Il me fallut céder à l'orage. Je me résignai sans effort à chercher sur deux bancs que je rapprochai un sommeil qui ne se fit pas attendre. A vingt ans, le sommeil vient toujours. Tristes ou heureux, le repos et la veille se ressemblent : on ne fait que changer de rêves.

« Le lendemain, don Domingo me força de prendre place à côté de lui. Le Xativan, en me voyant monter dans la voiture, pensa de nouveau que tous les rangs étaient confondus. Antonio lui répondit une de ses railleries. L'escorte y mêla quelques sarcasmes militaires. Le mayoral donna

le signal du départ : un grand cri le transmit à l'attelage, et les mules nous emportèrent, comme si elles allaient nous précipiter dans les abîmes.

« Le père de Matéa ne se lassait pas de me parler de sa fille, ni moi de l'entendre. Ses récits nous conduisirent jusqu'au sommet du *Puerto*[1] de Guadarrama, presqu'en vue de Madrid, de la grande, mais prosaïque cité, que Philippe II prit pour capitale, en place de la ville impériale de Tolède, si antique, si superbe, si poétique. La scène était admirable. Du haut de ce séjour des neiges éternelles où nous étions, on voyait se déployer sans fin les plaines brûlées de la Nouvelle-Castille, jusque dans les profondeurs de la Manche. A nos pieds, naissaient le Xarama et le Manzanarès, pour fuir aussitôt vers les rives du Tage. On reconnaissait le fleuve dans le lointain, à la blanche vapeur et aux nombreux replis de son cours. A notre gauche, la longue chaîne qui forme, autour de Madrid, une imposante couronne de montagnes, étendait à l'horizon ses crêtes étincelantes de frimas. Là, se trouvait perdu dans les gorges de Somo-Sierra et de Buytrago, le désert de la Cabréra, désert plus que jamais, où j'avais dit à ma sœur l'adieu que son mariage rendait si solennel et si douloureux. A cet aspect, mes yeux se remplirent de pleurs. Sur la droite, on pouvait discerner, dans cet air si pur, les flèches lointaines de Tolède et celles d'Aranjuez ; en face, et plus près, celles de Madrid. Déjà, sur une hauteur qui projetait une grande ombre, brillait, éclairé de tous les feux du jour, le large palais de Philippe V, celui dont la garde allait être confiée à mon épée. Il domine et cache la ville entière. C'était là que mes parents s'affligeaient de leur solitude ; le palais de C***, qui m'avait ravi Maria, était lui-même solitaire. Devant ce spectacle, mon cœur battait avec violence ; tout l'échafaudage des espérances confuses et infinies, que je nourrissais quelques jours auparavant, s'était écroulé. Je ne voyais plus que les vides, les obstacles, les périls, les tristesses, les mécomptes !

[1] Passage de montagne.

II.

« Nous suivions le cours rapide et boisé du Manzanarès. Assise sur le déclin rapide de la plaine qui commence aux pieds de la Sierra-Nevada, la ville se déploya avec majesté devant nous en amphithéâtre; les avenues de la Floride nous cachaient le sol inculte et désert, qui s'étend depuis le pied des murailles, jusqu'au fond du ravin où le Manzanarès promène son faible cours. Sur la hauteur, se montraient des portes monumentales, des clochers sans nombre; en avant, le palais de nos rois qui a remplacé l'ancien *Alcazar*. Bientôt nous eûmes traversé le premier des deux vastes ponts qui franchissent le ravin profond et son illustre ruisseau; enfin, nous arrivâmes à la porte de Ségovie. La voix confondue des troupeaux de bœufs, de moutons, d'ânes surtout, qui se croisaient dans tous les sens, le cri monotone des *aguadores* de Galice, promenant sur leurs épaules la tonnelle pesante, les bourdons des longues files de mulets qui portaient à la capitale les richesses des provinces, les grelots des *coches de colleras* lancés d'une manière effrayante à travers les rues et les carrefours, les chants des processions qui se heurtaient de tous côtés, les querelles de l'Andaloux à l'élégant costume, du Valencien demi-nu, du Manchègue à la saye romaine, tous ces bruits si étranges retentissaient en même temps autour de moi d'une façon étourdissante; et des rues mal percées, des édifices sans noblesse, des fontaines sans goût, ne ranimaient pas mon admiration déconcertée. Il faut arriver au carrefour animé de la *Puerta del sol*, à ses larges voies, aux places, aux promenades, aux fontaines monumentales d'alentour, à de longues lignes de palais simples et graves, mais grandioses, pour trouver la capitale. Car chez nous, au contraire des autres métropoles, le roi et les grands n'habitent point le même quartier.

« Cependant, le zagal avait poussé un cri aigu. Les mules s'arrêtèrent et je me fis conduire à la demeure de mes pa-

rents; ils revenaient de la chapelle voisine. Tous deux, en me pressant dans leurs bras, oublièrent les chagrins de leur solitude. Doña Léonor m'entretint aussitôt de Maria, du marquis, de leur hymen. J'écoutais avidement tous ces détails. Ils joignaient de l'attendrissement à la douleur indéfinissable qui était en moi. Une de ces immenses fortunes qui mettent dans les mains de quelques grands seigneurs presque tout ce que le clergé ne possède pas du territoire espagnol, était, suivant l'usage, confiée sans réserve à l'autorité de la marquise. Déjà les paysans l'admiraient comme une Providence. Pour la première fois, ils voyaient un marquis de C*** résider dans son *État*. Cette nouveauté les remplissait de joie. Les monastères sont les seules habitations qui animent nos champs. Notre noblesse, comme l'atteste le proverbe français, n'a point de châteaux. Tandis que, dans le reste de l'Europe, les seigneurs, pour mieux braver l'autorité royale, se renfermaient dans leurs manoirs et laissaient aux *vilains* le séjour des cités, en Espagne ils cherchaient un refuge, avec leurs familles et leurs richesses, derrière des remparts nécessairement respectés du Maure. De là vient qu'ils n'ont pas conservé les grandes influences territoriales qui font la force des aristocraties; un certain esprit d'égalité a circulé à travers nos hiérarchies; par cela même, le pouvoir absolu s'est plus facilement établi que partout ailleurs : autant de causes qui aplanissent à une révolution tous les obstacles! Mais il est arrivé aussi que le clergé régulier, seul propriétaire qui réside, seul placé près du sol, a jeté de profondes racines, et c'est là une des grandes difficultés que rencontrera l'établissement calme et durable du gouvernement représentatif parmi nous.

« Ma tristesse me retint plusieurs jours loin de la comtesse. Enfin, je la vis. Don Domingo, assis auprès d'elle, tenait sur ses genoux sa chère Fernanda. Il la présenta à mes caresses, en me disant : « Ami, c'est vous qui nous l'avez « conservée. Si vous attendez ses douze ans, ma fille et « moi, nous vous la donnerons de grand cœur. » Je pressai

les mains du Gaditan, et, voyant Matéa offrir les siennes à mes empressements avec son inexprimable sourire, j'y attachai mes lèvres sans contraindre la vive émotion de mon cœur brisé. Aujourd'hui encore, je ne pourrais dire quelle flamme brûla tout à coup mon sein. Je n'entendis pas les paroles qu'elle m'adressa de sa voix la plus pénétrante. La voix seule arrivait au fond de mon âme.

« La de D*** était au terme de cette époque du veuvage où les femmes, couvertes de leurs plus riches atours, attendent les condoléances de la cour et de la ville; son appartement tendu de noir et sa lugubre parure prêtaient un charme de plus à la mélancolie de son sourire et au feu de son regard; son âme passionnée et son esprit éclatant semblaient soulever ces sombres vêtements, et montrer comme eux tous les trésors de la vie sous les livrées de la mort. On aurait pu défier les plus fermes courages de la voir sans être touchés.

« La comtesse me parla sur-le-champ de ma sœur, de son mariage, de son élévation, de son rapide succès de quelques instants sur le plus périlleux théâtre. Elle s'étonna de me voir compter ses grandeurs au nombre de mes chagrins. A cette pensée, son regard s'enflamma tout à coup. Je ne sais ce qui se passa dans son esprit et ce qu'allait devenir l'entretien, quand la camaréra, qui jouait de la guitare près la fenêtre, dans la pièce voisine, se leva précipitamment et accourut. Elle venait annoncer l'arrivée du prince de la Paix, avec une joie visible de mon désappointement. Elle avait vu s'arrêter à la porte les gardes et les étendards dont sa voiture, par une faveur extravagante, marchait toujours environnée. En effet, toutes les portes s'ouvrirent avec fracas, et, tandis que don Domingo s'enfuyait par les appartements de sa fille, don Manuel parut, accompagné du commandeur. Il était chamarré dans tous les sens de plaques de tous les pays et de cordons de toutes les couleurs, que sa main nue agitait constamment. Tous deux avaient les habits chargés d'une masse de brode-

ries d'or sous laquelle ils disparaissaient tout entiers. L'un avait l'air d'être le calque de l'autre. Du reste, don Manuel était bien tel que Maria me l'avait fait connaître : beau, grand, altier d'air et de manières. La présence du favori et celle de son compagnon faisaient également bouillir mon sang.

« A tes pieds, Matéita, » dit don Manuel, et il baisa le front de la comtesse, posa sur un prie-Dieu son chapeau couvert d'or et de plumes, prit, après un moment, la guitare que la Camaréra avait posée sur un fauteuil, fit entendre quelques-uns de ces accords qui avaient charmé une oreille royale, puis il alla rajuster sa coiffure devant une de ces glaces apportées de France pour décorer les grandes murailles nues de nos palais. Il revint baiser la main de la belle veuve, et, tandis que ses familiarités allumaient ma colère, Matéa lui disait, pour y couper court : « Prends garde, beau cousin, tes hommages m'atti-« reraient de trop redoutables querelles ! » En parlant ainsi, elle me nomma au prince sérénissime, qui n'avait pas jusque-là paru m'apercevoir.

Le maître de la monarchie laissa tomber sur moi un de ses regards descendu de si haut qu'il aurait suffi pour m'expliquer l'irritation publique contre une fortune si superbe, dans un pays où la dignité des personnes ne fut jamais impunément attaquée. « Vous avez montré, me dit-il, « un vrai courage. J'aurai soin de vous ! » Cela dit, il arrêta sur moi son regard en homme qui voulait pressentir ce que je valais, et il se retira, reconduit jusqu'à l'escalier par la comtesse et le commandeur. Celui-ci vint à moi. « Le *cabal-* « *lero*, me dit-il, est le frère de la belle marquise de C*** ? « Femme charmante, ajouta-t-il, très-belle, la plus distin-« guée d'air et de langage qui soit au monde. — Ah ! cher « neveu, interrompit Matéa, en ma présence parler ainsi !... « — C'est la méthode du jour, reprit-il avec un rire pro-« longé ; on ne flatte plus les femmes ; le prince se vante « de n'en gâter aucune. — On l'assure, répliqua la com-« tesse vivement ; on prétend même qu'il ne se borne pas

« à des paroles, et que vous tous, à la cour, vous ne res-
« pectez ni le rang, ni l'âge. » Ce sarcasme fut suivi d'un moment de silence. Jaymé reprit sur le même ton :
« Chère tante, il en est des femmes comme des autres con-
« quêtes; on ne les garde qu'avec la main de fer. Le gé-
« néralissime de l'Espagne et des Indes peut bien appliquer
« les procédés stratégiques de l'empereur Napoléon. »

« J'étais hors de moi. « Voilà bien de la gloire assurée à
« la monarchie! » pensai-je tout haut, et je sortis. Le mot qui venait d'échapper à mon indignation me consolait de ces grandeurs insultantes et des dangers que ma témérité pouvait me faire courir. J'aurais été plus consolé encore, si j'avais su que je verrais un jour le patron de Jaymé, le maître audacieux de la monarchie espagnole à mes pieds, demandant au peuple soulevé grâce de la vie?

Tandis que je m'étais arrêté dans une galerie éloignée pour prendre mon manteau, des éclats d'une gaieté bruyante arrivèrent jusqu'à moi; mon impression fut pénible, mais courte. J'étais bien sûr de ce que souffrait Matéa. Plus que jamais charmante, elle venait d'être bonne pour moi plus que jamais. En présence de son père, elle m'avait comblé de grâces; tandis que l'une de ses mains était abandonnée à ma reconnaissance, j'avais senti l'autre jouer avec les longues boucles de mes cheveux. Jamais je n'avais connu de trouble si grand. Il fallait que mon émotion eût été bien vive pour soulever un moment le poids d'airain qui pesait sur mon cœur. Aussi, une seule pensée réussit-elle à se faire jour en moi : ce fut la résolution de partir pour la Biscaye dès que j'aurais été reçu sous les drapeaux. Si cette matinée devait m'être fatale, il fallait avoir revu Maria. Je songeai aussitôt qu'à ses côtés je n'avais pas à craindre les impressions pénibles, toujours renaissantes ailleurs, jusque dans l'ivresse des plus vives séductions. Chez elle, la jeunesse, la grâce, le charme s'unissaient à une dignité austère; là, le respect s'égalait en moi à la tendresse; j'y rassemblais involontairement tous mes rêves de beauté intime, tous les prestiges à

travers lesquels ma jeune imagination aimait à contempler les femmes, toutes les perfections d'un sexe en qui je reconnaissais chaque jour davantage, sous les noms et dans les liens les plus différents, l'arbitre de nos destinées. S'il m'avait fallu renoncer à cette religion de mon cœur, le monde se fût anéanti pour moi, et, avec Maria, je la sentais immortelle. La jeunesse a besoin de respecter quelque chose. Quiconque entre dans la vie sans payer ce tribut, y passera sans l'avoir reçu. Le plus ingénieux interprète de la sagesse antique, celui que l'Espagne a vu naître, Sénèque, proposait un héros et un sage à nos hommages de tous les moments; disciples que nous sommes de la chevalerie espagnole, cette institutrice chrétienne et guerrière qui a fait à la fois toute notre poésie et toute notre histoire, je proposerais les femmes. Ce culte écarte du jeune homme les habitudes et les jouissances perverses; il fait du premier et du plus intime de nos penchants un gardien sévère qui nous guide à travers les périls du monde, au lieu de nous égarer; il nous montre, dans les plus vrais bonheurs de la vie, les plus nobles des conquêtes et les plus désirables des récompenses.

II.

« Une vie nouvelle avait commencé pour moi. Je recevais de la comtesse ces fréquents *recados* [1], qui sont l'intérêt le plus animé de la vie espagnole. Elle me demandait quelquefois de grand matin pour prendre le chocolat avec don Domingo, ou bien je la rencontrais aux saints offices, et la quittais à l'heure où le flot des visites était attendu. J'apprenais de son père les nouvelles de France qui étaient notre perpétuelle attente, la catastrophe de Pichegru, les têtes tombées dans le procès de Moreau, l'Empire instituant ses pompes monarchiques parmi ce sombre appareil, l'armée de Boulogne toujours prête à s'embarquer, disait-on, et, en attendant, la guerre sur tous les rivages, hormis les nôtres

[1] Mot qui n'a pas, en français, d'équivalent, et qui est d'un usage infini; il veut dire envoi, commission, message, billet.

jusqu'alors. Matéa me disait tous les bruits de la ville et de la cour. Les mille aventures du grand monde m'étaient racontées avec son esprit piquant dont la grâce et la variété infinies couvraient d'un voile de malice et de gaieté ses besoins de vengeance. D'autres fois, une muette et molle langueur remplissait la matinée; et quelques sons de sa guitare mariés aux accords de sa voix, le jeu de sa mantille qui découvrait et voilait tour à tour ses beaux cheveux, son front ou sa taille, enfin les élans subits de sa douleur, étaient tout l'intérêt de ces longues heures; j'omets les allées et venues de don Domingo, toujours impatient et affairé, les jeux de Fernanda, par dessus tout les entrées et sorties incessantes de la camaréra, qui semblait avoir la garde de sa maîtresse et veiller sur elle par ordre, tant elle y apportait visiblement une sollicitude infatigable, soit qu'elle vît en moi un rival d'influence, soit qu'elle voulût pour sa maîtresse de plus illustres soins. Comme les filles de cette condition, elle ne pardonnait pas au caprice du sort qui obligeait une aussi noble *donzelle* qu'elle se disait, à servir, et surtout à servir une parvenue. Elle ne manquait pas de prétentions d'une autre sorte et voulait des succès pour son compte : mais, quoique belle encore, son œil était creusé; des rides prématurées sillonnaient son visage. On lisait la haine dans l'expression hautaine et provoquante de ses traits. Il m'était arrivé de dire que si son regard avait été le poignard de Bartolomé, je ne serais pas de ce monde, ni peut-être sa maîtresse non plus. J'avais raison plus que je ne savais.

Généralement, vers dix heures, je portais mon attente inquiète et oisive à la Puerta del Sol, parmi les officiers, les moines, les marchands, les magistrats, les ecclésiastiques, les grands d'Espagne, qui couvrent à toute heure ce simple carrefour dont l'importance étonne toujours les étrangers. Il ne s'y faisait pas encore de révolutions; mais on peut dire qu'elles s'y préparaient déjà, et qui ne sait qu'un autre intérêt attire là de tous temps la foule attentive? Dès lors, le jour ne s'écoulait guère sans que les dames du plus haut

parage ne fussent amenées, dans le cours de leurs exercices religieux et de leurs visites du matin, à ce point de rencontre de toutes les grandes rues de la capitale, devenu le rendez-vous des désœuvrés de toutes les conditions, c'est-à-dire de l'Espagne entière. J'observais cette mouvante scène avec un sentiment confus de surprise. De même que le manteau bleu abrite également le grand seigneur, le capitaine-général, le sous-lieutenant, le corrégidor, le négociant, rien ne distingue non plus au regard les grandes dames, les bourgeoises de tout rang, ni même ces jeunes et belles filles de nos cités, qui, sous le nom de *Manolas*, tiennent tant de place dans la vie espagnole et joignent tant d'élégance naturelle et d'ardente beauté à beaucoup de dispositions romanesques et d'attachements irréguliers. Les unes et les autres sont exactement parées du même costume, manient avec le même art l'éventail et la mantille. Le costume national des femmes de la Péninsule, si simple et, pour ainsi dire, si sincère, met dans une évidence, nécessairement inconnue partout ailleurs, le charme qui est en elles. Cette taille qu'aucun ornement, aucun accessoire, aucun pli ne disputent aux regards, qui revêt, sous le nom de *basquine*, une simple robe noire, courte et serrée, aux franges de jai, de soie ou de velours, de manière à confondre par une invariable uniformité tous les états comme tous les âges; ce visage, ce front découverts que rien ne protége; cette tête nue où flotte la mantille de dentelle, si légère qu'elle pare le sommet de la chevelure plus qu'elle ne l'ombrage; ce pied si élégant et si dégagé, une démarche vive et décidée, de grands yeux qui lancent sans obstacles de tous côtés leurs feux redoutables; le jeu de l'éventail, qui est une langue et une science ignorées du reste du monde, tout cela forme un spectacle toujours le même et toujours nouveau. Il n'est pas jusqu'à l'habitude de se montrer seules, de ne pas prendre le bras des hommes, qui ne soit une provocation de plus, en constatant une absolue liberté. Pendant ce temps, nous restons ensevelis dans nos vastes

manteaux, comme pour mieux contraster avec l'étroite *basquine* de l'Espagnole, et nous restons immobiles, tandis que les femmes passent et repassent. On dirait deux camps, dont l'un semble avoir la mission de toujours défier l'autre. Aussi, combien d'hommes à la Puerta del Sol que le désœuvrement seul ou la politique n'y ont pas conduits ! Beaucoup y sont amenés par l'affaire la plus importante qui occupe leurs journées : ce perpétuel passage d'une foule de femmes charmantes. Parmi eux se signalait un jeune colonel aux gardes, dont l'immense chapeau militaire, avec un panache sans fin, au lieu de le grandir, achevait d'écraser sa taille, aussi remarquable par son élégance que par sa petitesse singulière. Placé tout le jour en avant de la fontaine du Bon-Succès, à l'endroit où se rencontrent les deux grandes avenues du Prado (la calle d'Alcala et la calle San-Géronimo), il se trouvait sur la route de toutes les belles *Madrilègnes*, et il n'en était pas une avec laquelle il n'échangeât des discours, des regards, des sourires ; on eût dit qu'il était le maître des cérémonies de la Puerta del Sol. Il en faisait les honneurs. Rien ne montrait mieux quelle familiarité rapproche parmi nous les sexes et les rangs. J'admirais dans le jeune officier cette prodigieuse étendue de rapports intimes. Matéa ne manquait pas de traverser plusieurs fois dans la matinée les groupes stationnaires. Je ne saurais dire la vive expression d'intimité avec laquelle, chaque fois, d'une main infatigable, l'officier rendait le salut familier des doigts à l'éventail de la comtesse. Une foule d'autres avaient ce privilége. L'aspect de tant de femmes, pleines de vie et d'attraits, ne me faisait que mieux sentir combien Matéa l'emportait sur toutes par le charme, l'élégance, le feu du regard. Celle qui exerce sur nous quelque empire, n'en a jamais plus que lorsque son sexe déploie autour de nous tous ses trésors de grâce et de beauté. Mais, il arrivait toujours que, de cette image de Matéa charmante et admirée, mon regard s'élançait vers d'autres lieux et vers une autre image. Je

réfléchissais que Maria ne serait pas entraînée si souvent par ses visites ou ses dévotions au milieu de tous ces hommes, qu'elle ne serait pas ainsi résignée à leur admiration, et que tous ne seraient pas à ce point en étroite familiarité avec elle! Tout me ramenait à elle, même Matéa..., surtout Matéa!

« Les intérêts publics commençaient à partager avec la galanterie les préoccupations de la Puerta del Sol. C'est là que don Domingo, toujours agité au milieu de cette foule silencieuse et immobile, professait les doctrines de l'Assemblée constituante et quelquefois de la Convention. « La révolution française, disait-il, s'est faite homme. Au « lieu de se défendre, elle pourra désormais attaquer. « Voilà l'utilité de l'Empire. Le fond sera le même. La forme « vaudra mieux. Bonaparte sera l'Hercule de la liberté. « Il parcourra la terre, sa massue à la main, étouffant les « monstres; et vous savez que l'Hercule ancien, dans ses « courses, n'oublia point l'Espagne.—Mais vous-même, vous « oubliez qu'il commence par abolir en France toute liberté. « Sa nouvelle constitution rétablit chez les Français la « monarchie absolue! — Qu'importe? chez nous, soyez sûr « qu'il fera table rase des abus, et tout est abus! » C'était la première fois que ce vœu téméraire d'une intervention de l'étranger frappait mon oreille; j'en frémis, comme si je pressentais le châtiment que nous réservait la Providence. Mon mouvement involontaire fut remarqué de don Domingo; il crut que je lui conseillais plus de prudence. « Qu'ai-je à « craindre? poursuivit-il. La Puerta del Sol est unanime « sur la régénération nationale. Il faudra bien qu'on ac- « cepte l'appui d'un bras robuste pour l'accomplir. Godoy, « en détruisant le prestige gothique de la couronne, rend « un grand service à l'Espagne : il tue l'ancien régime! « Bonaparte, seul, peut nous apprendre à fonder le nou- « veau! » Le galant officier aux gardes nous entendait. « Démonio! s'écria-t-il, je n'ai pas de goût pour le mé- « decin et ses procédés abominables. Mais le mal me ré- « volte. Vienne le temps où nous ne verrons plus, dans ce

« palais confié à notre défense, des infamies dont l'imagina-
« tion s'épouvante. Démonio ! je l'avoue, le roi, notre sei-
« gneur, avec sa soumission aux impérieuses volontés d'une
« reine asservie, avec ses vertus rigides et son chaste aveu-
« glement parmi les scandales de sa cour, me pénètre
« d'une pitié profonde. On le voit adorer, après trente-neuf
« ans d'hymen, une épouse qui se rit tout haut de son
« amour crédule, celle qui ferme l'oreille et le cœur d'un
« père à ses fils indignement délaissés. L'existence tout
« entière du favori qu'il a élevé au faîte de la puissance,
« lui est un déshonneur. Son règne dégrade et ruine un
« peuple qu'il aime ! Pandémonio ! je n'aperçois jamais ce bon
« prince prodiguant devant tout le monde ses folles amitiés
« à l'un des deux parjures et ses caresses plus folles encore
« à l'autre, sans éprouver une tentation de me jeter entre eux
« et lui, de lui dire : Seigneur, ils trahissent Votre Majesté !
« Croiriez-vous qu'hier, par exemple, le roi voyant passer un
« jeune garde-du-corps dans un riche équipage, dit, en pré-
« sence de Marie-Louise : « Il paraît que don Fulano est plus
« heureux que moi, qu'il reçoit ses revenus d'Amérique...
« Don Manuel prend la parole, et, foulant aux pieds à la
« fois ses devoirs contraires envers ses maîtres, insultant
« l'un comme roi et comme ami, l'autre comme reine et
« comme femme : « Chut ! sire, répond-il, chut ! Une vieille
« femme de votre cour l'entretient. »

III.

« Le grand d'Espagne qui commandait le régiment des gardes espagnoles où je devais entrer, avait enfin fixé le jour de la revue indiquée pour ma réception sous les drapeaux. Ce jour désiré se leva ; je revêtis l'uniforme dès l'aurore. Pour la première fois depuis le jour qui m'avait enlevé Maria, j'eus un mouvement de joie. J'allai chez la de D*** qui ne m'avait point fait appeler ; j'aurais voulu montrer au monde entier, amis et ennemis, le fier officier

des gardes, à la place du noir licencié de Salamanque. A dix-huit ou vingt ans, lorsqu'on chausse l'éperon pour la première fois, on puise dans la possession d'une épée un tel sentiment de sa force, qu'on ne croit plus aux obstacles. On ne voit partout que des succès. Il semble que toutes les palmes doivent être facilement conquises : si on aime, on croira à celles de l'amour comme à celles de la victoire.

« Je trouvai Matéa répétant les danses de l'Andalousie autour de sa chère Fernandina qui avait un chagrin à distraire : elle accompagnait elle-même, du tambour de basque et de la voix, ses pas aussi élégants que pressés. Exécutées par elle avec leurs vives attitudes, leurs mouvements rapides, leurs balancements harmonieux, ces danses méridionales empruntaient aux grâces de sa personne un charme de plus; et, à leur tour, ces airs nationaux, ces figures animées donnaient à Matéa une magie incomparable. La comtesse accorda le *boléro* à mes prières. Elle prit des castagnettes, fit le salut avec une dignité royale à son danseur absent, et s'élança. Elle représentait avec tant de légèreté, tant d'ardeur, tant de vérité, cette pantomime cadencée qui plaît à l'imagination espagnole comme un défi tour à tour et comme une promesse, qu'on aurait cru voir devant elle celui qu'elle semblait appeler, fuir, encourager et fuir encore. Son pied glissa : je la soutins, je pressai sa taille. A cet instant, le commandeur parut, sans être annoncé. Il porta sur moi un regard où se peignirent la surprise et la colère. J'étais trop agité pour le braver; je sortis. Après avoir erré au Buen-Retiro, parcouru le Prado plusieurs fois, regardé toujours dans la rue d'Alcala si j'apercevais Matéa à son *mirador* [1], j'entendis sonner l'heure où je devais me rendre au quartier des gardes. Le régiment était sous les armes devant la caserne. En voyant ces vieux guerriers qui allaient obéir à mon inexpérience et à ma jeunesse, mon respect pour eux m'inspira un mélange d'orgueil et de timidité indéfinis-

[1] Balcon garni de jalousies en été, de vitres en hiver.

sable. Cette longue file de soldats, ce brillant état-major, le bruit des fanfares, le concours d'un peuple immense, don Luis et ma mère parmi les assistants, Maria absente, les grands et saints devoirs que je contractais, toutes ces choses, la plupart si imposantes ou si nouvelles, remplacèrent dans mon âme par des sentiments plus profonds le trouble qui la remplissait. Je me rappelais toutes les paroles, toutes les espérances de ces entretiens si chers des monts sauvages de la *Cabrera*. Je tirai mon épée; le drapeau de la patrie s'inclina devant mon serment de lui rester fidèle. Dieu dut l'entendre, ce serment de l'honneur; mon cœur passait tout entier dans les paroles sacrées que je prononçais. La foule, attentive à cet engagement solennel, semblait émue ainsi que moi, et mon père laissait tomber une larme sur la croix de Charles III, qui décorait sa poitrine. Le cri de *vive le Roi*, *notre Seigneur !* retentit longtemps dans les airs; il partait à la fois de tous les cœurs : ce mot comprenait la patrie.

« Les officiers m'environnèrent; tous portaient la bienveillance sur leurs visages pleins de franchise. Parmi les plus empressés, brillait le fidèle et sémillant chevalier de la Puerta del Sol. Son œil vif, ses mouvements brusques, son air martial dans sa taille exiguë, son enjouement me plurent dès l'abord. Il traînait un grand sabre, et ses longues moustaches ombrageaient la moitié de son visage. Ce jeune colonel commandait la compagnie à laquelle je fus attaché et n'avait pas tout à fait mon âge. Il prit ma main dans les siennes, la secoua sans fin, m'embrassa pour compléter la connaissance, et me dit : « Démonio! seigneur don Alonso, soyez « le bienvenu : vous avez fait vos preuves, et nous serons « tous ravis de vous avoir pour camarade. Démonio! vous « et moi nous sommes déjà des parents et des amis : car « vous êtes le frère d'une de mes tantes et le sauveur d'une « autre; vous pouvez compter sur don Carlos, à la vie et à « la mort. »

« Don Carlos était le fils de don Juan, le frère aîné de

Frey don Jaymé; son regard avait tant de douceur, ses expressions sur ma famille tant de naturel, que je jugeai de lui comme ma sœur. On ne pouvait révoquer en doute sa sincérité. Il ajouta gaiement : « Démonio, ma jolie « tante, la très-aimable doña Angustias, peut enlever à ma « famille, s'il lui plaît, un bel héritage! Démonio, notre « seul regret, le mien du moins, est d'appeler du nom de « tante une femme céleste à qui les saints du paradis « eux-mêmes voudraient en donner un autre! » Je le quittai, soulagé d'un poids importun, en ne trouvant pas en lui un ennemi. Dans la disposition où j'étais, je voyais l'horizon s'étendre devant moi sans autre nuage que celui qui pesait depuis tant de jours sur mon cœur et sur ma pensée.

IV.

« De retour chez mes parents, j'entendis de loin pleurer doña Léonor. Quand le guichet de la porte fut ouvert, tout en répondant au qui vive? l'éternel *gente de Paz* [1], j'aperçus don Luis consterné aux côtés de ma mère. La porte s'ouvrit à son tour, et j'appris qu'un homme, de la livrée du roi, venait de m'apporter un message, se justifiant d'un retard de plusieurs jours par je ne sais quelle excuse : c'était un ordre du ministre de la guerre qui changeait ma destination et m'envoyait à un régiment expéditionnaire, cantonné dans les savanes désertes de l'Amérique septentrionale, aux extrémités du Nouveau-Mexique. La date de cet arrêt de proscription m'apprit trop que j'avais encouru, dans ma rencontre avec don Manuel, des ressentiments inexorables. La lettre de cachet remontait à ce jour-là. Elle avait sommeillé, suivant l'usage des affaires, dans les bureaux. L'ordre de hâter l'expédition était, au contraire, du matin même. C'était la signature du commandeur. A ce moment, un autre message de la couronne arriva; je pensai que la comtesse, instruite à temps, avait détourné le coup, et déjà je regret-

[1] Gens de bien.

tais les protecteurs qu'elle avait dû invoquer. Je lus : on me commandait de partir le lendemain pour la Corogne, afin de me rendre à mon poste par le *courrier maritime* du 1er septembre.

« Les illusions qui m'avaient souri une heure auparavant venaient de s'évanouir; un voile lugubre m'environna. Il me fallait quitter tout ce qui m'était cher, m'expatrier, porter mon cœur brisé aux bouts du monde. Je courus chez la comtesse; la *camarera* me reçut avec des airs de satisfaction et de triomphe. Elle me dit que l'excellentissime comtesse était à l'office et serait sortie tout le jour. Je la cherchai, en effet, inutilement. Tout me manquait à la fois, les consolations aussi bien que les espérances. Mon deuil fut grand. Je me demandais quelle est cette mystérieuse puissance qui fait sortir une affliction de chacune de nos joies, comme si, en les goûtant, même les plus simples et les plus légitimes, l'homme était infidèle à sa mission, et que la destinée dût aussitôt le ramener violemment à cette loi de son existence... le malheur!

« C'était l'heure où l'ardeur du jour déployait tous ses feux. Madrid, auparavant si bruyant, se taisait; la sieste l'avait endormi. L'aspect de toutes les maisons sans un balcon ouvert, et de toutes les rues sans un être vivant, avait quelque chose de lugubre qui n'était que trop conforme à l'état de mon âme. Des Français bravaient seuls une température brûlante : ils étaient les Bédouins de ce désert. La Puerta del Sol avait perdu ses oisifs. Quelques-uns, ne voulant pas céder au soleil une entière victoire, s'étaient transplantés dans les boutiques d'alentour. Don Domingo, qui discutait les affaires publiques avec des prélats, des grands et des officiers assis sur le comptoir d'un fourbisseur du voisinage, sortit à mon aspect, tout animé de l'entretien qu'il venait de soutenir. « Bonjour, me dit-il, en « me tendant la main : la Puerta del Sol n'a point de nou- « velles ou presque pas. En disait-on au régiment? — Une « seule, répondis-je. — Vraiment, interrompit-il avec sa

« vivacité accoutumée, le bruit est donc vrai? Il a débarqué « en Angleterre! Sa main désormais s'étendra librement de « ce côté des Pyrénées! La régénération de la Suisse et « celle de l'Italie sont des œuvres immortelles; la nôtre « complétera sa gloire. Voilà longtemps que je l'ai dit! » Et l'ardent vieillard se livra au cours de ses idées.

« Enfin, le récit de mon infortune put se faire jour entre deux de ses plans politiques. J'avais cru que son indignation éclaterait tout entière, en apprenant les vengeances qui me proscrivaient. Quel ne fut pas mon étonnement d'entendre ce généreux ami trouver des excuses au funeste génie qui présidait à nos destinées. « Ne vous y trompez pas, dit-il! « Allié de l'empereur, ennemi du saint office, doux et re- « lâché dans l'exercice du pouvoir, Godoy a du bon; et ce « qu'il a de meilleur, ce sont ses amours, son faste, son « irrésolution, sa faiblesse. Lui seul réussit où vingt siècles « auraient échoué : il soulève l'apathie espagnole contre « le pouvoir absolu. Les grands, indignés de voir un par- « venu marcher à leur tête, et les moines désespérés de « son indulgence pour les philosophes, apprennent à faire « cause commune avec nous contre le vieux système : « une fois la hache en mouvement, il faudra bien que « l'arbre entier des institutions caduques succombe. Il y a « dix ans, toutes les voix s'élevèrent, toutes les bourses « s'ouvrirent pour une croisade contre la France républi- « caine et régicide; alors, par un vrai prodige, quatre-vingts « millions de dons patriotiques se trouvèrent. Aujourd'hui, « quel progrès immense! Vous avez vu, il y a six mois, « la stupeur de l'incident de Vincennes. On l'oublie déjà. « Une indignation de tous les jours efface celle-là rapi- « dement. Il s'agit bien d'un prince de plus ou de moins! « Il s'agit du lion espagnol outragé, perdu, anéanti! Tout « le monde sent cela. Les amis de la régénération sociale « pourront dire bientôt qu'il n'y a plus de Pyrénées. »

« Don Domingo s'arrêta; je contestai d'un mot ses sentiments et ses maximes. Il me prit la main et me dit : « Nous

« n'envoyons d'ordinaire dans le nouveau monde que l'é-
« cume du nôtre, ce qui voue tout un hémisphère au dés-
« espoir. Contre la règle, le vice-roi du Mexique est par
« hasard un honnête homme. Il me reconnaît pour un de
« ses amis. Je vous promets sa protection. Vous reviendrez
« quand un jour meilleur se sera levé. Je suis ravi de cet
« arrangement ; car je ferai route avec vous. Je devais partir
« dans trois jours. Je partirai demain, et je vous mène. Nous
« discuterons à notre aise mon mot d'ordre : Bonaparte et Li-
« berté ! » A ce mot, il m'entraîne chez un *parador* [1], trouve sur la porte le mayoral qui nous avait amenés, loue sa voiture jusqu'à la Corogne, me charge de passer chez le capitaine-général pour demander une escorte, et court à ses affaires.

« Dans la soirée, j'essayai de parvenir jusqu'à Matéa. Des allées du Prado, je voyais ses amis rassemblés en grand nombre. Mon premier mouvement fut de fuir ; mais je revins sur mes pas et franchis le seuil. J'allais entrer dans une *tertulia* [2] pour la première fois, et la reine du cercle était Matéa, entourée, heureuse peut-être, quand j'étais au désespoir ! Je tremblai en voyant s'ouvrir la porte fatale, quoique tous ces hommes, la plupart vêtus d'une redingote poudreuse, et distribués autour des tables d'impériale, n'eussent rien d'imposant. Leurs ombres se dessinaient sur la muraille blanche et nue du salon. Un vent du nord si glacé s'était abattu tout à coup des montagnes qu'un brasero [3] argenté occupait le milieu de l'appartement, et trente personnes l'environnaient, se tenant debout en face de la comtesse, ou attentives à la marche du jeu. Tous les yeux se tournèrent vers moi ; mon nom passa de bouche en bouche : le mariage de ma sœur, la catastrophe de Salamanque, mon exil du matin, expliquaient cette attention importune. Je ne réfléchis pas que la lampe qui éclairait les deux salons ne jetait pas assez

[1] Auberge des voituriers, muletiers, etc.

[2] Réunion du soir.

[3] Espèce de grand réchaud où se brûle de la braise. Le *brasero* tient lieu de cheminée.

de lumière pour que mon trouble se révélât aux assistants, et je ne promenai autour de moi qu'un regard plus ferme et plu haut. La comtesse sembla surprise de mon apparition. Elle m'adressa quelques paroles précipitées, et reprit son entretien avec un homme qui était assis à ses pieds sur le rebord du brasero. C'était le commandeur : il avait l'air de régner sur le cercle entier. Don Carlos, seul, quittant le jeu, vint à moi. Il me parla tout haut de son indignation et de ses regrets. A ces mots, la de D*** se leva, se rapprocha avec une expression de préoccupation douloureuse qu'elle combattait, et qui me frappa vivement. « Je suis bien malheureuse de « votre départ, me dit-elle à voix basse, mais je le suis peut-« être plus encore de la contrainte que tant d'étrangers m'im-« posent. Venez demain embrasser votre Fernandina, et dire « adieu à sa mère. » A ce mot, elle agita négligemment sa mantille, l'abaissa de sa tête sur ses blanches épaules, et, sans attendre ma réponse, elle alla s'asseoir auprès d'un homme à cheveux blancs qui fumait en silence, portant autour de soi un regard curieux et sévère. La croix épiscopale, qui brillait sur sa robe noire, indiquait seule son état et son rang. Sa présence vénérable me fut douce. Je remarquai les soins charmants de Matéa, et partis reconnaissant de ses bonnes paroles, désolé de la réserve qui l'avait retenue loin de moi.

« Le lendemain, à l'heure fatale, je quittai mes parents en pleurs. Mon père essuya ses yeux et me dit avec une touchante fermeté : « Mon fils, je suis plus frappé que toi; « car, à l'âge que j'ai, je puis ne jamais te revoir. N'im-« porte ! Tu n'as pas entendu de moi un murmure. A mon « exemple, souviens-toi, à présent et toujours, que nous « avons deux maîtres auxquels une âme espagnole obéit « sans se plaindre : le Roi et le point d'honneur ! Le point « d'honneur est un tyran. Qu'il nous demande la vie d'au-« trui ou la nôtre, qu'il les demande pour la fidélité, pour « le sacrifice, pour la vengeance, on les lui donne les yeux « fermés. La Royauté, au contraire, n'est jamais tyrannie. « Dans sa sphère souveraine, elle est la loi vivante. Elle est la

« fontaine de justice, même quand elle nous frappe. Lui être « dévoués alors plus que jamais, c'est l'honneur encore. Le « doute et la difficulté ne commencent que si les deux « commandements pouvaient se contredire entre eux. Jus- « que-là, on marche en avant! On combat! On meurt! « On se couvre de gloire! Ainsi ont fait nos aïeux. C'est ce « qui donne à notre histoire son caractère héroïque, ce qui « la rend si belle. On reconnaît partout des âmes trempées « de la main de Dieu pour accomplir les plus grandes « choses des annales du monde. Avec le code de l'honneur « et du devoir empreint au fond de l'âme, tu marcheras sur « les traces des héros de la patrie. Tu pourras être la lu- « mière et la force de l'Espagne; tu seras certainement la « consolation et la gloire de ton vieux père! » A ces mots, don Luis se jeta dans mes bras. Je me crus à Alba de Tormès. Il me sembla que sa main me bénissait une seconde fois!

« J'allai joindre don Domingo. Sa fille me reçut au bain. Ses cheveux d'une éclatante ébène, que ses femmes couvraient de parfums, descendaient à grands flots jusqu'à terre; l'eau chargée d'essences et embaumée cachait mal l'agitation de son sein. Je remarquai, plus encore que la veille, dans ses traits et dans son regard, l'empreinte d'un chagrin réel, d'un sentiment vrai et profond que je n'y avais jamais vu. Jamais non plus je n'avais senti mon cœur battre ainsi dans ma poitrine. En ce moment, Matéa me parla de ses efforts inutiles pour fléchir mes persécuteurs. L'indignation s'alluma dans mon sein. « Au « nom du ciel, mon ami, me répondit-elle, en me « prenant les mains, calmez votre fougue imprudente; ne « vous exprimez pas durement sur les dépositaires de l'au- « torité du roi notre seigneur. Sans doute ils sont chargés « de ridicules autant que d'honneurs. Mais si vous encourez « davantage leurs disgrâces, que deviendrez-vous, et, avec « vous, ceux qui vous aiment? — Des disgrâces! Celles de « Jaymé! » Ce mot acheva d'exaspérer ma colère. « Peu m'im- « porte, répondis-je, de devenir ou non quelque chose,

« pourvu que je reste ce que Dieu m'a fait, un véritable « Espagnol et un galant homme! Plutôt que de me courber « devant les dernières dégradations de la puissance, j'aime « mieux être entraîné loin de ma patrie, loin de vous, de mes « parents, de ma sœur, l'ange de ma vie! — L'ange de sa « vie! » s'écria-t-elle, se parlant à elle-même d'une voix concentrée et avec un regard enflammé qui me surprirent et m'effrayèrent. Je n'eus point à répondre. Domingo m'appela. Nos apprêts terminés, Matéa, dans un désordre qui ne la rendait que plus belle, vint présenter Fernanda à nos dernières caresses. Elle me permit de l'embrasser elle-même. Jamais je ne l'avais vue si enivrante et si émue. On eût dit qu'elle voulait mêler toutes les séductions à nos adieux, et la plus grande de toutes était celle du trouble extraordinaire où je la voyais. Ses larmes l'embellissaient plus que tout l'éclat de sa beauté et de ses succès. Les miennes ne coulèrent pas; ma fierté irritée dominait toutes mes douleurs de fils, de frère... d'ami! mon vieux compagnon put m'entraîner sans effort.

« En roulant à travers Madrid, et saluant du regard le palais de nos rois, je me dis qu'un jour je paraîtrais sous ses lambris, que la Nouvelle-Espagne m'offrirait des chances heureuses, qu'il était bon à tout Espagnol de connaître cette moitié du globe conquise et policée par nous, qu'il le fallait pour en savoir les besoins, les ressources, les destinées. Dans ma révolte contre les maîtres de l'Espagne, je finis par remplir le devoir d'accepter mon sort jusqu'à l'aimer. Je me voyais défendant nos frontières américaines, soumettant à la couronne le Cumanche indompté, revenant d'exil pour consoler Maria de ses grandeurs par mes succès, et trouver mon salaire aux pieds de Matéa. C'est pour la jeunesse qu'a été faite la fable de Pandore. Au fond de toutes ses douleurs, il y a une espérance cachée qui se révèle, quand le dernier moment est venu.

LIVRE SIXIÈME

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA

LÉON ET GALICE.

Fais que je t'estime, afin que je sois triste d'être déchu de tes bonnes grâces, ou de n'avoir pu les acquérir.
LA BRUYÈRE, *Des Grands.*

Départ de Madrid. — Monts de Guadarrama. — Royaume de Léon. — Scène de Venta. — Rencontre de Fortunato et de Bartolomé. — Histoire d'Antonio. — Le matador Enriqué Henriquez. — Caractère du peuple espagnol. Son génie africain. Sa littérature. — Royaume de Galice. La Corogne. — Arrivée de doña Maria. Bénédiction d'épée. Embarquement. Iles sacrées.

I.

« Notre bruyant attelage nous emporta; j'étais comme un homme qu'un choc violent vient d'étourdir. Bien du temps s'écoula avant que je prisse garde au zagal qui retournait avec nous vers la Corogne. Il m'avait salué d'un air joyeux; je ne le voyais pas. Enfin, une des cordes de l'attelage vint à rompre, et nos six mules, lancées comme elles l'étaient, nous auraient entraînés au fond du premier des ravins qui coupent la plaine déchirée de Madrid, si l'adroit et intrépide zagal, suspendu à leurs têtes, ne les avait retenues par un vrai prodige. Nous descendîmes. Antonio revint à la charge. « Seigneur cavalier, me dit-il, il « m'est advenu force aventures depuis un mois que je n'ai « vu Votre Grâce. Deux heures après notre arrivée, le roi « partait en pompe pour la maison de plaisance où sont en- « terrés, ici près, ses aïeux[1]. La presse des mules fut pu-

[1] San-Lorenzo del Escorial (l'Escurial).

« bliée; on enleva les pauvres bêtes que j'amenais du fond « de la Galice: aucune n'a réclamé pourtant; elles savent « les obligations des vassaux de Sa Majesté. Mais, à moitié « chemin de San-Lorenzo, on les a mises sur la voiture du « grand joueur de guitare que vous savez, et, par forme « de protestation, elles ont jeté leur charge dans un fossé. « Notre-Dame d'Atocha a permis que le fossé ne fît pas « son devoir ainsi qu'elles, et l'enfer n'a pas repris sa « proie. Mais moi qui ne pouvais rien à tout cela, comme « vous pensez bien, il m'a fallu fuir à toutes jambes: on vou- « lait m'employer à décorer de l'ordre de la Toison-d'Or « le premier arbre de la Fresnéda. Voilà comme on récom- « pense ceux qui s'avisent de bien servir le roi, notre sei- « gneur! »

« Aux pieds du Guadarrama, il fallut mettre pied à terre; je tombai avec surprise dans les bras de don Luis et de ma mère. Ils gravirent avec moi le Puerto neigeux. Nous arrivâmes au sommet de cette chaîne que Madrid a pour décoration et pour rempart. Nous étions devant le lion de marbre, le lion des Castilles, qui, debout sur ces crêtes escarpées, au milieu des glaciers perpétuels, semble dominer tout son empire: d'un côté, les plaines que nous quittions; de l'autre, toute la suite de monts sauvages qui forment la charpente de l'Espagne, et plus loin cet Océan, cette Amérique où j'allais trouver, au lieu de tout ce qui m'était cher, le désespoir et la solitude. Doña Léonor, épuisée par sa douleur, peut-être saisie par le subit passage d'une température ardente à une atmosphère glacée, s'évanouit dans mes bras. Nos secours furent longtemps inutiles. Je voulais que Domingo me laissât en arrière; le sous-officier qui commandait notre escorte nous montra un ordre de ne point me perdre de vue. Je transportai ma mère dans la *tartane*[1] qui l'avait amenée; don Luis me serra dans ses bras, le cœur désolé, l'air intrépide, et je partis, indigné plus que jamais

[1] Voiture de louage à deux ou quatre mules.

contre l'abus d'autorité qui, pour complaire à d'indignes passions, arrachait un fils à sa mère mourante. Combien on sent ce qu'il y a de coupable dans l'alliance du pouvoir et de l'iniquité, quand le coup, parti de si haut, nous blesse au cœur!

« Cet emploi des armes créées pour la protection et le salut de tous provoque dans la conscience du jeune homme des doutes désolants. C'est là le crime des gouvernements qui peuvent et osent tout, qu'ils nous exposent à nous demander avec effroi s'il y a une loi suprême, une justice, un Dieu?

Don Domingo s'indignait de son côté, mais en jouissant d'un grief de plus, comme d'une raison d'attendre plus promptement du cours des événements *la régénération nationale!* Le bon Antonio, de temps en temps, quittait ses mules pour venir à la portière exprimer sa fureur. « Moi, disait-il, j'aurais recommandé mon âme « aux saints Archanges, et le sous-officier serait mort « sur la place. Mon escopette n'a jamais manqué un mé- « créant à deux cents pas. — Homme! répondait grave- « ment mon compagnon de voyage, ce n'est pas lui qui « est responsable de la tyrannie dont ta raison s'offense. « — Laissez, interrompit l'Andaloux. Quand le roi, notre « seigneur, commande une injustice, car Sa Majesté ne « peut pas tout voir et tout savoir, si on lui parlait comme « les républiques de Biscaye, il faudrait bien que Sa Ma- « jesté changeât ses plans : *ergo*, ceux qui exécutent sont « plus coupables que celui qui ordonne. Aussi les tuerais- « je tous comme des chiens et des renégats qu'ils sont. » Et, sans attendre la réponse du négociant, il retournait à ses mules, haranguait chacune par son nom, et revenait nous dire : « Je ne m'étonne pas que ce sous-officier se soit com- « porté ainsi; il a l'aiguillette d'argent; c'est quelque en- « fant de la cour. Ces gens-là ont l'âme et la bouche dorées; « mais pour ce qui est d'un cœur espagnol, ils ne s'en « doutent pas. Des hommes tels que nous ne sauraient pas « tromper leur souverain, ni fléchir devant un traître. Que « le grand rossignol me tombe sous la main, je le traiterai

« comme mon père, matador d'héroïque et impérissable « renommée, traitait les taureaux des courses royales, et je « serais bien sûr d'être plus près du paradis, que si je ve- « nais d'acheter toutes les cruzades [1] de la terre. »

« Don Domingo ne se lassait pas de gémir sur l'ignorance qui tournait, au profit de la superstition et du pouvoir absolu, des qualités généreuses faites pour rendre la liberté si facile et si féconde.

II.

« Nous traversions les montagnes du royaume de Léon; nous avancions parmi ces landes de cistes languissants et d'arbres nains que notre pauvre Espagne appelle des forêts. Un soir, nous étions arrivés de bonne heure au lieu du repos. C'était une *venta* isolée [2], bâtie en terre, sur la frontière du royaume de Galice. Le zagal égayait la longue attente du souper par ses facéties, quand il fut interrompu par l'arrivée de deux cavaliers. Leurs fusils jetés sur la seule table que possédât l'hôtellerie, ils ordonnèrent d'un ton haut et bref qu'on s'occupât à l'instant de leurs chevaux dont l'un était blessé, et nous montrèrent, armés de pied en cap, Fortunato et un inconnu qui restait enveloppé sous son manteau. Dans l'arsenal qu'ils portaient sur eux brillaient plusieurs paires de pistolets : comme ces armes sont sévèrement défendues dans la Péninsule, on prit, pour ceux qui les portaient sans les cacher, beaucoup de considération. Il n'y avait que des grands seigneurs ou des bandoleros qui pussent ainsi braver les lois.

« Je savais trop ce que je devais penser de ce spectacle. Notre escorte n'eut pas même l'idée de s'émouvoir. Après une heure de bruit et d'audace, à la nuit noire, tous deux repartirent. « Il paraît, dit le zagal, que ces cavaliers ne « craignent pas les bandoleros. — Il paraît! » répondit le brigadier. J'avais un soupçon de Bartolomé. La tristesse

[1] Bulles de la croisade dont il a été parlé.

[2] Auberge isolée dans les lieux déserts.

que je ressentais pour mon pays de tels spectacles, de telles mœurs, d'un tel régime, dominait tous mes autres sentiments. Pour distraire ma pensée et remplir les dernières heures du soir, je demandai à Antonio l'histoire de ce père illustre dont il m'avait parlé. Il ne se fit pas prier, et s'exprima à peu près ainsi :

« Je suis fils de l'un des plus célèbres toréadores qui « aient fleuri depuis l'origine de la monarchie, et malheu- « reusement je suis trop jeune pour l'avoir vu dans « l'arène. Je naquis bien longtemps après l'éclat de sa « gloire. Son nom retentissait d'un bout du royaume à « l'autre, ni plus ni moins que celui d'un Ruy Diaz el Cid, « ou d'un Guzman le brave ou des *conquistadores*. Beau « et bien fait, Enriqué Henriquez débuta comme Pica- « dor [1]. C'était au temps où pour complaire au seigneur « Charles III, hérétique comme vous savez, car il per- « sécuta *la société*, le Saint-Office et le *noble jeu des* « *corrides* [2], la noblesse ne paraissait déjà plus que de « loin à loin dans l'arène. Les jeunes seigneurs, élevés « entre les murs de Madrid, ignoraient l'art de com- « battre un taureau, de tirer parti de sa fureur, de tourner « contre lui toutes les chances du combat. Il ne resta que « leur riche parure, fidèlement reproduite par les nou- « veaux champions : ceux-ci étaient moins illustres, mais « plus habiles. L'éclat des *corrides* fut conservé avec l'é- « légance du costume; et leurs périls, leurs charmes s'ac- « crurent.

« La lice s'ouvrait-elle devant mon père, traversait-il le « champ sur son cheval andaloux, avec sa longue pique, « son brillant panache, sa veste galonnée d'argent ou d'or, « son air noble et mâle, tout le peuple des tribunes, toutes « les grandes dames des balcons, agitaient leurs mou- « choirs et l'accueillaient avec des acclamations qu'on au-

[1] *Toréador*, qui engage le combat dans les courses de taureaux.
[2] Les *corrides* (courses de taureaux).

« rait entendues au fond des Indes. Quand il venait saluer Sa « Majesté, ou bien le magistrat qui présidait à la cérémonie, « sa grâce et sa dignité arrachaient aux plus illustres spec- « tatrices tant d'applaudissements et de louanges frénéti- « ques que l'amphithéâtre en était ébranlé comme par un « tremblement de terre. Durant le combat, son adresse et « son courage égalaient sa beauté. Toujours devant les « pas du taureau, allant le chercher jusqu'au milieu de « l'arène, se maintenant sur son cheval dont les entrailles « pendaient à terre, et, quand la corne terrible laissait en- « fin le coursier sans vie, regagnant la barrière fièrement « sans presser le pas, vous auriez vu, à l'aspect de ses pé- « rils, l'assemblée tressaillir d'effroi, pour passer aussitôt « du silence de la terreur aux éclats les plus impétueux « de l'admiration : les éventails, les mantilles, les cris « ne suffisaient pas à l'expression de l'enthousiasme des « femmes. Je puis vous avouer, bien entre nous, que les plus « belles et les plus illustres se chargeaient de lui témoigner « les sentiments de toutes les autres.

« Devenu *matador*[1], il montra mieux que jamais, dans « ce poste difficile, tout ce qu'il pouvait faire. Jamais il ne « lui a fallu plus d'un coup de dague pour terminer la « corride. La science est bien dégénérée depuis lors. Les « vieillards vous diront que les toréadores les plus célèbres « d'aujourd'hui, ceux que l'Espagne est tout entière avide « de voir, ressemblent à mon père, comme tel généralis- « sime que vous savez aux seigneurs don Gonzalo de Cor- « dova, ou Alvarez de Toledo. Il allait droit à l'animal fu- « rieux, lui présentait son drapeau rouge, étendait le bras « sans hésiter entre ses cornes menaçantes, et le fer tra- « versait de part en part le taureau qui tombait sanglant à « ses pieds.

« Je n'ai pas besoin de vous apprendre, la renommée

[1] Le *toréador* chargé de tuer le taureau. Son rôle est le plus brillant et le plus périlleux (de *matar*, tuer).

« vous l'a dit assez, qu'Enriqué était de toutes les courses « royales; les entrepreneurs les plus opulents de l'Anda- « lousie se disputaient la gloire de le posséder, pour s'as- « surer la victoire sur leurs rivaux Manchègues. Mon père « aurait pu se créer une riche existence: des habitudes de « dissipation, la recherche de sa parure, d'éternels voya- « ges faits toujours avec un faste royal, de fréquentes « offrandes aux monastères pour expier ses désordres, épui- « saient ses énormes traitements. Sa beauté aurait pu de- « venir une mine aussi féconde que son adresse; mais, fier « de compter d'illustres amours, à peu près autant qu'il y a « d'étoiles au firmament, il profitait de ses avantages dans « l'intérêt de ses plaisirs et de son orgueil, non pas dans « celui de sa fortune.

« Lorsque sa jeunesse se fut ainsi passée, il sentit enfin « tout ce que cette existence avait de condamnable devant « Dieu, et il épousa la fille d'un riche fermier de l'un « des trois ou quatre grands seigneurs entre qui la belle An- « dalousie se partage. Peu de temps après, il se vit ar- « raché de sa retraite par un ordre de la cour. Le seigneur « Charles III n'avait jamais offert à ses peuples le spectacle « de courses royales. Mais il allait bientôt rendre compte « à Dieu le père de son règne schismatique. Déjà le prince « et la princesse des Asturies, aujourd'hui régnants, que « Dieu garde! ne cachaient plus leur amour pour cette « branche essentielle de la gloire nationale. Ils se hatèrent « de célébrer à l'Escurial des courses dont le bruit im- « prévu dut bien tourmenter le vieux roi sur son lit de « mort. Ils voulurent qu'Enriqué décorât de sa présence ces « fêtes vengeresses de San-Lorenzo. Par malheur, il se rendit « au cirque sans avoir eu le temps d'assister au saint sacri- « fice; un taureau franchit en fureur les barrières. L'il- « lustre matador, qui attendait dans les lices le moment « de paraître, se trouva attaqué sans pouvoir se défendre. « Dieu permit qu'il ne perdît pas la vie; mais il resta mu- « tilé. L'Espagne apprit à la fois que mon père ne descen-

« drait plus dans l'arène, et que le seigneur Charles III était « descendu au tombeau. Vous savez sûrement que la pre- « mière des deux nouvelles empêcha tout l'effet de l'autre.

« Enriqué se retira dans sa métairie. J'avais un frère aîné. « Il dut à notre propriétaire excellentissime la gloire de re- « vêtir l'habit sacré; il entra aux Franciscains, cet ordre béni « de Dieu et du peuple espagnol, qui a donné plus d'âmes au « ciel, comme chacun sait, que la mer n'a de grains de sable. « Nous baisions ses mains avec des transports de joie et de « respect. Il vient d'obtenir le poste d'ermite dans le jardin « royal du Buen-Retiro. On devait cela à Fray Aparicio, fils « d'Enriquez. Les fils de Colomb sont ducs de Veraguas! »

« Fray Aparicio était mon capucin de Salamanque. Des frères quêteurs, le souper, la prière commune interrompirent Antonio. Le lendemain, comme nous gravissions une côte escarpée, il vint sur le marchepied reprendre son récit :

« Toutes les choses de ce monde sont bien, puisque Dieu « les a faites. Pourtant il me semble que j'aurais mieux « convenu que mon frère à la vie monastique. Tel que vous « me voyez, il y a au fond de moi beaucoup de tristesse; « je ne la surmonte que par effort, et ma conversation n'est « si souvent joyeuse que parce que mon âme est tourmen- « tée. Je ne comprends pas pourquoi je suis obligé à de « perpétuels travaux, lorsque tant d'hommes qui ne me va- « lent pas, dont beaucoup, je le sais, ont un sang moins « pur que le mien dans les veines, se reposent et jouissent. « Leurs supériorités ne me blessent pas, Dieu le Père le sait! « mais leurs vices, leur mollesse, leur manque de cœurs « espagnols m'irritent : je me venge en n'épargnant l'ex- « pression de mon dédain à rien de ce qui le mérite. Aussi « aurais-je aimé le cloître; très-jeune, mes vœux appelaient « cette existence solitaire et sainte; mais, dans les grandes « maisons, ce sont les cadets qui entrent au couvent, dans « les nôtres les aînés. Je n'étais pas digne d'un si auguste « ministère, puisque Dieu a repoussé ma vocation. J'avais « étudié avec les autres enfants du pays auprès du curé,

« qui nous apprenait à lire couramment dans *Aristoté-*
« *lès;* je convoitais déjà le titre de bachelier, lorsqu'un
« grand malheur bouleversa mes espérances : la confrérie
« des propriétaires de troupeaux, la terrible Mesta nous in-
« tenta un procès pour avoir voulu fermer de murs un mo-
« dique jardin, ce qui l'aurait préservé du parcours et
« du ravage annuels. Ce procès entraîna la ruine de mon
« père. Je songeai à la vengeance, cette justice qu'à dé-
« faut de protection le faible se doit à lui-même contre
« les lâches attaques du fort. Mais comment atteindre un
« oppresseur qui a des milliers de têtes et pas une poitrine
« où puisse porter le poignard? Je me suis soumis. Dans
« notre misère, j'ai pris un état errant pour me croire plus
« libre. Vous savez le reste! Dans le métier que nous fai-
« sons tous deux, on doit se rencontrer souvent. Toutes
« les fois que je vous retrouverai, j'en serai heureux. Je
« sais que de vous à moi il ne peut pas y avoir d'amitié.
« Mais je sais aussi que nous nous sommes connus à une de
« ces heures bénies des anges, qui ne s'oublient pas; je
« sais, en outre, que vous êtes persécuté par les ennemis
« de Dieu : dans tous les temps, ma vie sera sans réserve
« à la disposition de Votre Grâce. »

J'aurais volontiers serré le bon Antonio dans mes bras; il courut à un de ses mulets qui, tout en arrivant au haut de la montagne, maltraitait *la vieja*[1] avec laquelle il était attelé. « Pauvre ami, s'écria l'Andaloux, rien ne te servira « de mordre et de frapper la vieille : tout le monde ne « gagne pas à ce manége un rang de prince. »

III.

« Antonio resta à la tête de l'équipage. Je réfléchissais combien de ces hommes, dans la Péniusule, dont nous dédaignons l'humble existence, ont une sorte d'orgueil souffrant

La vieille.

qui les élève au-dessus de leur destinée. Le peuple, parmi nous, ne se révolte pas contre les décrets de la Providence: il se résigne à ce que Dieu a fait; mais cette soumission religieuse exerce sur ses habitudes, ses goûts, ses travaux, la même influence que le dogme de la fatalité chez les Orientaux. Elle rend la mort indifférente, la civilisation stationnaire, le peuple immobile. Une teinte de tristesse répandue sur les traits de l'artisan et du villageois révèle l'impression pénible qu'il a éprouvée dès l'enfance. Cette estime de soi, si vive et si précoce, donne à tout son air ce caractère de dignité qui ne se rencontre pas dans les autres pays. On ne trouve point dans nos campagnes la gaucherie villageoise du reste de l'Europe, ni dans nos cités l'impur mélange de corruption raffinée et de grossièreté sauvage qu'on appelle en français *populace*.

« Évidemment, notre peuple, que la religion et le climat s'accordent à rendre patient, sobre, facile à nourrir, n'a pas assez de besoins pour que son existence pût être assujettie comme ailleurs. Il fut au contraire un temps où des combats de chaque jour plaçaient les seigneurs dans une perpétuelle dépendance de vassaux qui pouvaient refuser de courir aux armes à l'approche du Sarrasin, ou changer de canton s'ils étaient mécontents, et passer corps et biens sous les ordres d'un chef meilleur. Depuis lors, la politique des rois s'est complue à déposséder les grands de tout moyen d'action et de prépondérance. Sept siècles de victoires intérieures, la domination lointaine de Charles Ier (Charles-Quint) et celle de Philippe II, plus que tout l'empire de l'Espagne sur un monde nouveau, ont partout appelé la fierté nationale au secours de la fierté personnelle. Chaque Espagnol se sent roi de tout un hémisphère et prend sa part de la longue gloire de son pays. C'est ce qui explique que, plus ombrageux à mesure que sa condition est plus subalterne, il ne sache pas souffrir l'outrage, et croie tout permis contre quiconque peut tout oser. En se vengeant par une violation des lois hu-

maines, il croit châtier une violation des lois divines. Cette soif de représailles qui transmet les ressentiments d'une génération à l'autre, est une sauvegarde respectée. Toutes ces causes, que la religion a fortifiées en parlant à tous d'égalité devant Dieu, en tempérant l'orgueil des grands, en montrant le fils du paysan et du pauvre élevé chaque jour aux honneurs de l'Église, ont introduit parmi nous cette égalité des habitudes qui étonne l'étranger, frappé en même temps du bruit de nos titres, de nos étiquettes, de nos barrières sociales. Cette égalité réelle rendrait dans la Péninsule une révolution moins sanglante et la rend moins populaire que partout ailleurs. C'est le choc des vanités, ce sont les prétentions des hiérarchies rivales, plus que les fautes du pouvoir, qui font sortir de leur lit les masses soulevées!

« Un autre caractère du peuple parmi nous est d'aimer l'immobilité du corps comme celle de l'esprit, en étant toujours prêt à renoncer avec joie au repos pour aller au combat; il porte quelque chose, sous sa rude écorce, d'aventureux et de poétique; il a une vive imagination qui se fait jour dans un style riche, trop riche de figures et de nombre; il ne marche qu'armé; il conserve en état de société l'indépendance aussi bien que la dignité personnelle de l'état sauvage; il est doué de vertus républicaines sous les lois de la monarchie absolue; il tient à la monarchie *pure*, par son désintéressement des choses de ce monde, par ce qu'on nomme sa paresse; il tiendrait aisément à la liberté par son orgueil; enfin il est formé pour les grandes choses et passe inconnu, j'allais dire inutile, sur la terre. Tel est l'Espagnol des classes inférieures, et tel est aussi le disciple des califes. Cependant il faut dire que ce n'est pas la conquête, du moins celle des Sarrasins, qui a donné cette physionomie africaine à la Péninsule; on en découvre déjà les traits dès les âges reculés, peut-être comme effets, peut-être comme causes des émigrations faciles que nous voyons se succéder entre les rivages de la Mauritanie et ceux de l'Espagne dans tous les temps.

« Le caractère de la nation espagnole est aussi vieux qu'elle-même; il est resté immuable à travers les siècles. Nous retrouvons dans l'histoire le goût héréditaire de la jeunesse d'Ibérie pour l'oisiveté et pour le brigandage. Longtemps avant l'admirable Viriates, ce Mithridate errant que Rome ne sut pas vaincre, qu'elle fut réduite à assassiner, les guérillas se présentent déjà telles que nous les avons vues récemment, infatigables, inaccessibles, ne rougissant pas de fuir, appelant courage, la persévérance; victoire, le carnage. Et, lorsque ces hommes qui venaient de lasser dans leurs montagnes l'aigle du Capitole, captifs maintenant sous la tente romaine, voyaient se promener le soir leur vainqueur, ils allaient à lui, le prenaient par le bras, voulaient le ramener au camp, convaincus qu'il était tombé en démence. Ces peuples ne comprenaient le mouvement que dans les aventures et dans les combats.

« Dès la même époque, la littérature espagnole, ayant à sa tête des Sénèque, des Lucain, des Silius Italicus, faisait une révolution dans le monde savant, par conséquent dans le monde romain, en altérant peut-être la pureté, le goût sévère du siècle d'Auguste, mais en maintenant l'empire des nobles sentiments et des grandes pensées. Il est facile de comprendre que ces poëtes de Cordoue, dont parlent Cicéron et Quintilien, avaient le même génie qui anima, six cents ans plus tard, les chantres de la Cordoue musulmane, lors de tout ce mouvement littéraire qui rend si poétique le souvenir des Abencerrages, et rattache au nom des Arabes des idées de savoir, de progrès, de civilisation. Ainsi, depuis deux mille ans, l'Espagne proteste contre le détroit de Gibraltar. Nous pouvons comprendre qu'au dehors, on soit quelquefois tenté de croire, pour la gloire de l'Afrique, que l'Europe finit aux Pyrénées.

IV.

« Nous arrivâmes à la Corogne le soir du douzième jour. Le *Courrier maritime* de septembre mettait à la voile le len-

demain pour la Havane. On s'inquiétait des périls de la traversée, quoique la guerre, en étant imminente, ne fût pas encore déclarée à l'Angleterre. Il fallait se hâter.

Longtemps avant le lever du soleil, j'errai le long de la rade où appareillait le navire qui allait m'emporter loin de la patrie. Je contemplai le promontoire escarpé au revers duquel s'élève la tour d'Hercule, immobile depuis trente siècles entre les révolutions de l'Espagne et les tempêtes de l'Océan qu'elle voit également expirer à ses pieds. Je parcourus ce port si heureusement replié dans son golfe profond qui semble une mer intérieure. Je fis le tour de ses remparts, seules fortifications que j'eusse encore rencontrées. Je voyais à ma gauche la rade, les forts où l'illustre Malaspina gémissait captif, le cap Segano, derrière lequel se cachent le Ferrol et ses arsenaux, maintenant inactifs; à droite, la baie d'Orzan et cet Océan que j'allais traverser; partout la ligne imposante de rivages montagneux et boisés, d'où les anciens croyaient entendre le soleil se plonger, le soir, avec un grand bruit, dans la vaste mer. Debout sur les murailles, au-dessus de la porte de Betanzos, je jetais un dernier regard sur les horizons intérieurs de la patrie, sur ces monts de Léon, d'Estrémadure, de Castille peut-être auxquels je disais adieu. A mes pieds se développait la route. Trois cavaliers accouraient de toute la vitesse de leurs chevaux; la rapidité de leur marche me frappa vivement. Dans l'un d'entre eux je reconnus, à ses jambes nues, un habitant du pays; la riche livrée du dernier annonçait un page de grande maison; entre eux s'avançait une femme qui paraissait presser leur course. Son voile flottait au gré des vents; un léger chapeau d'homme, selon la mode de France, couvrait sa tête; une large plume blanche tombait jusque sur son épaule; sa taille était élégante et noble; elle maniait son cheval avec autant de grâce que d'assurance. Je ne pus voir ses traits au passage; mais son grand air m'avait frappé; mon cœur s'était ému, d'une façon inexprimable. Au moment

où les ponts-levis, fermés jusque-là, se baissèrent devant elle, une pensée soudaine m'attacha à ses traces: j'arrivai presque aussitôt que l'étrangère à la *fonda* [1]. C'était elle, c'était Maria que je pressais sur mon sein. Après une séparation de trois années, et la séparation plus grande de son mariage, le ciel m'accordait le bonheur de la revoir sur le seuil de mon exil. Ces trois ans avaient donné à son maintien plus de fermeté, à son regard plus d'expression, à sa beauté plus de vie. Elle avait singulièrement grandi, ce qui ajoutait à sa naturelle dignité, sans rien retrancher à sa grâce charmante. « Tu auras la tête de « plus que toute la grandesse d'Espagne, » m'écriai-je en la contemplant. Ce cri de ma joie et de mon admiration interrompit seul notre muet et long saisissement. L'agitation d'un long voyage et celle de notre réunion animaient ses traits d'un feu nouveau; je ne pus m'empêcher de remarquer combien elle était belle, ainsi qu'à Madrid on me l'avait tant dit!... plus belle, en effet, que tout ce qui avait frappé mes regards. Une autre image traversa ma pensée alors, comme pour lutter contre cette soudaine impression. Mais le culte que je portais à Maria ne pouvait se confondre avec aucun des autres sentiments de ce monde. Ma sœur, c'était Béatrix; c'était la sainte législatrice du Carmel; c'était l'idéal de ma vie; c'était ma sœur, nom auguste et saint, nom d'ineffable douceur devant lequel je m'inclinais. Elle ne tenait, dans mes pensées, me disais-je, plus de place peut-être qu'une autre sœur, que parce qu'elle était une plus parfaite image de la pensée divine qui a mis à nos côtés la sœur, la mère et la fille, ces grandes et pures bénédictions de la vie humaine, trésors d'amour que n'atteint pas le souffle des passions de la terre. La manière dont Matéa avait relevé ce mot: l'ange de ma vie! n'avait cessé de retentir douloureusement dans mon cœur, en l'y gravant plus profondément.

[1] Auberge du premier rang.

« Après ce premier silence qui accompagne les vives émotions : « Ne perdons pas de temps, me dit Maria ; je n'en « ai perdu que trop! Ta lettre, qui m'apprenait ton mal- « heur, m'est arrivée exactement. Je fus désespérée. Le « marquis venait de recevoir un ordre du roi pour reprendre « son service. Quoique souffrant, il m'offrit de se rendre à « Madrid sur l'heure afin de travailler à changer ton sort. « Il est parti; je me suis embarquée dans ce port char- « mant de Saint-Sébastien ; le canon des forts qui a salué « mon passage retentissait dans la montagne de colline en « colline, d'une façon extraordinaire, et portait à mon cœur « je ne sais quel vague et heureux présage. D'abord, en « effet, nous avons rapidement couru le long des nobles « cimes qui me redisaient les combats de Pélage et me ca- « chaient le berceau chéri de notre grand Lope de Véga. Puis, « nous n'avons pu forcer les vents contraires de la terrible « pointe d'Ortégal ; ils m'ont forcée de relâcher à Ribadéo. « J'ai pris des chevaux, traversé d'âpres montagnes, de « magnifiques vallées, d'horribles précipices, les plus beaux « spectacles qu'il y ait au monde, et me voici dans tes bras, « assez tôt pour arrêter ton départ! »

A ces mots, une soudaine espérance brilla d'abord à mes yeux ; puis, je songeai que je devrais mon retour à ceux qui m'avaient proscrit. Je vis ma grâce tomber aux pieds de la marquise, peut-être parmi d'indignes hommages. « Non, m'écriai-je, en me levant avec colère; ma sœur et « moi nous ne tendrons pas la main à de tels bienfaits! « Mille fois plutôt traîner ma vie au bout de l'univers et « souffrir tous les tourments auxquels ton malheureux « frère est en proie. Ah! ajoutai-je, tu m'obliges à te le « dire : c'est toi qui les causes! Ce sont tes liens, ton éloi- « gnement, notre séparation qui me désolent et me dévo- « rent. Tout le reste n'est rien. Si je succombe à un cha- « grin, c'est celui-là qui m'aura vaincu : t'appeler, te « chercher toujours et ne te voir, ne t'entendre jamais, n'a- « voir jamais ton conseil, ta pensée, ton inspiration! Ah!

« sache-le bien, il n'y a pas de séductions et d'entraîne-
« ments, pas de feux d'ici-bas qui pussent suppléer aux
« doux et purs rayons de ton amitié. »

Ma pensée s'était fait jour malgré moi dans ce combat; je m'affaissai sur moi-même; je sentais la vie suspendue en moi. Maria, effrayée d'abord de mes paroles, ne le fut plus que de l'état où j'étais. Elle me prit la main et me dit :
« Mon frère, c'est au roi lui-même que le marquis de-
« mandera ton retour. Il y va pour toi du présent et de
« l'avenir. Ah! il y va aussi du repos de ta sœur qui t'im-
« plore. Ma vie est triste. Ne sais-tu pas que toi seul éga-
« lement me consoles et me fortifies : ne m'abandonne pas ! »

« En parlant ainsi, elle avait les yeux attachés au ciel et immobiles; j'y voyais rouler des larmes qui y restaient captives. Je fus ébranlé dans ma résolution. J'apprenais quelles peines profondes régnaient dans son âme.

« Ton affliction me désole, lui répondis-je; si je t'avais lais-
« sée contente de ton sort, le mien eût été meilleur; je serais
« parti avec plus de courage et plus d'espoir! — Tu partiras? »
reprit-elle, en ramenant sur moi ses yeux ardents et fixes de feu qui semblaient saisir au fond de mon âme ma réponse.

« Mariquita bien-aimée, lui dis-je, te quitter maintenant
« me coûtera mille fois plus que de mourir. Mais il le faut!
« Le roi, que Dieu garde... et éclaire! ne fait, ne peut,
« n'ose, ne sait rien. Mon sort ne dépend que de don
« Manuel et de sa camarilla. Laissons d'autres se faire les
« instruments de la déchéance publique, en s'humiliant
« devant ce qu'ils méprisent! Moi, je ne serai pas compté
« parmi les clients de ceux qui vont détruisant toute vertu,
« toute dignité, toute prospérité nationales. Ils ne doi-
« vent voir à leurs pieds ni Maria, ni son frère. Mieux vaut
« nous séparer, ma sœur! De loin, tu m'estimeras, et tu me
« plaindras; je n'aurai pas tout perdu! » Moins maître de moi-même que Maria, je fondis en pleurs. Pleurs doux comme je n'en avais jamais versés; car en contemplant Maria, une voix me disait qu'avoir vu une fois dans la vie at-

tendris et touchés, comme ils l'étaient, ce cœur si haut, ce front si noble, ce regard si pur, c'était un destin que pourrait envier le monde. Un frère y devait trouver la consolation, la force, et peut-être la gloire.

« La marquise se taisait; le désespoir était dans ses yeux; je pris sa main : je la pressai. Don Domingo entra. Je le présentai à ma sœur. Il fut saisi en sa présence d'un mouvement de surprise et d'admiration qu'elle ne put s'empêcher de remarquer. « Vous me voyez désolé, me dit-il; « un courrier, que Matéa m'adresse, m'instruit d'une ca- « tastrophe qui rompt tous mes plans. La faillite d'une mai- « son de Londres m'oblige à vous quitter. Adieu! embras- « sons-nous : j'irai bientôt vous rejoindre. Adieu, mon ami, « et je dirais mon fils. Je rentre pour écrire à la hâte au « vice-roi une lettre que je vais vous envoyer à bord. »

« Je fus atterré de ce coup nouveau. Ainsi, tout appui m'était retiré sur ces plages lointaines vers lesquelles je m'élançais. « N'importe! » dis-je à Maria, qui tenait la tête inclinée et les mains jointes, dans l'attitude de la méditation et de la prière; « n'importe! je serai seul, sans protec- « teurs, sans ami, sous un ciel inconnu; mais ton image « sera à mes côtés, et du moins je ne plierai pas sous l'in- « justice du sort et des hommes! »

« J'étais hors de moi, Maria me pressa dans ses bras : « Tu veux quitter ta pauvre sœur, » me dit-elle d'une voix déchirante; « quitter l'Espagne, quitter tout ce qui « t'est cher?... Tu as raison! » reprit-elle avec fermeté; « ton sort sera plus noble et peut-être plus heureux. Oh! » ajouta-t-elle, en ne retenant plus ses larmes, « tu as rai- « son! il ne faut pas fléchir devant l'iniquité. »

« Un soldat parut; il m'apportait l'ordre de me rendre dans deux heures au navire. Maria serra ma main et me dit, avec l'expression de la douleur vaincue et de la fierté satisfaite : « Quand j'ai su que tu entrais au service du « roi, notre seigneur, j'ai commandé à Bordeaux une épée « sur laquelle sont gravés d'un côté nos deux noms, et de

« l'autre ces mots : *Dieu, le roi, la patrie.* Elle n'est pas « bénie. Viens ! nous entrerons dans la première église qui « s'offrira sur notre route ; nous demanderons ensemble à « ma bienheureuse patronne de te protéger sur les mers, « de t'accorder des consolations dans ton exil et de ne pas « rendre éternels nos adieux. J'ai foi que cette épée servira « bien la monarchie et qu'elle te vengera. Crois que je n'au- « rais pas été aussi faible si j'avais, comme l'infante du « poëte, pu partager les périls fraternels ! »

« En s'exprimant ainsi, elle avait une sérénité sur son front, avec un mélange d'éclairs et de larmes dans ses yeux, qui n'étaient pas de ce monde. Nous nous taisions. Ma tête était tombée sur son épaule. Elle aperçut cette croix de son berceau, que, depuis Salamanque, je portais avec sécurité flottante et visible sur ma poitrine. Elle eut un mouvement de douleur inexprimable, et me demanda, d'une voix glacée, de quelle main j'avais reçu ce souvenir. « De la seule main « de femme, lui répondis-je, de qui j'eusse accepté ce signe « de foi et de rédemption : de toi-même, il y a bien long- « temps, le jour où ce saint nom de sœur me fut appris, où « il me fut commandé de t'aimer... Jamais ordre n'aura été « si bien rempli ! » ajoutai-je. Et je lui racontai cette histoire. Un éclair de joie illumina son front. « Cette croix, lui « dis-je, est pour moi un talisman. Je sens que par elle je « serai toujours digne de toi devant les hommes. — Mon « frère, qu'elle te fasse penser à Dieu... et t'y fasse penser « toujours ! Je n'ai pas de grâce plus grande à lui demander. « Car tu viens de me rendre bien heureuse !... Qui m'eût dit « que je le serais aujourd'hui ? »

« A ce mot, sa main serra la mienne brusquement ; son front pâlit ; sa tête se renversa. Elle était évanouie. Elle le resta longtemps. J'appelai du secours. J'étais au désespoir. Enfin, elle rouvrit les yeux, et, s'efforçant de sourire, « tu le vois ! « je suis une bien faible femme ; je me croyais plus forte... « Il y a des joies trop subites et des émotions trop vives « pour un cœur brisé. Maintenant, allons prier Dieu en-

« semble. Grâce à toi, j'aurai aussi à le remercier! Et hâ-
« tons-nous, ajouta-t-elle avec une angélique expression de
« résolution et de tendresse, nos moments sont comptés. »

« Nous partîmes. Le messager du gouverneur, vétéran blanchi sous le harnais, remplissait, avec une sorte de douleur et de honte, la tâche de surveiller mes pas. Une église s'offrit sur notre route. Tendue de noir tout entière, elle avait reçu ou attendait la visite suprême de quelque illustre mort; les cierges de cire jaune n'étaient allumés que dans le chœur : un reflet incertain de clarté arrivait à peine au fond d'une étroite chapelle où s'accomplissait le divin sacrifice. Je demandai au prêtre, dont la croix épiscopale me frappa, la consécration du noble présent de la marquise. Le soldat l'étendit sur ma tête; le ministre de Dieu prononça les paroles saintes, et je ceignis l'épée que me donnait la plus pure des femmes, que Dieu bénissait par la bouche de son ministre, qui portait tracés les devoirs pour lequels j'ai mille fois donné mes jours! Cette épée, Bonaparte, alors qu'il me tenait captif, la laissa à mes côtés jusques en sa présence, et le roi dont elle défendit la couronne..... ce roi (que Dieu garde!) me l'a ravie!

« La pompe lugubre du lieu, le faible rayon de lumière qui éclairait le pâle visage de Maria et me montrait le bon Antonio agenouillé derrière nous, les devoirs que je contractais, mon exil, ma douleur, les sentiments contraires entre lesquels j'étais partagé, donnaient à la scène la plus simple quelque chose d'imposant qui me pénétra d'un pieux recueillement. Je ne sentais plus en moi que les émotions dignes d'un tel lieu et d'un tel moment. La religion a une majesté devant laquelle se tait la douleur, et une onction qui mêle aux étreintes les plus poignantes les douceurs d'une grande espérance.

« Maria m'accompagna sur le port. Là je la pressai sur mon cœur; j'inclinai mes lèvres sur son front de sainte et d'ange avec une ineffable douceur, et je m'arrachai à ses adieux. Elle m'avait revêtu d'une force divine.

« Demeurée sur la jetée, elle tenait ses yeux tournés vers moi. Nos regards ne pouvaient plus se rencontrer qu'ils se devinaient encore. L'ancre fut levée. Un cri de *vive le roi!* partit de toutes les bouches, et le navire s'ébranla. Au premier mouvement du frêle édifice qui allait, à travers les immensités de l'océan Atlantique, porter mon existence sur une autre moitié du monde et de ma patrie, mon cœur se serra. Mon père, ma mère, Maria, Maria surtout qui était là, et la terre natale m'échappaient en même temps. Aucune autre pensée ne se mêla à ces images. Aucune apparemment ne se liait à des sentiments assez purs pour un cortége si saint et une heure si solennelle.

« Au milieu de la rade, un canot nous amena un homme qui courut à moi et me baisa la main, qu'il couvrait de larmes : c'était le bon Antonio apportant le message que don Domingo m'avait promis. « Ce matin, me dit-il, j'étais « allé de bonne heure chercher au tribunal de la pénitence « l'absolution de mes fautes; à ce moment, arrivait à l'Église « un digne prélat qui allait aussi s'embarquer, et je lui ai « dit à genoux : Seigneur, votre seigneurie illustrissime me « rendrait le plus heureux des serviteurs de notre Seigneur « Jésus-Christ, si elle daignait dire une messe pour mon père « vieux et malade, pour moi pauvre pécheur, puis pour un « jeune cavalier contraint de quitter ses parents comme j'ai « quitté les miens, et de courir au bout du monde. Une messe « de votre seigneurie porterait avec elle tant de grâces de « plus!... Caballero, jugez de ma joie quand Dieu vous a « conduit aux pieds de l'autel, où un évêque priait pour vous. « Vous voyez bien que les bons présages ne vous manquent « pas, et je vous quitte plus content que je n'aurais pensé : il « me semble impossible que ce soit pour longtemps. » A ces mots, il pressa de nouveau ma main sur ses lèvres, la mouilla de ses larmes, et je l'embrassai ; ce fut ma dernière impression de douceur sous le ciel des Espagnes : le bon Andaloux représentait alors auprès de moi tous les êtres chéris qui étaient enlevés à mon amour. Maria venait de se

perdre dans l'éloignement. Nous avions tourné le promontoire de la tour d'Hercule, et, en voyant la tour antique fuir loin de nous sur son piédestal de granit, je me demandai si une ombre que j'apercevais sur le rocher n'était pas Maria encore venue là pour me suivre du regard au fond de l'Océan. Bientôt le canal du Ferrol, ce vieux témoin de notre ancienne gloire, et la rade elle-même, s'effacèrent. Antonio descendit sur le canot de l'amirauté qui retournait à la ville. Je le chargeai de ma dernière pensée pour Maria. Je lui envoyai l'écharpe d'ordonnance que je portais, sans prévoir quel usage elle en ferait un jour, et je demeurai seul, tout à fait seul au milieu des mers. A ce moment, je pressai sur mon cœur la croix de Maria. Les monts granitiques de la côte, le cap Prior, le Finistère enfin, se confondaient avec les nuages de l'horizon; la terre ne pouvait plus rien pour moi. Je cherchais un asile plus haut.

« Longtemps mes regards demandèrent aux profondeurs de l'orient une vue dernière de cette Espagne loin de laquelle j'étais emporté. Une fois, nous aperçûmes encore, en avant des côtes de la Galice, le petit archipel que les anciens consacrèrent aux dieux. La Gaule avait aussi, sur le même rivage, son île sacrée. Je devais bientôt trouver sur les bords opposés de l'Atlantique un banc de sable, voué jadis par l'Indien à ses idoles. Ainsi, des autels étaient dressés de tout temps aux avant-postes des deux mondes; la même pensée, sous des rites divers, élevait là le cœur de l'homme vers une Providence commune; les deux hémisphères, inconnus l'un à l'autre, s'avançaient l'un vers l'autre en même temps, pour sacrifier et prier, devant cet Océan qui les séparait, qui devait les réunir un jour, en propageant chez tous deux la richesse, les arts, la liberté, la foi, la civilisation en un mot, ce présent du ciel que Rousseau maudit et qui renferme tous les biens de ce monde. »

LIVRE SEPTIÈME

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA.

L'AMÉRIQUE.

A l'occident des colonnes d'Hercule, et à de vastes distances, est une île considérable par son étendue et par sa fécondité. Montagneuse, arrosée en tout sens par des fleuves navigables, couverte de vastes et épaisses forêts, possédant des arbres et des fruits de toutes les espèces, du gibier et de la bête fauve en abondance, les rivages les plus poissonneux, et un climat qui permet à la terre de conserver toute l'année ses richesses et sa parure, elle semble destinée à des dieux plus qu'à des hommes. Des Phéniciens, naviguant au delà des colonnes d'Hercule, y furent jetés par les vents après une longue navigation. Les Tyrrhéniens pensaient à y envoyer une colonie; les Carthaginois les en détournèrent. Maîtres de la mer, et prévoyant la chute de leur ville, ils se réservaient de partir en colonie pour une contrée inconnue au reste du monde.

DIODORE DE SICILE, liv. V, XIX, Ed. P. Wesseling.

Traversée de l'Océan. Mort d'une hirondelle. — Don Isidro, évêque de***. Composition du haut clergé. — Dissensions civiles. — Golfe du Mexique. Mouillage de la Vera-Crux. Ile des Sacrifices. Tempête. — Population de la Vera-Crux. Haines des races. Caractère des Espagnols du Nouveau-Monde. — Procédure espagnole. — Température du Mexique. Aspects. Productions. — Ruines. Races anciennes. Hiérarchies. Condition des Indiens. — Inimitiés. Richesse. Avenir. — Rébellion de don Marcos. Don Christoval. Guatimotzila. — Combat de Mamanchota. — Succès de don Alonso. Miséricorde de l'évêque. — Vallée de Mexico. Pyramides de Téotihuécan. Les Chinampas. Mexico.

I.

« Longtemps l'oiseau du continent nous suivit sur les mers. Qui pourra dire quel charme, dans ce passage d'un hémisphère à l'autre, on trouve à contempler ces hôtes de l'Europe devenue tout entière la patrie! Mon cœur aimait à suivre leur vol, et je m'attristais en les voyant peu à peu nous abandonner pour les cieux du Nord. Tous nous avaient délaissés, quand un jour une hirondelle, les ailes appesan-

ties, le corps presque glacé, vint, toute accablée de lassitude, chercher un abri sur le navire. Les vents la chassaient vers les plaines inhospitalières de l'Océan; je la pris dans mes mains; j'essayai de réchauffer ses membres qui tremblaient du froid mortel. C'était elle peut-être qui, au milieu des monts de Buytrago, avait souvent signalé à mon enfance le retour du printemps. Peut-être, depuis mon départ, avait-elle vu ma sœur prier pour moi sur le rivage. Cependant, elle mourut sous mon souffle impuissant, et, le dirai-je, ce ne fut pas sans émotion que je rendis à la mer cette compagne de mon exil. Hélas! dans ce monde nouveau qui m'attendait, trouverais-je les soins que je lui avais donnés?

« Là finit pour moi l'Europe; je me trouvai plus seul encore sur le navire. Personne ne m'y était connu, si ce n'est un évêque, celui qui venait de bénir mon épée. Il avait marié ma sœur. Je l'avais rencontré à Madrid la veille de mon départ, chez Matéa : c'était don fray Isidro. Jamais abord ne fut plus imposant; une sérénité austère manifestait la rigide fermeté de sa conscience; sa tête demi-chauve, que les macérations avaient de bonne heure blanchie, était pleine de majesté. Il allait dans la Nouvelle-Espagne pour y prendre possession de l'un des plus vastes diocèses d'outre-mer. Son zèle apostolique dans des missions périlleuses, une sévérité que le soupçon même n'atteignit jamais, furent autant de titres qui le portèrent à l'épiscopat. Le pouvoir n'avait pas réussi à corrompre les promotions pastorales. Grâce au maintien des anciennes formes qui restreignent les présentations de la Camara[1] dans un cercle où ne peut pénétrer l'indignité, le haut clergé des Espagnes se recommande au public par la double autorité des lumières et des mœurs. Au milieu des désordres de notre gouvernement, de notre société, du clergé régulier, il faut le dire, l'Église restait un sanctuaire où la vertu n'était pas inutile à l'ambition.

[1] Voir la note de la p. 65.

LIVRE SEPTIÈME

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA.

L'AMÉRIQUE.

A l'occident des colonnes d'Hercule, et à de vastes distances, est une île considérable par son étendue et par sa fécondité. Montagneuse, arrosée en tout sens par des fleuves navigables, couverte de vastes et épaisses forêts, possédant des arbres et des fruits de toutes les espèces, du gibier et de la bête fauve en abondance, les rivages les plus poissonneux, et un climat qui permet à la terre de conserver toute l'année ses richesses et sa parure, elle semble destinée à des dieux plus qu'à des hommes. Des Phéniciens, naviguant au delà des colonnes d'Hercule, y furent jetés par les vents après une longue navigation. Les Tyrrhéniens pensaient à y envoyer une colonie; les Carthaginois les en détournèrent. Maîtres de la mer, et prévoyant la chute de leur ville, ils se réservaient de partir en colonie pour une contrée inconnue au reste du monde.

DIODORE DE SICILE, liv. V, XIX, Ed. P. Wesseling.

Traversée de l'Océan. Mort d'une hirondelle. — Don Isidro, évêque de***. Composition du haut clergé. — Dissensions civiles. — Golfe du Mexique. Mouillage de la Vera-Crux. Ile des Sacrifices. Tempête. — Population de la Vera-Crux. Haines des races. Caractère des Espagnols du Nouveau-Monde. — Procédure espagnole. — Température du Mexique. Aspects. Productions. — Ruines. Races anciennes. Hiérarchies. Condition des Indiens. — Inimitiés. Richesse. Avenir. — Rébellion de don Marcos. Don Christoval. Guatimotzila. — Combat de Mamanchota. — Succès de don Alonso. Miséricorde de l'évêque. — Vallée de Mexico. Pyramides de Téotihuécan. Les Chinampas. Mexico.

I.

« Longtemps l'oiseau du continent nous suivit sur les mers. Qui pourra dire quel charme, dans ce passage d'un hémisphère à l'autre, on trouve à contempler ces hôtes de l'Europe devenue tout entière la patrie! Mon cœur aimait à suivre leur vol, et je m'attristais en les voyant peu à peu nous abandonner pour les cieux du Nord. Tous nous avaient délaissés, quand un jour une hirondelle, les ailes appesan-

aussi, étais-je destiné à appeler sur ma tête ces outrages, ou à les lancer sur autrui [1], lorsque j'aurais pris couleur dans ces grands différends qui divisent le monde? L'avenir me parut dès lors chargé d'un péril que je n'avais pas prévu; après avoir cru jusque-là que toute l'affaire de la vie consistait à mériter l'estime, j'apprenais que ce n'était pas assez, que les flétrissures de l'esprit de parti pouvaient atteindre le plus noble cœur. Dans un pays livré à des discordes, la considération publique n'existe pas; à sa place règnent parallèlement deux voix ennemies, toutes deux également impérieuses dans leur exigence et inexorables dans leurs arrêts. Cette vue nouvelle de la carrière qui s'offrait à moi me pénétra de tristesse. L'âge m'a instruit à placer les conseils du devoir au-dessus de tout autre suffrage; mais la puissance des années n'a pas été jusqu'à détruire entièrement ma première manière de sentir. Je plains quiconque ne souffre pas des sévérités, même injustes, d'un honnête homme.

« Cependant, les scandales de la cour et la langueur de la monarchie paraissaient au prélat exiger de puissants remèdes; en particulier, il contemplait avec douleur la ruine des colonies, le sort misérable des Indiens, les haines de couleur à couleur, les mépris de caste à caste, l'oppression commune, l'envoi d'administrateurs et de magistrats perdus de renommée, tout ce qui devait nous aliéner tôt ou tard et nous ravir nos royaumes d'outre-mer. Lui aussi donc voulait la régénération publique. « Mais songez, ajou-
« tait-il, qu'il n'est point de réformes bienfaisantes si elles
« ne descendent du trône, ainsi que viennent du ciel toutes
« les richesses de la terre. Faire arriver l'action souveraine
« de la multitude à ses maîtres, comme veut don Domingo,

[1] On est contraint d'insister sur ce que ce passage, avec le mot même de flétrissure, se trouve textuellement dans l'édition de 1823, c'est-à-dire plus de vingt ans avant une discussion fameuse qui n'eut que trop de retentissement dans les chambres, à la fin du gouvernement de 1830. Le vote de l'ambassadeur et du vice-président de la chambre des députés ne fit que se conformer au sentiment si précis de l'écrivain.

« c'est vouloir que le Tage et l'Orénoque remontent vers « leurs sources; c'est réunir la plus grande des folies au « plus grand des crimes. »

« Le saint évêque me présentait les affaires de ce monde sous des aspects nouveaux. Je me plaisais à considérer leurs faces diverses : mon jugement s'arrêtait d'une manière plus sûre aux doctrines et aux sentiments qui devaient diriger ma vie.

II.

« J'agitais ces pensées devant un spectacle digne d'elles. Rien n'impose et n'émeut comme la traversée de l'Océan. Perdu dans l'immensité de ce mouvant désert, séparé de l'abîme seulement par la planche du navire, l'homme passe tour à tour par tous les mouvements contraires. La pensée de sa puissance l'élève autant que la grandeur de la nature le surprend et l'accable. Là, comme sur la terre, la nuit a des beautés plus saisissantes encore que les pompes du jour. Alors rien ne le distrait du bruit des vagues; leur grave harmonie charme notre âme, comme un accompagnement solennel qui la soutient et l'exalte. Reflétés et grossis par le miroir des eaux, les innombrables flambeaux qui brillent à la voûte du firmament, nous entretiennent de la main qui a tout créé. L'homme frivole s'étonne de penser et de sentir; le sceptique, de croire; celui qui souffre, de retrouver espoir et courage; car, dans la force qui impose, se révèle la bonté qui console. Je combattais la douleur de mon exil et le regret de tous les biens qu'il m'avait ravis, en songeant à la gloire du génie espagnol qui a fait présent d'un monde au genre humain. Il n'y a pas eu de si grande chose dans l'histoire des hommes, et toute affliction s'adoucit pour un cœur espagnol devant les titres d'honneur de son pays. O Maria, pour être digne de toi, il fallait se faire une loi de sentir ainsi!

« Le ciel resta constamment sans nuages; un vent favorable nous conduisit en vue de l'Amérique. Nous avions

traversé les Antilles, suivi la route que frayait Colomb il y a trois cents ans, aperçu enfin dans les vapeurs rougeâtres de l'horizon, comme deux vapeurs immobiles, au-dessus de la longue ligne des Cordillères, le *coffre* de Pérote et le pic neigeux d'Orizaba, qui s'élancent avec majesté du milieu des Alpes mexicaines. Les chaînes de Saint-Martin et de Guasacuasco déployaient, par delà le séjour des orages, le majestueux amphithéâtre d'un continent plus élevé que les monts Pyrénées au-dessus des mers. La Providence, en dotant la Nouvelle-Espagne de tout ce qui devait appeler les ambitions étrangères sur ses rivages, sembla l'armer de tout ce qui pouvait assurer sa défense. Le golfe du Mexique, dans la longue étendue de son contour, n'offre aux navires que de périlleux mouillages; celui de la Véra-Cruz est le plus protégé de tous. Il l'est par une foule de bancs de sable et d'îlots à l'abri desquels les navires jettent l'ancre, et, là, deux monstres destructeurs se sont partagés l'empire de l'année : la fièvre jaune et le vent du nord règnent successivement, d'une manière impitoyable, depuis un solstice jusqu'à l'autre. On dirait la mort elle-même commise à la garde de cette plage inhospitalière, et attendant l'étranger pour l'immoler sous les coups d'un fléau affreux, ou sous ceux de la tempête.

« J'arrivai en octobre : c'était la fin de la saison des ouragans. Nous nous félicitions de leur avoir échappé. Déjà nous avions atteint l'île qui porte le château de Saint-Jean-d'Ulloa, qu'on a nommée la Galliègue (la Galicienne), par un soin touchant, pour que l'Espagnol, en abordant ce rivage, y retrouve la patrie. La plage de Chalchin-Huécan, celle où Fernand Cortez planta ses enseignes héroïques, déroulait, jusque vers le rideau lointain des montagnes, son aspect aride et monotone. La Véra-Cruz, non moins monotone, nous laissait voir ses dômes, ses clochers mauresques qui ont l'air, comme dans tout le Mexique, de minarets chrétiens, ses noirs remparts que les eaux de l'Océan et une mer de sable assiégent à l'envi, ses noirs vau-

tours, ses *sopilotes* sans nombre, partout planant tels que de tristes présages. Déjà les passagers, qui auparavant tenaient leurs regards attachés sur la terre, se retournaient vers l'Atlantique, comme vers une belle demeure qu'on va quitter, pour y jeter un dernier regard. Le château d'Ulloa fuyait derrière nous au milieu des flots. Son artillerie saluait notre navire et son royal pavillon, grandes voix qui nous portaient la bienvenue d'un monde nouveau et qui appelaient sur la massive jetée, dont les rochers, les sables et les basses eaux nous séparaient, la foule impatiente. Moi seul, je ne voyais pas tendus pour m'accueillir, sur ce rivage inconnu, les bras d'une sœur, d'une amante, d'une mère!

« Tout à coup, quand la vague se brisait partout sur les rescifs de la plage, le mercure s'agite; une brise légère se fait sentir. Le soleil verse sur nos têtes un feu plus ardent; la mer soulève tous ses flots; l'ouragan déchaîne toutes ses furies; la tempête nous emporte vers les bancs redoutables de l'île des Sacrifices. Là, autrefois, avant que la religion de Jésus-Christ fût venue dissiper les superstitions sauvages, l'indigène versait le sang humain en l'honneur de ses dieux. Ces bords sont restés homicides. Seulement, aujourd'hui l'Océan prend lui-même ses victimes.

« Nous fûmes jetés sur les sables; le navire se dressant sur sa quille engravée semblait attendre l'effort d'une vague de plus pour s'élancer vers le ciel : il ne nous restait qu'à mourir.

« Aux signes précurseurs du fléau, chacun s'était hâté d'offrir à son patron céleste une partie de ces biens pour lesquels la plupart traversaient les mers. L'équipage venait de promettre à l'apôtre de Compostelle un mât d'argent de trente coudées. Mais il ne s'agit plus du salut terrestre; les intérêts de ce monde sont finis : nous nous sentons arrivés sur le seuil des deux vies. Les uns, le rosaire en main, d'autres baisant de saintes images, ou découvrant un scapulaire caché sous leurs vêtements, celui-ci baignant de

larmes des reliques sacrées, celui-là heureux, dans le commun désastre, de posséder un morceau de la vraie croix, tous, la tête baissée sous la main de celui qui donne l'existence et qui la reprend, détournent les yeux de l'abîme pour ne plus penser qu'à l'éternité dont le règne commence.

« Les cris de quelques mères, les pleurs d'un enfant qui reçoit les adieux paternels et ne sera point orphelin, les embrassements de deux époux destinés à ne plus se revoir ici-bas, n'ont troublé qu'un moment le silence unanime : tout est à genoux et prie. Seul debout sur le tillac, tel qu'une vision des livres saints, don fray Isidro, avec ses cheveux blancs et sa longue robe qu'agite la tempête, étend sa main armée du crucifix, et, nous bénissant d'une voix aussi ferme que si elle partait déjà des célestes demeures : « J'ai reçu, » ajoute-t-il avec un accent qui domine les bruissements de la tourmente, « j'ai reçu le ministère de remettre les pé- « chés de quiconque se repent. » — Comme il disait, la dernière vague s'élève au loin ; elle grossit, elle marche, elle arrive semblable à une montagne roulante... « Au nom du « Père, du Fils et du Saint-Esprit, reprend le pontife, je vous « absous, mes frères ! » — Aux paroles sacrées succède un morne silence, et au silence un fracas épouvantable. Le cri d'adieu à la patrie, le cri de *vive le roi !* se fait encore entendre : cette fois, il part du milieu de l'abîme.

« Le choc qui brisa le navire nous avait rapprochés du rivage ; il n'était pas impossible d'y atteindre. Auprès de moi, don Isidro, ballotté par les lames, allait disparaître pour toujours. Je le saisis. Le flot nous portait vers le continent ; rien n'est plus extraordinaire que ces impressions contraires de l'homme tour à tour plongeant dans de vastes gouffres, ou dominant les cimes de la mer aussitôt brisées. Je croyais voir sur le rivage doña Léonor, Maria, la comtesse peut-être, me tendre leurs bras, Maria surtout me montrer le ciel et me guider au port. Ces prestiges doublaient mon courage. Exaltée par le mouvement terrible des vagues, mon imagination poursuivait je ne sais

quelles grandes chimères, je ne sais quels brillants fantômes. Cette fièvre de l'espérance alla enfin jusqu'au délire. Je me rappelle que Maria, comme un ange du ciel, les ailes éployées, enlevait l'évêque et moi aux divins parvis.

II.

« J'ai tout oublié depuis lors. A mon réveil, je me sentis porté par deux hommes. Une foule curieuse m'environnait; l'Indien cuivré, quelques noirs africains, des métis de toutes les nuances qu'on peut imaginer, s'y mêlaient à des Espagnols européens et des créoles, ou Espagnols d'Amérique, en grand nombre. Ces aspects bizarres, ces couleurs, ces traits d'une diversité tranchante, m'apprirent que je revenais à la vie sous un ciel nouveau, dans un monde étranger pour moi. Les groupes se pressaient à mes côtés, cherchant à reconnaître dans la coupe de mon visage ou dans l'accent de mes premières paroles quelques traits de la province qui m'avait vu naître. Leur intérêt me ramina, et, invoquant la patrie de mes aïeux, je répondis que j'étais vieux Castillan. A ce mot, tous s'éloignèrent; je restai seul sur la plage brûlante.

« J'ignorais que les fils de la Biscaye, de la Catalogne et de la Galice, les plus nombreux de nos citoyens établis dans l'autre hémisphère, formassent des corporations dont l'hospitalité partiale repousse tout ce qui leur est étranger. Enfants d'une même patrie, on les voit, de race en race, constituer sur le même sol des colonies que leurs rivalités séparent, et ils s'entendent là, comme leurs pères s'entendaient en Europe, pour vouer aux sujets de la couronne de Castille cette inimitié jalouse que leur portent, depuis la réunion successive, les autres sujets du roi catholique.

« La pitié de quelques mousses me promena cependant de rue en rue à travers la Véra-Cruz. Je n'avais recouvré mes sens que ce qu'il fallait pour comprendre sous quels auspices je prenais possession de mon exil. Mais je sus que l'évêque était sauvé et une maison fut ouverte à ma misère. J'élevai à Dieu mes actions de grâces.

« Il me fallut bien des jours pour reprendre mes forces. Une lente promenade sur les remparts était mon unique distraction. J'allais le soir contempler la marche éternelle de ces vagues qui s'avancent toujours, et toujours expirent devant la parole divine : « Tu viendras jusqu'ici et tu n'iras « pas plus loin ! » Je réfléchissais aux révolutions qui ont changé la face de l'Atlantique : car la loi de l'instabilité est la seule qui soit immuable dans le monde. L'Océan la reconnaît à l'instar de la terre même, et des empires qui la couvrent, et de nous autres hommes qui agitons à sa surface nos ambitieuses misères. Ce golfe immense fut-il creusé par la même catastrophe qui aplanit, dans la nuit des temps, la digue d'Abyla et de Calpé, et fit le détroit de Gibraltar ?... Grands problèmes que la science a pu poser, qu'elle ne peut résoudre ! Qui nous dira d'où viennent les courants qui tracent, dans le sein des mers, la route que les Colomb, les Cortez, les Pizarre, les Soto suivirent pour porter à ce monde barbare le christianisme et la civilisation ?

« Peut-être les eaux dont j'écoutais le bruissement, dont je suivais de l'œil les lames étincelantes, avaient-elles baigné les bords de ma patrie. Combien de fois ne passais-je pas les nuits enveloppé dans mon manteau à l'extrémité du môle, sous la tente radieuse et pure du ciel des tropiques, bercé par les vents qui avaient failli me donner la mort ? La lune s'élevait devant moi, du sein des mers ; elle me disait où était la patrie. Je croyais voir paraître un messager des êtres qui m'étaient chers. Maria devait avoir les yeux attachés sur le céleste flambeau, et je cherchais avec confiance, parmi les sentiments dont j'étais agité, celui qui l'occupait alors ; puis, je songeais que si une autre contemplait à la même heure ce ciel dont la voûte immense nous enveloppait à la fois sur des bords contraires, c'était peut-être sans mêler mon souvenir à sa rêverie. Dieu seul savait quels intérêts remplissaient son cœur, et cependant la sombre pensée du dernier soir, le regard fixe et ardent du dernier matin, entretenaient en moi, comme des dards brûlants, je

ne sais quelle fièvre et quelle agitation exaltées. Il s'y mêlait des doutes, des soupçons, tous les soins inquiets d'un sentiment dont je connaissais par moment les transports, sans en connaître ni les douceurs, ni les espérances.

« Quand je pus enfin commencer à tourner mes regards vers la province lointaine où je devais rejoindre mes drapeaux, ce furent d'autres douleurs. Je sentais que ce serait m'éloigner encore de l'Espagne ; car ce serait dire adieu à l'Océan qui me tenait en communication avec l'autre rivage, mettre entre l'Europe et moi des distances, des territoires, des déserts sans bornes, ajouter en un mot un exil nouveau à mon premier exil.

III.

« L'hôte qui m'avait accueilli était un jurisconsulte renommé par son instruction, mais consacrant ses heures à la prière, au sommeil et au repos, se soulevant pour se mettre à genoux devant les images saintes dont sa maison était tapissée, et, ensuite, n'ayant plus le courage d'appliquer son attention aux affaires sans nombre dont il était chargé. Après cela, qui eût deviné en lui des passions bouillantes?

« Mon séjour auprès de lui ne me fut pas inutile. J'appris que l'Espagnol des colonies semble encore plus entraîné que l'Espagnol de l'ancien monde au jeu déplorable qui consiste à spéculer sur les erreurs de la justice humaine. Là aussi l'orgueil est, plus encore peut-être que l'intérêt, une source féconde de conflits juridiques. Tous les vices de la métropole se sont acclimatés dans l'autre hémisphère, et ils paraissent y avoir jeté de plus profondes racines. La fierté du créole naît moins de sa dignité d'homme ; c'est une soif de titres, d'ordres, de grades. La main toujours tendue aux faveurs de la mère-patrie qu'il accuse et maudit toujours, avide de tout ce qui l'élève à la hauteur de l'Européen, inexorable sur tout ce qui inquiète sa vanité, les *Audiences royales* (cours supérieures) ne retentissent que du bruit de ses droits méconnus et de ses prétentions

teindre, en quelques marches, le Mexique, la Californie, l'Océan Pacifique; dès à présent, il l'établit sur nos flancs, sur nos côtes, en face de ses Antilles et des nôtres, de Cuba, de la Jamaïque, de Saint-Domingue; il la met partout en contact avec nos populations; il ouvre tous nos domaines à ses maximes, à son prosélytisme, à ses armes! La nouvelle se propagea comme l'éclair. Ce fut longtemps un soulèvement, un effroi universel. L'indignation égala la douleur; elle se partageait entre Godoy et Bonaparte. Les liens de la métropole et de ses royaumes d'outre-mer semblèrent subitement détendus. Un vent du septentrion souffla en quelques jours sur tout cet hémisphère espagnol. On put présager des commotions prochaines. Elles ne se firent pas attendre. Chaque jour en fait voir les suites. Elles se dérouleront de plus en plus aux yeux du monde. Ce restaurateur des autels, cet inventeur de dynasties, cet instituteur de la monarchie absolue chez les Français, aura livré toute une moitié du globe, catholique, espagnole et monarchique, à l'ambitieux essor de la race anglo-saxonne, par conséquent au protestantisme et à la république. Je laissai mon hôte, quand je partis, dans une consternation inexprimable. Son esprit n'était pas préparé à l'indépendance. Il ne savait que répéter: « *Vive Jesu Christo!* Par la vie de « Jésus-Christ, le Saint-Père à Paris et la Louisiane aux « États-Unis, que deviennent la religion, l'Espagne, l'ordre « social? Il n'y a plus rien (*nada*)! » Comme un homme qui sent les abîmes sous ses pas, qui ne voit plus d'avenir à son pays, il redisait épouvanté : *Nada!*

Je dois dire que je sentais sur ces grands événements comme lui, comme tout ce qui nous entourait. Rien ne m'a plus préparé au parti que j'eus à prendre quelques années plus tard, avec l'Espagne entière. Les trophées qui ont ébloui le monde n'effacèrent jamais à mes yeux ni ce manquement à nos droits et à notre fierté, ni l'offense gratuite et sanglante à des lois plus hautes. Toujours, je me rappelai ces belles paroles de Maria quand elle m'avait écrit: « Rien ne

« J'ai réfléchi bien longtemps depuis lors, combien, dans l'examen des actions humaines, on se trompe souvent quand on ne les juge que par leurs résultats directs, palpables, visibles, ceux enfin qui tombent sous les sens. Par là, on s'expose à excuser bien des actes violents des maîtres du monde, à se tromper dans la même mesure sur bien des tolérances apparentes de la Providence, faute de regarder assez avant et de discerner les effets lointains, les conséquences funestes, mille calamités dont on perd de vue la vraie cause. Ainsi, cette habitude d'un homme tout-puissant de ne connaître que le culte de la force, d'obéir à tous les instincts de sa passion personnelle et à tous les calculs de ses intérêts d'un jour, sans souci de la loi de Dieu et des hommes, a changé le cours entier des destinées d'un monde. Un acte qui eut lieu alors, sans parler encore de l'attentat de Bayonne, y a contribué immensément. Ce même mépris de toutes les notions du droit et de la justice qui fut toujours l'âme de sa politique et la grande facilité de son génie, après lui avoir fait abattre la race des Condé, avec tous les nobles fruits qu'elle pouvait porter encore, lui faisait traiter la généreuse Espagne, son alliée, sa vassale volontaire, soumise à lui livrer son sang, ses flottes, ses richesses, comme ferait un ennemi d'un ennemi vaincu et à terre. Dans les années précédentes, il avait exigé de nous la cession de la Louisiane, riche et vaste province, grande comme l'Europe, que nos navigateurs avaient découverte et nos colons défrichée, qui s'appuyait à nos royaumes d'outre-mer en les couvrant contre les États-Unis, et maintenant, par un caprice de sa pensée, dans un embarras de sa guerre maritime, pour un profit de soixante millions dépensés peut-être en quinze jours, sans consulter l'Espagne, sans se soucier de nos plus chers intérêts qui étaient ceux du monde, il rétrocède, il vend ce vaste empire à la république américaine, et, par là, il lui aplanit toutes les barrières; il lui livre un territoire immense, un immense rivage, la Nouvelle-Orléans, le plus grand fleuve de l'Amérique du Nord. Il lui permet d'at-

et à l'aridité des pôles. Bien souvent, j'eus à souffrir le poids d'un ciel embrasé, à travers ce continent où tout m'était nouveau, les productions de la nature, l'aspect du firmament, le visage des hommes. Perdu sans cesse au milieu de peuplades dont j'ignorais les vingt langues confondues; dépaysé par les splendeurs de la nuit comme par celles du jour; n'apercevant pas sur ma tête les astres connus de mon enfance, ni autour de moi les formes végétales, les sites, les horizons de ma patrie, je franchissais quelquefois de riches vallons où éclataient de toutes parts les miracles d'une éblouissante fécondité, ensuite des gorges creusées par la lave ardente, plus tard les neiges éternelles, trop souvent d'incultes savanes. Une fois passées ces villes de Puebla de los Angeles, de Xalapa, de San-Luis, de Guadiana, de Durango, de Zacatecas, et tant d'autres où le génie espagnol a porté les créations et les aspects du génie arabe, faisant régner ceux qu'il a dépossédés de Séville et de Grenade sur cet hémisphère ignoré d'eux, mon unique refuge était la hutte solitaire ou le *tambo* des muletiers, ce grossier hangar que la politique ombrageuse du conseil des Indes fit dresser au milieu des bourgades, à l'usage des passants, pour tenir la population cuivrée loin de tout contact avec des idées et des mœurs étrangères. Combien de fois la tortilla (ou crêpe) de maïs et le pulché de maguey furent-ils, pendant bien des jours, l'unique ressource de ma lassitude, de ma soif, de ma faim ! Je ne compte pas la surprise de quelques rôtis de lion, mets robuste que mes vingt ans étaient heureux de rencontrer.

« Grâce à Dieu, je ne fus pas assez dominé par les misères d'un tel voyage, pour ne point admirer la scène livrée à mes regards. L'Amérique est véritablement un monde nouveau pour l'Européen étonné. Comment peindre les effets superbes d'une atmosphère plus transparente que la nôtre, ouverte à de plus vives clartés prodigue de couleurs et de reflets, rapprochant de l'œil les distances, et dessinant de toutes parts, dans l'azur opaque des cieux, l'imposante structure de ces Cordillères, dont une croupe porte à la

hauteur des Alpes l'empire de Montézuma? Leurs flancs se déploient, chargés de cultures, de pâturages, quelquefois de forêts vieilles comme la création, souvent d'opulentes cités, partout de provinces qui seraient en Europe des royaumes; leurs cimes, éblouissantes de neige, s'étendent comme de vastes bandeaux d'argent sur le paysage immense qu'elles couronnent. Çà et là se détachent sur la voûte céleste, qu'ils semblent déchirer, tantôt des massifs immenses de roche vive qu'on prendrait pour des géants debout sur le sommet des monts, tantôt le basalte et ses formes capricieuses, ses débris réguliers de vastes colonnades, ses portiques tronqués, ses arcades d'une dimension surhumaine, ruines effrayantes de monuments qui n'existèrent pas. Souvent aussi vous vous arrêtez aux pieds d'un volcan dix fois plus élevé que l'Etna et le Vésuve. Ici les cônes d'Orizaba et de Pérote, aux pieds desquels vous passez, semblent des pyramides éternelles; ailleurs, ce sont les pics de Colima et de Jorullo; sur le plateau central, au-dessus de Mexico, et rendant en quelque sorte la capitale visible à tout l'empire, l'Iztaccihualt et le Popocatepetl s'élèvent avec majesté comme deux époux, rois des Andes mexicaines.

« Telle se présente cette colonie du Mexique ou de la Nouvelle-Espagne, cinq fois plus vaste que la métropole, dont la charpente est de porphyre ou d'or, dont la surface présente à l'industrie de l'homme de plus riches trésors que ceux de ses entrailles. Les tribus de végétaux, établies depuis les plaines du rivage et le fond des vallées jusqu'au séjour des éternels frimas, changent autour du voyageur, à mesure qu'il change de climat en s'élevant sur la croupe des monts. Aux plages des deux mers, *tierras calientes*, comme on dit, où la perle brille parmi les sables, commence la région du salutaire jalap, des ananas, de fruits délicieux qu'ignore notre Europe, du tabac, ce fidèle et fatal ami des Espagnols de l'un et de l'autre hémisphère, qui va, dans le palais des rois et des grands comme sous la tente sauvage

et à l'aridité des pôles. Bien souvent, j'eus à souffrir le poids d'un ciel embrasé, à travers ce continent où tout m'était nouveau, les productions de la nature, l'aspect du firmament, le visage des hommes. Perdu sans cesse au milieu de peuplades dont j'ignorais les vingt langues confondues; dépaysé par les splendeurs de la nuit comme par celles du jour; n'apercevant pas sur ma tête les astres connus de mon enfance, ni autour de moi les formes végétales, les sites, les horizons de ma patrie, je franchissais quelquefois de riches vallons où éclataient de toutes parts les miracles d'une éblouissante fécondité, ensuite des gorges creusées par la lave ardente, plus tard les neiges éternelles, trop souvent d'incultes savanes. Une fois passées ces villes de Puebla de los Angeles, de Xalapa, de San-Luis, de Guadiana, de Durango, de Zacatecas, et tant d'autres où le génie espagnol a porté les créations et les aspects du génie arabe, faisant régner ceux qu'il a dépossédés de Séville et de Grenade sur cet hémisphère ignoré d'eux, mon unique refuge était la hutte solitaire ou le *tambo* des muletiers, ce grossier hangar que la politique ombrageuse du conseil des Indes fit dresser au milieu des bourgades, à l'usage des passants, pour tenir la population cuivrée loin de tout contact avec des idées et des mœurs étrangères. Combien de fois la tortilla (ou crêpe) de maïs et le pulché de maguey furent-ils, pendant bien des jours, l'unique ressource de ma lassitude, de ma soif, de ma faim ! Je ne compte pas la surprise de quelques rôtis de lion, mets robuste que mes vingt ans étaient heureux de rencontrer.

« Grâce à Dieu, je ne fus pas assez dominé par les misères d'un tel voyage, pour ne point admirer la scène livrée à mes regards. L'Amérique est véritablement un monde nouveau pour l'Européen étonné. Comment peindre les effets superbes d'une atmosphère plus transparente que la nôtre, ouverte à de plus vives clartés prodigue de couleurs et de reflets, rapprochant de l'œil les distances, et dessinant de toutes parts, dans l'azur opaque des cieux, l'imposante structure de ces Cordillères, dont une croupe porte à la

hauteur des Alpes l'empire de Montézuma? Leurs flancs se déploient, chargés de cultures, de pâturages, quelquefois de forêts vieilles comme la création, souvent d'opulentes cités, partout de provinces qui seraient en Europe des royaumes; leurs cimes, éblouissantes de neige, s'étendent comme de vastes bandeaux d'argent sur le paysage immense qu'elles couronnent. Çà et là se détachent sur la voûte céleste, qu'ils semblent déchirer, tantôt des massifs immenses de roche vive qu'on prendrait pour des géants debout sur le sommet des monts, tantôt le basalte et ses formes capricieuses, ses débris réguliers de vastes colonnades, ses portiques tronqués, ses arcades d'une dimension surhumaine, ruines effrayantes de monuments qui n'existèrent pas. Souvent aussi vous vous arrêtez aux pieds d'un volcan dix fois plus élevé que l'Etna et le Vésuve. Ici les cônes d'Orizaba et de Pérote, aux pieds desquels vous passez, semblent des pyramides éternelles; ailleurs, ce sont les pics de Colima et de Jorullo; sur le plateau central, au-dessus de Mexico, et rendant en quelque sorte la capitale visible à tout l'empire, l'Iztaccihualt et le Popocatepetl s'élèvent avec majesté comme deux époux, rois des Andes mexicaines.

« Telle se présente cette colonie du Mexique ou de la Nouvelle-Espagne, cinq fois plus vaste que la métropole, dont la charpente est de porphyre ou d'or, dont la surface présente à l'industrie de l'homme de plus riches trésors que ceux de ses entrailles. Les tribus de végétaux, établies depuis les plaines du rivage et le fond des vallées jusqu'au séjour des éternels frimas, changent autour du voyageur, à mesure qu'il change de climat en s'élevant sur la croupe des monts. Aux plages des deux mers, *tierras calientes*, comme on dit, où la perle brille parmi les sables, commence la région du salutaire jalap, des ananas, de fruits délicieux qu'ignore notre Europe, du tabac, ce fidèle et fatal ami des Espagnols de l'un et de l'autre hémisphère, qui va, dans le palais des rois et des grands comme sous la tente sauvage

de nos pâtres, changer en une même tristesse apathique et fainéante l'ennui de la pauvreté et celui de la grandeur. C'est là que le Jatropha donne à l'indigène le pain nourrissant du manioc, là que le bananier tend aux mains de l'homme un aliment qui supplée aux céréales de nos contrées. La liane touffue est partout, prend toutes les formes, s'élance à toutes les hauteurs, décore toutes les maisons, écrase tous les arbres de sa parure aux cent bras et aux cent couleurs. Celle qui donne la vanille, embaume de ses parfums et tapisse de ses fleurs les fentes des rochers, la rive des torrents, l'épaisseur des bois. Partout s'étale l'aloès; partout se dresse le cactus gigantesque. A côté du cactus dont les dards menaçants abritent la cochenille, l'arbuste qui donne aux arts l'indigo, le cacaotier si précieux à la vie espagnole de l'Amérique aussi bien que de la Péninsule, le cotonnier, le peper, embellissent, de leurs précieux festons, le cours des fleuves ou les flancs des montagnes. La canne à sucre montre de tous côtés sa verdure légère. Le cafier atteint la limite des perpétuels printemps. Le riz et le maïs, l'igname et la patate parent cette fertile échelle. La vigne d'Asie et le froment d'Europe s'y rencontrent; l'olivier, le lin, le chanvre n'attendent que leur admission au droit de cité dans nos colonies, pour doter de biens de plus la patrie de l'argent et de l'or. A toutes les hauteurs se rencontre la pomme de terre, qui partage avec le chien, cet autre ami de l'homme, le privilége de s'acclimater partout où l'homme peut vivre; et, non moins facile à cultiver, plus bienfaisante encore, l'agave, semblable à une source miraculeuse, épanche, trois fois le jour, sous le nom de pulque, un breuvage peu goûté de l'Européen, mais qui est le miel et le vin des populations mexicaines, jusque dans le voisinage du nord.

« Cet heureux sol, propre aux cultures de toutes les contrées, n'a besoin que d'être foulé par le colon pour livrer à ses sueurs tous les métaux que peut renfermer le sein de la terre. Le fer, le cuivre, le mercure, l'or enfin, oubliés jusqu'à présent dans les mines de la Nouvelle-Espagne, sont

autant d'éléments d'une prospérité qui aura quelque jour l'ancien continent pour tributaire. Assis au centre du globe, le Mexique peut communiquer d'une main avec les ateliers de l'Europe, et de l'autre avec les comptoirs de l'Asie; il touche par la Californie à la Russie américaine. Il ne confine que trop désormais aux États-Unis. Deux Océans, mouillant quinze cents lieues de rivages, s'offrent des deux côtés comme liens, et, s'il le fallait, comme barrières des deux mondes.

« Les productions et les aspects ne changent pas seuls avec les climats. Les mœurs, les demeures, les traits mêmes des habitants se ressentent de cette influence souveraine. Mais l'homme a plus de force et plus de vie, à mesure que la végétation présente moins de vigueur et de beauté. C'est que les dons du travail sont meilleurs pour lui que ceux de la nature. A l'exemple de la population primitive, les conquérants se sont pressés dans les hautes régions, sur le vaste plateau d'Anahuac, centre d'une civilisation antérieure. Là, fleurirent, parmi des luttes sanglantes, les républiques Tlazcallanes et la monarchie des Aztèques, superbes rivales qu'on pourrait appeler la Grèce et la Perse du nouveau monde. Là, des cités que parent les œuvres du génie, les recherches du luxe, les bienfaits des arts, étalent leur civilisation européenne parmi les ruines de l'ordre de choses qui n'est plus. Là, se tiennent debout de vieux temples qui ont survécu à leurs fondateurs et à leurs dieux; des autels immenses, devant lesquels l'âme, frappée de leur majesté, éprouve encore je ne sais quelle émotion religieuse; des aqueducs dignes de la splendeur romaine; des pyramides qui égalent en grandeur les monuments élevés par le sabéisme dans les plaines de la vieille Égypte.

« Six ou huit millions d'hommes sont les seuls hôtes de cette terre enchantée, qui pourrait nourrir un tiers de l'ancien continent. Comme s'il était dans sa destinée de servir de rendez-vous à tout ce qui naît sous des cieux opposés, les trois grandes variétés de notre race y vivent à la fois. Les mélanges les plus divers, les dégradations les plus in-

sensibles du noir, du blanc et du rouge cuivré, s'y confondent, à côté de familles qui conservent dans leur vigueur chacun des types primitifs.

« Pourquoi faut-il que les hommes de toutes les zones ne se soient rencontrés sur la crête des Cordillères qu'afin de se haïr? Pourquoi des hiérarchies, fondées sur le hasard de la couleur, entretiennent-elles de nuance à nuance d'inexorables inimitiés? La peau humaine n'a pas une teinte qui n'ait reçu un rang et un nom de l'orgueil de ces libéraux américains, que révolte l'autorité de leur mère-patrie. Nulle aristocratie au monde n'a classé plus scrupuleusement les infériorités, ni mieux distribué les haines avec les distinctions. C'est là que triomphent les habiles dont la maxime est de diviser pour régner. L'Indien des classes inférieures, déjà plébéien au temps de l'empire de Montézuma, gémit toujours sous le joug des descendants de l'ancienne noblesse aztèque, magistrats municipaux aujourd'hui, qui, au lieu de protéger leurs frères, continuent d'écraser des concitoyens, pour oublier qu'ils ont des maîtres. Tels sont les *caciques*. Ceux-ci, quoique élevés au rang de la noblesse castillane, abhorrent le *créole*, blanc d'origine, possesseur du territoire, héritier des Espagnols conquérants et de leurs successeurs. Le créole[1], de son côté, la plupart du temps fils ingrat et infidèle de notre Espagne, ne pardonne pas aux *Européens*, c'est-à-dire aux nouveaux venus de la métropole, aux enfants de la commune patrie, les charges et les honneurs dont une politique ombrageuse a le tort, en effet, de les investir presque seuls. Enfin, les *castes* de sang mêlé, que les races pures désavouent de concert, recueillent l'universel mépris et rendent à tous haine pour haine.

« Je ne parle pas de l'Africain. Le noir est celui que l'œil rencontre le plus rarement dans l'Amérique espagnole. A peine quelques milliers d'enfants de la Guinée se montrent-ils çà

[1] Les blancs se distinguent en *créoles* ou fils d'Espagnols anciennement établis au Mexique, et en *Européens* ou Espagnols qui viennent y résider.

et là. L'Europe ne sait pas assez que la sueur de l'esclave ne baigne nulle part les richesses de ces contrées; un travail libre exploite seul les entrailles aussi bien que la surface de la terre. L'Indien de la dernière classe lui-même, distingué de ses caciques par un tribut personnel, et à cause de cela nommé *tributaire*, est sujet et non pas serf du conquérant. L'histoire ne refusera pas à l'Espagne cette louange: jamais le vainqueur n'environna le vaincu de tant de sauvegardes. Les lois de la métropole ont été plus paternelles pour les naturels du Nouveau Monde, que ne le sont pour leurs paysans la moitié des monarchies européennes, mille fois plus que ne l'a été depuis six cents ans l'Angleterre pour son héroïque et malheureuse Irlande. Ils jouissent de la liberté municipale; leurs droits ont été placés par la haute juridiction des *Audiences royales* sous la garde du glaive de la justice. Le haut clergé leur prête depuis trois siècles le secours de son autorité. Ils trouvent une protection plus puissante encore dans le conflit des rivalités qui s'agitent sur leur tête. Pourquoi faut-il qu'en faisant beaucoup pour la sûreté de l'indigène, on n'ait pas fait assez pour l'éducation de cette race flétrie? Il s'est trouvé des bienfaits destructeurs. Les barrières élevées autour des bourgades indiennes, en les défendant peut-être de quelques agressions, ont repoussé les lumières et les arts. Le tributaire et ses caciques croupissent ensemble dans la fange de l'ignorance et de la débauche. Je sais bien qu'on accuse leur caractère et leur intelligence de cette dégradation; on parle de leurs vices indomptables! Mais c'est partout l'argument de la force. Les oppresseurs de l'Irlande, de l'Inde, de la Grèce vous diront aussi que la misère naît dans ces contrées de la licence et de l'oisiveté. Il est facile de condamner tout un peuple qui souffre. Quand nous apercevons une nation corrompue, sachons faire la part de son régime; car la tâche des institutions est précisément de redresser, de fortifier les âmes, d'éclairer les esprits, de policer les mœurs. C'est, il faut bien le dire, ce que les blancs ont trop souvent redouté.

« Nos possessions d'outre-mer sont administrées de siècle en siècle par le conseil des Indes. Opiniâtre et jaloux comme le sont les corps, il a voulu tenir en main, du fond de la Castille, tous les fils de cette grande trame que l'on appelle l'autorité; il a prétendu plier à ses immuables systèmes tous les lieux et tous les temps. La circonspection a dominé ses pensées ; elle lui enseigne, depuis trois cents ans, à redouter l'essor des colonies pour assurer les droits de la métropole. Aux inimitiés de couleur, il a laissé s'ajouter celles des castes, des professions, des autorités diverses; le littoral, séjour du commerce, et le plateau, siége des grandes existences, n'ont pas cessé un jour de se haïr et de se calomnier. La richesse métallique a lutté avec la richesse agricole, le sacerdoce avec la noblesse, la magistrature avec les grands et le clergé, le pouvoir militaire avec l'autorité civile. A travers cette guerre domestique, le conseil a interdit les fabrications et les produits qui auraient créé à l'agriculture et à l'industrie languissantes de la Péninsule, de salutaires concurrences ; il a entretenu ainsi l'indigence au sein d'une terre qui pourrait être le grenier, le jardin et le trésor du monde. Combien de familles créoles, combien de villages indiens sont livrés au désespoir, faute de pouvoir défricher d'immenses savanes que l'abus inconcevable de l'institution des majorats laisse, depuis la conquête, désertes et oisives à côté d'eux !

« Cependant, auprès d'existences misérables, s'élèvent sans intermédiaire des fortunes fabuleuses. Ces extrêmes de l'ordre social n'ont rien de commun, si ce n'est les vices; car il est un degré de richesse et de pauvreté qui porte les mêmes fruits, c'est-à-dire l'engourdissement, l'ignorance, la superstition, l'oubli des devoirs et le besoin des pratiques, le désordre enfin, seule distraction d'une vie qui a usé toutes les ressources de la prospérité ou toutes les souffrances de l'infortune.

« Le clergé, lien des deux situations comme des deux peuples, tient aux vainqueurs par sa fierté et aux riches par

ses trésors; aux vaincus par son ministère et aux pauvres par sa charité; à tous, par son pouvoir, par ses intérêts, par les nœuds du sang. Sa dotation se compose moins de biens-fonds que de capitaux immenses, et cette propriété dont la valeur est attachée aux besoins de l'industrie, de l'agriculture, du commerce, a le rare avantage de lier ses intérêts à ceux de la prospérité publique. Quant aux mœurs, les passions actives de la femme indigène que la froideur de l'Indien révolte, les entraînements d'une grande autorité, enfin cette mollesse générale des habitudes et des mœurs qui tient au climat, à la paix intérieure, à d'immenses fortunes, tant de causes n'ont que trop porté la corruption jusque dans l'Église de Jésus-Christ. Mais, à travers les désordres, le faste et la recherche licencieuse des couvents, de hautes vertus conservent l'éclat du sanctuaire; les prélats se concilient le respect unanime des peuples; il se trouve encore des évêques comme les Bartolomé de Las Casas ou les Vasco de Quiroga, pour plaider à la cour de Madrid la cause du Mexique, et au Mexique celle de la concorde : véritables amis des hommes qui veulent étendre à tous la protection des lois en même temps que les bienfaits de l'Évangile!

« Tel est ce Mexique, qui n'attend qu'une administration plus éclairée et plus favorable pour étonner le monde par les merveilles de sa prospérité. Malgré tant de principes funestes, depuis l'avénement de la maison de Bourbon, depuis surtout le règne de Charles III, la population s'est accrue, les arts se sont développés, les sciences ont trouvé d'heureux adeptes, la civilisation a poussé dans les esprits et dans les cœurs des racines profondes. Depuis lors, l'émancipation des États-Unis et la révolution française n'ont secoué sur les royaumes d'outre-mer que des lumières trop vives; un incendie pouvait, d'un moment à l'autre, s'allumer à ces feux redoutables. Si nous ne nous hâtions de désarmer l'Indien et les castes par l'affranchissement du tribut qui les flétrit; le colon, par la liberté de toutes les

cultures; le commerçant, par des franchises; le prêtre, par l'éloignement des dignitaires étrangers qui ravissent à sa légitime ambition le prix de ses travaux; les riches et les grands du sang créole, par l'admission au partage du pouvoir, qui pourrait dire ce que la coalition de tant d'inimitiés héréditaires tenterait à la longue contre les droits et l'autorité de la mère-patrie?

V.

« Ce fut aux extrémités septentrionales de l'empire, non loin de nos établissements de la Californie, sous le ciel de la Nouvelle-Biscaye et du Nouveau-Mexique, que je fis mon apprentissage du métier des armes. J'aimais ce nom de Nouvelle-Biscaye qui répondait à mes plus chères préoccupations de la patrie absente: il me rapprochait de Maria. Je retrouvais à ces confins du monde espagnol les pas intrépides de Fernand Cortez dont les traces sont partout sur le continent américain. J'errais avec mes compagnons dans le voisinage de l'intendance de Durango, parmi ces postes solitaires, dont la faible garnison ne réussit ni à détruire l'Indien errant, ni à protéger l'Indien cultivateur. Des combats de tous les jours ne servaient qu'à mieux aguerrir l'Acoclame, l'Apache des ravins stériles de l'Acha, le Chichimèque, brigand infatigable, et surtout cet Arabe, ou plutôt ce Kalmouck de l'Amérique, l'audacieux Cumanche, qui se joue sur un cheval fougueux comme le Numide ou le Scythe antique. Nous les trouvions plus audacieux que jamais, maintenant que la Louisiane leur offrait, sur une frontière de six cents lieues, un refuge assuré.

« Les irruptions chaque jour plus opiniâtres et plus fréquentes n'occupèrent que trop mes longs loisirs sur cette limite de l'état policé et de l'état sauvage. Devant moi s'étendaient les steppes incultes qui se prolongent jusqu'aux monts Alleghanys et aux mers du Nord. Les rares habitants, frappés de terreur, s'étaient enfuis vers les villes lointaines de l'intendance.

« Je vivais séparé du monde par des déserts, n'apercevant plus d'autres hommes que ceux qu'il me fallait mener au combat, ou poursuivre, le fer en main, à travers des solitudes sans bornes. D'heureux hasards favorisèrent rapidement mes premières armes. Le vice-roi venait de me donner une compagnie, lorsque des dangers intérieurs rappelèrent tout à coup mon régiment, des plaines arides qui s'étendent le long du Carcaï, aux extrémités de la Sierra-Madre.

« Des bruits sinistres avaient porté le désespoir dans les campagnes. On savait que, dans sa condescendance pour les alarmes de la métropole, le conseil des Indes venait d'expédier au vice-roi l'ordre d'arracher la vigne, devenue depuis quelques années la principale richesse de plusieurs cantons du Nord. La prudence du magistrat suprême arrêta l'exécution de cette entreprise téméraire; mais des colons, avertis du péril, prirent les armes : les milices provinciales comptèrent des transfuges. En haine des créoles, les compagnies de couleur furent celles dont la fidélité se montra le plus acquise à la patrie espagnole; mais on sentait jusque dans cette fidélité qui discutait ses raisons, l'ébranlement précurseur des grands changements. L'esprit de l'Amérique était changé.

« A la tête des mécontents, se trouva porté un homme qui avait exercé je ne sais quel négoce obscur à la Havane. Retiré, depuis lors, dans les montagnes de Guachinango, don Marcos avait compromis sa modique existence par cette vanité mexicaine que le roi catholique exploite comme la mine la plus productive de ses royaumes : aucun sacrifice ne lui avait coûté pour acquérir le droit de porter l'épaulette dans les milices; afin de confirmer davantage le rang qu'il s'était assuré par cette faveur royale, il venait d'obtenir, à grands frais, un arrêt de l'*Audience royale* qui déclarait blanc son visage basané. Fier de pouvoir opposer un titre officiel à l'évidence, il serait resté sujet fidèle, si les employés de la régie n'eussent précédemment arraché ses plantations de tabac, et menacé maintenant le reste de ses cultures. Un

simple laquais espagnol aggrava les griefs du colon par ses outrages. Car c'est ainsi que les choses se passent. Ce misérable, d'une arrogance autorisée par les exemples d'un magistrat puissant qu'il servait, avait pris à tâche, en voyant don Marcos sous les armes, de prodiguer publiquement les sarcasmes aux teintes équivoques de sa peau, avec cette insolence européenne dont la métropole aurait dû depuis longtemps réprimer le scandale.

« Le créole se vengea en tirant l'épée, et il entraîna de nombreux colons. « C'est trop souffrir, leur disait-il, les « injures de ces mendiants venus d'Europe pour s'enrichir « de nos dépouilles. Le plus vil des *Chapetones*[1], sous ses « haillons castillans, regarde avec dédain et ne craint pas « d'outrager tout ce qu'il y a de riche et d'illustre parmi « nous. Sont-ils donc plus blancs que nous ne le sommes? « Pensent-ils que le nom américain ne soit pas aussi beau « que le leur? Les États-Unis, maintenant nos voisins, l'ont « rendu grand par toute la terre!... » Des acclamations interrompirent l'orateur, qui reprit: « Ils vous disent que leur « monarchie est encore puissante comme au temps de la con- « quête, que l'Europe marche tout entière sous ses lois! Moi « je vous affirme qu'à l'exception de quelques petits États, « parmi lesquels la Péninsule figure à peine, cette Europe ne « se compose que de deux empires: l'Angleterre, hérétique, « avare, ennemie de Dieu et des hommes, et la France, la « véritable reine de l'ancien monde, la patrie de Raynal, de « Montesquieu, de Voltaire, de l'Encyclopédie; la France, « vaste foyer d'où jaillissent toutes les lumières et tous les « foudres, devant lesquels la tyrannie s'enfuit épouvantée; « la France qui nous trace la route où nous devons mar- « cher, en plaçant cette vaste Louisiane, notre sœur et notre « compagne, sous l'égide de la république de Washington. « A ces fiers Castillans qui nous oppriment, demandez « pourquoi leurs mains ont laissé aller cette riche conquête=

[1] Sobriquet donné par les créoles aux Européens.

« de nos ancêtres comme des leurs? Demandez-leur pour-
« quoi le roi, leur maître et le nôtre, se traîne dans des al-
« liances et des soumissions sacriléges, à la suite de tous
« les gouvernants français qui ont du sang bourbon, non
« pas dans leurs veines, mais à leur hache ou à leur épée?
« Incapables de gouverner et de défendre leurs étroits do-
« maines, les Espagnols dégénérés prétendent régir l'Amé-
« rique. Vous savez si jamais un de nous a pu arriver aux
« emplois, quelque titre qui le distingue! Il est temps que
« nous ayons un gouvernement national et des lois amies;
« que nous puissions demander à la terre tous les dons
« qu'elle promet aux soins de l'homme; que les trésors ca-
« chés dans ses entrailles n'aillent pas à deux mille lieues
« de nous soudoyer des corrupteurs et des tyrans; que nos
« rivages s'ouvrent aux bienfaits d'un commerce libre; que
« nous ne languissions plus enfin dans la misère, au sein
« des richesses du monde! Vieux Espagnols et vieux chré-
« tiens, régnons sur cet hémisphère que nos aïeux ont con-
« quis et fécondé. Entre deux contrées, dont l'une est
« pauvre, lointaine, inconnue, l'autre, opulente, défrichée
« par nos mains, chargée des cendres de nos aïeux et du
« berceau de nos fils, sachons une fois choisir une patrie;
« la mère-patrie est celle qui nourrit ses enfants, non pas
« celle qui les épuise et les désole! »

« Don Marcos avait soin de faire intervenir dans toutes ses harangues l'image de l'amiral et du marquis. C'est ainsi que l'Amérique nomme Christophe Colomb et Hernan Cortès, comme la Grèce dit *le poëte* en parlant du divin Homère. Il proclamait l'indépendance, au nom des grands hommes qui avaient apporté la sujétion : « Ils furent, pré-
« tendait-il, les derniers héros que le sol castillan ait pro-
« duits. C'est que depuis lors l'Espagne n'est plus en Europe.
« La mère de Dieu et les saints qui nous protégent veulent
« qu'elle soit parmi nous. »

« Tous ceux qui avaient des plantations menacées, des injures à venger, et plus à gagner qu'à perdre, coururent se

ranger sous l'étendard des factieux. Les amis secrets de l'indépendance proclamèrent que plusieurs couvents soudoyaient les rebelles; que des curés blancs les animaient au combat. D'un autre côté, l'autorité eut soin de répandre que des caciques et des religieux indiens avaient promis de soulever leurs villages; et au lieu de signaler les causes morales, les griefs, les passions, les événements, on imputait, selon l'usage, les progrès de la sédition à un vaste complot.

« Le gouvernement portait particulièrement ses regards sur un jeune seigneur assez riche pour prendre la rébellion à sa solde, mais trop irrésolu pour se jeter corps et biens dans ces chances redoutables. Don Cristoval devait aux travaux de ses pères plusieurs millions de revenu, et à son opulence le titre de Castille qui décorait cet immense héritage. On ne l'avait pas vu chercher en Europe, à l'exemple de ses égaux, les jouissances que lui promettait sa fortune. La cour du vice-roi elle-même n'avait pas d'attraits pour lui, et le séjour de Mexico lui semblait importun. Comte de ***, remarquable par sa beauté, doué d'un esprit qui savait trouver dans les sciences les délassements et les succès que leur demande de plus en plus depuis cinquante ans la jeunesse américaine, on eût dit qu'il possédait tous les dons de la nature, comme ceux de la naissance et de la fortune; mais son âme manquait de vie; alangui par le climat, il n'était pas de plaisir, ni de peine dont l'impression réussît à l'animer. L'étude, les femmes, ces grandes séductions de l'homme qui sent et qui pense, paraissaient ne rien dire à son imagination dédaigneuse ou glacée.

« Don Cristoval avait pour résidence un de ces châteaux qui étalent une magnificence royale, parmi les misérables huttes des tribus indiennes. C'était sur le plateau de Cholula et de Tlazcallan. Là fleurirent de puissantes républiques. Là aussi les naturels conservent peut-être plus qu'ailleurs un mâle souvenir de la dignité de leurs ancêtres. Ce n'est pas que le tributaire, accablé qu'il était dans les anciens temps sous le poids d'aristocraties oppressives, doive por-

ter avec regret sa pensée vers les siècles qui précédèrent la conquête. Mais il y a, dans les traditions des États républicains, quelque chose qui agite les âmes, en attachant au passé de plus vives illusions de bonheur et de gloire. Là les nobles des anciens jours conservent dans les villages quelques traits du caractère de leur race. S'ils pèsent, comme les autres caciques, sur leurs concitoyens, ils fléchissent avec moins de bassesse devant leurs vainqueurs.

« Tel était un vieil Indien qui vivait dans le voisinage du comte. A le voir couvert à peine d'une tunique grossière, sale, les bras et les jambes nus, les pieds à peine défendus par des sandales en lambeaux, cachant son existence dans une cabane de roseaux, il eût été difficile de croire que cet homme fût révéré au loin comme le descendant du souverain pontife de Cholula, et plus encore que la fortune d'un grand seigneur fût enfouie dans son humble réduit. Trop fiers pour user du privilége de leur sang, ses aïeux avaient dédaigné la noblesse castillane qui leur était acquise. Ils vivaient loin de tout commerce avec les blancs. Leurs générations se succédaient sans connaître d'autre sollicitude que les soins de l'administration municipale, et d'autres jouissances que les liqueurs fortes.

« Deux chagrins avaient pourtant marqué la vie octogénaire de l'Indien. Ses deux filles les lui avaient donnés. Les femmes de cette nation se distinguent des hommes par plus d'énergie. Le mépris d'une race froide et morne exaspère leurs passions; les plus nobles de sang et d'âme vont chercher dans l'asile des cloîtres les souffrances exaltées de la solitude. D'autres s'abandonnent à toutes les inspirations d'une imagination impérieuse et mécontente. On m'a conté qu'un pauvre curé, près de qui un voyageur gémissait de leurs désordres, les excusa de son mieux en disant avec un soupir : «Que voulez-vous? Elles ne sont pas ingrates!»

« Le vieil Indien avait vu l'aînée de ses filles s'enfuir loin de lui, et s'attacher, par un de ces caprices fréquents sous les tropiques, aux pas d'un nègre affranchi. Maintenant,

la jeune Guatimotzila n'affligeait pas moins l'orgueil de son père. Elle aimait le comte. Ce sentiment remplissait et désolait sa vie. En dépit de ses efforts pour triompher d'elle-même, son cœur lui disait infini le bonheur d'émouvoir et d'embellir une existence qui semblait n'attendre pour s'animer que le premier souffle de l'amour. C'était un rêve insensé. Quand le vieux cacique n'aurait pas cru ses ancêtres flétris par de semblables feux pour un homme de race blanche, qu'étaient-ce que les souvenirs de la république de Cholula et une dot d'un million pour combler la distance qui, dans l'opinion des blancs, la séparait du comte?

« Don Cristoval, toujours errant sur un cheval rapide, ou invisible à tous les yeux, portait quelquefois sa pensée oisive dans le village indien. Il distribuait çà et là des secours ou des ordres, regardait les hommes former le soir leurs danses mélancoliques, s'étonnait de ne voir aux femmes parmi ces jeux d'autre ministère que celui de verser le vin d'agave ou l'eau-de-vie de maïs, semblait n'en remarquer aucune sous les parures de fleurs dont elles étaient toutes chargées, et passait. Un prêtre indien avait eu soin de l'instruire des sentiments secrets de Guatimotzila; il savait qu'elle était la plus belle des filles cuivrées de la vieille Amérique, que nulle d'entre elles ne se parait avec plus de richesses, plus d'éclat et plus de goût. On croyait savoir que cette image était venue quelquefois occuper le vide de son cœur, mais seulement comme un son lointain traverse, sans le troubler, le silence du désert.

« L'infortunée était en proie à tous les tourments d'une passion qui ne peut ni se satisfaire ni se dompter; on la voyait se flétrir et s'éteindre; un souffle de mort semblait avoir passé sur elle.

« Le bruit de la rébellion vint relever son âme. Elle pensa que s'il lui arrivait de rendre de grands services à la patrie américaine et d'illustrer son nom, elle ne mourrait pas sans laisser à don Cristoval le regret de ne l'avoir pas mieux connue. Elle n'allait point jusqu'à demander à la destinée le

bonheur le plus grand qu'elle comprît, celui d'être la compagne du comte et la mère de ses fils : ce qu'il fallait à son amour, c'était que le cœur de l'Espagnol s'animât pour elle, qu'il sentît que Guatimotzila n'était pas indigne d'être aimée.

« Les insurgés, battus dans plusieurs rencontres, s'étaient dispersés près les bords du Montézuma. La révolte paraissait étouffée, lorsque des voix ennemies révélèrent au Mexique un projet insensé de Godoy. Il avait détruit les finances, le commerce, le crédit de la monarchie. Dans l'indigence de l'État, il résolut d'enlever à la Nouvelle-Espagne le capital de deux cent vingt millions que le clergé a répandu depuis trois siècles sur la face du sol mexicain pour le féconder. Ce dessein n'était pas d'une exécution possible. Le conseil des Indes entreprit vainement de l'accomplir. Mais l'alarme était donnée; il n'y avait pas une culture qui ne fût compromise, pas une propriété qui ne fût ébranlée.

« Le feu de la guerre civile s'alluma plus vif que jamais. Don Marcos grossit sa troupe, et Guatimotzila crut, en quittant le toit paternel, obéir à une inspiration divine.

« Ardente et belle, son éloquence était aisément persuasive. Elle ne parlait pas seulement avec cette facile abondance qui semble l'apanage de sa nation, aussi bien que de la nôtre. Ses idées puisaient de la force dans les connaissances dont l'avait ornée un vieux prêtre de sa famille. Artificieuse comme le sont tous les Indiens, comme le sont les peuples dépendants, parce que la ruse est la force des faibles, elle parlait à chacun le langage qu'il pouvait le mieux entendre. Elle essayait de réveiller, dans le cœur du cacique, des souvenirs généreux et de grandes espérances. Ses efforts travaillaient à reporter sur l'Européen la haine que cette classe, presque entière, nourrit contre le créole; pour guérir l'effroi qu'éprouvaient encore la plupart d'entre eux à la pensée de l'indépendance, elle leur disait qu'à défaut d'une protection étrangère, ils auraient celle du nombre. Le mou-

vement de l'insurrection devait les replacer sans combat au rang de leurs aïeux.

« Fiers de leur part de tyrannie et vieillis dans leur part de servitude, ces nobles dégénérés ne répondirent que peu à son appel. L'Indien tributaire l'entendit davantage : « Il est temps, s'écriait-elle, de renoncer à « des bienfaits qui sont des calamités ou des outrages. « A quoi vous a servi le *cacicazgo*, sinon à vous donner « des magistrats qui vous oppriment sans contrôle, qui « exigent à la fois de vous les redevances de la constitu- « tion antique et celles de la sujétion présente ; qui seuls, « sachant la langue des blancs, seuls communiquant avec « eux, conspirent à vous tenir loin des jouissances réser- « vées à l'hôte fortuné des villes ? A quoi sert que vos mar- « chandises ne payent pas l'*alcavala*[1] quand vos têtes sont « soumises à l'injure du tribut ! En mettant notre nation « tout entière en tutelle, ils vous ont présenté comme un « bienfait de leur domination l'arrêt de votre éternelle mi- « norité. Ils vous ont interdit tous les actes de la vie civile « pour vous protéger, disent-ils, contre les vexations des « créoles. Fils des républiques Tlazcallanes ! connaissez en- « fin vos amis et vos ennemis. Qui a fermé vos villages à « tous les blancs, si ce n'est l'Européen effrayé de vous voir « contracter alliance avec eux ? Qui osa dire à vos filles : Vous « n'aimerez pas le fils de l'Espagne... comme s'il était donné « à la volonté humaine de maîtriser l'amour ! comme si in- « terdire l'espoir de nœuds saints à un cœur blessé, n'était « pas la plus cruelle manière de désobéir aux lois divines, « et de se jouer de la vie des humaine ! » — Ici Guatimotzila s'arrêtait un moment et essuyait ses pleurs. « La peur, re- « prenait-elle, a dicté ces règlements inhumains. La peur a « tracé autour de vos champs des limites fatales, et votre « population croissant toujours sans que votre territoire

[1] Impôt onéreux et fatigant qui pèse sur toutes les denrées dans l'empire espagnol.

« s'agrandisse, la faim a seule le privilége de franchir ces « barrières pour moissonner sous vos yeux vos enfants et vos « femmes. La peur vous a interdit l'usage du cheval et des « armes : eh bien! que leur crainte ne soit pas une leçon « perdue! Puisqu'ils tremblent, vous êtes redoutables!

« Je vous annonce la victoire au nom de Notre-Dame de « la Guadalupe [1] ; née au milieu de nous, témoin de notre « infortune, elle nous aime et nous protége. Vous savez « qu'elle se plaît à faire épanouir des bouquets de roses sur « nos rochers nus. Elle m'a ordonné de vous dire qu'elle « combattra pour nous. »

« Les Indiens écoutaient : ils ne doutaient point, dans leur foi moitié catholique et moitié païenne, que la fille du Téoteuctli de Cholula n'eût conservé un secret commerce avec le ciel. Beaucoup suivirent.

VI.

« Guatimotzila traversa la route de la Véra-Cruz. De longues files de mulets, chargés des richesses des deux mondes, quelques cavaliers bien armés, quelques litières avec leur escorte, gravissent ou descendent incessamment cette échelle escarpée. Là les fruits et l'or de la Nouvelle-Espagne se croisent avec les merveilles de nos arts, quelquefois avec l'Apollon ou la Vénus antiques qui vont décorer de leurs formes savantes un hémisphère inconnu au génie des Praxitèle et des Phidias : les indigos de Guatimala, les cuivres de Coquimbo, les pelleteries du nord, tous les arrivages d'Acapolco, toutes les productions de l'Asie n'ont pas d'autre route sur le territoire américain pour parvenir à l'Europe qui les attend. Puisse quelque jour une main espagnole accomplir pour le Mexique l'œuvre d'Hercule et unir les deux Océans par un détroit de Gibraltar!

[1] Elle fut trouvée dans le tablier d'un Indien. Notre-Dame de los Remedios, qui a été apportée d'Europe, lui dispute la dévotion du Mexique; ces deux cultes rivaux divisent les Européens et les autres classes d'habitants.

« L'ardente amazone allait la nuit, tandis que les mules paissaient en liberté dans les savanes, porter ses harangues factieuses sous la tente des muletiers. Elle répétait les mêmes discours à ceux qui étaient Indiens. A ceux des castes[1], qu'ils fussent mulâtres[2], métis[3], chinos[4], elle rappelait l'infamie dont ils restaient marqués, quelle que fût la fortune à laquelle d'honorables travaux pussent les élever.

« La belle Indienne grossit ainsi sa troupe. Elle écrivit à don Cristoval ce qu'elle avait fait, ce qu'elle avait résolu, et joignit les rebelles. Ils seraient devenus formidables s'ils n'avaient eu à leur tête un de ces hommes fougueux et vains qui corrompraient les meilleures causes et perdraient les plus sûres parties. Don Marcos unissait toute la chaleur du sang nègre, qui coulait en partie dans ses veines, et tout l'orgueil d'un parvenu à la peau blanche. Il craignait, comme un noble nouveau, de compromettre son titre par des alliances impures. Il voulut une révolution purement créole. Les prêtres indigènes désertèrent devant ses dédains. Les caciques outragés exhortèrent leurs tribus à se soumettre aux troupes royales. Les castes de sang mêlé revinrent prendre place parmi les compagnies *brunes* des milices provinciales. Guatimotzila, le désespoir dans le cœur, voyait le moment où elle ne trouverait plus que les Tlascaltèques, fidèles à ses exhortations, à sa race, à sa beauté peut-être, exaltés par les souvenirs de la patrie, et résolus à retrouver, après trois cents ans, les jouissances du champ de bataille.

« Plus imprudent à mesure qu'il était plus menacé, don Marcos ne se borna plus à déclamer contre les Européens; il joignit à la question d'indépendance des plans de réformation religieuse et de réformation sociale. Les idées de souveraineté populaire et d'égalité absolue, présentées avec

[1] Les hommes de sang mêlé.
[2] Issus de blancs et de noirs.
[3] Issus de blancs et d'Indiens.
[4] Issus de noirs et d'Indiens.

l'emportement d'un démagogue qui ne les entendait pas, effrayèrent à l'envi et les instruments et les promoteurs de la révolte. Ces folles harangues parurent sacriléges aux premiers et menaçantes aux seconds. Le chef créole était déjà ébranlé de toutes parts, lorsque les troupes royales le joignirent à la tête de bandes qu'il appelait son armée.

« Don Marcos, que suivait Guatimotzila toujours plus exaspérée, se retrancha dans les épaisses forêts et derrière les cimes aiguës des montagnes d'Actopan. C'était la nuit. Le ciel des tropiques déployait ses ardentes constellations; des feux mobiles et vivants jaillissaient innombrables de chaque plante des collines; on eût dit que la terre avait ses astres comme le firmament. L'étoile filante traçait de toutes parts, au milieu de l'atmosphère, de brillants sillons. La reine des nuits, dans sa marche solennelle, avait une vaste couronne de vapeurs bleuâtres et dorées. Elle y déployait son croissant, non pas incliné comme en Europe, mais debout, ses pointes dressées vers le ciel d'une façon nouvelle pour moi, et l'orbe entier de la lune se découvrait au regard dans la pénombre. Seulement un sinistre présage y semblait cette fois attaché. Du milieu de la ligne des rebelles, le rocher de Mamanchota, haut de trois cents pieds, et grandi par l'ombre immense qu'il projetait sur le déclin des montagnes, élevait ses formes légères, tel que le génie de l'Amérique, sorti du tombeau de Guatimotzin pour assister à ce réveil de la guerre de l'empire mexicain contre Hernand Cortez. La crête du colosse brisait une des branches du disque radieux. Ce spectacle avait porté l'épouvante dans le cœur de nos soldats : ils étaient à demi-vaincus en s'avançant vers l'ennemi; arrivés en face de ses lignes, ils levèrent la tête, virent l'astre dégagé de l'atteinte du noir fantôme, et, en attendant le combat, crièrent victoire!

« Cependant, Guatimotzila profitait du délai de la nuit pour courir dans les rangs comme une apparition mystérieuse, et porter dans les âmes le feu dont la sienne était

remplie. Elle jouissait de monter à cheval malgré les lois, après trois cents ans; la fille de l'Indien maniait son vif coursier américain avec une adresse qui charmait sa race. Sa jambe nue laissait voir dans sa grâce accomplie, fermement posé sur le large étrier arabe, ce pied incomparable des Mexicaines que chaussaient des pantoufles de soie et d'or. Sa basquine flottante, des couleurs les plus vives, jaune, blanche, rouge, était encore rehaussée de broderies éclatantes et de pierreries. Ses bras, son cou, sa tête nue disparaissaient à moitié sous une riche écharpe rejetée sur son épaule et qui flottait au gré des vents. Ses grands cheveux tombaient en longues tresses le long de sa taille, quelquefois surmontés d'une large couronne des fleurs les plus brillantes, quelquefois d'un vaste peigne d'écaille et d'or, plus grand qu'un diadème. Un collier de corail étincelait à son cou. Ses traits réguliers, ses yeux superbes, son beau front, d'une pureté antique, rendait plus frappant le teint extraordinaire de sa nation. Les Indiens et les créoles eux-mêmes la prenaient pour cette vierge mexicaine dont elle annonçait les volontés, dont ils étaient habitués à révérer la puissance. « Elle sera détrônée avec les Chapétones, s'écriait-elle dans son christianisme idolâtre, « cette vierge, venue d'Europe, que les Chapétones nous ont « apportée. Vous savez si, après avoir invoqué dans les « malheurs publics la Notre-Dame de los Remedios, Mexico « n'est pas toujours contraint de fuir ses autels impuissants pour recourir à la nôtre. Vous savez si la Notre-« Dame de la Guadalupe n'exauce pas toujours les vœux « que sa rivale ne peut satisfaire! Américaine comme « nous, elle a les mêmes ennemis; elle combat, ainsi que « nous, pour des autels et pour une patrie. »

« A ces mots, les rebelles promettaient de repousser nos efforts avec un nouveau courage, et l'Indienne, s'abandonnant à l'ivresse de la victoire, voyait déjà le Mexique indépendant chercher un maître parmi ses citoyens, choisir le plus digne, placer sur la tête de son amant une cou-

ronne où le nom de la malheureuse Guatimotzila brillerait gravé par la reconnaissance publique; puis, on annonçait notre approche, et elle s'apercevait trop qu'autour d'elle ses soldats chancelaient, prêts à emporter au loin ses brillantes chimères. Elle-même déjà songeait à fuir avant eux. « Oh! « s'écriait-elle dans son désespoir, vierge de Tépeyacac, rap- « pelle-toi comment nos aïeux châtièrent, sur ce même « rocher où tu résides, la grande Tonantzin, la déesse-mère « des anciens temps! Si tu pouvais, comme elle, nous lais- « ser vaincre, nous te briserions comme elle! »

« La jeune inspirée, en effet, avait tout ce qu'il fallait pour propager la révolte, mais non pour la soutenir; elle n'y prétendait même pas. Cette âme ardente sentait toute sa fougue s'éteindre, toute sa force tomber à la pensée du bruit et du péril des batailles. Honteuse et désespérée de sa faiblesse, aux premiers apprêts de la lutte, elle se retira loin du champ de bataille, pour pleurer de colère et prier, pendant que les siens combattraient. Son absence sembla enchaîner leur courage et leur fortune. Après quelques moments, ils furent rompus de toutes parts. Je joignis don Marcos; nos armes se croisèrent; l'épée que m'avait donnée Maria était bien trempée; le créole succomba. La belle Indienne contemplait la scène du haut d'une crête escarpée qu'un bois profond couronnait. J'arrivai sur elle, ne voulant pas la frapper, effrayé de la saisir..... Car je pressentais quel serait son sort! Elle m'attendait à genoux, les mains jointes, et je ne pouvais savoir si elle implorait Dieu encore, ou déjà son vainqueur. Tous ses compagnons s'étaient enfuis. A ce moment, un cavalier, enveloppé de son manteau, sort de l'épaisseur des bois, fond sur nous comme l'éclair, saisit l'insensée et disparaît avec elle derrière le rocher de Mamanchota.

« Les deux armées ne doutèrent pas qu'un miracle n'eût rappelé aux éternelles demeures la fille des souverains pontifes de l'ancienne ville sainte. Tout ce qui restait des rebelles et une moitié de nos soldats tombèrent à genoux;

ils étaient encore la face contre terre, quand un prêtre, vêtu de la robe épiscopale, arrive, par le chemin de Guanaxuato, au milieu des combattants, et, d'une voix imposante, ordonne aux vainqueurs d'abjurer le carnage et aux révoltés de déposer leurs armes, de retourner à leurs demeures, de mériter à force de soumission le pardon de leur attentat. On eût dit la grande ombre de Bartolomé de Las Casas. Lui-même n'aurait pas eu plus de majesté ni plus de puissance. Les factieux jettent leurs fusils ou leurs lances grossières; ils se dispersent, et nos troupes se contentent de les poursuivre d'un cri de *vive le roi!* que mille échos prolongent sans fin de sommets en sommets.

« J'accourus auprès du pontife. Je le reconnus. C'était don fray Isidro. Dire ce que je sentis alors n'est pas en mon pouvoir : les émotions du champ de bataille ont quelque chose de si exalté dans la première saison de la vie! Il y avait tant de grandeur dans la scène qui nous environnait! Je venais de rendre un service à mon pays; j'avais échappé au désespoir de frapper une femme jeune et belle; je recevais la bénédiction d'un homme de bien qui me rendait grâce de l'avoir épargnée. Bientôt, il me remercia de l'avoir sauvé lui-même dans la tempête de la Vera-Cruz. Malheur à l'ingrat qui, après de tels moments, n'accepterait pas sans murmure toutes les rigueurs de la Providence! Le saint évêque avait été entraîné loin de la Vera-Cruz, le jour même, sans pouvoir me rejoindre. Il me serra longtemps dans ses bras. Chef d'un nombreux troupeau, il accourait pour le défendre de ses égarements, ou bien de nos justices.

« En effet, le péril une fois passé, viennent les châtiments. La charité de l'homme de Dieu eut trop souvent à lutter contre les rigueurs de magistrats qui, après avoir provoqué la révolte par leur oppression et leur arrogance, ou par celle de leurs derniers valets, prétendaient étouffer les débris de l'insurrection sous des décombres et sous des échafauds. Mais vainement l'évêque disputa des victimes au bras séculier; vainement il réclama les immunités de l'a-

sile que la plupart des accusés, abusés par la loi, étaient allés chercher dans les temples. La terreur régna : les riches rachetaient leur tête, et les pauvres périrent.

« Je m'éloignai heureusement avec mes compagnons d'armes du théâtre de nos succès, qui n'était plus qu'une scène d'horreur. Nous étions appelés, pour prix de nos services, à tenir garnison dans la capitale de l'empire. Cette faveur nous procura les plus beaux, les plus majestueux spectacles qui soient au monde. La profonde vallée de Tenochtitlan où règne Mexico, est creusée au milieu du plateau et dans le sein des Andes d'Anahuac. Sur un circuit de près de quatre-vingts lieues, les deux branches de la Cordillère l'environnent d'une imposante muraille de monts escarpés et de cimes neigeuses que dominent comme des géants les cratères fumeux de l'Iztaccihualt et du Popocatepetl. Nous arrivions par la route de Pachuca, à travers une forêt de vieux chênes, de cyprès gigantesques, de rosiers en fleurs, entourés de fleurs de toute sorte, éclatantes et innombrables. Ce bassin magnifique s'ouvrit tout à coup devant nos regards, tel qu'une corbeille immense. Éclairés par les derniers rayons du couchant, les lacs qui s'étendent dans le fond de la vallée à des hauteurs où n'arrive pas le Saint-Gothard, brillaient par moments, à travers les sinuosités de la montagne, semblables à d'énormes disques d'argent attachés l'un à l'autre pour décorer la vaste scène. Autour de ces mers intérieures, que des îles délicieuses parent de leurs habitations et de leur verdure, que bordent d'élégants villages, s'étend le bassin même, c'est-à-dire un jardin sillonné par des torrents redoutables, coupé par des monts solitaires, brisé par de larges ravins, embelli par une végétation dont le luxe est une surprise toujours renaissante et toujours nouvelle. Il n'y a que le ciel sans fond et sa chaude lumière qui étonnent et éblouissent davantage. L'œil embrasse à la fois cette riche végétation, ses formes gigantesques partout étalées, les grands aspects du sol, les lignes colossales des monts, puis de vieilles cités où se survit l'Amérique

primitive, et des avenues, des aqueducs, des chaussées, des églises, des monastères, d'autres cités toutes modernes où semble se déployer l'Europe. Dans les vapeurs du sud-ouest, les pics de Chapoltepec montrent leur château magnifique, résidence des vice-rois et auparavant des empereurs, sorte d'acropole mexicaine où des cyprès immenses, vieux de cinquante siècles, dit-on, attestent, comme des patriarches éternels, l'histoire ancienne du Nouveau-Monde. Mais déjà la reine de l'Amérique espagnole, la ville de Guatimotzin et de Hernan Cortez laisse apercevoir ou plutôt deviner ses monuments; et, au fond du tableau, par dessus les hautes cimes d'Ahualco, les deux volcans, avec leur air de puissance et de sérénité inexprimable, resplendissent encore des feux du jour, longtemps après que, dans la vallée, et sur les montagnes même qui lui servent de ceinture, planent les ombres de la nuit.

« Les plus vastes ouvrages qui soient sortis de la main des hommes étaient épars autour de nous. Ici, c'est la *desagua*, ou canal souterrain de Huehuetoca, galerie de quatre lieues creusée par deux cents ans d'efforts à travers les montagnes pour porter au Rio-de-Montezuma, et de là à la mer des Antilles, les eaux menaçantes de la vallée. Là s'élèvent, dans la plaine de Téotihuécan, à l'instar des monuments de Chéops, deux pyramides colossales qu'un peuple de pyramides plus petites environne dans un ordre calculé pour reproduire sur la terre le cortége qui accompagne aux cieux les deux flambeaux du jour et de la nuit. Ainsi, au centre du plateau Mexicain, l'Amérique nous présente des débris aussi imposants que les plus vieux ouvrages de l'ancien Monde. Le savant y remarque cette combinaison des données de l'astronomie, des mystères de la religion et des travaux de l'homme, qui forme partout le caractère de la civilisation primitive, et atteste l'origine commune des peuples.

« Un soir, d'épais nuages avaient étendu leur sombre voile sur nos têtes. La nuit était venue, et elle était assombrie par la tempête. Les éclats de la foudre nous guidèrent

seuls vers le lac salé de Tezcuco, celui qui baignait autrefois les remparts de la capitale, portait des flottes, dit-on, et menaçait sans cesse la ville de ses fureurs: il dort aujourd'hui loin de Mexico. Arrivés en vue de ses bords, nous remarquons qu'à l'aspect de nos rangs, peut-être au bruit de nos armes, une chaumière de bambous que toute la flore mexicaine pressait de ses innombrables festons, s'ouvre à quelques pas de nous; un inconnu s'y montre, soutenant une femme dans ses bras; leur terreur visible fixe sur eux tous les regards. Nous allions nous élancer. Aussitôt, le sol qu'ils foulent se détache tout entier du rivage et les emporte à travers les eaux. A leur suite, quelques hommes se jettent à la mer, chassant devant eux le bosquet mobile. Les soldats, frappés d'une terreur sainte, regardaient silencieusement fuir sur les vagues la cabane poétique, ses arbres à fruits, ses shinnus au mélancolique feuillage, sa large ceinture de fleurs. Déjà l'île flottante se perdait, comme une grande ombre, dans les teintes confondues des nuages et de la nappe humide. Tout à coup, un de ces éclairs qui mettent en feu le ciel et la terre, embrase les ténèbres, et nous fait voir, à la lueur du rapide incendie, l'île fugitive, ses dômes verts, ses hôtes, un moment entourés de lumière. Ce moment a suffi pour nous les montrer à genoux. Un bras étendu sur l'abîme, les regards élevés vers le firmament, une fille d'Anahuac pressait contre son cœur la main d'un jeune blanc incliné vers elle avec amour. Elle avait une expression de tendresse et d'effroi qui semblait conjurer en même temps les hommes et les éléments.

« A ce grand jour d'un instant avait succédé une nuit profonde; l'étrange navire, ses secrets, le couple qu'il emportait loin de nous, tout s'était évanoui, comme une vision de la nuit s'efface au réveil parmi les ombres.

« Nous suivîmes les traces des voyageurs mystérieux sans les atteindre ni les revoir. Au lever du jour, l'extrémité du lac faisait place à une longue suite de *chinampas*, anciennes îles flottantes, assure-t-on, qui servent à la fois

de vergers ou de parterres, et sont pour ce pays de merveilles une parure et une richesse. Mille barques, chargées de fleurs brillantes et de fruits suaves, se pressaient vers le canal de la Viga pour porter ces tributs à la population de Mexico qui en est avide. Aux jours de fête, les mille Indiens qui les accompagnent sont couronnés de pavots. Au son de la harpe, qui est la guitare du Mexique, ils dansent, sur leur barque qu'agite ce piétinement cadencé, charmant ainsi des éclats de leur joie les abords de leur ancienne capitale. Heureux le peuple vainqueur, qu'il me soit permis de le dire, quand les vaincus réjouissent sa puissance du spectacle de leurs jeux sincères et libres!

« J'entrai le matin dans Mexico. Les ponts, les aqueducs, les avenues qui y conduisent de tous côtés, les clochers, les dômes qu'on découvre, font sentir partout la grande capitale. L'imposante muraille des Cordillères, avec ses deux volcans qui, là aussi, s'imposent incessamment aux regards et à la pensée, revêtent la scène d'une inexprimable grandeur, en créant un horizon à des distances et à des hauteurs inaccessibles. Dans la saison des pluies, les immenses nappes d'eau qui couvrent la plaine, ajoutent à la beauté du spectacle La majesté du site communique je ne sais quelle pompe à la capitale de la Nouvelle-Espagne, et ses larges rues, parées de tous côtés de somptueux édifices, reproduisent le majestueux appareil du dehors.

« Je ne me lassais pas d'admirer les constructions savantes de Mexico, ses palais, ses temples, ses places publiques, ses théâtres, son cirque, ses promenades, ses aqueducs, créations superbes de l'Espagne, et bientôt j'allais admirer davantage ses nombreuses écoles, son amour des sciences exactes, le culte des arts qui descend chaque jour des classes élevées à tous les rangs. Je voyais à la Nouvelle-Espagne un air de prospérité, de vie, de progrès dont je n'aurais pu trouver que difficilement une idée dans la mère-patrie. La littérature française presque aussi connue, presque aussi étudiée que la nôtre

même, a développé au Mexique ce mouvement extraordinaire qui se remarque dans l'hémisphère tout entier. Il est des siècles prédestinés aux grandes choses. Le genre humain alors travaille tout entier à préparer des destinées inconnues que hâtent également ceux qui les invoquent et ceux qui les redoutent. Mais, pour cela, il faut que la semence ait été jetée, et l'histoire dira que, d'une extrémité de l'Amérique à l'autre, elle l'a été par les mains du peuple espagnol.

LIVRE HUITIÈME

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Les Indes et l'Espagne sont deux puissances sous le même maître; mais les Indes sont le principal.
Esprit des Lois, liv. XXI, ch. XXII.

Promotion de don Alonso. — Nouvelles d'Europe. — Relations de la marquise et de doña Matéa. — État des esprits à la ville et à la cour. La grandesse. — Le théâtre. Littérature dramatique de l'Espagne. Lope de Véga, Caldéron, Moreto, Guilen de Castro, Moratin, Martinez de la Rosa. — Poésie lyrique. Solis, Riojas, Gongora, Angèl de Saavedra (duc de Rivas). Comte de Haro (duc de Frias). — Caractère élevé de la littérature espagnole. — Situation des femmes en Espagne. — Misère publique. Décadence de la monarchie. Péril des colonies. — Aspect de l'Amérique méridionale. Richesse du sol. — Guerre de Buénos-Ayres. Défaite de lord Béresford. — Services de don Alonso. Son retour en Europe. — Coup d'œil sur la civilisation américaine. Ses destinées.

I.

« Toute la population de la capitale, avec ses costumes si divers, ses fleurs partout étalées, son air de fête, s'était précipitée au-devant de nous en bénissant nos succès. A peine rangés en bataille sur la grande place, la plus magnifique peut-être qui soit au monde, le vice-roi était venu nous féliciter. Il m'avait déclaré sergent-major de la place de Mexico, poste fort au-dessus de mon âge et de mon ambition. En recevant ce prix de mes jeunes services, je jouis, pour tous ceux qui m'aimaient, de la réparation inattendue que m'accordait le sort; je pensai à l'orgueil encouragé de Matéa! Je pensai plus encore à la joie de cœur de Maria. Ah! elle pouvait se réjouir, en effet; car tout était son ouvrage. C'était son épée qui avait vaincu; c'était sa croix

qui avait pardonné. Son image m'accompagnait partout, au combat, au désert, dans le contentement, dans la tristesse. La douce flamme de son regard était toujours comme un fanal devant moi.

« Une autre joie me fut donnée. Je trouvai à Mexico des lettres vainement attendues depuis longtemps; dans l'interruption absolue des rapports avec la mère-patrie, elles venaient d'arriver toutes à la fois par la voie des États-Unis. La plupart étaient de la marquise ; il y en avait de Matéa : je les lus toutes avec transport. Je passai de longues heures à les relire. Je fus frappé du contraste des billets courts et froids de la comtesse, avec sa conversation si facile, si brillante, si incisive, trop incisive peut-être, tandis que Maria, toujours simple et réservée dans son langage, même quand elle cédait au naïf enjouement de la jeunesse, mettait dans tout ce qui sortait de sa plume tant d'âme et de vie! Je compris bientôt qu'il fallait que ces deux femmes, qui occupaient si diversement ma pensée, eussent entre elles plus d'opposition encore que je ne savais; car des relations communes de famille devaient les rapprocher, et Matéa se plaignait d'avoir inutilement multiplié les avances auprès de ma sœur. Ma sœur avait su repousser un vœu que je formais. C'était la première fois! De son côté, Maria s'affligeait de n'avoir rien pu pour mon rappel, quoique don Manuel et Jaymé eussent entouré son retour de leurs empressements. Elle eut soin de ne pas parler de moi, tant elle se croyait sûre de tout obtenir. Je me réjouis de son silence. Jamais tant d'indignation ne m'avait animé contre les arbitres de nos destinées. Jamais non plus je ne sentis mieux combien Maria m'était chère et sacrée. La pensée que les regards d'un pervers en crédit pussent se fixer sur elle faisait arriver la colère et le désespoir au plus profond de mon âme. Elle me semblait aussi loin des vœux des hommes, aussi loin de la terre, que le ciel même où je la cherchais toujours.

« Presque aussitôt après mon départ, elle avait pris possession de sa nouvelle existence, où tout lui était étran-

ger, où rien n'allait à son cœur. L'ancien gouverneur de la Havane ne put se dispenser de lui porter son hommage. Il ne parut qu'en pâlissant devant la fille de doña Léonor. Il la contempla avec une étrange anxiété. Les chagrins d'une mauvaise conscience étaient empreints sur son visage; des remords, très-divers peut-être, le livraient aux pratiques d'une sombre dévotion. Il s'était donné la tâche de fabriquer nuit et jour les cercueils du pauvre. Son rabot trouvait plus d'un émule dans la grandesse, et le marquis s'indignait de voir don Juan partager, avec des personnages dignes de respect, la gloire de cette œuvre pie; car il ne dissimulait pas sa disposition à chercher en lui le ravisseur de la nièce qu'il avait perdue. Un malheureux, sous l'étreinte de la torture, avait eu beau se déclarer coupable: le chambellan ne doutait pas que son beau-frère n'eût dirigé ce complot, dans un temps où il n'avait pas encore recueilli un opulent héritage, pour assurer à ses fils des richesses et des honneurs. Les soupçons du loyal vieillard ne l'empêchaient pas d'aimer dans ses neveux l'image et le souvenir de leur mère. L'un et l'autre se montrèrent presque également empressés auprès de la marquise ; et quoiqu'elle fût portée à distinguer beaucoup entre eux, elle essayait de leur faire à tous deux le même accueil. J'insère ici quelques passages de ses lettres. J'aimerais à tout transcrire.

Madrid, décembre 1804.

« Frère de mon cœur, don Domingo a eu l'attention de « me présenter à la de D***, et de visiter nos parents avec « elle. L'Excellentissime comtesse a séduit l'imagination « toujours jeune et vive de mon père. Il est vrai qu'elle « lui a parlé des campagnes d'Italie fort souvent, et de toi « toujours. Elle a même poussé le soin jusqu'à nous ame- « ner la jolie comtesse Fernandina que tu as sauvée, « avec des expressions qui permettaient les augures les plus « favorables. Don Luis, loyal et romanesque à son âge « comme un chevalier des croisades, n'est que trop disposé

« à prendre toutes les choses à venir pour du présent et « presque pour du passé; il voit déjà revêtus de la gran- « desse les deux enfants dont l'entrée dans le monde était « pour lui la source de tant d'amères pensées. Au risque « de l'affliger, je ne puis consentir à sortir de la retraite où « je vis, même pour cultiver ses illusions.

« En attendant, don Domingo me fait une vraie cour « dont je lui sais réellement gré. Ses assiduités sont celles « d'un vieillard simple, franc, plein de verve et de cœur. « J'ai deux chevaliers qui tiendront à distance, j'espère, « ceux de la cour et du monde. Ils sont, en fait d'opinions et « de manières, aux antipodes l'un de l'autre. L'*autre* est « mon père. Il me traite comme une grande dame dont il « viendrait de faire la découverte. Tu apprendrais là ce « qu'étaient les manières d'autrefois auprès des femmes, si « tu ne pouvais déjà t'en faire une idée par tout ce que nous « avons vu et admiré tant de fois de son révérencieux « amour pour doña Leonor. Sur le théâtre où nous som- « mes, car malheureusement on ne peut que trop employer « ce mot, don Luis offre un mélange charmant, dût-on « le trouver excessif, de déférence et de dignité, de bonne « grâce et de respect. On y sent le dernier reflet de cette « galanterie religieuse et intrépide qui a été le fond du « caractère et de l'histoire de la nation espagnole. Il n'y « manque que l'héroïsme d'autrefois, et cela forcément : « notre temps y prête si peu! O mon ami, j'aurais cessé de « penser tout haut avec toi, si je n'avouais qu'il y manque « pour ta Maria quelque chose de plus. Mon cœur est si « difficile à contenter qu'il aura toujours trouvé à redire à « la tendresse paternelle, dans la grandeur comme dans la « médiocrité. Je me plaignais de trop de froideur. Je me « plaindrais de trop de courtoisie aujourd'hui, si j'osais! « Il me semble que mon père n'a pas le droit d'être si poli « avec moi. Tu sais sa maxime charmante qu'on doit se mon- « trer à cet égard aussi attentif pour la famille et les amis « que pour les indifférents, avoir la tendresse de plus et

« non pas la civilité de moins! je ne puis m'empêcher de « trouver qu'avec moi il la dépasse. A mille nuances inex- « primables de ses soins et de ses empressements, je suis « près quelquefois de me jeter dans ses bras et de lui « dire : parce que votre enfant est grande d'Espagne, ne la « traitez pas comme une étrangère!

« Don Domingo a entrepris mon éducation. Il prétend me « donner des idées politiques; s'il réussit, j'essaierai de « lui en donner de chrétiennes. C'est là un de mes cha- « grins, de voir combien le siècle abjure la foi de nos pères. « O mon ami! ta Maria te supplie de ne pas bannir Dieu « de tes pensées. Laisse-lui l'espoir de te retrouver dans « un monde où il n'y a plus d'exil. Je sens mieux chaque « jour combien, dans celui-ci, tu étais nécessaire à ta triste « sœur. Les distances qui nous séparent, les hasards que « tu cours, ces idées me désolent au théâtre, au palais, « partout où ton image vient s'offrir à moi, et elle est « toujours dans mon cœur! Que sont devenus les jours de « notre enfance, quand nous gravissions ensemble les cimes « aiguës, poursuivant à nous deux, dans l'infini de l'espace « et de nos idées, les mille sujets des doctes, des délicieux « entretiens du soir? Hélas, nous nous promettions de tra- « verser ainsi, unis l'un à l'autre, ce monde que nous ne « connaissions pas! L'arrêt du ciel a trompé tous les vœux « et tous les pressentiments de notre premier âge... Mais du « moins que le ciel même ne soit pas entre nous! La route « nous sépare; que le port, un jour, nous rassemble! laisse- « moi te le dire : je fais bien des neuvaines pour ta vie; j'en « fais plus pour tes pensées, pour ton cœur, pour ton « âme, pour ton salut! Serait-il possible que l'un de nous « deux s'exposât jamais, par les manquements, par les en- « traînements d'ici-bas, à ce que nous devenions des étran- « gers l'un pour l'autre, dans la vie qui ne doit pas finir? »

« Plus tard, après m'avoir raconté l'érection du royaume d'Italie par Bonaparte, son couronnement pompeux de Milan, la réunion de Gênes et de la Ligurie à la France par

décret impérial, au milieu de la paix du continent, en un mot toutes ces surprises de l'Europe plus vaincue que résignée, toutes ces représentations monarchiques de révolutionnaires dorés sur toutes les coutures et plus fascinés que convertis, elle me parlait douloureusement du monde et d'elle-même :

« Le marquis s'afflige, avec une bonté paternelle qui « me va au cœur, de la secrète tristesse où il me voit, et que « malheureusement je sens croître chaque jour. Il la devine « à travers ces éclats de gaieté que tu me connais et qui « prouvent, en effet, si peu, qui deviennent d'ailleurs cha- « que jour plus rares ! Il me mène beaucoup à la cour, « et tu vas juger de la pente de mon esprit, quand tu n'es « point auprès de moi pour me guider : je ne jouis pas de ce « spectacle, malgré son éclat et sa nouveauté ! Serait-ce que « je ressemble au doge de Gênes ? Non, ce qui m'étonne le « plus, n'est pas de m'y voir, mais de voir et de comprendre « tout ce qui est venu si promptement attrister mes regards « et mes pensées. Il en résulte que j'ai le tort de moins son- « ger à tous ces soleils de puissance et de gloire qu'on me « fait contempler, qu'à Dieu qui est plus haut et à notre « malheureuse Espagne qui est plus loin. Je conçois main- « tenant les vœux si communs de régénération publique ; « c'est te dire, ami, que bien des choses m'humilient et « m'épouvantent !

« La Sainte-Trinité m'est témoin que j'allais au palais, en « sortant de notre vie solitaire, et que j'y vais encore, Dieu « merci, avec un profond sentiment de vénération et d'orgueil. « C'est une si grande chose que la vraie royauté, dans une « monarchie sur laquelle le soleil ne se couche pas ! Je sens « si bien que vers ce faîte du monde espagnol s'élèvent « les regards, non-seulement de la vieille Espagne, mais « de tout cet hémisphère où tu erres et où tu combats, ceux « de tes soldats, les tiens, mon frère ! Il me semble ainsi « me rapprocher de toi, comme quelqu'un qui visiterait le « soleil pourrait se croire rapproché de tous les mondes

« qu'il éclaire et qu'il gouverne ! Une chose m'émeut, dont « notre enfance a été instruite à s'enorgueillir, qui fait « battre au même degré les cœurs espagnols des deux hé- « misphères : la pensée d'avoir pour maîtres des Bourbons, « les premiers gentilshommes, les premiers chevaliers, les « premiers rois de l'univers, les plus dignes de tenir sous « leurs lois tant de royaumes ! C'est bien réellement que je « considère dans les fils de Blanche de Castille et de tant « d'infantes, les successeurs naturels de la lignée, trop tôt « interrompue, de Ferdinand et d'Isabelle. Mon cœur, de « ce côté, devrait donc être content, d'autant plus que nous « avons le bonheur de retrouver dans le roi, notre sei- « gneur, tous les sentiments dignes de sa couronne !... « Pourquoi faut-il qu'il y ait une ombre à ces splendeurs, « une ombre impossible à ignorer ? Et cela dans un temps « où les périls que la royauté a courus, les sacrifices qu'elle « a traversés lui commandaient si haut d'ajouter le poids « de ses vertus à la dignité de ses épreuves, ne fût-ce que « pour relever et affermir par le respect public ce sacer- « doce des rois qui est si nécessaire au monde, mais qui « comprend tant de devoirs envers les hommes !

« Ce dont ta sœur jouit beaucoup, c'est de contempler « autour de soi tous les grands noms de la patrie Espagnole ! « Ma fierté naturelle de Castillane s'accroît à la pensée de « tout ce qu'ils représentent de victoires, de traités, de grandes « actions. Une beauté de la monarchie que je vantais hier « à don Domingo, mais qui échappe aux esprits philoso- « phiques tels que lui, et aux âmes vulgaires comme la foule, « est précisément de rassembler auprès du souverain les « grandes existences qui sont l'image même et l'histoire d'un « peuple. Mon cœur bat de rencontrer dans tous ces seigneurs « graves et dignes, dans toutes ces femmes si souvent char- « mantes de grâce et de beauté, des Mendoce, des Silva, des « Guzman, des Velasco, des Carbajal, des Guttierrez, des « Zayas, des Cardone, des Aguilera, des Toledo, tant de « maisons qui sont depuis des siècles la force et l'honneur

« de mon pays. Je ne saurais te dire quelle était mon émotion « dans les premiers temps, lorsque, demandant le nom des « inconnus qui m'entouraient, on me répondait, un jour: « les ducs de Médina-Sidonia, de Medina-Cœli, d'Albu- « querque, del Parque, de Hijar, de Veraguas, de San-Carlos, « de Sotomayor, de Berwick et d'Albe; une autre fois, les « marquis de la Conquista, de Céralbo, de Guadalcazar et « tous les autres. J'aime que les grands services anciens et « nouveaux soient là confondus; que les descendants de « Christophe Colomb et de Pizarre, brillent à ce faîte de « l'illustration, comme ceux de Gonzalve de Cordoue et de « Fernand de la Cerda. Mais, à présent, je comprends trop « bien ton regret de voir la vie de cour absorber tant de « grandeurs, et notre pays n'avoir qu'une noblesse comme « la France, au lieu d'une aristocratie comme Venise, « Rome, l'Angleterre, quand elle a des noms titrés par la « gloire nationale, point par la faveur, et aussi popu- « laires que glorieux parce qu'aucune révolution n'a brisé « leur ascendant. Pourquoi les plus simples devoirs res- « tent-ils l'unique emploi de tout ce qu'il y a de per- « sonnages illustres, quand ils pourraient concourir à « l'exercice du gouvernement, au commandement des ar- « mées, à la garde des fuéros, des lois, des finances, hélas! « des mœurs publiques? Ces réflexions mettent le trouble « dans mes sentiments et mes pensées. Vierge sainte! « n'est-ce pas un tort de faire sortir une tristesse de tout ce « qui pourrait charmer ou au moins distraire mon âme?

« D. Osorio veut dissiper mon ennui bon gré mal gré. Il « a soin de me mener régulièrement aux *corrides*. J'ai « vaincu, pour lui plaire, l'horreur de ce sang, de ce car- « nage. Je ne puis vaincre ma surprise et ma fatigue de « cette foule, de ces transports, de ces airs et de ces cris « de triomphe pour si peu. Avec tant de bruit, je voudrais « plus de gloire. J'ai le travers de porter tout mon intérêt « sur le malheureux taureau. Je ne sais qu'admirer et « plaindre cet animal superbe, alors que, malgré son cou-

« rage, malgré sa force, il va succomber sous les coups « d'adversaires dont aucun ne pourrait lutter contre lui « corps à corps. Tout un peuple, dont hier il labourait les « champs, s'assemble aujourd'hui pour applaudir sa lente « agonie. Cette pantomime cruelle m'attriste et me blesse « comme une image trop vraie des combats que l'ingra- « titude et l'envie livrent au talent et à la probité.

« Nous allons souvent au théâtre; ce sont d'autres joutes « et d'autres aventures. J'ajourne à un autre courrier le « plaisir d'en causer ensemble.

II.

« En cour, juillet 1805.

« Puisque la guerre et les mers nous séparent, je veux « me faire l'illusion de reprendre avec toi l'un de nos « principaux sujets d'entretien, quand mon père nous « lisait nos chefs-d'œuvre, que ma mère nous les com- « mentait au point de vue de ses grands hommes, et qu'en « reprenant tous deux son cours de littérature française à « propos et aux dépens de l'art espagnol, nous finissions par « nous avouer en même temps qu'elle nous avait charmés et « non convaincus. Maintenant, mes impressions sont plus « vives mille fois, peut-être parce que j'ai des années de « plus, peut-être par la nouveauté et la magie de la diction, « du jeu, du spectacle, des spectateurs, aussi transportés « de la *Jeunesse du Cid* que du *Fandango* et de la *Cachucha:* « comment dire plus? Je veux une fois te conduire aux « seuls lieux profanes où j'aie passé de douces heures, et dans « la seule société où il me semble par moment que la tienne « me soit rendue. C'est au théâtre de *la Cruz* et à celui *del* « *Principe:* deux noms que j'aime comme des symboles; car « là certainement on sent profondément ce que la *croix* « et le *prince* sont pour des âmes castillanes! Tu n'es « jamais allé au spectacle, m'as-tu dit, dans ton séjour « de Madrid, par la tristesse de notre séparation? Prends « donc place au *balcon* de Maria : tu la consoleras des

« regards importuns qui s'attachent sans pitié sur les femmes.
« Je me persuade quelquefois que tu as quitté tes déserts,
« que l'hiver des tropiques t'a ramené à Mexico, et qu'en
« effet, nous faisons en même temps la même découverte et
« la même étude; car c'est un des titres d'honneur du
« peuple espagnol d'avoir instruit le Nouveau-Monde à
« comprendre et à aimer les plus rares créations de l'esprit
« humain, en semant, d'une extrémité à l'autre des Andes
« et des Cordillères, vingt capitales où le théâtre commu-
« nique tous les soirs à tant de peuples nouveaux l'une des
« plus nobles et des plus belles littératures qu'il puisse y
« avoir sous le firmament. La littérature espagnole est ainsi
« le charme et l'orgueil des deux tiers du globe; elle exalte
« les âmes depuis les Baléares jusqu'aux Philippines. Quelle
« autre eut jamais de si vastes domaines?

« Ami, tu vois déjà que tu as des rivaux dans mon cœur!
« L'audacieux, l'inépuisable Lope de Vega, le fécond, le
« noble Calderon de la Barca, Guilen de Castro qui eut la
« gloire d'inspirer Pierre Corneille, Moreto, si gracieux
« et si élevé, Tirso de Molina, quelquefois si heureu-
« sement créateur, me charment, m'exaltent, ne me
« laissent qu'un regret, celui de ton absence. Il me semble
« qu'avec toi, je me complairais doublement parmi ces
« grandes scènes et dans la société de ces grands esprits.
« Tout l'ancien répertoire nous montre nos poëtes si hardis,
« si inspirés, si dramatiques! tant d'honneur et de généro-
« sité, tant d'audace et de chevalerie, respirent partout dans
« leurs narrations, dans leurs chants, dirais-je! Ils sa-
« vent si bien nous redire avec amour les beaux traits de
« nos aïeux! Ils les font revivre à nos yeux avec tant de
« vérité, d'âme, de pensée! J'ai le cœur si fier en les
« écoutant, fier à la fois de tous ces siècles qui ont fait de
« si grandes choses, et de celui qui les a si glorieusement
« célébrées! Arrive-t-il dans les théâtres de la nouvelle
« Espagne, comme je le vois malheureusement dans les nô-
« tres, que ces créations grandioses et ces patriotiques sou-

« venirs fassent place la plupart du temps à la foule des « compositions modernes, pâles imitations du théâtre de « France où manque la langue de Corneille, de Racine, de « Molière, et qui, n'ayant rien du génie espagnol, n'ont « rien non plus du vrai génie français?

« Ma mère ne comprend pas que j'aie contracté une si vive « passion de notre théâtre national. N'est-ce pas avoir « simplement celle des grandes choses et des grands « hommes? J'en suis sûre, mon Alonso, ton cœur bat avec « le mien, à ce double merveilleux des nobles actions et des « nobles sentiments qui remplit la scène castillane. Je me « persuade que la popularité universelle n'a manqué à des « œuvres si souvent admirables, que parce que la plu- « part ne sont pas traduites, comme elles devraient l'être, « dans toutes les langues. Mais nous, Espagnols des Deux « Mondes, comment ne pas nous y attacher de toutes les « forces du cœur et de la pensée? C'est le génie espagnol « lui-même. C'est notre histoire, où les deux mille cinq « cents pièces de Lope de Vega, les six cents de Calderon, « nous retracent d'un bout à l'autre tout ce qu'il y a de « passionné, de chevaleresque, d'héroïque, de terrible dans « nos annales, depuis les temps de Récarède et de Wamba « jusqu'aux nôtres. Et, ce qui me charme, c'est que tou- « jours l'esprit du poëte soit en quelque sorte de notre « pays, plus encore que les grandes figures qu'il met en « scène. La religion, la patrie, la vengeance, la vengeance « fille de l'honneur, animent et exaltent toutes les situa- « tions et toutes les paroles. Le génie de l'aventure abonde, « partout extraordinaire, partout épique, parce que c'est le « fonds du caractère national et le vrai ressort de tous les « travaux de nos pères. Quelle autre nation a poursuivi une « aventure de sept cents ans comme la guerre des Maures, ou « des aventures de héros et de géants telles que nos campa- « gnes d'Italie et des Pays-Bas, nos conquêtes de Naples et « de Sicile, nos expéditions et nos établissements d'Afrique, « notre découverte d'une moitié du globe, ce renversement

« magique du trône des Atzecs et de celui des Incas par « quelques chercheurs de mondes et de périls ! Nos grands « auteurs se sont inspirés de ces souvenirs incompara- « bles, et leur mérite à mes yeux est de me faire bien « comprendre que, soutenu par la foi et l'épée, le Castillan « ait accompli tant de prodiges.

« Une autre chose m'a été révélée par ces vivants ta- « bleaux : ils m'ont expliqué que le peuple qui a pu rêver et « mener à fin des choses si supérieures à toutes celles de « l'antiquité, soit lyrique dans ses écrits comme dans ses « actions, qu'il porte ce caractère dans tous les travaux de « la pensée, dans l'histoire comme dans la tragédie, dans « l'épopée comme dans l'hymne et les romanceros. La terre « qui a produit tant d'entreprises héroïques et tant d'héroï- « ques chevaliers offre de si étranges particularités ! Elle « s'est honorée d'un sacerdoce, épris des lettres comme de « la foi, et sublime par l'histoire, par la poésie, par le théâtre « aussi bien que par le pontificat, le gouvernement et le « martyre ! Elle a eu la fortune de porter une noblesse esclave « de l'honneur autant que nulle autre, et ardente à recher- « cher les palmes de l'esprit et du savoir dans tout le cours « des siècles, non moins que les triomphes de la croix et ceux « de la guerre ! Un tel pays devait trouver dans son sein les « premiers lyriques des temps modernes : les Herréras, les « Solis, les Rioja, les Gongora, ces soleils du monde, a-t-on « dit longtemps, auxquels il faut joindre nécessairement « tous nos grands tragiques. Car, as-tu pris garde comme « tous mêlent l'ode, le cantique, une sorte de chant involon- « taire, au tissu du drame ! Les chœurs de Racine, quelques « stances de Corneille ont imité en beaux vers ce type essen- « tiellement espagnol, mais sans avoir fait école et sans pé- « nétrer dans le sentiment public. Ah ! c'est qu'il fallait à ce « genre enthousiaste les naturelles et audacieuses allures de « notre comédie de cape et d'épée ! Il y fallait nos mœurs « et nos croyances ; il y fallait nos amours profonds et « terribles, qui se saisissent de l'âme entière pour y régner

« jusqu'au delà du tombeau, l'entraînant à tous les excès du « crime, ou la conduisant par la vertu du sacrifice aux félici- « tés du paradis. Il y fallait, par-dessus tout, nos rois, nos « grands, notre peuple, ces sombres et fiers courages qui se « précipitent dans tous les dévouements, non pas parce que « *c'est écrit*, comme font les compagnons de l'Abencerrage, « mais en vertu d'une foi aussi absolue en étant plus « sainte, c'est-à-dire, parce que Dieu le veut : *Está de Diós!* « Il y fallait enfin l'âme de notre nation et le ciel du Tage. « La poésie lyrique est nécessairement froide et pâle, elle « est dépaysée partout ailleurs ; et je sens dans mon cœur « qu'elle devait s'épanouir et régner au soleil des Espagnes.

« Ce que je ne comprendrai jamais de l'esprit français « qui a tant de nobles cordes en commun avec nous, c'est « qu'il ait répudié *la comédie héroïque*, qui me semble le « fonds de la vie humaine prise de haut, et qui par cela « même remplit notre théâtre. Je vois combien j'étonne ma « mère, en lui montrant la vérité unie presque toujours à « la hardiesse, sous la main de nos grands maîtres ; car, dans « leurs compositions, la comédie, qui tient tant de place « parmi toutes les choses de ce monde, se mêle à la vie des « rois sans les faire jamais déroger, et la tragédie jaillit des « scènes de l'existence commune, sans rien perdre de sa « hauteur de vues et de langage par cette application natu- « relle de ses deux grands attributs, la terreur et la pitié. J'ad- « mire, je l'avoue, ce qu'il y a de puissance et de fécondité « dans un genre qui met le monde sur la scène tel que Dieu « l'a fait : c'est-à-dire, le sombre et le comique, le simple et « le sublime, le peuple et le roi à côté l'un de l'autre. Mais « je m'en rends bien compte : ce qui maintient ce genre ex- « cellent parmi nous, c'est la façon dont il est manié par une « nation au génie ferme et noble, qui descend quand il le « faut et ne s'abaisse jamais. Le caractère de ce génie, « croyant et hardi à la fois, est de n'abdiquer nulle part la « dignité native de l'Espagnol. Il ne dégrade et ne flétrit « rien ; il élève et ennoblit tout ; son rire même sera celui

« de Quevedo, de Cervantès et de Moreto. Le fonds est sé-
« rieux, la forme digne, la vue élevée. On se sent dans les
« hautes régions ; on y vit par les sentiments, les pensées,
« le but, et alors il est tout simple qu'on ne s'inquiète pas
« si l'auteur se renferme, strictement ou non, dans des
« règles qui doivent surtout avoir pour objet de défendre
« l'art contre ses déchéances ou contre ses excès.

« C'est là précisément ce qui me plaît dans toute notre
« grande littérature, celle qui s'étend de l'époque des roman-
« ceros ou de la prise de Grenade au règne de Philippe IV, à
« cette ère des peintres, des poëtes, des historiens, qui
« commença la gloire du grand siècle, également ad-
« mirable des deux côtés des Pyrénées. Le double mé-
« rite de l'inspiration et de la dignité, de l'audace et de
« l'élévation n'y manque jamais. La muse espagnole est
« toujours chevaleresque par le fond, royale par la forme.
« On sent que l'écrivain et l'auditoire sont une même race
« intrépide et altière. Il n'y a pas de roture dans les idées ou
« le langage du poëte et du prosateur, plus que dans les sen-
« timents du public. N'est-ce pas parce que tous ont tra-
« versé les mêmes épreuves, affronté les mêmes combats,
« servi le même Dieu, espéré au ciel la même couronne? Nos
« écrivains ont été presque invariablement des guerriers, des
« ecclésiastiques, des hommes d'État, des grands seigneurs
« du plus haut parage, les vrais chefs de la société espagnole
« avant d'être ses interprètes, ses modèles, et, comme on
« disait autrefois, ses demi-dieux. Nous avons eu une lit-
« térature, la plus belle que le monde ait possédée jusqu'à
« Louis XIV, et nous n'avons presque pas eu de gens de let-
« tres, c'est-à-dire d'hommes faisant leur état des lettres, en
« vivant, n'ayant pas d'autre carrière, pas d'autre horizon,
« partis de loin et ne pouvant aspirer haut, exposés par
« là à tourner contre eux-mêmes ou contre leur pays l'étin-
« celle qui était en eux. Le marquis de Villena, le mar-
« quis de Santillane, le marquis de Santa-Cruz, le duc
« d'Albe (don Antonio), sont les plus grands personnages du

« royaume. Ils ont eu en main les plus grands commande-
« ments et les plus grandes affaires. Cervantes, Ercilla,
« Garcilasso de la Vega sont des guerriers héroïques. Gar-
« cilasso négocie comme il combat; Lope de Vega sert
« sur l'Armada et entre dans l'Église; l'Église nous donne
« les Calderon, les Moreto, les Gongoras, les Rioja, presque
« toute notre poésie et tout notre théâtre, comme elle
« enfante la plupart de nos savants, de nos historiens, de
« nos hommes d'État. C'est une rare faveur de la Provi-
« dence que la noblesse et le sacerdoce aient toujours voulu
« marcher à la tête de la nation par les lettres, autant que
« par les emplois ou par les armes. Faut-il s'étonner que
« les lettres parmi nous ne soient ni anti-sociales, ni im-
« pies, ni vulgaires, qu'il n'y ait, par suite, qu'un esprit
« dans la nation, que notre peuple n'ait pas été corrompu,
« qu'il n'imagine pas de séparer dans ses respects les or-
« dres, les corps, les classes de l'État, tout ce que Dieu a
« si fortement uni! O mon Alonso, toi, le seul ami avec qui
« je puisse m'abandonner au cours de mes pensées dans la
« confiance infinie et le secret impénétrable de nos effusions,
« réponds-moi : ai-je tort de penser qu'un peuple qui, par
« ces glorieuses particularités de son histoire, aime encore
« les grands, respecte les rois, dit : Sa Majesté le Saint-
« Sacrement, fait ses promesses par les sept plaies de Notre-
« Seigneur et en conséquence n'y manque jamais, a encore
« devant soi de grandes destinées? Penser à toi toujours me
« fait agiter toutes ces idées. Je suis convaincue que l'âme de
« nos grands hommes est toujours dans la nation, et qu'au
« premier péril on verrait l'Espagnol se réveiller, jeter des
« flammes, périr ou vaincre pour Dieu et la patrie.

« Un mot encore! une chose qui m'est nouvelle et qui sou-
« lève en moi de vives émotions, c'est la beauté de notre
« langue parlée tout haut. Je ne l'avais entendue qu'aux
« humbles prônes de notre vieux curé de la Cabrera, et sous
« la voûte de notre chétive église. La chaire et le théâtre me
« la font mieux connaître. Comme notre littérature, elle me

« semble faite pour les héros, les poëtes et les rois. Quelle ma-
« jesté! quelle harmonie! Je ne puis m'expliquer au-
« trement que par le châtiment de la tour de Babel pesant
« encore sur le monde, que ce magnifique instrument, si
« plein, si digne, si retentissant, ne soit pas la langue prin-
« cipale du genre humain. Je me dis ce qu'elle était dans
« nos vieilles cortès, employée par les grands à redresser
« avec respect les fautes des rois et à assurer l'honneur de
« la nation. Elle a été trempée exprès, semble-t-il, pour ces
« nobles débats qui faisaient l'office, sans choc ni meurtre,
« du justicier d'Aragon. Tu ne t'étonneras pas pourtant si
« ce que j'aime le plus de notre magnifique langue cas-
« tillane, ce n'est pas sa pompe, sa splendeur, ses grands
« sons qui saisissent et émeuvent comme l'orgue de nos ca-
« thédrales, mais sa douceur égale à sa fierté, mais son art à
« dire la tendresse, sa multitude d'expédients pour exprimer
« les nuances les plus délicates du cœur, sa richesse inépui-
« sable de formules, de diminutifs, de tours choisis, qui font
« arriver à l'âme de cent façons le cri : Je vous aime, soit qu'il
« s'élance du cœur de Rodrigue et de Chimène, ou de celui de la
« mère, de l'ami, du frère, de la sœur, j'espère! Comment tra-
« duire seulement dans une autre langue, même universelle
« comme celle de France, ces *muy mio* et *muy mia*[1] échangés
« si naturellement entre nous, et qui font nos délices? Doña
« Léonor répond à cela que je suis *vieille Espagnole* plus
« que les sept infants de Lara, et je l'embrasse en français
« ou en espagnol, à son choix, pour terminer le différend.

« En tout, mon ami, je comprends qu'avec tant d'heu-
« reux dons de la Providence, nous ayons marché à la tête
« du monde depuis Ferdinand et Isabelle, c'est-à-dire de-
« puis l'établissement de l'unité espagnole jusqu'à ces jours
« brillants de Philippe IV, sitôt suivis des incomparables
« splendeurs de Louis le Grand. Je conçois moins bien que
« le rare essor de la France et même la perte de quelques

[1] Très-mien, très-mienne, très à moi.

« provinces lointaines aient suffi à nous ravir notre empire.
« La pensée de cette éclipse, que je veux croire passagère,
« est un poids d'airain qui pèse sur mon cœur au delà de ce
« que je saurais dire.

« J'espère que nous avons touché le fond de ce déclin. Je
« crois voir des présages rassurants. Pour ne pas sortir du
« théâtre où je devrais me reprocher d'avoir retenu si long-
« temps un vaillant émule des Pizarre et des Cortez tel que
« toi, je te dirai que déjà quelques contemporains promet-
« tent des jours meilleurs. Notre ingénieux Moratin mérite
« toute la renommée que tu lui connais. On parle beau-
« coup du prochain coup d'essai d'un très-jeune homme,
« don Francisco Martinez de la Rosa, qui m'intéresse
« particulièrement. Car, en attendant l'ouvrage, j'ai vu
« l'auteur. Il est à peine plus âgé que toi. Il porte dans le
« regard ce rayon des hautes destinées qui ne trompe pas.
« Il a tes sentiments. Je suis sûre que vous aurez la même
« carrière. La sienne ne restera pas enfermée dans les lettres
« plus que la tienne dans les camps.

« J'ai vu en même temps deux autres jeunes gens des
« plus grandes maisons, qui m'ont aussi ravie. L'un est le
« comte de Haro, héritier des ducs de Frias, l'autre don
« Angel de Saavedra, qui a bien des chances de devenir duc
« de Rivas. Celui-ci a seize ans à peine, l'âge de Lope de
« Vega, et il écrit déjà avec talent. Le poëte inspiré, l'au-
« teur tragique, le grand cœur se révèlent en lui comme
« dans son ami. Tous deux ont cet air inspiré qui m'a frap-
« pée si anciennement chez un autre jeune homme, que Dieu
« me permet d'aimer de toute la force de mon cœur. Aussi je
« passe mon temps à les regarder tous deux et à les écouter,
« au risque, Dieu me pardonne, de me compromettre! J'aime
« leur illustre naissance. C'est pour moi une consolation,
« parmi nos tristesses, de voir les grands noms se placer
« d'eux-mêmes à la tête de ce mouvement de renaissance
« littéraire que j'appelle de mes vœux. Ah! je sais bien qu'il
« en serait de même d'une renaissance par les armes.

« Et, après t'avoir dit tout cela, après t'avoir parlé de mon « enthousiasme, il me faut ajouter une très-pénible con- « tre-partie de cet emploi de nos soirées. Comment te « peindre à quel point les inévitables *saynètes*[1] d'aujourd'hui « me fatiguent et m'étonnent ! Le noble plaisir du théâtre « est par là véritablement gâté pour moi. Tantôt les mots « les plus simples, tantôt des saillies tout à fait incom- « préhensibles, excitent dans l'assemblée entière un bon- « heur presque égal à celui de la danse du boléro. Je ne « sais point me réjouir de ce que je n'entends pas ; tous les « hommes qui sont avec nous me déconcertent par des « regards et un air impertinents de surprise et de raillerie. « Il n'est pas jusqu'à ceux de nos gens, qui achèvent de « remplir ma loge, dont le gros rire ne s'associe aux sar- « casmes des cavaliers. Comment nos grands si illustres et « qu'on dit si fiers (entre nous, je trouve qu'ils ne le « sont pas assez !) s'accommodent-ils de cette familiarité « de tous les moments? Frey don Jaymé prend toujours « cet instant pour ses visites ; ses plaisanteries sans merci « et sans esprit finiront par me rendre insupportable mon « délassement préféré. Son frère, don Carlos, qui est habi- « tuellement de la plus aimable bonté, n'a pas lui-même « pitié de moi, et j'en souffre au delà de toute expression.

« Pourquoi donc, dans la sphère nouvelle où Dieu m'a « placée, rien de ce qui charme les personnes de mon « âge ne réussit-il à me satisfaire pleinement? Les autres « femmes savent se suffire sans le secours de l'étude, de « la lecture, d'un travail suivi. Elles n'ont même pas, « avec la sévérité du costume national, cette affaire de « la toilette qui tient tant de place dans la vie française, « selon ce que nous conte ma mère. Le mouvement inces- « sant des visites et les actes de piété remplissent sans « effort leurs journées. Moi, je ne sais pas me passer

[1] Petite pièce qui complète toutes les représentations. Des bouffon- « neries licencieuses en font trop souvent le principal mérite.

« de mes occupations favorites. Il faut que les livres me « fassent vivre aux dépens d'autrui. C'était aux tiens « autrefois ! Sur mon propre fonds, je ne recueillerais « que de l'amertume, et je sens qu'avec la disposition « de mon cœur, ce serait bientôt du désespoir.

« Que me parles-tu d'écrire, ami de mon âme? comment « cette pensée a-t-elle pu te passer par l'esprit? Ne sais-tu « pas que jamais Espagnole ne l'a tenté. La grande sainte « que tu me cites toujours n'a écrit que dans le cloître, sur la « théologie, bien visiblement inspirée; ta pauvre Maria ne « l'est point; elle ne mérite pas de l'être ! elle ne sait point « assez vaincre son propre cœur, se plier à la vie que Dieu « lui a faite. Le *lion*, mon ami, puisque tu y reviens « encore, est la plus faible des femmes; l'*aigle* n'a d'essor « que pour un moment et à tes côtés. Peut-être eussé-je « pu aider au vol d'un autre; du moins aurais-je su en « jouir; mais seule, je ne puis que parcourir terre à terre la « route de la vie, et c'est au delà que je place toutes mes « espérances... Tu sais où j'ai placé, depuis notre première « enfance, mon ambition et mon orgueil. »

III.

« La tristesse qui poursuivait Maria au milieu du monde nouveau où elle était transportée, passait de son âme dans la mienne sur l'autre rivage de l'Atlantique. Je me demandais avec inquiétude ce que serait à la longue pour elle notre affection, dans le vide de sa vie, parmi tant de tristesses, sur ce mouvant théâtre. Cette sympathie d'une âme si pure, d'un esprit si charmant et si élevé, était à mes yeux la plus inappréciable faveur du ciel. Un tel bien anime le désert; il prête sa magie aux plus dures épreuves; il nous donne pour guide une conscience extérieure dont l'appui fortifie la nôtre, dont le suffrage a plus de poids à nos yeux que toutes les voix de la renommée. Étais-je digne d'une telle fortune et me serait-elle laissée?

« Maria brillait alors enchaînée au char de la faveur

par ceux qui me retenaient dans l'exil. Ils portèrent sur elle les grâces de la reine; le collier de l'ordre de Marie-Louise vint la surprendre. Les grands se pressaient autour d'elle; les femmes lui enviaient l'hommage des maîtres de l'Espagne. Cet hommage appelait autour d'elle les respects de la foule. « La cour, m'écrivait don Carlos, ne lui connaît « pas de rivale; les dons de la jeunesse et de la beauté re- « haussent l'éclat de son rang. Elle est la plus brillante étoile « de notre firmament. Son regard, sa tête, sa taille ont des « airs de commandement naturels et involontaires qui ren- « dent plus sensibles sa bonne grâce et sa simplicité. « Elle a des façons de rougir ineffables. Dieu me par- « donne! mais je ne sais pas me refuser, de temps à autre, « le spectacle de ces troubles qui viennent visiblement « d'en haut... si tant est qu'il y ait là-haut quelque chose! « Il sont la plus belle parure du plus beau front de l'uni- « vers. Je n'avais jamais rien vu de si charmant et de si ado- « rable! C'est une nouvelle connaissance qui me ravit. Le « meilleur de nos actes sacramentels [1], celui du *Diable pré-* « *dicateur*, ne fait pas honneur aux franciscains d'une seule « prédication qui vaille celle-là. Bref, ami *muy mio*, nous « avons tous la tête à l'envers. Chose étrange! c'est si na- « turel, que les femmes nous pardonnent notre idolâtrie, « une seule de nos belles dames exceptée. »

« Je reconnus trop Matéa. Constamment repoussée de cette cour, où la marquise était environnée d'honneurs, elle imputa la froideur de Maria tantôt à une vanité injurieuse, tantôt à une ambitieuse circonspection. C'était une grande injustice. Au même moment, cette Maria chérie me disait :

En cour, 30 octobre 1805.

« Le charme des grandeurs n'a pas de prise sur moi. « L'honneur et le devoir peuvent se trouver, mais non pas

[1] Sortes de pièces religieuses assez semblables à nos anciens *mystères*.

« le bonheur, dans une région où le faste tient lieu de « dignité; le bruit et l'éclat, de jouissances intimes; le « moment qui s'écoule, d'avenir; le regard d'un pervers « puissant, de mérite et de vertu. Le marquis, dont les « jours se sont consumés dans la nécessaire subordination « du palais, se complaît à multiplier pour moi ces pom- « peuses obligations. Je suis touchée plus que je ne puis le « dire du prix qu'il met à ma situation favorable dans un « monde qui tient tant de place dans les cœurs espagnols! « Mais mon cœur, tout aussi espagnol, se soulève chaque « jour davantage contre les hommages qu'il faut si souvent « recevoir de ce qu'on méprise, et rendre à ce qu'on ne peut « estimer. Plus je vais, plus je comprends mieux à quel « degré est poussé ce profond oubli des devoirs les plus « saints qui m'avait si promptement surprise. Il ne fait « rougir ni les coupables, ni les flatteurs. Le contraste trop « fréquent entre l'élévation du rang et l'indignité des per- « sonnes, par suite le mensonge perpétuel du respect dans « un lieu où le respect manque forcément, ce sont là des « tristesses de l'âme indicibles. On y sent un affaiblissement « de la monarchie qui épouvante. Est-ce par représailles « que la royauté, de son côté, ne respecte pas non plus ses « serviteurs, lorsque tant de gloires réunies sur leurs têtes et « une dignité personnelle qui a résisté à tout devraient les « rendre respectables à la couronne, pour qu'ils le restas- « sent au reste des Espagnes? Je ne sais ce qui m'offense le « plus des choses illégitimes que laisse deviner la souveraine, « ou des choses légitimes dont notre loyal souverain étale « le spectacle dans ses accès de candide gaieté. Ce qui se- « rait invisible partout ailleurs, il faut que, debout autour « du brasero royal, mes dix-sept ans n'aient plus le droit « de l'ignorer! Voilà où on arrive quand les femmes ne « sont pas comptées comme elles doivent l'être, et qu'elles « ne font pas quelques-unes des lois du monde qui sont de « leur domaine! Sais-tu que j'arrive à penser de notre vé- « nérable et cher don Louis ce qu'il dit lui-même si plaisam-

« ment du héros de Cervantes, quand il avance que la déraison prétendue de l'illustre chevalier a raison contre le prétendu bon sens de son temps et du nôtre, en signalant l'affaiblissement des vieilles maximes et des vieux respects comme la perte du monde? Les choses en sont venues à ce que les égards se pressent visiblement autour des femmes, à mesure qu'elles encourent davantage le blâme public : c'est traiter mon sexe avec un grand mépris.

« Te le dirai-je? toutes ces choses, qui m'étonnent et me blessent, me semblent un sérieux péril pour la société espagnole des Deux Mondes, à présent que je vois, dans notre existence fausse et vide, dans la différence de notre éducation et de nos habitudes avec celles de la société française, un calcul réfléchi et de longue date. On nous permet une écriture grossière, pour éviter aux hommes le fardeau des soins domestiques; l'étude de la guitare et du clavecin, pour endormir leurs peines ou réveiller leurs âmes engourdies. On ne veut pas que nous nous élevions au culte des arts, aux délassements de l'étude, aux connaissances qui charment la vie et l'agrandissent, qui font de la mère la première institutrice de ses fils. C'est une bien fausse politique. La jalousie et l'orgueil peuvent instituer le désœuvrement des femmes; la décadence générale des mœurs et des esprits est le fruit qu'on recueille. Vous ne pouvez réussir qu'en vous corrompant vous-mêmes à rabaisser notre destinée, à étouffer en nous, par vos discours et vos exemples, ce respect de soi sans lequel il n'y a rien de généreux, ni rien de sacré. Il semblerait que Dieu ne nous a donné qu'une mission, celle de charmer vos yeux; qu'un attrait, celui de la jeunesse et de la beauté! et, parce que vous fléchirez quelquefois le genou devant ces dons d'un jour, vous nous parlerez de votre culte et de notre royauté! Quel est ce culte profane qui ne s'adresse pas aux présents du ciel dans lesquels se perpétue l'étincelle de la lumière divine? Quel est cet empire contre lequel protestent notre conscience et notre dignité? Ah! ils ne

« savent pas nous comprendre ceux qui ne veulent pas de
« compagnes égales à eux-mêmes ; ceux qui mettent la per
« pétuelle profanation ou la perpétuelle imposture du sen
« timent le plus saint qu'il puisse y avoir sur la terre, à l
« place de ce sentiment même ! J'ose penser qu'ils ne com
« prennent pas mieux la destinée de l'homme que la nôtre
« s'ils imaginent qu'on puisse impunément amortir la moiti
« des âmes que Dieu a faites, impunément éteindre la moiti
« des intelligences qu'il a éclairées de sa lumière, chez u
« grand peuple !

« Quand il n'en était pas ainsi, le nom espagnol avait
« ce me semble, plus d'éclat dans l'univers. Alors, c'étai
« le bruit de nos victoires qui retentissait par toute l
« terre. Aujourd'hui, la marche rapide d'une armée fran
« çaise, des rivages qui font face à l'Angleterre, sur le Rhi
« et au cœur de l'Autriche, la prise d'Ulm, si je dis bien c
« nom, ou toute autre bataille que gagne un étranger, ave
« le sang de la France, des Pays-Bas, de l'Italie, d'un tier
« de l'Allemagne, sont la grande joie, vraie ou fausse, d
« notre cour et la grande affaire de notre nation ! A la vérité
« nous avons une part dans tous ces triomphes !... C'est la ca
« tastrophe que tu vas apprendre, le sacrifice de notre flott
« entière qui a péri avec celle des Français dans les eaux d
« Cadix, à la pointe de Trafalgar. Du moins, la grande Ar
« mada fut détruite par la tempête, et non par l'étranger
« Nous avons maintenant à enregistrer dans nos annales u
« désastre égal à la victoire de Lépante !...

« Nos malheurs me reportent bien vivement vers l
« passé. La terre des Espagnes a été si féconde en grand
« travaux et en grands hommes ! Cette terre portait un
« noblesse si haute devant ses maîtres, et des soldat
« si redoutables à l'univers ! L'amour y était si élevé
« si tendre ! Et maintenant elle semble glacée ! Dis-mo
« mon frère, l'ère nouvelle que j'entends annoncer re
« dra-t-elle une âme à ce corps languissant de la mona
« chie espagnole ? Pour être chrétien, ne suffira-t-il plu

« de respecter les fêtes de l'Église en bravant les lois « de l'Évangile? Les hommes cesseront-ils de spéculer sur « les vices qu'ils ont et sur ceux qu'ils nous donnent! S'il « en était ainsi, je m'effrayerais moins des vœux que je « vois former de toutes parts; car je sens bien que la « misère et le scandale, au degré où nous les voyons, ne « peuvent pas être d'institution divine.

« Frère de mon cœur, toi-même me l'as dit : Nous « sommes faites pour que tous les hommes nous parlent « de leur respect, et un seul, quand Dieu le permet, de « son amour. Ne cesse pas de penser ainsi! Tu vaudras « davantage, et tu auras une manière de plus d'être heu- « reux. Quelque jour..... bientôt peut-être, tu rencontreras « celle que la Providence te destine. Quel sort que le sien, « lorsqu'elle se sentira si bien comprise, à la fois aimée et res- « pectée! Que d'orgueil elle placera en toi! comme elle jouira « de ta tendresse! Ah! je prierai Dieu, et son divin fils, et « sa mère trois fois sainte, qu'elle suffise à tant de félicité!...»

« Chaque lettre me faisait voir plus de découragement et d'affection dans le cœur de Maria. Quelques jours plus tard, elle me disait :

Madrid, novembre 1805.

« Tandis que tu te plains de ta solitude, la mienne, « quand je peux m'y renfermer, est ma seule jouissance. « De toutes parts, on entend des voix qui crient : *En- « core un peu de temps, et Ninive sera détruite!* C'est « quelque chose de ne pas assister aux désordres, de ne pas « vivre parmi les hommes qui ont appelé sur la monarchie « ce cruel anathème. Tu peux entendre parler de doulou- « reux spectacles; mais leur vue n'attriste pas tes regards! « tu n'assistes pas à des scènes de désordre dans le palais « et de division dans la maison royale, qui rappellent le « festin de Balthasar. On y voit les signes manifestes; on « y reconnaît la main de Dieu, sans comprendre comment « elle frappera. Ah! bénis, bénis ton partage! tu auras le

« droit et la force d'agir, de servir l'Espagne, de concourir à « sauver, j'espère, nos rois de l'abîme qui se creuse sous leurs « pas et sous les nôtres. Moi, pour me distraire de ces pen- « sées, j'ai mes lectures, l'attente de tes lettres et les œuvres « pies, comme tu me le conseilles si bien. La douce puis- « sance de la religion calme mes alarmes. Mon esprit se « complaît aux matières de foi, qu'on peut creuser sans fin, « comme l'éternité. Combien j'envie à Pablo le silence et « la paix du cloître! Que les épouses de Jésus-Christ sont « heureuses de vivre sans distraction, en présence des « grandes pensées qui rendent plus facile le passage de ce « néant animé à l'éternelle paix; car la paix n'est, ami, que « dans le sein de la très-auguste Trinité. »

« A ce moment, Maria fut obligée de s'interrompre pour suivre la cour à la résidence de l'Escurial. Elle vit Pablo. Elle put juger s'il était plus heureux sous le cilice qu'elle-même dans ses liens dorés. L'un et l'autre n'eurent que la douceur de pleurer ensemble.

IV.

« Tandis que je méditais sur tant de graves révélations, dans ce séjour éclatant du Mexique, un orage gronda tout à coup sur ma tête. Les autorités, les grands, tout ce qui m'avait prodigué des soins et des égards, ne me présenta plus que de froids dehors : il n'était pas jusqu'au grossier *lepero*, cet hôte demi-nu des rues de Mexico, qui, à mon aspect, ne cachât sa tête sous le lambeau d'étoffe de laine dans lequel il vit renfermé. Guatimotzila était facilement arrivée à la Louisiane. Là, elle était sauvée. On sut qu'elle vivait aux États-Unis, tranquille, unie à don Cristoval, et, dans ce bonheur immense, ne souhaitant plus que le repos. Je fus accusé par des subalternes de la métropole, qui voulaient avancer, de n'avoir pas fait, pour couper l'arbre de l'insurrection jusqu'à ses racines, tout ce qui avait été dans ma puissance. On voulait que l'Europe me demandât

compte du sang de la jeune Indienne que je n'avais pas immolée. Don Isidro était compris dans ces censures, et je me réjouis de voir mon nom associé à ce nom vénérable. Ceux qui devaient sitôt après rompre avec la patrie espagnole demandaient mon exil à grands cris pour ne l'avoir pas assez vengée. Ces passions étaient d'autant plus vives qu'à ce moment même l'Angleterre mettait tout en œuvre pour propager les idées d'indépendance le long du double rivage du continent espagnol. Le vice-roi du Mexique, le vertueux Azanza, avait appris qu'une expédition anglaise menaçait la vice-royauté de la Plata. Il me chargea de porter cette nouvelle à Buenos-Ayres. Don Isidro partit de son côté pour défendre son troupeau auprès du conseil des Indes contre des rigueurs prêtes à se déchaîner. J'étais sûr d'être en même temps bien défendu.

« L'Angleterre, dans le duel où elle était engagée contre un homme, tenait assiégés les deux mondes. Il me fallut suivre lentement les côtes, quelquefois prendre la route tracée par les Incas sur la croupe des Andes, pour parvenir au Rio de la Plata. Au terme de ma mission, j'avais parcouru, dans presque toute leur longueur, les dix-neuf cents lieues de territoire américain qui relèvent de la couronne des Espagnes. Ce voyage acheva de m'apprendre les grandes destinées qui attendent le nouveau monde. Un jour tant de fleuves du nord et du midi, qui sont comme des mers roulantes, ne traverseront plus de silencieuses solitudes; leur cours prêtera à l'industrie l'assistance de leur force colossale et au commerce celle de leur marche impétueuse; le crocodile se verra disputer, par d'autres Amsterdam et d'autres Venise, les marécages qu'il infecte, et l'immense boa sera exilé de ces savanes qui pourraient nourrir tout un monde. Des nations, des empires couvriront cette éclatante moitié du globe. Lorsque j'aperçus ces contrées du haut des Andes, le général Miranda, fameux dans la révolution française et maintenant vendu aux vengeances britanniques, profitait des malheurs de la guerre

maritime et de l'interruption des rapports avec la métropole pour montrer partout le drapeau de l'indépendance. Repoussé deux ans, il devait reprendre bientôt son ouvrage au milieu de nos désastres. Grâce à l'invasion française, Simon Bolivar a pu l'accomplir. Bonaparte relâcha le lien de l'Amérique et Ferdinand VII ne l'a pas renoué!

« Au midi de l'isthme de Panama, je trouvai la culture, les arts, les richesses, qui naissent du travail de l'homme, moins développés qu'au nord ; mais la Providence a fait davantage pour ces régions équinoxiales où la nature, prodigue de trésors, semble avoir reculé les limites de sa puissance. Figurez-vous le boabad, ce géant de la végétation, reposant sur un tronc de cent pieds de circonférence comme sur une tour inexpugnable, et les cimes des bois élancés dans les airs à deux cents pieds de haut. Là se balancent l'arbre à cire et le bambou; l'acajou et le campêche étalent partout leurs précieux rameaux ; des bosquets du myrte qui donne le piment tapissent les hautes régions ; et, sur une échelle de sept cents lieues, le kinkina décore les flancs des Andes. Avide de produire, la terre se hérisse, plus encore qu'au Mexique, de cactus gigantesques, de lauriers, de daturas, d'aristoloches aux larges feuilles, d'orchidées aux vives nuances, de lianes sans nombre qui courent suspendre leur parure aux escarpements des monts ou à la tige altière du palmier, du cyprès chargé de siècles. Sous cette décoration, les forêts, vieilles comme la terre qui les porte, étonnent l'imagination, ou plutôt l'effraient par leur caractère de grandeur et de majesté. Qui dira jamais l'horreur mystérieuse de ces profondeurs qu'animent seuls les rugissements du tapir et du cougouar ; où l'écureuil, le singe qui n'est que gracieux, et celui qui, terrible, fait horreur à l'homme de sa ressemblance, courent de branche en branche d'un bout de l'hémisphère à l'autre? En présence de telles scènes, je compris que le culte druidique de l'Europe primitive cherchât la Divinité au fond des forêts, et ne permît pas d'autre sanctuaire à la foi des peuples.

« Mieux parée que la nouvelle Espagne, cette terre féconde doit aussi à son épaisse Cordillère le bienfait de posséder en même temps toutes les zones. Établi à de certaines élévations, l'homme voit, du milieu des rochers qui bordent sa demeure, une Asie s'étendre à ses pieds, une Europe l'entourer, un Groenland s'enfoncer au-dessus de lui dans le séjour des nuages. Chacune de ces contrées se présente à ses regards avec les formes végétales qui la distinguent. Les eaux, les bois, les airs, sont peuplés des hôtes de tous ces climats jusques aux limites de la fécondité. Plus loin, des troupes de vigognes, et quelquefois des chevaux, des lamas, des bœufs sauvages perdus dans leur fuite, des lions, des ours attachés aux pas de la proie qui les égare, se rencontrent dans la région des neiges éternelles avec le sphynx et le colibri, emportés par les orages. Plus loin encore, par delà le Chimborazo, règne le condor. Ce roi des airs, embrassant dans son vol les climats les plus contraires, part des sables ardents du rivage pour aller sur les confins de notre atmosphère planer à des hauteurs où nos nacelles aériennes ne pourraient pas le suivre. C'est bien là que se justifie par son essor audacieux l'allégorie qui donna l'aigle pour symbole au roi des dieux.

« Les plateaux de Rio-Bamba, de Quito, du Pérou, sont plus élevés que celui d'Anahuac. Il n'est donné qu'aux Alpes de l'Amérique méridionale de porter des cultures, des villes, des universités florissantes au niveau du Pic de Ténériffe. Là s'élèvent les cimes les plus escarpées et les volcans les plus formidables de la terre; là se rencontrent des abîmes effroyables, que le voyageur franchit sur un pont mobile de bambou; là des fleuves tout entiers roulent en cascades immenses. Les ruines de montagnes renversées sur elles-mêmes attestent les convulsions souterraines qui les ont détruites, après les avoir formées; tant d'imposants spectacles, au milieu desquels brillent par intervalles l'industrie et le luxe de l'Europe, donnent à l'Amérique méridionale un caractère inexprimable de grandeur et de vie. Il semble que la nature, encore jeune et sauvage, montre dans

ces contrées toute sa force première, en ne dédaignant pas d'emprunter aux arts de l'ancien monde des ornements et des richesses. Le ciel participe de ce caractère magnifique et extraordinaire. Qui n'a entendu parler de la *croix du sud?* Pendant ce long voyage, la nuit, je tenais l'œil religieusement fixé sur l'étrange symbole que les Quesada, les Vasco de Gama, les Pizarre contemplèrent avec surprise et respect. Je cherchais Maria absente pour y attacher ensemble notre regard et notre foi. Je croyais voir le *labarum* de Constantin suspendu à la voûte du ciel, comme un signe de triomphe et de conquête placé là par le Dieu protecteur des Espagnes, et, fort de cette pensée, j'espérais!

V.

Je vis enfin se dérouler devant moi le Rio de la Plata, le fleuve d'argent, ce cours immense dans lequel l'Uruguay et le Parana se confondent, et qui roule ses flots épais sur plus de vingt-cinq lieues de largeur.

« J'atteignis la vaste plaine de Buénos-Ayres : depuis près de deux mois, cette capitale était tombée aux mains d'une armée anglaise. Mais le sol même semblait la repousser. La Grande-Bretagne n'était connue dans nos domaines que par les anathèmes de la chaire ou les barrières que ses flottes avaient trop souvent élevées entre les colonies et la métropole. L'orgueil et l'orthodoxie, c'est-à-dire les plus forts de nos sentiments nationaux, se soulevaient contre elle, et donnaient à la haine publique le caractère d'un préjugé : aussi les créoles, les Indiens, les métis, avaient-ils pris les armes. Une troupe de ces pâtres féroces, de ces cavaliers indomptés qui, sous le nom de *Gauchos*, errent avec leurs troupeaux dans les solitudes des pampas, fut confiée à mon commandement. La lutte fut sanglante. Nous rétablîmes l'étendard espagnol sur les murs de Buénos-Ayres, et lord Beresford mit bas les armes avec toutes ses troupes. Un émigré français, l'amiral de Liniers, eut la

gloire de cette brillante journée. C'était le 12 août 1806. L'Espagne enfin comptait à son tour un jour digne d'elle. Ses soldats, ses matelots, sa population d'outre-mer avaient combattu pour la religion et la patrie avec transport. Mes gauchos terribles s'étaient signalés par leur ardeur à chercher, jusque sur les batteries tonnantes, des périls et du carnage. Leurs succès me recommandèrent à la bienveillance du vice-roi, et je reçus avec le grade de colonel la mission de porter en Europe les trophées du plus glorieux triomphe qui eût depuis longtemps honoré nos armes. La fortune me ramenait, en dépit des maîtres de la monarchie, dans le sein de la terre natale. Il y avait deux ans que je vivais en exil. Je partis sans savoir comment je réussirais à passer au travers des croisières ennemies. J'allai chercher à la Enseñada un bâtiment américain qui ne connaissait pas encore les prescriptions sauvages des ordres du conseil britannique et des décrets de Milan et de Berlin. A ce moment, des lettres de Maria me furent remises. Nos pensées s'entendaient d'une rive à l'autre de l'océan Pacifique. On eût dit que son cœur battait déjà de ce récent triomphe. Elle semblait accourir sur le rivage de la patrie pour m'accueillir.

« O ami de mon âme, disait-elle, tandis que je t'écri-
« vais le désastre de Trafalgar, tu me répondais par tes
« succès du Mexique, ou plutôt ce sont les pièces du gou-
« vernement qui me les apprenaient en même temps qu'à
« ton pays. Nos gouvernants ont si rarement à nous parler
« de gloire, qu'ils ont saisi cette fortune. Comment te dire
« le bonheur de nos parents! La cour et la ville se sont
« pressées autour d'eux et de moi. Je dois ajouter que la
« de D*** a devancé tout le monde avec un grand air de joie.
« Chaque soir, depuis l'arrivée du courrier mexicain, des séré-
« nades nous sont données. Voilà les premiers hommages
« qui m'aient été chers. Il m'est si doux de te les reporter,
« comme ta trop confiante amitié prétend me reporter ta
« victoire! Ami, je suis bien heureuse par toi! L'attache-

« ment d'une âme noble et d'un noble esprit est pour un « cœur de femme un si légitime orgueil! Par là, on vaut « quelque chose; on se croit utile; nous sentons des reflets « de gloire s'égarer jusqu'à nous. Un jour, une autre tiendra « de Dieu et de ta tendresse le droit d'inspirer tes travaux, « d'en être fière, d'en jouir avant personne. Oh! qu'elle soit « digne de toi! je le demande à la bonté divine, pendant « le saint sacrifice, tous les jours de ma vie. Puis-je ne pas « payer de toutes les tendres sollicitudes un attachement « qui m'a soutenue dans toutes les épreuves? Je serais trop « peu digne d'une telle richesse, si je n'en étais pas recon- « naissante jusques au fond de l'âme. — Et maintenant, « frère de ma vie, que ton Rio de la Plata ne te garde « pas trop longtemps! Ce n'est plus le cœur de don Luis « et de ta mère, ce n'est plus celui de ta sœur qui t'ap- « pellent; j'ai la joie de pouvoir te dire que c'est l'Espagne « même qui t'attend, et j'ajoute qu'elle ne te réserve que « trop d'occasions de gloire! »

« Ce mot de gloire que me renvoyait l'écho de la patrie par une voix si chère, me fut la plus vive joie que je pusse sentir. C'est un bien doux orgueil que celui qui nous vient du suffrage d'un cœur aimé! Je m'y abandonnais, le sein agité et les yeux humides. Enfin, le navire s'ébranla. Les flots de la Plata nous emportèrent comme un torrent. Les grandes lignes de la chaîne des Andes, courant se perdre vers le pôle dans les sommets de la terre de feu, s'effacèrent rapidement à mes yeux, et la pensée de l'Europe qui m'attendait se saisit de moi plus vivement que jamais! Mon cœur bondissait dans ma poitrine.

VI.

« Cependant, je ne m'éloignai pas des plages américaines sans attacher un dernier regard d'orgueil sur l'immense région qui aura dû à mon pays ses destinées. Il n'est qu'une voix en Europe pour raconter tous les biens *que les Espagnols ne firent pas dans leurs colonies et tous les maux qu'ils*

firent[1]. Sans doute, ces contrées lointaines ont vu le fanatisme et la cupidité immoler des victimes, au commencement d'un siècle qui devait donner, dans le sein même de l'Europe policée, le spectacle de la Saint-Barthélemy. Mais, dans une domination vieille de trois cents ans, faut-il ne voir que les emportements de ceux qui la fondèrent? Est-il une puissance dont les titres n'aient pas été tracés avec le sang des hommes?

« On s'étonne qu'une poignée de Castillans ait soumis de grands empires; c'est que les seuls peuples civilisés que rencontrassent nos soldats, les habitants du Mexique et du Pérou, gémissaient sous le joug de hiérarchies cent fois plus dures que notre domination, ou sous celui de despotes bien autrement terribles que nos princes. Ils tendirent les mains à l'Espagnol, arrivant, comme l'annonçaient les oracles, pour donner à l'Amérique une nouvelle vie.

« A dater du jour où l'autorité royale étendit sur ses domaines d'outre-mer l'action régulière des lois, les aristocraties des deux plateaux purent seules regretter notre conquête. De maîtres devenus sujets, et d'oppresseurs sans frein magistrats limités, les caciques, tout en restant nobles parmi nous, ont perdu le privilége de gouverner à coups de fouet leur nation, d'exercer le droit de vie et de mort, d'être seuls propriétaires, d'exercer la plus dure tyrannie sous laquelle ait gémi la race humaine. L'Indien, qui était serf de la glèbe et bête de somme, se vit investir des deux biens les plus précieux de l'état de société: la sûreté personnelle et la propriété. Ses villages devinrent autant de républiques, soumises seulement à un léger tribut

[1] Quel bien les Espagnols ne pouvaient-ils pas faire aux Mexicains? Ils avaient à leur donner une religion douce, ils leur apportèrent une superstition furieuse; ils auraient pu rendre libres les esclaves, et ils rendirent esclaves les hommes libres; ils pouvaient les éclairer sur les abus des sacrifices humains, au lieu de cela ils les exterminèrent. Je n'aurais jamais fini si je voulais raconter tous les biens qu'ils ne firent pas et tous les maux qu'ils firent. (*Esprit des Lois*, liv. X, ch. IV.)

et à une surveillance non moins légère. Si désormais ces bienfaits ont cessé de lui suffire, si, promu par nos efforts à la dignité d'homme, il élève sa légitime ambition plus haut et demande à devenir citoyen, ses nouveaux besoins sont loin de porter témoignage contre nous : ils attestent ses progrès.

« Que dirai-je maintenant de l'Indien sauvage, de ces hordes d'êtres misérables qui vivaient sur les rameaux du palmier et se dévoraient entre eux? Ne sont-ce pas nos missionnaires qui les ont enlevés à d'impures lagunes pour les placer dans les conditions de la vie policée et sous le régime des lois, aplanissant ainsi devant eux la route immense qui sépare l'hôte stupide des forêts, du fondateur des pyramides? Le sol, qu'ils abandonnaient aux reptiles et aux jaguars, a été forcé par nous de produire les fruits les plus délicieux et les plantes les plus utiles des deux mondes. Nous leur avons porté tous les biens de nos climats, le cheval, le bœuf, le blé, le fer. Je ne parle pas des sacrifices barbares que l'Évangile a abolis parmi eux, ni des vertus que la parole sainte a fait croître! Mais quelles mains ont élevé dans les déserts de leurs rivages et de leurs montagnes, au milieu de marais, vieux témoins du déluge, des fermes industrieuses, des bourgs commerçants, des temples où on croit au vrai Dieu, des cités qui seraient un ornement pour l'ancien monde?

« Quelle égide tutélaire a protégé le développement de tant de nobles créations, en défendant cette moitié de l'univers contre un fléau homicide qui a de tout temps dévasté l'autre? La guerre, dont les fureurs désolaient, avant la conquête, les régions civilisées comme les régions sauvages, n'a-t-elle pas disparu devant le crucifix de nos religieux et le sceptre de nos rois? L'avenir remarquera comme un rare phénomène qu'il fut, grâce à nous, une terre que, durant trois cents ans, le sang humain n'a pas baignée; où les générations ont pu se succéder, où elles se sont accrues à l'ombre de la paix et de l'autorité civile. La postérité dira aussi que nous avons secoué sur la croupe des Cordillères et des Andes le flambeau des lettres et des sciences. L'inven-

teur, ou seulement peut-être le propagateur de l'écriture fut immortalisé chez les Grecs, et nous, avec l'imprimerie, qui est autant au-dessus de l'écriture que la civilisation moderne est au-dessus de la civilisation antique, nous avons porté au nouveau continent tout ce qui entra jamais dans la sphère des connaissances humaines. Les Tyriens firent Carthage; les Égyptiens, Athènes. Mais l'Espagne a étendu ses bienfaits sur deux mille lieues de territoire; l'Amérique tout entière aura été, pour ainsi dire, prise au berceau, élevée, conduite à l'âge de maturité par nos soins. Quel peuple fit jamais autant pour les hommes?

« Sûrement, depuis quelques années, la main de la métropole s'est fait sentir aux royaumes d'outre-mer pour y resserrer nos liens plus que pour y verser de nouveaux présents. Nous les avions amenés à ce point de civilisation et de prospérité où la tutelle qui fut bienfaisante devient importune; un moment alors le pouvoir s'arrête effrayé de son ouvrage, et incertain s'il doit revenir sur ses pas ou abdiquer.

« Aujourd'hui, peut-être dépendrait-il de la royauté espagnole, et plus encore de la royauté européenne, que le monde espagnol d'outre-mer se constituât sous l'égide de monarchies constitutionnelles de même origine, de même sang, de même foi que la mère patrie; jusqu'ici on ne l'a pas voulu. Mais même sous les régimes précaires et déréglés qui peuvent se succéder pendant un siècle encore, c'est un imposant spectacle que la jeune Amérique secouant ses entraves, et aspirant à marcher l'égale de l'Europe. On peut espérer que nos grands plateaux, pays agricoles destinés au luxe qui consomme plus qu'à l'industrie qui produit ou féconde, reviendront à la monarchie. Pourquoi s'étonner, s'il arrivait que les populations commerçantes des côtes la voulussent avec des institutions libérales? La mer enfante partout les tribunes.

« Les gouvernements qui siégeront sur les rivages de l'Atlantique seront pour ceux de nos contrées un juste sujet de méditation. Quels qu'ils soient, ils mettront peu à peu leur poids dans toutes les affaires du monde. Ils briseront

tôt ou tard le système colonial par lequel l'Angleterre enserre le globe. Ils aideront l'Asie à secouer la poussière sanglante de trente ou quarante siècles de servitude. On peut prévoir le jour où les Indes, intruites et secondées par de grands exemples, établiront l'empire des lumières et celui des lois au cœur même de l'Orient, et jusque vers les plateaux élevés d'où l'espèce humaine est partie.

« La culture antique de l'Orient eut pour rejetons les cultures grecques et latines qui la surpassèrent. De leurs débris, plus tard, est née la nôtre, plus puissante encore, étendant plus loin ses découvertes et ses bienfaits, atteignant d'un côté aux profondeurs du ciel, et de l'autre aux entrailles de la terre. Qui sait à quelle hauteur elle doit parvenir un jour, quand s'épuiseront les convulsions de son berceau, sur cet admirable sol des Amériques où la nature affecte en toutes choses des formes colossales, et où la grandeur des merveilles de la création exaltera les esprits et les âmes, quand déjà l'Amérique du nord, méthodiste anglaise, implacable envers la monarchie, a fait l'État puissant qu'on sait, et a vu naître des hommes tels que les Franklin et les Washington, les John Adam et les Jefferson? Les peuples de l'Amérique du centre et du midi, plus sympathiques au reste du genre humain par leur religion et leur génie, et plus voisins d'un ordre ferme et stable jusque dans leurs plus extrêmes désordres, auront l'avantage d'une conformité de traditions, de culte, de mœurs, de langage, qui ne paraîtra point aux âges futurs le moindre des bienfaits de la conquête et de la tutelle espagnoles.

« Les temps pourront venir où le vieux continent laissera tomber à de plus jeunes mains le sceptre du monde. Cette révolution, devant laquelle nos esprits reculent, les hommes l'ont vue une première fois. Il y a trois mille ans, l'Asie était ce qu'est l'Europe; elle avait de vastes empires, d'opulentes cités, des nations commerçantes. Les Christophe Colomb de ces temps reculés firent dans l'Occident de ce temps-là d'audacieuses découvertes. La Grèce et les deux Hespéries,

occupées par des races alors sauvages, les îles de la Méditerranée et les plaines que l'Atlas couronne, reçurent des colonies. Ces colonies grandirent peu à peu parmi les révolutions et les guerres civiles; au bout de quelques siècles, elles portaient des noms à jamais respectés. Les Grecs renversaient l'empire des Perses; Carthage menaçait Tyr; les Romains régnaient sur le Nil et l'Euphrate. Comment s'opéra cet étrange changement dans les destinées du monde? Comment l'Asie fit-elle pour devenir tributaire d'une poignée de ses fils, dispersés sur des rives lointaines? C'est aux siècles accomplis, peut-être au siècle qui s'écoule, à nous le dire.

« Certes, s'il arrivait que l'intelligence humaine rencontrât tout à coup dans nos agitations d'insurmontables barrières, que l'esprit de guerre et de conquête, avec ses ravages, ses subversions, ses revanches perpétuelles et toujours renaissantes, la menaçât d'une sorte de retour aux temps barbares, ou bien encore si elle avait quelque jour à fuir devant les réactions sanglantes, les atroces folies d'Érostrates nouveaux courant à la liberté, comme l'Érostrate ancien courait à la gloire; alors elle chercherait un refuge au delà des mers, et l'Espagne aurait l'honneur de lui avoir préparé des asiles dignes d'elle.

« Là, nos folies contraires ne pourront pas l'atteindre. L'Océan ne se prête qu'aux vœux de l'industrie et des arts. Indocile autrefois pour Xerxès, il défendra l'Amérique contre nos barbares du dedans ou du dehors, et une terre restera indépendante, féconde, riche des biens que nous n'aurons pas su conserver, terre privilégiée vers laquelle toute pensée captive ou alarmée pourra tourner ses regards comme vers la future patrie de la civilisation et de l'humanité. Malgré les convulsions d'un laborieux enfantement, je crois à ce vers du poëte mexicain dont les accents arrivent, pendant que j'écris, jusques à moi : Amérique, tu as d'immenses horizons!

Magnificos tienes horizontes! »

LIVRE NEUVIÈME

VISITE A L'ATSULAÏ ET RÉCIT DE L'ERMITE.

L'ESCURIAL.

> Des parents, pour élever un seul de leurs fils, arrachent du monde des enfants à qui l'autorité seule tient lieu d'attrait et de vocation ; ils donnent à l'Église des ministres qui n'acceptent le saint ministère que comme un joug qu'une injuste loi leur impose ; pourvu que ce qui paraît d'une famille, éclate, brille, et fasse honneur dans le monde, on ne se met point en peine que des ténèbres sacrées cachent les chagrins, les dégoûts, les larmes, le désespoir.
>
> MASSILLON, *Carême II.*

Promenade à l'Astulaï. Tempête dans les Pyrénées. Ermitage. — Portrait de l'ermite. Son désespoir. — Son récit. — Naissance et destination de Fray Pablo. Son entrée au couvent de San Lorenzo de l'Escurial. — Aspect de l'Escurial. Ordre des hiéronymites. — Divisions de l'Espagne. Divisions de la maison royale. Captivité de don Fernand, prince des Asturies. Mort de la princesse des Asturies. — Tentatives du prince de la Paix auprès de don Fernand. — Visite de doña Matéa à l'Escurial. — Sa chute et sa maladie. Ses terreurs. Ses préoccupations. — Visite de doña Maria. — Manifeste du prince de la Paix contre Napoleon. Rapprochement du parti de don Fernand et de la politique impériale. — Départ de doña Matéa pour Cadix. Promenade au Roméral. Apparition et oracles de la Gitana. — Interruption du récit de l'ermite.

I.

J'avais poursuivi la lecture du manuscrit de Mme Hiriart, au milieu des hauteurs qui environnent Aïnhoa. Un ciel brillant s'étendait sur ma tête; toutes les splendeurs d'un coucher de soleil magnifique m'étaient prodiguées, tandis que plus loin des torrents de pluie inondaient le vallon. La nature a traité royalement les Pyrénées ; les nuages couvrent souvent leur front, et, comme les soucis des grands de la terre, ils ne tardent pas à retomber sur ce qui est au-

dessous d'eux. Aussi les orages sont-ils fréquents dans la contrée; ils éclatent tout à coup, et l'étranger doit à ces crises redoutables le plus imposant spectacle et le plus extraordinaire. Je ne sais si une tempête au milieu des solitudes de l'Océan a plus de péripéties et autant de majesté que dans le riche jardin des Pyrénées.

Aïnhoa est dominé au nord par la longue chaîne de l'Atsulaï. J'avais suivi, sans m'en apercevoir, un des rameaux les plus sauvages et les plus élevés. Je ne voyais plus le village, ni le bassin qu'il décore. Les sentiers où je marchais ne semblaient praticables qne pour les torrents qui les ont creusés. Il me fallait quelquefois m'attacher aux éclats de la roche vive, pour gravir des mamelons escarpés ou bien pour m'arrêter sur des pentes rapides. Chacun des monts dont j'étais environné s'enfonçait dans le ciel brillant et pur, avec une ceinture de noires vapeurs amoncelées autour de son sommet. Chassées par le vent, on les voyait monter à flots pressés le long des pics aigus; elles semblaient en jaillir, comme la fumée du cratère des volcans. La scène était étrange et superbe. Tout à coup, elle changea. Les vapeurs s'arrêtèrent. D'autres vents les rabattirent sur la vallée. Les brouillards s'épaissirent à mes pieds. Une couche épaisse de sombres nuées qui portaient dans leurs flancs la tourmente, me déroba la terre. Le tonnerre se mit à gronder au-dessous de moi à d'immenses profondeurs. Au-dessus de ma tête, le ciel restait magnifique. C'était un spectacle nouveau, soudain, d'une inexprimable beauté. Je continuai de gravir.

Je ne tardai pas à être arrêté dans ma marche par une ligne de retranchements dessinée autour de ces croupes escarpées, qui ne semblaient accessibles que pour l'oiseau de proie. Des retranchements, grands dieux! à une hauteur où l'homme peut à peine atteindre! La guerre et ses fureurs arrivent donc partout où nous réussissons à porter nos pas! D'autres foudres que celles qui remplissaient la montagne, avaient grondé sur cette région des nuages. Un grand ca-

pitaine disputa ces frontières, en 1814, à un autre capitaine illustre. Bien des siècles auparavant, elles avaient vu passer et repasser Duguesclin.

J'avançais sans discerner ma route, sans la chercher, ne voyant rien d'aucun des lieux qui m'étaient connus. Ce n'étaient plus les villages, les cités, les habitations des hommes qui s'étalaient à mes regards; ce n'était pas le déclin des monts : c'étaient leurs pointes les plus escarpées, leurs têtes altières, le pic des Trois-Couronnes, celui de la Rhune, d'autres encore, qui semblaient jaillir comme des îlots, comme des rochers solitaires, du milieu de ce sombre lit de nuages étendu à mes yeux, sorte de lac aux vagues amoncelées, aux bruits terribles, aux feux étincelants, qui allait au loin se confondre avec l'Océan. Entassées entre les montagnes qui les tenaient captives, ces masses formidables, où partout éclataient les carreaux de la foudre, où le tonnerre promenait sans intervalle ses bruissements d'une extrémité à l'autre de l'horizon, allaient en tous sens, se heurtant dans leurs courses contraires avec furie. On eût dit des armées qui s'enfuient, reviennent, combattent, se replient, s'entrechoquent, lançant de tous côtés l'épouvante et des feux homicides. Digne témoin de cette grande scène, l'aigle des Pyrénées la contemplait, en planant au plus haut du ciel. A le voir tourner sur lui-même au-dessus de l'abîme, on aurait pu se demander s'il était entraîné dans l'universelle commotion, ou s'il applaudissait à l'ébranlement de la terre et des cieux. Bientôt il vint s'abattre sur le point extrême de l'Atsulaï; là, comme au temps des fables antiques, il semblait tenir encore les feux célestes dans sa serre, et les lancer sur le monde. Je compris alors pourquoi Rome attacha l'aigle à ses étendards. Mais Rome, mais son Jupiter, mais ses grandeurs ne sont plus; mais d'autres grandeurs, d'autres gloires, qui ont aspiré à recueillir son héritage, se sont écroulées à leur tour; et l'aigle est là toujours, qui domine la tempête et semble dispenser les tonnerres !

Il n'était pas le seul témoin de ces grandeurs. J'en par-

tageais avec lui le spectacle, ayant sous mes pieds toutes ces scènes terribles, ordinairement déployées sur nos têtes; j'étais séparé du reste des hommes par tous les feux et tous les fracas de la tourmente. Ses mugissements ébranlaient les monts jusque dans leurs dernières profondeurs, comme pour les déraciner. Il y avait des moments où j'étais perdu dans l'éblouissement de ces soudaines clartés. Je n'étais plus du monde que nous habitons. Le ciel était mon refuge et mon domaine, le ciel, avec sa sérénité magnifique, son azur éclatant, sa couronne ardente de rayons du soir qui jaillissaient à l'horizon comme autant de flambeaux prêts à s'éteindre au sein des mers; le ciel, ajouterai-je, avec toutes les émotions et toutes les pensées qu'il suscite au fond de nos âmes! Rien ne me rappelait la terre, si ce n'est par moments la clochette lointaine des brebis élues pour guider le troupeau, et agitant dans leur fuite l'insigne bruyant de cette paisible royauté. Du reste, nul son qui vînt de la demeure des humains, nul pas d'être vivant. Je me sentais suspendu à une hauteur immense, ne voyant que l'embrasement, n'entendant que le tonnerre qui roulait sans repos; et moi, faible créature, qu'un souffle pouvait précipiter dans l'abîme, qu'une étincelle de cet incendie pouvait réduire en poussière, je planais sur ce tumulte des éléments confondus, seul, en présence de la voûte céleste! j'arrivais par la pensée plus haut encore! Noble destin de l'homme : les forces et la majesté de la nature ne peuvent pas se déployer devant ses regards sans que ce spectacle ne l'ennoblisse et ne l'élève. Cette nature toute-puissante a beau faire; elle ne réussit jamais à être plus grande que lui.

Et pourtant, quant la nuit fut venue, quand aucune clarté ne brilla sur ma tête, que ces feux menaçants furent ma seule lumière, que les nuées remontèrent vers les sommets et m'enveloppèrent, rapprochant de moi l'orage et ses secousses toujours plus terribles, pourquoi ne pas le dire? je m'étonnai de ma solitude, je regrettai les hommes. Je sentis la

vérité de la grande distinction du poëte : un ver de terre, un dieu ! Il faut à ce dieu incomplet et timide, pour le rassurer contre sa faiblesse, la société de ses semblables, ou la clarté du jour qui le met en société avec son auteur. Les ténèbres, comme l'abandon, l'épouvantent. Je fis effort pour regagner, à travers la pluie et l'orage, la terre habitée que je dédaignais un moment auparavant. Sans avoir un indice pour guider ma marche, je descendis au hasard le long de la crête escarpée, m'arrêtant par intervalles pour jouir encore des sublimes horreurs que je quittais. Dans un de ces repos, je vis tout à coup une apparition se présenter sur ma route; on eût dit quelque grande ombre vêtue d'une tunique blanche qui se préparait à me fermer le passage. Les héros qu'Ossian a chantés auraient cru voir le génie des batailles, ou l'ombre plaintive d'un frère d'armes, peut-être d'un illustre adversaire tombé dans les champs de carnage. Aujourd'hui que tous les prestiges ont fui loin de nous, je fis un pas, et le fantôme s'évanouit. Restait une muraille d'une blancheur éclatante : au milieu d'un étroit enclos où quelques légumes croissaient péniblement sur le rocher, s'élevait un modeste édifice surmonté d'une croix. C'était l'ermitage.

L'ermitage existe de toute ancienneté ; il est dédié à Sainte-Marie d'Aranda ; deux fois l'an, on y célèbre les mystères sacrés. Toute la nation basque accourt à une solennité qui est, pour ces tribus simples et pieuses, une fête de famille.

La maison sainte n'est pas déserte ; un anachorète l'habite. La flamme de racines desséchées qui brûlaient dans un coin de sa triste demeure, me le montra debout et immobile vis-à-vis d'un crucifix. J'entrai : je fus frappé d'abord de son accablement et de sa jeunesse. On voyait qu'il était épuisé par les souffrances de son éternelle solitude, et non pas par les années. Son grand œil noir, entouré de rides précoces, brillait d'un feu qui révélait une imagination vive encore ; il m'accueillit avec des phrases basques, dont on eût dit

que sa raison affaiblie ne comprenait pas le sens, et il me fit voir la chapelle ouverte, au delà de ce réduit obscur où il passait sa vie sans autre meuble qu'une chaise de fer, sans autre ornement que son crucifix, sans autre société et sans autre lumière que le feu de son foyer. L'ermite s'était assis sur le marchepied d'un autel délabré qui occupait la moitié de la cellule. Le regard fixe, la tête inclinée, il semblait avoir oublié ma présence, lorsque, relevant les yeux sur moi : « Comment un étranger, me dit-il d'un ton sinistre, est-il « au milieu de nos montagnes à l'heure du repos et dans « le moment de la tempête? » Puis, sans attendre ma réponse, il me demanda en quelle année nous étions. Je lui appris que l'an 1820 arrivait au milieu de sa course. « Voilà « donc seulement le huitième hiver que je vois approcher « sur ces montagnes ! Voilà seulement le cinquième, depuis « qu'un Espagnol, égaré dans cette solitude, me demanda « compte de la vie de son père, et d'une autre vie encore...» Il s'arrêta d'un air abattu. « Ah! reprit-il, j'espérais être « plus près du port. » C'est en espagnol qu'il s'exprima ainsi. Ces derniers mots, en expirant sur ses lèvres, firent place à un sombre désespoir. Il semblait insensible comme la pierre sur laquelle son regard était attaché.

Enfin, je repris : « Vous m'aviez paru de la nation basque, « mon père. Seriez-vous Espagnol? — Espagnol ! je l'étais. « Je ne le suis plus! Pour l'être aujourd'hui encore, il faut « avoir fait à la France une guerre furibonde et insensée, s'ê- « tre levé en armes contre le maître de l'Europe qui venait « régénérer notre patrie, se vanter de six ans de ravages dé- « chaînés sur la malheureuse Espagne, de six ans de meur- « tres féroces, d'égorgements impitoyables par le fer et le feu « accomplis avec dérision sur vos soldats; il faut raconter « ses moissons détruites, sa maison incendiée, ses enfants « immolés, la ruine et la mort affrontées pour arriver à li- « vrer nos destinées au double joug d'un imbécile despo- « tisme et de l'hérétique Angleterre. Fiers de ces trophées, « les hommes de Cadix ne se cachent pas aux yeux du

d'origine et créole de naissance, elle avait cette langueur charmante des femmes des colonies qui s'allie si bien à la vivacité de l'imagination et de l'intelligence; on admirait ces grands yeux noirs à demi voilés qui ont tant de puissance. Elle versait avec bonheur dans mon sein tous les souvenirs de sa chère patrie, tandis qu'Alonso et ma sœur semblaient se roidir pour défendre contre ses atteintes, avec toutes les ressources du roman et de l'histoire, la sévérité de leur patriotisme espagnol. Le jour où il me fallut quitter cette mère chérie, son cœur se brisa comme le mien. Ses larmes sont là encore. Oh! ce ne sont pas les plus amères que je lui aie fait répandre.

« Mon père..... »

L'ermite s'arrêta. Il porta autour de soi un regard inquiet, fit une longue pause, puis il reprit :

« Mon père me conduisit au couvent où ma place était marquée. C'était à San-Lorenzo del Escorial, ce bizarre et gigantesque monument du pouvoir, de la dévotion, peut-être des terreurs de Philippe II. Les Français, dont on accuse l'orgueil, pourraient s'honorer d'une pareille création imaginée pour consacrer la surprise et la joie de les avoir vaincus. Par la bizarre construction de ce gril gigantesque de Saint-Laurent, qui dépasse en immensité toutes les bâtisses humaines, et que nous appelons en conséquence la huitième merveille du monde, la reconnaissance de Philippe II traita le saint qui avait présidé à la bataille de Saint-Quentin comme aucun autre n'a été traité dans l'univers.

« Le voyage fit sur moi une impression profonde. L'Afrique n'a pas de plus tristes aspects, de plus morne silence que les dix ou douze lieues qui séparent Madrid du royal monastère.

« Nous marchions à travers une plaine coupée dans tous les sens de ravins nus et profonds, immense quelquefois sur la gauche, à droite, bornée par la Nava-Cerrada, dont la proximité montre dans toute leur laideur ses flancs noirs et

stériles. Deux villages se rencontrent dans ce morne désert, mais sans l'animer. Ce sont de ces hameaux connus sous le nom de *despoblados* [1]. L'abandon des trois quarts de leurs huttes sauvages atteste la longue dépopulation du pays; et près de là s'élève la capitale d'un peuple qui dit avec orgueil que le soleil ne couche jamais sur ses domaines! Un monarque, possesseur d'une moitié de la terre, maître de presque tous les trésors du monde, voit de son palais cette vaste scène de désolation et de misère! L'or des Amériques nous a coûté cher. A dater du jour où nos pères le conquirent, ils furent comme des gens dont la fortune est faite. Pour eux commença l'ère d'inaction et de décadence qui dure encore.

« Nous arrivâmes ainsi aux hauteurs de Guadalapagar. Le parc de la Fresneda déploya devant nous ses frênes, ses chênes verts, ses platanes, sans ranimer mon courage. Pardonnez si j'insiste sur ces impressions. Ce sont les plus profondes, hélas! et les plus décisives que ma vie ait connues. Cette nature tristement majestueuse, ce sombre monument, ce tombeau des rois où moi-même j'allais m'ensevelir, la douleur que je venais de ressentir sur le sein maternel, tant de secousses jetaient mon imagination ébranlée en dehors de la sphère étroite où elle avait vécu jusqu'alors.

« Ébranlée! Elle l'était profondément. Je venais de voir Madrid pour la première fois. J'y avais assisté au mariage de ma sœur avec l'un des chefs de la grandesse espagnole. Ce mouvement d'une capitale, ce luxe, ces équipages, ces chevaux, ces femmes, dans toute la pompe d'une solennité brillante, tout cet autre univers qu'on m'avait si témérairement montré au moment même d'y renoncer pour toujours, toute cette férie nouvelle de la ville et de la cour qui m'avait ébloui, se dressèrent tout à coup devant moi, au milieu de la grave solitude qui devait être mon tombeau. Par un inexprimable mirage de ma pensée, ces vives images étaient

[1] Dépeuplés.

« monde. Ils ne cherchent pas la nuit et les déserts. Ils ont « triomphé! Ils se sont rencontrés avec la fortune. Si vous « les interrogez, ils vous répondront que je suis un grand « coupable, un ennemi public, un apostat, un traître.... « C'est assez vous dire que je suis un *Afrancesado*. Ah! ils « ajouteront : un parricide ! » Et, ce mot à peine prononcé, il inclina sur la cendre sa tête desséchée, en couvrant de larmes son crucifix et criant : « Grâce, grâce! » On eût dit qu'il sentait peser sur lui la colère de Dieu et des hommes.

Cette scène m'émut profondément. Je voulus rompre le cours de ses pensées. Je l'entretins des derniers événements de la Péninsule. Son attention captive ne suivait pas mes paroles. « Pardonnez, me répondit-il ; je ne vous comprends « pas. Apparemment que ma tête, usée par le malheur, est « trop faible pour les choses que vous me dites. Voilà bien « longtemps qu'il n'y a eu, entre moi et les hommes, d'autre « commerce qu'un échange muet de prières et d'aumônes. »

Quelques sanglots s'échappèrent de sa poitrine. Il accusait amèrement sa destinée. Les noms qu'il prononçait intéressèrent vivement ma curiosité au récit de ses infortunes. Je le pressai longtemps de me les dire. A la fin, touché de ma compassion, peut-être aussi heureux de voir, après tant d'années, le cœur d'un de ses semblables ouvert à sa douleur, l'anachorète ranima le foyer presque éteint, se recueillit, et, souvent interrompu par de pénibles retours sur lui-même, quelquefois faisant un inutile appel à sa mémoire, il parla à peu près en ces termes :

II.

RÉCIT DE L'ERMITE.

« L'histoire de ma vie n'est autre chose que l'histoire de mes malheurs. Les raconter est une tâche douloureuse — Dieu a voulu que quelques-uns ressemblassent à des crimes —

« L'excès de mes chagrins en a seul allégé le fardeau. Il

me semble que ma raison succombe par intervalles. Je ne puis pas vous répondre d'achever ce récit.

« Ma famille était ce que sont presque toujours les familles castillanes : c'est-à-dire noble, obscure et pauvre. J'avais un frère plus âgé que moi. Nos coutumes me destinaient aux ordres sacrés. Il est des pays où les pères exposent l'enfant qu'ils ne peuvent pas nourrir.

« A seize ans, il me fallut dire adieu au monde... longtemps avant de le connaître. Élevé jusqu'alors dans la solitude, le cloître ne m'effrayait pas. On me présentait la gloire de porter un habit vénéré. Cette perspective occupait seule mes regards. J'en étais fier. Chez vous le cœur bat ainsi de plaisir et d'orgueil quand on va ceindre l'épée.

« Ma seule tristesse était de m'éloigner de ma mère. Le moment de la séparation me fut cruel. Depuis ma naissance, je ne l'avais pas quittée un jour. Le second de ses trois enfants, j'étais, comme vous dites en France, l'*enfant gâté* de sa tendresse. Tandis que mon frère et ma sœur, d'un caractère plus sérieux que moi, portaient au loin leurs fréquentes promenades et leurs longs entretiens, je restais fidèlement à ses côtés. Mon frère était intrépide, impétueux, méditatif, sombre parfois ; elle était fière de lui, et elle l'aimait comme les mères savent aimer : cependant, il ne convenait pas comme moi à sa naturelle douceur, et, ce qui est étrange, ma sœur, d'ardente piété, de tendresse infinie, constamment occupée de nous tous, imposait par une précoce fermeté d'esprit et d'âme à son rare esprit. Il y avait, en quelque sorte, une glace qui ne fut jamais rompue entre deux âmes qu'unissaient les noms les plus chers, et dont l'une, supérieure et accomplie, avait formé l'autre à son image. Il était impossible de découvrir où était l'intime séparation de ces deux cœurs véritablement adorables. Ma mère disait avec candeur de Maria : « Je « ne me sens pas assez parfaite pour elle. » Hélas ! je ne lui offrais point le même obstacle. Ma faiblesse, qui devait me coûter si cher, la rassurait et l'attirait à moi. Française

d'origine et créole de naissance, elle avait cette langueur charmante des femmes des colonies qui s'allie si bien à la vivacité de l'imagination et de l'intelligence; on admirait ces grands yeux noirs à demi voilés qui ont tant de puissance. Elle versait avec bonheur dans mon sein tous les souvenirs de sa chère patrie, tandis qu'Alonso et ma sœur semblaient se roidir pour défendre contre ses atteintes, avec toutes les ressources du roman et de l'histoire, la sévérité de leur patriotisme espagnol. Le jour où il me fallut quitter cette mère chérie, son cœur se brisa comme le mien. Ses larmes sont là encore. Oh! ce ne sont pas les plus amères que je lui aie fait répandre.

« Mon père..... »

L'ermite s'arrêta. Il porta autour de soi un regard inquiet, fit une longue pause, puis il reprit :

« Mon père me conduisit au couvent où ma place était marquée. C'était à San-Lorenzo del Escorial, ce bizarre et gigantesque monument du pouvoir, de la dévotion, peut-être des terreurs de Philippe II. Les Français, dont on accuse l'orgueil, pourraient s'honorer d'une pareille création imaginée pour consacrer la surprise et la joie de les avoir vaincus. Par la bizarre construction de ce gril gigantesque de Saint-Laurent, qui dépasse en immensité toutes les bâtisses humaines, et que nous appelons en conséquence la huitième merveille du monde, la reconnaissance de Philippe II traita le saint qui avait présidé à la bataille de Saint-Quentin comme aucun autre n'a été traité dans l'univers.

« Le voyage fit sur moi une impression profonde. L'Afrique n'a pas de plus tristes aspects, de plus morne silence que les dix ou douze lieues qui séparent Madrid du royal monastère.

« Nous marchions à travers une plaine coupée dans tous les sens de ravins nus et profonds, immense quelquefois sur la gauche, à droite, bornée par la Nava-Cerrada, dont la proximité montre dans toute leur laideur ses flancs noirs et

stériles. Deux villages se rencontrent dans ce morne désert, mais sans l'animer. Ce sont de ces hameaux connus sous le nom de *despoblados* [1]. L'abandon des trois quarts de leurs huttes sauvages atteste la longue dépopulation du pays; et près de là s'élève la capitale d'un peuple qui dit avec orgueil que le soleil ne couche jamais sur ses domaines! Un monarque, possesseur d'une moitié de la terre, maître de presque tous les trésors du monde, voit de son palais cette vaste scène de désolation et de misère! L'or des Amériques nous a coûté cher. A dater du jour où nos pères le conquirent, ils furent comme des gens dont la fortune est faite. Pour eux commença l'ère d'inaction et de décadence qui dure encore.

« Nous arrivâmes ainsi aux hauteurs de Guadalapagar. Le parc de la Fresneda déploya devant nous ses frênes, ses chênes verts, ses platanes, sans ranimer mon courage. Pardonnez si j'insiste sur ces impressions. Ce sont les plus profondes, hélas! et les plus décisives que ma vie ait connues. Cette nature tristement majestueuse, ce sombre monument, ce tombeau des rois où moi-même j'allais m'ensevelir, la douleur que je venais de ressentir sur le sein maternel, tant de secousses jetaient mon imagination ébranlée en dehors de la sphère étroite où elle avait vécu jusqu'alors.

« Ébranlée! Elle l'était profondément. Je venais de voir Madrid pour la première fois. J'y avais assisté au mariage de ma sœur avec l'un des chefs de la grandesse espagnole. Ce mouvement d'une capitale, ce luxe, ces équipages, ces chevaux, ces femmes, dans toute la pompe d'une solennité brillante, tout cet autre univers qu'on m'avait si témérairement montré au moment même d'y renoncer pour toujours, toute cette férie nouvelle de la ville et de la cour qui m'avait ébloui, se dressèrent tout à coup devant moi, au milieu de la grave solitude qui devait être mon tombeau. Par un inexprimable mirage de ma pensée, ces vives images étaient

[1] Dépeuplés.

les seules que saisît mon regard. Je les voyais présentes, actives, pleines de vie. Mon père les dissipa un moment, en m'arrêtant au sortir de la Fresneda pour m'expliquer la scène déployée à mes yeux : en face de nous, la vaste chaîne des monts neigeux de Guadarrama, et sur leurs croupes le village de l'Escurial, le bourg de San-Lorenzo, le couvent et le palais immense ; plus haut, presque au-dessus de nos têtes, les parcs de la communauté, le jardin des Infants, celui du palais, qui s'étendent jusque dans la vallée et tempèrent les sévères aspects dont nous étions environnés. Faut-il vous le dire ? Un seul point de ce tableau solennel remplissait mon esprit. Près de la route, sur un des mille rochers qui couvrent le sol et lui donnent son air sauvage, une croix de pierre s'élève. A ses pieds, une femme priait. Des habits de deuil la couvraient tout entière. Ses yeux élevés vers le ciel imploraient cette providence qui l'avait récemment frappée. Son affliction rendait sa beauté plus touchante. Pourquoi ce spectacle éveilla-t-il tout à coup en moi mille pensées dévorantes ? Madrid tout entier et ses enchantements revivaient dans cette vision. L'existence, une existence agitée, ardente, infinie, commençait pour moi aux pieds de ces sombres murailles qui allaient me voir abjurer toutes les affections et toutes les joies du monde.

« L'inconnue se leva. Sa voiture descendit de la royale et sainte demeure. Un grand nombre de laquais armés l'escortaient à cheval, tous vêtus de deuil. Le large carrosse drapé de noir, aux six glaces brillantes, aurait seul montré unie à l'éclat de la beauté cette inévitable magie de l'éclat du rang. Longtemps je suivis de l'œil et du cœur le char rapide. Je ne pouvais me détacher de sa vue. Hélas ! il emportait toute ma destinée. D'autres horizons venaient de s'ouvrir pour moi ; des vœux nouveaux agitaient mon cœur. Et, par malheur, je n'avais pas reçu du ciel cette force du caractère et de l'âme nécessaire pour nous dompter nous-mêmes. Les complaisances maternelles ne me l'avaient pas donnée. Il faut être fort pour s'immoler.

Le monde, qui parle légèrement d'un moine, ne sait pas que le véritable est un héros..... Je ne l'étais pas. Quand j'entendis se refermer sur moi les portes de la cour des Rois, où les personnes royales elles-mêmes ne passent jamais deux fois vivantes, tout mon être tressaillit d'horreur. Le désespoir protestait en moi contre l'arrêt du sort.

« Je ne sais si je fus distrait par mon trouble du spectacle que m'offrait San-Lorenzo; mais je n'en fus pas frappé. Le vaste édifice n'annonce point à l'œil ses dimensions colossales : au lieu d'être tournée du côté de la vaste plaine, celui par lequel arrive le voyageur, la façade disparaît pressée contre les montagnes; l'œuvre immense de l'homme est écrasée par l'œuvre de la nature. Des détails seuls naît l'étonnement dû à l'ensemble. En voyant l'espace, les bâtiments, les cours se prolonger sans fin, je crus parcourir une ville, un monde de granit. La beauté de la structure, l'étendue de l'ouvrage et la puissance du fondateur finirent par se révéler à moi tout entières. Je compris que trente années eussent à peine suffi à l'exécution de ce prodige, mais ce fut pour déplorer l'usage de tant d'efforts. Par un étrange et lugubre caprice, Philippe II imagina de réunir, dans les longues lignes de son gril absurde et gigantesque, une foule d'établissements qui devaient se repousser entre eux; une église magnifique, de nombreuses chapelles, un vaste couvent, asile de la prière et du silence; un collége et un séminaire, rendez-vous d'une vive jeunesse; une bibliothèque, sanctuaire des lettres et de la science; un palais de la royauté, demeure d'une cour et d'un gouvernement, centre inévitable des agitations et des intrigues sans nombre qui en sont l'inévitable cortége; enfin, pour couronner tout cela, un *Panthéon* funéraire ou sépulcre des rois, de sorte que nos maîtres vivent et règnent sur la tombe de leurs pères, sur celle de leurs compagnes, quelquefois de leurs enfants! Imagineriez-vous Fontainebleau, Saint-Denis, la Sorbonne, la Trappe, une de vos grandes écoles, dans une même enceinte? Un cloître sombre et infect, un collége et un sé-

minaire abandonnés, une maison royale qu'entoure une affreuse nature, lieu de plaisance qui ne peut convenir qu'à des morts, voilà ce que la monarchie espagnole, aux jours de sa splendeur, s'employa tout entière à créer. C'est là qu'ont été prodigués le marbre, le jaspe et l'or. Cent ans plus tard, un de vos rois employait aussi les richesses de ses peuples à tailler de la pierre et du marbre ; mais Louis faisait Versailles. Cette fastueuse demeure allait servir de rendez-vous aux plaisirs d'une haute civilisation, aux jouissance des arts, de l'élégance, de la volupté ! tout respirait le génie d'un grand siècle, d'un grand peuple et d'un grand roi !.. Hélas ! avec sa pompe stérile, son deuil et sa solitude, avec ses moines et son *Panthéon* funéraire, San-Lorenzo ressemble à Versailles comme notre Espagne à votre France, comme notre Philippe II à votre Louis XIV.»

Ici l'ermite s'arrêta. Cet hommage à une gloire étrangère parut troubler son âme. Je vis, à la lueur du foyer, quelques larmes briller sur sa joue flétrie. Après un long silence, il reprit :

« L'ordre des Hiéronymites est l'un des plus riches de l'Espagne et le plus auguste. Philippe II lui donna le couvent de San-Lorenzo en souvenir de l'habit sous lequel l'empereur son père, las du fardeau de la pourpre, avait, dit-on, fini ses jours à Yuste. Le nom que je portais rendit mon admission facile. Des preuves de la pureté de mon sang ne furent pas exigées. L'Espagne entière savait que jamais la fille du Sarrasin ou de l'Israélite n'approcha la couche de mes aïeux.

« Les sensations qui avaient marqué pour moi le passage de la vie du siècle à la vie du cloître me restèrent fidèles sous le cilice. Les rigueurs de la règle les exaspérèrent. L'obéissance morte qui était exigée de nous, révolta mon âme accoutumée aux condescendances du toit paternel. La monotonie de nos exercices, la multitude des devoirs uniformes dont nos journées se léguaient l'immuable hé-

ritage, laissèrent au fond de moi-même un vide que remplissaient des souvenirs et des pensées profanes. Il n'est pas jusqu'à ces voûtes noires et muettes, ces repoussantes cellules, ces vêtements d'une laine grossière qui n'irritassent le feu dont j'étais dévoré. Oisif de tête et de cœur parmi d'éternels travaux, seul au milieu de deux cents témoins de ma vie, contraint d'étouffer toutes mes impressions, de taire toutes mes souffrances, j'étais en proie à un indéfinissable désespoir. Le sentiment de mon abandon achevait d'exalter mes douleurs, et en même temps mes vagues, mes impatients désirs.

« Cependant, la conscience que j'avais de mes torts intimes me rendait trop faible devant mes supérieurs pour me permettre de secouer, même par des fautes légères, le joug de la discipline. Mais Dieu me pardonnera-t-il jamais les dispositions que j'apportais aux pieds de ses autels? De quels vœux n'aurais-je pas eu à rendre compte au juge suprême, si la foudre m'avait surpris alors qu'agenouillé dans le temple, les yeux baissés vers la terre, mes lèvres dociles répétaient les saints cantiques; ou bien quand j'occupais de longues heures à contempler, dans un muet extase, les chefs-d'œuvre des grands maîtres de Flandre, d'Espagne et d'Italie! O Raphaël! ô Murillo, Velasquez, Cuello, Ribera, Jordan, pourquoi votre génie a-t-il si bien animé la toile, et donné tant de vie aux images que traçait votre pinceau?

« Tous les frères, grâce à Dieu, n'avaient pas, comme moi, ces préoccupations impérieuses. Mais un grand nombre ont leurs troubles et leurs découragements. Le rapport des caractères me lia peu à peu avec un hiéronymite qui m'avait été donné pour guide. Nous osâmes, par degrés, confier l'un à l'autre nos sentiments secrets; enfin nos cœurs s'épanchèrent. Nous déplorâmes ensemble la témérité d'un père qui profite de l'âge d'une ignorance flexible pour faire à son fils, sans préparation sérieuse, un devoir de vivre mort aux affections et aux travaux du monde, réduit à laisser inutiles ou à tourner peut-être contre soi-même ces forces de

l'âme et de la pensée, que Dieu créa pour aggrandir et honorer les destinées humaines.

« Hélas! notre malheur à tous deux était de n'avoir jamais réfléchi sérieusement sur cette vocation intrépide qui nous avait été imposée. Je ne sais comment, à travers la vive foi de nos familles, le souffle de l'esprit du siècle avait percé jusqu'à nous. Nous regardions les frères comme autant de vains parasites. Jamais ne nous était rappelé avec un réel empire, jamais du moins n'arrivait à notre cœur et à notre raison, le grand principe catholique si touchant et si beau, que ceux qui s'immolent et prient sont des soldats qui militent pour leurs semblables, pour leur prince, pour leur patrie! Cette grande pensée, si j'avais su la ressaisir avec fermeté dans le naufrage où j'étais, m'aurait soutenu et sauvé.

« Plus âgé que moi, mon docte ami possédait un réel savoir; il l'employait volontiers à diriger mon inexpérience dans le cours des lectures qui devaient charmer mes ennuis. Nous repoussions avec horreur les écrits de ces philosophes qui osèrent s'attaquer à Dieu même, et porter sur l'arche sainte de la révélation des mains sacriléges. Mais les esprits habiles qui ont distingué les abus et les dogmes, la discipline et la foi, consolaient nos peines. Sans nous l'avouer l'un à l'autre, nos vœux allaient au-devant du jour où, en s'écroulant, des institutions chargées de siècles rendraient à la liberté notre vie enchaînée.

III.

« La nation était dans cet état de malaise, précurseur ordinaire des grandes commotions politiques; l'Espagne subissait la loi des empires d'Orient. Le pouvoir absolu ne permet pas aux affections privées de croître sur les trônes. Celui qui peut et doit dire : l'État, c'est moi! n'est plus un homme; les sentiments de la famille disparaissent pour lui devant des intérêts plus grands. Aussi, de règne en règne,

voyait-on le prince des Asturies marcher à la tête d'une conspiration flagrante contre l'exercice de l'autorité royale. Charles IV avait eu sa faction du vivant de son père; il était allé jusqu'à frapper de sa main les ministres du grand roi qui lui avait donné le jour; maître à son tour de la monarchie et maître incapable, il dut s'attendre à l'inévitable justice des États despotiques : le petit-fils venge l'aïeul.

« Il y avait guerre ouverte entre le roi, la reine, le ministre suprême, la cour enfin, et le jeune don Fernand, prince des Asturies, l'aîné des trois fils du roi. Les deux Infants, don Carlos et don Francisco de Paula ne comptaient pas encore. Ils avaient deux sœurs, l'une, mariée à son cousin, l'infant, duc de Parme, ballotté par Napoléon entre tant de fortunes diverses sous le nom de roi d'Étrurie. L'autre était entrée dans la maison de Bragance et devait en partager la fortune.

« On assurait que cette fois le prince des Asturies, dans sa sourde lutte avec la couronne, n'avait pas été l'agresseur; on parlait de haines sacriléges vouées par le cœur d'une mère au berceau de son fils; on supposait qu'une prédilection d'odieuse origine la poussait à l'idée de violenter le droit de succession dans l'intérêt d'un autre que son fils aîné; de degrés en degrés, on en vint à croire et à dire tout haut que c'était au front d'un sujet qu'elle prétendait, dans ses coupables fureurs, fixer la couronne! J'ignore si l'Espagne était, en effet, affligée de si détestables phénomènes. Il se pourrait qu'une trop juste indignation eût joint la calomnie à tant de coupables réalités, que don Fernand, blessé des spectacles qui lui étaient donnés, eût ajouté foi trop aisément à des torts de plus, peut-être qu'il en fût venu ainsi à se prêter aux pensées d'avénement prématuré dont la cour l'accusait, n'y voyant que la vengeance de l'honneur du trône et une légitime défense.

« Ce que je sais, c'est que le fils et l'héritier de nos souverains vivait prisonnier à l'Escurial avec sa compagne charmante, la jeune et fière doña Antonia des Deux-Siciles, nièce

du roi, chère à tous les cœurs espagnols comme à celui de son époux par ses grâces, ses vertus et ses malheurs. Elle était fille de la célèbre reine Caroline et du roi de Naples don Fernand Ier, frère de notre roi, tous deux fils du grand Charles III, et propres petits-fils de Philippe V. Sa jeunesse, sa beauté, ses vertus peut-être devinrent un motif de plus d'envie et de haine dans la maison royale. La belle-mère et la belle-fille se portaient une inimitié égale à celle du fils et de la mère. Voilà les spectacles que notre monarchie donnait aux nations!

« Les augustes captifs n'avaient auprès de leur personne que des geôliers. Godoy s'était fait l'administrateur de leurs revenus. Doña Antonia ne pouvait pas même veiller aux soins les plus minutieux de son intérieur; son ennemi avait commandé la basquine dont elle était vêtue. On semblait vouloir, à force de souffrances, les pousser à la révolte, pour justifier aux yeux du monde quelque grand attentat. L'Espagne accusa de plus en plus une mère de travailler à faire un vide sanglant sur les degrés du trône; le favori se serait chargé de le remplir.

« Ce n'était pas assez que les satellites enregistrassent toutes les paroles, tous les regards, tous les soupirs; vous dirai-je que les investigations de la tyrannie ne s'arrêtaient pas au pied du lit nuptial? Chaque soir, lorsque tous les surveillants étaient écartés, tous les flambeaux éteints, les époux enlevaient doucement leur couche pour l'étendre loin de la muraille qu'ils savaient façonnée à les trahir. Là ils osaient échanger à petit bruit quelques larmes; et avant le lever du jour, heureux d'avoir trompé un moment leurs ennemis, ils revenaient aux lieux où l'oreille d'un délateur était constamment tendue pour intercepter ces épanchements intimes qui ne doivent avoir d'autre témoin que Dieu même..... Don Fernand grandissait esclave; triste apprentissage pour vivre roi! Ce n'était là qu'une partie des scandales qui portaient dans tous les esprits le découragement, l'irritation, le besoin d'un régime nouveau.

« Le prince[1] n'avait encore que vingt et un ans ou vingt-deux ans à peine. Ses souffrances dataient presque du berceau. Une maladie affreuse avait tourmenté son enfance. Depuis, il n'avait vu autour de lui que des espions illustres. Celui qui devait régir un grand peuple, ne trouvant que dans quelques valets dévoués des visages non ennemis, devait contracter l'habitude de ne pas chercher ailleurs un échange d'épanchements et de conseils. Ses persécuteurs le tenaient à dessein, aussi bien que ses frères, don Carlos et don Francisco de Paula, loin de tout rapport avec les choses de ce monde, où une si grande place lui était assignée. Il était facile à la prévention publique de trouver dans cette persécution la preuve des pensées lointaines qui prétendaient déplacer le royal héritage. Les auteurs de ce complot voulaient, disait-on, s'ils étaient trahis par le sort, punir l'Espagne de leur défaite; ils en avaient trouvé le moyen, en tarissant, chez le dépositaire de nos destinées futures, la source des qualités généreuses et des lumières qui font les grands rois. Ces récits, répandus dans toute l'Espagne, rendaient le nom de don Fernand plus cher encore que ne le faisait le sang dont il était issu. Tous les vœux se tournaient vers lui comme vers un restaurateur promis à la gloire nationale; ma jeune indignation voyait dans sa délivance le rétablissement des institutions de nos aïeux.

« Au point où étaient les esprits, vous comprendriez que, malgré les emprisonnements et les exils, un parti se fût constitué autour de l'héritier de la couronne, et de la princesse, encore plus ardente que lui. Au lieu de cela, deux partis opposés se rallièrent successivement à sa cause. Du fond du cloître, nous avions sous les yeux le foyer des intrigues qui s'appuyaient à l'illustre couple.

[1] On nomme ainsi l'héritier du trône, prince des Asturies; lui seul porte ce titre; les autres membres de la maison royale s'appellent infants. On connaît cette réponse de don Fernand devant qui on nommait Godoy, alors prince de la Paix, *le prince* : « Il n'y a, dit-il, en Espagne, de *prince* que moi. »

« Une faction monastique s'était formée, qui poursuivait dans Godoy son indulgence pour la révolution française, l'action moins homicide du Saint-Office, les progrès des idées nouvelles, les bienfaits enfin de don Manuel pour le moins autant que ses scandales, bienfaits dus, il faut le dire, à la direction réfléchie de ses idées, et trop généralement attribués à cette mollesse générale d'un pouvoir faible, médiocre et dissolu. A l'exemple de la reine Caroline, doña Antonia portait une haine violente à la grande émancipation de 1789 et à l'autorité impériale qui en était sortie. Don Fernand s'était associé à ces sentiments; les espérances de la ligue religieuse reposaient donc sur lui, et, comme Godoy avait contracté chaque jour une plus étroite alliance avec le cabinet des Tuileries, les ennemis du prince de la Paix s'étaient alliés aux ennemis de Napoléon : l'Angleterre fut leur point d'appui au-dehors. Ainsi, malgré ses institutions libres et son culte dissident, la Grande-Bretagne prêta l'autorité de son alliance aux adversaires des progrès de l'esprit humain, aux champions des vieux abus; le nom du chef glorieux de la France se présenta au contraire à nous comme l'équivalent de ces deux mots : réformes et lumières.

« Par une autre de ces contradictions dont la politique abonde, la guerre maritime, les rigueurs inusitées qui l'accompagnèrent, l'incident malheureux de la Louisiane, les périls enfin de nos colonies par le fait à la fois de notre ennemi et de notre allié, en froissant les intérêts de nos provinces commerçantes, fortifièrent le système anglais de puissants auxiliaires. La destruction de nos flottes, aux mêmes parages d'où Christophe Colomb était parti pour conquérir le Nouveau Monde, vint déposer un profond levain dans les âmes espagnoles. Le système gigantesque du blocus continental qui interdit à nos ports toute navigation, tout commerce, toute relation avec nos colonies, acheva l'œuvre du désastre de Trafalgar. Nos négociants, malgré leurs idées philosophiques et républicaines, se refroidirent sur le compte de Napoléon, l'idole longtemps de tous les amis

du progrès, et se mirent à faire cause commune avec la faction ecclésiastique, leur véritable ennemie. C'étaient deux armées contraires, rassemblées par une même passion, sous la même bannière, et marchant ensemble au combat pour s'entr'égorger après la victoire.

« La riche bibliothèque du monastère était visitée chaque jour par les affidés des deux factions qui, sous le prétexte de recherches et d'études, venaient là confondre sous nos yeux leurs haines et leurs complots. La Grande-Bretagne, en particulier, malgré la prise de nos galions, le blocus de nos rivages, la guerre partout dirigée contre l'Amérique espagnole, malgré des combats sanglants et nos désastres, avait dans ces conciliabules des représentants assidus. Un littérateur anglais s'y rencontrait qui m'inspirait une inexprimable aversion comme fauteur de l'hérésie et défenseur de l'ancien régime. Je voyais en lui tout à la fois un ennemi de la religion et un partisan de mes chaînes. Je ne puis dire combien j'étais révolté de ses relations intimes avec un personnage qui étonnait la communauté elle-même par la fougue de ses opinions ultramontaines et absolutistes.

« Quoique jeune encore, Fray Cayetano, Catalan d'une naissance obscure, avait été institué récemment général d'une congrégation mendiante et populaire. Malgré la haine qui divisait les ordres pauvres comme le sien, et les ordres opulents comme le nôtre (*Frayles et Monges*), il venait souvent demander à notre monastère l'hospitalité, et nous ne doutions pas que ses visites ne s'adressassent au palais plus qu'au cloître. Intraitable soldat de l'autel, il faisait Dieu et l'homme à son image, en prêtant au premier ses besoins de domination terrestre, au second ses doctrines d'obéissance monastique.

« Fray Cayetano accusait de tiédeur la plupart des religieux de San-Lorenzo. Comment pouvait-il s'entendre avec un étranger qui était en état de révolte à l'égard de l'Église romaine? Cette alliance contre nature nous inspirait de justes défiances contre le parti anglais. Nous nous disions que la

Grande-Bretagne ne prêterait pas son appui à des doctrines que ses lois et sa religion réprouvent, si leur triomphe ne devait venger le pacte de famille et l'affranchissement des États-Unis, en laissant à jamais taries les sources de notre prospérité. M. Pitt comme ministre anglais, voulait pour sa patrie tout ce qui peut assurer la richesse et la gloire! Le grand ministre mourut tout à coup, le jour où le vainqueur d'Austerlitz rentrait dans sa capitale sous des arcs de triomphe, maître de l'Occident, salué du nom de grand par le sénat, et chargé de gloire. Nous étions bien sûrs que la politique anglaise ne serait pas changée par la mort du grand ministre plus que par les triomphes du conquérant. Elle est éternelle.

« Les résultats de la campagne de Vienne se déroulèrent rapidement aux yeux éblouis du monde. Un décret avait déclaré, le lendemain même de la paix de Presbourg, que les Bourbons de Naples avaient cessé de régner. Deux frères du héros victorieux, Joseph et Louis Bonaparte, montaient sur les trônes de Naples et de Hollande; un soldat de fortune, le brillant Murat, prenait place entre les princes souverains comme grand-duc de Berg ; le jeune Eugène de Beauharnais venait de contracter une alliance royale, et la quatrième coalition allait donner à cette fortune extraordinaire, qui semblait attester un dessein particulier de la Providence, l'occasion de nouvelles victoires. La couronne de Westphalie en devait jaillir pour un autre rameau du même tronc. On vit Napoléon jeter même des gouvernements, des principautés, des couronnes au front de ses sœurs, tant sa race lui paraissait prédestinée à la domination sur le reste des hommes! On eût dit qu'il fallait que la révolution française, en expiation de ses attentats, créât, sous cette main réparatrice, plus de princes et de rois que sa furie n'en avait dévoré.

« Ces grandeurs faisaient sentir à tous les esprits modérés qu'il n'y avait de point d'appui que là pour régénérer l'Espagne sans y mettre aux prises la contre-révolution et

l'anarchie. Mais l'orgueil castillan souffrait du contraste de tant de prospérités avec nos désastres et nos misères. Et, par malheur, le grand empereur semblait n'avoir pour ce sentiment, malgré notre étroite alliance, aucuns ménagements. Il nous fallut engager nos dernières ressources pour lui fournir un subside de cent millions de réaux qu'il nous imposa tout à coup, de la même manière qu'on fait à des vaincus. Dans le délabrement de notre armée, nous eûmes peine à lui fournir un subside militaire de cinq mille hommes, sous les ordres du général O'Farill, qu'il exigea en même temps, comme s'il eût voulu mesurer la différence de nos troupes d'aujourd'hui avec cette fameuse infanterie espagnole célébrée par Bossuet. Ses commandements venaient surprendre et troubler les cœurs castillans au milieu de l'affliction dont la dépossession des Bourbons de Naples avait frappé la maison royale et la nation entière. On y voyait une sorte d'avertissement sinistre. Tous les regards se tournaient vers l'auguste Antonia qui avait l'âme déchirée des malheurs de sa maison. Notre roi Charles IV semblait accablé. Le roi de Naples était son frère. Ses supplications, ses efforts, le cri de son cœur, ses longs et immenses sacrifices, sa docile fidélité, sa soumission de vassal et de client, si pénible à celui qui était le chef de la monarchie espagnole, rien ne pesa dans la balance du maître trop superbe des peuples et des rois. Charles IV déclara qu'il ne reconnaîtrait pas comme souverain des Deux-Siciles le roi intrus, de la famille Bonaparte, folle colère qui ne nous présageait que des humiliations et des malheurs de plus.

IV.

« Un soir, j'étais entré par hasard dans le jardin des Infants; les parfums du printemps embaumaient les airs; partout se déployait cette verdure éclatante que l'ardeur du midi vient sitôt flétrir. L'oiseau des contrées lointaines saluait de ses derniers chants cet avénement du monde à une

vie nouvelle; j'oubliai, en parcourant les bois du Cerro-Machota, la cloche religieuse qui venait d'appeler les frères à leurs œuvres saintes. La journée avait été brûlante; je respirais avec délices cette première fraîcheur du soleil couchant, qui a tant de charme dans un jardin embaumé de fleurs, sous des voûtes de feuillages encore retentissantes de chants d'amour, alors que l'air même est, pour ainsi dire, plein de volupté! Je m'enivrais de cette nature charmante et mystérieuse. D'ardents soupirs s'échappaient de mon sein. Je sentais combien on pourrait jouir, et combien on souffre quelquefois par des scènes si saisissantes et si solennelles. Tout à coup un bruit inconnu semble me répondre; je tressaille, j'écoute: c'étaient des sanglots. Non loin de moi, au pied d'un chêne vert, une femme était assise; elle pleurait; elle pleurait d'une façon désolée. Je ne remarquai point sa jeunesse et sa beauté. Je considérai son rang et sa douleur. Ces yeux qui versaient des larmes si amères auraient dû ne voir que la pompe des grandeurs royales et des fêtes! Mais, dans le temps où nous sommes, les Bourbons, comme l'a dit un d'eux en tombant sous le plomb meurtrier, doivent savoir mourir! ils ont aussi besoin de savoir pleurer. Seulement, l'auguste Antonia ne gémissait pas sous le poids des fureurs populaires; c'était l'ancien régime espagnol, c'étaient une mère, un favori, des satellites corrompus... hélas! c'étaient aussi les caprices du sort et les coups de la victoire, qui désolaient une existence que la nature et le hasard avaient parée à l'envi pour briller au premier rang des conditions humaines. A côté de la Sicilienne[1], et s'unissant à sa douleur, une autre femme frappa mes regards. Un vif rayon de lumière éclairait son visage et sa taille. Je m'arrêtai : c'était l'étrangère dont l'aspect avait allumé en moi, le jour où je venais prendre possession de mon tombeau, un feu qui durait encore. Jamais beauté si charmante

[1] Dans la conversation espagnole, on désigne les princesses par le nom de leur patrie.

ne m'était apparue. C'était sous les livrées de la grandeur, le vif regard, la pénétrante séduction de tout ce que Madrid m'avait découvert de plus enchanteur. Elle s'éloigna, entraînée par la princesse que ma subite apparition avait épouvantée. Mon regard la poursuivit dans les clairières de la *Herreria*. Il se passa bien du temps, un temps dont je perdis la mesure, avant que je pusse songer à reprendre le chemin de ma cellule.

« Au lieu de frères, en rentrant, je trouvai des juges. Mon trouble disait assez que mon retard avait une cause coupable. Je ne sus pas recourir au mensonge : ce ne fut point vertu, mais effroi, mais faiblesse. Des hommes, dont les jours n'étaient pas tous sans reproche, s'armèrent contre ma faute de la rigueur des statuts. Je ne descendis au fond d'un cachot que flétri, humilié, exaspéré au delà de ce que peuvent dire les langues humaines, par le châtiment. J'y contractai des besoins de vengeance inexprimables. Je n'existais plus que pour haïr, hélas! et pour aimer! Une passion insensée me consumait. Je m'applaudissais, dans mon noir séjour, de me trouver libre avec mes rêves, avec mes souvenirs, avec mes tourments. Libre! je l'étais pour la première fois! nul regard ne déconcertait le mien; nul devoir ne venait maîtriser mes heures et distraire ou froisser mes pensées. Oh! comment se fait-il que, pendant un mois entier, la pensée de Dieu ne m'apparut pas un jour? C'est une des rigueurs de sa providence de punir nos révoltes en nous y abandonnant.

« Enfin, la lumière me fut rendue; mais je rapportai dans le cloître une irritation nouvelle, par conséquent la nécessité d'une dissimulation de plus. C'était une loi de ma destinée, loi flétrissante qui me fait rougir de moi-même. L'oubli de mes engagements ne me donnait pas seulement des peines: il m'infligeait des vices. L'habitude de la contrainte, de la fausseté, énerva de plus en plus mon caractère; et je le sais trop, il n'y a de vertu que par la force : il n'y a de gloire que pour elle!

« Le jour où se rouvrit pour moi mon cachot, nous fûmes appelés au sanctuaire pour entonner le cantique des funérailles. Une fille de vos rois et des nôtres n'était plus. La compagne de l'héritier du trône, celle qui faisait l'orgueil et l'espoir du monde espagnol avait passé comme une ombre sur les marches d'un trône dont on disait qu'il ne pouvait se relever que par elle. Une main sacrilége, et quelle main, grand Dieu! avait, dit-on, aidé la mort à frapper ce coup abominable. Quelques-uns accusaient seulement le dernier chagrin de sa vie, la chute de sa maison, son père et sa mère fugitifs, ces décrets impériaux faisant et défaisant les rois, la cour d'Espagne obligée de souffrir des procédés qui étaient inconnus jusqu'alors, parce qu'on n'avait pas vu encore un tel excès de puissance et de gloire. Quoi qu'il en soit, en quelques heures tant de beauté, tant de force d'âme, tant d'avenir s'était évanoui. La Providence destinait don Fernand à épuiser sans réserve, avant d'exercer le pouvoir absolu, toutes les souffrances que la tyrannie peut imposer à ses victimes.

« Il trouva un adoucissement à sa douleur dans les larmes que la nation donna à son infortunée compagne. Les nuances d'opinions s'effacèrent dans le sentiment du malheur public: amis et ennemis de la révolution française embrassèrent avec une égale ardeur le vœu d'une ère nouvelle ou celui d'un nouveau règne. Il n'y avait plus parmi nous de partis : il y avait une nation et un homme.

V.

« C'était au mois de mai 1806. L'Espagne se voyait arrivée au dernier état de décadence et de détresse. L'Angleterre opposait à notre alliance avec Napoléon la guerre désastreuse des colonies; elle appelait Terre-Ferme à la révolte. Elle encourageait les efforts du général Miranda, pour rompre le lien qui unissait l'Amérique à la métropole. On savait Buénos-Ayres menacée par ses armes, sans prévoir comment cette place importante pourrait être défendue ou reconquise.

J'ignorais qu'alors mon frère combattît sous ses murailles pour nous conserver la futile gloire de posséder à deux mille lieues des royaumes, tandis qu'en Europe nous cessions de figurer parmi les États indépendants. Nos armées étaient dissoutes faute de pain et de vêtements. Nos forteresses tombaient en ruines; tous les travaux publics étaient arrêtés. En vain don Manuel dépouillait-il les caisses publiques, les banques, les établissements charitables. Ces spoliations ne servaient qu'à porter le désespoir et la révolte dans tous les corps de l'État. En vain multiplia-t-il les impôts, les emprunts forcés, le papier monnaie: ces expédients funestes accroissaient la misère et la haine des sujets, sans grossir le trésor du monarque. Aussi était-ce sur la tête de don Fernand que reposaient, en dépit d'une mère, les dernières espérances de la patrie. Son nom, riche de souvenirs, riche de glorieux présages, faisait de rapides progrès dans l'amour public. Ce prince semblait réunir en soi toutes les souffrances de l'Espagne. On révérait en lui le représentant de la misère commune. Moment fatal, où tout souffre, tout gémit d'un bout de la monarchie à l'autre. Dans sa détresse, don Manuel a obtenu du saint-siége l'autorisation de vendre les biens du clergé. Il veut exécuter cet acte, qui montre armés contre les droits de l'Église un pape et un roi catholique. Rien ne peut dire l'indignation publique. On l'exprime tout haut. On parle sans ménagement de porter le fils au trône, du vivant de son père, pour châtier le sujet audacieux qu'on accusait de vouloir se substituer au légitime héritier, et ce sont les ennemis les plus ardents de la révolution française qui s'unissent avec ses partisans les plus emportés pour précipiter ainsi dans les voies révolutionnaires notre malheureuse nation!

« Don Manuel et la reine reculèrent d'effroi devant l'abîme qu'ils avaient creusé. Soit qu'ils fussent troublés par la haine nationale dans le plus audacieux de leurs desseins, soit que l'indignation persévérante du roi dans la question napolitaine et le bruit des armements de la Prusse les incli-

passent vers la pensée de changer d'alliance, don Manuel se décide tout à coup à désarmer l'Espagne par une réconciliation avec le prince qu'elle adore. Mais il veut obliger don Fernand à contracter de nouveaux liens à côté de cendres qui n'avaient pas eu le temps de se refroidir. On ose lui présenter la main d'une troisième fille de l'infant don Luis, sœur de la princesse de la Paix, pour assurer ainsi à don Manuel, auprès de l'héritier du trône, le refuge d'une parenté de plus.

« Don Manuel, dans cet effort pour enchaîner le prince au char de sa puissance, nourrissait une illusion commune à tous les hommes d'État vulgaires. Il croyait vaincre ses ennemis par la défection de leur jeune chef. C'était oublier que les partis se composent d'intérêts et point de noms propres. On peut leur enlever, l'un après l'autre, leurs plus illustres sectateurs sans les abattre. On peut corrompre et entraîner dans des routes ennemies ceux qu'ils ont mis à leur tête, sans tromper ou suspendre leur marche. Les demi-dieux des factions ne sont autre chose que des esclaves qu'on encense. La contre-révolution poursuivait dans Godoy l'homme des idées nouvelles : rien ne l'eût désarmée, pas même le désarmement de don Fernand.

« Aussi, à la nouvelle des négociations entamées par le prince de la Paix, ses ennemis les plus actifs arrivèrent-ils parmi nous. Le révérendissime fray Cayetano fut le premier de tous. Il craignait que seul maintenant, destitué de l'appui qu'offrait à ses décisions l'ardente énergie de doña Antonia, don Fernand ne consentît à apaiser par une transaction la haine de sa mère, et déjà cette pensée mettait la colère et la menace à la place des bénédictions dont il accompagnait invariablement ce *nom sacré*.

« Un jour, je suivais des yeux, comme un spectacle curieux, le farouche franciscain, qui se promenait à grands pas dans le jardin du monastère avec sir Georges, quand une voix douce et pénétrante qui m'appelait vint ébranler mon âme. Je tressaillis et regardai : sur le seuil de ma cellule,

une apparition, ou, ce qui était aussi étrange, une femme, celle dont l'image remplissait ma pensée, s'offrit à moi, comme eût fait une vision céleste. Son regard était ardent, sa tête haute, ses lèvres ouvertes à un sourire plein d'esprit et de gaieté. Mon trouble et ma surprise s'accrurent, quand les deux religieux chargés de la guider dans le cloître que le nonce lui avait permis de visiter, lui répétèrent que j'étais bien ce fray Pablo qu'elle avait désiré connaître. Comment exprimer ce qui se passa en moi, quand, saisissant ma main de ses mains charmantes, elle la porta pieusement à ses lèvres? Oh! l'empreinte du fer rouge, la morsure du serpent peut-être, n'ont pas de feu plus subtil et plus redoutable. « Mon « révérend père, me dit-elle en m'entraînant sur ses pas le « long des corridors, je puis vous donner des nouvelles de « toute votre famille. Votre père est le plus courtois et le « plus fidèle de mes chevaliers, et votre frère don Alonso « m'écrivait, il y a quelque temps, de la capitale des In- « cas, en route pour Buénos-Ayres. »

« La comtesse de D**, c'était son nom, à peu près bannie de la cour, était par cela même en relation avec les prisonniers de l'Escurial; elle se faisait honneur de porter au prince ses condoléances. Je remarquai que mon frère occupait une grande place dans sa pensée. Elle parlait de lui, de ses faits d'armes, de son noble caractère, de ses lettres admirables, avec une vivacité qui serra mon cœur comme si une rivalité heureuse m'eût été révélée. La bouche qui disait ces louanges me semblait faire effort pour ne pas trahir un secret prêt à échapper : je ne sentis jamais mieux combien était grand le bienfait du ciel qui, laissant Alonso libre d'entraves, lui avait livré le monde. La comtesse avait soin de célébrer, comme afin d'excuser sa préoccupation à ses propres yeux, les hasards que mon frère avait courus pour la défendre, et je songeais tristement que je n'aurais jamais à braver la mort pour une tête chérie! Je n'étais destiné ni à de tels combats, ni à de telles récompenses.

« Nous descendions les degrés du dôme de l'église princi-

pale, pour aller de là au Panthéon, à la dernière demeure des rois. Un chemin pratiqué le long d'une corniche dominait la vaste nef. La comtesse l'avait déjà parcouru sans remarquer que la grille de fer qui assurait l'étroit passage était un moment interrompue. Cette fois, elle vit le danger, passa, puis, quand il n'était plus à craindre, elle s'arrête, pâlit et tombe inanimée sur le granit. Son sang coula avec violence. Un appartement lui fut donné dans la partie immense de l'édifice consacrée à recevoir les grands lors des voyages de la cour. Là, elle souleva sa paupière affaissée, me vit en prière à son chevet et me tendit une main défaillante. A peine put-elle prononcer quelques paroles : ce fut pour parler de sa fin prochaine. J'avais déjà éprouvé tout ce que les folles passions ont de sentiments amers et cruels. Il n'y a que leurs joies que je ne devais jamais connaître.

« Jeune encore, dotée de tout ce qui embellit l'existence, cette femme charmante avait le droit de ne pas en considérer le terme sans regret. Elle revêtit sur son lit de douleur l'habit de religieuse, comme si elle n'était déjà plus, et demanda que des reliques saintes fussent apportées. Des fondations pieuses, des prières continues, plusieurs vœux, l'abandon d'un quart de ses revenus à la sainte Vierge, la présence d'un prêtre séculier et la mienne, ne suffirent pas à lui rendre quelque sécurité.

« Tous ces hommes qui m'ont aimée, s'écriait-elle, qui « vantaient ma grâce et ma beauté, où sont-ils? Ils disaient « leur existence attachée à un de mes regards; je me plai- « sais à les poursuivre dans leurs routes différentes et à les « enchaîner par des moyens opposés, sans souci de mon « salut dès qu'il s'agissait de plaire... Bientôt, ils fouleront « aux pieds cette Matéa naguère si brillante! Ils passeront « près de ses restes inanimés, sans donner une larme à sa « mémoire, sans se rappeler qu'elle a vécu, sans prier pour « elle. Et à quoi bon mes longs efforts! Celui qui parla « vraiment à mon cœur l'a ignoré! Le seul de tous les autres « qui eût quelque mérite est un hérétique, un maudit de

« Dieu et de la sainte Église. Parmi ceux-là... O mon Dieu ! « de quels égarements nous sommes capables? » Des sanglots étouffaient ses paroles entrecoupées. Elle saisissait mon crucifix, le baignait de pleurs, couvrait mes mains de ses baisers et de ses larmes qui me brûlaient; puis, elle consacrait à Notre-Dame d'Atocha des habits d'or et des parures de pierreries sans réussir à se calmer.

« J'essayai de lui donner une confiance que je n'avais pas. Sa reconnaissance répondit à ma sollicitude. Fixé dans mon âme par ces communications intimes de tous les instants, le sentiment qu'elle m'avait inspiré devenait le premier besoin de ma vie.

« Cependant, c'était toujours sur mon frère que se portaient nos entretiens, dès qu'elle reprenait courage. Quoique aucune espérance, ni même aucun vœu coupable ne se mêlât à mes émotions, tout aussi condamnables devant Dieu, je le sais trop, qu'un tort réel, je m'attristais d'entendre la comtesse dire quelquefois, en s'efforçant de réprimer l'élan de sa pensée : « Ah ! jusqu'à présent, je m'étais « jouée de l'amour; j'en ai parlé le langage follement, sans « en connaître la vraie flamme; mais je sens qu'il était heu- « reux pour mon repos que don Alonso signalât sa vaillance « à deux mille lieues de nous ! » Elle ajoutait avec un regard brûlant et fixe : « J'aurais fui aux extrémités de la terre « un homme tel que lui, si j'avais eu le malheur de l'ai- « mer ! il n'aurait dominé mon âme que pour faire mon « désespoir..... Un jour serait venu où il m'aurait immolée « au seul amour vrai de sa vie !... » Je l'interrogeais vainement. Elle me regardait d'un œil fixe. Sa camarera avait seule le don de lui arracher le secret de toutes ses pensées.

« La cour vint s'établir à San-Lorenzo; l'un des maîtres de la monarchie, général de vingt-cinq ans, sans nuls services, mais beau, insolent et sombre, entra le front haut et l'air cavalier chez la comtesse. Une croix rouge brillait sur sa poitrine, au milieu de décorations sans nombre. Doña Matéa s'émut à son aspect : « Te voilà, commandeur, lui dit-elle;

« la marquise t'a donc permis de venir me voir mourir? » Ce nom m'étonna; un plus grand m'aurait moins surpris. Les manières du nouveau venu m'étonnèrent encore davantage. Je remarquai ses efforts pour compromettre cette marquise inconnue, dont il aimait à ramener le souvenir. « C'est « de votre sœur, me dit alors doña Matéa, que Frey don « Jaïmé parle d'un ton de victoire. » A ce mot, le commandeur jeta sur moi un regard où se peignirent la surprise et le trouble. Il rougit; je crus voir que sa fatuité criminelle avait voulu donner un chagrin à Matéa mourante. Mes sollicitudes étaient ranimées; mais Alonso ne les suscitait plus, ou du moins il ne suscitait pas les plus poignantes de toutes dans mon cœur.

VI.

« Le père de la comtesse était accouru; sir Georges partageait ses soins. Je remarquai que fray Cayetano leur donnait rendez-vous à tous deux à son chevet. J'y passais de longues heures. Elle me rappelait sans cesse à ses côtés, sans s'apercevoir qu'elle me rendît témoin de son trouble, de ses remords, de ses combats.

« Le trouble s'accrut d'une façon étrange, et jusqu'à mettre sa vie en péril, un jour que je lui appris l'arrivée de ma sœur, qui avait été obligée de rejoindre la cour dans la royale résidence. Ce m'était une vive joie de la revoir dans tout l'éclat de son rang et de sa beauté. Hélas! notre plus grande douceur fut d'épancher bien des peines dans le sein l'un de l'autre. Tandis que je lui enviais sa liberté, ses richesses, ses grandeurs, je m'étonnai de la trouver pâle, triste, silencieuse, quoique toujours ferme et calme. Elle était évidemment dominée par une préoccupation douloureuse qu'elle ne disait pas, dont rien n'avait la puissance de la distraire. Des dévotions multipliées et des lectures sérieuses remplissaient seules ses journées. Quand je voulais arriver à la pensée inconnue qui remplissait son âme,

elle me montrait les spectacles qui nous environnaient. Cette cour étalant ses désordres sur la tombe des rois qui ne sont plus, troublant de mille passions coupables le silence d'un monastère, et portant ses folles joies dans un séjour dont on avait fait une prison pour l'héritier du trône, où on méditait contre lui les plus sinistres desseins et les plus coupables, il en fallait moins pour soulever un cœur généreux. D'autres fois elle me parlait de doña Antonia dont les bontés lui avaient été chères. Brillante de vertus et de grâces, la princesse des Asturies s'était recommandée à son respect par l'énergie et la fierté d'une âme supérieure. Maria lui ressemblait trop pour ne pas la regretter.

« Belle entre toutes les femmes, séduisante et imposante à la fois entre toutes les Espagnoles, j'eus le plaisir de voir les grands se presser autour d'elle, et je ne me lassais pas d'admirer la noble simplicité, le naturel, la dignité qui lui conciliaient de sincères respects dans une sphère où, d'ordinaire, l'on ne connaît du respect que sa perpétuelle expression et son perpétuel mensonge. J'essayai de la déterminer à visiter Matéa presque délaissée. Mes prières furent impuissantes. — « Il m'est pénible, me répondit-elle, de te « refuser dans un tel lieu et dans un tel moment. Sous les « yeux de la cour, sa disgrâce m'attirerait, bien loin de « me repousser. Mais ce serait accepter des rapports que je « suis forcée de fuir. J'ai à lutter contre tout ce que j'aime « pour me refuser aux empressements et à l'intimité de la « de D***. Alonso lui porte des sentiments qui ne sont pas, « comme les tiens, renfermés dans les simples limites de « l'admiration, et c'est une des douleurs de mon âme! Car « je redoute pour lui les fautes de cette vie et les périls de « l'autre! » Comme elle parlait, je remarquai sur son front un calme de sainte, tandis que sa poitrine soulevée annonçait une profonde émotion. Elle continua : « Je ne sais pas « pourquoi je te tais mes peines! Je puis tout te dire à toi « qui es un intermédiaire naturel entre Dieu et nous. Tu

« veux savoir quels chagrins me dévorent? Il y en a deux;
« mon frère les cause : l'un est l'affliction de son absence,
« l'image de ses périls, l'ignorance de ce qui se passe à ce
« moment même à Buénos-Ayres; l'autre, la crainte de son
« retour, la pensée de le voir entraîné dans des liens et dans
« des voies indignes de lui. Je sais bien que je suis plus
« rigide que n'est le monde; cela tient à ce que je l'aime
« de plus loin et de plus haut. Du reste, je garde pour moi,
« je garderai dans le secret de mon cœur les exigences, ou
« plutôt les douleurs de ma conscience et de ma tendresse.
« Je respecte un lien dont il n'accorde à mon amitié que des
« confidences involontaires. Je ne dois point travailler à dé-
« truire ses idoles... Mais, femme, il est des prestiges qui
« ne peuvent me tromper ! Je les pénètre malgré moi, et je
« n'accorde mon affection que lorsque je puis accorder mon
« estime. »

« Le langage de ma sœur excusait à mes yeux l'indignation que ses dédains et peut-être son triomphe inspiraient à la comtesse. « C'est une chose étrange, me dit-elle
« un jour, qu'Augustias me poursuive de son inimitié,
« tandis que don Luis, Alonso, tous les siens sont à mes
« pieds. Ah! je vois de reste que le même sang ne coule
« pas dans ses veines et les vôtres!... » Elle se tut, porta la main à son front avec une expression singulière d'angoisse, et reprit : « Le grand jour de la faveur a ébloui cette
« jeune fille, transportée tout à coup du séjour des champs
« au milieu des pompes de nos palais : elle osa, dès le pre-
« mier jour, me repousser; partout ma rivale, son frère a une
« manière d'idolâtrie pour elle, qui m'emporterait jusqu'à
« la furie si j'acceptais des droits sur lui. Vous pouvez être
« tranquille, Pablo, je n'en accepterai jamais. Mais j'aurais
« pu me venger et la perdre dans le monde vaniteux où nous
« vivons; je le pourrais encore : votre père, qui ne sait pas
« avoir un secret pour moi, dont je mènerais la vieille che-
« valerie au bout de la terre, m'en a donné les moyens! »
Les regards de Matéa rencontrèrent une lettre que le dernier

courrier d'Amérique lui avait apportée; elle garda le silence et je ne pus obtenir l'explication de ses étranges paroles.

Matéa plaçait dans le triomphe du prince des Asturies l'espoir de toutes les réparations que rêvait sa fierté blessée. Elle eut la satisfaction de voir les amis de l'héritier du trône profiter de son état pour s'assembler auprès de son lit de douleur, une ou deux fois, sans être remarqués; ses discours irritaient la colère que l'inquiétude d'une auguste défection continuait de leur donner. Là régnait sir Georges, qui ne craignait plus de se montrer, et peut-être n'était-il pas sans quelques intelligences avec la cour depuis les mécontentements que donnait au roi et à la nation l'affaire de Naples. Là se rencontraient les trois hommes qui avaient le plus d'opposition dans les principes. Sir Georges ne comprenait la royauté qu'avec le contre-poids des deux chambres, en ne comprenant et ne voulant les deux chambres que sur le sol britannique : car il ne croyait digne de ce grand régime que son pays. Homme de savoir et de courage, Fray Cayétano n'admettait pour le pouvoir souverain que deux appuis, l'autel et l'échafaud; il étendait ses doctrines absolues à toute la terre. Don Domingo était un admirateur aveugle de tous les actes du drame sanglant de la révolution française. Longtemps adhérent enthousiaste de Napoléon, maintenant rejeté dans le parti anglais par ses intérêts compromis et y portant toute la violence de son caractère, il était de ces hommes qui semblent ici-bas tout exprès pour prouver à quel point un cœur sensible et une imagination ardente peuvent se prêter au délire des factions. Quand on interroge la conscience de quelques-uns de ces sectaires prêts à se précipiter dans tous les emportements, dans tous les attentats peut-être, on reconnaît, en frémissant pour soi-même, combien les émotions les plus généreuses, par cela seul qu'elles sont plus vives, savent fermer notre âme à la voix de la justice et de l'humanité. Peut-être sur cette arène glissante et trompeuse du monde politique, les hommes

faits pour les grandes vertus sont-ils le plus près de déchoir jusques aux grands crimes. J'assistais à tous les conciliabules sans qu'on prît garde à moi. Si ma raison n'était pas complice de cette étrange coalition, mon habit me donnait l'air de l'être. Une correspondance mystérieuse fut convenue entre Madrid et le prince. J'acceptai le périlleux honneur de servir d'intermédiaire. C'était protester contre les scandales de don Manuel, secouer l'oisiveté du cloître, prendre un rôle dans de grandes scènes. C'était surtout rendre plus doux, par l'espoir de relations suivies, un lien nouveau et fatal qui tenait déjà toute mon âme enchaînée. Matéa était pour moi un spectacle dont mon esprit, mon cœur, mes regards ne pouvaient plus se passer.

« Maria, loin de cacher ses opinions et ses sentiments ne craignait pas de laisser lire à tous les yeux son attachement pour l'auguste opprimé de l'Escurial. J'essayai de la lier plus étroitement à sa cause. « Frère de mon cœur, me ré-
« pondit-elle, tu peux tout me commander, depuis que tu
« es entré en religion, hormis ce que ma conscience con-
« damne. Dieu sait que j'ai horreur du pouvoir qui pèse sur
« la monarchie, de l'alliance à laquelle il nous assujettit,
« des malheurs qu'elle entraîne pour notre chère Espagne.
« A défaut de cent autres raisons, il y a un jour dans la vie
« de Bonaparte qui me semblait devoir creuser un abîme
« entre lui, ses fausses grandeurs, sa gloire fatale, et les rois
« Bourbons, leurs ministres, leurs sujets. Pourtant, il y a
« quelque chose qui m'afflige peut-être encore davantage,
« c'est d'entendre parler de déplacer de vive force les rênes
« de la monarchie. C'est de voir les plus saints personnages
« conspirer avec mon neveu don Carlos, qui se vante d'être
« athée; avec don Domingo, qui est républicain; avec tous
« les commerçants qu'irrite la guerre maritime et qui sont
« esprits forts. Vierge sainte! comment comprendre de
« semblables alliances! comment les comprendre surtout
« chez d'illustres défenseurs des doctrines avec lesquelles
« j'ai grandi. Violenter l'autorité royale est bien hardi,

« même pour défendre, comme on l'assure, la religion de « Jésus-Christ. Je ne sais pas quels disciples vous réserve « la Providence : mais je sais trop quels devanciers et quels « maîtres elle vous a donnés !

« On a prétendu déjà me donner un rôle dans ce drame « extraordinaire : ma chère et vénérable Dolorès, pour qui « j'ai des entrailles et un respect, non de sœur, mais de « fille, l'a tenté plus d'une fois. La de D*** a pris la peine « de venir essayer sur moi l'empire de sa facile éloquence. « Elle voulait m'entraîner à son exemple, qui eût suffi « pour m'arrêter. Ne tente pas à ton tour, frère de mon « cœur ! Tu échouerais ! Je ne dois avoir, je n'ai qu'une « ambition, c'est de vivre paisible, et, s'il se pouvait, « ignorée. Je sais trop que le nom des femmes ne fait pas « un bruit qui ne compromette leur repos et peut-être « leur renommée.

« Il ne m'appartient pas d'ailleurs, car cela ne peut conve- « nir à don Osorio, de me jeter dans les aventures et dans « les factions. Une seule chose m'a paru un devoir. Tu te « rappelles le docteur don Mathias, l'ami, le précepteur de « notre enfance; il a perdu une chaire d'histoire conquise « par lui au concours, avec un réel éclat, dans l'université « de Salamanque, et il l'a perdue pour n'avoir pas ouvert « ses leçons à des insinuations criminelles sur la flexibilité « du droit de succession. Il était sans état et sans pain. Je « l'ai recueilli pour le service de ma chapelle, quoique ses « principes m'effraient bien souvent, et que son érudition « me déconcerte plus qu'elle ne me rassure. J'ai su gré au « loyal cœur de don Osorio de ne pas s'arrêter non plus que « moi à la crainte de la disgrâce. Je ne lui proposerai pas « d'autres levées de bouclier contre l'autorité du roi notre « seigneur ! »

« On sut que don Fernand avait repoussé les projets d'alliance de famille qu'osait lui présenter le prince de la Paix. Cette victoire obtenue, on se dispersa. Don Manuel imagina une autre tentative, celle d'un rapprochement

fondé sur un changement de politique extérieure, sur la rupture avec Napoléon et l'entrée de l'Espagne dans la quatrième coalition dont les apprêts retentissaient en Europe de toutes parts. Il ne s'agissait plus de remplacer doña Antonia, mais de la venger. Maria, dans ses sentiments connus, semblait mieux placée que personne pour cette négociation, et devait être touchée de la double gloire qui lui était offerte. Le commandeur, qui nourrissait pour elle une passion opiniâtre, pensa qu'elle serait heureuse et fière de travailler à ramener la concorde au sein de la maison royale, en faisant entrer l'Espagne dans le prétendu soulèvement de tous les peuples et de tous les rois contre celui qu'elle appelait un conquérant sans titre et sans foi! Ses opinions, son esprit, sa grâce entraînante lui rendaient ce rôle facile.

« Les efforts du lieutenant du prince de la Paix échouèrent comme ceux de ses ennemis. Maria refusa de seconder ces projets, ne pensant pas, disait-elle, qu'il dût y avoir d'accommodement avec l'indignité. Le commandeur, repoussé dans ses vues d'ambition qui en cachaient de plus intimes, éclata en menaces terribles. Il promit de se venger : ses traits disaient assez qu'il saurait être fidèle à sa parole. Matéa triomphait, et des fureurs de Jaïmé, et de la disgrâce de la marquise, et des embarras croissants du prince de la Paix.

« On voulut, en effet, essayer sur Maria du pouvoir de la disgrâce : la cour lui fut sévère; jusques au milieu de Madrid, où elle était retournée, la solitude l'environna. Mais vous allez comprendre où les esprits en étaient venus : cette impression ne dura qu'un moment; la foule recommença promptement à se presser autour de la marquise indifférente et intrépide : « Le monde, m'écrivait-elle, est comme « ces flots obéissants qui vont violemment où le vent les porte, « puis reviennent peu à peu aux plages qu'ils ont brusque- « ment abandonnées. Ce qu'on appelle au palais le parti « du prince des Asturies recueille tout ce que don Manuel « et ses satellites irritent ou dédaignent; et, comme ce parti

« est à peu près la nation entière, il ouvre un vaste refuge « aux victimes des puissants du jour. Mais ce rôle de vic- « time ne convenait ni à la simplicité de ma vie, ni à ma « dignité, et c'est l'accepter que d'appeler les mécontents « à notre aide. J'ai fermé ma maison jusqu'au jour où j'ai « vu la cour même, par un phénomène nouveau, se presser « à ma porte. Je l'ai ouverte à tous! Je ne distingue pas « entre les Espagnols; mes préoccupations sont ailleurs. »

« Dans ses perplexités, don Manuel prit un parti étrange; il se résolut étourdiment à passer au parti anglais, sans préparatifs, sans négociations, du jour au lendemain. Il se persuada qu'adopter les alliances de ses adversaires, ce serait désarmer bon gré mal gré leur haine; la forcer en quelque sorte dans ses retranchements. Les événements se précipitaient. La nouvelle guerre continentale allait éclater. Cette fois, c'était la Prusse qui s'offrait vaillamment à en porter le poids. Sir Georges était ivre d'espérances; il avait trouvé secrètement accès auprès du maître des Espagnes, et, sans s'inquiéter du parti de don Fernand, que ses menées avaient constitué à l'état de conspiration, ses intrigues, ses promesses, l'or peut-être, déterminèrent la plus désastreuse des folies.

« Godoy embrassa brusquement le système de la coalition; si brusquement qu'un jeune homme destiné aux premiers rôles dans nos orages, don Augustin Arguelles, grand de taille et d'air, laid de traits, mais beau d'expression, de regards et d'éloquence, celui que les cortès de Cadix, dans leur enivrement, ont nommé *le Divin*, ayant été envoyé en Angleterre pour négocier le changement d'alliance, faire des conditions, stipuler des avantages et des garanties, il s'arrêta court à Lisbonne en lisant dans les journaux un document qui opérait à ciel ouvert le changement de front de la monarchie espagnole. Don Manuel sembla craindre de ne pas arriver assez tôt pour partager les dépouilles de son protecteur. On le vit tout à coup, en pleine paix, quand l'empereur marchait avec sécurité au devant des assauts du Nord, lancer

au public étonné un manifeste où son héros de la veille était désigné comme l'*ennemi du monde*. Il ne s'était donné le temps, ni de mûrir ses desseins et d'assurer sa propre résolution, ni de porter un soldat sur les Pyrénées et de dénoncer à Napoléon ses hostilités inattendues, ni de s'assurer du moins le bon vouloir de l'Angleterre, la levée du blocus de nos ports, la sécurité de nos États d'outre-mer, des subsides pour nos armements, des secours en cas de revers. C'était associer à tous les torts de la perfidie toutes les fautes de la témérité. La proclamation du 5 octobre (1806) restera dans l'histoire comme le document à la fois le plus audacieux et le plus imprévoyant dont ses fastes soient chargés. Le favori de la fortune parlait à l'Espagne, en son propre nom, comme le vrai et seul souverain; il invitait l'ardeur martiale de la nation à suivre *ses bannières*, et promettait aux provinces qui lui enverraient des chevaux, de l'argent, des hommes, d'étendre *sur elles le manteau de sa reconnaissance !* Par ce langage où l'audace le disputait au ridicule, qui était l'usurpation même, il ajoutait au soulèvement des cœurs espagnols, tout en appelant sur sa tête et sur les nôtres les foudres de Napoléon. Cet appel insensé laissa l'Espagne immobile et arriva à Napoléon victorieux. Partie de San-Lorenzo, deux jours avant la déclaration de guerre de la Prusse, la proclamation alla surprendre Napoléon sur le champ de bataille d'Iéna : elle alluma, parmi les feux de la victoire, les colères qui ont renversé, quinze mois plus tard, le trône de nos rois.

« Godoy était de ces hommes qui font mal le bien même. Lorsque depuis longtemps esclave de l'empereur, il se détermine à secouer le joug d'une altière amitié, comprend-on qu'il commence par menacer un pouvoir de géant avant de s'être mis en mesure de le combattre, qu'il rompe avec son terrible allié sans avoir pris le temps de se réconcilier avec ses ennemis ! Ainsi, le vainqueur du monde put nourrir contre nous au fond de la Pologne d'implacables ressentiments, tandis que la Grande-Bretagne continuait d'assiéger nos

ports, nos chantiers, nos rivages des deux mondes. Il s'était fermé les Pyrénées sans nous rouvrir l'Amérique !

« Ces événements produisaient parmi nous une impression inexprimable. Tout le monde comprit que les destins de la monarchie y étaient attachés. Personne ne suivit don Manuel dans son évolution ridicule et fatale. Il n'aperçut pas autour de lui un ennemi de moins ; seulement, on lui supposa un ennemi de plus, le plus formidable qu'il y eut dans l'univers. On ne s'inquiéta que des moyens de conjurer ce nouveau péril de la monarchie espagnole. Les amis les plus accrédités ou les plus illustres de don Fernand, pour châtier à la fois le prince de la Paix et le cabinet de Saint-James de leur rapprochement clandestin et incomplet, autant que pour détourner de nous les foudres qui avaient mis les Bourbons de Naples à néant, eurent la pensée de diriger les regards de don Fernand vers le protecteur que don Manuel venait d'abjurer. Ce fut un élément de manœuvres et de conspirations nouvelles, une nouvelle preuve de notre mortel abaissement. Tous les points de vue changèrent; je ne scandalisais plus Fray Cayétano, quand, signalant dans le moderne Charlemagne le restaurateur de l'autel et du trône, — « Napoléon, lui disais-je, n'est pas l'héritier de l'Assem- « blée constituante ; il est celui de Louis XIV. »

« A ce moment, l'Espagne entière était à ses pieds : la cour consternée et le prince des Asturies, le parti monastique et Godoy. Godoy, pour réparer sa faute et rentrer en grâce, multipliaient les désaveux, les offres, les lâchetés. Il n'y avait pas d'explication si risible à laquelle il ne se résignât. L'empereur du Maroc et le cabinet britannique étaient tour à tour l'*ennemi du monde* que sa proclamation avait entendu désigner : ce n'était plus le maître de la France! Le soleil d'Iéna avait dessillé ses yeux. Jamais un grand peuple n'avait eu une si étrange et si indigne attitude aux yeux des peuples. C'était pis mille fois que Trafalgar, et la honte débordait de tous les cœurs espagnols.

VII.

« Pendant cet orage, la comtesse s'était remise lentement. Les médecins voulurent qu'elle quittât l'habitation de San-Lorenzo et l'hiver de la Castille, pour l'éternel printemps des bords qui l'avaient vue naître. Je comptais les jours qui s'écoulaient, et ma vie semblait prête à m'échapper comme elle.

« Un soir, qu'elle essayait ses forces, je l'aidai à gravir la cime à laquelle le village de San-Lorenzo est suspendu; nous arrivâmes aux bords du ravin que les torrents ont creusé entre le Malagon et la longue chaîne du Roméral. Là, les deux croupes sont réunies par l'arca del Agua, vaste réservoir où toutes les sources de la montagne apportent le tribut de leur onde limpide. La comtesse s'assit auprès du simple monument. Entourés de rochers, dominant le royal monastère et sa longue façade de plus de sept cents pieds, et ses cours, ses galeries sans nombre, et son dôme superbe, nous admirions la scène immense qui se déroulait devant nous. La vallée, avec ses deux villages, ses prairies, ses jardins, disparaissait pressée entre la montagne où nous étions et les mamelons de Collado; plus loin, le ruisseau inconnu du Guadarrama, et le Mançanarès, plus faible, plus illustre, comme s'ils eussent craint de fuir inaperçus, annonçaient leur cours par deux lignes de brumes blanchâtres qui allaient serpentant d'une manière uniforme jusqu'à l'horizon lointain. Par delà ces légers nuages, se déployait la plaine sans bornes, image toujours fidèle de l'Océan, soit que les brouillards du matin la couvrent tout entière d'une nappe humide, soit que la lumière du soir se réfléchisse sur cette croûte brûlante comme sur le miroir des mers. Dans cette longue étendue, Madrid et quelquefois Tolède arrêtent seuls le regard; vastes cités qu'on prendrait pour de légers et brillants esquifs, fixés par une ancre immuable sur cet immobile Océan.

« Le soleil venait de disparaître derrière les montagnes; ses rayons ne doraient plus les neiges du Puerto; les ténèbres de nos nuits sans crépuscule s'épaississaient autour de nous. Matéa s'abandonnait ainsi que moi à une muette rêverie; nous étions accompagnés, dans le cours de nos méditations, par le bruit effroyable des eaux captives près de nous. On eût dit qu'un fleuve tout entier roulait en cataractes le long des roches aiguës du Roméral.

« Tout à coup la comtesse saisit mon bras : elle frémissait; ses lèvres tremblent en essayant de prononcer des paroles; la peur ne laisse passage qu'à des cris entrecoupés. « Là, là, » dit-elle en désignant l'aqueduc à mes regards; et sur le seuil je distingue à travers les ombres un être inconnu qui s'agite et marche vers nous; je veux entraîner mon amie. Une main prend la sienne, et une voix s'écrie : « Ne « fuyez pas, il faut m'entendre! » — La figure mystérieuse portait un voile blanc; au milieu des ténèbres, ses yeux brillaient d'une vive flamme. Elle profère des mots barbares, regarde le ciel, et dit à la comtesse épouvantée : « Comtesse de D***, vous n'êtes pas guérie. — Quoi! ma « vie serait menacée encore? — Vous n'êtes pas guérie! « vous avez une blessure qui ne fera que s'envenimer de « jour en jour! — Que dis-tu? — Le mal dont je parle est « au cœur. Il est une femme dans ce monde qui fera votre « éternel tourment : elle a reçu la mission de venger qui- « conque fut outragé, quiconque fut trompé par vous. Votre « orgueil a bien souffert, ces derniers temps, quand elle « avait à ses pieds cette cour qui vous dédaigne et vous « repousse! Que de larmes vous avez répandues dans le « secret des nuits! » — Matéa était hors d'elle-même. — « Tu es, dit-elle, la Gitana qui me persécute de ses oracles « depuis Salamanque. — Peut-être, reprit l'inconnue avec « l'accent d'une joie ennemie; mais convenez que je sais « lire dans votre âme aussi bien que dans le firmament. « Nous autres, vers de terre, nous osons percer de part en « part le cœur des chênes altiers. Il n'y a qu'un Dieu au

« ciel, et sa main nous a tous pétris du même limon. Vous « nous écrasez; il faut bien que nous puissions quelquefois « vous le rendre! »

« Matéa s'enfuit vers le village. La bohémienne s'attache à nos pas. « Révérendissime Fray Pablo, me dit-elle, avez-« vous raconté à Son Excellence l'impression qu'elle fit sur « vous le soir où elle s'offrit à vos regards dans le jardin « des infants? »

« La comtesse gardait le silence; ma raison étonnée ne trouvait pas d'explication à ce que je venais d'entendre. Comment cette femme savait-elle ce que chacun de nous avait pensé et senti? Je n'avais déposé ce souvenir que dans l'oreille et le cœur de Matéa. A qui l'eût-elle répété? Nous arrivâmes aux premières maisons de San-Lorenzo; je pus voir la Gitana; ses traits et sa démarche avaient quelque chose d'extraordinaire. Sa chevelure pendait enveloppée dans un filet de soie; sa mantille blanche, drapée autour de ses épaules, venait couvrir son front, où un bandeau rouge la fixait; une robe des bayètes bigarrées de Ségovie dessinait de grands plis le long de sa taille légère; un tablier blanc complétait sa parure, et de grandes boucles d'argent brillaient sur son pied sans en cacher l'élégance. Elle était jeune et belle; le feu de l'Andalousie éclatait dans ses yeux. Je fus frappé de l'ironie dédaigneuse et perfide qui animait son sourire. « Mon ré-« vérendissime père, me dit-elle en nous suivant à travers « le village, vous me regardez comme si j'étais une réprou-« vée. Rassurez-vous; grâce à la mère du Sauveur, j'ai « reçu l'eau du baptême; et ma tribu, quoi qu'on en puisse « dire, n'a pas de commerce avec Satan. » Peu après, elle ajouta : « Maudissez le jour où vous avez vu pour la pre-« mière fois le serpent! Vous ne lui avez pas brisé la tête « comme la Vierge du Calvaire. Préparez-vous à un long « repentir... » Elle fit une pause, puis elle ajouta :

« Sachez que rien n'échappe à ses arts perfides, ni l'é-« tudiant, ni le vieillard, ni le militaire, ni l'homme puis-

« sant, ni l'évêque, ni le religieux, ni l'hérétique.
« Ah! vous n'avez pas vu que son agonie même ten-
« dait des embûches à votre candeur! La malheureuse
« tentera de séduire le fossoyeur qui la scellera dans les
« murailles du campo santo! »

« Matéa, hors d'elle-même, touchait au seuil de la royale résidence. L'étrange sibylle l'interpelle en disant : « Votre
« cœur s'est pris à ses propres piéges! Vous cédez à un pen-
« chant désormais plus fort que vous, et vous méritez tous les
« chagrins qu'il vous prépare; car c'est par haine que vous
« aimez. Vous craignez le bonheur d'une autre. — Femme,
« je ne t'entends pas. — Ah! vous ne m'entendez pas? Votre
« Excellence veut-elle que je dévoile le mystère qu'elle a dé-
« robé par ses séductions au dernier vivant des preux, faits
« à l'image de don Galaor? » A ce mot, la fille de Domingo s'élance avec effroi pour arrêter les paroles de la magicienne, qui reprend : « Vous ne m'entendez pas! hé bien, compre-
« nez ceci : Veuve un jour, et toujours l'égale des anges, la
« marquise de C***, partout votre heureuse rivale, parta-
« gera avec don Alonso ses titres et ses trésors. » La comtesse paraissait accablée. « Femme, m'écriai-je, que veux-
« tu dire? La marquise de C*** est sa sœur. — Sa sœur! » reprit la gitana. Les éclats d'un rire insultant accompagnèrent ce mot, et elle se perdit dans les ombres de la montagne en répétant : « Sa sœur! »

« Doña Matéa partit le lendemain pour Cadix. Je l'accompagnai jusqu'à la limite des jardins du monastère. Ce fut, à ses côtés, dans sa voiture, quand ses lèvres s'inclinaient sur ma main tremblante, que je redescendis ces hauteurs si douloureusement franchies trente mois auparavant. Les prédictions de la prophétesse, ce que ces oracles avaient de menaçant pour moi, ce qu'ils avaient d'insaisissable, remplissaient ma pensée, et je ne pouvais me défendre d'une impression superstitieuse. Pourquoi n'ai-je pas compris que l'ardente Gaditane dominait mon existence comme une puissance ennemie? Je n'achèverais pas, sous le poids

des remords, une vie d'égarements, pour arriver à la vie des châtiments qui ne doivent pas finir. »

L'ermite s'arrêta. Le désespoir se peignait dans son œil immobile; je fis d'inutiles efforts pour réveiller son attention et obtenir la suite de son récit ; l'infortuné ne m'entendait plus.

Je m'éloignai, surpris et charmé d'avoir retrouvé parmi ces montagnes l'un des héros du manuscrit d'Aïnhoa. J'admirais que, du fond de sa cellule, Fray Pablo jetât des regards d'envie sur la destinée de son frère, alors qu'Alonso promenait, à travers les croupes des Cordillères et des Andes, les mêmes feux et le même désespoir. Voilà bien la témérité des regrets et des vœux de l'homme! Toujours mécontent de son partage, il croit ses semblables mieux traités que lui par le sort, et s'il pouvait entrer dans le secret de leurs pensées, qu'y trouverait-il le plus souvent? Les chagrins dont lui-même est consumé. Le roi et le pasteur ont reçu le même lot des mains de l'équitable Providence. Les circonstances du dehors ne font pas le bonheur, plus que les atours ne font la beauté : c'est tout au plus s'ils la rehaussent.

LIVRE DIXIÈME

REPRISE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA.

LE DÉTROIT DE GIBRALTAR.

> Ces coteaux paisibles ne sont-ils pas les champs heureux couverts d'une éternelle verdure où coule le Bétis? Non! mes yeux ne me trompent pas! je te salue et je t'aime, Guadalquivir, roi de l'Andalousie! Oh! comme tu t'avances vers la mer avec fierté, toi qui coules si tranquille et reflètes dans tes ondes les murs antiques de Cordoue! Là, tu m'as vu enfant innocent ramasser des coquillages et des fleurs... Ah! sur tes belles rives, j'aurai joui de l'amour et de la gloire; tu m'auras vu enivré de joie, ô Guadalquivir!
>
> *Le Proscrit*, par M. le duc de RIVAS, traduction de M. de Mazade.

Reprise du manuscrit d'Aïnhoa. — Vue du détroit de Gibraltar. — Pointe de Trafalgar. — Arrivée de don Alonso à Cadix. — Doña Matéa. — Voyage à travers l'Andalousie. — Colère de la camarera doña Inès. — Station à Aranjuez. — Épanchements et réticences de Maria. — Explications puéillanimes et ridicules du manifeste de Godoy. — Promotions de don Alonso. — Emeute excitée par don Carlos. — Présentation du colonel don Alonso à la cour. — Anecdotes et scènes du palais. Arrestation de don Carlos. — Retour à Madrid. Scènes du Manzarès et du Prado. — Violences de Matéa. Désenchantement de don Alonso.

I.

Arrivé au village d'Aïnhoa, dès le soir même, je repris la lecture de l'histoire espagnole qui avait maintenant pour moi un intérêt nouveau. Le manuscrit s'exprimait ainsi :

« Une navigation heureuse me fit passer d'un monde à l'autre sans rencontrer les croisières anglaises. En contemplant toutes ces mers où le pavillon espagnol avait régné trois cents ans, où le nom des Santa-Cruz et des Sarmiento n'eut de rival si longtemps que celui des d'Albuquerque et des Vasco de Gama, je pensais avec déses-

poir au désastre qui venait d'ensevelir les derniers débris de notre puissance maritime dans la tombe de l'héroïque Gravina. Les changements de l'état du monde, que je ne pouvais croire irrévocables, s'offraient à moi dans tout ce qu'ils avaient de douloureux pour l'orgueil castillan. L'Angleterre régnait sur les mers. Son pavillon était le seul qui s'offrît à nous, en nous obligeant de le fuir toujours, dans les solitudes de l'Océan. A ce moment même, Fulton, sa vapeur terrible dans la main, étonnait les lacs des États-Unis de prodiges qui devaient un jour doter d'armes nouvelles les peuples les plus audacieux et les plus habiles. Cette découverte venait-elle pour rétablir l'égalité des États, ou bien devait-elle, par la destruction de toutes les puissances rivales et la fatale complicité des événements ou des hommes, appesantir au profit des maîtres nouveaux de l'Océan leur sceptre oppresseur? En attendant, qu'allions-nous apprendre de l'Europe? J'ignorais la monarchie du grand Frédéric détruite en une bataille, les décrets de Berlin et de Milan, le blocus continental, l'Allemagne entière muette sous le joug de son vainqueur, ce vainqueur campé au sein de la Pologne, dans le palais et sous les tentes des Jagellons, sans trouver dans cette fortune extraordinaire la pensée de refaire une nation et de relever une barrière, en retour de tant d'États, de tant de trônes, de tant de droits foulés aux pieds à tort et à travers par ses armes ou par ses décrets. Un yacht de plaisance, de je ne sais quel lord en villégiature sur les mers, qui passait auprès de nous, s'était pris à nous jeter la nouvelle du changement de politique de Godoy, en ajoutant avec dérision la seconde péripétie, celle de sa brusque et pusillanime résipiscence. J'eus la joie de lui répondre par la capitulation de lord Topham et de sir James Béresford. Mais les lauriers que j'apportais ne pouvaient, par malheur, compenser tant de faiblesses et encore moins conjurer tant de périls!

« Cependant, mon cœur bondit; l'ancien monde était signalé. Devant nous s'arrondit bientôt, immense et ré-

gulier, le solennel amphithéâtre de l'Europe et de l'Afrique qui se confondaient à nos regards. Plus tard, les deux continents se séparèrent. L'étroit passage ouvert aux flots, aux vents et aux escadres, se laissait deviner. A notre droite, nous avions la chaîne escarpée des monts africains; à notre gauche, les monts grisâtres de Ronda et le vert rivage de l'Andalousie; en face, les deux promontoires qui se font face l'un à l'autre, le cap Spartel, à l'avant-garde du Maroc, et vis-à-vis... comment écrire ce nom? c'était ce cap aigu de Trafalgar dont l'aspect portait à mon cœur mille colères et mille douleurs. Mon âme n'était déjà que trop blessée par la vue lointaine du roc à pic de Gibraltar qui se dressait aux limites de l'horizon, blanc et effilé comme une épée nue, injurieux comme un drapeau ennemi planté sur notre sol par la fortune. Ces eaux fatales me semblaient rouges encore de tout le sang qui y avait coulé. Là, soixante-dix vaisseaux de ligne avaient combattu avec furie; là, trente-trois de ces citadelles flottantes, les dernières défenses de la liberté des mers, s'étaient ensevelies dans leurs propres ruines. C'étaient ces deux mêmes pavillons d'Espagne et de France, si triomphants sous Charles III et sous Louis XVI, qui avaient rencontré ce grand désastre, parmi des scènes d'indomptable courage que Bonaparte laissa ignorées du monde parce que son étoile y avait pâli. Les trois amiraux avaient eu le même destin. Nelson n'avait pas survécu à son triomphe; Gravina, à sa défaite, Villeneuve, à son désespoir. Je ne me lassais pas de contempler ce mouvant champ de bataille où s'était accomplie la contre-partie d'Austerlitz. J'y voyais le prélude des destins du grand empire. Et par malheur, notre intime alliance, qui ne nous préservait, ni de ses spoliations, ni de ses outrages, ni de ses exactions, faisait peser sur nous tout le poids de son premier revers.

« La nouvelle que j'apportais avait pénétré avant moi dans la Péninsule par la voie d'Angleterre. L'arrivée du jeune commandant des Pamperos était attendue. A la vue

d'un navire dans ces parages, autrefois si animés, que rendait déserts depuis deux ans une guerre contraire à tous les principes du droit maritime et à tous ceux du droit des nations, les populations furent partout sur pied. Elles semblaient border la haie le long de la baie profonde qui baigne, au nord, la riante côte de l'Andalousie, avec ses forêts, ses cités, ses fleuves sans nombre; à l'est et au sud, l'île de Léon, la longue et étroite langue de terre où sort, du milieu des rochers et des flots, comme un séjour enchanté, cette coquette et superbe Cadix, vieille de trois mille ans et parée d'une éternelle jeunesse. Je ne puis dire combien le cœur me battit en revoyant le sol de la patrie, en contemplant les forts, les châteaux, les clochers, les remparts de la reine de ces rivages. Je me rappelais les côtes de la Galice, les adieux de Maria, la tour d'Hercule où je la vis pour la dernière fois, et maintenant je retrouvais à l'autre extrémité du territoire espagnol ces colonnes d'Hercule fameuses, c'est-à-dire les mêmes souvenirs, la même empreinte du génie de Tyr et de Carthage. Notre bâtiment côtoyait les récifs qui bordent les murailles; il *talonna* sur l'un d'eux au risque de nous briser au port. En même temps, probablement sur un signal des pilotes, nous vîmes une foule immense accourir sous les ombrages de l'Alaméda en agitant des bannières et des mouchoirs, les navires, captifs dans les bassins, et les maisons de la ville se pavoiser, puis le gouverneur, la garnison, le peuple entier, ce peuple élégant et enthousiaste, inonder la jetée. Lorsque je débarquai, ce furent partout, à l'honneur de mes vaillants compagnons d'armes de Buenos-Ayres, des cris, des chants, des fleurs, des airs de fête. Les belles Gaditaines, aux traits, aux regards, à l'expression incomparables, se pressaient à la porte de la cité avec cette ardeur du geste et du regard que tout le monde connaît, avec cette grâce charmante que rien ne surpasse dans l'univers. Leur voix émue prodiguait les louanges et les acclamations aux vainqueurs de la Plata. Comment dire mon étonnement et

on trouble? La plus belle, la plus séduisante de toutes ait Matéa. Elle avait été chargée de me remettre une couonne que décernait à mes compagnons absents la ville de dix. Son rang, sa beauté, le souvenir de ce que j'avais t pour elle la désignaient à ce choix. On avait voulu asi me rendre cet instant plus cher. J'étais ébloui, éperdu. grosses larmes tombaient sur mon visage. Cet accueil la patrie dépassait tous les rêves de mes jeunes ambions, et jamais Matéa ne s'était montrée à moi brillante autant de charme et d'éclat. Elle aussi était très-émue. Je marquai d'abord qu'un grand changement s'était fait en e. Un sentiment sérieux, profond, exalté, était empreint ns toute sa personne : il respirait dans son regard ; il latait dans son œil fixe, dans son trouble, dans son souve tout ensemble réfléchi et passionné. A peine mes yeux aient-ils rencontré les siens dans la foule, que j'avais su mbien son cœur s'était intéressé à mes succès. Comme llais baiser la main qui voulait me couronner, elle se jeta ns mes bras, aux applaudissements enthousiastes de tout peuple qui nous entourait. J'apprenais que la gloire a sa lupté! Il n'y a que les applaudissements des femmes qui ivrent : ceux de Matéa semblaient me livrer le monde.

Quand nous fûmes seuls :

« Je vous rêvois, » me dit-elle, « comme je pouvais le souhaiter, honoré déjà par par de beaux faits d'armes, déjà cher à la patrie espagnole! La cour et la ville vont se disputer votre conquête! » Elle pâlit, et ajouta : Combien la marquise sera orgueilleuse de vous!.... » urquoi le taire? je fus ému jusqu'au fond de l'âme de déuvrir ce que j'étais pour elle. Ses lettres ne me l'avaient s dit, ou je ne n'avais pas su l'y voir.

« Il me fallait poursuivre sans délai mon voyage : don mingo voulut que sa fille, qui était à la veille de rearner à Madrid, partît en même temps que moi. « Je ne puis l'accompagner, » me dit-il. « Après quarante-cinq ans de travaux heureux, le despotisme vient de m'en

« ravir le fruit : la spoliation de la banque m'a ruiné « sans retour. Il faut que je demeure pour mettre ordre à « mes affaires. Faites pour ma fille ce que je suis si heu- « reux d'avoir fait pour votre sœur à la Corogne. Quel « cœur d'or et quel esprit de feu vous m'avez fait con- « naître! Je l'ai dit bien souvent à Matéa : ma vie n'a pas « compté de jours si remplis et de respects si faciles. « Touchez là : après tant de malheurs, vous me répondez « encore une fois de ma fille. Je serai tranquille quand je « la saurai, avec la chère Fernandina et toute sa caravane, « sous la protection de votre épée invincible! »

« Doña Matéa était dans un état d'agitation extraordinaire. Elle voulut protester contre la pensée de son père; il y avait en elle un singulier mélange d'effroi et d'émotion. Mais don Domingo n'avait pas des désirs qu'on discutât; il fallut céder. Entourés de la petite comtesse, de sa gouvernante, du chapelain, de la camarera, du majordome, du reste des femmes, des nombreux pages à cheval, nous partîmes. La même voiture nous emporta, la comtesse et moi, loin de cet Océan qui nous avait si longtemps séparés.

II.

« Matéa traversait, ainsi que moi-même, sans les apercevoir, les plus rares merveilles qu'il y ait sous le ciel des Espagnes. Ce n'étaient plus la grande végétation et les grandes scènes de l'Amérique. Mais c'était la patrie!... c'était le jardin féerique des bords du Guadalquivir, ses bois d'oliviers, de citronniers, d'orangers, son air pur, embaumé de parfums, éclatant de lumière, empreint d'une inexprimable volupté! Tantôt la journée finissait dans de riants villages, tantôt dans les cités, parmi leurs alcazars, leurs tours, leurs beffrois, leurs fontaines, leurs cathédrales mauresques; créations superbes et charmantes, où toute la poésie de l'art arabe et du génie des Abencerrages se montre vivante et immortelle dans les ciselures aériennes de la pierre et du marbre.

Les Abencerrages! car on sent planer de loin sur toute la contrée Grenade et son Généralife, Grenade et l'Alhambra, Grenade et les souvenirs de Ferdinand et d'Isabelle assis au milieu des ruines de l'empire des Califes. Mais vains souvenirs! Même à Séville, aux pieds de cette tour de la Giralda, la merveille de l'univers, ou devant les tombeaux de saint Ferdinand et d'Alphonse le Sage; même à Cordoue, dans le temple qu'Abdérame vint bâtir de ses mains, du temps de Charlemagne, pour être quelque jour la demeure du vrai Dieu, au milieu de cette forêt de deux mille colonnes de marbre et de jaspe qui confondent l'imagination, partout enfin, Matéa semblait se refuser à donner une pensée ni un regard aux spectacles différents qui se déployaient autour de nous. Sa sombre distraction m'offrait un étrange mystère. Chaque jour plus tendre, elle était aussi chaque jour plus agitée. Ses paroles confuses faisaient sans cesse intervenir entre nous un nom, que, pour la première fois de ma vie, j'essayais d'écarter. « Alonso de mon âme, » me disait-elle, en laissant tomber sa tête sur mon épaule, « fais que je puisse être pour toi une amie, un guide, une « seconde sœur!... Pour ton repos et pour le mien, c'est « le seul titre que je doive accepter. » Puis, se relevant, elle répétait douloureusement ce cri : « Une seconde sœur! » en fixant sur moi un regard qui semblait essayer de pénétrer jusqu'au fond de mon âme. D'autres fois, elle me prenait la main et me disait : « Garde-toi de souhaiter que Matéa soit à toi! Nous n'avons pas le même âge : nous ne pouvons avoir la même destinée. Un jour viendrait que nos liens te seraient pesants, que ton cœur se porterait tout entier ailleurs; ce jour, ma tendresse croirait sans cesse le voir levé. Je ne vivrais plus que pour le désespoir, et, je t'en avertis, pour la vengeance! »

« L'amour vrai ou faux, ce facile compagnon de la jeunesse, est imprévoyant comme elle. Il ne doute ni de l'avenir, ni de soi-même. Matéa, autrefois m'avait charmé, en étant indifférente, gaie, frivole, uniquement occupée de plaire et

d'y employer toutes les ressources de son esprit et de sa beauté. Comment dire ce qu'était Matéa pensive, émue, exaltée, rendant évidemment contre elle-même des combats qui lui donnaient mille attraits nouveaux ! Je ne répondis que trop aisément à ses appréhensions par des protestations téméraires. Ma vie les a expiées. Mais c'est le tort, c'est le crime des hommes; et un sexe qui croit sans peine aux paroles d'amour, qui sait tenir mieux que le nôtre ses promesses, paye souvent de chagrins et de repentirs sans terme la faute de s'être confié un jour à nos serments!

« Nous arrivâmes aux pieds de la Sierra Morena. Les parfums de l'Andalousie et les délices du printemps étaient rassemblés dans le site admirable où finissait notre journée. Une émotion plus vive que jamais animait les yeux et le sein de Matéa. Elle voulut se faire redire l'histoire de mon exil, et tout à coup elle m'interrompit : « Il y a dans ton « cœur, s'écria-t-elle, des choses qui m'épouvantent. Non : « ce n'est pas moi que tu aimes! C'est... » Elle s'arrêta brusquement, puis elle reprit : « Alonso, je trouve du charme à « te voir embrasser mes genoux, moi qui n'ai pas bravé « les tempêtes, affronté la guerre, vaincu le Créole et l'An- « glais! Tu es à mes pieds.... Tu y resteras! Bénis-en ton pa- « tron céleste; car un instant pourrait te coûter des larmes « de sang. Mon existence serait employée tout entière « à désoler la tienne. » Elle dit, elle voit mon trouble, en est touchée, en est vaincue. « Écoute, s'écrie-t-elle; « je t'aime, et j'apprends par mes tourments que je n'aimai « jamais que toi; j'ai joué avec tes impressions, peut-être « avec celles de beaucoup d'autres; je fus punie le jour où « je découvris dans mon cœur le sentiment que je me « plaisais à faire naître dans le tien. Présent et absent, j'ai « lutté contre toi. Je te retrouve renommé, glorieux, à un « âge où la gloire est si rare, dans un temps qui la refuse « à notre nation. Je ne lutte plus! Je me rends!... Je me « rends au prix d'un serment. Jure-moi de renoncer à « la folle idolâtrie qui fait le désespoir de toutes mes

« heures. Je prétends tenir à toi par une chaîne si étroite « qu'il n'y ait pas de place entre nos cœurs pour une étran- « gère. A dater de ce moment, tu me l'abandonnes; tu me « l'immoles. Ah! jure-le-moi, et je te donne ma vie! »

« Ces mots avaient fait courir un frisson glacé dans mes veines. Une *étrangère,* grand Dieu!... L'étrangère était celle qui osait s'exprimer ainsi. Elle attaquait l'une des religions de ma vie. Cependant, Matéa, à la fois passionnée et suppliante, attendait ma réponse, comme elle eût attendu son arrêt. « Jamais! » m'écriai-je! « jamais rien de semblable ne sor- « tira de ma bouche, ni de mon cœur! » Et, me dégageant de son étreinte, je repris froidement et douloureusement : « Jamais! »

« Bien des fois déjà, dans ces terribles jours, mon cœur avait crié contre moi, contre mon entraînement, contre l'oubli des touchants adieux de la Corogne, des appels de Maria à ma foi chrétienne, de ses craintes religieuses pour mon salut, de ses prières pour que je ne misse jamais entre ma sœur et moi *que des devoirs!* Maintenant, l'entraînement était dompté : il l'était sans retour; il s'évanouissait devant cette offense aux sentiments les plus profonds de mon âme.

« Étranges contrastes du cœur humain! Ce moment où j'abjurai tout à coup tant de vives impressions, où je repoussai de mon sein l'enchanteresse qui y avait allumé tant de vœux brûlants, est celui peut-être où mon cœur avait été le plus touché pour elle. Je sentais les rôles changés entre nous. Je la contemplais muette, l'œil fixe, l'air frappé de la foudre, tenant ma main serrée dans les siennes d'une façon désespérée. Sa douleur, sa surprise, le mélange de trouble et d'abattement où je voyais cette Matéa si belle, si fière d'ordinaire et si triomphante, le sentiment vrai qui se révélait à travers sa résignation et son silence, les reproches trop réels que je m'adressais à moi-même quand elle ne m'en adressait pas et que ni une plainte ni un murmure ne sortaient de sa bouche, tout me pénétra d'un sentiment plus

vrai et plus tendre que n'avaient été mes admirations de tant d'années et mes rêves de tant de veilles. Aussi est-ce sans effort qu'après quelques moments je multipliai auprès de la seule femme qui eût parlé à mon imagination les paroles les plus faites pour l'adoucir et la consoler. Je lui demandais, je lui promettais une éternelle amitié! Elle ne répondait que par un muet regard ou par un sourire déchirant. C'est ainsi que s'écoulèrent les derniers jours de ce voyage marqué d'abord par tant d'enivrements et d'illusions.

« Une étrange persécution s'y mêla. La camarera prit ce moment pour laisser éclater jusqu'à la furie une colère toujours arrogante et quelquefois injurieuse. Son œil curieux avait mal compris ce qui venait de se passer entre nous. Mes égards et mes soins contribuèrent à l'abuser. Matéa lui taisait tout, après n'avoir pas eu de secrets pour elle plus que pour son directeur. Cette sorte de duègnes perpétuent chez nous les familiarités des soubrettes de la comédie française avec une foule de prétentions de plus. Elles ne pardonnent pas à quiconque prend de l'ascendant sur leurs maîtresses. Ces princesses d'antichambre ont tous les travers aussi bien que les soucis de l'empire : avides de pouvoir et pleines d'ombrages, elles croient sans cesse leur sceptre en danger.

Doña Inès, pendant mon absence, avait continué à ne pouvoir se consoler de son état dépendant, même par ses perpétuels récits des fastes de sa famille. Ses aïeux s'étaient illustrés, disait-elle, dès le temps de Roncevaux. Elle connaissait tous leurs emplois, contait tous leurs coups d'épée, et n'oubliait qu'une chose, c'est que son père, obscur hidalgo des Pyrénées, possédait une auberge de village dans je ne sais quel coin de la Navarre. Elle n'avait garde de dire non plus qu'elle tînt de près à un couple audacieux et terrible qui n'avait que trop marqué dans la vie de la comtesse. J'étais toujours à ses yeux l'obscur étudiant de Salamanque. Elle s'irritait de ce qu'elle savait et de ce qu'elle croyait voir, comme d'autant d'injures personnelles. Elle mêlait aux démonstrations de son inimitié des airs de dédain qui m'im-

portunaient malgré leur ridicule. Je ne concevais pas que sa maîtresse lui passât tous ses emportements. Incapable de consentir à les désarmer par mes soins, comme Matéa me l'avait demandé d'abord, je lui disais bien souvent que d'une vanité si inquiète et si haineuse devaient naître pour nous des chagrins, des catastrophes peut-être. Je ne savais pas que déjà cette fille altière irritât toutes les plaies d'un cœur qui en avait de si vives, en accusant sans cesse ce qu'elle appelait l'orgueil de mon succès, ce qui devint aux yeux de Matéa celui de mon refus. Ses passions attisées ainsi ne firent que s'exaspérer. Où je ne voyais que l'affection et la douleur, fermentait la vengeance. »

III.

Nous arrivâmes au terme de notre course. C'était à Aranjuez, résidence favorite du roi, et, en effet alors, le siége de la cour. J'allais m'arrêter pour remettre mes dépêches; Matéa devait continuer jusqu'à Madrid. A l'aspect du Tage, de sa riche vallée, des bois séculaires qui l'ombragent, nos cœurs tressaillirent. En présence du lieu dans lequel tous les intérêts des Espagnes s'agitaient, Matéa se ranima. Moi-même, je ne pouvais voir sans bonheur et sans fierté les approches de la capitale, où me ramenait, au bout de trente mois, la victoire, où m'attendaient, avec les joies de l'honneur, toutes les affections saintes de la famille, où planait Maria. Matéa, en nous séparant, me demanda si elle me reverrait bientôt. « Dès demain peut-« être; certainement, deux heures après que je serai dans « Madrid. — Jésus, mon Dieu! Vis mille années! J'avais « besoin de cette parole. Je ne saurai plus me passer de « toi. Songe que chaque jour où tu me laisseras sans te « voir, tu me mettras le poignard dans le cœur! »

La cour et l'Espagne étaient remplies d'une faveur nouvelle qui venait d'honorer don Manuel, pour prix apparemment des périls que faisaient courir à la monarchie ses

étranges péripéties de l'année qui venait de finir. Il devait monter autant d'échelons que l'Espagne en descendait. Le titre d'altesse sérénissime, qui le mettait au niveau du prince des Asturies, lui était conféré, soit qu'en effet on voulût le rapprocher de plus en plus du trône, soit, comme le disaient les plus réservés, que, la santé du roi faiblissant, on se proposât seulement de faire déclarer don Ferdinand incapable, pour partager la régence entre la reine et le favori. L'Espagne était indignée; on présageait tout haut à l'audacieux le sort du connétable don Alvare de Luna.

Je ne pus être reçu par lui le jour même. Le lendemain matin, je me présentai de nouveau chez le prince généralissime des armées de terre et de mer de l'Espagne et des Indes, à l'heure que ses aides de camp m'avaient fixée. Je ne sais quelle affaire, je ne sais quelle partie de chasse ou de plaisir peut-être l'obligea de remettre mon audience au jour suivant. Je me vis retenu loin de tout ce qui m'était cher, un jour de plus.

En rentrant, je m'étais approché, dans le jardin royal, de la grande chute du Tage; je jouissais du bruit des cascades et de la magnificence du ciel dans ce cœur de l'hiver où nous étions, quand j'aperçus sur la place une voiture arrêtée à la porte de la *Fonda*[1]. Je remarquai la beauté de l'équipage, ses nombreuses glaces, ses dorures, les tableaux peints sur tous les panneaux, le grand concours de pages à cheval, leur riche livrée. La livrée me frappa. J'accourus, et, déjà installés dans le principal appartement de l'hôtellerie, doña Léonor, Maria, mon vieux père me reçurent avec des pleurs de joie. Comment dire ce que furent ces premiers épanchements! Bien du temps se passa sans que je prisse garde aux génuflexions infinies du chapelain de la marquise, du docteur don Mathias de notre enfance, qui, le bonnet de soie noire à la main, s'efforçait d'obtenir pour ses hommages l'attention de son heureux disciple. Les pre-

[1] Auberge de premier rang.

mières questions se pressaient encore sur les lèvres de chacun de nous. Je remarquais combien le costume de voyage, c'est-à-dire la toilette des dames françaises, ajoutait à la distinction naturelle et à la beauté régulière de Maria. Je ne l'avais vue que sous la mantille et la basquine espagnoles. L'élégant chapeau aux larges rubans et aux longues plumes qui flottaient sur son épaule, le grand châle, la robe de soie aux vastes plis et aux vives couleurs, étaient pour moi des nouveautés que j'avais à peine entrevues une ou deux fois à Madrid ou à Mexico. Je ne revenais pas de tous les changements qui me frappaient en elle, sans distinguer quelle était la part des effets du costume, ou de ceux du temps. Si remarquable par la grâce et la beauté qu'elle fût restée dans mon souvenir, je ne me lassais pas d'admirer qu'elle pût l'être encore plus que je ne le savais. Je contemplais sa vive émotion, son touchant sourire, son expression réfléchie jusque dans la joie de mon retour et de mes avancements. Toujours occupée des autres, elle me fit signe d'avoir pitié de don Mathias, de donner audience à un discours qu'il promenait depuis une heure autour de ma personne, le trahissant à tous moments par la première révérence ou la première période, et toujours obligé de remettre à un moment plus favorable sa vraie apparition. Maria me montra d'un air si touchant l'anxiété du malencontreux orateur, qu'il me fallut faire face à la harangue que trois saluts profonds précédèrent. « Valeureux cavalier, » s'écria le docteur, « les auteurs ont « noté que l'illustre don Antonio de Solis, surnommé *le* « *divin* par son siècle, et le grand Gongora qui fut appelé « l'*Apollon et le Parnasse vivant de l'Espagne*, étaient nés, « comme votre glorieuse seigneurie, le jour de Jupiter, et « que de telles rencontres ne sont jamais vaines. Si ces deux « grands hommes se sont partagé les foudres de l'éloquence, « n'est-ce pas à votre bras que celles de la guerre sont échues « sans partage. Le héros du siècle lui-même, le grand Na- « poléon, pâlit devant votre crépuscule, comme Sirius de- « vant le soleil à son lever !..... »

« A ce moment, grâce à Dieu, le marquis de C***, qui était de quartier au palais, parut. L'arrivée du vieillard et son extérieur firent sur moi une impression dont je vis Maria attristée. Il m'accueillit avec un mélange marqué de bienveillance et de dignité. Les formules d'une présentation furent abrégées par son empressement à nous apprendre une grande nouvelle de cour : la réconciliation de deux amants illustres, brouillés depuis trois jours, comme ils l'étaient la plupart du temps. Attaché *au parti* de la reine, il s'affligeait de je ne sais quel avantage *du parti* de don Manuel ; et, comme la marquise était évidemment peu touchée des incidents de cette guerre civile de sérail, il lui fit sentir ce qu'ils avaient d'importance à ses yeux. Le bruit d'une bataille gagnée par les Français aux extrémités de la Pologne, et la confirmation de nos succès de Buenos-Ayres, s'étaient frayé passage dans l'esprit de don Osorio à travers les événements du palais. Il savait qu'on vantait les faits d'armes du jeune officier auquel les succès d'outre-mer étaient attribués par les rapports, et qui en avait, disait-on, apporté la nouvelle. Maria désigna son frère comme ce favori de la victoire : le marquis en eut une vive joie. Ses manières devinrent aussitôt affectueuses et familières. L'estime que la cour faisait de moi sans me connaître avait tout à coup rapproché les rangs. L'honneur acquis sur le champ de bataille y était pour plus encore. C'est une dignité qu'aucune ne surpasse aux yeux d'un homme des vieilles races.

« La journée se passa dans un échange de récits auxquels ne prêtaient que trop le drame extraordinaire qui remplissait l'ancien monde et les scènes que m'avaient offertes de toutes parts le nouveau. Le soir vint rapidement. L'heure du coucher royal sonna. Le marquis nous quitta, inquiet de ne plus arriver assez tôt pour son service. Mes parents s'étaient retirés après le souper.

« Demeuré seul avec Maria, je pris ses mains, j'y attachai mon front, et il s'écoula bien du temps avant que je pusse prononcer autre chose que son nom, répété mille fois parmi

de douces larmes. « Oh ! m'écriai-je, combien je suis heureux « de dire : Ma sœur, et d'être entendu, après avoir tant « répété ce nom à tous les déserts de l'Amérique, sans que « les douloureux appels de mon cœur arrivassent jusqu'au « tien ! » Tous les souvenirs de nos premiers ans, tous les regrets de notre longue séparation se pressaient dans ma pensée, et combien je remerciai Dieu au fond de mon âme de n'avoir rien à cacher à l'amie de mon enfance ! Je lui reprochai doucement la tristesse de sa correspondance, les soucis que je lisais encore sur son front, son refus de répondre à tous les empressements des maisons jeunes et animées. Un nom allait sortir de ma bouche.

Elle me répondit que cette façon de vivre lui était imposée par l'âge du marquis, et la résolution de retraite invariable où il était à l'égard de tout ce qui n'est pas la cour. « Tu ou- « blies, » me dit-elle, « mes dix-huit ans à peine. Je dois m'en « souvenir ! » Et, après un moment : « Je ne regrette pas « cette obligation. Je souhaite pour toi une vie éclatante, « parce que je t'aime ; je n'en veux point pour moi, parce « que je me respecte. Je verrai chez moi le monde en le « choisissant ; chez les autres, jamais. »

« Plusieurs fois, pendant ces premiers moments, un bruit sourd, peut-être simplement un murmure de l'ouragan dans la vallée, sembla nous répondre. Je me levai, je portai les regards de tous côtés, j'ouvris le guichet de la porte qui donnait sur le corridor : tout était calme et solitaire dans l'hôtellerie. Je revins près de Maria.

« Mon ami, » reprit-elle aussitôt, comme pour écarter une impression pénible, « je dois te faire connaître l'é- « trange théâtre qui s'ouvre devant toi ; il est des écueils « que demain, peut-être, je ne serais plus à temps de te « signaler, et cette tâche ne me sera que trop facile. Ce que « j'ai à te dire est la pensée de tous les Espagnols, l'en- « tretien de toutes les heures, le souci et l'effroi de la région « où ma vie est fixée, je puis ajouter : le désespoir de mes « jours et de mes nuits. Tout est faux, tout est désolant

« pour les regards et pour la pensée dans notre pauvre « Espagne. L'Espagne, c'est la France; et la France, un « homme, un homme qui semble envoyé pour faire voir, « dans nos jours de révolution et de bouleversement, jus- « ques à quels excès peuvent arriver l'audace et l'orgueil « d'un pouvoir sans traditions, sans règles et sans entraves, « quand il est déchaîné sur les nations par la main de Dieu « pour leur enseignement. Il ne connaît ni le droit des « gens, ni la sainteté des frontières, ni la souveraineté des « princes, ni l'indépendance et la dignité des peuples. Il « fait, défait, bouleverse en cent façons, d'un jour à l'au- « tre, l'ouvrage de la Providence et son propre ouvrage. Il « commande chez les autres aussi tyranniquement que dans « son empire; il traite ses alliés, notre Espagne particuliè- « rement, en pays conquis; il fait la police dans nos ports, « nous interdit la navigation et le commerce, nous prend « nos arsenaux, nos flottes, nos armées, nos contributions, « exige dans ce moment que nous lui réparions quelques « vaisseaux échappés au désastre de Trafalgar dans Car- « thagène ou Cadix, et, pour prix de notre servitude, il dé- « trône injurieusement à Naples le sang de notre roi, d'au- « tant plus servilement obéi désormais, que nous avons, « un jour, chancelé dans l'obéissance.

« Au dedans, mêmes désordres et mêmes afflictions! Le « roi, c'est la reine; la reine, c'est don Manuel; don Manuel, « c'est la comtesse de ***, chez qui sont reçus les ambas- « sadeurs, convoqués les ministres, mandés les conseils des « Ordres, des Indes, de Castille; et ces liens irréguliers, mais « permanents, qui dominent et effacent les légitimes, n'em- « pêchent pas la foule des débordements de chaque jour, tout « aussi criminels et tout aussi publics. Sous ces funestes aus- « pices, notre malheureuse Espagne est en proie à une foule « de trames croisées en tous sens. Tu viens de voir celles que « doña Marie-Louise et don Manuel ourdissent l'un contre « l'autre en se disputant l'autorité suprême. Tous deux, ce- « pendant, conspirent ensemble pour trahir et dépouiller

« notre seigneur roi don Carlos, que Dieu garde! Notre « infortuné maître conspire avec eux, sans s'en apercevoir, « pour déshériter son propre sang. L'Angleterre et la France « conspirent toutes deux avec nos partis contraires pour do- « miner par eux la nation et le palais. Une faction athée et « républicaine, née du malheur des temps, et forte seule- « ment de l'abaissement de la monarchie, travaille active- « ment à profiter des calamités qui l'ont fait naître; et, « comme une administration immuable corrompt tout, « même ses adversaires, les amis de don Fernand en sont « venus à tourner contre Godoy ses propres armes.

« Ce parti est dévoué à la cause de l'autel et du trône : « à sa tête marchent le duc de l'Infantado, l'un de nos « seigneurs les plus brillants et de nos meilleurs citoyens; « le duc de San-Carlos, mayordome mayor de la maison « du roi, que révoltent les périls de la famille royale et « ceux de la patrie; le marquis d'Ayerbe; que te dirai-je? « tous les noms illustres, toutes les âmes espagnoles, tous « les cœurs honnêtes! Le prince a pour conseiller intime « son précepteur, le chanoine Escoiquiz, qui est aussi un « homme de bien, quoique sa politique paraisse moins « droite et moins décidée que celle de l'illustre duc. Mais, « à côté de ces personnages respectés, s'agite, comme il « arrive toujours, une foule turbulente qui remplit la ville « et le palais de coupables menées. Voulant à tout prix que « le triomphe de la vindicte publique soit leur ouvrage, ces « artisans d'intrigue et de discorde cherchent à faire d'un « prince malheureux un sujet et un fils rebelle. Ma con- « science me crie que c'est compromettre à la fois le pré- « sent et l'avenir. Je ne te puis dire comme j'en ai l'âme « attristée et blessée.

« Il me semble même que tant d'efforts n'ont déjà plus « de but. La chute de l'auteur de notre ruine est inévitable. « Don Manuel, malgré tout ce qu'il tente pour rentrer « en grâce auprès de Bonaparte, doit avoir perdu le ter- « rible patronage qui faisait sa force, et il n'a point acquis

« de don Fernand le pardon de ses crimes. Le titre d'al-
« tesse sérénissime qu'il vient de prendre, comme pour
« nous préparer à une usurpation de plus, ce titre que
« jamais sujet espagnol ne porta, que sa royale compagne,
« placée trop loin du trône, n'avait pas reçu de sa nais-
« sance, et reçoit de son indigne hymen; ce titre, qui
« exaspère toutes les haines, assurerait à lui seul que bientôt
« la monarchie sera vengée. Tu vas vite t'apercevoir que
« la nation est au bout de ses forces et de sa patience, par
« cela même au bout de ses malheurs. Elle maudit la lutte où
« nous sommes engagés contre l'Angleterre pour les intérêts
« et par les ordres d'un pouvoir étranger, dont la gloire ne
« nous donne ni un écu, ni un village, hélas! ni un laurier,
« à l'exception du tien. Les plus simples denrées des Améri-
« ques ont cessé de nous parvenir, comme leurs galions, qui
« étaient le plus clair de nos ressources; la guerre, telle
« que le monde ne la vit jamais sur les mers, assiége et
« ferme tous nos rivages; cette fantasmagorie de blocus
« continental, que les courtisans mêmes de l'Empire appel-
« lent un rêve de géant, nous ruine et nous opprime; tout
« commerce nous est défendu. Indigents au milieu des
« richesses de notre sol et de notre soleil, nos fermiers
« nous offrent des récoltes et ne peuvent payer leur
« bail; je n'ai pas vu, de notre *État*, un maravédis de-
« puis vingt mois; le désespoir, le meurtre, la faim par-
« courent les campagnes et envahissent les cités; l'ar-
« mée tout entière mendie sur les chemins. On parle
« d'envoyer les seuls corps qui vaillent quelque chose
« combattre et périr sous les ordres de Bonaparte, chez
« je ne sais quelles nations lointaines, qui, probable-
« ment, n'ont eu jamais de torts envers la couronne des
« Espagnes. Déjà, notre brave O'Farill et ses troupes, qu'on
« avait su attirer en Étrurie sous prétexte de servir
« encore des Bourbons, traversent les glaciers du Tyrol
« pour aller on ne sait où, et le vainqueur du Nord nous
« demande dans ce moment, à la grande surprise de la

« cour, le loyal marquis de la Romana, avec quinze ou « vingt mille hommes, pour lui garder, dit-il, les bords de « la Baltique, et aider ses soldats à brûler toutes les mar- « chandises anglaises ! Quel est son dessein véritable ? Les « plus confiants s'étonnent ; les plus déterminés dans la ser- « vitude se troublent. Godoy seul est triomphant ! Il trouve, « dans ce qu'il appelle des marques de confiance, la « preuve qu'il est pardonné. L'avenir dira le secret de ce « ressentiment Corse qui se tait et nous désarme. En atten- « dant, l'Espagne, obligée de courber la tête devant des « maux dont l'imagination s'épouvante, n'a pour se dé- « fendre que ses gémissements et ses prières : les plaintes « de tout un peuple n'arrivent pas au pied du trône... Mais « qui peut douter que le ciel ne les entende ! »

« La marquise s'arrêta. Je contemplais avec une surprise silencieuse ses traits ennoblis par le sentiment des malheurs publics. Elle remarqua mon impression, et reprit en rougissant : « Tu t'étonnes de m'entendre parler ainsi, moi qui « reconnaissais autrefois si bien que les affaires de l'État « n'étaient pas du ressort des femmes ! Je craignais de les « comprendre, tant je voyais les doctrines qu'elles suscitent ennemies trop souvent de la loi de Dieu !

« Mon frère, j'ai vieilli beaucoup dans ce peu d'années : « mon existence a été amère. Je n'ai trouvé de refuge que « dans le sein de la prière et de l'étude. J'en suis venue à « penser que la Providence ne peut avoir fait le royaume « catholique pour être la proie d'un Séjan, et de pis encore. « Elle nous destine évidemment à de grandes épreuves, et « j'ai foi que nous nous y retremperons. Mais, par le sang « du Sauveur ! rassure-toi : je songerai à gouverner le « royaume, quand j'aurai appris à me gouverner moi-même.

« Maria porta la main à ses yeux, essuya une larme, et retrouva aussitôt ce que j'appelais autrefois sa sérénité de sainte du paradis. « J'ai beaucoup souffert, » continua-t-elle, « seule aux pieds de cette Notre-Dame-des-Affligés que j'in- « voquais, et qui ne m'entendait pas..... Dieu me pardonnera

« de déposer mes pensées dans le sein d'un frère que j'aime;
« car c'est un devoir envers l'Espagne et envers toi. »

« Cet épanchement achevait de nous rendre l'un à l'autre; il resserrait la chaîne des impressions communes et des confidences intimes que l'absence détend toujours. En recueillant toutes ces paroles si émues et si sensées, j'éprouvais un bonheur infini comme l'attachement qui l'unissait à moi, pur et céleste comme elle! Je songeai combien l'amour et ses enchantements étaient loin de ces joies saintes de l'âme et du cœur. Je me dis que Matéa elle-même avait moins de ce charme incomparable qui, chez la marquise, semblait rendre la beauté morale visible à tous les yeux. Il se fit un moment de silence, comme si Maria eût compris quelle image s'était un moment placée entre nous. Elle semblait agitée de réflexions qu'elle ne me disait pas, qu'elle écartait de sa propre pensée, lorsque, faisant un effort, elle ajouta : « Ce que j'avais à te dire, mon frère, c'est
« que les factions qui nous divisent, en voyant briller sur ton
« front un rayon de gloire, vont se disputer ton appui;
« tout sera mis en usage pour t'envelopper dans leurs ré-
« seaux, et je vois de plus en plus prévaloir, dans le parti des
« amis de l'héritier du trône, une disposition qui m'humilie
« et qui m'effraye. On veut pousser le malheureux prince
« à entrer en lutte avec Godoy dans le cœur de Bona-
« parte, à se saisir de la place que celui-ci doit avoir perdue
« dans la confiance impériale, à mettre, en un mot, ses
« droits, sa personne et son pays sous la protection d'un
« étranger... De quel étranger! tu le sais. Les habiles admi-
« rent cette pensée. J'ai le malheur, ou même le tort d'avoir
« d'autres poids et d'autres mesures que les sages, pour
« juger les choses de ce monde !... On oublie que don Fer-
« nand est un Bourbon! Je ne saurais me persuader qu'il
« n'y ait point là une règle de conduite supérieure à toutes
« les combinaisons de la politique; il est des choses
« qui ne doivent pas pouvoir s'oublier ou s'absoudre sans
« qu'on se prépare des châtiments. Je ne croirai jamais que

« les lâchetés sauvent les rois..... Sans doute, ce n'est pas « ainsi que la raison s'exprime, je le sais trop; mais je ne « suis pas obligée, Dieu merci, d'être raisonnable de la « sorte : je vois, d'ailleurs, que la déraison d'un temps est « quelquefois la vérité et la sagesse de l'avenir. La folie « de la croix a fini par dominer le monde. J'ai foi en la « folie de la morale, de la justice, de la dignité personnelle, « du respect de soi et de sa race quand cette race est la « plus grande de l'histoire. Je ne voudrais pas voir la main « de mon frère employée à précipiter l'auguste don Fernand « dans de telles voies, et je m'effraye de ces complots, » continua-t-elle avec un trouble croissant; « je m'en effraye, « parce que l'orgueil et l'ambition qui les fomentent ne « manquent pas de masques séducteurs : les femmes « jouent dans ce drame un grand rôle! »

« Maria parlait encore, et j'étais absorbé dans les sentiments qu'excitaient en moi ses pensées, quand une voix sourde et agitée l'interrompit par des paroles sinistres que je ne distinguai pas. Cette fois, je ne m'arrêtai point aux barreaux de l'étroit guichet. Je sortis. Le corridor, les galeries, la balustrade qui entourait la cour, tout était silencieux et désert. L'hôte, interrogé, ne me comprit pas. Je n'ai su que longtemps plus tard les paroles menaçantes qu'avait entendues Maria.

IV.

« Le lendemain, peu après le lever du jour, je me rendis chez le prince de la Paix. Ce ne fut pas sans une colère généreuse que je portai un tribut d'obéissance à ce pouvoir fabuleux pour lequel je n'éprouvais que haine et mépris. Il est un âge heureux qui n'accepte qu'avec rougeur de tels devoirs.

« Je suis content de vous, » me dit le maître de l'empire, dans le langage souverain qu'il employait toujours; « je « vous ai nommé commandeur de Charles III, et je vous « donne le brevet de colonel. J'espère que, si jeune, vous

« vous trouverez bien traité.—Sérénissime seigneur, je suis « plein de reconnaissance pour les bontés du roi. — Vous « voyez que j'étends sur les bons services le manteau de ma « justice et de mon estime. Je puis compter sur vous! »

« Ces mots ne m'étaient que trop connus d'avance; je les avais lus dans le manifeste du 5 octobre! Je répondis en me redressant à la hauteur du sujet insolent : « Ma vie en- « tière appartient au roi catholique. »

« Sans m'entendre ou sans y prendre garde, don Manuel me congédia en m'envoyant chez le commandeur pour apprendre ses ordres. Aucune affliction ne m'était épargnée dans mes prospérités, comme pour les empoisonner. Frey don Jaymé me reçut avec des gestes imités de son patron, qui lui donnaient un air de débutant tragique.

« Nous pensons, me dit-il, à vous donner une mission pour « la France, c'est-à-dire pour la Prusse ou la Russie; car ce « diable d'empereur vous échappe toujours. Quand on le « croit sur la Vistule, il est déjà au bout du monde. Vous « seriez bon à lui montrer dans ce moment; il n'aime pas « les Anglais et vous les avez traités comme les marionnettes « de Cervantes. S. M. Impériale vous parlera de cette belle « affaire, et vous lui développerez les sages mesures que nous « avions prises pour mettre nos provinces d'outre-mer à « l'abri de ces pirates, ennemis éternels des nations.

« Vous nommerez ainsi les Anglais; vous saisirez cette « occasion de démontrer qu'il y a folie à croire le manifeste « de Son Altesse dirigé contre lui : je veux être le dernier « homme d'État que Dieu le Père appelle à sa droite au jour « du jugement, si Elle y pensait! On parlait, je crois, de *fléau* « *du monde :* n'est-ce pas l'Angleterre que ce nom désigne? « Quant aux armements qu'annonçait notre proclamation, « vous direz, comme nous le lui avions mandé, que nous des- « tinions nos menaces à l'empereur de Maroc. La preuve, « c'est que nous avons des troupes dans le midi, devant Gi- « braltar, direz-vous, et pas un soldat sur les Pyrénées. Vous « aurez soin d'entretenir Napoléon le Grand de notre admira-

« tion et de notre amour pour son auguste personne. Certes,
« vous ne mentirez pas ! Dieu et ses anges savent que nos
« cœurs.... Mais j'ai une inquiétude: avez-vous le caractère
« qu'il faut pour la haute politique? — Si une mission
« m'est donnée, je la remplirai comme il convient à un vas-
« sal du roi des Espagnes et des Indes, fier et digne de
« porter ce nom. »

« Le commandeur se taisait. Il s'établit devant une glace, donna des soins à sa coiffure, et, revenant, il se mit à jouer avec le pommeau de mon épée. La colère perçait dans ses yeux plus que jamais. Après quelques moments : « Que dit « l'Amérique? » me demanda-t-il; et, se répondant à lui-même : « Toujours fidèle, toujours dévouée, regorgeant « d'argent et d'or? A merveille! On m'avait bien assuré « qu'elle bénissait chaque jour davantage notre gouverne- « ment paternel. » Je voulais prendre la parole pour n'être pas complice des illusions dont se berçaient les enfants gâtés de la fortune. « Il est tard, continua Jaymé; soyez au « palais, après le dîner de Leurs Majestés, sur les deux « heures : Leurs Majestés veulent vous voir. Allez avec « Dieu. » — Le ton qui accompagnait ces paroles m'apprit quels nouveaux ressentiments j'avais encourus. J'étais près de m'en réjouir. Il est des hommes et des pouvoirs de qui on ne peut désirer qu'une chose : c'est leur disgrâce.

« Les faveurs royales qui étaient venues me chercher auraient sans doute été révoquées, si on ne s'était senti dans la nécessité d'honorer en moi l'armée de Buenos-Ayres. Godoy se réfugiait derrière nos trophées pour se défendre à la fois du courroux de Napoléon, qu'il ne réussissait pas à désarmer par ses impostures, et des accusations de la patrie qui lui imputait tous ses malheurs. C'était beaucoup pour la couronne de compter dans le règne un jour de gloire.

« Ma mère pleura d'aise en apprenant mes promotions. Don Luis, en voyant la plaque royale sur ma poitrine, se crut payé de ses longs services. Maria s'émut d'un mouvement de joie et de larmes qu'elle comprima aussitôt pour

me dire simplement : « Tu te souviendras que ta sœur a « cru avant tout le monde à tes succès. Elle en est bien « fière, » ajouta-t-elle encore, me tendant, avec une indéfinissable expression de tristesse, sa main que je sentis glacée, et que je pressai de mon front brûlant sans la réchauffer. Don Mathias vint couper court à nos pensées, en me débitant, sous forme de harangue, la liste de tous les grands hommes partis de très-loin pour aller très-haut. L'heure de ma présentation était sonnée; je le priai d'achever son discours à mon père qui en était ravi, et je le laissai à moitié chemin entre Cyrus et l'amirante des Indes, le grand Christophe Colomb! Je partis pour le palais. Sur la porte de la Fonda fumait, parmi quelques officiers et quelques religieux rassemblés au soleil, un jeune colonel aux gardes, qui s'informait avec soin des noms, du rang et de l'âge des étrangers arrivés la veille, et poursuivait dans les groupes la servante jeune et jolie qui refusait de lui répondre. Il m'aperçut et s'élança vers moi les bras ouverts. C'était don Carlos. « Demonio! » me dit-il, en regardant machinalement les galons de mon uniforme; « il y a du plaisir à rencontrer une fois des grades bien placés. Embrassons-« nous encore, mon cher camarade. Depuis que je ne vous « ai vu, j'ai appris des choses qui m'ont désolé. Je donne-« rais mon sang pour réparer les torts de ma famille envers « la vôtre. Toute iniquité me révolte, et quand, par exem-« ple, je vois don Manuel appelé Altesse Sérénissime parce « qu'il a perdu à Trafalgar plus de vaisseaux qu'aucuns « de ses devanciers n'en commandèrent... » Ici je me hâtai de l'interrompre; une fois le nom de Godoy arrivé sur ses lèvres, le terme de ses emportements n'était pas facile à prévoir. Il se dégagea à demi du manteau bleu sous lequel il était perdu tout entier, prit mon bras et s'apprêta à faire route avec moi. Mais un remords le saisit. Là, comme à la puerta de Sol, il connaissait tout le monde. Je le voyais avec effroi aborder tous les groupes en faisant les honneurs de ma personne. Aux militaires, il disait : « Je

« vous présente le colonel don Alonso, le vengeur de Tra-
« falgar, qui vient de montrer au léopard si le lion castillan
« a encore du sang dans les veines; » aux négociants : « Le
« colonel don Alonso, qui vient d'apprendre à messieurs de
« la cité de Londres ce que valent nos royaumes d'outre-
« mer; » aux religieux : « Le colonel don Alonso, qui vient
« d'envoyer quelques milliers d'hérétiques dans la grande
« fournaise, où, Dieu merci, mes révérends pères, les
« moines ne manqueront pas pour les catéchiser. »

« Les circonstances appelaient sur moi un intérêt exagéré. La gazette officielle m'avait attribué une grande part dans les événements de la Plata pour ne pas accorder trop de gloire à don Santyago de Liniers, émigré français. La foule m'environna. Tout ce qu'il y avait de gens d'épée me félicitaient à grand bruit et s'apprêtaient à me faire cortége, quand la musique du régiment des gardes accourut avec presque toute la troupe pour faire honneur à mes nominations. La ville entière se leva. Les manolas, les hommes du peuple, avec leur manteau brun, leurs fermes regards, leur silence imposant, accoururent à ce nom d'une grande cité d'Amérique reconquise sur l'étranger. C'était la cause commune de tout Espagnol. La sérénade, les airs nationaux, les *vivat* au roi, aux héros de Buenos-Ayres, au colonel don Alonso, remplirent les airs. Don Luis, doña Léonar, Maria, parurent à leur balcon. Maria, que le soleil inondait de lumière, avec sa grande taille, son attitude pensive, sa vive émotion, sa chevelure dorée qui resplendissait et semblait une auréole, frappa l'assistance entière par sa beauté d'archange. Don Carlos répondit à la pensée commune en saluant d'une acclamation l'excellentissime marquise de C***, sœur du colonel don Alonso, l'ange de la victoire, l'ange de la patrie. « Ah ! me dit-il, j'ajouterais bien l'ange de l'amour, s'il y en avait un pour cet office. » Les noms qui m'étaient chers retentissaient, repétés par toutes les voix. L'ovation de Cadix n'était pas arrivée si profondément à mon cœur. Je son-

geai à ce que Matéa aurait senti si elle eût assisté à ce triomphe où les hommages de la foule allaient de la marquise à moi, et avaient l'air de nous confondre ! Je fus arraché à mon trouble par la nécessité de courir au palais. J'entraînai don Carlos, qui semblait mon geôlier. Tout suivit. Sur la route, je m'effrayai des outrages prodigués à Godoy, des projets débattus contre lui dans le cours de cette marche, devenue si promptement factieuse. Je vis quel changement s'était accompli dans les esprits. Don Carlos et quelques-uns de ses amis, tout aussi ardents, prétendaient profiter de ce rassemblement pour entrer au palais à main armée, jeter le favori par les fenêtres et proclamer don Fernand régent de l'empire. Je voulus calmer ses emportements. A ce moment, il me serra le bras en me montrant un homme qui traversait la foule enveloppé dans son manteau. Je reconnus Jaymé. « Il est « trop tard, » me dit don Carlos, les yeux involontairement attachés sur son frère. « Maintenant, il faut faire une « révolution, ou périr. »

« A la différence des autres peuples, l'Espagnol n'exécute avec ardeur que les desseins délibérés avec sang-froid ; cette fougue tomba en touchant aux murailles derrière lesquelles reposait la majesté souveraine, et mon escorte prit congé de moi après des embrassements fraternels qu'évita seul le commandeur : il avait disparu.

« Je ne montai pas les degrés du château sans émotion. La royauté a pour tout Castillan un prestige que les fautes des princes ne parviennent pas à détruire.

« Charles IV avait quitté la table depuis quelques moments, et, suivant son usage de tous les jours, il s'était retiré dans un appartement voisin avec la reine ; leur suite les attendait réunie autour d'un *brasero* de cuivre, dans un salon vaste et riche, où régnait à la place du couple royal le prince de la Paix. Cette foule de dignitaires de la cour et de l'armée, de mayordonnes, de gentilshommes de la chambre, la plupart grands d'Espagne, tous couverts d'ordres et

de broderies, avait une singulière uniformité de contenance, aussi bien que de costume. Également immobiles, petits et sérieux, on aurait cru voir un seul homme. Les traits étaient mâles, les têtes droites, le regard triste et fier. Ces héritiers des noms les plus illustres semblaient avant tout les représentants de la gravité espagnole. La situation de la monarchie pesait évidemment sur toutes ces âmes si étroitement liées à sa cause. Je leur savais gré de leur patriotique tristesse. Ces nobles cœurs avaient l'air d'entourer le trône d'un antique rideau de gloire pour cacher aux yeux des peuples les indignités présentes. Un seul homme s'agitait dans cette réunion sévère, qu'il mesurait de toute la hauteur de ses charges et de sa taille: c'était don Manuel. Tantôt il attaquait de son pied la pyramide de cendres, élevée sur le charbon du brasero; tantôt il raillait en grossier langage l'absence prolongée des deux époux; ou bien, il allait se placer sous les cages suspendues aux voûtes d'or, et, l'œil sur les canaris captifs, il fredonnait des airs comme on porte un défi.

« Le marquis de C***, enchanté de me voir dans un semblable lieu, venait à moi, lorsqu'une porte s'ouvrit à deux battants. Sa Majesté et peu après doña Marie-Louise parurent. Le marquis tenait en main l'epée du roi. Sa Majesté vint gaiement la lui reprendre, et adressa au chambellan, qui ajustait l'arme à ses côtés, une foule de plaisanteries familières. La gaieté du souverain se réfléchissait dans les traits des courtisans, sans que leur sérieux héréditaire perdît rien à ce rapide interrègne. La reine se prêtait négligemment au galant badinage de son époux, et le prince de la Paix y mêlait d'ironiques saillies que le roi seul ne comprenait pas. Elle eût été belle encore, malgré ses cinquante-six ans, si le poids de ses ornements ne l'avait écrasée; elle eût été majestueuse, quoique la douceur respirât dans ses traits et le désir de plaire dans son langage, si la recherche de ses atours n'avait déconcerté le respect en approchant du ridicule. Je fus présenté. Leurs

Majestés me reçurent avec une rare bienveillance. L'affabilité du roi était pleine de naturel et de franchise. L'abord de la reine annonçait autant de bonté ; mais sa conversation avait plus de grâce et plus d'esprit. Elle m'adressa d'abord la question familière à nos princes : « Comment te portes-« tu ? » et daigna m'accorder des louanges, m'interroger sur l'Amérique, me parler longtemps de ma sœur. Tandis qu'elle voulait bien vanter la beauté de Maria, don Manuel avait quitté l'appartement à la lecture d'un billet qu'il venait de recevoir. Debout, près d'une croisée, doña Marie-Louise le vit traverser la cour d'un pas précipité. « Manne-« lito, s'écria-t-elle en ouvrant vivement la fenêtre, où vas-tu « ainsi sans ton manteau et la tête nue ? Ne consentiras-tu « jamais à prendre soin de toi ? » et, se retournant vers le roi : « Peut-il, dit-elle, exposer ainsi une santé si précieuse « à notre service ? — Dieu lui pardonne ! » répondit le roi ; et les courtisans, qui dessinaient un cercle régulier autour de leurs maitres, firent un geste où la reine devait lire : « Dieu le pardonne à Son Altesse ! »

« Mon audience était terminée. — « Va avec Dieu, » me dirent les deux souverains, en me présentant leurs mains à baiser. Je fléchis le genou, m'inclinai sur les mains royales, et me retirai avec la douleur de sentir que la splendeur du rang, des cheveux blanchis, et des dehors pleins de bonté, ne suffisaient plus à l'amour et à la vénération des peuples.

« Le billet que don Manuel avait reçu était un mot du commandeur, l'avertissant de l'émeute suscitée par don Carlos. Comme je sortais, il rentre et m'appelle. — « Est-« il vrai, me dit-il, que, sous prétexte de donner à la mar-« quise une aubade à votre honneur, don Carlos ait voulu « me faire assassiner ? Il est bien heureux que je n'aime « pas l'effusion du sang ; car le châtiment ne se ferait pas « attendre. » Don Manuel se donnait le seul éloge que ne pourra lui refuser l'histoire. Il n'avait point la lâcheté qui se complait dans le meurtre des hommes. Ses ressentiments,

ses terreurs exilaient et ne tuaient pas. Mais qui oserait dire si c'était une marque de sa bonté ou un excès de sa faiblesse?

IV.

« Je trouvai don Carlos avec la marquise. Elle lui reprochait sévèrement une opinion impie qu'il s'était permis d'exprimer devant elle : « Ma chère tante, dit-il, car je suis « condamné à appeler tes dix-huit ans ainsi, et c'est une de « mes raisons de trouver tout dans ce monde à rebours du « bon sens; avoue que je suis payé pour croire que la Très- « Sainte-Trinité se mêle fort peu de mes affaires. L'inqui- « sition, don Manuel, la fièvre jaune et moi, prouvons son « indifférence pour les choses d'ici-bas. Je suis très-malheu- « reux sans le mériter, ce semble, plus qu'un autre. Ton frère « a trouvé moyen d'être un héros à vingt-deux ans; moi, je « regarde tristement se rouiller mon épée, mes galons et « ma personne dans l'inaction où languit notre malheu- « reuse Espagne. Ma maîtresse me fait damner dans cette « vie par ses fureurs jalouses; mon directeur prétend que « je serai damné dans l'autre; tel que je suis, je me ferais « moine si je croyais en Dieu; mais je ne crois à rien, tant « que je vois sur la terre des religions païennes et oppressi- « ves, des moines ignares et dissipés, des gouvernements im- « béciles et tyranniques, des grandeurs, des infortunes im- « méritées, et surtout des frères... Ah ! ce que j'ai de mieux « à faire au monde, c'est de revêtir un de ces uniformes de « bois blanc que les nobles mains de mon père fabriquent « dévotement du matin au soir, apparemment pour y en- « sevelir ses péchés! Je laisserai au démon et à ceux qui lui « ressemblent mes droits d'aînesse qu'on m'envie, mes hon- « neurs, mes espérances, mon sang dont on est altéré. »

« Don Carlos se tut et nous quitta. Il y avait dans son langage quelque chose de douloureux qui laissa dans mon âme une impression profonde. Il fut arrêté sur-le-champ. Je m'attendais à partager ses fers; la fermeté de ses répon-

ses, la précision de ses aveux, peut-être aussi les souvenirs de Buenos-Ayres, me défendirent des périls ou des ennuis de la captivité. Les tristes scènes allaient se succéder de toutes parts. Le sol tremblait sous les pas de la nation espagnole.

« Rien ne me retenait plus dans la résidence royale d'Aranjuez. Il me tardait de fuir un lieu où une voix mystérieuse avait annoncé des périls à Maria. Mes parents et moi nous prîmes place avec elle dans sa voiture. Don Luis avait la confiante gaieté de sa perpétuelle jeunesse d'esprit et de cœur, exaltée par ma rapide fortune. Ma mère s'attristait ainsi que moi du souci inconnu qui se lisait plus que jamais sur le front de la marquise. Restait-elle frappée des menaces de la veille, ou était-ce encore l'image de la comtesse qui se plaçait entre nous?

V.

« A la faveur des relais préparés sur la route, les six lieues qui séparent Aranjuez de Madrid furent rapidement franchies. A l'approche et presque à la vue de ces murs où me devançait la victoire, parmi tant d'incertitudes et d'anxiétés contraires, mon cœur battit de joie.

« Les ombres commençaient à s'épaissir ; je remarquais, depuis un moment, les efforts que faisait, pour dépasser nos mules lancées comme des cerfs ou des élans, un cavalier enseveli sous son manteau. Il ne réussissait qu'avec peine à nous atteindre. Son cheval découragé ne pouvait passer outre, et peut-être le postillon de la marquise avait-il soin de multiplier les sifflements pour lasser les efforts de son émule. Renonçant enfin à une lutte inégale, le cavalier, au lieu d'aller comme nous chercher le pont de Tolède, tourne bride tout à coup, pousse droit au Manzanarès et va prendre un gué qui le rapproche des longues avenues des *Délices* [1]. Aussitôt, un cri de douleur, parti du rivage,

[1] Avenues qui sont les prolongements extérieurs de la promenade célèbre du Prado.

pénètre au fond de mon âme, tel qu'un trait déchirant; et nous voyons le cheval emporté rejoindre notre attelage avec des bonds de joie. Nulle main ne tenait plus la bride flottante.

« Maria contemplait la scène avec surprise; je voulus m'élancer et le postillon arrêta. Mais un siècle tout entier s'écoule. Un page, d'une gravité désespérante, ne put se résoudre à m'ouvrir la portière avant de m'avoir cérémonieusement préparé le tabouret qui sert de marchepied au magnifique équipage, en le détachant du train auquel il est suspendu. Enfin je puis descendre; je vole : c'était Matéa. Son cheval, effrayé de la nappe d'eau qu'il lui fallait franchir, l'avait jetée au loin sur la rive. Déjà relevée, il ne lui restait de sa chute que la douleur de se voir trahie. « Au nom du « ciel, me dit-elle, que tout ceci reste entre nous! » — La marquise arrivait sur mes traces. Je saisis Matéa éperdue; je l'enlève à travers le Manzanarès, et, protégés par l'obscurité, nous arrivons après un quart d'heure aux portes de la ville et jusque dans son palais. — « Lorsque j'ai vu, me disait-elle, « ce que pouvait durer ton absence, je n'ai pas su demeurer « si longtemps loin de toi. Il me semblait qu'une main « ennemie travaillait à m'enlever de plus en plus ta ten- « dresse. Pour quiconque sait aimer, l'absence ressemble « à la mort, et, ce qui est pis encore, à l'oubli! » Je demandai depuis quand elle était à Aranjuez, pourquoi je ne l'avais pas vue.—« Depuis quand?... Mais je n'y étais pas... « J'arrivais de Madrid... Je vous ai aperçus de loin. Je suis « revenue sur mes pas pour te presser plus tôt sur ce cœur « que tu remplis malgré moi. Si ta sœur m'avait reconnue, « j'étais perdue; elle aurait appris mon amour, mes tour- « ments, toutes mes faiblesses. Ah! je vous aurais poi- « gnardés tous deux! Tu l'entends, Alonso? je veux un « absolu silence!... »

« Les derniers mots se perdirent pour moi dans l'émotion de tout ce qui avait précédé, dans le trouble de tant de tendresse et le sentiment de mon ingratitude. L'idée ne me vint

pas, après ses assurances, qu'elle pût arriver d'Aranjuez. J'ai une telle horreur du mensonge, je comprends si peu que les créatures à l'image de Dieu se vouent elles-mêmes à cet abaissement, que je suis naturellement incrédule à l'idée de l'imposture. Je croirais descendre jusqu'à elle en la soupçonnant.

« Lorsque je revis Maria, je ne sus comment lui expliquer l'incident du Manzanarès. Ses questions ne vinrent pas au-devant de mon trouble. Je gardai le silence. La préoccupation inconnue qui m'avait si péniblement frappé chez la marquise sembla tenir une place plus grande dans son âme. Ce secret inattendu me blessait dans l'affection qui avait été jusqu'alors la moitié de ma vie, qui était maintenant ma vie même. Au lieu de tous les bonheurs que j'avais rêvés, je trouvais de tous côtés l'amertume au fond des joies du retour.

VI.

« Le lendemain, j'allai chez la de D***. Elle était au Prado. Je la suivis. Le *salon*, que je supposais solitaire aux approches du soir, était encore couvert de monde comme dans les brûlants et longs jours d'été.

« Il s'y trouvait beaucoup d'hommes, un grand nombre de *manolas* et quelques dames. Au milieu des groupes qui marchaient à grands pas, une femme excita de loin ma surprise par le continuel échange de saluts familiers que je remarquais entre son agile éventail et la main tout aussi agile des passants. Deux ou trois cavaliers, enveloppés de leurs manteaux, se tenaient à ses côtés. En retrouvant en elle Matéa, escortée du commandeur, de sir Georges, d'un ou deux inconnus, je voulus fuir : toutes les cloches de la cité se firent entendre, et l'*angelus* me fixa au lieu où j'étais. Jaymé continuait ses soins à sa parente en disgrâce, peut-être pour pénétrer les secrets du parti du prince des Asturies, peut-être dans un intérêt plus cher. Il aurait pu sans peine obtenir la grandesse ; mais son orgueil repoussait un

ı d'origine récente, et, convoitant les richesses de la 'ernanda dont les titres étaient des plus anciens de la ;hie, il cherchait à conserver des droits à l'affection ıère.

ı prière terminée, mes regards rencontrèrent l'appel adressait la comtesse. Jaymé s'éloigna; sir Georges ɜul. On le supposait chargé de conduire les négocia- ecrètes de la Grande-Bretagne avec Godoy, quoique ıs les complots tramés contre le favori au nom de don ıd. Malgré sa présence, Matéa prit soin d'appeler sur ı passage, l'attention indiscrète de la foule, en me signa- ous les oisifs qui se croisaient avec nous; son accent ait beaucoup d'émotion et beaucoup d'orgueil. J'admi- 'avec l'ardente sollicitude dont je ne pouvais douter, t sans cesse des paroles et des signes à distribuer au- e soi. Sa main nue, sa mantille qu'elle agitait, ses ussi mobiles que brûlants, disputaient à son éventail ite d'avoir mille langages pour faire arriver en même mille expressions diverses à tous ces officiers, à tous igieux épars dans les avenues. La grâce inexprimable ɔompagnait chaque mouvement ne me rendait que ıvère pour tout ce manége de la coquetterie et de la , dans un tel moment.

dater de ce jour, les impressions pénibles ne firent succéder rapidement en moi. Matéa avait été élevée e mère médiocre et vaine pour les jouissances de l'a- propre; cette passion, fortifiée à la fois par sa haute ɜe et par le préjugé qui lui contestait son rang, avait une énergie nouvelle dans toutes ses satisfactions et ous ses mécomptes. Vainement lui disais-je qu'elle ıherait avec moins de peine des sentiments qui lui fai- obstacle, quand elle renoncerait au mouvement de rigues et au bruit de ses clameurs. Il lui fallait re- r des louanges, obtenir des hommages, marcher en- d'un flot d'adorateurs. Rien ne m'échappa de ce qu'elle 'ait d'art dans la poursuite de ses mille conquêtes,

bien que son cœur évidemment ne fût engagé dans aucune. Cette découverte aurait suffi pour me bannir de ses bruyantes *tertulias*. Rien ne m'y satisfaisait, et moins que tout, elle-même.

« Le christianisme idolâtre de Matéa contribua à mon rapide désenchantement; je fus blessé de son bizarre mélange des croyances du peuple et des railleries de nos esprits forts. On la voyait multiplier les offrandes pour obtenir ou le triomphe de ses intrigues, ou la persévérance de mon amitié qu'elle disait nécessaire à sa vie; bien souvent ses prières fatiguaient la madone de la Soledad, celle l'Almunéda, tous les autels, toutes les images révérées par une superstition populaire, et, maintenant que mon esprit, affranchi de tous les prestiges, discernait toute la vérité, je voyais qu'elle ne savait pas bien nettement si elle croyait en Dieu. Rien ne restait de l'Armide qui m'avait charmé. Chaque jour j'apprenais mieux par un frappant contraste qu'une seule affection remplissait ma vie.

« Ainsi, les jours s'écoulaient, et le temps, dans sa marche trop lente, ne jetait sur Matéa de funestes lumières que pour porter d'autres troubles au fond de mon âme. A mesure que je perdais de mes illusions, croissait son inquiétude exigeante et soupçonneuse. J'aurais pu lui savoir gré de ses ombrages ; mais comment les plus étranges préoccupations ne seraient-elles pas venues agiter mon esprit et mon cœur, en voyant ses transports jaloux se porter chaque jour davantage sur la marquise et s'y fixer avec une inexplicable furie? Pourquoi était-ce à Maria, à ses insinuations ennemies, à ses complots jaloux, qu'elle attribuait toujours avec désespoir ma nouvelle manière de sentir? Quelquefois elle essayait d'alarmer, par de vagues soupçons, le culte que je portais aux saintes vertus de la marquise, et repoussais-je avec horreur ses conjectures téméraires, elle m'écoutait, pâle et tremblante; puis : « Sainte mère de « Dieu! s'écriait-elle, quand vous avez plus de sévérité « pour une autre que vous n'en auriez pour moi, laquelle

de nous deux dois-je croire que vous aimez davantage? »
me fallait éviter de prononcer devant elle un nom qui
manquait jamais de réveiller ses emportements.

« Hélas! j'avais près de Matéa le destin des fausses relions détruites. Longtemps après que la croyance n'est plus, en professe encore le mensonge. Je songeais combien est uloureuse la condition des femmes, alors que, chanant de rôle avec nous, elles sont réduites à chercher ns nos yeux distraits une dernière étincelle des feux r'elles ont allumés. Je me faisais violence pour reouver quelques-unes de ces expressions qui se pressaient si sément sur mes lèvres, à Salamanque, en Amérique, dans voyage même de Cadix. Les femmes s'attachent à nous r leurs sacrifices : j'essayais de m'attacher à Matéa par sa tale affection. Ma chaîne restait ainsi toujours plus étroite, ujours plus pesante. Ses émissaires accompagnaient mes s; ses messages persécutaient mon absence; ses reproches accueillaient mon retour. Doña Inès, également indiée de la condescendance de sa maîtresse et de ma froeur mal dissimulée, lui prêtait le secours de ses emportements; et moi je m'armais de force pour porter le poids 'une chaîne que j'avais appelée témérairement de tant e vœux. »

« Dans le même temps, la même contrainte me suivait uprès de Maria. Pour la première fois, j'étais muet et gité près d'elle, et jamais ses lèvres ne s'ouvrirent pour e plaindre de rapports si contraires aux habitudes de otre vie entière! Je lui voyais toujours la préoccupaion qui, dès le premier soir, avait alarmé ma tendresse. oña Léonor me parlait souvent de sa silencieuse trisesse ; cette tristesse devenait pour moi une douleur mère. Autrefois, je savais toutes les peines de Maria ; j'avais a douce tâche de les consoler.

« L'état de l'Espagne aggravé par les victoires de Bonaparte lans le Nord, ses relations avec nous d'une audace insulante ou d'une ironique intimité, l'envoi des prisonniers prus-

siens dans nos provinces comme dans un pays dépendant et soumis, quelque chose enfin de menaçant dans l'air que personne n'osait signaler et que nos cœurs clairvoyants savaient trop découvrir, c'étaient là les seuls, mais constants objets de nos entretiens. Entretiens incomparables, qui, limités ainsi, faisaient encore ma richesse et ma gloire! Je contemplais dans une extase muette cette âme qui savait tout sentir, tout voir, tout dire. Quand je m'éloignais, un sentiment nouveau glaçait nos adieux. Je ne cherchais plus qu'en hésitant, pour y incliner mes lèvres, la main ou le front de ma sœur. C'était à ses pieds que j'aurais voulu mettre mes larmes, mon respect, ma tendresse. Cette époque où, paré de toutes les forces de la jeunesse, précédé d'une réputation précoce, invité aux fêtes des grands, admis aux pompes de la cour, j'étais visiblement compté pour mes succès passés non moins que pour mes chances futures, cette époque qu'on devait croire fortunée, qui l'était selon les jugements des hommes, est la plus triste de mon histoire. Tandis que j'inspirais l'envie, je voyais trop que mon air pensif, qui contrastait avec ma fortune et mes années, devenait suspect d'ambition ou d'orgueil; et, plus je descendais en moi-même, plus j'y retrouvais, dans le sein de Madrid, à la cour, près de mes parents, au foyer de Maria, cet indéfinissable malaise qui m'avait accablé au fond des solitudes américaines. Hélas! mon imagination était agitée, mon cœur inquiet et altéré comme alors. »

LIVRE ONZIÈME

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA

LE BUEN-RETIRO.

> Ce sentiment une fois fixé devient attrait..... passion..... ivresse..... frénésie. Cette frénésie n'a plus de nom : elle est tous les crimes.
>
> L'abbé POULLE.

trignes de Maléa. Négociations secrètes du parti de don Fernand avec Napoléon. — Assassinat de Maria. Dévouement d'Antonio et de Ramon. Départ de Jaymé pour la France. — Justice populaire. Histoire d'Elvire. Fortunato Elvirez. Son arrestation. Ses révélations à don Carlos. Son évasion. — Paix de Tilsitt. Stipulations contre les Bourbons. — Lettre de don Fernand à Napoléon pour obtenir la main d'une de ses nièces. Troupes françaises dans la Péninsule. Traité de Fontainebleau contre le Portugal. — Demande de service. Cercle du prince de la Paix. — Retour et indiscrétions de frey don Jaymé. — Conseil de Castille. Ses formes. Sa procédure. Sa composition.

I.

« Un recado m'appela un jour de bonne heure auprès de la comtesse. Son accueil me frappa par un mélange singulier de passion et de gravité. — « Alonso, me dit-elle, je vais vous donner une preuve d'attachement qui vous apprendra quels sacrifices je sais faire. Il s'agit de mettre, pour quelque temps, de grandes distances entre nous; mais l'intérêt de votre ambition l'emporte dans mon cœur sur celui de ma tendresse, et peut-être l'absence vous rendra-t-elle plus chère une affection que de perfides suggestions dépouillent pour vous de tout son prix. Vous

« voyez combien l'Espagne déteste don Manuel et sa puis-
« sance. Moi, qui sais haïr comme je sais aimer, de toutes les
« forces de mon âme, je déteste son joug plus que personne...
« —Vraiment? interrompis-je presque malgré moi. J'aurais
« pu ne m'en pas douter. J'ai assez souffert autrefois de
« vos condescendances pour lui et ses familiers! — Oh!
« de l'histoire ancienne! vous en êtes là encore? Aujour-
« d'hui, l'Espagne entière se soulève contre sa fatale do-
« mination. Il faut que la Camarilla régnante succombe
« sous le poids de son insolence, de ses ridicules, de son
« incapacité. Mon père veut agir par le peuple; d'autres,
« par l'armée; d'autres, par la France. C'est le parti le
« plus sage. Don Fernand n'est pas irréconciliable, comme
« l'était doña Antonia, avec le gouvernement français; il y
« a dans l'empereur Napoléon une grandeur qui étonne:
« le moment est venu de renoncer à l'appui équivoque et
« trompeur de l'Angleterre, pour appeler à notre aide le
« héros des âges modernes. — Comment! mais hier en-
« core vous disiez à sir Georges..... — Je ne savais pas
« alors, reprit-elle vivement, quel parti nous chercherions
« à tirer des fautes de don Manuel. Nous avons décidé qu'il
« fallait intéresser l'ambition de l'empereur et son orgueil
« au succès de nos vœux, en le suppliant de choisir dans sa
« famille une compagne à l'héritier du trône. Le succès
« de la négociation ne saurait être douteux. Nos projets
« assurent à Napoléon l'adhésion fidèle de la Péninsule,
« et, ce qui vaut mieux encore, ils réhabilitent son obscure
« origine, en lui donnant pour neveux les fils de Henri IV
« et de saint Louis. Le cabinet des Tuileries nous a adressé
« déjà des ouvertures. Je puis vous confier, sous le sceau
« du secret, que l'ambassadeur de France, le comte de
« Beauharnais, qui tient de près à l'Impératrice, s'est ren-
« contré au Buen-Retiro, avec le chanoine Escoïquiz, pour
« poser les premières bases de l'alliance. Mais ce n'est pas
« assez de traiter de tels intérêts avec les diplomates, nous
« voulons aller droit au héros; nous voulons lui présenter

« un homme dont le caractère et l'esprit le satisfassent.
« La gloire que vous avez recueillie par l'exterminat
« tion de Beresford nous fait jeter les yeux sur vous...
« Du moins, je vous propose; on vous accepte : vous
« voyez quel avenir un tel message vous assure! »

Les conseils de Maria, chaque jour répétés depuis Aranjuez et si profondément conformes à toute ma manière de sentir, s'offrirent à mon esprit. «Je suis confondu de tout ce que « je viens d'entendre, répondis-je; depuis longtemps vous « comptiez parmi les crimes de don Manuel son humble « soumission aux volontés de la France; vous alliez jus- « qu'à regarder les principes du pacte de famille, qu'il a « perpétué, comme destructeurs de notre prospérité; vous « l'accusiez d'avoir sacrifié à nos voisins l'intérêt et la « dignité de l'Espagne! —Ami, le premier intérêt de l'Espa- « gne n'est-il pas la vengeance? Nous avons tous à châ- « tier Godoy, ses patrons et ses flatteurs. Si tu veux la « liberté, prononce-toi en faveur de don Fernand, qui a « trop souffert de la tyrannie pour la continuer. Si tu veux « l'honneur de la couronne... — Je ne le chercherais pas « dans le scandale d'un Bourbon contractant des liens de « parenté avec le compétiteur des héritiers de Louis XIV « et le meurtrier de l'un d'eux. — Ainsi tu n'accepteras « pas l'offre qui t'est faite? — Non, sans doute! Je n'aurai « jamais recours à l'étranger pour réformer l'administration « de mon pays; je ne l'appellerai pas à intervenir dans des « discordes qu'il faudrait voiler à l'univers, et, de tous « les citoyens d'un État, le fils du monarque serait le « dernier que je voulusse provoquer à la révolte. »

« La comtesse était devenue pensive. — « Voilà donc ce « que tu nommais autrefois ton amour!... O Alonso! une « femme ne fut jamais aimée de l'homme sur qui elle est sans « empire. » Tout fut essayé pour ébranler ma résolution. L'opiniâtreté de mes refus égara son âme impérieuse jusqu'au dernier degré de la colère et du désespoir. « Va, s'é- « cria-t-elle; je ne m'abuse pas : je vois trop quelle chaîne

« t'attache à Madrid. Tu refuses de quitter Maria, cette Ma-
« ria dont l'image te préoccupe et te trouble sans cesse. Tu
« parles de bien public, d'honneur, de maison de Bourbon?
« C'est ta Maria qui seule est tout pour toi! » Et comme à ses paroles la colère s'allumait dans mon sein, je fus désarmé en la voyant fondre en pleurs. « Pardonne-moi, me dit-elle;
« si tu savais aimer, tu comprendrais ce que j'éprouve. Tant
« qu'il y aura un battement de ton cœur qui ne soit pas
« pour moi, mon imagination épouvantée vivra parmi des
« doutes affreux. O Alonso! on ne possède rien d'un cœur
« qu'on partage! »

II.

« Un soir, je l'accompagnais au théâtre. Deux valets de pied, doña Inès, le chapelain et un religieux étaient déjà installés dans la loge. Tandis que la comtesse pénétrait difficilement jusque sur le devant du balcon, une femme me saisit le bras et m'entraîne. « Suivez-moi, dit-elle, il y va
« d'une vie qui est pour vous plus que le Pérou et le Po-
« tose!... » A ce mot, les paroles menaçantes d'Aranjuez frappent mon souvenir, et je m'attache précipitamment aux pas de l'inconnue. « Colonel don Alonso, reprend-elle, pro-
« mettez que le monde entier ignorera l'avertissement que
« je vous donne; songez qu'un serment est sacré comme la
« parole de Dieu le Fils, et que mes ressentiments sont in-
« exorables comme l'enfer : ils durent comme l'éternité! »
Je promis tout. « Volez, continua-t-elle, sur la route de
« Tolède : il y a deux méchants dont vous romprez les com-
« plots. » Je prononçai le mot de reconnaissance en m'éloignant à grands pas. « Ce n'est pas vous que je sers, répondit-elle, c'est la vengeance! »

« Tous les soirs, Maria, au lieu de se mêler à la foule du Prado, allait se promener le long des avenues du Manzanarès, et je l'accompagnais la plupart du temps. J'y courus. Arrivé au pont de Tolède, je trouvai sa voiture. Le postillon, enfermé dans un cabaret voisin pour y savourer quel-

ques verres d'eau glacée, fut lontemps à entendre ma voix; enfin, il m'apprit qu'il avait laissé la de C*** à quelques pas de là, priant à l'ermitage de Saint-Isidro. Un de ses pages, le fidèle Ramon, l'accompagnait; j'eus moins d'effroi. Ramon était un jeune Léonire plein de foi et de courage. Il avait de grandes prétentions de noblesse et les justifiait par tout ce que la marquise avait vu de bons sentiments en lui, depuis qu'il était entré au service du chambellan.

« J'approchais du village de Caravanchel. Un cliquetis d'armes, des voix confuses, un coup de feu, se firent entendre. Au bout de trois cents pas, dans la plaine aride, un de ces profonds et hideux ravins qui sillonnent en tous sens le plateau des Castilles, s'ouvrit devant moi. A la nudité, au silence de la scène, on eût dit cette gorge creusée dans un désert, loin de toute habitation humaine. Quelques hommes luttaient autour d'une femme que Ramon essayait de défendre. Déjà un de ses camarades gisait à terre, frappé d'un coup de pistolet en pleine poitrine. Lui-même allait avoir le même sort, quand un arriéro, qui traversait le ravin pour rejoindre le pont de Ségovie, avait d'un coup de son escopette blessé et mis en fuite l'un des assassins qui étaient masqués. A mon aspect, un autre, masqué également, lâcha prise et disparut. Un troisième restait, je l'étendis sans vie.

« Maria, délivrée, s'élança vers moi. Nous restâmes longtemps dans les bras l'un de l'autre. Nos larmes se confondirent. Nous avions oublié les périls du moment qui venait de s'écouler. Le bonheur de nous retrouver remplissait nos âmes.

« A peine revenue de sa première émotion, Maria ne s'occupa que de ses défenseurs. Le brave muletier nous avait rejoints, s'était emparé de mes mains pour les baiser avec une vivacité qui me toucha jusqu'au fond du cœur. C'était le bon Antonio que je n'avais pas revu depuis la Corogne, et qui semblait destiné à se trouver toujours sur mes pas comme un génie secourable. Il s'éloigna dès qu'il se vit inutile, pour aller rassembler ses mules et continuer sa route vers la ville.

« Comme je rendais grâce à Ramon de la précieuse vie qu'il avait sauvée, il tira de sa poitrine une liasse de papiers qui ne le quittait jamais, pensant que je serais moins étonné de son courage quand je verrais que la noblesse authentique et la pureté de son sang remontaient aux âges les plus reculés de la monarchie.

« A peine rentrée en ville, Maria fit courir à la recherche de l'arriéro : on réussit à l'atteindre dans le flot qui se porte, quand la nuit est close, à l'hôtel des postes pour l'arrivée et le départ des courriers. On lui proposa d'entrer dans la maison de la marquise. « Qui? moi, s'écria-t-il, quitter « ce costume qui fait ma joie depuis mon enfance ! quitter « surtout mes mules et mon escopette ! Vous ne savez donc « pas que je suis roi sur les chemins ? je rêve tout ce que je « veux du ciel et de la terre ; il n'est pas un être vivant qui « osât, à deux cents pas, m'envoyer un outrage : je le fe- « rais sur-le-champ comparaître devant Dieu ! » On vit qu'en parlant ainsi, sa main pressait avec tristesse une lettre sur son cœur et que ses joues ruisselaient de larmes. Son père avait employé le peu qui lui restait du fruit de sa vie d'aventures et de périls dans la recherche de ces trésors des Maures que la crédulité populaire suppose enfouis dans nos provinces, sous la sauvegarde des anges de ténèbres, pour composer un jour les richesses de l'antechrist. Le vieil Enriquez parvint à donner le prix d'un des livres arabes où sont renfermées les indications qui en assurent la découverte, mais il ne put payer les exorcismes, les cérémonies religieuses, les illuminations sacrées, le ministère enfin de deux ou trois prêtres pendant de longs mois, qu'exigeaient, au terme des traditions, ces perquisitions supertitieuses. Il était tombé peu à peu de l'opulence de ses belles années dans la demeure des débiteurs insolvables. Le cœur de Maria bondit à ces nouvelles, et, au bout de quelques semaines, le bon Antonio apprit tout à coup que le vieux Matador, replacé à la tête de sa grosse métairie d'Andalousie, y retrouvait les jours de son ancienne aisance. L'heu-

reux muletier n'accepta pour lui-même qu'un fusil, sur lequel il lisait avec plus de reconnaissance que d'orgueil : « La marquise de C*** à son défenseur Antonio Enriquez. » Il jura que cette arme précieuse serait toujours employée à défendre Dieu, le roi et l'excellentissime marquise, la bienfaitrice de son vieux père.

Ramon n'était pas aussi facile à satisfaire; il aimait, et la beauté qui le tenait asservi, la tête remplie des fastes vrais ou faux de sa famille, se croyait prédestinée à d'illustres alliances. C'était doña Inès. Elle ne consentait pas à élever Ramon jusqu'à elle, malgré ses parchemins, malgré les propositions que je multipliai, au nom de Maria, pour réparer envers lui les torts de la fortune. Matéa, fatiguée du joug auquel sa camarera la tenait soumise, avait paru un moment seconder mes efforts. J'ai su depuis qu'elle les combattit de toute sa puissance. Ce lien avec la maison de la marquise éveillait en elle mille ombrages. Dans cette lutte, la munificence de Maria fut vaincue. Tout fut inutile. Personne ne soupçonnait alors que l'orgueilleuse suivante fût loin de se montrer aussi insensible à l'hommage du vaillant Léonire, que ses refus semblaient l'indiquer. Mais elle avait dans Ramon le plus réservé, le plus épris et le plus soumis des amants. On verra cet honnête homme, d'une discrétion et d'une probité inflexibles, ne pas consentir, même sur le chevalet des bourreaux, à parler du succès caché de ses amours; il ne parlait que de ses peines.

III.

« Pendant ce temps, Maria gardait avec moi un étrange silence sur l'attentat de Caravanchel. En vain, je me perdais en conjectures : elle m'écoutait immobile, ou, ses yeux humides attachés sur les miens, elle me disait : « Je « rends grâce à Dieu que ce soit par ton secours que l'o- « racle d'Aranjuez n'ait pas été accompli cette fois! » Le nom de don Manuel et de sa police s'était offert à mon es-

prit. Je remarquais que les cris menaçants de la fonda s'étaient fait entendre, après un entretien où la marquise venait d'épancher l'indignation que le favori tout-puissant inspirait à son âme généreuse : « Détrompe-toi, me répon-« dit-elle; à peine se souvient-il de m'avoir autrefois aperçue « dans la foule. Un homme comme lui n'emploie contre « Bonaparte qu'un manifeste; contre une femme, il em-« ploierait toute une armée! »

« Une autre pensée avait traversé plusieurs fois et troublé mon esprit. Je la repoussais avec horreur. Matéa était tranquille et distraite, au théâtre, le soir de l'attentat. Depuis, elle m'avait parlé avec un accent simple et vrai des périls de ma sœur et des miens. Elle s'était émue et indignée de l'impuissance d'une administration aussi ombrageuse que la nôtre, quand il fallait saisir les fils d'un complot qui était un objet de scandale et d'effroi pour la cour et la ville entières. Était-ce moi qui pouvais penser que chez la fille de Domingo les passions allassent jusqu'au crime? Je m'étonnais qu'un tel doute eût pu un seul moment s'offrir à moi et me reprochais ce démenti à toutes les tendresses de mes premières années.

« J'en étais là quand j'appris que la voix publique attribuait l'entreprise de Caravanchel à l'amour désespéré de Frey don Jaïmé. J'avais paru un moment dans une tertulia de la Benavente, où se pressait toute l'Espagne. Parmi les mille bruits du déclin de la santé du roi et des trames ourdies pour porter la régence aux mains de la reine et du prince de la Paix, on parla tout le soir de la catastrophe qui avait un moment détourné de ces grandes préoccupations Madrid et la cour. On m'entoura. De telles circonstances furent racontées, que je cessai de douter plus longtemps. J'attendis avec impatience le lever du jour; il me tardait d'aller demander compte au commandeur de son attentat.

« Quand j'arrivai chez lui, il venait de partir pour la France et le Nord. Napoléon avait consommé la ruine de la Prusse et vaincu définitivement la Russie à Friedland.

Jaïmé allait-il conjurer les secrètes colères du conquérant de la Pologne? Allait-il cacher une disgrâce sous un commandement parmi les vingt-cinq mille de nos soldats, qui étaient étonnés de montrer les drapeaux espagnols aux rives de la mer Baltique? En ce moment, je lui enviai cette fortune : combien j'aurais donné pour porter sur les champs de bataille une vie que Godoy laissait oisive, que désespéraient les malheurs publics et qu'attristait ce silence de Maria, si contraire aux habitudes de nos cœurs!

« Ainsi, un mystère impénétrable couvrait la trame criminelle qui avait menacé de si près celle à qui je sentais de plus en plus que mon existence était attachée tout entière. Le danger qu'elle avait couru, tout en ajoutant au nuage qui pesait si visiblement sur son front et sur son cœur, resserrait, s'il se peut, mes liens. Je m'en faisais une arme pour résister à ses conseils de monde et passer près d'elle plus d'heures que jamais. C'étaient les seules qui touchassent mon cœur. L'espèce de devoir qui survit aux affections détruites, et qui en fait sentir la ruine, m'appelait seul de temps en temps auprès de Matéa. Mille idées confuses, mille impressions douloureuses agitaient à la fois son âme. Je ne distinguais qu'une chose dans son trouble croissant, c'est que la pensée de mon abandon devenait pour elle du désespoir.

IV.

« Un jour que je traversais la Puerta del Sol, un grand concours de manteaux bruns fixa mon attention. La tourbe des mendiants invalides, qui étalent sans nombre dans les rues de Madrid leurs plaies hideuses, se traînait vers cette foule pressée. Des femmes la grossissaient, suivant l'usage, criant, l'œil en feu, et portant leurs enfants à la mamelle. J'aperçus, dans le nombre, une jeune fille dont la beauté fixa mon regard, quoique flétrie par je ne sais quel air de désordre qui se joignait dans ses traits à une profonde

empreinte de tristesse. C'était la servante de Salamanque, escortée de Fray Aparicio, qui desservait un ermitage du *Buen-Retiro*; la Margarita vivait ignorée dans la demeure royale.

« Au milieu de la place, deux hommes attiraient tous les regards par une lutte inégale; l'un, que je reconnus d'abord à sa livrée, était l'amant de doña Inès, le fidèle Ramon; l'autre, enveloppé d'un manteau bleu qui tombait en lambeaux, ne laissait voir qu'à moitié un visage où la corruption et le crime respiraient sous des cheveux blanchis. Il se défendait contre son jeune adversaire, qui l'accusait d'être un des assassins de Maria et prétendait le reconnaître à sa démarche, à son manteau où des taches récentes se faisaient voir encore, et soit accident, soit blessure cachée, un flot de sang jaillit de dessous son col déchiré. A cet indice, consacré par les superstitions populaires, une vieille femme quitte le coin de porte où elle tenait une de ces cuisines en plein vent, établies sur un fourneau de terre que surmonte la longue cheminée de fer blanc; elle s'élance, le couteau à la main, et à demi échevelée : « N'en « doutons plus, s'écria-t-elle, voilà l'assassin! » et tout le peuple répond : « Voilà l'assassin! » A ce mot, des femmes se précipitent sur lui. La Margarita n'est pas la moins ardente de toutes. L'inconnu jette son manteau pour se mieux défendre, montre une ceinture garnie de poignards, et en saisit un d'une main qui tremblait. Je reconnais Fortunato. La Margarita le regarde, s'arrête, et désignant le misérable avec horreur au jeune capucin : « Cieux! dit-elle, c'est le « monstre auquel le sacrement m'a unie. » — « Divin « cœur de Marie, s'écrie une autre voix, c'est mon « fils! » — Et la malheureuse, qui la première avait signalé Fortunato à l'indignation de la multitude, effrayée maintenant de son ouvrage, implore pour lui la compassion publique. — « Non, dit fray Aparicio, que la Margarita « essayait de contenir, le sang a parlé, Dieu lui-même le « condamne. La mort sur-le-champ! A quoi bon les formes? »

« — Et le peuple répondait sans s'émouvoir : « A quoi bon « les formes? »

« Je me précipite pour mettre obstacle à la sentence populaire. « Sachez, me crie-t-on de toutes parts, que ce « monstre a voulu assassiner une autre Marie sans tache, « la mère des affligés et des pauvres, l'excellentissime mar- « quise de C***. » Toutes les bénédictions, en saluant ce nom, font battre mon cœur. Toutes les imprécations s'attachent au bandit. Tous les avis se réunissent pour ne pas lui faire attendre le châtiment de son crime. La foule tout entière répète, avec son calme terrible, le cri homicide : « A quoi bon les formes? »

« Je ne sais ce qui serait arrivé si un alcalde n'avait paru. Il étendit sa baguette blanche, et la foule se dispersa lentement devant la verge respectée. C'était un jour de corrides; l'heure de la représentation du soir approchait. Le flot s'écoule à travers la rue d'Alcala. Cette large voie était couverte d'un peuple immense en habits de fête, et sillonnée par les calésines sans nombre qui portaient au cirque les plus impatientes ou les plus riches d'entre les monolas.

« La mère de Fortunato s'attacha à lui et l'accompagna jusqu'aux portes de la prison de la Couronne. Cette malheureuse avait compté des jours brillants. D'abord, figurante de théâtre, quelque talent pour la scène et sa beauté furent pour elle une source de richesses que le désordre épuisa, et que l'âge tarit. L'infortune, l'abandon surtout, cette infortune la plus grande de toutes pour les femmes qui ont placé leur vie dans des charmes d'un jour, exalta, en les aigrissant, les passions dont son existence avait été esclave. Environnée maintenant de manœuvres qui confiaient, parmi des railleries et des injures, leurs modestes repas à son fourneau grossier, elle ne voyait pas sans désespoir passer dans de fastueux équipages des seigneurs avec lesquels elle avait traité de puissance à puissance, et aucun n'aurait reconnu celle qu'ils avaient encensée; aucun ne laissait tomber les

yeux sur elle, à moins que ce ne fût pour jeter par hasard un quarto à sa misère. La malheureuse, qui avait usé ses belles années dans le mensonge de l'amour et de ses folles joies, ne vivait plus, dans sa vieillesse, que pour pleurer et haïr.

« Elvire avait eu un fils au temps de ses désordres prospères ; tour à tour mettant en avant son titre de licencié, faisant le personnage, se vantant de l'amitié du commandeur, vivant de ses largesses, ou retombant dans tous les excès de la vie de bandolero, il ne voyait sa mère que lorsqu'à bout de voie il venait lui disputer les maravédis amassés au prix de son travail du jour. « Femme, lui di-« sait-il alors, nomme-moi mon père pour que j'aille lui « demander du pain! »

« Fortunato était abattu. Sa mère essayait de relever son courage : « Tu trembles! Qu'as-tu à craindre? La justice « est si lente dans ses opérations, qu'avant la fin de ton « procès la moitié des témoins seraient morts de vieillesse. « Mais tu sais bien que tu n'attendras pas jusque-là. Tu as « un ami tout-puissant qui ne peut pas t'abandonner. » — « Oh! je sais ce que valent les amis qui ne sont pas du « même rang que nous! » — « Ne m'as-tu pas dit aussi « bien des fois qu'il y a dans le monde un grand seigneur « qui te disputera toujours à l'échafaud? » — « Tout « s'use; mon protecteur trouve que depuis vingt ans passés « je lui coûte bien cher. » — « Dis-moi le lien qui l'atta-« che à toi. J'irai!..... » — « Oui, vous livrer mon secret « pour que vous puissiez le rançonner à ma place!... » — « Enfant maudit! Tu me punis bien de la vie que je t'ai « donnée. Va, misérable licencié qui ne sais bien que le « vice et le crime, tu es, comme tous les hommes, indigne « d'avoir pris naissance dans le sein d'une femme! »

« Le loyal et généreux Don Carlos gémissait depuis mon retour derrière les lourds verrous qui venaient de se refermer sur le fils d'Elvire. Maria soutenait sa patience par une attentive et persévérante sollicitude. Elle lui en-

voyait des cigares, des livres, des fruits secs, quelquefois des exhortations qui le touchaient plus qu'il ne voulait dire et allaient à son âme. Je le visitais souvent et n'y avais nul mérite. Il me parlait sans fin de ma sœur. Il ne tarissait pas sur sa grâce et ses vertus. « Nous sommes bien heureux, me « disait-il, toi d'être son frère, et moi d'être un étourdi, « de n'avoir pas, de l'aveu de tout le monde, le sens com- « mun, ce qui fait que je me sais parfaitement indigne « d'elle. A moins de grâces d'état comme celles-là, le « moyen de vivre auprès d'un tel trésor de perfection, d'es- « prit, de candeur, de beauté incomparable, sans en deve- « nir fou pour le reste de ses jours! Je vais te dire une « chose profonde : près d'elle, le respect seul me sauve de « l'amour! »

« Cependant, il dépérissait littéralement dans sa vie de prison si peu faite pour lui. Son père obtint qu'il serait déporté aux îles Baléares : depuis le départ du commandeur, nulle influence hostile ne balançait plus auprès du maître de la monarchie les prières de don Juan. J'allai faire mes adieux à mon ami. Je ne puis dire ma surprise en trouvant Fortunato avec lui. A ma vue, le brigand sourit et se retira. Son attitude avait repris son assurance et son audace. Mes regards disaient à don Carlos mon étonnement. Il était visiblement troublé. Il rougit, et, après un moment : « Vous « me voyez très-heureux, me dit-il ; j'avais bien souvent « nourri la pensée de léguer, dès à présent, mes grandeurs « futures à qui les désire. Mais non! je vivrai, ne fût-ce « que pour désespérer les méchants : ce sera le bon côté « de mon existence. Dieu soit loué de m'en avoir montré « un! Je me surprends à parler de Dieu et presque à y « croire, quand je vois par quel enchaînement de fatalités « bizarres, les calculs les plus savants des pervers se trou- « vent quelquefois trompés. Si je pouvais tout vous dire, « vous comprendriez que je pardonne mes fers à mes dé- « lateurs, à Godoy, à tout le monde, pardon qui ne m'em- « pêchera pas, bien entendu, de jeter quelque jour don

« Manuel par les fenêtres. On croit me jouer un mauvais « tour de m'envoyer en quartier aux îles Baléares! Je ne « demande pas mieux. Il y a comme ici des cigares, des « vins, des femmes, tout ce qui me distrait et me charme. « Il y a de moins la Camarilla, le prince de la Paix et ma « maîtresse, tout ce qui me déchire et me désole! »

« Don Carlos continua ainsi longtemps; son accent et sa gaieté m'étonnaient toujours davantage. Ma préoccupation le frappa ; un morne abattement prit la place de ses « saillies, et, après quelques instants : « Décidément, me « dit-il, je ne suis pas de ces caractères qui savent se re- « plier sur eux-mêmes, et se rendre impénétrables; j'aurais « besoin de m'ouvrir au monde entier. Un mystère me pèse; « le confier à un ami tel que vous, c'est en alléger le far- « deau; d'ailleurs, vous êtes étonné de cette subite inti- « mité avec votre indigne camarade de Salamanque, et, « pour rien au monde, je ne voudrais perdre votre estime. « O mon cher Alonso! combien j'échangerais volontiers tous « les avantages dont la possession me suscite tant d'envie « contre un peu de ce respect, de cette affection que vous « portez à celui qui reçoit de vous le plus cher et le plus « sacré des titres, comme à tous ceux qui vous sont unis « par les liens du sang. »

« Ici, don Carlos se tut et cacha sa tête dans ses mains. La douleur, la honte, ennoblissaient l'expression naguère insouciante de ses traits. Il poursuivit : « Les incidents qui « ont troublé la vie de doña Léonor et pesé sur vos pre- « mières années ne sont pas les seuls souvenirs pénibles « dont j'aie à gémir. Vous savez comment, il y a longues « années, une enfant dont vous avez bien souvent entendu « prononcer le nom, la petite Manuelita fut ravie dès le ber- « ceau à sa mère, aujourd'hui supérieure du couvent de ***, « et à son oncle, le marquis de C***, dont le cœur l'avait « adoptée. Le misérable Fortunato, bien jeune alors, fut « l'instrument de cette horrible trame. Lui-même vient de « me le dire..... » Don Carlos s'arrêta, essuya les larmes qui

inondaient son visage, et reprit : « L'infâme sicaire, devenu « tout à coup l'hôte de ce logis que m'a donné pour de- « meure le grand-amiral dont vous connaissez les proues- « ses, s'impatiente de ne pas obtenir sa liberté du puis- « sant patronage qu'il est accoutumé depuis vingt ans à ne « pas implorer en vain. Il est venu me menacer d'une ré- « vélation publique, si je n'assurais sa délivrance. J'ai tout « promis ; mais ce n'est pas seulement pour éviter le bruit « de ses aveux : peut-être la jeune Manuelita existe-t-elle « encore ! Fortunato fait briller à mes yeux l'espoir de re- « trouver ses traces ; une partie de mes revenus lui est « assurée pour prix du succès. Je ne veux pas qu'aucun des « miens recueille jamais un odieux héritage. Tout sera « tenté pour tromper d'affreux calculs, pour rendre à César « ce qui appartient à César, et à.... Qu'allais-je dire ? j'ou- « blie toujours que je ne crois pas en Dieu. — Mon ami, « m'écriai-je, en pressant don Carlos dans mes bras, ache- « vez ; parlez de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu ! « Un cœur tel que le vôtre est la meilleure réponse à vos « doutes. Comment douter qu'il n'y ait dans ce foyer de « sentiments généreux quelque chose de plus qu'un grossier « limon ! »

« Il me fallut enfin penser à me séparer du loyal, du noble captif. « Puisque vous avez, me dit-il, le privilége de vivre au « grand air, rendez-moi un service : allez rue de la Mon- « tera, n° ***, au troisième étage. Là, vous frapperez, dans « un corridor infect et sans lumière, à la troisième porte « que rencontrera votre main. Après de longues précau- « tions, le guichet ouvert et refermé deux ou trois fois, on « vous laissera pénétrer dans une chambre enfumée, où « s'offriront à vous une duègne, un lit de fer, une table de « bois blanc, que l'encre, les écus et les années ont noircie « à l'envi, plus un coffre-fort, et, à côté, un homme « assis sur un fauteuil rapiécé qui, depuis un demi-siècle, « fait partie de lui-même. Je n'ai pas besoin de vous dire « que l'homme est un financier, le premier banquier de

« Madrid et le dépositaire de mon trésor. Vous vous ferez « remettre le montant de ce billet pour acquitter envers ce « scélérat de Fortunato mes promesses. »

« Hélas! en me chargeant de ce message, j'aurais voulu que don Carlos eût fait usage de son ascendant pour arracher au bandit le secret du complot de Caravanchel. La vie de Maria pouvait y être intéressée comme ma vengeance. Tous ses efforts et toutes ses promesses avaient échoué. Je quittai don Carlos plus triste que lui de son exil : c'était le seul homme en qui j'eusse un ami.

« Le lendemain, le docteur don Mathias vint tout effaré m'apprendre, avec une foule de commentaires, qu'après le coucher du soleil, une voiture était venue à la porte de la prison de la Couronne, pour conduire le fils de don Juan à son nouveau séjour. Prêt à y monter, le prisonnier avait renversé les gardes sans défiance et disparu sous les galeries de la place Mayor. On s'aperçut bientôt que ce n'était pas don Carlos qui venait de s'évader ainsi, mais Fortunato, vêtu de l'uniforme d'officier des gardes. Cet événement étonna la cour et la ville. Les conjectures ne tarissaient pas. On sut bientôt que, dans la nuit, don Carlos était parti pour les îles Baléares.

V.

« La nouvelle de la paix conclue sur le radeau de Tilsitt vint distraire, surprendre et presque épouvanter tous les esprits. Les deux grands potentats du continent s'étaient unis par une amitié qui devait avoir l'orageuse destinée des flots fugitifs, au milieu desquels elle avait pris naissance. On devinait que le partage du monde avait été réglé à ces extrémités de l'Europe, et l'Espagne portait en soi un sentiment confus des périls qu'elle allait courir. Déjà Bonaparte avait disposé des îles Baléares, c'est-à-dire de notre sol, de notre sang, comme il eût fait des domaines de ses pères. Mais, en réalité, ce n'était là qu'un prélude. Tandis

qu'Alexandre devait marcher vers l'Orient pour soumettre l'Asie à ses lois, l'heureux maître des Français se préparait à étendre les rameaux de sa dynastie sur les trônes du Midi. Le Niémen avait pu s'étonner d'entendre décider que la maison de Bourbon tout entière serait exclue du rang des rois.

« Je ne sais pas de plus triste spectacle dans l'histoire que ce congrès de Tilsitt, où deux chefs des nations donnèrent l'exemple de se partager à la face du ciel ce qui ne leur appartenait pas, dépouillant avec une égale hardiesse les peuples et les dynasties, brisant, sans souci de Dieu et du monde, toutes les lois divines et humaines, les États, les institutions, les nationalités, tout ce qui est cher aux hommes; l'un, qui, prince du vieux sang, donnait au monde l'exemple de fouler aux pieds les plus anciennes races royales de l'univers; l'autre, parvenu insatiable, qui, porté par la fortune au rang suprême et souverain d'une moitié du continent, voulait plus encore : il fallait faire de son obscure famille la plus ancienne dynastie régnante, et de l'empire d'Occident la monarchie universelle. Maître de l'Allemagne, de la Pologne, de l'Italie, il saisissait à ce moment même la Dalmatie, les îles Ioniennes, l'Étrurie, domaine du sang de notre roi, les États du saint-siége, patrimoine commun du monde catholique. On pouvait prévoir que le détenteur du trône de Louis XIV ne laisserait vivre sur aucun des trônes, si la fortune continuait à être sa servante docile, aucun reste de cette race antique et glorieuse.

« Déjà Joseph Bonaparte régnait à Naples; les infants de Parme étaient dépossédés. Le sort de la maison de Bragance était visiblement fixé. Tandis que Bonaparte tenait le meilleur de nos troupes captives dans les rangs de la grande armée, ce qui nous restait de soldats fut campé, par ses ordres, vers les confins du Portugal et de l'Andalousie, en même temps qu'on vit des corps français s'avancer sans bruit vers les Pyrénées. Ils passaient, malgré l'ardeur de l'été, des extrémités de la Pologne aux frontières de la Navarre.

« Aussi la Péninsule était-elle de plus en plus émue; les amis du gouvernement parlaient d'une expédition dirigée par les deux cours contre le gouvernement portugais, pour le contraindre à fermer ses ports au pavillon britannique. Ils assuraient tout bas que, grâce à l'habile politique de don Manuel, le Tage n'achèverait bientôt plus son cours sous d'autres lois que les nôtres. On nous menait à la servitude par l'attrait de la conquête.

« Les partisans du prince des Asturies nourrissaient d'autres espérances. Le monarque français était l'arbitre et semblait l'artisan de leurs complots. Son ambassadeur passait pour inspirer la révolte à l'héritier du trône, tandis que lui-même, du fond du Nord, caressant les plus insolentes vanités de Godoy, faisait luire à ses yeux un appât imprévu, celui d'une souveraineté. J'entrai un jour chez Matéa, dans un moment où fray Cayétano, père provincial des franciscains, deux ou trois grands seigneurs, l'excellentissime sor Dolores, le premier chantre de la chapelle des infants, formaient un cercle que la fille de Domingo semblait présider. La joie éclatait sur les visages. Les traits de la comtesse, d'ordinaire empreints de son invariable mélange de passion, de colère et de désespoir, rayonnaient maintenant d'orgueil et de plaisir. Elle triomphait de voir sor Maria de los Dolores, personne de l'attachement le plus opiniâtre aux vieilles idées, la traiter d'égale à égale. « Sachez tout, » me dit-elle, ivre de ses illusions ambitieuses : « vous ne pouvez pas hésiter « à vous rendre. Don Fernand lui-même est vaincu! Il « consent à écrire à l'empereur pour solliciter, à l'insu du « roi, son père, que Dieu garde! la main d'une princesse de « la famille impériale. » — « Une princesse! m'écriai-je avec « indignation; Mlle de Beauharnais, ou Mlle Tascher de la « Pagerie? Vos amis ne sont pas difficiles en fait d'extrac- « tion royale. Je les croyais plus sensibles aux mésalliances « Hélas! ils ne sont pas difficiles non plus en fait de sen- « timents et de principes monarchiques! Ils ne le sont pas

« sur ce qui touche aux devoirs de fils et de sujet..... « Vos complots me font horreur! » J'admirais que le parti monastique et nobiliaire en fût là! Le règne de Godoy réconciliait les plus fiers d'entre les Castillans avec ce potentat sans aïeux, qui rétablissait d'une façon altière le pouvoir souverain. Matéa, sans se troubler, poursuivit : « Alonso, tu y réfléchiras! Tu as contre toi l'Espagne et « la Providence. Une armée française ne tardera point à « prendre, au travers de nos royaumes, la route de Lis- « bonne. Dans ses rangs marchera l'empereur présentant « au prince une compagne. Don Fernand sera dès lors le « maître de la monarchie. Déjà l'ambassadeur français « tient en main tous les fils de nos projets. — Toujours « l'étranger! répondis-je en fuyant; puissent les témé- « raires qui les appellent ne pas trouver dans leur faute « même un terrible châtiment! »

« De son côté, don Manuel ne croyait pas pouvoir désarmer les vengeances de Napoléon par assez de condescendance. Il était de ces gens qui recourent à la faiblesse pour se défendre, comme si ce n'était pas le plus sûr moyen d'être écrasés. L'épée de François Ier restée dans nos mains était le seul profit que l'Espagne eût retiré de la victoire de Pavie; elle fut envoyée pompeusement à Bonaparte. Notre ambassadeur s'éloigna de la cour de Lisbonne. On répandit que la réunion des deux monarchies sous le sceptre de nos rois venait d'être stipulée. Ce grand résultat paraissait un point naturel des négociations suivies près la cour des Tuileries par le sage et habile Yzquierdre. La couronne impériale devait briller, disait-on, sur le front de Charles IV.

« Comment dire ce qui se passait dans l'âme de Maria et la mienne pendant ces jours d'attente confuse et terrible? Nos cœurs espagnols avaient la même manière de sentir; ils semblaient seuls se préoccuper des mêmes présages, seuls porter les mêmes jugements sur les idées, les hommes, les événements qui allaient fixer nos destinées. Maria

avait quelque chose d'inspiré, quand, le sein ému, le regard levé en haut, elle me disait ses pensées, ou que, lisant dans les journaux de France et commentant la rapide succession des volontés impériales, elle avait l'air de lire clairement dans l'avenir. Sa voix pénétrante faisait arriver au fond de mon âme tous les battements de son cœur. Des lectures, des études communes, me donnaient cent prétextes pour m'éloigner de plus en plus du monde et passer près d'elle de longues heures. Pendant ces lectures, où je me nourrissais de la pénétrante harmonie de sa voix, j'aurais volontiers pressé de mon front, comme si elle eût été une créature supérieure, ses pieds posés sur le braséro! Pouvait-elle imaginer encore que Matéa, dont le nom restait invariablement écarté de nos entretiens, fût pour moi quelque chose? Ne sentait-elle pas qu'elle seule était douce à mon cœur, qu'elle était nécessaire à toutes mes heures, que sa pensée était ma pensée, son regard ma lumière et ma vie? Je n'avais plus sur la comtesse aucune illusion. Son attachement même ne me touchait plus. Cet attachement toujours plus irrité, qui ne la détournait d'aucune de ses intrigues même quand je les jugeais criminelles, commençait à me faire plus de peur que de pitié. Elle avait cessé de répandre sur Maria ses fureurs jalouses. Mais il me semblait les voir plus que jamais s'agiter dans son sein depuis qu'elle ne les exprimait pas. Je n'en étais pas venu à lui imputer les périls que Maria avait courus. Je m'inquiétais de ceux qu'une complète rupture lui ferait courir.

VI.

« Pendant ce temps, les légions françaises avaient paru sur les bords de la Bidassoa. Elles franchirent l'étroite barrière. Instant solennel et, sitôt après, terrible! L'Espagne s'était émue de ce spectacle. Elle s'en étonnait. Elle n'en prit pas d'alarme. Elle ouvrait avec un intime respect son sein ami aux soldats d'Eylau et de Friedland. Notre

armée, qui s'assemblait à grand bruit sur les frontières du Portugal pour envahir avec les troupes impériales ce royaume, semblait une explication suffisante de leur présence. Comment imaginer ce que le monde n'avait jamais vu, que des Français se présentassent comme alliés pour se changer tout à coup en envahisseurs et en ennemis? Ce qui s'était passé en Étrurie, ce qui se passait dans les États pontificaux à ce même moment, ne nous ouvrait pas les yeux. Les bruits s'étaient toujours de plus en plus répandus de stipulations nouvelles et favorables, d'arrangements qui réunissaient sous le sceptre espagnol les deux royaumes de la Péninsule, et, Dieu nous le pardonne! la grandeur de cette disposition en dissimulait aux yeux des plus loyaux Castillans l'injustice et le péril. Le piége nous était caché sous ce trophée. Dans une situation si extraordinaire, Maria insistait pour que je demandasse du service. « Un soldat, me di-« sait-elle, ne connaît que la volonté du prince et le dra-« peau de la patrie. Il ne répond pas de la paix et de la « guerre. » Elle mettait à hâter ma résolution une singulière insistance. Elle me parlait d'honneur et de gloire. Elle me montrait l'intérêt de prendre à la tête de l'armée un rang qui me permît d'être utile dans les événements dont nous nous obstinions tous les deux à voir les présages se presser de toutes parts. La voix qui me tenait ce langage avait mille chemins ouverts pour arriver à mon âme. J'espérai que les émotions du champ de bataille serviraient à distraire mon cœur de ses troubles contraires. Je demandai à prendre place dans les rangs des divisions d'Estrémadure.

« Le lendemain, j'étais invité au cercle de Godoy. Malheureux les temps où on ne peut arriver nulle part, même au poste de l'honneur, sans traverser une atmosphère corrompue! Le palais de Buenavista me faisait horreur.

« Pourtant il fallut me rendre auprès du maître de l'empire. C'était un des jours où don Manuel quittait l'Escurial pour venir à Madrid tenir sa cour. Les femmes déployaient la magnificence de leurs parures; les hommes, le luxe de leurs

uniformes et de leurs costumes. Tous s'agitaient avec un air d'importance et de plaisir; beaucoup paraissaient, à travers ces dehors, porter sur leur visage le pressentiment confus des catastrophes que préparait la fortune.

« Je joignis dans la foule le marquis de C***. « Votre sœur, « me dit-il, me presse d'aller passer quelques mois dans « mon *État*, au fond de la Biscaye. Je viens solliciter des « bontés du sérénissime seigneur prince de la Paix, la per- « mission de solliciter l'agrément du roi pour nous éloigner « de la cour. La marquise appréciera mon sacrifice. Depuis « trente-sept ans accomplis, il ne m'est pas arrivé un jour « de me priver volontairement du bonheur que trouve un « sujet dans la gloire de contempler face à face le soleil de « la majesté royale. Voilà Son Altesse elle-même qui s'ap- « proche : plaçons-nous sur son passage. »

« Don Manuel s'avança. Il dominait la cour de toute la tête. « Comment *te* portes-*tu?* » dit-il au marquis, dans ce langage que l'orgueil nobiliaire avait consacré parmi nous, plusieurs siècles avant que l'égalité démocratique y recourût dans les emportements de la Révolution française. Mais les grands, de race et de création nouvelles, font de vains efforts pour être admis, par les familles investies de *chapeaux* antiques, à cet échange de familiarité. « Je suis aux pieds de *Votre* «*Altesse*,» répondit le gentilhomme de la chambre. Il était inflexible sur les priviléges de sa naissance; c'est la seule résistance qu'il pût opposer au dépositaire de la puissance illimitée du souverain.

« Le marquis fit connaître son désir. Don Manuel se contenta de lui répondre : « Je verrai ce que je peux faire « pour Votre Excellence. » Puis il passa, distribuant des questions dont il n'attendait pas la réponse, et ne répondant pas aux discours qu'il moissonnait sur sa route.

« Je vis le commandeur recueillir une part des hommages serviles de la foule. Il arrivait à l'instant du Nord, et dans ses yeux éclatait un triomphe inconnu qui avait quelque chose d'effrayant : tous ses sentiments étaient amers, toutes

ses conceptions farouches ; on parlait confusément d'un traité qui allait être conclu à Fontainebleau, et qui porterait aussi haut la gloire du favori que celle du roi des Espagnes. Mais Jaymé ne pouvait être heureux que comme l'est un méchant ou un coupable, en cherchant à profiter de la prospérité pour assouvir ses passions et ses vengeances.

« Il s'approcha du marquis ; son accent et ses expressions détruisirent sur-le-champ les soupçons que je continuais de nourrir, que Matéa s'était plu visiblement à entretenir en moi. Il ne pouvait pas être l'assassin de Maria : je vis trop, à ses premières paroles, que son funeste amour n'avait pas encore abjuré tout espoir ; je frémis des emportements auxquels pourrait s'abandonner un tel homme, quand il se sentirait blessé ans retour dans son orgueil et dans ses vœux. Il m'entraîna dans une embrasure de fenêtre, où tous les regards nous suivirent avec autant de curiosité que d'envie. « Vous voulez de l'emploi ? me dit-il. Pourquoi la de C*** « ne l'a-t-elle pas fait savoir ? Un mot de sa bouche..... » Je fis un geste d'horreur et d'indignation. Il ne parut pas le remarquer ou le comprendre. « Nous ne demandons pas « mieux de vous avancer à marches forcées. Son Altesse « sera bientôt souveraine de droit comme de fait ! Il ne s'a- « git plus que de conquérir sa souveraineté à la pointe de « l'épée : j'aurai soin que vous soyez de ceux qui auront « cette gloire ! » A ces mots, je me sentis pâlir. Le traité de Fontainebleau n'était pas définitivement signé encore, ses stipulations n'avaient pas transpiré à la Puerta del Sol. Mon regard interrogeait celui du commandeur ; il ajouta : « Vous « êtes toujours assidu près la de D***, je vous souhaite tous « les plaisirs du monde. Je ne serai pas jaloux. Mais préve- « nez-la, de votre côté, de veiller sur ses actions et sur ses « discours. La patience de Son Altesse, malgré tous mes ef- « forts, aura un terme ; Son Altesse, à la longue, se lassera de « ses complots, par tous les saints ! comme d'autres, malgré « sa beauté, se sont lassés de son amour. » J'écoutais cette audacieuse révélation, cette forfanterie peut-être, immo-

bile, l'œil fixe, l'âme agitée de sentiments confus, quand les portes s'ouvrirent devant l'ambassadeur de France; le commandeur courut lui faire cortége. Les diplomates, les grands, témoins de ma longue conférence avec le protégé et le rival du maître de la monarchie, semblaient attacher sur moi un œil jaloux, comme pour pénétrer les importants secrets dont je devais être dépositaire. Je devins l'objet d'égards inusités; les courtisans se groupèrent autour de moi; il s'en trouva un, vieillard illustre et puissant, dont la bienveillance démonstrative me poursuivit jusque dans la rue d'Alcala; car je me hâtai d'échapper à des hommages qui me blessaient à la fois comme des bassesses et comme des insultes. Combien les grands de la terre rougiraient de leur petitesse s'ils pouvaient lire quelquefois dans l'âme de l'honnête homme obscur le profond mépris qu'ils lui inspirent!

« Un nouveau jour venait de m'éclairer. La vie de Matéa n'avait plus pour moi de mystères. Il me le semblait du moins, et, me croyant au bout des douloureuses découvertes, je ne voyais désormais qu'une grossière argile dans l'idole qui m'avait autrefois charmé. Je courus à sa maison et de sa maison au théâtre; je ne pus la voir : elle était de ces dames de haut parage qui prennent un étrange plaisir à se perdre dans les ténèbres de la loge large et profonde [1] réservée aux manolas. Je n'eus pas le courage d'attendre la fin du spectacle. J'allai chercher auprès de Maria l'apaisement des tempêtes qui bouillonnaient en moi.

VII.

« Le lendemain, une visite importune vint de bonne heure troubler le cours de mes pensées. Le personnage qui frappait à ma porte répondit, par la grille de mon guichet, à mon qui-vive : le *gente de paz* [2] accoutumé; puis, il ajouta

[1] Cette partie des théâtres espagnols s'appelle *cazuela*. Les hommes lui donnent un nom fort discourtois.

[2] Gens de bien, homme paisible, *ami*.

qu'il s'appelait le seigneur don Diego de F***. Ce nom m'était inconnu : j'ouvris, cependant; j'avais reconnu le vieux cavalier, fidèle partisan de la maison d'Autriche, qui avait été mon compagnon de voyage au retour de Salamanque. — « Ne me trompé-je pas, seigneur colonel? s'écria-t-il à ma « vue. Se peut-il que je retrouve dans votre seigneurie un « jeune licencié avec lequel j'ai fait route, il y a cinq ans, « d'une manière, hélas! bien indigne d'un homme tel que « moi? Nous sommes dans un temps de miracles. Je suis « resté triste plaideur, citoyen dépaysé de Xativa, et j'ai la « faveur de parler à un colonel, chevalier d'un ordre mili- « taire, et, qui plus est, l'ami de Son Altesse! »

« Je demandai vivement l'explication de ce dernier titre; mais, avant de me répondre, le cavalier déposa son manteau court, le plia soigneusement, tira de sa poche des cigares, m'en offrit, ranima le sien, et s'installa dans un large fauteuil d'osier.

« La bonté de votre seigneurie, me dit-il, peut devenir « pour moi ce que fut pour les mages l'étoile qui les condui- « sit à la crèche du Sauveur. J'ai appris, en entrant au pa- « lais de Son Altesse le conseil royal et suprême de Cas- « tille..... — Seigneur, interrompis-je, si telle est l'Altesse « dont vous me croyez l'ami..... — Permettez, poursuivit le « Xativan sans m'entendre, permettez que j'expose, en peu « de mots, à votre seigneurie l'affaire qui me conduit auprès « d'elle. Je plaide depuis cent quarante-deux ans bien comp- « tés; car depuis le temps fortuné où Sa Majesté don Carlos, « deuxième de ce nom, dernier roi incontesté du sang d'Au- « triche, monta sur un trône qui était bien celui de ses aïeux, « mes auteurs ou moi nous revendiquons la propriété d'un « majorat, qu'en attendant arrêt la couronne administre pour « nous. Les frais judiciaires nous ont déjà coûté vingt fois la « valeur du domaine en litige. Quand notre Sauveur fera- « t-il enfin justice des usurpateurs grands et petits? Vous « saurez que j'ai pour adversaires les redoutables marquis « de C***. »

« Dans ce nom, qui avait été celui de mes ancêtres, qui était celui de mon beau-frère, je vis une explication de la visite de don Diègue. Il ajouta : « La maison illustre qui « avait suscité mon procès s'est éteinte, il y a cent ans, aussi « bien que la splendeur de l'empire. Maintenant, j'ai à com- « battre trois grands d'Espagne au lieu d'un seul; et le « temps n'est plus où un citoyen pouvait dire à bon droit ce « qu'hier, en jetant les yeux, par un hasard extraordinaire, « sur un étalage de librairie, je lisais dans une préface « adressée, l'an de grâce 1593, au saint et grand roi Phi- « lippe II, par l'auteur des *Grandezas y cosas notables de* « *España* [1]. Le voici ; je l'ai transcrit sur-le-champ comme « le plus beau témoignage de l'équité d'un gouvernement « légitime et des libertés que la nation possédait alors : *De-* « *puis bien longtemps*, dit le grand homme, *la justice est* « *égale pour tous. On ne peut pas dire que nos lois soient* « *comme les toiles d'araignées qui prennent les mouches et* « *non pas les éléphants; rien n'est plus nécessaire que* « *cette égalité pour la conservation de la république, pour* « *son accroissement, pour sa durée, égalité sans laquelle la* « *paix ne peut se maintenir et la république elle-même res-* « *ter debout*. Malheureusement, tout cela n'est plus; il y a « des éléphants aujourd'hui, et don Diègue, sous les des- « cendants du borgne Philippe V, n'est qu'une mouche re- « tenue, depuis cent quarante-deux ans, dans les rets de « la justice. »

« Ici, le docteur don Mathias parut ; il venait de voir le commandeur, à peine arrivé du fond du Nord, entrer chez la marquise à une heure où il n'avait pas coutume d'être reçu. L'air troublé de Frey don Jaymé, son prompt retour, sa visite matinale avaient vivement frappé le bon chapelain qui m'apportait ses conjectures diffuses. Le Xativan n'avait pas paru remarquer la présence d'un inconnu. « Le conseil

[1] *Traité des grandeurs et des choses remarquables de l'Espagne*, par Pérez de Messa.

« de Castille, dit-il, éternise mon supplice.... » — « Le « conseil de Castille, s'écria don Mathias, ou plutôt le con- « seil royal, car il y a antonomase, ou du moins synecdo- « che, à s'exprimer autrement depuis que Philippe V a sup- « primé le conseil de la cour d'Aragon. » — « Et que n'a « point supprimé ce Philippe qui s'enivrait, quoi qu'on « puisse dire? interrompit le champion obstiné de l'archi- « duc. A-t-il laissé debout un privilége de cité, de province, « de royaume, de classe? Voyez l'Aragon, la Catalogne, « toutes les contrées qui s'honoraient d'être indépendantes « de la couronne de Castille... Patience! Je sais un remède « à tant de maux! »

« Le chapelain, sans se déconcerter, reprit avec son feu étrange : « Maux inévitables! Le conseil royal, puisqu'on « ne doit plus dire le conseil de Castille, le conseil royal, « réunissant l'autorité administrative à l'autorité judiciaire, « toujours partagé entre l'espoir des grâces et la crainte de « l'exil, infectant des vices de l'oligarchie notre despotisme « qui a bien assez de ses propres souillures, fut présenté « d'abord comme l'héritier des cortès ; mais il est devenu « un fléau de plus, ainsi qu'il arrive toujours des garanties « faussées. Les sauvegardes politiques ressemblent aux « murailles qui protégent quand elles sont debout, et en- « suite écrasent. Dieu soit loué! Flétri par ses œuvres, ce « corps suprême recueille des dépositaires et des victimes « de l'autorité royale un égal mépris. En se montrant, de- « puis vingt années, un ennemi de l'esprit humain, aussi « jaloux, aussi haineux que le saint-off.... »

« Ici, don Mathias s'arrêta, comme si la foudre l'eût frappé. Il ne connaissait pas don Diègue; et, prêt à blasphémer contre la sainte inquisition, il crut sentir un bras vengeur qui s'appesantissait sur sa tête. Je profitai de son effroi pour rendre la parole au plaideur. « Le conseil de « Castille, je maintiens ce nom, reprit don Diègue, n'est « pas plus expéditif que les autres cours du royaume!... — « Vous n'ignorez sûrement pas, s'écria de nouveau le doc-

« teur, que Philippe IV, par un décret du 18 février de l'an « de grâce 1622, ordonna que dans chaque chambre du « conseil une croisée secrète fût pratiquée, pour qu'il pût, « à toute heure, s'assurer par lui-même de l'activité des « travaux et de la sagesse des opinions. — Oh! c'était là « le bon temps! » repartit l'hidalgo avec un profond soupir; et il se hâta de poursuivre : « La première fois que ma « cause fut appelée à la salle des quinze cents, les trois « grands seigneurs que je combats se présentèrent pour « prendre un siége parmi les juges... — La loi IV du titre IV « du livre II de la *Recopilacion*, interrompit encore le docteur, leur assurait ce privilége, ainsi qu'aux archevêques, « chevaliers des ordres, titres de Castille, tous supposés « membres nés du conseil royal. Je vais vous apprendre dans « quelles circonstances ces *conseillers extérieurs* prennent « place à la droite ou à la gauche du président. — Vous « m'auriez rendu grand service, repartit don Diègue avec « humeur, de communiquer votre science à Son Altesse le « Conseil; car chacun de mes adversaires voulait avoir la « droite du gouverneur. Tous trois fondaient leurs titres « sur des femmes. Tous trois prétendaient également emporter la place d'honneur par l'ancienneté du sang et du « chapeau. Ils se sont disputé ce fauteuil maudit par un « procès d'incident qui a menacé d'enterrer des générations comme le procès primitif. Enfin..... — La même « chose, s'écria le fatal chapelain, est arrivée, en 1702, dans « les débats du connétable de Castille, M. de Benavente avec « le duc d'Ossuna! »

« Don Mathias précipita le flot de ses citations sans que mon impatience réussit à y couper court. Don Diègue, à la fin, put reprendre :

« Le démêlé de mes adversaires s'est terminé après seulement cinq ans, et évidemment je dois ce miracle à un « pélerinage que je fis au Mont-Serrat. Grâces à Dieu et à « ses saints, le fond va être appelé; mais dans l'intervalle « qui s'est écoulé, deux de mes juges sont morts; un autre,

« l'excellentissime don Eugenio Yzquierdo, négocie en ce « moment un traité avec S. M. l'empereur des Français, si « tant est que les Français aient un empereur; trois ont en- « couru l'exil : je ne pourrais avoir le vote de ceux-là que par « l'entremise d'un portier de la chambre, dont le voyage « serait pour moi une ruine et un malheur de plus. Le sep- « tième a été appelé à la respectable junte apostolique qui « veille à la défense des dîmes du clergé. Un huitième exerce « la charge salutaire de surintendant de l'imprimerie, et « pour celui-là, s'il veillait, comme dans les bons temps de « la monarchie, à étouffer les poisons de cet art diabolique « qui a, dit-on, paru dans le monde en même temps que la « poudre, l'hérésie, et autres inventions de l'enfer.... — « Justice de Dieu ! » s'écria don Mathias, et il allait défendre la presse de toute la force de sa rhétorique et de ses poumons ; je lui imposai silence. « Bref, continua le mal- « heureux plaideur ; il ne me reste que trois de mes juges. « Eux seuls pourtant doivent prononcer sur l'affaire, et, « dans le nombre, un d'eux est infirme, un autre aveugle et « sourd, le troisième vendu à mes parties. Les deux pre- « miers, qui ne peuvent se transporter au palais du conseil, « voteront par écrit sur une procédure immense qu'ils n'ont « pas vue depuis cinq ans. J'ai essayé d'arriver jusqu'à eux; « leur maison est défendue par un page, inexorable pour « qui ne peut le payer, et j'ai vu passer vingt fois par cette « porte, que je ne saurais franchir, un de mes adversaires, « le marquis de C***. — L'excellentissime seigneur mar- « quis de C***, dit aussitôt le chapelain, le beau-frère de « l'illustrissime colonel don Alonso ! »

« A ce mot, l'hidalgo de Xativa arrête son œil sur moi, laisse tomber son cigare et se lève d'un air de désespoir. « Quoi ! s'écria-t-il d'une voix tremblante; vous seriez... »

« Je lui demande si ce n'était pas au descendant des anciens marquis de C***, au beau-frère du marquis actuel, sommelier de corps en exercice de S. M. le roi, notre seigneur, que Dieu garde, chevalier de l'ordre insigne de la Toison-

d'Or, qu'il croyait s'adresser. Mais je lui découvre autant de mystères qui le confondent; cédant enfin à mes instances : « J'étais venu, dit-il, solliciter une grâce que je « ne puis plus attendre de votre seigneurie; car la mère « de Dieu permet que le monde entier se ligue contre moi. « Ma cause, claire et juste comme les saints Évangiles, « serait gagnée si j'avais une audience du magistrat au- « quel je ne puis arriver, moi venu au monde son col- « lègue. Certainement, un mot de la bouche toute-puis- « sante du sérénissime prince de la Paix aplanirait ma « route jusqu'à lui mieux que la colonne de feu qui mar- « chait devant le peuple saint, et tout à l'heure on vient « de m'assurer que votre seigneurie dispose absolument « de celui qui dispose de tout... — Que voulez-vous dire? « m'écriai-je avec une indignation qui fit reculer l'hidalgo « épouvanté. — Le bruit de votre faveur sans bornes, me « dit alors don Mathias, occupe toutes les bouches de la « déesse aux cent voix comme vos victoires les fatiguaient « cet hiver. Moi-même, voyant que la camara n'est plus « écoutée, que j'ai été porté dix fois sans succès en tête « des trois noms de ses consultes pour une des riches pré- « bendes du royaume, je viens réclamer aussi de votre « bonté infinie une recommandation auprès de Son Altesse. « — Vous êtes fou, docteur! où avez-vous pris de telles « extravagances? — Mais, la voix publique... — La voix « publique! c'était à vous de la réformer et non pas de la « suivre. — Vous ne seriez pas le favori du favori? » me dit alors don Diègue d'un air joyeux; « hé bien! touchez « là, seigneur colonel; vous êtes un brave, alors! J'avais « regret de croire qu'un homme de cœur pût être attaché « à l'infâme renégat. Advienne de mon procès ce que Dieu « voudra! mais rappelez-vous bien que don Manuel est « l'antechrist, car Daniel le désigne comme l'abomination « de la désolation assise dans le temple, et saint Paul s'ex- « plique bien plus clairement encore, quand il l'appelle « l'homme du péché, le fils de la perdition, l'ennemi de

Dieu, qui se montre comme Dieu et se fait adorer comme tel. N'est-ce point d'ailleurs la bête très-dévorante dont parle l'Apocalypse? Ainsi, tous ceux qui encensent le veau d'or, seront, s'il plaît à Dieu, à sa sainte mère, à son père monseigneur saint Joseph, et à ses saints, punis dans ce monde aussi bien que dans l'autre. »

« Don Mathias embrassa vivement l'opinion de l'hidalgo, l'appuya d'une dissertation qui me fit retomber dans s douloureuses rêveries. Je voyais la calomnie me désier comme un adulateur de don Manuel; mais je ne s si cette imputation provoquait en moi plus d'indiation ou plus de remords. Pourquoi m'étais-je incliné vant l'instrument de l'humiliation publique? Accorder s hommages à un pouvoir que l'on hait et méprise, c'est une de ces faiblesses auxquelles l'exemple de la foule ne rt pas d'excuse. Il les faut laisser à qui n'en rougit pas. »

LIVRE DOUZIÈME

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA.

PROCÈS DU PRINCE DES ASTURIES.

Séjan prenait le rôle de juge, après avoir assigné celui d'accusateur à des agents apostés pour perdre le plus proche héritier du trône. Le jeune prince avait oublié plus d'une fois la circonspection qu'exigeaient les circonstances, poussé, par des affranchis et des clients avides de pouvoir, à la hardiesse et la confiance. Ces conseils lui inspiraient, non des desseins coupables, mais des paroles inconsidérées qu'envenimaient les délateurs. Qu'il se tût, qu'il parlât, son silence, ses discours étaient des crimes. La nuit même ne le protégeait pas. Il ne pouvait veiller, dormir, soupirer que sous l'œil de Séjan.

TACITE, *Ann.*; lib. IV, c. LIX et LX.

Course de don Alonso à l'Escurial. Arrivée de Ramon. Correspondance de Maria avec Fray Pablo et de Fray Pablo avec Matéa. Aspect extraordinaire du palais. — Arrestation de Fray Pablo. — Quadrille de Bartolomé. Avertissements de la Gitana. Hardiesse de Fortunato. — Fêtes de saints. Oisiveté. Ambrosio. — Rupture d'Alonso et de Matéa. Arrestation de la comtesse. — Retour et dangers de don Carlos. Soirée au Buen-Retiro. Complots de Fortunato, de la Margarita, d'Elvire, du commandeur. — Arrestation de tous les partisans de don Fernand. Arrestation de don Fernand comme parricide. — Fuite de don Carlos au couvent de Sor Dolores. Arrestation de Maria. — Agitation de Madrid. Prédications des moines. — Comparution d'Alonso et de Maria devant le conseil de Castille. — Irritation populaire. Terreurs de Godoy. Tentatives de transaction. Soumission de don Fernand et pardon de Charles IV.

I.

« Je pouvais être appelé à l'armée. Je ne voulus pas m'éloigner sans avoir revu mon frère. Je pris congé de Maria et partis. Je ne parvins à San-Lorenzo que peu avant la fin du jour ; tout était morne, suivant l'usage séculaire dans cette résidence d'un monarque, de sa famille et de sa cour. Quelques moines, un ou deux chambellans en costume, la chèvre et le pourceau erraient seuls sur l'immense parvis. Près de pénétrer dans le cloître, je fus surpris de rencontrer Ramon, qui, expédié en toute hâte par la marquise

vers Fray Pablo aussitôt après la visite du commandeur, repartait, encore tout couvert de sueur et de poussière, pour porter des lettres tout aussi pressées de mon frère à elle et à Matéa. Tandis que je réfléchissais à ce mystère, à cet échange de messages rapides, le page s'éloigna de toute la vitesse de son cheval, et je franchis le seuil de la demeure sainte. Mon étonnement s'accrut, en apprenant que l'obscur Pablo venait d'être appelé chez le prince de la Paix. La soirée s'écoula sans que je pusse arriver à lui. Le lendemain, au lever du jour, je retournai au monastère, et ne fus pas plus heureux.

« Je voulus parcourir l'aile de cet immense édifice où nos rois résident, au-dessus du tombeau de leurs pères; un garde du corps me repoussa : je remarquai que la douleur et l'indignation étaient empreintes sur son visage. Enfin, un religieux vint me dire que mon frère gémissait dans un cachot; on croyait savoir dans la communauté que les satellites du prince de la Paix avaient saisi un billet transmis la veille par Pablo à don Fernand pour lui révéler des périls inconnus. Je ne pus en apprendre davantage. Le silence du religieux et l'air consterné de tous les hiéronymites m'annonçaient de grands malheurs. A ce moment, un adjudant du majordome Mayor, qui était instruit de ma présence, vint me donner l'ordre de retourner sur l'heure à Madrid. Il me fallut partir, en proie à de vives perplexités, mais bien loin de soupçonner quels nouveaux scandales je laissais dans cette silencieuse Thébaïde.

« Deux lieues me séparaient encore de Madrid, lorsque l'un ravin large et profond qui bordait la route s'élança une *quadrille*[1] nombreuse. Une femme mêlée à la cavalcade n'inspira de la sécurité, jusqu'à ce que je pusse démêler son costume, et reconnaître une Gitana. Quelques cavaliers, à l'aspect sinistre, se détachèrent du reste de la troupe pour venir à moi. Parmi eux je distinguai Fortunato. Il ne s'é-

[1] Troupe de cavaliers armés.

tonna point. « Mon cher condisciple, me dit-il insolemment, « on ne vous demande que deux choses indifférentes à un « philosophe tel que vous : la bourse ou la vie. » — Je réponds en mettant l'épée à la main ; il s'enfuit épouvanté ; mais ses compagnons m'environnent ; et le mieux monté d'entre eux, le plus grand, celui qui semblait commander à tous les autres, dégage une main de son manteau, se dresse sur l'étrier arabe, saisit une hache à deux tranchants, et m'ordonne d'une voix terrible de m'apprêter à mourir. Il était jeune encore ; une rédézille enveloppait sa chevelure épaisse et noire, il portait la veste aragonaise ; sa ceinture de cuir était hérissée de pistolets et de poignards ; la plume jaune ombrageait son large chapeau ; sa taille, sa contenance, la coupe de ses traits achevaient de lui donner un air imposant et farouche. Je me rappelai le mari de la Gitana de Salamanque, le meurtrier du comte de D** ; c'était lui. Sa face menaçante conservait l'empreinte du coup que je lui avais porté en défendant Fernanda contre ses fureurs. Résolu cette fois de disputer ma vie, je m'étais élancé : son arme favorite, qu'on eût prise pour la framée des vieux Francs, renverse mon cheval sur la poussière. — Tu as du « cœur, me dit Bartolomé, comme un citoyen de l'Aragon, « comme un homme qui n'aurait pas sucé le lait empoi- « sonné de la cour. Pourtant, tu as des galons d'or à tes « manches, et dans ce temps hérétique, Dieu sait qu'on « ne les donne qu'aux élus de Satan ! Quelle est ta patrie ? » — Je nommai la terre de mes ancêtres, la vieille Castille ! — « Vieux Castillan !... je te donne un quart d'heure pour « faire ta paix avec Dieu ; qu'il te pardonne les franchises « de l'Aragon détruites, vos rois vendant les biens de la « sainte Église romaine, vos seigneurs insultant à des en- « fants du même père, plus pauvres, mais plus chrétiens et « moins lâches qu'eux ! » — Fortunato voulait que je livrasse sur-le-champ l'or que j'avais sur moi. « Digne fils « de la Castille, lui dit l'Aragonais, tu n'as pas osé le dé- « pouiller tout à l'heure, quand il pouvait se défendre :

fais ton métier de corbeau jusqu'au bout; attends qu'il ait cessé de vivre ! » — Les brigands raillèrent leur compagnon déconcerté. Le chef reprit en s'adressant à moi : Si tu rencontres là-bas ceux de nos rois qui ont détruit nos priviléges et mis à mort le Grand Justicier d'Aragon, je t'ordonne de leur dire ceci de ma part : Le *Justitia Mayor* revit depuis cinq années; il a établi son siége au sein des Castilles, et sa vengeance est inexorable pour quiconque pactise avec ce sabbat doré qu'on appelle la Cour. »

« En ce moment, la femme du terrible chef accourut ur jouir du spectacle qui se préparait. Elle venait d'é-ɔlir ses enfants, non loin de nous, dans une maison aban-nnée. — « Femme, cria l'Aragonais, pourquoi mets-tu la Paquita de mon cœur et son cher ange de frère dans une prison de terre et de paille ? Ne t'ai-je pas dit que les enfants de Bartolomé devaient toujours respirer un air libre comme eux? Je ne veux pas qu'ils rencontrent de voûte qui les empêche de grandir, jusqu'à ce que leur tête, s'il plaît à Dieu et à ses saints anges, atteigne le firmament. »

« Ici, se rappelant que le quart d'heure est passé, il rap-ɔche ses épais sourcils; Fortunato a compris cet ordre. disputait à ses complices le plaisir de l'exécuter, quand Gitana s'élance entre les assassins et moi, belle encore nme au temps où le mari de Matéa brûlait pour elle de funestes feux.

« Le colonel don Alonso, s'est-elle écriée, n'est point un ennemi de l'Espagne et de la foi. C'est lui qui nous a reconquis la vice-royauté de Buénos-Ayres, l'une de nos couronnes d'outre-mer. » A ces mots, tous les cavaliers ment un cercle autour de moi, en se disant l'un à l'autre n air étonné : « Celui-là nous a reconquis nos royaumes l'outre-mer ! » Leurs visages exprimaient l'admiration e respect comme s'ils eussent contemplé l'ombre de ces *nquistadores* dont nous conservons religieusement le sou-nir héroïque. Seul, le chef de la quadrille est à peine

ébranlé. « Mon maître, lui dit la fille de l'Andalousie, ton « poignard a su accomplir tes vengeances : les miennes ne « font que commencer. Laisse vivre le colonel! Celle qui « prétendit me dérober à ton amour se consolerait de sa « mort plus facilement que de son indifférence ; il faut « qu'elle éprouve un supplice égal à celui qu'elle me desti- « nait, quand elle voulut me séparer de toi, et probablement « me faire assassiner. » A ces mots, Bartolomé semble prêt à se rendre; mais, excitée par le fils d'Elvire, la troupe voulait une rançon. « Hé bien! s'écrie-t-il, enfants de juifs ou de « marchands que vous êtes, demandez ce que vous voulez « avoir, puisque vous préférez l'or au sang ! »

« La question fut gravement discutée; Fortunato cita plusieurs fois les catégories d'Aristote. Pendant ce temps, la Gitana m'aborda en chantant : « Seigneur colonel, me « dit-elle, nous sommes d'anciennes connaissances; vous « aviez vu à Salamanque, vous avez vu plus récemment, le « soir du guet-apens de Caravanchel, tout ce que je sais et « tout ce que je puis! Je suis bien fâchée de ne pouvoir pas « vous découvrir le présent et l'avenir. Mon maître m'inter- « dit l'exercice de mon art, quoique j'y tienne comme à la « mémoire de mes pères. Mais je tiens à sa volonté comme à « la vie de mes enfants. Il est un mystère facile à vous dire « sans recourir à la magie. Je le voudrais au prix de mon « sang. Car ma vengeance serait comblée, et tout votre « avenir y est attaché... Un pouvoir invincible, celui d'un « serment, me ferme la bouche. Ce grand secret, trois « personnes avec moi le possèdent : Inès, qui vous hait « comme les femmes savent haïr : elle mourra sans vous le « dévoiler! Puis Ramon, son amant, qui le tient d'elle sur « son âme : sa discrétion est à l'épreuve de l'or et du fer; puis « votre vieux père... Je ne compte pas une personne de plus, « vraie fille de Satan!... Celle-là prendra, s'il le faut, ces « trois vies et commettra tous les crimes pour tenir fermés à « la lumière vos regards... et votre cœur!... » — « Femme, « m'écriai-je, si tu railles, le moment est mal choisi ; si tu

« dis vrai, douze mille réaux, vingt mille pourvu que tu « parles! » — « Oui! et la damnation éternelle au bout!... « Contentez-vous d'apprendre de moi une chose : il est écrit « dans les astres que vous ne pouvez trop détester l'excel- « lentissime comtesse de D***, ni trop aimer l'excellentissime « marquise de C***. Savez-vous qui donna le conseil au com- « mandeur et à son ami le grand enjôleur de majestés, que « Dieu damne, de vous exiler en Amérique pour assurer la « tranquillité de ses amours ? Ce fut doña Matéa, quand vous « veniez de lui sauver la vie! Savez-vous qui, dernière- « ment... — Femme, s'écria Bartolomé, fais-tu encore de « la sorcellerie, à l'exemple des sept disciples du marquis « de Villéna, qui mérita si bien de brûler dans ce monde « et dans l'autre ? Je te le dis pour la dernière fois, il faut « choisir entre l'ange des ténèbres et le père de ta fille ! » La Gitana dessina autour de Bartolomé quelques figures du fandango, et elle courut à ses enfants.

« Je méditais sur tout ce que je venais d'entendre. Le sénat de bandoléros mit fin à ses débats. Ils s'étaient arrêtés à exiger de moi quinze cents piastres. La mission de m'accompagner à Madrid, pour recevoir le prix de ma liberté, échut à Fortunato, et je m'éloignai sous l'escorte de l'assassin de Maria. Tout ce qu'il y avait d'assurance et d'ironie dans le langage de ce détestable aventurier, durant la marche que nous fîmes ensemble, ne saurait se décrire. Celui qui peu auparavant avait levé la hache sur ma tête, invoquait les souvenirs de notre amitié; et, quand j'essayai d'apprendre quels conseils avaient tourné ses coups contre la marquise, il me parla de son innocence avec un accent qui aurait convaincu tout autre que moi; tant d'audace me fit frissonner.

« Presque aux portes de la ville, d'autres brigands nous assaillirent. Il échangea les mots d'ordre avec eux, et nous arrivâmes en paix. Je m'occupai d'acquitter ma rançon. Quand l'honneur ne m'eût pas défendu de violer des engagements auxquels je devais la vie, je n'aurais pu trahir le misérable qui venait de traverser fièrement à mes côtés les

rues de la capitale, sans livrer au poignard mes parents, Maria, tout ce qui m'était cher. Voilà ce qu'avaient fait de l'Espagne trois cents ans de pouvoir absolu : il n'y avait plus d'essor que pour le brigandage, de sûreté que pour le crime, de police que contre l'intelligence humaine.

II.

« Il était trop tard pour chercher à voir Maria. Resté seul, je revenais sans cesse malgré moi sur les paroles de la Gitana. Qu'y avait-il au fond de ce mystère dont elle avait agité les ténèbres autour de moi? Devais-je le sonder? Ne me fallait-il pas bien plutôt fuir de redoutables clartés, ignorer toujours ce que Matéa, ce que mon père voulait que je ne susse jamais? Matéa!... ce que je venais d'apprendre s'accordait trop bien avec les odieuses confidences de Jaymé sur elle. En ce moment, il me sembla entendre le rire cruel qui m'avait poursuivi sur les degrés de son palais cinq années auparavant, le jour où j'avais trouvé à ses côtés, la veille de mon exil pour l'Amérique, quand j'étais dans toute la candeur de mon admiration et de mon dévouement, le prince de la Paix et le commandeur. Ce rire, après un si long intervalle, venait frapper mon oreille et serrer mon cœur comme alors; mais cette fois il me pénétrait de honte et d'épouvante. Il faisait pour moi de tout le passé un triste mensonge : les faits et les paroles des dernières années venaient assaillir ma mémoire pour dépouiller l'expression que mon inexpérience leur avait prêtée. La de D*** était la proie d'indignes amours, dans ces temps d'innocence enthousiaste et de foi naïve où je n'osais pas élever mes vœux jusqu'à elle! Depuis lors, elle avait changé de sentiments... Avait-elle brisé ses chaînes? Dans ses rapports avec moi, elle s'était prise au piége de son inépuisable besoin de domination et de succès, peut-être sans recouvrer l'empire d'elle-même. Ce n'était pas mon dévouement ni ma personne qui l'avaient touchée; c'était le spec-

tacle d'une autre affection dont elle avait promptement mesuré mieux que moi-même la souveraine puissance sur mes sentiments, mes idées, mes actions. C'est à cette pensée de rivalité que s'étaient allumées ses passions jalouses. Où j'avais vu l'amour, je ne voyais plus que la haine et l'envie. Dans ma douleur, je jetai sur le papier, pour la faire arriver à Matéa sans pitié, l'indignation qui remplissait mon âme.

« Le jour venu, je voulus envoyer le message qui contenait l'arrêt de mon cœur. Ma maison était déserte. Sa Majesté le Saint-Sacrement était passé. Un de mes domestiques l'avait suivi. L'autre venait d'être arrêté pour rendre compte de mon absence. Je sus que des arrestations remplissaient et épouvantaient, de tous côtés, la capitale.

« A ma porte vivait, depuis plusieurs générations, une de ces familles qui ont pour demeure la voie publique, pour lit le pavé, pour abri la voûte du ciel. Ces lazaroni castillans, enveloppés de haillons qui servaient le jour de manteau au plus âgé d'entre eux, et la nuit de couverture à tous, n'avaient pour exister que le produit des aumônes et le travail du plus fort de la troupe. C'était un jeune homme grand et robuste qui se nommait Ambrosio; je l'appelai pour qu'il portât ma lettre à la comtesse. Il resta étendu sur l'*acéra*[1] sans me répondre; et quand je m'approchai pour me faire mieux entendre, il souleva à moitié sa tête que soutenait l'épaule de sa mère, et me dit qu'il ne pouvait pas travailler de tout le jour, parce que c'était la fête du seigneur saint Judas Tadée, patron de son grand-père. Je réclamai les bons offices d'un aguador qui m'objecta que ce saint avait aussi présidé à sa naissance. Un mendiant à qui je présentai mon récado s'excusa sur ce qu'au prix de tout l'or du monde il ne voudrait pas commettre un péché mortel. Étonné de ces scrupules chez des gens qui profitent trop

[1] On appelle ainsi une ligne de dalles ou trottoir à ras de terre qui borde les maisons; le milieu de la rue est pavé en cailloux.

souvent des priviléges de l'indigence pour remplir tous les ministères, je voulus rassurer la conscience du mendiant : « Oh! que m'importe! répliqua-t-il. Il n'est pas de « mari si jaloux, de père si méchant, de moine si attentif, « que je ne sache tromper sa surveillance, et je prie en « pareil cas votre seigneurie de compter sur le zèle de son « serviteur, citoyen catalan d'origine, et vieux chrétien « s'il en fut; mais aujourd'hui je ne peux pas me permettre « de travailler, car nos aïeux étaient de Gironne. Ignorez-« vous que nous sommes à la vigile de la fête du grand « saint Narcisse, évêque et martyr, patron de cette cité? « Votre seigneurie voit bien que je ne puis rien faire au-« jourd'hui, ni demain; mais plus tard... » Un homme achetait une tranche de melon à la vieille Elvire; je recourus à lui; il me regarda longtemps, et, affectant la dignité des princes de théâtre, il entr'ouvrit lentement son manteau déchiré pour me laisser apercevoir une sale livrée; ce geste fut accompagné de la déclaration que lors même qu'il n'aurait pas la faveur d'être le trois cent quatre-vingt-quatrième domestique de l'excellentissime comte de***, il ne pourrait pas me satisfaire par respect pour la fête du curé de sa paroisse. Je maudissais tous ces hommages au saint du jour, sans réfléchir que celui du lendemain et celui de la veille m'auraient été aussi contraires.

III.

« Dans mon impatience, je courus au palais de D***. Je vis Matéa. Je parlai. Mes premiers mots lui apprirent la révolte qui était en moi. Elle était immobile. « Quoi! s'é-« cria-t-elle; Alonso, que voulez-vous dire? » Je me fis violence pour achever. Je dis Jaymé, mon exil, ses perfidies. Alors, elle tombe à genoux; des mots entrecoupés sortaient seuls de sa bouche, parmi des cris de douleur. Tout à coup, elle se relève. Son œil ardent semble chercher au fond de mon âme si j'ai tout dit, si la mesure est comblée, si je

sais tous ses crimes; puis un cri de douleur et d'épouvante s'échappe de sa poitrine : « Ah! dit-elle, vous voilà bien, « vous autres hommes! quand on est jeune, belle, entourée « d'hommages, on vous voit tous à genoux. Vous prodiguez « les idolâtries, les promesses, les serments; vous les scel- « lez, s'il le faut, au pied des autels, devant Dieu et ses « saints. Sur la foi de ces engagements sacrés, une infor- « tunée donne à un homme, à un caballero, elle le croit du « moins, tout ce qu'elle a reçu de Dieu : son cœur, son « âme, sa vie, et le lendemain cet homme se joue d'une « existence qui s'est immolée à lui tout entière! Il la dé- « laisse, il l'insulte de rivalités parjures, il l'abandonne à la « solitude, au désœuvrement, au péché, à la perdition éter- « nelle. Il l'abandonne, par quels motifs? pour quels intérêts « et quelles séductions? Pour le jeu, le vin, les autres fem- « mes!... Quelles femmes encore? Souvent les plus indignes « de toutes : une danseuse de fandango, peut-être une Gi- « tana! Il brise ainsi sans souci, il foule aux pieds sans re- « mords les derniers refuges où se serait appuyée une pauvre « âme désolée : la gloire de ses ancêtres, la dignité de son « rang, l'honneur de son nom. Et ensuite on s'étonnera si « la malheureuse créature, à ce point outragée, prend au « mot le mépris que vous faites d'elle, si elle ne croit plus à « rien, si elle ne respecte ni son honneur ni le vôtre que vous « traitez de la sorte, si elle s'abandonne enfin, comme vous « l'avez abandonnée! Hélas! ce sera par désespoir, par ven- « geance; quelquefois aussi, car cela m'est arrivé, par indiffé- « rence de tout et de soi-même! Pourquoi en ce temps-là me « serais-je défendue, et pour qui? Qu'aurais-je prétendu gar- « der en moi, la rivale impuissante de la Gitana, des dons « que dédaignait celui qui les avait achetés au prix de tous « les sacrifices pour n'en tenir aucun compte au bout de quel- « ques jours?... C'était mon droit et ma vengeance de n'en « tenir nul compte à mon tour. J'ai accepté sans amour, sans « illusion, avec un indicible mépris de la vie et du monde « tels que je les voyais, l'appui qui s'offrait à mon déses-

« poir et à ma solitude. En apprenant à juger Jaymé, je ne lui « ai point retiré ma foi, quoique dans la foule qui s'est pressée « autour de moi, j'aie distingué deux hommes. J'ai estimé « dans sir Georges un caractère indépendant, que notre vie « de cour ne connaît pas, et j'ai été impitoyable pour lui ! Il « me rendait le respect de moi que l'on m'avait ôté : je me re- « levais en lui résistant. Toi, je t'ai aimé, je t'aimai du jour « où je te vis. A ton premier regard si tendre et si superbe, « à tes premières paroles si timides et si nobles, si hautes, « si brillantes, je reconnus l'image que j'avais cent fois « rêvée, le compagnon, le guide, le héros que les *roman-* « *ceros* m'avaient promis, et que la vie ne me donnait pas. « Je sentis qu'à tes côtés, mes jours auraient coulé pleins « et honorés. Je me dis que j'eusse été digne de toi. Je recon- « nus avec désespoir que je ne l'étais plus!... Cachant sous « des dehors étourdis le trait qui était arrivé au plus pro- « fond de mon cœur, je ne m'appliquai qu'à te le laisser « ignorer. Tu l'ignorerais encore, tu m'aurais trouvée d'ai- « rain pour toi, si je n'avais été entraînée, en dépit de « moi-même, par le besoin de vaincre à tout prix la rivale « heureuse que j'avais aperçue, longtemps avant toi, au « fond de ton âme. Elle a vaincu ! La bohémienne et la « grande dame auront été tour à tour plus fortes que « moi ! Cette découverte a mis dans mon sein une sorte « de rage. Oui ! je l'aurais poignardée, et le genre humain « avec elle, pour qu'elle ne fût jamais à toi,... jamais ! »

« Plusieurs fois j'avais voulu l'interrompre ; j'éclatai enfin : « Taisez-vous ! m'écriai-je, pas un mot de plus ! vous « blasphémez ! »

« Elle avait l'air égaré : mon cri d'horreur sembla l'avertir et la rappeler à elle-même. Elle me regarda d'un œil qui semblait vouloir lire jusqu'au fond de mon être. Tout à coup deux rivières de larmes roulèrent de ses yeux sur son visage et sur sa poitrine. Elle vint alors s'asseoir à mes côtés, et laissant tomber sa tête sur mon épaule : « Non, non, reprit-elle « avec un accent désespéré, je ne blasphème pas, mais je

« suis bien malheureuse! Je crois voir partout des monstres!
« Je souffre des tourments qui vengent et au delà ceux dont
« je me suis plu trop longtemps à me voir aimée. La pensée
« que ton cœur soit à une autre, que ta vie pût lui appartenir;
« cette pensée impossible, tu as raison..., fait mon dés-
« espoir, me met hors de moi, me rend capable de toutes
« les vengeances. Je t'en avertis, maintenant que je suis
« calme : il n'y a pas de vie si sacrée.... »

« A ce moment, Fernanda et doña Inès entrèrent éperdues. Sur leurs pas, accourait, avec la casaque rouge et noire, un alguazil annoncé au nom du roi. Il avait laissé son manteau ainsi que le chapeau à plumes sur les degrés; un greffier de chambre était avec lui.

« Ces messagers redoutables déclarent à la comtesse que, sur l'autorisation du conseil de Castille, elle devait livrer sa maison aux perquisitions de la justice, et suivre à l'instant même les agents de la force publique. L'infortunée, calmée à l'instant et pâlissant, leva les yeux sur moi, me serra la main, et dit : « La volonté de Dieu soit faite! La
« mort que Godoy me réserve peut-être me paraîtra moins
« horrible, après avoir perdu la dernière illusion de votre
« amour; mais comment avez-vous eu le courage de m'an-
« noncer ainsi l'arrêt que votre cœur a porté? » Et elle fondait en pleurs, me demandant grâce pour ses emportements d'un accent désolé. L'alguazil était impatient de saisir sa proie. « Que Votre Excellence veuille bien se hâter, dit-il;
« car nous avons ordre d'être incorruptibles, et, pour tout
« l'or de nos royaumes d'outre-mer, nous ne lui ferions pas
« grâce d'un quart d'heure. » En effet, les prières et les présents les trouvèrent inexorables. Cette rigidité inaccoutumée parut à la comtesse un aussi mauvais présage que sa captivité même. Au moment où on l'entraînait, elle aperçut Fernanda qui gardait le silence et pleurait. « Du moins, dit-
« elle au greffier du conseil royal, je puis emmener ma fille
« dans le monastère où vous allez me conduire? » — Il répondit avec embarras qu'un monastère n'était pas la de-

meure assignée pour Son Excellence. « Quoi! reprit-elle en « pâlissant; une femme de ma classe! il se pourrait que je « fusse enfermée ailleurs que dans un cloître! Parlez : allez-« vous sur-le-champ me mettre en chapelle pour mourir! « — Nous avons ordre de conduire Votre Excellence à la « prison de la Couronne. » Matéa tomba sur le plancher, et l'*estéro*[1] put seul amortir la violence du coup. Elle ne revint à soi que pour promener des regards égarés, en criant: « Que deviendra ma pauvre enfant, seule entre mes laquais « et mes femmes, sans parents, sans protecteur? Oh! Alonso, « je la confie à tes parents; mais pourquoi nous as-tu « sauvées? »

« La triste Fernanda demandait à grands cris qu'on lui laissât sa mère; elle venait à moi, baisait ma main, et me disait : « Seigneur colonel, ne nous abandonnez pas! sauvez-« nous encore une fois! » Doña Inès, pendant ce temps, s'abandonnait à tous les mouvements de l'orgueil outragé. — « On doit savoir, répétait-elle, qu'on peut tout me con-« fier sans péril. Son Excellence a fait une assez longue « expérience de ma discrétion et de ma sagesse! La jeune « comtesse serait-elle déshonorée sous ma garde? Il n'y a « point, Dieu merci, de sang roturier dans mes veines; mais « quand des filles de marchands épousent des grands d'Es-« pagne, il est tout simple qu'une personne comme moi se « voie méconnue. La noblesse et la religion sont foulées « aux pieds. Patience! la cloche de Vélilla, qui sonne toute « seule quand de grands désastres nous menacent, se fera « bientôt entendre, et il ne sera plus temps! »

« Enfin, Matéa monta, en frémissant, dans sa voiture. Je pris place à côté d'elle pour relever, s'il se pouvait, son courage. Fernanda, Doña Inès, une autre camarera, le chapelain, l'alguazil suivirent. En quelques instants, la vaste et splendide demeure bâtie au milieu de la capitale pour les

[1] Tapis de paille ou de jonc dont tous les appartements sont garnis dans l'automne.

prisonniers de tous les états, s'ouvrit devant elle. L'*alcayde*[1] la reçut avec respect, assisté de l'aumônier, vieux débris de *la société de Jésus*, qui possédait autrefois le privilége de desservir la prison; il semblait, avec son air sombre et grave, protester contre la dissolution de son ordre par les Aranda, les Choiseul et les Pombal. Tous deux la firent transporter, sans mouvement et presque sans vie, dans le quartier des femmes. Je fus obligé de la laisser aux soins des filles du concierge : aucune de ses camareras n'obtint la permission de s'enfermer avec leur maîtresse mourante.

« En traversant la Puerta del Sol, pour conduire la jeune comtesse toute en pleurs chez ma mère, je fus frappé de l'attitude de la foule, plus nombreuse et aussi immobile que jamais; elle se taisait, suivant sa coutume. Mais la surprise et la douleur se lisaient sur tous les visages.

IV.

« Nous nous occupions encore à sécher les pleurs de la pauvre enfant et à expédier un courrier à don Domingo, pour lui apprendre les malheurs de sa fille, lorsque j'entendis la voix de don Carlos m'appelant au travers du guichet. J'ouvris. Je fus étonné de son retour dans Madrid, de sa présence dans un lieu où il n'avait jamais paru. Lui-même, à peine entré avec sa brusque assurance, s'arrêta tout à coup devant mes parents : il semblait perdre contenance en présence de doña Leonor. Il s'assit et me dit vivement : « Je te poursuis de maison en maison, afin de te « donner à la fois le baiser de l'arrivée et celui du départ. « — Comment donc? où allez-vous, où vas-tu, mon ami, « à peine revenu de tes îles Baléares ? » — « Dans l'autre « monde, supposé qu'il y en ait un. » — « Quelle est cette « folie ? » — « Le crédit de mon père, reprit-il en rougis- « sant, m'a enlevé à mon exil. J'arrive. Mais Godoy juge « à ma taille que mon lot est d'être en cage. La comtesse,

[1] Gouverneur.

« sous ses verrous, m'a fait prévenir qu'il était venu de l'Es-
« curial des nouvelles menaçantes, et Fortunato m'assure
« que tous les limiers de la justice me tendent déjà leurs
« filets. Fortunato! car nos maîtres avaient besoin d'un
« honnête homme de plus à leur service, et, comme leur
« main est heureuse, ils sont tombés sur le fils d'Elvire; ce
« misérable m'a parlé d'arrestations sans nombre. J'ignore
« ce qui se passe; mais sois sûr qu'un grand coup va être
« frappé à l'Escurial! » — « Tu penserais qu'il s'agit de quel-
« que chose de sérieux! » — « Oui, car il ne s'agit pas de
« ma tête. Ou je me trompe fort, ou on en veut à celle de
« don Fernand. »

« Je frémis. Un sourire avait brillé parmi les pleurs de Fernanda, à l'aspect du parent dont elle était habituée à aimer les caresses et les saillies. Il la prit dans ses bras avec émotion. » — « J'ai tort, dit-il, pobrecita [1],
« j'ai tort de regarder tant ces beaux yeux, encore si purs et
« déjà si tendres. Quelle jolie fleur qu'un enfant de cet âge!
« Il s'exhale de cet angélique visage un parfum... Eh! vrai-
« ment, me voilà romanesque, je pense. Démonio! c'est le
« devenir un peu tard, la veille de mon *de profundis*... —
« Si tu as des craintes pour toi, interrompis-je, pensons à
« te trouver un asile. — Sans doute! et je te propose de venir
« te promener avec moi au Buen-Retiro. — Y songes-tu,
« mon ami? parcourir la ville quand la nuit commence à
« peine, traverser le Prado à l'heure où la foule le couvre
« encore, affronter l'autorité suprême dans les jardins d'une
« maison royale! Ce serait insensé! — C'est pour cela
« qu'il n'est pas de parti plus sûr. Viens, ou je vais seul. »

« Je suivis don Carlos qui enfonça son chapeau militaire, couvrit sa joue des longs replis de son manteau, et se dirigea sur la Puerta del Sol avec sa confiance accoutumée. La foule, toujours aussi pressée, m'inquiéta pour mon imprudent ami. Les boutiques et les lanternes latérales je-

[1] *Pobrecita*, pauvre petite, terme de tendresse.

taient assez de clarté pour que nous pussions être aisément remarqués. A peine dans la rue, nous rencontrâmes une des processions qui, sous le nom de *Rosarios*, sillonnent et sanctifient Madrid à toute heure. Il fallut découvrir nos têtes, et, parmi les hommes qu'entraînait la bannière de la Vierge, se trouvait Ramon portant les lanternes bénites. Il m'aperçut, me salua par mon nom, et comprit dans cette malencontreuse politesse don Carlos qui s'inclinait jusqu'à terre. L'attention de quelques groupes s'arrêta sur lui ; car le bruit de son arrestation avait déjà couru. Mais l'expression de tous les visages disait assez que les affidés du favori n'étaient pas ceux avec qui sympathisait la douleur publique.

« Don Carlos, promptement initié aux espérances et aux alarmes des amis du prince des Asturies, m'apprit en chemin quels événements, pendant mes deux jours d'absence, avaient surpris et épouvanté les esprits. Je savais de reste que don Fernand s'était décidé enfin à écrire à Bonaparte, pour lui demander à la fois sa protection et son alliance. J'ignorais qu'une main inconnue eût livré une copie de la lettre à don Manuel. Cela se passait au moment où se concluait à Fontainebleau ce traité perfide qui précipitait l'Espagne sur le Portugal et les armées françaises sur la Péninsule, sous le prétexte d'assurer le blocus continental et le conquérir à Godoy la souveraineté des Algarves. Le vainqueur du continent poursuivait ce qu'il appelait ses grands desseins. Il voulait renverser du trône les deux dynasties du Midi et transporter dans sa maison la couronne de Philippe V, sans faire l'honneur à la nation espagnole de la subjuguer au prix d'une bataille. Les divisions de la famille royale, les complots de la reine et de son amant, la complicité involontaire d'un roi chevaleresque et aveugle, les alarmes et les imprudences d'un fils entouré de périls semblaient devoir suffire à lui livrer sa proie. Il avait encouragé, pressé par son ambassadeur, assurait-on, la démarche irrégulière du jeune et malheureux don Fernand, pour armer

ensuite le courroux du roi et du père. Ce qui est certain, c'est que munis de la lettre même du prince, et, forts du traité de Fontainebleau, la reine et don Manuel ne craignirent plus de faire enfin le vide par un grand attentat sur la première marche du trône. Alors que j'avais trouvé tout silencieux et morne à San-Lorenzo, le roi, notre seigneur, arrêtait en personne le prince des Asturies qu'il accusa de complots parricides. Il se fit remettre son épée. Dans son emportement docile, il alla jusqu'à frapper de sa main son royal héritier. La reine remplissait le palais de ses cris de vengeance. Elle ne parlait que du sang qu'elle voulait répandre, sans songer que c'était celui du premier de ses fils. Don Carlos, d'après tout ce qu'il avait su, ne doutait pas qu'en effet les murs de l'Escurial ne fussent destinés à être une seconde fois rougis par un meurtre des temps barbares. Mais du moins, quand Philippe II frappait l'infortuné don Carlos, les peuples virent la royauté terrible, et point avilie. Ils purent s'intéresser aux personnes royales jusque dans leurs plus extrêmes égarements. Le pouvoir suprême inspira la stupeur qui naît des grandes catastrophes, non cette indignation qui se compose de beaucoup de haine et d'encore plus de mépris.

« Ici, à toutes les déchéances se joignaient toutes les épouvantes. C'était un monarque odieusement trahi, une reine odieusement fascinée, dès longtemps blanchie dans l'oubli de tous ses devoirs de femme, de mère, de souveraine, qui travaillaient à dépouiller leur propre race par un crime affreux, dans l'intérêt d'un serviteur indigne qui marchait vers des catastrophes inévitables sous le poids de la haine universelle. Bonaparte, conspirateur plus habile, comme il appartenait à un fils de l'Italie, avait raison de penser que, si la couronne des Espagnes pouvait jamais être saisie par surprise et sans coup férir, ce serait à la faveur de tels attentats, et dans la confusion du soulèvement public.

« Les véritables desseins du gouvernement et de la cour ne se manifestaient que trop dans le choix du tribunal assi-

gné à l'auguste victime. Le conseil de Castille était chargé de l'information. Une commission de onze membres, choisis par don Manuel, allait se rendre immédiatement à San-Lorenzo, et là, dans le silence d'un désert, parmi les ombres d'un cloître, sous l'œil du monarque irrité, elle prononcerait sur la vie du royal accusé. Cette procédure avait un air de famille avec celle du donjon de Vincennes. On semblait vouloir flatter le maître de la France en donnant une seconde représentation du drame funeste. Don Carlos pleurait de douleur de compter son père au nombre des juges.

V.

« Le Prado était désert. Nous arrivâmes aux vastes jardins du Retiro. Ce lieu, tout rempli du génie de Philippe IV, ce palais où la royauté espagnole devança les grandeurs de Louis XIV, en se montrant entourée d'un cortége de grands hommes égal à celui dont la France est à bon droit si fière, fait toujours sur moi une impression profonde. Je crois voir les ombres illustres de Lope de Vega, de Calderon, de Solis, revivre autour de moi. Les fontaines sans nombre de cette fastueuse retraite, la royale statue, les ermitages et les kiosques, sanctuaires de la religion et du plaisir, qui s'élèvent au milieu des bosquets, les spacieux étangs que l'art a creusés sur ces collines escarpées, avec les embarcadères élégants dont ils sont bordés; toutes ces merveilles, pour lesquelles l'or des Amériques a été prodigué, parlent puissamment à mon âme. La lune prêtait à la scène une majesté de plus.

« Du haut du parc, sur le plateau, nous avions devant nous le Prado, les Délices, les bords lointains du Manzanarès, Madrid tout entier, dont les clochers et les dômes se détachaient au-dessus des ombres en aiguilles ou en masses d'argent. Jamais la capitale n'a autant de magnificence qu'à cette heure, avec ses pompes du ciel déployées au-dessus de ses palais, avec cette brise des nuits méridionales

qui, reproduisant au dernier jour d'octobre l'agréable fraîcheur du printemps, ouvre l'âme aux sensations les plus douces, et la dispose aux plus nobles jouissances. Alors les aspects de la plaine aride s'effacent dans l'obscurité ou ressortent en nappes brillantes. Les longues chaînes de Guadarrama et de Buytago, comme d'indestructibles remparts, élèvent autour du spectateur leurs fronts qu'un bandeau de neige éclatante couronne. Le bruit des fontaines, le rugissement du lion ou de la panthère qui s'indignent, non loin de là, de leur captivité [1], mêlent aux effets de cette ravissante nature je ne sais quelle vague émotion, quelle image redoutable des déserts africains : il n'est pas jusqu'à la statue de Philippe IV, qui n'ajoute à la magie de la scène, tant, le piédestal disparaissant dans les ténèbres, le bronze s'anime par la pensée, et semble un cavalier mystérieux élancé au milieu des airs.

« Je retrouvais dans cette scène un souvenir du bassin d'Anahuac et des grandeurs de Mexico. Sur ma tête s'étendait encore ce ciel sans nuages, aux couleurs vives et pures, dont la splendeur est inconnue dans les climats du Nord. Le flambeau des nuits était là toujours versant ces flots de lumière par qui la nuit n'est qu'un poétique reflet de la magnificence du jour. Combien d'ailleurs tout était changé en moi et autour de moi ! Matéa et ma sœur, ces noms qui avaient tant occupé mes veilles dans le cours des nuits américaines, quelle place différente tenaient-ils maintenant dans mon cœur ? L'un n'y laissait plus que des souvenirs cruels et d'amers regrets ! L'autre m'était mille fois plus cher. Mais il se liait en moi à un trouble inexprimable, et, tandis que tout était incertitude et douleur au fond de mon âme, qu'allait-il advenir de notre Espagne ? Là aussi tout est obscur et redoutable. Que devient mon orgueil pour mon pays, et par là même que deviennent mes longues perspec-

[1] La ménagerie royale, composée d'une vingtaine de têtes, occupe un pavillon du Buen-Retiro.

tives d'ambition et de gloire? Hélas! qu'est devenue la profonde paix que j'avais cru trouver, pour tout le cours de ma vie, dans la tendresse de Maria!... Que deviendra même ma sécurité? J'avais appris à San-Lorenzo, par le message mystérieux de Ramon, qu'elle avait des secrets pour moi!

« Mon compagnon don Carlos, après avoir agité mille projets plus ou moins déraisonnables pour assurer sa retraite, tomba comme moi dans une silencieuse rêverie. Les grandes scènes de la nature avaient de l'empire sur sa mobile imagination. « J'en suis bien fâché, me dit-il, si je « dois finir déjà ma carrière; mais le regard céleste de ma « cousine Fernandina, l'orgue et le clair de lune me font « quelquefois croire en Dieu. »

« Nous nous trouvâmes de retour aux portes du Retiro, sans avoir rien résolu sur le choix d'un asile. Le royal jardin était déjà fermé : j'appelai le concierge à grands cris, et il ne me répondit pas. — « Voilà, me dit don Carlos, « une plaisante aventure. Escalade les murailles; te vît-on, « tu n'auras rien à craindre; moi, je vais bivouaquer, en- « veloppé dans mon manteau, sous le feuillage mesquin de « ces trembles ou de ces chênes verts; à leur air languis- « sant et pâle, on dirait qu'ils restent aussi malgré eux sur « cette terre ingrate.» Je voulus le déterminer à sortir avec moi. « Non, me répondit-il, je suis ravi de penser que le roi, « notre seigneur, que Dieu garde! m'aura donné cette nuit « un asile. Puisse cette bonne action le réconcilier avec « la postérité! » Il s'éloigna, et le bruit de ses pas se perdit bientôt dans le murmure de la cascade voisine.

« Cependant, le concierge avait entendu ma voix, allumé un flambeau, pris son rosaire, élevé à Dieu son âme endormie, et paru à la fenêtre. J'eus avec lui un long colloque. Il me fallut renoncer à obtenir comme un droit ce que la dignité du personnage ne voulait accorder qu'à titre de faveur, et recourant aux formules de la politesse, de la prière même, les seules par lesquelles nos rangs inférieurs se laissent fléchir, je le décidai enfin, par le nom de la sainte mère

de Dieu, à descendre pour ouvrir les portes. Force me fut de sortir seul. J'aurais trop évidemment compromis mon aventureux compagnon, si je m'étais éloigné à sa poursuite. Tandis que je méditais sur cette folie, je vis, au pied de l'esplanade du Retiro, un bataillon en armes assiéger le palais où le duc d'Infantado vivait parmi les chefs-d'œuvre des arts. Ce seigneur avait eu le temps de fuir; des généraux, des prélats, des femmes, furent moins heureux. La maison entière de don Fernand, depuis le chanoine Escoïquiz jusqu'à ses derniers laquais, était désignée à ces rigueurs; on persécuta l'infortunée princesse des Asturies jusque dans son tombeau; tout ce qu'elle avait laissé de serviteurs fidèles reçut des fers. Je tremblai pour Maria. Le gouvernement, afin de justifier ces arrestations extraordinaires, répandait le bruit de dangers et de complots effroyables. Don Fernand avait voulu assassiner son père! Mille récits étaient semés de ses projets parricides. Mais, au milieu de tous les soupçons contraires, l'Espagne pressentait trop bien quelle trame était préparée pour déplacer l'autorité que la nature et la loi destinaient à don Fernand.

« La marquise n'était pas à l'hôtel de C***. J'allai chez mes parents. Ils pouvaient savoir la captivité de don Fernand et je comprenais leur affliction. Trois femmes étaient assises autour du brasero. J'aperçus d'abord doña Inès et ma mère. La troisième soutenait sur son épaule Fernandina qui s'y était endormie de fatigue, et dont elle tenait les petites mains pressées dans les siennes avec tendresse. C'était Maria, Maria pâle, émue, pensive, superbe par l'expression de douleur et de bonté qui était en elle. Que d'afflictions communes nous avions connues tous deux depuis quarante-huit heures, sans avoir pu les échanger ensemble! A la vue de la fille de Matéa, reposant avec confiance sur son sein, de grosses larmes remplirent mes yeux. En même temps, un trouble indéfinissable m'empêcha de me précipiter près d'elle. Cette impression n'échappa point à ma mère. Je crus que mon père l'avait aussi remarquée. « Don Rodrigue de Ribar, dit-il, tout Cid Cam-

« péador qu'il fût, après avoir combattu comme un lion « et vaincu cinq rois sarrasins, perdait tout son courage et « se troublait, comme un simple jouvenceau, devant la belle « doña Ximena Gomez, la dame de ses pensées. Il est bien « permis à notre cher colonel qui n'a pas encore gagné au- « tant de batailles... » Je me demandais quel nom allait sortir de sa bouche? Doña Léonor essaya de l'arrêter, prêt à trahir sans ménagement, devant doña Fernanda et doña Inès, le secret des chimères dont il se berçait. « Bon! dit-il, « depuis ce matin, la belle enfant n'a plus rien à apprendre « des projets de sa mère et des nôtres. Comme dit le pro- « verbe andaloux : *Bien sait la rose où elle pose!* »

« Je sortis. J'avais besoin d'être seul avec mes chagrins et mon émotion. Si j'avais pu ignorer encore la place que tenait Maria dans ma vie, je l'aurais appris à ce moment. Si j'avais pu ignorer à quel point la patrie, la gloire, la liberté sensée m'étaient chères, je l'aurais senti parmi ces saturnales du pouvoir absolu tournant ses armes contre son propre sein, et prenant pour victime celui qui devait en recueillir l'héritage. En présence d'une armée étrangère qui sillonnait nos provinces, de l'héritier du trône et des plus grands noms de la monarchie jetés dans les fers, d'un royaume épuisé par la misère et le désespoir, il me fallait, spectateur inutile des calamités publiques, essayer de dormir sur mon épée oisive! Ah! malheur, trois fois malheur à qui naît avec une âme indépendante dans ces temps déplorables où la corruption et l'apostasie peuvent seules aller tête levée, où il n'y a d'arène que pour les dévouements serviles, où les bons citoyens sont réduits à deux choses : voir et gémir!

VI.

« Tandis que je cherchais en vain le repos sur ma couche brûlante, don Carlos le trouvait sans effort sous la voûte du ciel. Mon insouciant ami s'était enfoncé dans le bois et avait planté sa tente derrière une touffe d'arbrisseaux à l'ombre

de la longue avenue qui borde l'étang. Il déploya son manteau sur la terre, alluma son cigare, et oublia ses chagrins comme ses périls.

« Un autre bruit que celui des fontaines ne tarda point à troubler le silence de ces vastes solitudes; le murmure d'une basquine et de ses franges rapidement agitées frappa don Carlos. Se lever, voir deux femmes qui marchaient à grands pas, les suivre, remercier le sort des distractions dont il se crut assuré, fut l'affaire d'un moment. Les deux inconnues se perdirent bientôt dans les demi-lunes dessinées sur la lisière du bois, et s'assirent en silence sur des bancs circulaires qui garnissent ces asiles mystérieux. Le colonel s'était glissé à travers les bosquets, en suivant leurs traces; il parvenait à s'approcher sans bruit, lorsqu'il s'arrêta court au bruit de deux hommes qui marchaient dans l'allée voisine et s'assirent sur le parapet du bassin à dix pas de lui. « Ce lieu me plaît, dit Fortunato, pour y rencontrer un « grand personnage tel que vous. C'est la même place où « l'excellentissime comte de Beauharnais et l'illustrissime « chanoine Escoïquiz avaient leurs rendez-vous quand ils « ont concerté cette belle alliance du prince des Asturies « avec l'empereur Napoléon. J'y viens pour de moins graves « aventures. Mais vous, cher commandeur, que faites-vous « ici à cette heure solitaire? Est-ce la galanterie ou la po- « litique qui vous y amènent? » — « Non, ami, c'est tout « simplement la triste condition de la moitié des âmes es- « pagnoles sous notre soleil qui dévore, dans ce vide sans « fond qui dévore encore davantage. C'est le *desengaño*, « le désenchantement universel, le dégoût de toute chose « et surtout de moi-même. Je délibérais de finir par le « mode de suicide particulier à notre nation : par le cloître! » — « Vous, commandeur, quand vous êtes au comble des « honneurs et des succès, quand vous voyez chaque jour face « à face la majesté royale, et de bien près, assure-t-on; quand « vous avez enfin tous les genres de bonheur et de gloire : « d'illustres amours, le pouvoir, un crédit sans bornes qui

« va s'accroître par la fortune que vous avez eue de rapporter « à Son Altesse le grand amiral, et à Sa Majesté la reine, le « billet fatal qui leur livre l'héritier du trône. » — « Oh! « qu'importe! Tu sais bien que tout m'est à charge, que tout « m'est odieux. Je ne suis sensible qu'à deux choses, les « injustices du sort que rien ne conjure, et cette marquise « de l'enfer, qui me brûle, qui me ronge, dont je ne puis « pas me passer. Je donnerais pour elle ou pour le repos, « s'il est quelque part dans ce monde, tous les trésors de « l'Amérique. »

« — Patience! Ne voyez-vous pas qu'un beau et bon pro- « cès d'État va rassembler sous votre main tout ce que vous « avez sujet de haïr et tout ce que vous aimez! Vous avez à « vous plaindre des préférences du sort? l'occasion sera « belle d'en avoir raison, en laissant la justice se charger d'y « couper court. La marquise vous brave? elle pliera, ou elle « pourra être punie de ses dédains, comme don Alonso de « ses folles prétentions, de son orgueil intraitable; l'obscur « Ramon, de sa résistance et de ses dénonciations; la « de D***, elle-même, s'il vous convient, de ses artifices et « de ses parjures. Il est beau de la voir prise par ses piéges, « que notre *quadrille* sait tous, grâce à doña Inès. Digne « nièce de notre grand chef Bartolomé, la farouche Navar- « raise dit tout à la Gitana pour assouvir dans l'ombre et « le silence toutes ses haines et toutes ses vengeances. » — « Lui a-t-elle dit une dernière trahison de sa maîtresse, in- « fidèle au seul de ses serments auquel je misse du prix! « Ma police vient de m'apprendre qu'elle a promis au colo- « nel, pour le mieux enchaîner, la main de ma cousine « Fernanda, et par conséquent les plus anciens chapeaux « de la monarchie. J'ai su que ce soir même le vieux fou « de don Luis donnait tout haut le nom de sa fille à la petite « comtesse. Penser que cet arrogant aventurier prendrait le « pas sur la grandesse presque tout entière! » — « On peut « y mettre ordre : puisque vous tenez la mère, il serait « facile de prendre des précautions à l'égard de l'enfant.

« On sait cela dans votre famille, et, comme nous disions « à Salamanque : *Bis repetita placent*. Commandeur, quand « vous voudrez ! cela me sourit ! J'aime les aventures comme « vous aimez les majorats et les grandesses. C'est par là que « j'échappe au *desengaño*. Voici donc mon oracle très-sûr : « de manière ou d'autre, vous serez comte de D***, et vous « savez que Fortunato ne promet jamais en vain ! » — « Té- « moin Caravanchel ! » — Halte-là, commandeur ! C'est votre « faute et non la mienne. Il vous fallait un enlèvement « anodin et chevaleresque, plein de précautions et de res- « pects, comme s'il se fût agi de la Notre-Dame del Pilar ! « Je vous réponds que si vos instructions avaient été aussi « accommodantes que celles de la comtesse, le colonel au- « rait eu beau arriver somme un saint Georges à travers les « airs ; nous l'aurions eue morte ou vive. » — « Morte, mon « ami ? Je ne lui aurais pas survécu ! » — « Voilà un beau « feu à mettre dans les romans. Moi, je ne compromets pas « mes desseins par de puériles faiblesses. Par la vie de Jésus, « on ne me verra pas livrer à une femme le secret de l'État « dans l'espoir de la flatter et de la séduire ! » — « Qui t'a « dit... ? » — « J'ai une police apparemment, puisque j'en « suis... Toujours doña Inès ! La comtesse a su par ses cor- « respondants de l'Escurial que c'était la marquise qui avait « précipitamment fait informer don Fernand de la décou- « verte de sa lettre fatale. Et cette découverte, comment la « marquise l'avait-elle connue, au moment où vous arriviez de « Paris ? Vous pourriez le dire, commandeur, si votre cheva- « lerie béatifique vous permettait de dire aussi de quel prix la « belle des belles a dû vous payer ! Ainsi, ce procès dont vous « vous promettez tous tant de fruits, nos seigneurs de la cour, « vrais ennemis de notre sainte religion et de notre prince « bien-aimé, il roulera tout entier sur *ton* indiscrétion, Jaymé, « sur *ta* folle servitude, pour *te* parler comme nous fai- « sions à Salamanque. Qu'il te serve au moins à te délivrer « en une fois de tout ce que tu hais et de tout ce qui t'offense ! « S'il déplace, comme on l'annonce, le plus grand des héri-

« tages, qu'il en déplace un autre qui te touche de plus près.
« Mets-toi ainsi à l'abri des vicissitudes qui peuvent se faire
« sentir à toi quelque jour d'une façon terrible, et, quant à
« moi, sache que je ferai pour ta cause, que je ferai contre tes
« ennemis, dans le procès et partout, tout ce que tu me com-
« manderas. Je suis loyal et fidèle jusqu'à la mort. Mais je
« ne ferai rien contre le prince, contre la monarchie, contre
« les biens de la sainte Église, contre la foi de notre Seigneur,
« contre ma conscience. Tu sais qu'il y a longtemps que je
« regarde ton ami don Manuel, ses alliés les philosophes, les
« jansénistes, les païens, les révolutionnaires, les Français et
« leurs partisans, tous ces enfants de l'antechrist, comme les
« ennemis de Dieu et de l'Espagne. »

« Don Carlos, en écoutant cet entretien, avait été plusieurs fois sur le point d'éclater, d'épuiser dans le cœur du brigand la source des fureurs de son frère. Ses mouvements, le bruit de son sabre dans les massifs frappèrent Frey don Jaymé. Il porta la main à son front, dit adieu à Fortunato et s'éloigna en ajoutant... « Je te laisse à ton rendez-vous « et à tes plaisirs. Je retourne à mon enfer ! »

« Presque aussitôt les deux femmes, qui étaient restées dans l'ombre jusqu'alors, parurent. Le licencié s'approcha d'elles et tous trois prirent place sur un des bancs circulaires qui garnissent ces asiles mystérieux. Fortunato y déposa son chapeau et ses armes. L'une de ses compagnes, vieille et mal vêtue, dégagea d'une mantille de soie qui datait du temps de ses prospérités, une tête blanchie : c'était Elvire. L'autre laissa voir des traits fatigués, mais beaux et jeunes : c'était Margarita. Tous trois se taisaient. La reine détrônée rompit le silence : « Eh bien ! Margarita, dit-elle « d'une voix qui voulait être encore tragique, la souveraine « des anges en soit louée ! tu te prêteras à avoir des titres, « des honneurs, des pages, des laquais, de l'argent, une « voiture à panneaux peints et dorés comme une reine ; « tu auras *un État*. Ton époux... — Entendons-nous : si je « consens à vous voir demander pour moi ce rang et ce titre,

« qui vous séduisent si fort, moi très-peu, c'est, je vous en « préviens, à la condition de ne jamais reprendre ma chaîne, « Dieu le père seul pourrait vous dire ce qu'elle a été! »

— « Mille morts! s'écria Fortunato, je renierai Notre-« Seigneur Jésus-Christ avant de permettre qu'une misé-« rable femme...

« Elvire se jeta entre les deux ; « Mes enfants, s'écria-t-« elle, je vais prononcer comme un autre Salomon. Vous « avez tort tous deux, toi, ma fille, de ne pas respecter le « sacrement qui te commande l'obéissance; toi, homme, « d'oublier notre proverbe : *Mule et femme caresseras, l'une « et l'autre t'obéira !* » — « Vieille, reprit Fortunato, je sais « un autre proverbe qui n'a jamais trompé ; *Femme et chan-« delle, coupe la tête à toutes deux si bonnes tu les veux!* » « — « Qu'il me frappe, qu'il me tue, interrompit Marga-« rita. Il a ce droit puisque la volonté de Dieu et celle d'un « prêtre de la sainte Église m'ont unie à lui. Mais, il m'a-« vait enlevée; il m'a laissée sans pain. Il a fait de moi une « vile servante. Jamais je n'abandonnerai celui près de qui « j'ai cherché librement asile : la très-sainte mère de Dieu « sait qu'il n'a pas d'autre désir que de me voir heu-« reuse. Ses dons et sa jalousie croissent chaque jour. » « Il ne laisse jamais passer une *romeria*[1] ni une course « de taureaux sans m'y conduire; et demandez à l'ange « gardien de mon ancien maître comment il a guéri d'un « beau feu ce pauvre commissaire? Il le trouva une nuit « qui rôdait autour de l'ermitage, et n'écoutant que sa « fureur.... — Hé bien! s'écrie Fortunato... — Hé bien! « il l'a noyé, là, dans l'étang, sans miséricorde. — Vrai-« ment? dit le fils d'Elvire. — Oui; mais il avait consenti « à lui donner l'absolution, et je ne crois pas qu'il fût aussi « tendre pour vous, seigneur don Fortunato, s'il vous ren-« contrait maintenant. — Heureuse créature ! s'écria la

[1] Pèlerinage solennel aux lieux qu'une dévotion particulière consacre.

« reine détrônée avec un profond soupir ; il fut un temps « où moi aussi j'armais des rivaux. L'excellentissime duc « de *** a été poignardé à cause de moi ; et maintenant les « hommes me dédaignent ou plutot m'ignorent. Tout me « repousse, jusqu'aux esprits qui visitent, dit-on, la veuve « et la consolent ; aucun d'eux n'a pitié de ma solitude ; « aucun ne jette un peu de cendre sur le feu qui dévore « mon âme. »

« Fortunato s'était levé pour observer la scène et voir si le redoutable Fray Aparicio ne se montrait pas. Il revint : — « Finissons-en, dit-il ; ce que j'espérais arrive, ma chère « moitié. Le sérénissime prince de la Paix... — Oui, ma « fille, interrompit la mère du brigand, j'oubliais de te dire « qu'il rentre dans les charges publiques. Le tout-puissant « commandeur l'a attaché au gouvernement. Il va rendre « des services dans une terrible affaire, de sorte que nous « n'avons plus à redouter la malveillance de la justice ; nous « pouvons marcher la tête haute. — S'il sert le prince de la « Paix, tant pis pour son salut, reprit Margarita ; j'aimerais « mieux le voir figurer sur la place de la Cébada que dans « l'enfer ; il ne lui manquait plus que de s'atteler à ce « damné d'hérétique et d'athée qui judaïse publiquement, « et ose même se servir des autorisations d'un pape rené- « gat pour vendre les biens de la sainte Église ! — Voilà « bien les femmes, repartit Fortunato, et leur langue de « salamandre ! Penses-tu que je n'aie pas une âme à sauver ? « J'ai promis au commandeur tout ce qu'il a voulu ; mais je « renoncerai à la grâce du baptême, et aux lumières chré- « tiennes d'Aristotélès avant que mon bras ou ma bouche « servent les projets des ennemis de la foi et de ceux de don « Fernand. On m'a demandé des dépositions contre le colonel « don Alonso qui est mon ennemi et contre tous les siens, « sa sœur, son père, ce scélérat de Ramon qui voulait « m'envoyer à la potence pour l'affaire de Caravanchel. « C'est pain béni ! je n'y manquerai pas. Mais ce vaillant « cavalier, ce généreux don Carlos qu'on a grande envie de

« perdre et qui est tout à la bonne cause, mais la de D***,
« pour qui je travaille de temps en temps, et qui à ce mo-
« ment même travaille de son côté comme une sainte du
« paradis pour le prince des Asturies, sois tranquille, je
« n'aurai garde de les compromettre. Voilà comme je sers
« les hérétiques et les athées! En acceptant de l'emploi
« dans le gouvernement, je n'ai voulu que rendre plus fa-
« ciles nos prochaines grandeurs ou grandesses. Sous nos
« futurs chapeaux, que tu devras à mon génie, tu ne me
« reprocheras plus de n'avoir pas du sang bleu dans les
« veines, quoique à vrai dire, je ne sache pas où j'ai pris
« le mien... Ma mère a bien gardé son secret. — Fils indi-
« gne! s'écrie Elvire. — Je ne crois guère à vos promesses,
« Fortunato, reprend Margarita; je sais trop que vous êtes
« capable de déshonorer et de perdre une pauvre créature
« sans expérience et d'hidalgie sans tache; mais je ne com-
« prends pas comment vous pouvez mettre le Pérou à la
« place de tout le mal que vous lui avez fait. — Sois tran-
« quille; si tu le veux, le monde t'appellera bientôt mar-
« quise de vingt lieux divers, et tu auras pour neveu un
« jeune seigneur, fou d'espèce rare, que tu vas dépouiller
« d'un grand héritage, et qui brûle que la cour ait ce spec-
« tacle. Pour arriver là, tu n'as qu'à me laisser faire et les
« saints archanges nous seront en aide; foi de licencié, les
« gardes du corps te porteront les armes! »

« Don Carlos était consterné de la pensée que l'enfant de l'excellentissime Sor Dolorès qu'il cherchait avec un si loyal dévouement pût se retrouver dans une créature dégradée. La suite de l'entretien le rassura. Fortunato avait détaché de la poignée de son sabre une boîte à poudre qui y était suspendue; il la place sur le banc, rallume son cigare, et continue ainsi :

« Belle enfant, dit-il, le licencié Fortunato est un plus hon-
« nête homme que tu n'imagines. Quand je fus chargé, il y a
« vingt ans, de conduire au *tour* de Séville, c'est-à-dire à peu
« près aussi loin qu'on pouvait aller, la petite fille enlevée,

« je savais bien que si la chère petite était mòrte en chemin,
« ceux qui l'avaient confiée à mes soins, avec les plus ten-
« dres recommandations du monde, ne m'auraient pas
« donné un doublon de moins au retour. Ils m'en auraient
« donné probablement quelques centaines de plus. Pourtant,
« je la laissai vivre, je fis mieux. En l'abandonnant dans un
« village de la Sierra-Morena, je laissai subsister sur elle un
« moyen presque assuré de la reconnaître un jour. Je crois
« bien que j'y ai mis un peu de malice, mais j'espère qu'au jour
« du jugement dernier le fait comptera plus que l'intention.
« Ce n'est pas là l'histoire que j'ai contée au noble caballero
« qui cherche l'héritière perdue comme d'autres cherchent
« les héritages. Je lui ai dit que j'avais déposé la pauvre
« enfant dans le royaume de Valence, pour que l'accent, les
« souvenirs, les habitudes ne te soient pas une difficulté;
« j'ai ajouté que tu as été élevée chez de vrais hidalgos qui te
« croyaient leur fille; que j'avais eu soin de te marquer au
« bras d'un signe infaillible que le temps ne pouvait effacer.
« Tu vas me tendre ton bras d'albâtre... » Comme Fortunato parlait, il aperçut, au fond de l'avenue, une ombre qui s'avançait à grands pas, et, dans son épouvante, il s'enfuit, laissant derrière soi sa femme, son manteau, ses armes et sa mère. Margarita se désolait de voir sa course nocturne découverte; Elvire ne trouvait pas dans le répertoire de ses souvenirs tragiques ou de ses locutions populaires, assez d'outrages pour maudire la lâcheté de son misérable fils. Fray Aparicio arriva et fut d'abord aussi heureux que surpris de rencontrer une femme auprès de la Margarita. Mais, en reconnaissant la mère de Fortunato, en voyant un manteau et des instruments de mort auprès d'elle, il crut à un complot. Dans son aveugle fureur, il saisit un pistolet; le coup part sans atteindre Margarita. Don Carlos parut alors. Le colonel aux gardes s'élançait inopinément du milieu des arbres. Les derniers rayons de la lune, prête à s'enfoncer derrière les montagnes, se réfléchissaient sur les brandebourgs de son uniforme comme sur une cui-

rasse d'argent, et son sabre nu brillait, ainsi que l'épée des séraphins. « Malheureux! » s'est-il écrié en courant au capucin. A cette apparition, à cette voix, Margarita se prosterne la face contre terre, en disant : « C'est le seigneur archange saint Michel qui vient à mon secours! » Le religieux l'imite; il ne se défend que par des actes d'attrition des coups de plat de sabre que laisse tomber sur lui le terrible vengeur de la faiblesse, et la vieille Elvire s'enfuit, en criant, au milieu des bosquets.

« Une détonation inaccoutumée, dans les circonstances où se trouvait l'Espagne, avait rempli d'alarmes le palais du Retiro et ses dépendances. Les ouvriers de la manufacture royale de porcelaine erraient de tous côtés; des jardiniers, des soldats fouillaient le parc avec des flambeaux, et l'excellentissime alcayde, le duc de ***, s'était mis à leur tête. Don Carlos s'enfonça dans le plus épais du bois; la garde ne trouva que Fray Aparicio et la jeune femme humblement agenouillés; tous deux étaient encore étourdis de la vision qu'ils avaient eue; ils la racontèrent. La foule, qui grossissait, se disputa la faveur de baiser la main du franciscain, son rosaire ou le pan de sa robe. Le lendemain, les traces de l'archange furent recherchées avec une religieuse curiosité, et on ne manquait ni de les découvrir, ni de les adorer.

« Au milieu de l'émotion commune, don Carlos traversa la cour du palais en ruine, l'esplanade, le Prado, et vint frapper à ma porte : c'était avant le lever du jour.

« Il me fit rapidement le récit de sa soirée, de ses découvertes, de la manière miraculeuse dont lui étaient livrés les secrets présents et passés des méchants. Il l'achevait à peine, lorsqu'un cliquetis d'armes annonça qu'on assiégeait la maison. Un sous-officier la fit ouvrir au nom du roi notre seigneur. Mon ami ne se trouva plus : au premier bruit, sans écouter mes remontrances, il s'était élancé de mon balcon sur celui de la maison voisine, et pas un soldat ne se rencontra pour apercevoir cette périlleuse folie, ou

pour la trahir. Là, le colonel enfonça brusquement la fenêtre qu'il avait ainsi abordée, et se hâta de dire aux maîtres du logis, que son apparition épouvantait, le motif de son invasion. Ses hôtes murmurèrent des imprécations contre son persécuteur, et lui livrèrent l'entrée des jardins.

VII.

« Je venais d'apprendre que des complots détestables menaçaient la tête de ma sœur, la mienne, d'autres peut-être. Mais, à qui les dénoncer? Dans les gouvernements absolus, il y a partout place pour l'attentat et nulle part pour la plainte.

« Autrefois, dans les déserts de l'Estrémadure, dans les gorges de Buytrago, Maria croyait, à mes côtés, n'avoir pas un péril à redouter sur la terre. Devenu homme, je ne pouvais rien pour elle que lui conseiller de fuir.

« J'allai à son palais. Le soleil se levait à peine. Elle était déjà sortie avec le fidèle Ramon. Où la chercher? que faire pour son salut, au milieu de cette Espagne d'autant plus obéissante, comme il arrive toujours, qu'elle était plus désolée?

« J'allai chez mes parents. Ma mère était tranquille, mon père caressait d'ambitieuses chimères, tandis que Fray Pablo était dans les fers et que le même sort attendait probablement tout ce qui leur était cher, peut-être sans les excepter eux-mêmes.

« J'errai à la Puerta del Sol comme la foule. J'entrai chez le fourbisseur don Génaro. Vêtu de noir comme un ministre du tribunal suprême, et reposant sur un fauteuil de paille son riche embonpoint, il semblait présider au club mobile d'oisifs dont sa boutique était encombrée du matin au soir. Le docteur don Mathias, le père provincal Fray Cayétano assis sur le comptoir, deux grands d'Espagne adossés à la muraille, un prélat, quelques militaires, quelques bourgeois, tous partisans déclarés du prince des Astu-

ries, échangeaient tristement des exclamations de Jésus Maria, et des flots de fumée; l'hidalgo de Xativa, installé sur sa borne favorite, où il faisait sentinelle tout le jour, semblait prêter l'oreille à la conversation et prier avec son rosaire : il dormait profondément.

« J'admirais le contraste de l'état de mon âme avec tout ce qui m'entourait, quand Ramon m'apporta une lettre. C'était don Carlos qui m'écrivait la suite de son histoire : il avait imaginé de demander l'hospitalité au couvent de ***. Sor Dolorès reçut dans ses bras le neveu de celui auquel tous les jours encore sa tendresse donnait des pleurs. « Tu cours « des dangers, mon ami! s'écria-t-elle. Ah! puisse cet asile « saint te défendre contre les coups des méchants! Viens, tu « m'aideras à passer un triste anniversaire! Il y a aujour- « d'hui dix-neuf ans que ma dernière consolation, ma bien- « aimée Manuelita, m'a été ravie! »

« Don Carlos suivit en silence la malheureuse mère. Replongée dans sa douleur, elle marchait vers une chapelle tendue de noir. A côté de plusieurs tombeaux qui renfermaient les cendres de son mari et de ses fils morts au berceau, s'élevait, au milieu des bougies, des *ex-voto* et de saintes images, un cénotaphe sur lequel était écrit : « Je « pleure aussi ma fille, peut-être vivante! » La supérieure était tombée à genoux : une femme, inclinée auprès d'elle, essuyait ses larmes. Don Carlos ne reconnut pas, dans l'ombre, l'étrangère; mais il put suivre ses regards attachés sur un crucifix où se lisaient ces mots : « Vous tous qui « souffrez, venez à moi! »

« Ces simples paroles, dans lesquelles le christianisme est compris tout entier, l'aspect funèbre du sanctuaire, la clarté douteuse des cierges, le tombeau, ces deux femmes pleurant, et, plus loin, sur l'autel de cet asile consacré à la douleur et à la mort, une statue de l'Espérance qui, de la main, montrait les cieux, toute cette scène fit arriver au cœur de don Carlos une vive émotion; il fléchit le genou vaincu pour la première fois par la mystérieuse puissance

de la religion qu'il avait si longtemps repoussée. En ce moment, les pensionnaires de la communauté prirent place aux galeries et entonnèrent les saints cantiques. Toutes ces voix si pénétrantes et si douces, parties à la fois des voûtes du temple, transportaient dans les cieux l'imagination étonnée. On eût dit le chœur invisible des anges répétant l'éternel *Hozanna*. Cette mélodie ravissante livra l'âme attendrie du fils de don Juan aux transports d'une religieuse extase.

« Une main saisit doucement la sienne : — « Je te l'avais « bien promis, dit l'inconnue, que tu finirais par adorer un « jour la source de toutes les consolations et de toutes les « vertus. » C'était Maria ! Elle était venue s'enfermer dans cette pieuse retraite, pour aider, suivant son usage, la belle-sœur du chambellan à passer le jour des cruels souvenirs. « Ah ! dit la supérieure, en guidant don Carlos vers la de- « meure cachée que lui destinait sa sollicitude, quel trésor « que l'âme de la marquise ! Je retrouverais en elle tout ce « que j'ai perdu, s'il était des dédommagements pour un « cœur de mère. »

« A peine le colonel était-il dans sa cellule, qu'il vit les satellites de Godoy paraître à sa porte. « La sainte mère su- « périeure, m'écrivait-il, m'a établi si haut que je ne pour- « rais tenter encore une évasion aérienne sans me briser « mille fois, et j'aime mieux mourir tout d'une pièce, en « grand cortége, sur le fauteuil du garrotte. Après tout, je « ne me plains pas de changer de séjour. Dans cette prison « sacrée, en présence d'une foule d'épouses charmantes du « Seigneur, parmi des chants délicieux, ton adorable sœur « portait à ma raison de trop rudes coups ; c'est un ange, « mon ami !

« Elle avait visité ma retraite avec sor Dolorès, non pour « me défendre de l'ennui, disait-elle, mais pour soutenir « ma naissante ferveur. La belle missionnaire a une façon « de parler, de sentir, de comprendre toute chose, qui met « en déroute ma philosophie. Je suis bien près de tomber

« à genoux devant le Créateur quand je contemple cette « idéale créature.

« Malheureusement, elle t'aime de toute son âme, et « n'aime que toi : la tendresse d'un frère lui suffit; un seul « entretien l'intéresse, un seul nom l'émeut, une seule pen- « sée l'occupe. Comment m'y prenais-je pour ramener sur « moi ses beaux yeux entr'ouverts et humides? Je parlais « d'Alonso, je vantais le cœur et la tête de mon ami : je « voyais aussitôt son œil se fixer; pensive, elle écartait de « son front les boucles de ses cheveux d'or, ou rassemblait « avec distraction sur ses épaules les plis de sa mantille, « comme si elle eût redouté les regards d'un absent. Depuis « que je la connais... Pan! pan!... Les assaillants m'ordon- « nent d'ouvrir, *au nom du roi*, notre seigneur!... Je viens « de leur déclarer mon ferme propos de ne rien entendre « tant qu'ils n'auront pas déposé sur le parvis du monas- « tère la vierge blanche qu'ils ont osé garder jusqu'à ma « porte. Démonio! manquer aux droits de mon extraction « noble et même royale! arrêter un personnage de mon « importance comme un roturier! Démonio! je dois dé- « fendre mes priviléges; car Dieu sait qu'on me les fait « payer bien cher!

« Voilà l'ennemi de retour. Je me désole de capituler, « sans avoir envoyé le digne généralissime des Espagnes et « des Indes pousser une reconnaissance dans l'enfer pour « savoir positivement ce qui s'y passe! »

« Mon ami fut conduit à la prison de la Couronne avec tous les honneurs dus à son rang. « D. Manuel me gâte, « dit-il en y entrant; grâce à lui, je n'ai qu'un pied-à-terre « dans la ville; ce palais est ma véritable résidence. » Et comme l'alcayde lui recommandait d'incliner sa tête pour franchir la seconde porte : « Non, » dit-il, en passant fièrement sous le guichet plus grand que lui, « don Carlos ne s'incline jamais. »

« En ce moment, une voiture à quatre chevaux fendit tout à coup la foule; des alguacils à cheval et des gardes

couraient aux portières; tout ce cortége accompagnait une femme que sa mantille baissée protégeait mal contre l'attention publique. Sa taille élégante avait commencé de la trahir; à mon aspect, elle s'émeut et me salue de l'éventail, avec des mouvements calmes et doux qui achèvent de décoeler Maria. Je suis la voiture; un monastère s'ouvre, et ma sœur y est enfermée sans que je puisse arriver jusqu'à elle.

« La Puerta del Sol, témoin de cette scène, resta muette et consternée. On ne doutait pas que l'Espagne ne fût destinée à voir, une seconde fois, les murs de l'Escurial ensanglantés par l'aveugle fureur d'un père... Mais quelles différences! Chacun sentait que, si un complot adultère provoqua dans l'âme de Philippe II une résolution cruelle, il fut l'impitoyable vengeur de ce complot, et non son instrument imbécile; les peuples virent la royauté jalouse et terrible dans le vieux monarque; ils la virent touchante et noble dans la jeune reine. Maintenant, c'était sous un règne sans gloire, quand l'autorité royale n'avait que les formes du despotisme, et non plus ses appuis ni ses compensations, c'était alors qu'un attentat, dont l'humanité s'épouvante, allait s'accomplir pour qu'une mère parvînt à dépouiller la race entière de ses aïeux et de ses fils au profit d'un favori mille fois parjure, mille fois trahi, et tout chargé de l'exécration publique!... Cependant, on se taisait, et moi, inutilement transporté d'indignation, je mesurais avec désespoir la force terrible des plus médiocres, et quelquefois des plus méprisables des hommes, quand ils sont assis au gouvernail de l'empire. Singulière et immorale magie d'un titre, d'une broderie, d'une baguette d'alguazil! C'en est assez pour qu'il n'y ait pas de limites à l'audace de quelques-uns, non plus qu'à la résignation de tous.

VIII

« Le 1er novembre se leva; tous les voiles étaient déchirés: *les aveugles* vendaient sur les places le décret royal qui annonçait au conseil de Castille, dans les termes d'une

atroce bonhomie, les *complots parricides* du fils et les justices inflexibles du père; je courus à la Puerta del Sol. Tout Madrid y était déjà rassemblé. La contenance, les visages, les rares paroles semblaient refléter cette mort de l'échafaud, expressément promise à don Fernand par la cédule royale. Godoy ne pouvait s'assurer sur les marches du trône que dans un moment de terreur publique. La terreur régnait. Je voyais tous les miens dans la désolation ou dans les fers, l'amie bien-aimée de mon enfance et de toute ma vie particulièrement menacée, Madrid consterné, un prince, que ses malheurs rendaient cher à tout cœur espagnol, réservé par les fureurs criminelles d'une reine et d'une mère au destin des félons et des parricides... Et, parmi ces spectacles, j'étais impuissant! Je ne pouvais pas plus partager les fers de Maria que les briser! Il ne m'était permis ni de la consoler ni de la défendre.

« Dans mon désespoir, je parcourus les faubourgs; c'était l'heure où les mères, assises sur le seuil des maisons, font en plein air la toilette de leurs fils agenouillés devant elles, et, causant d'une porte à l'autre, se transmettent des impressions qui, de voisine à voisine, arrivent, aussi rapides que l'étincelle électrique, aux deux extrémités de Madrid.

« Je remarquai que Fray Aparicio entrait dans toutes les demeures; les filles venaient baiser ses mains, les enfants toucher sa robe brune, les pères s'incliner devant lui, les femmes dégager sa tête rasée du lourd capuchon, ou présenter à sa bénédiction leurs rosaires. Tous se félicitaient de voir le religieux pénétrer sous leur toit de chaume, fumer le cigare de la maîtresse du logis, accepter la tranche de melon qui garnissait l'écuelle de bois du ménage, et les voisins disaient: « Parlez-nous de ces révérends pères *fraylès* [1]! Voilà des

[1] Les ordres religieux sont divisés en deux classes, les *Mongès* et les *Fraylès*. Les premiers sont les plus riches, les plus éclairés, composés de sujets d'une naissance plus élevée. Les autres sont les plus nombreux, les moins instruits, les plus chers au peuple dans le sein duquel

« moines sans orgueil. Nous n'avons pas besoin d'être ducs « pour les voir sanctifier nos demeures. Mais tous ces reli- « gieux à gros revenus, ces *mongès* bouffis d'arrogance, regar- « dent le peuple castillan comme des Indiens ou des Maures. « Soyez sûrs qu'ils pactisent, comme tous les gens de cour, « avec les Français, qui, ne croyant pas en Dieu, ont tué « leur roi; ils laisseront sans mot dire, si nous ne nous en « mêlons, assassiner le bien-aimé Fernand!—Aussi, répon- « dait Elvire qui passait, demandez-leur si Dieu les traite « comme nos *fraylès*, si les saints les visitent aussi sou- « vent? » Et elle allait racontant l'apparition du redoutable archange saint Michel. Le récit du miracle, que d'autres miracles grossirent sur la route, accompagnait Fray Aparicio de rue en rue. Ses hôtes, en écoutant ses discours sur l'événement de l'Escurial, sentaient redoubler dans leur cœur l'aversion des Espagnols de tous les rangs contre l'ennemi public. Les femmes s'abandonnaient à de pieux blasphèmes et à des transports de rage. Leurs maris se taisaient; et jetant la cape brune sur leurs épaules, ils avaient soin d'y cacher des armes.

« Je traversai Notre-Dame de la Almanéda, et vis don Mathias occuper la chaire. Je crus me tromper en entendant sortir de sa bouche cette citation de l'Écriture : « *Quare ergo peccas in sanguine innoxio, interficiens David qui est absque culpâ?* » Il osa insister sur ce parallèle, et comparer don Fernand, sans le nommer, tantôt au successeur de Saül sauvé des fureurs royales par la volonté de Dieu; tantôt à Jonathas, sauvé du glaive paternel par la volonté du peuple : « *Dicitque populus ad regem : Hoc nefas est. Liberavit ergo populus Jonathan, ut non moriretur.* » Le prédicateur, qu'enhardissait l'assentiment public, poursuivant ses allusions jusque dans le domaine de la fable, peignit

ils se recrutent et vivent. On conservera, dans le cours de l'ouvrage, ces deux dénominations, auxquelles il n'y a pas en français d'équivalent.

longuement Hercule aux prises dès le berceau avec des dragons meurtriers. Entraîné par la satisfaction d'étaler son savoir et son éloquence, le docteur se livra au périlleux plaisir de raconter l'histoire des deux monstres qui cherchaient à étouffer le fils de Jupiter; il dessinait ses allégories mythologiques dans un style où les convenances religieuses, le bon sens et les illustres persécuteurs du prince des Asturies étaient également outragés. A peine eut-il achevé son discours que son courage tomba avec l'ivresse de la parole: il se hâta de se dérober à l'enthousiasme public. Mais le coup avait porté. Ses images se répétaient de rang en rang. Dans la foule des auditeurs, j'avais remarqué, à l'expression hardie et fière de son regard, l'impétueux Antonio. « Soyez tranquille, seigneur colonel, me dit-il en « passant près de moi. Je tiens l'escopette de l'excellentis- « sime marquise au service des bonnes causes. Les traîtres « qui trompent notre seigneur le roi ne se joueront pas « longtemps de la nation espagnole et de leur vieux maître. »

« Je reconnus bientôt qu'autant on rencontrait dans les faubourgs l'habit de Saint-Dominique, de Saint-François, de Saint-Augustin, autant les ordres élevés, que le peuple accusait, s'agitaient dans les quartiers opulents. Bénédictins, hyéronimites, basiliens, chartreux même, tous allaient de maison en maison et de boutique en boutique. Je voyais là aussi fermenter dans les âmes une indignation contenue, et partout j'avais soin de dire, pour la faire éclater, quelqu'un de ces mots indignés et résolus qui portent par le courage au courage.

« Madrid présentait dès le matin l'aspect qu'il n'a d'ordinaire qu'à l'heure où, redoutant les embûches de la nuit, les hommes se précautionnent contre le poignard, en laissant traîner un sabre ou sortir de leurs manteaux le pommeau d'une épée. Mais contre l'usage, c'étaient les manteaux bruns qui avaient cette précaution. Ils formaient des groupes de toutes parts, et, jusque dans le silence, on voyait qu'ils n'avaient pas besoin de parler pour s'entendre; on eût

dit que la multitude s'était réveillée avec une même douleur, avec une même délibération prise partout au même instant. L'aspect seul des *aguadores* et des *gallègues*[1] m'aurait donné la pensée que, quelle que fût la sentence des juges, la tête de don Fernand ne pouvait pas tomber.

« Il me sembla même que les manteaux bleus étaient disposés à puiser du courage dans les démonstrations de la multitude. La Puerta del Sol avait retrouvé des voix. Un mot, un soupir marquaient d'une même réprobation Godoy et le régime qui avait pu liver la monarchie à de telles destinées. Je rentrai chez don Genaro, le quartier général de la Puerta del Sol. C'était la réunion accoutumée, mais plus nombreuse. Don Mathias, remonté au ton de son triomphe, invoquait hautement la résurrection de nos vieilles institutions. Je m'étonnai du silence de Fray Cayétano devant ses vœux de sauvegardes et de barrières politiques. « Don Fernand et des Cortès! disait-il; il y a des siècles, « ces deux noms voulaient dire gloire et liberté! »

IX.

« Le cercle entier me demanda quelle nouvelle j'apportais. — « Une grande, répondis-je; c'est que le peuple espa- « gnol touche au terme de ses maux. Il se réveille! De tout « ce qui se prépare naîtra la réparation de longs griefs. » — Les yeux se portèrent vers moi avec sollicitude. Chacun semblait étonné de ce qu'il venait d'entendre. Fray Cayétano avait souvent condamné mon hésitation à embrasser l'espoir d'un nouveau règne : il avait l'air de se demander compte de ma subite audace. « Jusqu'à ce jour, m'écriai-je, j'ai « respecté dans le système qui nous régit la sanction du « temps; je reculais devant le péril de porter atteinte aux « droits du trône, en renversant à main armée l'insolent « dépositaire de ses prérogatives. — Les droits du trône! »

[1] Porteurs d'eau, Galliciens ou porte-faix.

murmura le père provincial avec un soupir, et il rentra dans son silence.

« Sans doute, continuai-je; il n'y avait de pleinement « légitime que la constitution antique; et, détruite par l'ef- « fet de la domination de nos rois au dehors, cette consti- « tution vénérable n'existe plus. Il ne nous en restait que le « fondement nécessaire, la sauvegarde de la paix intérieure; « c'était l'hérédité de la couronne! Voilà qu'après avoir con- « sommé la ruine de tout ce que les princes du sang d'Autri- « che n'avaient pu encore abattre, une de nos souveraines, « dans un moment de vertige, est entraînée à déshériter ses « trois fils pour livrer l'Espagne au plus indigne des sujets! « Non, un tel crime ne sera pas accompli. Il faut que le ren- « versement des lois soit arrêté jusque sur le trône lorsqu'il « y prend ses appuis. Ne souffrons pas que don Fernand ex- « pie les fautes de ses aïeux. S'il est des Espagnols qui sa- « chent m'entendre, il conservera ses droits et sa vie. Je « n'ai pas conspiré pour lui; mais je jure par l'honneur que « tout mon sang aura coulé avant qu'une goutte du sien « puisse être répandue. » Le silence régna, et quelques personnages, naguère impétueux fauteurs des complots ourdis pour sa cause, se retirèrent. Car il y a peut-être quelque chose de plus révoltant que l'emportement des partis vainqueurs, c'est la pusillanimité des partis vaincus. Mais, ce qui me frappa, c'est que le plus grand nombre des auditeurs restèrent. Ils ne semblaient pas troublés qu'on eût tant osé!

« Après un moment, un homme qui se tenait dans l'ombre, enveloppé dans son manteau, s'écria : « Vierge sainte! « le colonel don Alonso est le seul véritable Espagnol que « j'aie rencontré dans la capitale des Castilles; il parle « comme un fils de la vieille terre d'Aragon. On n'obéit pas « aux ennemis de Dieu, on les extermine. » Les regards se portèrent sur l'étranger, et le silence ne fut pas interrompu. Le chapelain de Maria prit la parole : « L'empereur, dit- « il, a déjà des troupes dans nos provinces. Il ne souffrira « pas que don Fernand périsse pour avoir voulu la seule

« alliance qui pût rendre à l'Espagne sa force et sa splen-
« deur. » L'inconnu fixa sur l'ecclésiastique un œil mena-
çant. « Seigneur curé, lui dit-il, j'en suis fâché pour vous;
« mais vous parlez comme un hérétique. Tout ce qui nous
« vient du Nord est empoisonné; je voudrais que les Pyré-
« nées s'élevassent jusqu'au soleil et à la lune, pour mettre
« une insurmontable barrière entre nous et les exécrables
« ennemis de notre foi. »

« L'étranger s'éloigna : son port, sa démarche, ses yeux ardents, son cimeterre, trahissaient Bartolomé. Don Diègue, s'éveillant au bout d'un quart d'heure, trouva dans son oreille les dernières paroles de l'Aragonais. « Voilà qui
« est bien dit, s'écria-t-il. Au temps des cortès d'Aragon,
« les rois catholiques n'étaient pas exposés à tuer leurs en-
« fants, les héritiers du trône à être assassinés ou assassins,
« le peuple à mourir de misère, et les citoyens de Xativa à
« vivre dépaysés sous le soleil des Castilles. »

« Le docteur reprit : « L'empereur qui a pu seul rele-
« ver en France l'autel et le trône, me semblait admi-
« rablement choisi par don Fernand, pour l'aider à restau-
« rer la monarchie languissante; son bras est notre seul
« refuge. — Seigneur, interrompit le père provincial en s'é-
« loignant rapidement de la boutique, nous en avons deux
« autres : la croix et le glaive! » La conversation tomba; les oisifs s'écoulèrent peu à peu, et je demeurais seul quand l'horloge de l'église de Bon-Succès frappa l'air de son aigus. La foule porta ses regards sur le cadran; car il est des temps où les peuples tout entiers comptent et pressent les heures qui s'écoulent. C'était le moment où une commission du conseil de Castille devait entendre ceux des détenus qui n'avaient pas été transférés à San-Lorenzo; la Puerta del Sol s'ébranla : la tête inclinée comme dans une cérémonie funèbre, les manteaux bleus et les manteaux bruns marchèrent vers le palais du conseil royal.

« Les salles diverses allaient terminer leurs séances. Les portiers de la chambre crièrent l'heure de pièce en pièce.

Des flots de plaideurs, de greffiers, d'archivistes, de procureurs, d'avocats, s'écoulèrent, occupés de tout autre soin que des malheurs publics.

« J'étais assigné à me rendre devant la commission; un huissier (*portero*) s'avança pour m'avertir que je ne pouvais paraître armé à la barre; il reçut mon épée, frappa deux fois aux portes, et j'entrai. Je ne puis dire quelle impression me saisit en face du persécuteur de Doña Leonor. Je fis effort pour ne voir en lui que le père de don Carlos. Il présidait au banc des juges. Voilà sous quels auspices s'offrait à mon respect le sanctuaire des lois!

« Au pied de l'estrade qu'occupent les membres du conseil, et en face de don Juan étonné, une jeune femme était assise, tenant les yeux fixés sur ses juges; le collier de l'ordre de Marie-Louise, à demi-caché sous les plis de sa mantille, formait toute sa parure. Sa contenance était simple et noble; une tranquille pâleur indiquait seule les préoccupations de son âme : c'était Maria. Maria est la seule femme que j'ai vue posséder à ce degré le charme qui n'est ni dans les mouvements, ni dans les regards, ni dans l'accent, mais dans la personne même, et ne peut pas plus se définir que se méconnaître. Dans le mouvement ou le repos, dans le calme ou l'émotion, qu'un feu inconnu animât ses yeux, ou que des larmes s'y montrassent, qu'elle parlât ou fît silence, on était doucement préoccupé auprès d'elle d'un assemblage incomparable de modestie, de grâce, de noblesse intérieure et visible. A l'église, aux baise-mains, partout elle semblait s'effrayer des regards; elle essayait de les fuir, et ils étaient unanimement attachés sur elle.

« La marquise s'était troublée en me voyant paraître; l'expression douloureuse de ses traits m'émut profondément. Partout ailleurs qu'aux pieds d'un tribunal, j'aurais couru me presser à ses côtés.

« Un agent fiscal inconnu, tel qu'il en faut pour ces offices, jeune homme que l'ambition avait livré corps et âme, comme un instrument aveugle, aux projets et aux passions

du pouvoir, m'interrogea, moins comme témoin que comme accusé, en étalant une dédaigneuse fermeté. J'appris avec détail comment le commandeur, dans sa visite à la marquise, avait laissé pénétrer le secret des vives satisfactions et des desseins criminels de don Manuel, soit qu'il eût prétendu éblouir Maria de l'éclat de sa faveur et de sa puissance, soit que, recourant à une séduction moins indigne d'elle, il eût voulu, pour lui complaire, lui donner les moyens de sauver la tête de don Fernand. Maria, en effet, s'était hâtée de transmettre à l'Escurial un salutaire avertissement. C'était moi que l'on accusait d'avoir porté son message à Pablo. Le jour même de mon voyage, Pablo avait instruit Matéa des dangers de la faction, et c'était Matéa, interrogée, qui, par faiblesse apparemment, par inimitié peut-être, avait dévoilé ce mystère. Fray Pablo, à mon insu, entretenait avec elle une correspondance suivie. On en lut des passages pleins d'une sombre affection qui m'étonna. On prétendit que je devais être initié à toutes les trames, à toutes les pensées de la comtesse; on voulait que je les révélasse; on insistait sur mon intimité sans limites. Maria suivait du regard toutes mes réponses; son sein agité, à travers la froide austérité de son front, disait les sollicitudes de son cœur. A la fin, le magistrat, vengeur des lois, qu'irritaient mes désaveux, s'écria, avec un air de conviction, que je chercherais en vain à tromper l'œil de la justice, cette autre Providence qui voit tout et peut tout pour le salut des empires. Les paroles, les foudres du trône vinrent au secours de son éloquence; empruntant dans sa péroraison la phrase la plus touchante, disait-il, du manifeste par lequel le roi venait d'apprendre à ses peuples qu'un fils l'avait choisi pour victime de ses complots assassins, il invoqua contre moi *ce Dieu qui ne permet pas les faits atroces contre les victimes innocentes.*

« La marquise fut interrogée à son tour. Au son pénétrant de sa voix, les conseillers relevèrent leur tête appesantie. Jamais si purs accents n'avaient retenti dans cette enceinte. Ce fut avec calme, avec fermeté qu'elle répondit. Il y avait

dans son langage autant d'élévation que de simplicité. « Je « croirais, ajouta-t-elle, avoir rendu un grand service à la « maison royale, au trône, à l'Espagne, si j'avais pu empê- « cher les événements dont le spectacle afflige la patrie. « Quant à mon frère, il est innocent de ce dont on l'accuse. « Je ne lui ai rien dit de ce que j'avais cru voir dans un en- « tretien que je n'avais point cherché, que je n'attendais « pas. Mon amitié, qui n'a pas eu un secret pour lui depuis « le jour de ma naissance, s'est imposé ce sacrifice par une « raison facile à comprendre : j'ai voulu être seule cou- « pable. » Étonnée de s'être exprimée ainsi, elle rougit, et parut aussi importunée de son généreux discours qu'un autre l'eût été d'une mauvaise action.

« Je remarquai que le nom de Ramon, dans toute cette histoire du message de la marquise, ne fut pas prononcé une seule fois. Fortunato, le croirait-on, fut produit contre Maria et contre moi. Il attesta audacieusement, *de visu*, disait-il, mon voyage de l'Escurial que je ne contestais pas. Soutenu par ce témoignage, le jeune substitut prit soin de nous fatiguer de questions ennemies; revenant sans cesse aux confidences du commandeur, il osa répandre des nuages sur les artifices auxquels, suivant lui, la marquise avait eu recours pour arracher à son neveu sans défiance des secrets d'État. Tel est, dans les gouvernements sous lesquels la publicité n'existe pas ou n'est que mensongère, le péril que court la nécessaire et sainte autorité du magistrat! Du haut de son tribunal, citadelle inaccessible, il peut se laisser impunément entraîner à écraser ceux qu'il devrait protéger. Il arrive, pour le besoin de sa cause, à lancer autour de lui la dérision et l'outrage, certain de n'avoir rien à craindre ici-bas, et déshabitué trop souvent de s'inquiéter de Dieu.

« Mon sang bouillait dans mes veines. Encouragé par mon indignation, irrité par une larme que Maria commençait à ne pouvoir plus contenir, l'accusateur en vint à blesser une femme jeune et angélique dans ce qu'il y a de plus sensible pour les femmes et de plus sacré pour nous. La commission

prêtait froidement l'oreille à ces hardiesses. Maria cacha sa tête dans ses mains, et moi, n'écoutant plus que mon désespoir, je cherchai mon épée pour éteindre mes transports dans le sang de l'audacieux sicaire. Mon arme n'était plus à mes côtés. Je ne pus que tomber aux pieds de la marquise qui pencha sa tête sur la mienne et ne retint plus ses pleurs.

« Les conseillers restaient muets. Appelée pour déposer à son tour, Matéa parut à ce moment. Elle s'appuyait sur le bras de doña Inès. A mon aspect, à l'aspect de Maria et de notre vive étreinte, elle s'arrête sur le seuil, pâlit, pousse un cri douloureux et tombe évanouie. Les soins de la camaréra, ceux de ma sœur qui s'était approchée d'elle, rappellent ses sens. Mais son œil se promenait dans la salle avec égarement; sa bouche frémissante proférait des paroles entrecoupées qui n'avaient pas de sens. Mon nom et celui de Maria y étaient mêlés. Enfin elle reconnut doña Inès, et, lui saisissant le bras : « Malheureuse, s'écria-t-elle, tu me « trahis, je le sais; c'est toi qui leur as tout appris! » La commission décida qu'elle était trop troublée pour pouvoir être entendue.

« Encore étourdi de cette scène, je pris la parole afin de venger ma sœur. La vérité sortit de ma bouche : je dénonçai le dessein formé contre la marquise et contre moi, trame cachée dont je ne pénétrais pas encore tous les fils. J'oubliai peut-être, dans la défense, la robe respectée sous laquelle se cachait l'accusateur, comme il l'avait oubliée lui-même dans l'agression. Mais il y a des jours où la violence est comptée au nombre des prérogatives du pouvoir et de ses ministres; alors il n'y a d'indulgence que pour les excès de la force; alors les colères des oppresseurs ont mille excuses : il n'en est pas pour celles des victimes.

« Aux vives expressions que me dictaient le ressentiment et le mépris, tous les conseillers se levèrent à la fois; ils n'avaient pas assez d'exclamations pour manifester l'horreur dont les pénétrait mon audace. « Que Votre Altesse, m'é-

« criai-je, daigne m'entendre un moment; qu'on demande « au licencié Fortunato quand et comment il m'a vu sur « la route de l'Escurial! Qu'on lui demande où il était « la nuit dernière, à pareille heure et ce qu'il faisait alors. » — « On ne vit jamais telle témérité, » reprend le fiscal avec furie. — « Calmez-vous, lui dis-je, moi-même je vais ré- « pondre. Au moment dont je parle, il était au Buen-Retiro, « à côté d'un homme puissant qui est mon ennemi depuis « et avant ma naissance, calculant ensemble les moyens « de perdre dans ce procès tous ceux qui leur font obsta- « cle. Que le licencié se rappelle la voix devant laquelle il « a fui, et qu'il ose me démentir! » — « C'est trop long- « temps souffrir un scandale, s'écria le fiscal; les témoins « sont placés sous la protection de la loi. Votre Altesse a « droit d'accuser ma longue patience. Qu'on emmène cet « homme, enivré apparemment par quelques succès guer- « riers! je promets de lui faire sentir que les lois sont égales « envers tous. »

« A ces mots, les huissiers me livrèrent aux gardes; Maria fut reconduite à sa prison. Je ne pus que presser au passage sa main brûlante. La commission continua ses travaux. Peu de temps s'était écoulé quand la porte de ma cellule s'ouvrit. Le portero me remit mon épée. J'étais libre. Le fiscal ne voulait pas livrer à la vindicte publique des torts qui tenaient à ma jeunesse et que couvrirait pour cette fois la part qu'on m'avait attribuée dans l'événement de Buenos-Ayres!... La mesure était comblée. Il ne me restait qu'à subir la clémence de ceux qui nous outrageaient. Le pouvoir absolu dans sa décadence créait pour l'Espagne une de ces situations déplorables où les pervers au pouvoir ont le droit de tout oser et de tout envahir, même on ne sait quelle imitation insolente de la vertu!

X.

« Trois jours s'écoulèrent. L'Espagne attendait avec effroi l'arrêt qui devait être porté contre l'héritier de la cou-

ronne. Pendant ce temps, on eût dit que le coup réservé à sa tête sacrée menaçait la nation tout entière.

« Heureusement, le prince de la Paix n'avait, ni dans le caractère, ni dans l'esprit, rien de ce qui constitue les volontés persévérantes. A peine l'arrestation de don Fernand consommée, surpris d'avoir tant osé, il était au bout de sa hardiesse et de sa force. Le procès lui était rendu difficile par la défense formelle et altière qu'intima l'ambassadeur de France de prononcer dans les débats le nom du chef de l'empire, de faire allusion aux démarches de l'ambassadeur, à la lettre de don Fernand, à sa demande de la main de Mlle de Beauharnais. D'un autre côté, il s'étonna d'apprendre que cette simple fille de gentilshommes français, dont le chef futur de la monarchie espagnole, dans ses périls, consentait à faire sa compagne, allait être unie au duc d'Aremberg. Tout l'ensemble de la politique impériale surprit et alarma le présomptueux ministre. Les papiers saisis à l'Escurial lui avaient révélé les trames hostiles de Bonaparte. Il dicta au roi son maître des lettres destinées à faire arriver les plaintes de la couronne des Espagnes au maître du continent, sans songer que c'était trop tard. Il avait reconnu le détrônement du frère du roi, de sa fille, reine d'Étrurie, de son autre fille, destinée au trône de Portugal, et, comme pour préparer encore celui du roi lui-même, toujours à l'ombre de cette dérisoire et meurtrière alliance, il avait ouvert l'Espagne aux légions françaises. En même temps, l'effervescence générale troublait ses projets. Obligé de rappeler sur Madrid les régiments qui étaient en marche pour le Portugal, des cris menaçants l'avertirent que le peuple et l'armée n'avaient qu'une âme soulevée jusqu'à la furie contre son pouvoir. Déjà les juges qu'il venait d'assigner à son royal ennemi prenaient dans la conscience nationale le courage de contester à son ambition un sang auguste et cher. Il se sentit vaincu par la haine publique comme par la fortune, et, ne cherchant que les moyens de conjurer l'orage, il conçut tout à coup, du jour au lendemain, l'idée de se présenter

à don Fernand, à l'Espagne, à l'univers entier, comme un médiateur entre les torts du fils et le courroux du père. Tant de bruit, tant de témérités, ne devaient aboutir qu'à étaler, aux yeux du monde, de grands scandales. Godoy avait soulevé en pure perte l'indignation des peuples contre ses maîtres et contre lui-même.

« La marquise fut conduite en silence, de nuit, à San Lorenzo. Les plus illustres martyrs de la persécution y étaient rassemblés. Elle croyait y trouver des juges, des juges sanguinaires. Courageuse et résignée, elle oubliait ses périls pour ne songer qu'à l'abattement dans lequel le marquis restait plongé. Elle travaillait en vain à le fortifier contre des arrêts du sort et contre ceux des hommes. Les rigueurs du pouvoir étaient pour lui quelque chose de si nouveau que la captivité de Maria frappait en même temps sa pensée comme une infortune et comme un déshonneur.

« A peine arrivée, elle vit une joie subite briller dans les traits du chambellan. Les deux hommes dont les vengeances la tenaient prisonnière, le prince de la Paix et le commandeur lui étaient annoncés. Jaymé seul parut. Il s'inclina sur la main de la noble victime. Il l'entretint des discordes de la maison souveraine et des efforts de don Manuel pour désarmer la colère du monarque outragé. Il finit par dire que, si don Fernand consentait à écrire la confession de ses projets parricides et à solliciter le pardon de son crime, cette démarche suffirait, non-seulement pour sauver les jours de l'illustre coupable, mais encore pour faire tomber ses fers. Une négociation, qui devait arrêter à ce prix l'effusion du sang royal, fut présentée à Maria comme un moyen de pacifier l'Espagne et de mettre un terme à ses propres souffrances.— « Je dois vous dire, répondit-elle indignée, que, si j'ac- « ceptais votre mission, ce serait pour supplier le prince de « repousser des conditions insultantes. Je l'aime, parce que « je suis Espagnole, et qu'il est malheureux; mais, toute « femme que je suis, je souscrirais à le voir assassiné, mille « fois plutôt qu'avili ! »

« Maria fut aussitôt plongée dans une prison plus étroite. Le chambellan se vit banni de la cour; il n'obtint même pas de son neveu la consolation de se réfugier auprès de la marquise en partageant ses fers. Le commandeur, plus encore que le prince de la Paix, fut impitoyable. Il avait à venger en même temps son ambition, son orgueil et son amour.

« Frey don Jaymé, déconcerté, jeta les yeux sur doña Matéa. Soit que l'irritation qu'on avait montrée à son égard fût tombée, soit que les poursuites contre elle n'eussent pas été sérieuses, qu'elles n'eussent été qu'un artifice, comme le monde l'a cru, pour couvrir du nom d'aveux ses trahisons et ses vengeances, elle arriva libre à San Lorenzo. Mais son esprit et ses séductions n'étaient déjà plus nécessaires. La transaction ne rencontra point d'obstacles. Il s'était trouvé dans la cour bien des négociateurs, heureux de hâter un dénoûment qui ne coûtait de sacrifices à aucune de leurs affections, et ne changeait rien au présent ni à l'avenir de la monarchie. Don Fernand écrivit sans ménagement l'aveu exigé; dans son effroi des colères paternelles, il avait lui-même déroulé les desseins et remis les papiers de ses amis les plus secrets; il obtint la permission de tomber aux genoux du roi et de sa mère. Son épée lui fut rendue, et un décret annonça au conseil de Castille *que père et monarque, Charles IV écoutait la voix de la nature plutôt que celle de la justice.* C'était sous le nom de pardon un châtiment nouveau. Godoy frappait à la fois le fils et le père: l'un, en constatant son crime; l'autre, sa déraison ou son impuissance. Ne pouvant usurper la monarchie, il la déshonorait.

« Ce fut le 5 novembre que la lettre de don Fernand et le manifeste du Roi vinrent en même temps surprendre et désoler l'Espagne. Cette nation qui voyait son prince bien-aimé soustrait à la mort des coupables n'éprouva qu'une nouvelle consternation. Le pouvoir du ministre exécré avait paru moins détestable, quand c'était à la vie et aux droits de l'héritier du trône qu'il s'attaquait.

« Matéa fut autorisée à rentrer dans Madrid pour prix de ses efforts. Les autres prisonniers d'État restèrent sous le poids de l'accusation capitale qui leur était intentée, et dont le prince des Asturies était seul déchargé. Le fidèle Ramon fut arrêté. Il méritait d'avoir le sort de sa maîtresse. Pendant ce temps, j'avais reçu une lettre d'exil, avec l'ordre de quitter Madrid le soir même. Ma mère essaya de donner du courage à don Luis que tant de coups accablaient. Fernanda, que sa mère devait venir reprendre le lendemain, mêlait ses larmes à celles de doña Leonor. Si jeune, elle avait une sensibilité pleine de charme. Son cœur était ouvert à toutes les impressions de la reconnaissance et de la tendresse.

« Du reste, dans le tourment inexprimable de mon impuissance, je ne murmurai pas de mon éloignement. Je ne regrettai même pas l'obligation de m'éloigner sur l'heure. Séparé de Maria, désespéré pour mon pays, il me tardait d'être en possession de mon adversité tout entière. Rien n'est plus cruel que l'incertitude et l'attente. L'âme se soumet plus aisément à ce qui est irrévocable. C'est un des traits du caractère national. C'est un des attributs de la nature humaine. L'homme se sent un hôte passager du temps. Il s'épuise à trouver des points fixes dans sa mobile station d'ici-bas, parce qu'il éprouve sans cesse ou le souvenir confus, ou l'inquiet besoin de son immuable patrie. C'est ce que don Mathias appelait notre naturelle *nostalgie* du ciel. »

LIVRE TREIZIÈME

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA

OCCUPATION FRANÇAISE.

Les moyens étaient désavoués universellement par une nation grande et généreuse.

Comte de TORENO, *Guerre de l'Indépendance*, t. 1er.

Exil d'Alonso à Buytrago. — Traité de Fontainebleau. Godoy prince souverain. Invasion du Portugal. Départ de la maison de Bragance. — Procédés de Napoléon envers le gouvernement espagnol. Marche des armées impériales. — Acquittement juridique des amis de don Fernand. Leur exil. — Enlèvement des places fortes par les Français sans déclaration de guerre. Hostilités croissantes du cabinet impérial. Deuil général. — Procès de Ramon. Torture. Supplice. — Préparatifs de départ du roi et de la reine pour l'Amérique. Marche du grand-duc de Berg. — Résolution d'Alonso. Son retour à Madrid. Disparution de don Luis et de doña Leonor. — Saint-Office. Ses lois. Ses cachots. — Épouvante, désolation universelles.

I.

« Je partis. Godoy m'assignait Buytrago pour demeure, Buytrago, d'où mon œil verrait chaque jour les cimes au pied desquelles habita notre enfance, lieux sauvages que nous avions quittés, moi, seul et ignoré, pour chercher à Salamanque les moyens d'honorer mon nom et de servir mon pays, Maria, pour passer tout à coup du sein de l'obscurité dans l'éclat des richesses et des grandeurs. Mais alors, de combien d'illusions nous parions l'avenir! Aujourd'hui, quelles réalités m'environnaient! La toute-puissance de la monarchie tombée aux mains d'un favori, sans la barrière d'une institution nationale, d'une garantie,

d'un pouvoir public, pesait sur la compagne bien-aimée de mon enfance, sur moi, sur l'Espagne entière, de tout son poids. Je ne pouvais que courber la tête sous la verge fatale. Malheur à qui naît, avec une âme généreuse, dans ces États disgraciés du sort, où le pouvoir, seul et suprême gardien de tous les intérêts et de tous les droits, en étant formidable comme la société entière, peut se montrer corrompu et inique comme un seul homme!

« De toutes les douleurs qui m'accablaient à la fois, la plus poignante, celle qui allait le plus profondément à mon âme, était mon éloignement de Maria. Il me fallait remonter jusqu'à mon départ de la Corogne pour retrouver une impression aussi vive et aussi cruelle. Maria seule devait faire connaître à ma vie, dans toute son amertume et toute sa puissance, ce chagrin à part des séparations. Au moment où la voiture qui devait m'emporter loin du lieu où j'avais vécu de sa présence, de sa pensée, de son inspiration, de la lumière de son regard, du son de sa voix, m'entraîna en effet, il se passa en moi un trouble inexprimable; je crus que l'existence même m'échappait. En sentant de moment en moment les distances s'agrandir, s'aggraver le poids de mes peines, j'apprenais avec désespoir que cette affection si chère et si profonde m'était encore plus nécessaire que je ne le savais. J'étais comme l'homme qui serait jeté tout à coup sur une plage lointaine, dans un désert aride où tout serait sans vie. Je ne sentais l'existence qu'à mon morne accablement, et je ne sortais de cet abattement où expiraient toutes les forces de mon courage que pour fondre en pleurs comme un enfant. Les natures faites pour l'action et la lutte sont peut-être les plus abattues dans les douleurs sans combat.

« J'arrivai de bonne heure au milieu des monts qu'on pourrait appeler les postes avancés de la longue chaîne de Somo-Sierra. Je me précipitai vers le berceau de mon enfance. La maison paternelle tombait en ruines : les arbres qui avaient grandi avec ma sœur et moi étaient desséchés

sur leur tige ou abattus par les ouragans. Seul, un olivier que nous avions planté ensemble, vivait encore; mais la main qui le défendait autrefois des plantes parasites ne protégeait plus ses rameaux flétris; cette main n'abreuvait plus le sol aride au milieu duquel s'étendaient péniblement ses racines; languissant et pâle, il semblait toucher au terme de sa durée. Je puisai de l'eau à la citerne voisine pour désaltérer cet ami mourant; j'écartai les ronces qui étouffaient sa tige, et je partis, satisfait d'avoir prolongé l'existence du témoin de nos premières années. Hélas! il survivait à tous les songes que nous avions agités sous son ombrage.

« Je ne m'enfonçai pas dans la gorge qui allait me dérober la vallée, sans la contempler une fois encore. Il n'était pas un point de cette vaste étendue, pas une des cimes rocailleuses qui déroulaient autour du stérile bassin leurs aspects sévères, pas un des arbres épars çà et là sur la scène, dont la vue ne fît palpiter mon cœur et ne mouillât mes yeux de larmes. D'où naît le plaisir que l'homme éprouve, une fois avancé dans la vie, à retourner aux lieux qui le virent enfant, ceux où il s'initia aux deux grandes affaires de notre destinée, aimer et souffrir? Toutes les joies, tous les chagrins de cet âge, qui n'a que des impressions vives et passagères, s'offrent alors à sa mémoire et contrastent avec les douleurs d'une saison plus mûre. Il ne trouve maintenant de réalité que dans les sensations nouvelles, et peut-être un jour viendra qu'il les reconnaîtra tout aussi vaines que les jeux et les désespoirs de ses premiers ans.

« Buytrago parut enfin sur le penchant d'une montagne que je venais de gravir; ses vieilles murailles, ses tours crénelées prononcent leurs formes gothiques parmi des rochers au pied desquels coule un large torrent. A voir ces fortifications, qui datent des premiers temps de la monarchie, on se croirait encore aux jours de gloire où le Castillan disputait au Sarrasin le sol de sa patrie. Ces hommes du pays qu'on rencontre sur la route avec leur soubreveste de cuir,

leur ceinture ferrée, leur bonnet sauvage et leurs traits mâles, leurs regards indifférents ou sévères, leur port altier, ont l'air des contemporains du comte Gonzalès se préparant au combat sans savoir s'ils préfèrent les palmes de la victoire ou celles du martyre.

« C'est là que j'allais connaître dans toute leur rigueur les peines de la solitude, de l'impuissance, de l'exil. Mon séjour sauvage était en harmonie avec le deuil de mon cœur et avec celui de mon pays. Les montagnes qui m'environnaient, cachées sous les neiges, déroulaient devant mes regards ces aspects grisâtres et glacés du Nord. C'est là que je méditais désormais sans repos sur les chances extraordinaires qui semblaient devoir bientôt s'accomplir. Une inquiétude inexprimable agitait mon sein, et, toujours élancée vers Maria captive, ma pensée cherchait dans ce souvenir un courage et des consolations qu'elle n'y trouvait pas.

II.

« Au milieu de l'irritation et de la douleur publiques, don Manuel vaincu avait éprouvé seul un mouvement de joie. Le traité du 27 octobre, qui livrait l'Espagne à la France, en paraissant livrer le Portugal à toutes deux, avait été reçu à l'Escurial le jour où don Fernand obtenait sa grâce fatale. Ce traité, si longtemps discuté, que l'Espagne ignora deux mois encore, stipulait définitivement l'expulsion de la maison de Bragance; la principauté des Algarves était assurée au prince de la Paix. Un autre démembrement de la monarchie portugaise devait servir d'indemnité à l'infant don Luis, que Bonaparte dépossédait de l'Étrurie. Ces conventions étaient aussi ridicules à ses yeux qu'elles devaient l'être à ceux du reste du monde. Mais le ridicule masquait l'abominable. En portant tout à la fois sur le Portugal le poids de ses armes et celui des nôtres, aussi perfide qu'ambitieux, il voulait, sous prétexte d'alliance, faire à nos frontières une brèche par où passeraient sans combat ses troupes, sa puissance et sa dynastie. Le soldat, qui avait des Bourbons

pour clients, transplantait aujourd'hui d'Italie dans la Péninsule les Bourbons de Parme et d'Étrurie, une fille de notre roi Charles IV à leur tête, en se réservant de déporter bientôt Charles IV lui-même, et toute la branche auguste qui régnait sur nous, au delà de l'Océan!

« Le général Solano, marquis del Socorro, Caraffa et Junot envahirent en même temps le sol de nos frères et de nos rivaux de la vieille Lusitanie. La nation espagnole ne s'effrayait pas de voir les vainqueurs de Friedland traverser ses provinces pour cette œuvre commune; elle était flattée dans ses vieilles haines par la subversion de la seconde monarchie de la Péninsule; le prince de la Paix, en faisant marcher nos armées pour le partage des dépouilles, oubliait ses récents affronts. Sa souveraineté le consolait de tout. Il fallait qu'elle consolât aussi nos maîtres des malheurs qui atteignaient leur race entière. Le jour vint où tous les princes de la maison de Bragance, y comprise une autre fille de Charles IV, femme du régent, et la reine de Portugal, atteinte de la même infirmité que Georges III, mais réveillée tout à coup par la surprise de son malheur et l'injustice du sort, durent, aux yeux de Lisbonne et de tout le Portugal consternés, sortir, muets et pleurant, de la demeure de leurs pères. Ils allaient à deux mille lieues des rivages de Vasco de Gama et de Camoëns, afin d'obéir aux décrets de cet homme qui était la fatalité, une fatalité sauvage et aveugle! chercher sous des cieux nouveaux un autre sceptre et une autre patrie! Ce jour-là une éclipse attrista le ciel. Elle sembla attester les sombres destins de la Péninsule entière.

« Les joies de don Manuel, payées si cher, furent de courte durée. Il attendit en vain les Algarves. Le district d'Oporto ne fut pas remis aux Bourbons d'Étrurie. Le général Junot se saisit du Portugal entier, et se déclara chargé de le gouverner au nom de l'empereur. Il fit abattre partout les couleurs portugaises pour mettre à la place le drapeau français. Un décret de Milan frappa de cent millions d'impôt ce malheureux royaume. Le masque des souverainetés natio-

nales stipulées par le traité n'avait été pris que le temps qu'il fallait pour courir des bords de l'Adour à ceux du Tage.

« Pendant ce temps, Bonaparte ne daignait pas répondre aux lettres du roi. Les agents français affectaient de parler tout haut des torts de la reine et de l'impopularité du favori. L'armée impériale recevait chaque jour d'immenses renforts. Non content d'avoir obtenu une route militaire pour arriver à l'Océan, Bonaparte dirigeait d'autres colonnes, sans expliquer ses desseins, sans en informer le gouvernement espagnol, à travers la Navarre et l'Aragon, d'autres encore à travers la Catalogne, jusqu'aux rivages de la Méditerranée. De nouvelles faiblesses attestaient les terreurs croissantes de Godoy. Plus il devinait des plans hostiles et plus, livrant son pays à l'invasion, il multipliait dans les provinces l'ordre de semer de fleurs la route des Français; plus aussi le roi adressait à son fatal allié d'humbles instances pour obtenir en faveur du prince des Asturies la main d'une de ses nièces ou de ses pupilles. Cette union était la seule chose sur laquelle le père et le fils se trouvassent d'accord.

« Pour se dédommager de ces revers, Godoy poursuivait sa facile victoire sur la foule des prisonniers illustres qu'il avait donnés au prince des Asturies comme compagnons d'infortune. Tous, laissés sous le poids d'une accusation de lèse-majesté, attendaient dans les fers que la commission du conseil de Castille prononçât sur leur vie. L'obscur Ramon s'étonnait d'être associé à tous les chefs de la noblesse castillane.

« Mais là un autre mécompte, peut-être le plus sensible de tous, attendait les coupables dépositaires de nos destinées. La commission des onze prononça enfin sur la conspiration de l'Escurial. Placés entre le pouvoir et l'opinion, deux forces qui commençaient à se montrer égales, les juges osèrent suivre l'impulsion de leur conscience. L'un d'eux, dont l'histoire gardera le nom, don Eugenio Cavallero, était mourant : il se fit porter au tribunal. Tous les accusés furent absous. Mais don Manuel ne voulait pas être vaincu,

et le duc de l'Infantado, le duc de San-Carlos, le chanoine Escoïquiz, le marquis d'Ayerbe, des évêques, des généraux, que la justice déclarait innocents, expièrent dans des exils divers le tort d'avoir encouru la disgrâce de l'ennemi public. Don Carlos eut Tolède pour prison; ma sœur, Badajoz; Pablo, son monastère. Ramon seul fut détenu pour un crime qu'on ne disait pas. Le peuple espagnol vengea noblement les victimes. Le juge intègre et intrépide, Cavallero, mourut le lendemain du jugement. Madrid tout entier assista à ses funérailles. On n'en avait pas vu de si belles. Le peuple espagnol marquait son divorce avec ceux qui le gouvernaient. C'était la première fois.

« La reine, pour n'être pas vaincue, avait imaginé de protester contre l'issue des poursuites juridiques en rendant grâce à Dieu par un *Te Deum* solennel du salut du roi : c'était constater le crime, quand le roi et les juges ne l'avaient point frappé, et condamner de plus en plus son fils quand elle ne pouvait l'empêcher de régner. Les grands se montrèrent dignes du sang qui coulait dans leurs veines; ils s'abstinrent. Il n'y eut de condamné que la coupable mère et son complice.

III.

« L'hiver s'écoulait lentement sous cet étrange et sombre orage. Un inexprimable sentiment de malheur éclatait partout, et le fond de mon âme n'était que trop en harmonie avec la solennelle tristesse de tout un peuple. J'y sentais des choses qui m'épouvantaient. L'affection, qui avait été si longtemps le repos et le charme de ma vie, en était maintenant le trouble et l'angoisse. L'idée d'un mystère extraordinaire remplissait malgré moi ma pensée; mille souvenirs étranges, mille incidents inexplicables, mille paroles confuses, m'y faisaient trouver, sous l'étreinte de la douleur et de la solitude, des agitations de plus. Un événement cruel vint ajouter à mes perplexités.

« Les lettres ne me parvenaient point. Il fallait des exprès,

beaucoup de dépenses et de périls. Matéa m'écrivait quelquefois, malgré mes réponses brèves et rares, espérant par ses informations intéresser mon esprit, et par ses protestations toucher mon cœur. Maria, deux fois par semaine, me faisait arriver son souvenir. « C'était la première fois, m'é-« crivait-elle, que je comprends le prix de la fortune. » Mais son accent douloureux me déchirait l'âme. D'ordinaire si courageuse et si résignée, elle semblait avoir perdu toute sa force. Je m'expliquais son abattement par ce qu'il y a de contagieux et de saisissant dans celui d'une nation entière. Elle me l'expliquait elle-même par l'impuissance de ses efforts pour adoucir au marquis les rigueurs de son exil. Accoutumé à vivre dès l'enfance sous l'œil de ses maîtres, les habitudes, les devoirs du palais, lui faisaient faute à toutes les heures, et les soins de Maria ne réussissaient pas à remplir un vide toujours plus grand. Le jour lui semblait manquer à sa destination, parce que le matin s'écoulait sans qu'il eût à lever le roi, midi, sans le servir à table, onze heures du soir, sans le déshabiller : il était mal à l'aise dans son indépendance, comme on le pourrait être dans la captivité. Le monarque était si bien à ses yeux l'image vivante de la patrie et de l'honneur qu'il avait l'âme plus humiliée chaque jour de sa disgrâce.

« Sa douleur, m'écrivait la marquise, me désespère d'autant « plus, que, sans moi, il n'aurait jamais connu ce mal qui lui « est terrible, la perte de la faveur royale, et Dieu permet « qu'après avoir fait la blessure, je ne puisse pas la guérir ! »

« Elle finit par me découvrir un chagrin plus grand. Son page Ramon, le plus dévoué, le plus loyal, le plus courageux des hommes, gémissait sous le poids de l'accusation la plus extraordinaire. Il était désigné à la Puerta del Sol et aux tribunaux comme l'assassin de sa maîtresse qu'il avait sauvée ; des incidents funestes semblaient donner quelque corps à cette supposition monstrueuse, et toute la suite de la procédure attesta une fatalité inexorable, ou bien une inexorable persécution dont Maria avait le cœur et l'âme épouvantés.

« Je ne puis imaginer pourquoi, disait-elle; mais il y a là « une main puissante et cachée qui le pousse à l'échafaud. « La vengeance de ce misérable Fortunato n'y suffirait pas. »

« On ne sait pas tout ce qu'il y a de périls dans la justice humaine, chez les nations où elle est occulte, muette, ignorée, où aucune publicité ne la contrôle et ne l'éclaire. Grande est la part de la passion; plus grande et plus terrible encore la part de l'erreur. Une circonstance bizarre prévint contre le malheureux page l'esprit des magistrats, en détruisant tout l'effet des attestations de Maria sur sa droiture et sa probité. Plusieurs de ces hommes, qui, sous le nom de *serenos*[1], veillent, depuis un soleil jusqu'à l'autre, à la sûreté de Madrid, souscrivirent, peut-être de bonne foi, une déclaration qui le fit considérer comme un affilié des Bandoleros dont la ville et les environs étaient infestés. La lanterne de leur lance cachée sous leur manteau, ils l'avaient mainte fois rencontré rôdant à une heure avancée de la nuit dans tous les quartiers de la ville. Ce qu'ils appelaient ainsi, c'étaient le voisinage de l'hôtel de la comtesse et celui de la demeure de mes parents, tandis qu'ils avaient sous leur toit, avec Fernanda, Doña Inès. Le vaillant jeune homme aurait donné mille fois sa vie plutôt que de compromettre la gloire de la fière camarera, et un manquement à la vérité lui faisait autant d'horreur qu'un manquement à sa maîtresse. Il ne répondit donc ni par des aveux, ni par des démentis. Ses incertitudes, ses contradictions, sa peur d'offenser Dieu ou la chevalerie, qu'on prit pour la peur des criminels, le perdirent. Il fut plongé dans le plus noir cachot. Cet homme, si intrépide dans la liberté, acheva de se perdre en se montrant abattu dans les fers comme un coupable. De tristes pressentiments aggravaient son désespoir. Lui aussi sentait qu'une puissance invisible l'accablait.

« Maria avait laissé dans Madrid le docteur don Mathias,

[1] Ainsi nommés de ce que, criant à toutes les heures de la nuit le temps qu'il fait, ils ont presque toujours à annoncer le beau temps.

pour porter au captif des secours assidus. Il fut admis librement près de lui jusqu'au jour où, prêt à comparaître devant ses juges, et ses genoux fléchissant, Ramon prit la main du bon chapelain, et lui dit : « Ne m'abandonnez pas ! si je succombe, « je me croirai libre d'une promesse que j'ai fidèlement, trop « fidèlement peut-être observée. Il est un mystère que la « marquise seule doit connaître ; je vous chargerai de lui « transmettre à ma place une confidence qui intéresse sa vie « entière. » Le hasard ou le malheur voulut qu'à dater de ce jour, don Mathias cessa de pouvoir pénétrer dans la prison.

« La cinquième salle du conseil de Castille[1] devait être saisie du procès. Cette chambre, dont les arrêts ne sont pas sans appel dans les affaires civiles, a cela de terrible, qu'elle est souveraine quand elle prononce sur la vie des citoyens.

« L'accusé protesta contre les juges qui lui étaient assignés. Il revendiquait, à titre de *familier*, la juridiction du saint-office, et l'inquisiteur de cour, qui appuya sa demande auprès du conseil royal, nous apprit ainsi que le pieux Ramon était, en effet, un des affiliés du tribunal de la foi.

« Ces conflits qui, d'ordinaire, sont éternels, où le pouvoir spirituel trouve presque toujours une occasion de triomphe, furent terminés sans retard et jugés contre l'inquisition. Le malheureux réclama encore, à titre d'étudiant inscrit sur les rôles, les priviléges de l'université ; tous ces refuges, ouverts au coupable par notre législation, comme pour perpétuer les procès et appeler au secours du crime la faveur, l'or et le temps, lui furent fermés : cette fois, la marche de la justice était aussi rapide que rigoureuse.

« L'accusé fut entraîné au pied du tribunal. Ces magistrats, assis sur une estrade élevée, dans leur costume sévère, ces greffiers, ces chapelains-jurés, ces alguaciles de garde, solennellement distribués autour de lui, toutes ces pompes

[1] Les douze membres dont elle se compose s'appellent Alcaldes de la couronne (de casa y corte). La police administrative et judiciaire de la capitale est au nombre des attributions de cette portion du conseil royal.

de la justice, tournant ses foudres contre un seul homme, sans un visage ami pour le soutenir, achevèrent de porter dans son âme le trouble et le découragement. En vain, il s'opiniâtrait à affirmer son innocence sur la croix d'argent qui décorait la table des alcaldes. Les nombreux témoins qui furent produits fortifièrent, pour la plupart, du poids de leurs charges l'éloquence de l'agent fiscal. Cet interprète des lois, jeune licencié qui avait signalé son zèle dans le procès de l'Escurial, déployait, pour venger Maria, disait-il, autant d'ardeur qu'il en avait montré naguère pour la perdre. Ainsi qu'on le voit trop souvent dans les États despotiques, ou bien dans les temps de parti, car toutes les tyrannies se ressemblent, il était de ces hommes qui remplissent le ministère d'accusateur, comme un licteur tranche la tête désignée, comme un soldat frappe l'ennemi, aveuglément, avec fureur, sans s'inquiéter de la justice de sa cause, magistrats terribles auxquels on ne peut disputer une vie sans qu'ils ne fassent du débat leur affaire, et de la condamnation leur gloire. Par malheur, le licencié ne réussit pas à porter une conviction dans l'esprit des juges; je dis par malheur : car, obéissant à un scrupule barbare, ils ordonnèrent que la torture achevât de dissiper leurs doutes!

« Nulle protestation ne put sauver à l'infortuné cette affreuse épreuve : il fut conduit auprès du lit de douleur. L'alcalde de la cause[1] était auprès de lui. Le vieil aumônier de la prison l'exhortait au repentir et à l'aveu de son crime; le bourreau arrangeait avec insouciance les apprêts du supplice, et un greffier criminel taillait sa plume pour enregistrer les réponses, c'est-à-dire les cris de douleurs de l'accusé. Ramon, à genoux et pressant contre son cœur un crucifix, demandait à l'aumônier le secours de ses bénédictions et de ses prières; il se releva, puis se jetant sur la couche fatale, il répéta qu'il était innocent. Le juge répondit par cette formule, que sur le prévenu seul pèseraient

[1] Juge instructeur.

devant Dieu et devant les hommes les conséquences de ses désaveux, dût-il rendre le dernier soupir au milieu des tourments. A ce mot, le ministre de la loi se mit à ajuster le patient dans une espèce de cercueil où il allait, douloureusement attaché, subir les angoisses d'une affreuse agonie. L'honnête homme frissonna, lorsque la main, dévouée à l'homicide, se posa sur lui. Aussitôt, la corde, enlacée autour de ses membres meurtris, les presse de replis multipliés; le bourreau y passe le bâton terrible qui va les serrer sans fin. L'aspect sinistre de cet homme, la brutale indifférence empreinte dans ses traits farouches, son dédain pour le corps vivant qu'il apprêtait au martyre, tous ces détails qui mêlaient le dégoût à l'horreur, n'étaient pas nécessaires pour abattre tout à fait les forces de Ramon. Un cri aigu annonce ses premières douleurs; mais il rassemble son énergie: deux tours, trois tours, et quatre autres encore suivirent sans qu'un gémissement s'échappât de sa poitrine haletante; seulement, par intervalle, il prononçait tout haut les litanies sacrées. Bientôt une sueur froide l'inonde tout entier, et les nœuds commencent à déchirer ses chairs. L'alcalde prend ce moment pour l'interroger. D'une voix défaillante il nie encore, et laisse entendre le nom d'Inès qui remplissait sa pensée.

— « Cette Inès que tu nommes, poursuit le magistrat, « a-t-elle participé à l'assassinat? — Elle?..... non pas : je « puis vous le jurer par le sacré cœur de Marie. — Dis-moi « que se proposaient les auteurs de ce complot? — Com- « ment le saurais-je? — Mais tu sais bien que la camarera « de la comtesse de D''' n'est point coupable. Tu sais donc « quels sont les complices? Tu viens de te trahir; acquiers « par ta sincérité des droits à la clémence royale et à la « miséricorde divine. — Je suis innocent comme l'agneau « pascal. — Tu t'obstines?..... Encore quelques tours de « corde! » Le magistrat parlait que déjà les os de l'infortuné crient sous les liens homicides. — « Hé bien, « maintenant es-tu coupable? » reprend l'alcalde en dé-

tournant ses regards. Celui dont les lèvres n'avaient jamais proféré un mensonge se tait un moment; à la fin la douleur l'emporte. — « Oui, répondit-il en frémissant; mais en-« voyez-moi vite à l'échafaud. — Il n'est pas dégoûté, dit « avec un rire infernal l'exécuteur des vindictes judi-« ciaires; il aimerait mieux être debout que couché sur la « dure. — Paix! s'écrie le juge, et s'adressant à Ramon : « Avant qu'on te délie, avoue pourquoi tu voulus commettre « ce forfait? — Je ne le sais pas. — Qui te l'a conseillé? — « Je ne sais; mais ôtez-moi d'ici ou je meurs. — Un tour « encore, puisque tu reviens à ton premier système! »

« Les membres de Ramon ne peuvent résister à ce nouvel effort; ils sont brisés. La victime pousse des cris horribles. L'alcalde de la couronne l'interpelle de nouveau : un oui incertain est le seul mot qui puisse être saisi à travers les accents confus de son désespoir. Ses liens sont enfin relâchés, et le sourire d'une joie déchirante brille un moment parmi les convulsions de son agonie. « Songe, lui dit le « juge, que si tu hésites dans tes aveux, je vais à l'instant « te rendre aux tortures. — A la bonne heure, mais pro-« mettez-moi que je serai confessé ensuite et exécuté sans « retard. — Parle, conviens-tu d'avoir essayé d'assassiner « la marquise, et, ce qui est plus coupable encore, d'avoir « voulu imputer ton crime à l'un de ceux dont la main t'a « désarmé? » Ramon ne pouvait prendre sur soi de redire une imposture. Mais le bâton fatal resserra les nœuds, et il proféra, d'une voix à peine entendue, le mot qui le condamnait. — « Maintenant, qui t'a porté à cet attentat? Tu « ne réponds plus; est-ce pour lasser le bras de l'exécuteur? « — J'ai voulu... j'ai voulu me venger. — Et de quoi? — « Le sais-je? Mais, par les mérites de la sainte mère de Dieu, « ne me laissez pas vivre plus longtemps; car je me fais « horreur. — C'est bien tard te repentir, » réplique le magistrat; et Ramon mêle des torrents de larmes au sang qui coulait de sa bouche. On le détache demi-mort du lit infernal pour le transporter dans son cachot. L'aumônier

l'y accompagne, de peur que la mort ne vienne le saisir parmi ses douleurs, sans que la religion lui eût ouvert le seul refuge qu'il implorât désormais contre les erreurs des hommes et l'atrocité des lois.

« Au bout de trois jours, Ramon fut traîné devant le tribunal, et là il rappela ses forces pour protester contre les aveux que lui avait arrachés la douleur. « Je suis, dit-il, « d'une voix plus ferme, je suis innocent comme la brebis « des montagnes d'Occa. » La salle décida que le crime dont il était prévenu devait être rangé dans le nombre de ceux pour lesquels trois tortures peuvent être ordonnées. L'infortuné vit ses membres soumis à une seconde épreuve. Mais, après une demi-heure de tourments et de dénégations, ses os, brisés sous les nœuds, ne purent résister à l'effort, ni son âme à la souffrance; il s'évanouit, et, quand le bourreau le détacha, l'alcalde le croyait sans vie. Trois jours s'écoulèrent : il fut appliqué une troisième fois au lit de mort. Des douleurs que le cœur de l'homme a pu inventer, mais qu'il ne peut souffrir, contraignirent encore le martyr d'une législation barbare qui a été celle du monde, à se dire coupable; il ne parut devant le tribunal que pour se rétracter, afin, dit-il, d'éviter s'il se pouvait, non plus le châtiment, mais la honte du crime. La salle, peut-être pour finir les souffrances d'une vie qui ne pouvait plus se prolonger, le déclara convaincu d'avoir blasphémé par ses dénégations le saint nom de Marie et attenté à la vie de sa maîtresse, crimes qui emportaient la mort. Cette sentence ne révolta l'âme généreuse de Ramon que parce que l'ignominieux supplice du gibet lui était réservé. Il demanda en vain à mourir noblement par le garrote[1] : les preuves d'hidalgie qu'il voulut présenter ne furent même pas examinées. Également repoussé en invoquant les priviléges de la Biscaye,

[1] Le patient est assis contre une potence à laquelle un collier de fer l'attache. Le bâton du bourreau serre ce collier jusqu'à ce que la mort s'ensuive.

comme fils d'une mère que la noble seigneurie avait vu naître, il se réduisit à solliciter du moins la grâce, souvent accordée, d'être exécuté dans l'intérieur de la prison. Ce fut la seule de ses prières qu'on accueillit, et ses geôliers l'enfermèrent dans la chapelle d'où il ne devait sortir que pour être traîné à l'échafaud.

« La procédure avait été si secrète que doña Inès n'apprit qu'à ce moment, par hasard, dans une conversation du commandeur avec la comtesse, l'extrémité de la situation de son amant. Elle fut prise de désespoir. L'orgueil céda dans son cœur, et, se voilant le visage, elle alla chez le fiscal se jeter à ses genoux, et lui dire le secret de ces courses nocturnes qui avaient été si fatales : « Il est trop tard, lui dit le ma-
« gistrat ; vous vous perdez sans sauver ce malheureux. Il
« est coupable. Nous avons des preuves certaines. Nous
« avons ses aveux. Implorez pour lui la miséricorde divine !
« Il n'a rien à attendre de la miséricorde humaine. » Inès vaincue se précipita aux pieds de sa maîtresse, s'y roula, sollicita son intérêt protecteur. En le promettant, Matéa ne dissimula point combien peu elle espérait.

« Le premier soin du condamné fut de réclamer la présence de don Mathias. La crainte de succomber à ses maux avant d'avoir revu le chapelain de la marquise, était la seule pensée terrestre qu'il se permît encore. Du reste, il ne s'occupait plus que d'étouffer le murmure des angoisses auxquelles ses plaies et ses fractures sans nombre le laissaient livré, pour pouvoir demander pardon à Dieu du mensonge qu'il avait commis deux fois, et de l'orgueil qui se soulevait en lui contre l'image d'une mort infâme. La loi lui permettait de passer trois jours dans le sanctuaire, afin de se mieux préparer à comparaître devant le réformateur suprême des jugements des hommes. Il fallait que, dans cet intervalle, la salle des alcaldes de la couronne obtînt du roi l'approbation de la sentence.

« La marquise, de son côté, et son mari aussi désolé qu'elle, aussi convaincu de l'innocence de son page, avaient

envoyé l'ordre de verser l'or dans les secrétaireries[1] pour le sauver; mais personne ne s'intéressait à sa destinée. C'est là le malheur des procédures sans publicité : il n'y a que l'accusation qui se montre au grand jour : la défense meurt ignorée dans l'oreille des juges; et leur esprit prévenu prononce à leur insu d'iniques arrêts, que sanctionnera la conscience publique. Plus le crime qu'ils ont frappé est invraisemblable et bizarre, plus l'imagination des masses en est saisie. Les tribunaux disposent ainsi à la fois de l'honneur et de la vie, du présent et de l'avenir.

IV.

« Le moment semblait favorable au succès des efforts que tentait de tous côtés don Mathias. Les maitres de la terre doivent compatir plus que jamais aux malheurs des hommes, lorsqu'eux-mêmes sont contraints de plier la tête sous les coups de l'adversité. Les hôtes d'Aranjuez connaissaient la douleur et l'effroi. Charles IV et la reine recueillaient le prix de leurs faiblesses, et don Manuel celui de son indignité. L'Espagne échappait à tous trois. Trois cents ans d'une politique opiniâtrément attachée à détruire parmi nous, pièce à pièce, l'antique édifice des libertés, et par conséquent des garanties publiques, n'avaient abouti qu'à livrer les héritiers de saint Ferdinand aux caprices d'un soldat étranger.

« A la place du contingent français de vingt-cinq mille hommes qui avait été stipulé, cent mille impériaux campaient dans la Péninsule à peu près désarmée. Ils promenaient leurs aigles, sans un but connu, des extrémités de la Catalogne à celles du Portugal et du revers des Pyrénées aux approches de la Samo-Sierra. Des forces immenses étaient en outre appelées du fond de l'Allemagne où restait immobile et captive l'armée espagnole du marquis de la Romana; elles s'amassaient à grand bruit le long de nos frontières sous des noms bizarres et menaçants. Le peuple de Madrid, allant plus vite

[1] Les ministères.

peut-être que les alarmes de la cour, commençait à parler du départ de la maison royale pour l'autre rivage de l'Océan Atlantique. On peut dire que la royauté espagnole n'existait déjà plus.

« C'était dans le cours de février. La renommée révéla tout à coup à la Péninsule d'audacieux, d'inouïs attentats d'un homme contre une nation. Les généraux de Bonaparte avaient reçu l'ordre, en pleine paix, à la face du monde, la rougeur au front, d'enlever, par des stratagèmes qu'on dédaignerait au théâtre, sur des garnisons sans défiance, les places fortes d'une puissance amie. Pampelune, Figuières, Mont-Serrat, la citadelle de Barcelone, celle de Saint-Sébastien, ces clefs de nos provinces emportées sans combat, *dérobées*, car quel autre mot employer! attestaient la perfidie de l'envahisseur et ses véritables projets. Nos maîtres comprirent que cet outrage était le prélude de plus grandes entreprises. Vainement Bonaparte, pour tromper jusqu'au bout l'Espagne et ses princes, imagina-t-il d'envoyer à ce moment, avec un grand fracas, quinze chevaux de luxe à son allié Charles IV. Il me fallut empêcher le peuple de Buytrago de les éventrer au passage. La vérité se faisait jour de toutes parts. Don Eugenio Yzquierdo arriva de Paris pour la faire connaître tout entière. Il apprit que la souveraineté des Algarves, et le traité même, n'existaient plus. Les provinces espagnoles jusqu'à l'Èbre étaient exigées pour être réunies au grand empire. Des dédommagements étaient offerts en Portugal, et l'habile don Eugenio ne dissimulait pas que, dans sa pensée, ces propositions étaient un leurre comme tout le reste. La cour vit que son heure fatale avait sonné. Ceux qui nous avaient livrés sans défense aux complots de l'étranger, se sentaient hors d'état d'en appeler à la nation outragée et de s'associer aux périls qu'eux seuls avaient fait naître. On sut que le roi et doña Marie-Louise, comme s'ils se fussent consolés de perdre l'Espagne pourvu que don Manuel ne leur fût pas ravi, avaient résolu, en effet, d'aller chercher au loin le trône de Montézuma, dans l'im-

l'obéissance à un gouvernement qui avait tout d
compris lui-même? Sachant bien que jamais Espag
vait transgressé la volonté royale, et qu'aux yeux
père c'eût été transgresser la volonté de Dieu mêm
avoir pressé sur mon cœur cette croix de Maria en
était mon talisman depuis tant d'années, je rom
ban et partis pour Madrid.

V.

« C'était le dernier des jours accordés par la loi
heureux Ramon. Je me hâtais, dans je ne sais qu
espoir de réussir à préserver sa tête. Mon cœur, oc
lui avant tout, attachait cependant aussi un intérê
à pénétrer ce mystère qu'il avait promis de dévoi
dernière heure. Dans la solitude, ma pensée s'était
sur ce mystère étrange qui m'environnait depuis
temps. Après avoir redouté de le pénétrer, je m'a
à sa découverte par les obstacles même. J'allai d
Puerta del Sol. J'entrai précipitamment chez don Ge
sans répondre au *Dieu soit avec vous!* que m'adress
oisifs, sans les reconnaître ni les voir, je demandai a
pressement si Ramon vivait encore. On se regarda. O
pondit point. Le fourbisseur seul, tâtant lentement sa
calculant plus lentement les minutes, dit, après
ment : « Seigneur colonel.... point! » Et l'entreti
assistants se reporta sur la nouvelle du jour. Tant d'
rence pour la vie d'un homme, d'un martyr de n
d'une victime peut-être de quelque abus criminel de
sance, glaça mon cœur, et je m'éloignai épouvanté.

« Dans ce moment, un flot d'hommes, de femme
fants en bas âge, arrivait par la grande rue avec l'all
qu'on rapporte du cirque. Antonio m'aperçut, vint
me baisa la main, et m'apprit que Ramon n'était pl

« La foule revenait irritée de n'avoir pas assisté à
tacle. Par suite de la triste faveur accordée à l'inf

tout s'était passé dans l'intérieur de la prison. « Je suis bien « tranquille, disait Antonio, sans s'inquiéter des malédic- « tions populaires, Dieu a son âme. Si je pouvais posséder « de ses reliques, je me croirais aussi assuré de mon salut « qu'avec un morceau de la vraie croix ! »

« On savait que le brave Léonère était mort avec un rare courage. Il était monté sur l'échafaud, demandant toujours le docteur don Mathias qu'on lui promit jusqu'au dernier instant. Le docteur avait fait, pour être admis, des efforts désespérés. Tout fut inutile, et le secret du malheureux page mourut avec lui.

« Je courus chez mes parents, désolé tout ensemble et exaspéré. J'avais résolu de solliciter à genoux, de mon père, ce secret que lui aussi connaissait, disait-on, et qui se dressait toujours devant moi dans le temps où je voulais le fuir, pour m'échapper maintenant que j'étais animé par tant de circonstances extraordinaires à le saisir et à l'interroger. Je frappai avec un trouble inexprimable à la maison paternelle. Après quatre mois, j'allais serrer dans mes bras doña Léonor et mon père. Le guichet ne s'ouvrit pas devant mon appel... Tout était silencieux, et vainement, dans mon inquiétude, demandais-je un éclaircissement dans les maisons voisines : tout resta muet. L'air des visages ne me laissa nul doute. Il n'y avait qu'une explication à ce deuil nouveau..... C'était du fait d'un pouvoir mystérieux et terrible que la maison paternelle était déserte.

« L'inquisition ne conservait pas au dehors ses formes redoutables et son dur régime, depuis qu'elle était moins souvent commise à la garde des droits de la religion qu'à la défense des sollicitudes ou même des passions du pouvoir. Mais cette puissance, à moitié invisible et partout présente, vivait encore. Ses habitudes étaient adoucies et non pas ses lois. Immuable au milieu de toutes les institutions de la monarchie chaque jour modifiées par le temps, son autorité n'était tempérée dans l'application de règlements impitoyables que par les lents progrès de cette autre

puissance de défendre, par un élan désespéré, celui de Charles-Quint. Dix mille bras travaillaient nuit et jour aux apprêts du départ : car des princes qui laissaient derrière eux une monarchie, étaient contraints d'emporter dans un autre univers tout l'attirail de celui-ci.

« Ce roi qui avait tout perdu, cette reine qui avait tout dépravé, ce favori, cet amant, ce ministre qui avait tout trahi, soulevaient tant de sentiments pénibles, que l'indignation contre les injures de Bonaparte sembla tempérée d'abord dans les cœurs espagnols par une indignation plus vive encore. C'est ce que m'écrivait don Carlos : « Godoy a « fait tant de mal au royaume catholique qu'on ne sait plus « quel est le véritable ennemi. Sa perfidie ridicule, du temps « d'Iéna, rend la loyauté castillane moins sévère pour de « plus redoutables perfidies, un million de fois plus indi- « gnes. Être traités ainsi nous fait sentir à quel point nous « sommes déchus sous nos guides actuels. Esclave d'un « pouvoir qui la ruine et la dégrade, l'Espagne est-elle « une nation encore ? O mon ami ! bien des gens pen- « saient que c'en était fait de nous, à moins que le légis- « lateur de la France ne s'employât à nous sauver. Com- « ment lui croire encore ce dessein ? Moi, qui étais né pour « jouir de la vie, pour en épuiser les plaisirs, ma tête se « perd dans ces complications. Je ne vois autour de moi « qu'exils, spoliations, abattement, invasion. On n'est plus « une patrie dans l'état où nous sommes. Le deuil est tel « partout qu'il envahit et engourdit mon âme. Je serais « moine depuis bien longtemps, si M. de Voltaire ne m'avait « ôté cette ressource pour toujours. »

« Le peuple, grâce à Dieu, n'eut pas de faiblesse ni d'incertitude dans ses colères. Il les portait tout entières et toutes vives sur les deux offenseurs de la nation espagnole, confondant celui du dedans avec celui du dehors, l'un qui avait reçu de l'autre le droit de parader en armes au milieu de nous. J'avais la joie de voir également Maria sentir ainsi, ou plutôt l'insulte la plus brûlante, pour elle, était celle qui nous venait

de l'étranger. « Cette succession, me disait-elle, d'actes inouïs « d'escamoteur et de brigand couronné doit étonner pro- « fondément l'honneur français, si la race de François Ier « et de Louis XIV ne l'a pas emporté avec elle dans son « trop long exil. Il fallait ce spectacle pour distraire un « moment ma pensée de la douloureuse persécution qui me « cherche et me frappe si visiblement dans la personne « de mon brave et bien cher serviteur. Je ne suis qu'une « femme, une faible femme, toujours sereine, disais-tu « pour me rappeler que les femmes n'ont pas de rôle dans « les affaires de ce monde. Hé bien, je te le déclare : je « ne comprendrais pas que tout Espagnol ne courût pas « à ses armes, ne rendît pas à l'insulteur public guerre « pour guerre. Je sens que Bonaparte m'a outragée jusque « dans les cendres et dans la gloire de nos pères. Si je « pouvais, ce serait un duel à mort entre lui et moi. « Le roi, notre seigneur, que Dieu garde ! naturelle- « ment courageux et chevaleresque, sent ainsi, j'en suis « sûre. Si les traîtres l'empêchent de porter la main sur la « garde de son épée, par saint Michel et par saint Georges! « il faut savoir la tirer pour lui. »

« Mon cœur bondit à ces paroles. Il me sembla que c'était la voix de la patrie. Déjà on annonçait que le grand-duc de Berg[1] s'était mis à la tête des armées impériales, qu'il marchait audacieusement sur la capitale. En effet, les drapeaux français parurent sur les monts de Buytrago. La vue de ces drapeaux, ennemis sans l'avouer, et compromis dans mon respect, au milieu de toute leur gloire, par la ruse et la trahison, me mirent hors de moi. D'ailleurs, le départ prochain de la maison royale pour l'Andalousie, ou plutôt pour le Mexique, avait cessé d'être un mystère; l'autorité n'existait plus; entre des étrangers menaçants et des sujets indignés, la royauté perdait jusqu'à ce vieux prestige qui lui tenait depuis longtemps lieu de pouvoir; devais-je encore

[1] Joachim Murat.

l'obéissance à un gouvernement qui avait tout détruit, y compris lui-même? Sachant bien que jamais Espagnol n'avait transgressé la volonté royale, et qu'aux yeux de mon père c'eût été transgresser la volonté de Dieu même, après avoir pressé sur mon cœur cette croix de Maria enfant qui était mon talisman depuis tant d'années, je rompis mon ban et partis pour Madrid.

V.

« C'était le dernier des jours accordés par la loi au malheureux Ramon. Je me hâtais, dans je ne sais quel vague espoir de réussir à préserver sa tête. Mon cœur, occupé de lui avant tout, attachait cependant aussi un intérêt confus à pénétrer ce mystère qu'il avait promis de dévoiler à sa dernière heure. Dans la solitude, ma pensée s'était exaltée sur ce mystère étrange qui m'environnait depuis si longtemps. Après avoir redouté de le pénétrer, je m'attachais à sa découverte par les obstacles même. J'allai droit à la Puerta del Sol. J'entrai précipitamment chez don Genaro, et, sans répondre au *Dieu soit avec vous!* que m'adressaient les oisifs, sans les reconnaître ni les voir, je demandai avec empressement si Ramon vivait encore. On se regarda. On ne répondit point. Le fourbisseur seul, tâtant lentement sa montre, calculant plus lentement les minutes, dit, après un moment : « Seigneur colonel.... point! » Et l'entretien des assistants se reporta sur la nouvelle du jour. Tant d'indifférence pour la vie d'un homme, d'un martyr de nos lois, d'une victime peut-être de quelque abus criminel de la puissance, glaça mon cœur, et je m'éloignai épouvanté.

« Dans ce moment, un flot d'hommes, de femmes, d'enfants en bas âge, arrivait par la grande rue avec l'allégresse qu'on rapporte du cirque. Antonio m'aperçut, vint à moi, me baisa la main, et m'apprit que Ramon n'était plus.

« La foule revenait irritée de n'avoir pas assisté à ce spectacle. Par suite de la triste faveur accordée à l'infortuné,

tout s'était passé dans l'intérieur de la prison. « Je suis bien « tranquille, disait Antonio, sans s'inquiéter des malédic- « tions populaires, Dieu a son âme. Si je pouvais posséder « de ses reliques, je me croirais aussi assuré de mon salut « qu'avec un morceau de la vraie croix ! »

« On savait que le brave Léonère était mort avec un rare courage. Il était monté sur l'échafaud, demandant toujours le docteur don Mathias qu'on lui promit jusqu'au dernier instant. Le docteur avait fait, pour être admis, des efforts désespérés. Tout fut inutile, et le secret du malheureux page mourut avec lui.

« Je courus chez mes parents, désolé tout ensemble et exaspéré. J'avais résolu de solliciter à genoux, de mon père, ce secret que lui aussi connaissait, disait-on, et qui se dressait toujours devant moi dans le temps où je voulais le fuir, pour m'échapper maintenant que j'étais animé par tant de circonstances extraordinaires à le saisir et à l'interroger. Je frappai avec un trouble inexprimable à la maison paternelle. Après quatre mois, j'allais serrer dans mes bras doña Léonor et mon père. Le guichet ne s'ouvrit pas devant mon appel... Tout était silencieux, et vainement, dans mon inquiétude, demandais-je un éclaircissement dans les maisons voisines : tout resta muet. L'air des visages ne me laissa nul doute. Il n'y avait qu'une explication à ce deuil nouveau..... C'était du fait d'un pouvoir mystérieux et terrible que la maison paternelle était déserte.

« L'inquisition ne conservait pas au dehors ses formes redoutables et son dur régime, depuis qu'elle était moins souvent commise à la garde des droits de la religion qu'à la défense des sollicitudes ou même des passions du pouvoir. Mais cette puissance, à moitié invisible et partout présente, vivait encore. Ses habitudes étaient adoucies et non pas ses lois. Immuable au milieu de toutes les institutions de la monarchie chaque jour modifiées par le temps, son autorité n'était tempérée dans l'application de règlements impitoyables que par les lents progrès de cette autre

puissance qui, même parmi nous, commençait à s'appeler l'opinion publique. Sa main de fer, qui, depuis longues années, n'avait dressé de bûchers que dans les provinces, et à Madrid versé le sang que dans l'ombre, avait encore partout de ces sépulcres qu'on appelle des cachots. Morts à la lumière et à la société des hommes, n'existant plus que pour leurs geôliers, n'ayant le sentiment de la vie que parce que d'austères prédications, des privations de toute nature, des tourments quelquefois entretenaient en eux le sentiment de la douleur ou celui de l'effroi, les hôtes de ces sombres demeures ne pouvaient pas même placer leur espérance sur le repos de l'autre vie; là aussi leur était montré sans cesse, le bras tendu sur eux, le fantôme de l'éternité qui châtie. Quelques-uns ne pouvaient demander au sommeil le bienfait d'une trêve rapide et troublée que sur des chaînes et des chevalets ou des cadavres : c'étaient le prêtre séculier dont la raison troublée ne s'était pas soumise, sans retour, au joug tutélaire et invariable de l'orthodoxie; le jeune homme qui s'était raillé des pratiques idolâtres du peuple; le père de famille qui avait accusé tout haut les désordres des couvents; le religieux dont les études hardies persistaient à reconnaître, vivantes dans le monde matériel, des vérités, vieilles déjà depuis plus de cent ans, pour la chimie, la physique ou l'astronomie des nations voisines; l'économiste enfin, qui, parmi la foule des littérateurs et des hommes d'État occupés à répandre les véritables maximes du droit public, avait encouru soit des regards jaloux, soit une approbation bruyante, en cherchant la cause de notre décadence dans l'établissement du pouvoir absolu. C'étaient aussi trop souvent les pures et nobles victimes d'une dénonciation mensongère, d'une persécution cachée, d'une sourde machination.

« Le titre d'honneur de l'institution, ce qui l'avait fait accepter du génie national, c'était d'avoir maintenu l'unité religieuse de notre vaste empire, à travers tous les schismes, tous les démembrements, et cela d'une extrémité à l'autre de

l'univers. Seuls dans le monde, nous avions échappé aux guerres de religion, aux réactions contraires, aux déchirements intérieurs, à tous les malheurs d'une nation qui suit des rites différents. Mais qui pourrait dire que ce bienfait n'ait pas coûté plus cher que n'auraient fait les dissensions civiles? Hélas! en reconnaissant dans l'inquisition le fruit et l'image du génie espagnol, en lui reportant l'honneur de ce fléau des guerres et des scissions religieuses épargné depuis trois siècles à nous et à une moitié du monde, on frémit de penser que ses apologistes n'estiment point ses victoires, dans l'empire espagnol des deux hémisphères, à moins de trois cent mille victimes humaines. Est-on coupable de penser que dans le siècle où nous sommes, cette puissance à part, contre laquelle proteste le genre humain, ne pouvait plus subsister parmi nous?

« Comme le vieux de la Montagne, le saint office reposait sur deux soutiens, le meurtre et l'espionnage; il érigeait la délation en devoir, et les supplices en *acte de foi* (*auto-de-fé*). Il ne souffrait pas un foyer au sein duquel des yeux et des oreilles n'écoutassent et ne vissent pour lui. C'était le gouvernement de Venise appliqué à la religion. Dans cette multitude de satellites mystérieux, il s'en trouvait un grand nombre qui étaient imbus des idées nouvelles, et n'acceptaient ces liens que pour se mettre à l'abri de redoutables vengeances. Mais d'autres avaient à en exercer pour leur propre compte, et il n'était pas d'intérêts si mondains ou si coupables que les armes de la foi ne fussent employées à les défendre. Tout prétexte y suffisait; une conversation tronquée, un soupçon vrai ou faux sur les sentiments secrets, la possession de livres condamnés, et tout le monde en possédait, comme pour donner prise aux persécutions, aux vindictes, à la tyrannie! C'est là que se porta d'abord ma pensée. Je m'inquiétai de cette bibliothèque secrète où avait tant puisé autrefois don Mathias, en calculant bien que ce n'avait pu être qu'un prétexte mensonger pour la main cachée qui avait ourdi cette trame. Le docteur eut aussi ce soupçon; mais il

n'osait me voir, il n'osait me répondre. Il me fuyait. J'admirais cette contagion du péril aux époques de tyrannie, qui fait des meilleurs citoyens un objet d'effroi pour tous les autres.

« Malgré l'alarme semée autour de moi, j'appris qu'au milieu de la nuit mes parents avaient été arrachés tout à coup à leur demeure. La Puerta del Sol ne pouvait méconnaître, à un coup frappé ainsi, le bras du saint tribunal. L'image de don Luis, si chevaleresque et si excellent, de doña Léonor, si sainte et si dévouée, plongés dans le séjour de la désolation, séparés des vivants, arrachés peut-être l'un à l'autre, ne pouvant placer une espérance que dans l'excès de leur âge et de leur faiblesse, cette image acheva de me livrer au désespoir. Que faire, qu'essayer contre une puissance insaisissable et muette dont les mains sont armées de la croix et du glaive? Si vous lui demandez ses droits, elle vous montre le ciel, et l'enfer s'ils vous étonnent. Souveraine arbitre de la raison humaine, et pesant les pensées dans une balance qui n'a qu'un bassin, elle traite les dissentiments comme des attentats, ramène la conscience par la terreur, et oppose à l'aveuglement le bûcher. Établie afin de maintenir la parole du Dieu de paix, afin de protéger la gloire de celui qui a fait le ciel et la terre, elle a pour code la force; pour tribunal, la nuit; pour procédure, le silence; pour interrogatoire, la torture. La mort du cordon avant le supplice du feu est toute sa clémence.

« J'allai machinalement errer autour du palais redoutable où siége le saint tribunal, palais inaccessible, qu'aucune réclamation, aucune demande, aucune investigation ne peuvent aborder. C'étaient là que gémissaient don Luis et doña Léonor! Je contemplai longtemps, avec un morne désespoir, les murs de brique qui les dérobaient, peut-être pour toujours, à ma tendresse. Quel étranger eût deviné que cette maison, sans faste et sans grandeur, défendait contre les regards profanes un pouvoir supérieur à celui des rois? Des gardes, des soldats, ne veillaient point à la porte. Cepen-

dant il ne m'était pas donné de franchir cette enceinte, d'interroger ses farouches mystères, de me frayer un passage jusqu'aux objets chers et cachés de ma pieuse sollicitude. Là, plus que jamais, le sentiment de mon impuissance aggravait celui de mon affliction. Quel était leur sort? Je savais trop que d'ordinaire la chambre où sont enfermés les captifs de tout rang et de tout âge ne reçoit un jour insuffisant que par une ouverture oblique pratiquée sur leur tête. Toute autre lumière leur est interdite, et des nuits sans sommeil se trouvent allongées ainsi de soirs sans clarté. Ils ne peuvent recourir contre les glaces de la vieillesse qu'à ce qui leur arrive des rayons brisés du soleil. Le feu leur est défendu. Deux fois par semaine, ils comparaissent devant l'inquisiteur chargé de recevoir et d'exiger leurs aveux. Car, ignorant toujours quel crime contre Dieu et la foi leur est imputé, il leur faut interroger leurs souvenirs, livrer à l'examen des juges toutes les actions, toutes les paroles de leur longue existence, révéler même les pensées que Dieu seul a pu connaître. C'est sur ces confessions minutieuses, lorsque le temps les a complétées, que repose l'accusation, puisque l'accusateur n'a pas à fournir d'information. Devant cette juridiction qui réclame sur la conscience les droits de Dieu même, ce sont les victimes qui doivent elles-mêmes se trahir et se condamner.

« Toute autre communication avec les hommes leur est interdite. Seulement, un prêtre pénètre quelquefois dans leur cachot. Mais la religion ne descend pas auprès d'eux avec sa mission de soulager les peines des hommes; elle n'apparaît qu'armée du fouet vengeur. Des reproches et des menaces sont tout ce qu'ils doivent entendre. A la fin, ils ne voient plus leur porte s'ouvrir sans effroi. Pressés entre les souffrances présentes et d'affreux présages, ils n'osent plus souhaiter ni de vivre, ni de mourir. Doña Léonor trouverait-elle du courage pour ranimer les forces de mon père? Leurs jours s'écoulaient-ils ainsi dans le sentiment de toutes les privations, dans l'angoisse de toutes les

craintes? Avaient-ils la triste douceur de souffrir ensemble?

« Je ne quittais le pied de ces murailles que pour trouver Madrid tout entier empreint du deuil qui désolait mon âme. Tous ces groupes silencieux et mornes que je traversais s'interrogeaient du regard, se répondaient de la même manière, et paraissaient attendre avec angoisse l'arrêt que l'avenir, un avenir prochain, allait porter sur les destinées publiques; la consternation universelle, l'échafaud de Ramon, les fers de mes vieux parents, l'absence et l'exil de Maria, l'humiliation et les dangers de la patrie, toutes ces pensées m'assiégeaient à la fois; je portais mes regards en avant, et ne voyais que des sujets d'épouvante; les portais-je en arrière, je n'apercevais que des sujets de douleur.

« Oh! qui dira jamais le morne étonnement de cet âge, où l'homme, entré à pleines voiles dans la vie, voit s'évanouir de toutes parts les brillantes chimères dont son imagination l'avait peuplée! J'avais eu le spectacle du hasard classant les hommes, de l'intrigue brisant seule sans effort les hiérarchies en faveur de ses adeptes, du timon des empires tombant trop souvent aux mains les plus inhabiles ou aux plus coupables. Qu'était-ce donc que cet univers avec ses pompes et ses merveilles? Que faire sur la terre si tous les hommes d'État ressemblaient à l'arbitre de nos destinées; tous les frères à Jaymé; beaucoup de femmes à Matéa? Où trouver un refuge contre le vide de notre existence impuissante à la fois et agitée? Où fuir ailleurs qu'au fond des cloîtres! La pensée d'y ensevelir le reste de mes jours eût été pour moi, comme pour don Carlos, l'espérance qui console; mais une voix intérieure me cria : Crois-tu encore? et ce mot retentit douloureusement au fond de mon cœur. Le monde devenait une affreuse énigme, et je tremblais d'en chercher le mot.

« L'expérience que faisait l'Espagne du régime absolu dans sa caducité avait un caractère de malheur et d'abaissement qui portait dans les esprits je ne sais quel farouche désespoir. La Providence semblait si bien s'être retirée du

milieu de nous pour laisser flotter les rênes aux mains de la perversité, que Dieu lui-même était chaque jour davantage banni des croyances. L'athéisme sortait des misères de la monarchie, comme sortent d'une atmosphère empoisonnée les fléaux qui désolent et qui tuent. Don Carlos dans ses lettres me demandait, avec son ironie amère, si j'étais toujours aussi convaincu de cette justice, de cette intelligence souveraines dont je lui avais tant de fois parlé, et mon esprit troublé ne savait plus réfuter une doctrine contre laquelle se révoltaient si profondément mon cœur, mon âme et ma conscience. Je cherchais une donnée morale à saisir, comme une planche de salut, dans ce grand naufrage : ma raison, flétrie par la douleur, ne trouvait que d'amères pensées. Je tombai à genoux, demandant à ce monde intelligent, dont je sondais sans cesse les profondeurs, un fil conducteur qui me donnât des forces pour supporter ma destinée ou bien pour la finir ; car la seule jouissance de l'incrédule doit être le suicide.

« Cette sombre disposition, si générale et si vive, a été pour beaucoup, je le dis à l'avance, dans les crimes dont se souilla quelques semaines plus tard le peuple espagnol, dans l'un des soulèvements les plus soudains, les plus héroïques et les plus légitimes qu'ait vus le monde. Les âmes étaient ivres de colère et de désolation. Les peuples ne sont pas faits pour souffrir tant d'abaissement et tant de corruption. On s'étonne parfois qu'ils n'aient plus de frein. C'est que les temps précédents l'avaient brisé. »

LIVRE QUATORZIÈME

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA.

RÉVOLUTION D'ARANJUEZ.

> Le mal n'est jamais à son période que quand ceux qui commandent ont perdu la dignité, parce que c'est justement le moment dans lequel ceux qui obéissent perdent le respect; et c'est dans ce même moment que l'on revient de la léthargie, mais par des convulsions.
>
> *Mémoires du cardinal de Retz*, liv. IV.

Visiòn mystérieuse : Que la fortune est la justice. — Arrivée de don Fray Isidro. — Nouvelles d'Aranjuez. Tumulte de la Puerta del Sol. — Discours de don Alonso. — Départ du peuple de Madrid pour Aranjuez. Aspect de cette résidence. Terreur de la cour. — Chute de Godoy. Ses périls. — Présentation de don Alonso à don Fernand. — Abdication du roi et de la reine. Imprécations de la reine. Avénement de Ferdinand VII. Allégresse universelle. Danses. — Chant prophétique de la gitana.

I.

« J'étais descendu à l'hôtel de C***. Cet hôtel désert me faisait davantage sentir toutes mes douleurs. Mais je n'y trouvai qu'une fausse solitude. Maria était partout. Partout je croyais la voir et l'entendre sans pouvoir arriver à elle. Le mayordome n'avait pas voulu que rien fût changé après son départ. Toute chose restait, comme son brusque enlèvement l'avait laissée : son prie-Dieu, pendant le froid aigu d'une matinée glaciale, rapproché du brasero; ses livres, ses papiers tout ouverts sur le guéridon de France où elle écrivait; sa guitare, sur laquelle tous les jours elle répétait un air des chevriers de nos montagnes, posée sur

son clavecin; la mantille blanche, qui pressait son front et sa taille au moment du départ, semblant encore l'attendre; ses pantoufles de soie et d'or, qu'on eût dit destinées à défier tout pied humain, laissées par ses femmes à la place où elle les avait quittées pour suivre les officiers de la couronne. Au milieu de tous ces souvenirs et de toutes ces images, j'étais éperdu, hors de moi. Je ne savais qu'incliner mon front sur tout ce qui me la retraçait, et chaque objet la retraçait à moi, la rendait présente, me faisait vivre sous son souffle et son regard. La nuit s'écoulait dans cet orage. J'ouvris ses livres. Je vis avec surprise un volume de Schiller. Elle était probablement la seule Espagnole à qui ce nom, ce livre, cette langue fussent arrivés. Martyr comme moi des caprices du despotisme, abattu comme moi par le spectacle de la servitude et de l'iniquité, le poëte appliquait son ardent et sombre génie à la solution du grand problème de l'univers. La marquise avait traduit en vers castillans ses dithyrambes philosophiques. Jamais la muse n'employa de plus nobles accents. Caldéron a moins de vigueur, Ercilla moins de majesté, Garcilasso de Véga moins de grâce et d'harmonie. J'admirais cette Sapho ignorée qui gardait si bien le secret de son génie. Je plaignais notre pays des préjugés qui ravissent à sa gloire des travaux et des noms dont il pourrait s'honorer. Puis je songeai qu'autrefois Maria ne me cachait pas les élans de son imagination naissante : pourquoi maintenant devais-je au hasard la confidence de son savoir et de ses pensées?

« Dans une de ces odes, le poëte montrait un jeune homme introduit dans un sanctuaire de la vieille Égypte, où résidait, voilée à tous les yeux, l'éternelle Vérité. Le téméraire osa soulever le voile, et le lendemain les prêtres le trouvèrent sur le pavé du temple, insensé de désespoir.

« Dans la disposition de mon âme, ce tableau fit sur moi une impression profonde. J'étais en proie à un trouble délirant. Était-il vrai que la Vérité connue de l'homme dût être pour lui le désespoir et la mort? Une strophe admi-

rable de Maria réfutait, au nom de la foi chrétienne, cette triste vue des secrets de l'univers. Mon âme pouvait-elle ne pas penser comme elle? Au milieu de mon agitation brûlante, mes yeux se fermèrent, sans que le sommeil et la lassitude changeassent le cours de mes pensées.

« Je me vis égaré dans les gorges de montagnes arides et sauvages; là s'ouvrait une de ces galeries souterraines où les Carthaginois et les Romains cherchèrent de l'or, les Goths un refuge, les Sarrasins leur proie. Je marchais dans les ténèbres; seulement, de temps à autre, une lueur douteuse pénétrait à travers les fentes des rochers et éclairait l'horreur de ce séjour; les cryptes lugubres retentissaient d'accents plaintifs ou d'affreux mugissements. La caverne n'avait pour hôtes que d'horribles dragons qui se livraient la guerre, des reptiles au dard homicide, ou des animaux immondes qui se jouaient dans la fange. Au milieu de cette scène d'effroi, s'élevait une statue gigantesque, enveloppée d'un voile d'airain sur lequel se distinguait gravée l'inscription fameuse : « Je suis ce que je suis. » Ces mots me firent juger que le colosse était une Isis, transportée peut-être sur nos rivages, au temps où, suivant les récits des historiens, Sésostris embrassa la Péninsule dans ses conquêtes. Je m'approchai, et découvris bientôt, à travers les franges pendantes de son manteau, le nom de la Vérité tracé sur le piédestal en lettres de feu. Une crainte religieuse me frappa soudain. « Quoi! m'écriai-je, cette « puissance terrible, dont j'ai tant désiré pénétrer les mys- « tères, réside là, à la portée de ma main et de mes re- « gards? je pourrais écarter le faible obstacle qui me la « dérobe; mais l'exemple du malheureux que Schiller a « chanté m'épouvante : je n'ose. » — Ose, répéta l'écho d'une voix imposante; et, tombant à genoux comme si j'eusse obéi à une inspiration divine, je portai mes mains sur le voile sacré. Le tissu que j'avais craint de trouver trop pesant pour mon bras était de la soie la plus légère, le coin que je soulevais céda à mon premier effort. Aussitôt

le sol se colore d'un nouveau jour. Tout est changé autour de moi ! Quelques rochers montrent encore çà et là leurs pointes aiguës; d'arides sentiers se déroulent toujours à travers le site agrandi ; il s'y rencontre des gouffres périlleux ; le serpent dresse çà et là sa tête ; mais c'est pour fuir aussitôt et cacher en tremblant son dard émoussé ; les précipices sont faciles à tourner ou à franchir; il n'est point de route si escarpée qui ne soit tapissée de fleurs. Ces métamorphoses m'enhardirent : j'achevai d'écarter le rideau magique, et je me prosternai, ébloui, sous les flots de l'umière dont fut inondé ce monde nouveau. La sombre voûte des souterrains s'était ouverte; le firmament déroulait au-dessus de ma tête ses globes enflammés, et je croyais entendre la sublime harmonie des sphères célébrant les louanges de celui qui a fait le sentiment et l'intelligence, l'infini et l'éternité. Mon faible regard n'aurait pu plonger dans cet océan de clartés; mais je ne songeais pas à interroger les célestes parvis. Auprès de moi, sur un vaste trépied de bronze, siégeait, l'œil levé vers les cieux, la croix au front et une balance à la main, la Divinité secourable que j'avais invoquée tant de fois; elle déployait, sous une tunique légère, son corps diaphane et sa beauté divine, tantôt n'ayant que la taille, le regard, l'apparence d'une simple mortelle, tantôt échappant à ma vue, et portant sa tête radieuse dans le séjour des soleils sans nombre et des éternels concerts. Autour d'elle resplendissait une atmosphère éclatante et embaumée qui développa dans mon cœur, à mesure que je la respirai, je ne sais quelle joie et quelle force surhumaines.

« A ses pieds reposaient sur des nuages, tels que des voyageurs fatigués qui avaient fini leur journée, un grand nombre de génies aux cheveux blanchis. On les reconnaissait pour les fils du Temps au clepsydre dont leur main était armée ; mais le sable immobile ne marquait plus les heures, et ils semblaient se demander l'usage qu'ils en avaient fait, en pensant à l'immortalité. Les plus éloignés avaient la barbe

limoneuse ou portaient la dépouille des animaux féroces. Les autres étaient vêtus de la robe orientale, du manteau grec, de la toge romaine; ceux-là de la tunique des prêtres de Jésus-Christ; ceux-ci de l'armure des guerriers du Nord ou du costume des derniers temps. Trois ou quatre portaient au front un laurier, et entre eux le plus voisin, appuyé sur une ancre, à l'instar de la Foi, avait un air vaillant et inspiré qui me frappa. Celui de ces vieillards qui venait après lui était remarquable par un air de méditation et d'ironie; il essuyait des taches de sang à ses genoux, quand il s'écria : « Mon fils! » Il voyait accourir un génie jeune et robuste, qui agitait avec violence un livre et une épée cachés sous son manteau. « Je viens, dit rudement celui-ci à la « figure mystérieuse, je viens me plaindre à toi de la va- « nité de tes promesses. Tu annonçais que les longues souf- « frances des peuples ne seraient pas perdues pour eux, « qu'un avenir meilleur allait être donné à la terre : je « croyais marcher libre et fortuné! Loin de là, le génie de « la guerre, l'esprit de conquête et d'usurpation asservit le « monde; les préjugés règnent; l'oppression se propage. « Dis, n'est-ce plus moi que les hommes appellent le fils « heureux du dix-huitième siècle, l'héritier de ses con- « quêtes et le réparateur de ses crimes; ou bien quelle est « la foi due à tes paroles? — Fils de Dieu, écoute, répon- « dit-elle en détachant ses regards de la balance qui les « tenait fixés; les maux dont tu te plains sont à la fois « l'ouvrage et le châtiment des hommes. Tu voudrais n'avoir « pas hérité des misères de tes soixante devanciers. Pour- « quoi as-tu hérité de leurs passions et de leurs faiblesses? « pourquoi, après six mille ans d'épreuve, les gouvernants « ne sont-ils pas encore las de corrompre ou d'opprimer, « et les gouvernés de renverser ou de servir? pourquoi les « nations ne savent-elles autre chose que l'esclavage ou « l'anarchie? L'espèce humaine a reçu de son auteur le « bienfait du libre arbitre : qu'elle en fasse une fois usage « pour préférer la modération à la violence, le droit à la

« force, les mâles jouissances de la liberté au terrible « jeu des révolutions, ou à la léthargie de la servitude. « J'ai dit qu'un jour il en serait ainsi; mais cet avenir, « vous seuls pouvez le hâter. Déjà ta condition est meil- « leure que celle de tous tes devanciers. Tu as reçu en « dépôt des connaissances plus vastes, des doctrines plus « élevées, des institutions plus voisines de l'équité, des « mœurs plus douces; puisses-tu, persévérant dans tes « vœux, étendre les progrès de la raison et de la morale « universelles! Tu as derrière toi des noms immortels! « puisses-tu ne pas mériter que la voix des générations fu- « tures maudisse à jamais ta mémoire, et t'accuse d'avoir « perverti les destinées humaines! — Quelle dérision, re- « prit le génie, de faire des vœux que tu pourrais exaucer! « Au lieu du bonheur et de la vraie gloire, pourquoi « m'envoyer des batailles et des revers, des infortunes et « des outrages? — Téméraire! répondit l'immortelle, ai-je « encore besoin de te dire que tes malheurs attestent ma « justice? La race entière des fils d'Adam est devant le « père de la vie comme un seul homme. Il a dit, à la nais- « sance des âges, que les maux naîtraient des fautes, et « les biens, des vertus. L'arrêt, prononcé une fois, s'ac- « complit toujours. Rentre en toi-même; interroge aussi « les souvenirs des temps passés, et tu sauras que partout « où se placent des malheurs, il y eut des torts et des fautes. « La chute des empires, les guerres, les réactions sanglantes, « toutes ces grandes vicissitudes que le monde nomme, dans « son langage impie, les jeux du sort, ne sont autre chose « que des expiations méritées. Je te promets de ne plus en- « voyer la tyrannie sur la terre, le jour où il n'y aura ni « des excès pour la provoquer, ni des lâchetés pour la « souffrir. »

« Le génie inclina la tête et passa. Je brûlais de consulter l'oracle à mon tour. — « Oh! qui que vous soyez! « m'écriai-je, que n'est-il permis à un simple mortel de « vous interroger? — Parle, repartit la voix céleste, je ré-

« ponds à quiconque m'appelle, et je n'ai que trop rare-
« ment à répondre. — Qui donc êtes-vous, ajoutai-je, vous
« dont la main paraît tenir les rênes du monde? — Qui je
« suis? La terre me nomme la Fortune. Fille du Très-
« Haut, qui me créa à son image, je suis la Justice et
« vis dans chacun des hommes sous le nom de la Con-
« science; la Providence m'institua pour ministre de ses dé-
« crets, pour arbitre des vicissitudes humaines. C'est moi
« qui, pesant toutes les actions et toutes les pensées, ai
« reçu la mission de rémunérer et de punir. Je dispense aux
« familles comme aux États le bonheur et l'infortune, selon
« les mérites de chacun et de tous. — O reine de la terre!
« lorsque la peste, la guerre, la famine désolent nos pro-
« vinces, ces fléaux destructeurs frappent sans discerne-
« ment, et le juste est atteint aussi bien que le pervers. —
« Crois-tu que beaucoup de ceux qui succombent aient
« toujours été amis sincères, hôtes fidèles, époux irrépro-
« chables, magistrats impassibles? Le juste n'existe pas :
« et se trouvât-il parmi vous, pourquoi se plaindrait-il
« des épreuves qui font sa vertu, ou de la mort qui assure
« sa récompense? Les récompenses sont dans les cieux :
« il dépend de vous qu'elles commencent sur la terre. »

« J'écoutais : ma bouche tremblante put à peine pour-
suivre : « Pourquoi voit-on les bonnes causes si souvent
« vaincues, les partis les plus justes.... — Arrête! dis-moi,
« où est la bonne cause que ses excès n'aient pas affaiblie?
« Où est le parti qui n'ait pas appelé à son aide l'iniquité,
« la spoliation, le meurtre peut-être, qui, après avoir été
« violent dans ses jours de triomphe, ne se soit pas montré
« pusillanime ou divisé, aveugle ou apostat, dans ses jours
« de revers? Qu'il se rencontre un homme, un parti, un
« peuple qui ait eu pour devise : *Justice et constance*; je te
« promets de lui livrer le monde, et de le lui livrer sans
« retour! » — Je me taisais, étonné de ce que je venais
d'entendre. L'ange reprit : « Toute l'erreur des mortels est
« de confondre le bonheur avec la prospérité. La prospérité

« n'est le plus souvent dans mes mains qu'un châtiment « pour ceux à qui je l'accorde aussi bien que pour ceux à « qui je la refuse. Le bonheur ne naît pas des succès obte- « nus, mais des devoirs accomplis. C'est en moi qu'il ré- « side. J'habite dans le sein de tous les hommes, pour épu- « rer leur vie et l'embellir. Ceux qui savent m'entendre me « doivent d'ineffables voluptés que le vulgaire ignore; je « suis la gloire, et par moi seule existe l'amour. »

« En disant ces mots, l'immortelle me présenta une de ses mains. Tandis que je me saisissais de cette main divine, il semblait que mon âme, emportée sur des ailes de feu, allât s'associer aux contemplations et aux délices des célestes demeures. Au milieu de cette extase sainte, j'osai lever mes yeux sur la fille du ciel.... Je tressaillis en ne trouvant plus à sa place qu'une simple femme, mais ravissante de beauté, de grâce, de noblesse, ayant quelque chose d'inspiré dans le regard et dans le sourire, le front radieux, la tête éclairée d'un vif reflet des clartés du ciel : c'était Maria, et elle me pressait doucement sur sa poitrine, en me montrant au-dessus de nos têtes le sanctuaire où réside, au milieu des harmonies de l'univers, celui dont la loi est la rémunération.

« J'éprouvais une émotion si vive que je me levai en sursaut sur mon séant. Le sommeil avait fui loin de moi. Ces nobles et douces images qui venaient de me bercer s'évanouirent. Cependant, un calme inconnu dominait le trouble de mes sens. Les impressions de ce songe extraordinaire captivaient encore mon âme, et Maria continuait de briller à mes yeux parmi les nuages dorés du réveil.

II.

« J'achevai de soulever ma paupière; un personnage vénérable était devant moi. La majesté des années et celle des vertus avaient imprimé plus profondément leur auguste caractère sur le front de don Fray Isidro, depuis le champ de bataille d'Actopan. Promu à l'archevêché de ***, dans la

Péninsule, au moment où il essayait de traverser l'Océan malgré toutes les rigueurs de la guerre maritime, pour venir défendre auprès de la métropole les droits des colonies, les vents l'avaient forcé de relâcher à Lisbonne; il y était resté caché dans un couvent, lors de l'invasion française. Il avait pu partir enfin, et il venait de rencontrer le marquis et ma sœur en passant à Badajoz. Il s'empressait de me porter une longue lettre de la marquise. Je lus, je relus parmi d'inexprimables sensations de confiance et de joie ces pages où elle avait tracé, pour relever mon courage, des conseils et des maximes qui faisaient luire à mes yeux, sous un jour nouveau, les hautes vérités qui venaient de s'offrir à moi. Sa philosophie chrétienne me parlait le langage de la figure mystérieuse; je me demandais si ma veille n'avait pas été interrompue, ou bien si le songe durait encore.

« L'archevêque m'entretint longtemps de Maria et de ses douces vertus; il me parla de mes parents captifs, et l'espoir entra dans mon cœur. Son intercession pouvait faire arriver la vérité jusqu'aux geôliers de ma mère. Les maux de l'Espagne occupèrent aussi une grande place dans ses discours. Le saint prélat s'effrayait moins qu'autrefois d'un retour violent à la constitution antique; il déplorait la destruction des vieux *fueros*, et croyait nos chances de salut attachées à leur renaissance. Il me fit comprendre, par ses sûres indications, que l'heure des grands événements était venue. Le grand-duc de Berg, et derrière lui, disait-on, Bonaparte en personne, étaient en route pour Madrid; cent mille impériaux s'avançaient à marches forcées sur la capitale, par les deux routes de Somo-Sierra et de Ségovie, toujours silencieusement, sans explication de la cause, du but, ou du droit de cette marche étrange et terrible, toujours sans réponse aux plaintes et aux interrogations dignes et royales de Charles IV. Don Manuel, plus que jamais en butte à la haine publique comme l'auteur de tous les maux de la patrie et le complice de l'étranger, venait pourtant de refuser péremptoirement les dernières propositions du ca-

binet des Tuileries, sans nul doute fallacieuses comme les autres, sur l'échange des provinces de l'Èbre contre le Portugal. Mais, dans l'extrémité où on était, il ne voyait qu'une ressource : c'était de passer en Amérique. Et l'instinct national en comprenait une autre, c'était de garder ses princes et de les défendre. On ne voulait pas faire à Bonaparte le plaisir de trouver le trône vacant, si, après avoir donné des royaumes à tous ses frères, il prétendait faire asseoir son beau-frère Murat, le *bravo* théâtral, et, disait-on, héroïque de ses armées, sur le trône de Philippe V. Le jour où il déclarerait que ses intimes alliés, les Bourbons d'Espagne, avaient cessé de régner comme les princes d'Étrurie, de Naples et de Portugal, il fallait le placer en présence d'un droit saint, d'une dynastie légitime et nationale, voir comment il en userait devant cette puissance; et, s'il osait passer outre, il apprendrait ce que peut la nation espagnole outragée! Quel cœur castillan ne donnerait point son sang pour son Dieu et pour son roi? Déjà, le conseil de Castille, le levier jusqu'alors de l'autorité royale, maintenant celui de la résistance publique, venait de protester en corps contre les idées de départ, et c'était à lui que répondait une proclamation du roi qui, la veille même, les avait déniées. Jusque dans le conseil de la couronne, le ministre de la grâce et de la justice, le marquis de Caballero, avait levé l'étendard en face de don Manuel. Une autre protestation, plus puissante, était celle de la population d'Aranjuez, ou plutôt de la Manche entière, qui s'était levée comme un seul homme, et s'opposait violemment au dessein visible et imminent de la cour. Le bien-aimé don Fernand pensait comme l'Espagne. Il ne voulait pas fuir. Il appelait à son aide tous les loyaux Espagnols. Les troupes qui tenaient garnison à Madrid étaient mandées en toute hâte autour des maîtres de Godoy, pour protéger leur fuite contre un peuple qui voulait garder ses princes à tout prix, et qui saurait, au besoin, mourir pour eux. Une vie nouvelle, en écoutant le saint prélat, animait déjà mon sein; je

compris que le moment était arrivé, pour l'Espagne comme pour moi, d'abjurer une inaction mortelle, et je courus à la Puerta del Sol. Une sorte d'espérance divine exaltait mon âme.

« Le jeudi 17 mars venait éclairer de grandes scènes. Après trois cents ans de docile abdication, la nation espagnole, abandonnée par ses maîtres, allait se réveiller de sa longue léthargie, résolue à ne pas s'abandonner elle-même, quoi qu'il lui en dût coûter. Une agitation extraordinaire marqua l'aurore de cette mémorable journée. Les manteaux bruns et les manteaux bleus se pressaient dans les rues avec une égale expression de fureur. Les groupes, ordinairement immobiles, se croisaient en tous sens, et des religieux, des soldats attardés, allaient de tous côtés, apprenant à la foule les événements d'Aranjuez, les derniers ordres de la cour, le départ subit de la maison du roi et de toute la troupe pour la résidence royale.

« Je trouvai don Domingo au centre d'un cercle nombreux. — « Que tarde-t-on? lui dis-je; l'étranger est à nos portes, « et nos princes, demain peut-être, ne seront plus parmi « nous. Il n'est qu'un moyen de sauver la patrie; courons « tous ensemble à la résidence royale, pour supplier à ge- « noux le roi, notre seigneur, que Dieu garde! de renoncer « aux conseils de celui qui, depuis trop longtemps, le trahit et « le perd; nous lui dirons qu'au milieu de nous il n'aura point « d'ennemis à redouter, parce que dix millions d'Espagnols « lui serviront de rempart. Il préférera l'Europe à l'Amé- « rique, un empire au déshonneur; et, s'il est obligé de tirer « l'épée contre l'étranger ou contre nous, il aimera mieux, « comme son aïeul Louis XIV, faire la guerre à ses ennemis « qu'à ses enfants. — C'est bien dit, » répondirent toutes les voix, et le cri d'Aranjuez! courut de proche en proche. « — On ne peut pas mieux prêcher la révolte; ce sera un « 5 et 6 octobre espagnol, » interrompit un homme qui essayait de dérober à tous les regards, sous son large manteau, l'un des plus coupables émules de Godoy, le comman-

deur venu à Madrid pour presser le départ des troupes ; il avait fait sur l'audacieux Murat une suprême et inutile tentative : il venait de lui adresser une lettre de la jeune et belle reine d'Étrurie, sollicitant du soldat, afin de plaider la cause de ses malheureux parents, une faveur qu'elle n'obtint pas ! celle d'un rendez-vous ! J'ignorais ces dernières faiblesses. Mais, indigné, je m'écriai : « Oui, un 5 et 6 octobre « espagnol, c'est-à-dire monarchique, loyal, fidèle, dévoué, « invoquant Dieu et le roi, notre honneur et notre histoire, « promettant au trône le sang de l'Espagne entière pour le « sauver des longues trahisons d'un sujet, et peut-être des « complots de l'étranger. On parle de révolte ! Ah ! nous « avons bu jusqu'à la lie le calice de l'obéissance et de la « résignation. Il est un moment où tous les devoirs se dé- « placent ; l'abandon, la fuite, l'anarchie, la guerre civile, « l'occupation étrangère, n'ont jamais figuré parmi les « droits augustes de la royauté. » Un nouvel applaudissement se fit entendre, et il fut répété par tous les balcons de la Puerta del Sol et des rues voisines. Je continuai : « Tant « d'infortunes ne nous accableraient pas.... — Si la bataille « d'Almanza[1] n'avait pas été perdue, » murmura l'hidalgo de Xativa, assez haut pour que la foule qui l'environnait portât sur lui des regards surpris et courroucés. Je me hâtai de reprendre : « Si la maison d'Autriche n'avait institué, et il « faut bien en convenir, si notre glorieuse et bien-aimée « maison de Bourbon, après elle, n'avait maintenu, pour « son malheur et pour le nôtre, un système de gouverne- « ment sans contre-poids et sans barrière, qui nous a me- « nés où nous sommes. Averti par les voix loyales des fidèles « cortès d'autrefois, notre seigneur le roi n'aurait pu lais- « ser tant d'années les rênes de l'État dans les mains du « plus funeste des favoris, et tous sont funestes ! Il n'aurait « pu le charger des richesses et des dépouilles de l'Es- « pagne ; offrir en sacrifice, pour lui complaire, la tête

[1] Celle qui plaça Philippe V sur le trône.

« de son propre fils; livrer aux bandes étrangères, sans un « qui vive! du peuple espagnol, la frontière des Pyrénées, « les cités de nos provinces, les approches de la capitale, « hier, les citadelles de nos places fortes; aujourd'hui, les « hauteurs du Guadarrama; dans trois jours, le palais de « nos rois! » Ici, don Domingo, les officiers, les marchands, les religieux des ordres riches, les curés, les grands, m'applaudirent avec transport. Les manteaux bruns et les *Frayles* avec eux, avaient d'abord fait silence. Mes dernières paroles les enlevèrent. Le mot de *citadile* fut répété sourdement de rang en rang. J'ajoutai: « Il ne s'agit pas d'accuser « de nos malheurs les siècles qui ne sont plus. Un seul homme « est coupable; lui seul nous retire l'égide tutélaire de l'au- « torité royale. C'est contre lui qu'il faut que nos voix s'élè- « vent; volons à Aranjuez, pour retenir au milieu de nous, « pendant qu'il en est temps encore, ceux qui ont reçu de « Dieu la mission de nous gouverner et de nous défendre. « Qu'Aranjuez! soit le cri de tous les loyaux Espagnols! « A Aranjuez! » Et je m'élançai, entraînant la Puerta del Sol presque entière. Peu à peu tout Madrid suivit.

« Le cri : A Aranjuez! fut répété de rue en rue et de faubourg en faubourg. Des moines montaient sur la première tribune qu'offrait le zèle ou le hasard, pour haranguer la multitude, et déjà il n'y avait plus à susciter son ardeur. La population s'élança, comme un torrent, pour courir vers les bords du Tage.

« C'était un étrange spectacle que cette marche, presque toujours grave et silencieuse, d'une multitude qui, joignant la dignité du manteau à la variété des ornements, des couleurs, des états, semblait représenter également l'Espagne dans tout ce qu'elle a d'uniforme et dans tout ce qu'elle a de divers. Tous les rangs, toutes les professions étaient confondus. L'habit religieux aurait dominé, si les femmes, d'un bout du cortége à l'autre, n'eussent été plus nombreuses que les hommes. Un seul sentiment animait ces masses roulantes. Mais les hommes se taisaient, ou ceux

des faubourgs prononçaient çà et là le nom du prince de la Paix avec une imprécation. Les femmes, au contraire, leurs enfants suspendus à la mamelle, le regard brûlant de colère, se hâtaient de courir à la tête de la colonne, comme on se presse pour arriver à un festin. Elles criaient qu'elles ne voulaient pas laisser à leurs maris l'honneur de déchirer les entrailles du pervers. Avec ses manches retroussées, sa main armée du coutelas qui rappelait son ancien état autant que sa condition présente, ses cheveux blancs épars sous sa coiffe de velours, sa bouche remplie de tirades tragiques, la vieille Elvire semblait Némésis allant accomplir ses vengeances.

« Antonio marchait fièrement auprès de son frère Aparicio et de la Margarita. La joie éclatait sur son visage. « Je « suis adroit et leste, me dit-il, en me voyant passer; aucun « de ces lourds Castillans ne m'enlèvera l'honneur de la « journée. Avant qu'ils aient dégagé un bras de leur man- « teau, cette balle, que j'ai fait bénir dans l'ermitage de « Saint-Antoine, aura chassé du nid royal le tourtereau qui « y roucoula trop longtemps. » Je travaillai à détourner l'Andalous de ses projets homicides. « Godoy, répétait-il, a « bien mérité la mort. Pourquoi donc ne pas la lui donner? « — Parce que les lois seules auraient le droit de le frapper. « — Qu'est-ce que des lois qui protégent un tel renégat, « après n'avoir pas défendu un saint comme Ramon? »

« Au bout d'une heure, la colonne du peuple rejoignit celle de l'armée qui cheminait lentement, décousue, pleine de murmures, les cœurs gros de honte et de colère. Le peuple l'eut bientôt débordée, envahie, enveloppée. Les gardes du corps qui se sentaient destinés au voyage d'Amérique étaient les plus exaspérés de tous. La rencontre fut marquée de la part du peuple par de grands cris de joie; ces démonstrations d'amitié nous étaient nouvelles : elles sont communes dans les pays en révolution, quand la multitude a ses raisons pour séduire l'armée. C'étaient de vrais transports. Antonio allait aux gardes espagnoles; « Voilà une

« idée du joueur de guitare : appeler ces braves gardes « espagnoles pour l'aider à fuir ! Les camarades feront voir « au monde qu'ils sont bons à quelque chose de mieux. » Il avait d'autres propos pour les gardes wallones. Il disait aux gardes du corps avec un mélange de respect et de gaieté : « Nos chers seigneurs les gardes du corps ! puisque le « roi veut les avoir tous avec lui, nous sommes tranquilles. « Ils nous le garderont fidèlement ! » Les femmes couraient les rangs, en mettant le poing sur le visage des soldats : « Hommes, si vous étiez capables de laisser partir la cour, « c'est cette main, voyez-vous, cette main, par le sang de « Notre Seigneur, qui vous arracherait les entrailles. » Les soldats souriaient et pensaient comme elles. Il n'y avait qu'un cœur et qu'une âme. Il n'y avait qu'une colonne, confuse, unie, ardente. Le cri de mort au traître ! courait par moment d'un bout à l'autre.

« Don Domingo suivait à pied la foule : une joie intérieure respirait sur son visage austère. « Voilà de l'élan « national, me dit-il : je crois voir le cheval impétueux de « mon Andalousie... — *Qui se se campo arduus infert !* » interrompit don Mathias au bras duquel il s'appuyait. « Oui, « reprit le Gaditan ; ce peuple pour la première fois marche « sans entraves. C'est une belle chose que la liberté ! — « Sans doute, répondis-je ; mais ce doit en être une bien « hideuse que l'anarchie. Dieu l'épargne à notre avenir ! »

III.

« Jamais la profonde et magnifique vallée que parent les jardins d'Aranjuez, que sillonnent le Tage et le Xamara, ne se montre plus belle que dans les jours du printemps, quand le voyageur, du haut de la côte de la Reine, voit tout à coup à ses pieds, parmi des masses de verdure, le fleuve aux chutes éclatantes, son beau pont, et ces bois gigantesques, ces avenues sans fin, ces jardins éblouissants de fleurs, ces palais dignes de la monarchie de Charles-Quint et de Char-

les III; l'été n'a pas flétri encore leurs riches nuances, et tous les oiseaux du ciel, les rois du bruit comme nous les appelons[1], les rossignols avant tous les autres, célébrant la résurrection de la nature, marient à l'envi leurs concerts au bruit des cascades et des fontaines. Ce spectacle surprend et charme les regards après la traversée d'une plaine aride; cette fois, il s'y joignait l'ivresse de tout un peuple, les émotions d'un grand drame, l'espoir et l'attente de la délivrance publique. Tout semblait avoir réservé ce jour à ranimer en moi la vie ardente que la souffrance, et l'inaction plus encore, semblaient avoir épuisée. Je brûlais de m'élancer dans la carrière, et l'image de Maria venait comme autrefois m'y sourire. C'était là que je l'avais retrouvée après mon retour d'Amérique. Je croyais la contempler encore.

« Hélas! c'était là aussi que tous nos rois, depuis Philippe II, avaient cherché le repos, dans des lieux charmants où la beauté des eaux et l'épaisseur des ombrages combattaient toutes les ardeurs du soleil; là que Philippe V, Ferdinand VI, le grand Charles III avaient rassemblé dans le palais bâti par Jean de Herréra toutes les pompes des arts; là que ce loyal et probe Charles IV s'était plu à construire la casa del Labrador, vrai Trianon d'or et de marbre, vraie merveille qui semble un digne asile pour abriter des bonheurs de roi. Et les révolutions venaient dans ce même lieu prendre possession de notre Espagne! La royauté avait perdu la toute-puissance dans l'excès des fautes. La nation avait été forcée dans les derniers retranchements de son obéissance. Pour sauver ses princes, il lui fallait régner!

« Les avenues qui conduisent à la ville et au palais, celles qui s'y croisent, la vaste place San Antonio, les jardins du roi, du prince, de l'île, partout ouverts au peuple

[1] *Ruiseñores* (*ruido segnores*, les rois du chant), d'où est venu évidemment le nom français *rossignol*.

qui avait l'air du vrai maître de la monarchie dans cette désertion fatale, étaient encombrés des flots d'une multitude immense. La Manche semblait être accourue tout entière à ce rendez-vous des Espagnols fidèles; les Manchègues, avec la cuirasse de peau de bouc, la *montéra*[1] pointue, leur haute stature, des regards farouches, ressemblaient, dans ces jardins pleins de recherche et d'élégance, à une invasion de barbares.

« Les religieux, les officiers, les soldats, les artisans, les gardes du corps s'emparaient des Madrilègnes qui arrivaient, et leur racontaient, avec des embrassements, des pleurs de joie, comment le pouvoir du favori infâme avait échoué dans sa tentative d'enlever aux Espagnols leurs princes et leur roi. Le peuple faisait sentinelle à tous les passages, gardait étroitement le palais, et les gardes du corps veillaient sur le précieux dépôt de la maison royale avec autant de résolution et d'ardeur que le peuple même. A l'arrivée des bandes madrilègnes, chacune d'elles avait soin d'annoncer sa venue en demandant le roi, la reine, le prince bien-aimé, les infants, qui se hâtaient de venir attester leur présence, et le cri de vive le roi! mêlé à celui de mort au traître! exaltaient à un égal degré l'enthousiasme de l'assistance et les terreurs de la cour.

« Beaucoup de jeunes seigneurs, d'officiers des gardes, de grands du palais, étaient mêlés à la foule et semblaient la commander. J'étais à peine arrivé que j'avais aperçu don Carlos plus ardent qu'aucun autre. A force de mouvement et de bruit, il finissait par se rendre plus visible qu'un garde wallone. Il avait rompu son ban de Tolède à la nouvelle de mon départ de Buytrago. Il me serra longtemps sur son cœur et m'instruisit des scènes qui avaient rempli la matinée. Ses récits me peignirent, dans un style plein d'images, l'impatience du peuple, celle des soldats, la sienne, durant toutes ces journées, où la cour, livrée tour à tour à

[1] Bonnet de laine ou de velours noir.

des terreurs et à des desseins contraires, ne sachant pas si elle avait les Français pour amis ou pour oppresseurs, les Anglais pour ennemis encore ou pour alliés déjà, flottait entre le désir de rester, la crainte de combattre, la résolution de fuir. « Don Fernand, me dit-il, semblait avoir faibli dans « l'affaire de l'Escurial; mais c'est un héros! Il a déclaré « que, seul, il n'abandonnerait pas son pays, ses conci- « toyens, ses droits; et ce serment a trouvé un écho dans « tous les cœurs. Cependant, d'heure en heure, Godoy re- « cevait du camp français des nouvelles plus alarmantes. « La multitude osait demander à grands cris la chute du « traître. Les soldats mandés de Madrid pour contenir « et disperser le peuple font avec lui cause commune. « Leurs cris ébranlent le ciel et la terre! La lutte ne peut « pas se prolonger longtemps. Justice sera faite, et le per- « vers aura le sort que je lui ai prédit depuis longues « années : il sera traité comme don Alvare de Luna! — « Mon ami, repris-je, tempère ta fougue imprudente. Don « Alvare tomba sous une main royale. N'habituons pas le « bras du peuple à ces vengeances! — Bon! qu'importe « le bras! Ce qui importe, c'est la justice. L'honneur espa- « gnol est outragé de cent manières : il veut un châti- « ment! »

« La soirée s'écoula paisible au milieu de ce concours immense. Le peuple de Madrid, l'armée, les habitants de la Manche bivouaquaient gaiement dans les jardins, sur les places, dans les avenues encombrées. J'admirais ce repos dans un tel orage. Tout à coup, à onze heures du soir, non loin de la demeure royale, les portes de l'habitation de don Manuel se sont ouvertes. Les hussards de sa garde paraissent. Ils accompagnent une femme. On croit reconnaître la comtesse de Castel-Fiel, qui donne le signal du départ. La foule l'arrête, éclate en cris de colère, veut briser les portes de l'hôtel.

« Au milieu du tumulte et de l'obscurité, deux coups de feu se font entendre. Le château se croit assailli par les

rassemblements. Les rassemblements croient que le favori prépare des scènes de carnage. La colère publique ne connaît plus de barrières. Tout plie devant ses transports. Le fracas des portes abattues et des meubles brisés couvre celui des cris de rage. L'hôtel entier est saccagé. Seule, la princesse de la Paix est respectée. Les assaillants s'inclinent devant elle. Ils ramènent avec respect la nièce de Charles III au palais de ses pères, qu'on n'eût pas dû lui faire quitter pour cet indigne et trompeur hymen. Don Manuel, par bonheur, avait réussi à cacher sa tête. La nuit s'écoula dans cette tempête. La reine se sentit vaincue. Elle abandonna Godoy pour le sauver. Le jour venu, le roi lui retira solennellement tous ses honneurs. La déclaration se fit au milieu de l'allégresse universelle. Cette allégresse du peuple, qui était le désespoir de nos maîtres, remplit la journée entière. Mais évidemment tout n'était pas terminé. Le couple royal pouvait-il demeurer plus longtemps sur un trône que tant de scandales avaient flétri? La main faible de l'un, la main corrompue de l'autre, pouvaient-ils reprendre dans leur vieillesse, en face d'un ami ou d'un ennemi tel que Bonaparte, les rênes qu'ils n'avaient pas su tenir dans leurs jeunes années? Un roi qui n'était pas respecté malgré ses vertus, qui était mineur malgré ses soixante ans, qui aurait été haï, malgré la noblesse et la bonté de son cœur, s'il n'eût été préservé de la haine due à son règne par la pitié due à ses malheurs; ce roi suffirait-il à la régénération de la monarchie défaillante? « Il nous faut, me répétait sans cesse « don Carlos, un chef aussi fort que les événements, aussi « jeune que son siècle, aussi brave que son épée, et il ne « s'agit que de trouver les moyens les plus polis de congé- « dier la vieille cour. »

« Tandis que je discutais ces questions avec mon impétueux ami, don Domingo nous avait rejoints. — « Le « changement de règne, nous dit-il, aura cela de bon qu'il « faudra une convocation des cortès, et celles-ci ne seront « pas de pure forme, comme depuis le très-glorieux em-

« pereur Charles V. Leurs efforts, pour rompre un silence « de trois cents ans, seront plus heureux qu'ils ne le « furent à l'avénement de Charles IV. La révolution fran- « çaise n'était alors qu'à son aurore, et maintenant elle a « versé autour d'elle tous ses feux; sa vive lumière a pro- « jeté sur la Péninsule des clartés fécondes. Prenons garde « seulement que tous ces jeunes seigneurs qui vont élever « le prince des Asturies sur le pavois, tous ces moines qui « ont l'air de composer son armée, ne l'abusent et ne l'é- « garent! Je sais bien qu'il a trop souffert de la tyrannie « pour n'être pas ami de la liberté; mais on pourrait em- « pêcher ses choix de tomber sur des hommes éclairés qui « comprennent bien qu'il nous faut le système de Sieyès, « de Condorcet et de Daunou, c'est-à-dire ces deux choses: « pondération et garanties. » — « Vous nous la donnez « belle! interrompit don Carlos; a quoi bon tout cela « maintenant? Le bien-aimé don Fernand sera un Salomon « et un Titus. »

« Cette réponse frappa Domingo comme la foudre. — « Votre ami est voué à l'obscurantisme, me dit-il; ces en- « fants de la cour nous feront bien du mal! — J'en ai « peur comme vous, répondis-je; mais ils ne sont pas les « seuls imprudents. Ceux qui veulent bâtir un gouverne- « ment nouveau de toute pièce, ceux même qui veulent « un nouveau règne en dépit de la loi, quand nous avons « le génie machiavélique de Bonaparte et sa puissance mêlés « à nos affaires comme nous le voyons, ceux-là prennent « tous, quels que soient leurs motifs, une responsabilité « bien redoutable. C'est détruire, dans le droit auguste et « incontesté du trône, le seul point fixe et le dernier bou- « levard que le temps nous ait laissés. »

« Le Gaditan allait répliquer. Don Carlos, qui avait abandonné ses conceptions politiques pour quelques *manolas* charmantes dont il s'amusait à tourmenter la mantille, revint à nous, et, comme je lui dis que je voulais dans ce désarroi monter au château, approcher, s'il se pouvait,

Leurs Majestés, il me prit le bras et m'entraîna, en criant : Place au colonel don Alonso ! place au grand vainqueur de Buenos-Ayres ! Cette scène m'aurait désespéré en toute autre conjecture ; elle fit ouvrir les rangs pressés de la foule, comme si la main de justice et l'épée de Castille eussent marché devant moi. La multitude, au début des mouvements populaires, est d'une docilité admirable. C'est une vertu qui ne dure pas longtemps.

« Le contraste était grand entre les scènes qui m'attendaient au dedans du palais, et celles qui de toutes parts éclataient au dehors ; la nouvelle de la chute du favori avait rempli le peuple et l'armée d'une véritable ivresse. On ne pourrait dire les transports de cette multitude qui se croyait au terme de ses misères. On s'embrassait, on dansait ; il n'y avait pas d'expression pour la joie publique. Les filles chantaient en s'accompagnant des castagnettes ou de la guitare. Les femmes faisaient retentir leur tambour de basque. Les hommes entonnaient les chansons nationales en y mêlant des cris de vengeance contre le favori, dont pouvaient s'étonner ces grottes, ces pavillons, ces bosquets qui avaient retenti quinze ans du bruit de ses louanges et de celui de ses accords. Les *aguadores* promenaient dans les rangs l'eau pure du Tage. On s'arrachait leur tonnelle, et, en se la passant de bouche en bouche, on échangeait des toasts bruyants au grand-amiral qui n'avait jamais connu d'onde plus amère, jamais vu d'autres flottilles que celle de Charles IV dans ces jardins... Hélas, Murat, amiral de l'empire, n'était pas plus marin !

« Au dedans, tout était confusion et terreur d'un bout à l'autre de ces vastes appartements, où, depuis si longtemps, nos rois étaient accoutumés à trouver les douceurs de la paix et de la solitude. Ce lieu, que Charles IV avait tant aimé, où sa vie s'était écoulée dans l'oubli des soins du trône et l'illusion du bonheur domestique, voyait s'évanouir le songe prolongé de son déplorable règne. La voix de la révolte, cette contre-partie naturelle et toujours im-

prévue du pouvoir absolu, était la première qui, après tant d'années d'une domination silencieuse, fit parvenir la vérité aux oreilles du monarque; il n'apprenait que par ses malheurs les malheurs de ses sujets, et, courbant son front blanchi sous les peines que lui envoyait la Providence, il payait de son repos et de son empire la triste satisfaction d'avoir disposé sans contrôle des destinées de tout un peuple. La royauté avait si bien fait, qu'il ne restait plus en Espagne que deux choses, la nation et le souverain. Maintenant, comme il était arrivé en France, même quand le couple royal s'appelait Marie-Antoinette et Louis XVI, c'est-à-dire la plus noble des femmes et le plus *libéral* des rois, les souverains se trouvaient seuls en face de la nation entière; la force, retournée à ses sources, brisait, en rompant ses digues, l'autorité qui n'avait voulu reposer que sur elle.

« Dans cette extrémité, Charles IV et doña Marie-Louise n'avaient de pensées que pour le salut de celui qui les avait perdus. Dieu permet que les princes aient de ces fascinations, que, touchés de ce qui les flatte, ils voient le salut et l'honneur dans ceux qui sont leurs fléaux! La reine éperdue demandait à tous les échos des nouvelles du cher don Manuel. Elle alla dans son désespoir jusqu'à faire appeler son fils pour exiger sa parole de sauver l'homme dont l'existence entière avait été une offense pour lui, pour son père, pour l'Espagne, pour l'honneur de la couronne. Il promit. Mais l'éclair de joie qui brilla dans ses yeux n'échappa point au cœur de sa mère et y souleva de nouveaux transports. Tous deux sentirent à la fois que les rôles étaient changés. Le persécuté de tant d'années était le protecteur du jour et devait être le maître du lendemain!

« La cour le sentit comme eux à l'instant même. J'arrivai quand cette nouvelle se répandait à travers les appartements, rapide comme la lumière. Elle se reflétait dans tous les visages. Les jeunes seigneurs, les officiers des gardes, les grands qui avaient toujours pris fait et cause courageusement pour le prince des Asturies, ceux qui

croyaient désormais le salut public lié à sa cause, étaient triomphants. Ils étaient sans pitié pour les terreurs de la vieille cour.

« Don Carlos, qui connaissait le château mieux que moi, me conduisit d'abord auprès de don Fernand. Je fus surpris, et, je l'avoue, troublé de me voir introduit, à mon insu, en son auguste présence. Ses traits prononcés, sa taille haute et droite, sa jeunesse, un certain embarras qui accusait ses longues infortunes, tout dans son premier abord m'émut et me charma; je baisai sa main avec attendrissement et respect. J'aurais eu plus d'assurance si j'avais trouvé moins de bonté, moins de grâce, je dirai moins de timidité dans celui qui pesait déjà d'un si grand poids dans nos destinées. Par degré, son regard pénétrant, au fond duquel on pouvait plonger sans fin, son sourire, qui était plein de douceur sans pour cela rassurer entièrement, sa familiarité qui étonnait, me troublèrent. Don Carlos lui rappela ou lui apprit rapidement mes titres à son auguste bienveillance. Il lui parla de la marquise, de l'éclat qu'elle répandrait bientôt sur la cour. Le prince sourit, et ajouta que le roi ne mettrait pas d'obstacle au retour de la de C***, puisqu'il avait daigné à l'instant autoriser celui de l'Infantado, d'Escoïquiz et de leurs compagnons d'infortune. Il daigna dire un mot des grâces qu'il demanderait à Sa Majesté en ma faveur. Don Carlos répondit, en riant de tout son cœur, que si *don Fernand* demandait quelque brevet *au roi*, c'était chose faite! Le prince sourit une fois de plus. Cette hardiesse dans un pareil moment ne parut ni le surprendre ni l'offenser.

« Je la reprochai cependant beaucoup à mon ami. J'admirais avec quelle légèreté nous nous précipitions dans une aventure que les circonstances pouvaient rendre bien périlleuse. Il me semblait que le duc de l'Infantado appelé en place de don Manuel à la tête des conseils, l'épée de généralissime remise aux mains de don Fernand, était une révolution suffisante dans le gouvernement; que tous

les griefs et tous les vœux de l'Espagne pouvaient y trouver satisfaction, et que nous nous présenterions ainsi à l'étranger pour défier ses desseins ignorés, avec le double poids des droits augustes du père et de l'immense popularité du fils. J'aurais voulu déposer ces pensées aux pieds du roi, faire entendre la nécessité de se hâter, de reconstituer sur-le-champ le gouvernement, de ne pas laisser les rênes flottantes quand la révolution et Bonaparte s'apprêtaient à les saisir. Je ne pus arriver jusqu'à nos maîtres. Don Carlos riait de mes regrets et de mes scrupules. Nous entrâmes dans la salle des gardes. J'y trouvai l'Espagne entière, tous les hommes dont le nom allait remplir les pages nouvelles de notre histoire : le général Castaños, âgé déjà et vert encore, vrai caballero, qui l'était de cœur comme de naissance, qu'on ne pouvait voir sans l'aimer, et qui préludait à une des plus pures gloires de notre âge par la bonne grâce, l'élégance, toutes les manières de la cour du temps de Charles III; le vaillant Palafox, de la maison de Porro-Carrero, destiné à immortaliser bientôt un nom déjà illustre; le comte de Montijo, du même sang, issu aussi des Guzman, et qui semblait, par son ardeur impatiente dans les rues, au palais, partout, conduire à lui seul les événements; le prince d'Anglona, le duc d'Albuquerque, le jeune Belveder; un garde du corps, don Rafael del Riégo, plus pressé qu'aucun autre d'accomplir la révolution qui devait porter dans la main de don Fernand le sceptre paternel; enfin, une foule d'officiers, comme ceux-là, jeunes, braves, embrassant avec la chaleur de leur caractère et de leur âge la perspective d'un nouveau règne, et celle des périls que cette révolution pouvait susciter.

« Je voulus représenter que, dans le siècle où nous sommes, un avénement prématuré n'était pas sans péril. Je parlai de discordes intestines et de guerres étrangères; je montrai à nos portes une armée formidable, un potentat artificieux qui pouvait se faire une arme de tout contre notre indépendance. On railla ma prévoyance; on douta de

mon courage; je me vis suspect d'affection pour don Manuel. Par un de ces courants d'opinion que Dieu permet apparemment pour humilier l'orgueil des hommes, il était également établi ce jour-là dans la vieille cour et dans la nouvelle qu'il n'y avait décidément à attendre que des bienfaits de la venue de Bonaparte. Comment douter, disait-on d'un côté, qu'un si puissant monarque ne passe les Pyrénées, avec un si vaste appareil, pour couvrir de son égide la cause de tous les rois, en défendant son vieil allié contre la multitude soulevée? — Qui ne voit, disait-on autour de don Fernand, que le grand empereur vient pour donner raison aux vœux de l'Espagne et couronner dans notre prince bien-aimé la jeunesse, la justice, la force, une coopération sûre contre l'Anglais, en s'honorant d'avoir par un prochain mariage un Bourbon pour neveu? L'attitude et le langage de M. de Beauharnais, qu'on savait trop loyal pour feindre et trop gentilhomme pour mentir, justifiaient à la fois ces présages contraires; car il témoignait, dans sa sincérité, autant d'intérêt pour les vieux souverains que d'attachement pour don Fernand. Si on insistait cependant sur des plans hostiles, qu'importait après tout? Le courage espagnol aurait promptement raison des plus grandes armées du monde. L'alliance de la France avait ruiné l'Espagne; le pacte de famille causait tous ses maux; il était temps de renouer avec l'Angleterre des relations qui n'auraient jamais dû être brisées. Fray Cayétano souhaitait l'avénement du prince des Asturies dans l'intérêt de la religion opprimée, en homme qui se croyait sûr de devenir bientôt patriarche des Indes. Beaucoup se félicitaient de voir finir un règne sous lequel des parvenus avaient obtenu les honneurs domestiques dont la haute noblesse fait son domaine. Quelques-uns espéraient la destruction des abus, le redressement des torts, le retour à la justice, la renaissance enfin de la constitution antique: tous s'accordaient sur la nécessité d'en finir avec les maîtres, ou plutôt, comme on disait, avec les esclaves de Godoy.

« Don Carlos, calculant avec sa gaieté la marche probable de la peur dans les conseils de nos vieux souverains, assignait le lendemain comme terme du combat que se livraient, dans l'esprit de l'altière Marie-Louise, le regret de tomber du rang suprême, le désespoir de perdre don Manuel, et la crainte de périr en voulant le sauver. Le marquis de Cévallos, dès lors[1] membre du ministère, et destiné à le rester en quelque sorte toujours, car il l'a été depuis lors, sous tous les régimes, traversa la salle; il confirma les espérances de la foule, en nous apprenant que déjà, un mois auparavant, le roi, en présence de ses ministres, avait exprimé le désir d'achever dans la retraite, loin du bruit des affaires, entre sa femme et son ami, le cours d'une existence qui avait dû, disait-il, à leur affection plus de charme qu'à toutes les pompes et à toutes les jouissances de la royauté.

« La journée s'acheva parmi ces mouvements incertains. J'aperçus don Mathias pérorant auprès de la grande chute du Tage, et surmontant de sa voix le double bruit du fleuve et de la foule. Il régnait sur une troupe de manolos, de femmes, de gardes wallones, en leur déroulant avec éloquence le tableau de toutes les chutes de favoris que lui fournissait notre histoire. Je l'expédiai à Badajoz pour rappeler Maria et le marquis de C***. Ce ne fut pas sans un trouble extraordinaire que j'écrivis les lignes qui devaient rendre la marquise à ma tendresse. Je sentais que, si elle m'avait manqué dans l'exil, elle me manquait encore davantage sur le grand théâtre qui s'ouvrait devant moi. »

IV.

« Le samedi, 19 mars, éclaira le dénoûment des scènes de la veille. On apprit tout à coup que don Manuel, forcé

[1] Ce seigneur s'est trouvé ministre sous Godoy, sous Ferdinand, sous Joseph, sous les cortès de Cadix, sous Ferdinand encore; il l'a été plusieurs fois de 1814 à 1820.

par la faim et la soif de quitter le refuge qu'il avait trouvé dans les greniers de son palais, était tombé aux mains des sentinelles. Les gardes du corps, pour sauver leur ancien compagnon qui avait gouverné et perdu la monarchie, l'entraînèrent à leur caserne. Dans leurs rangs, sous leur abri, il rencontra tous les outrages et tous les périls. La multitude, altérée de son sang, se ruait sur la troupe intrépide pour assouvir ses vengeances. Des Valenciens, des Gallègnes, des Madrilègnes, disputaient aux hommes de la Manche le bonheur d'enfoncer le poignard. Enfin, la caserne s'ouvre. Il est jeté sur la paille, tout sanglant, dans ce lieu où avait commencé et où finissait sa fortune. Le peuple amoncelé voulait livrer l'assaut aux gardes pour saisir et déchirer sa proie, quand des bénédictions unanimes suspendent les cris de rage : l'auguste don Fernand paraît. Son père était venu lui demander, tout en pleurs, de courir, de sauver la vie de son ami : il se présentait pour défendre, contre l'indignation publique, celui qui, la veille, avait voulu être son meurtrier. Le prince de la Paix, pâle, le corps et les habits en lambeaux, chercha un refuge aux pieds de son royal adversaire. A ce spectacle, l'attendrissement prend la place de la fureur. Des larmes mouillent tous les yeux; les chapeaux et les armes sont agités dans les airs; les tambours de basque retentissent sous la main des femmes; toutes les voix bénissent l'héritier du trône; tous les cœurs s'entendent pour l'admirer et le chérir. Il n'est pas jusqu'à don Diègue qu'atteignent les émotions de la foule qui le presse. Au milieu de cent mille hommes qui se disputent le bonheur d'attacher leur bouche à la main, aux vêtements du prince bien-aimé, le Xativan se surprend inclinant ses lèvres sur le manteau d'un Bourbon.

Avant la fin du jour, l'aspect d'une voiture qui se dirigeait vers le quartier des gardes excita une effervescence nouvelle. On crut que don Manuel allait être enlevé aux vindictes légales qui avaient été promises. Cette fois l'exal-

tation ne connut pas de bornes : les clameurs enveloppaient, pour la première fois, dans une même réprobation Godoy et ses protecteurs. La mort du favori semblait une satisfaction due aux longues souffrances de la patrie.

« C'est une chose fâcheuse qu'un meurtre, me dit don « Domingo; mais c'est une chose bonne que la liberté, et « cette plante est devenue, depuis trois siècles, tellement « exotique parmi nous, qu'elle germera avec peine si du « sang ne l'arrose. Il faut que le peuple acquière le sen- « timent de ses forces; il ne les connaîtra qu'après les « avoir exercées, et une fois qu'il en aura le secret, le « Tage reviendrait à ses sources plutôt que la toute-puis- « sance à la royauté absolue. »

« Ces mots me firent horreur; j'entendais un homme, dont j'avais jusque-là connu la bonté et respecté les vertus, spéculer froidement sur les profits du crime. Quelques années auparavant, les emportements du vénérable don Fray Isidro m'avaient donné la première de ces surprises douloureuses; dans mon saisissement, je ne répondis pas au Gaditan; mais la manière dont je serrai sa main lui dit ce qui se passait dans mon cœur.

« Je courus instruire le château du nouveau péril qui menaçait Godoy; don Fernand sortit une seconde fois pour essayer d'apaiser la place publique : les émeutes d'une population que la chaleur de ses sentiments exaspère quelquefois, mais qui ne s'enivre jamais avec des liqueurs ni avec des mots, ces émeutes sont faciles à maîtriser : le prince y réussit encore.

« Dans cet intervalle, les ministres, les capitaines des gardes, le duc de Castel-Franco, qui avait toutes les troupes sous ses ordres, tous les grands, tous les serviteurs de la couronne, déclarèrent au roi et à la reine qu'ils étaient impuissants à répondre de la paix publique. Ce fut alors que, vaincue par ses craintes, par sa colère, par les vœux du roi qui ne se sentait pas de force à affronter les orages, Marie-Louise prit enfin la résolution de se soumettre à la

destinée. J'assistai aux dernières scènes de ce drame mémorable. J'eus à entendre les malédictions sacriléges d'une mère qui s'efforçait de donner un démenti aux espérances de l'Espagne; elle disait tout haut que sa haine serait bientôt justifiée aux yeux du monde. Je ne pus entendre jusqu'au bout ces blasphèmes; je m'enfuis, et les noms de *Néron*, de *tigre*, de *bête féroce*, dont elle continuait à menacer notre avenir, poursuivirent mon oreille indignée, jusque dans la salle voisine... Combien de fois dans ces derniers temps ce souvenir s'est-il reproduit douloureusement à ma pensée! Mais il faut le dire : qui devait répondre de l'avenir, sinon celle qui, en foulant aux pieds tous ses devoirs de femme et de mère, avait élevé cette âme de fils et de roi dans la haine et le mépris de tout ce que la jeunesse doit aimer et respecter.

« Don Fernand revint porté sur les bras du peuple; les acclamations de la place publique, auxquelles répondaient toutes les voix du château, marquaient son approche par un bruit formidable, tel que celui d'un torrent qui va tout renverser dans son cours. Les vieux souverains plièrent devant ce bruit, ce mouvement, ce flot irrésistibles. C'était la fatalité même qui se faisait entendre. Ils abdiquèrent une couronne que les témoignages de la réprobation publique flétrissaient sur leurs cheveux blancs. Moi-même je reconnus qu'ils ne pouvaient plus régner; les illusions sur lesquelles l'obéissance repose étaient détruites sans retour; il fallait que le jeune prince en renouât la chaîne. Au point où les choses en étaient venues, quand la nation outragée foulait aux pieds leurs affections et leurs vœux les plus chers, c'était beaucoup que le bandeau royal eût protégé leurs têtes : il ne pouvait plus rien pour eux.

« Déjà don Carlos, les officiers aux gardes, les ministres, les grands, s'étaient élancés aux balcons, proclamant la nouvelle désirée. Des transports l'accueillirent, et coururent de proche en proche, jusqu'aux extrémités de la Péninsule. Ce fut un vrai délire. La chute du favori et l'avénement du

prince bien-aimé semblaient avoir sauvé la vie de tout un peuple. Les premiers actes du jeune roi répondirent à l'attente publique; il s'empressa d'assigner des juges à don Manuel, de réintégrer dans leurs honneurs les proscrits qui avaient souffert pour sa cause, de conserver au ministère ceux de ses membres que recommandaient des services honorables. Le duc de l'Infantado, le plus grand seigneur du royaume et le plus respecté, fut désigné pour présider le conseil de Castille. Le chanoine Escoïquiz fut rappelé près de son royal élève. La journée ne s'acheva point que le duc del Parque, longtemps ambassadeur à Paris, ne fût envoyé au grand-duc de Berg pour lui notifier les événements et lui porter les compliments du nouveau roi. On pouvait le rencontrer entrant dans Madrid. Le duc de Medina-Celi, le duc de Frias et le comte de Fernand Nuñez furent envoyés à Bonaparte, qu'on croyait déjà sur le sol espagnol, quoique nulle notification n'eût justifié sa venue. L'Espagne n'avait pas à lui offrir de plus grands noms. Je déclinai la proposition d'être attaché à l'une ou l'autre mission. Certes, je sentais fort ce qu'il y avait de digne et de patriotique dans la réponse que faisait le peuple espagnol par ses résolutions aux menaces si visiblement adressées à lui et à la maison royale. Mais un indicible instinct s'élevait dans mon âme contre tout ce qu'il y avait eu déjà, contre tout ce qu'il pouvait y avoir encore, dans la politique impériale, d'offense et de déloyauté. Ma devise était : Ne pas transiger avec le mal! Je n'y pouvais déroger. Un régiment et le titre de gentilhomme de la chambre me furent donnés. Le commandement militaire me satisfit plus que la clef d'or : je me sentais peu préparé à des emplois de cour.

« Les vieux souverains prirent congé du pouvoir avec une dignité qui n'annonçait ni contrainte ni regrets. Le roi Charles ordonna aux ministres, aux prélats et aux grands de reconnaître le nouveau monarque, et, durant le baise-main, il ne se peignit ni contentement dans les traits du fils, ni chagrin dans ceux de la mère. Les ambassadeurs

accoururent auprès de don Fernand. Un seul manqua au cercle : c'était le ministre de Napoléon. Je vis dans cette réserve un mauvais présage. Fray Cayétano et don Carlos s'étaient ri de mes pressentiments. Comme j'insistais maintenant : « Qu'importe! me dirent-ils; nous traiterons les « Français comme nos pères ont traité les Maures. — Lais- « sez-moi espérer, répondis-je, que leur expulsion ne du- « rera pas six cents ans! »

V.

« L'ivresse d'un peuple entier remplissait Aranjuez, ses jardins, ses avenues, sa large et solennelle vallée. Jamais on ne vit un tel spectacle. La ville semblait en feu. Les feux de joie éclairaient, comme autant d'incendies, les parcs, le fleuve, les montagnes d'alentour. Les chants, les cris, les vivats innombrables au bien-aimé don Fernand, çà et là les imprécations encore au favori et à ses alliés d'au delà des Pyrénées, étouffaient les mille fracas du Tage se brisant partout sur les rochers dans son cours. Les filles dansaient, avec des éclats de folle gaieté, au son de la guitare; les femmes agitaient leur tambour de basque. Des moines, des capucins surtout, mêlés à ces chœurs sans nombre, formaient la chaîne, et animaient la multitude par leurs chansons et leurs exemples. J'errai longtemps avec don Carlos au milieu de ces scènes joyeuses. Nos pas s'égarèrent jusqu'aux extrémités de la vallée. Le calme et la grandeur du spectacle que les clartés du ciel déployaient à nos regards contrastaient étrangement avec les mouvements bruyants de la foule, et convenaient mieux à l'état de nos âmes; cela était vrai même de don Carlos. Après un moment, nous fûmes surpris de nous rappeler qu'une révolution s'agitait auprès de nous. On entendait le peuple passer quelquefois de la gaieté à la fureur. Les torches de Manolos, de religieux ardents, qui continuaient à demander la tête de Godoy, jetaient au loin une sinistre lumière. Leurs clameurs, les accents même de leur joie sanguinaire

formaient dans l'éloignement un concert sauvage et menaçant. Ce n'était point à de tels bruits que les souverains d'Espagne avaient coutume de s'endormir.

« Parvenus sur une rive escarpée du Tage, dans un bois épais d'oliviers et de catalpas en fleur, nous crûmes entendre une voix aiguë mêler ses accents étrangers aux chants lointains de l'allégresse publique et au bruissement du fleuve. A mesure que nous avancions, nous étions frappés de cette harmonie extraordinaire. C'était un hymne dont les sons avaient de la barbarie et de la majesté. J'essayai inutilement de le comprendre. Il appartenait à une langue inconnue. « Je ne suis pas Andalous et Sévillan « pour rien, me dit don Carlos. J'ai entendu ces sons-là « bien souvent dans le faubourg de Triana et dans les « montagnes de Constantina. Ils me reportent aux souve- « nirs de mon enfance. La voix des femmes ne s'oublie « pas. Qu'elle a de puissance, même inculte et sauvage « telle que celle-ci, la nuit, au milieu de cette riche nature, « mariée au bruit des cascades et à celui des chants popu- « laires! comme elle ravive au fond de nos cœurs toutes les « émotions des grands événements de ces trois journées, sans « parler de ceux qui nous attendent, et du trouble étrange « que nous portons toujours en nous! Combien ce qu'on « nomme le plaisir est insuffisant pour remplir la vie! Te « l'avouerai-je? au milieu de ma gaieté d'apparat, j'en suis « las jusqu'au désespoir. Tout ce qui m'émeut me fait sen- « tir qu'il faut plus. Où le trouver? La voix de cette chère « petite Fernandina, qui n'est qu'un enfant, son regard « amandé, que je me surprends à savourer à longs traits « comme s'il pouvait déjà contenir l'ambroisie ou le poison, « mettent en moi des sensations que toutes les femmes près « de qui je passe ma vie ne me feront pas connaître. O mon « ami, que tu es heureux d'être le frère de la marquise, de « pouvoir entendre impunément sa voix d'archange qui me « met hors de moi! Oh! c'est celle-là qui aurait pu rem- « plir et enivrer mon existence! Heureusement, j'ai promp-

« tement compris que je n'étais pas digne d'elle. Mais je « ne trouverai pas un être accompli qui lui ressemble, et « auquel je puisse prétendre. Je mourrai sans avoir connu « de l'amour que son mensonge; de la religion, que ses « momeries idolâtres; du Dieu auquel tu crois, que ses « rigueurs; de la gloire, que ses amorces, et, tout au plus, « que ses espérances, qui ont tant de chances, dans l'état « où nous sommes, d'être trompées! »

« Beaucoup de ses paroles m'avaient fait tressaillir. Toutes m'avaient touché. Moi aussi j'étais sensible à la scène qui nous environnait. Ébranlée par les événements qui remplissaient notre pensée, exaltée par la mélodie qui nous avait surpris, par la suavité des parfums, par la magnificence du ciel, par l'effet des ombres, de la solitude, du mystère qui était autour de nous, des mystères plus grands qui étaient en nous-mêmes, mon imagination ne me répétait que trop tout ce que mon ami venait de dire. Je m'étonnais que celui qui avait de tels sentiments prît à tâche de les cacher sous de fausses saillies et de froids blasphèmes.

« Le bruit de nos discours avait sans doute effrayé l'inconnue. Elle parut sur la limite des ombres, regarda autour d'elle, ne nous aperçut point, et rentra dans l'épaisseur du bois. Après un moment, ses chants se firent de nouveau entendre. Cette fois, son accent étranger donnait à des stances espagnoles un charme de plus.

« Salut, astre des nuits! astre de la douleur et de l'a-
« mour, salut! Reconnais une fille des prêtres de ton culte,
« de ceux qui t'adoraient, il y a des milliers d'années,
« quand le monde te nommait Isis. Ne crains pas que j'em-
« prunte ton chaste flambeau pour de folles danses : je
« suis Espagnole, et n'aurai bientôt plus de patrie! Ne
« crains pas que je poursuive de chants de joie ta marche
« silencieuse : je suis femme, et ne suis plus aimée!

« Les voilà qui fatiguent les échos de leur allégresse in-
« sensée! Le Tage s'est étonné d'entendre sur ses rivages
« des voix plus bruyantes que le fracas de ses eaux. Peuple
« imprévoyant, écrase ces tapis de fleurs sous les séguí-
« dillas; aujourd'hui tu le peux encore, mais demain!...
« Demain, où prendras-tu la terre que puissent fouler tes
« pas? Demain l'Espagnol n'aura plus de patrie!

« Hélas! je n'ai pas, comme eux, un dernier jour à don-
« ner au plaisir. Le père de mes enfants a résolu de déclarer
« la guerre dans les montagnes, seul, pour son compte, à
« l'impie et à l'étranger. Voulant les périls et les combats,
« il ne m'a pas voulue à ses côtés; il m'abandonne au milieu
« des villes, sans craindre que mon cœur offensé ne se ré-
« fugie près d'un autre que lui. Peut-être ai-je cessé d'être
« jeune et belle.... Pauvre Salvadora! ton malheur est plus
« grand! tu n'es plus aimée!

« Les accents de ma douleur n'interrompent pas leurs
« chants de victoire. Téméraires! voyez-vous ces hauteurs
« qui disputent la cité de Saint-Ferdinand, la fière Tolède,
« à vos regards? Là se cachait une grotte enchantée. L'accès
« en était interdit à tous les hommes, ou l'Espagne devait
« perdre sa puissance, sa religion et ses lois. Le coupable
« Roderic osa braver l'oracle. Il entre, et voit des figures
« de Sarrasins tracées sur les murailles avec l'inscription :
« Par eux, les sujets du vrai Dieu resteront sans patrie!

« Si ces filles de la Castille et de la Manche portaient dans
« leur sein des cœurs de femmes, ma voix arriverait jusqu'à
« elles et attristerait leurs fêtes. Comment ne pas com-
« prendre et plaindre mon désespoir, alors que le grand-
« justicier d'Aragon, l'empereur des montagnes, le guer-
« rier beau et terrible qui a reçu ma foi, ne nourrit plus
« d'inquiétudes jalouses? Mon fils est son fils; un autre de
« ses enfants est pendu à ma mamelle; Paquita qui fait ses

« délices, Paquita dont il aime à promener sur ses doigts « l'épaisse chevelure, Paquita est le sang de mon sang, le « fruit de nos amours;... et cependant je ne suis plus « aimée!

« Pourquoi les cavernes sacrées ne peuvent-elles s'ouvrir « encore? Cette multitude, si fière d'avoir triomphé d'un « homme, accompagnerait de ses gémissements mes chants « de douleur. A la place des fils de l'Orient, elle trouverait « sur le fatal tableau les infidèles du Nord, ces soldats fa- « rouches qui ont les mains trempées dans le sang des prê- « tres et des épouses de Jésus-Christ. Ils viennent parmi « nous renverser les autels, et nos grands les convient à « leurs banquets! Des femmes d'illustre lignage ont dansé « au bruit de leurs clairons!..... Si haut, on n'a point de « patrie.

« Astre des invocations nocturnes, c'est toi qui me dé- « voiles l'avenir réservé à mon pays! Ne pourrais-tu m'en- « seigner quelques-uns de ces secrets que possédaient mes « ancêtres pour former une chaîne invincible autour des « amants qui ne se répondent pas encore, et des époux qui « qui ne se répondent plus? Toutes les fois que j'ai reçu le « doux titre de mère, j'ai mieux senti que le père de mes « fils était pour moi le monde, et plus encore. D'où vient que « le temps dénoue pour les hommes la chaîne qu'il resserre « pour nous? Mère trois fois, je ne suis plus aimée!

« Fille de l'Égyptien fugitif, triste Salvadora, entends-tu « la trompette guerrière? Prends courage! la trompette « guerrière sonne l'éternelle délivrance. Pauvre cigale « des déserts, tu vois mieux dans les arrêts du ciel que « tous ces aigles de nos cités avec leurs lumières mondai- « nes. Des drapeaux, ennemis de la Vierge sans tache, « n'ombrageront pas impunément le royaume catholique. « Un fils qui marche au trône sous la malédiction de sa

« mère ne verra point un ciel sans nuages s'étendre sur « sa tête. Les ruines vont s'amonceler sur les ruines, les ca- « davres sur les cadavres. Castillans qui formez vos joyeuses « séguidillas, fils d'une terre esclave, satellites de la cour, « l'enfer vous attend ; reconnaissez votre vraie patrie!

« Ah! fasse le ciel que je voie aussi bientôt mon nom « écrit sur le livre du trépas, sur le livre de vie! Exauce la « fille des prêtres de ton culte, toi qu'adorait ma tribu « quand le monde te nommait Isis! Astre des nuits, astre « de la douleur et de l'amour, lorsqu'ils cesseront d'em- « prunter pour leurs folles danses ton mélancolique flam- « beau, puissé-je cesser en même temps de poursuivre « d'accents plaintifs ta marche silencieuse! Qu'ai-je à re- « douter de la mort? Chaque jour j'ai adressé quatre fois à « la reine des anges les hymnes qu'elle aime. Et qu'ai-je à « regretter sur la terre? Je suis Espagnole et n'aurai bientôt « plus de patrie!... Qu'ai-je à regretter sur la terre? Je suis « femme et ne suis plus aimée! »

« Le chant cessa; nous crûmes d'abord entendre des sanglots. Bientôt des pas agitèrent les rameaux inclinés des arbres; à notre approche, la bohémienne, légère comme l'écureuil de nos forêts, s'élança sur la pointe des rochers. Elle allait se perdre dans les ombres, lorsque, revenant sur ses pas : « Seigneur don Alonso, cria-t-elle, bon courage! Pour « prix de vos peines, vous serez un jour uni à la seule « femme que vous ayez aimée, belle et pure comme les « anges! et vous, seigneur don Carlos, vous valez mieux « que tout ce qui vous entoure; espérez! »

« Elle disparut. Cette scène nous occupa longtemps. Don Carlos me demanda quel était cet amour dont je ne lui avais pas accordé la confidence. — « Il ne s'agit point de « doña Matéa sans doute? car tu ne comptes pas l'épouser,

« et, entre mes chères tantes, celle-là n'est pas un ange!
« — De qui donc la Gitana parle-t-elle? — Je l'ignore; mon
« cœur est vide; il est glacé pour jamais. »

« Au moment où je prononçais tristement ces mots, un rire prolongé troubla le silence qui nous environnait : un écho le répéta, puis un autre encore, et nous rentrâmes au palais sans nous expliquer cette bizarre interruption. L'oracle de Salvadora mêlait malgré moi un trouble de plus à celui des événements de la journée, et vainement j'essayais de concentrer mes pensées sur les passages de ce chant sinistre où l'instinct populaire avait si fortement empreint son mystérieux bon sens. »

LIVRE QUINZIÈME

FIN DU MANUSCRIT D'AÏNHOA

ÉVÉNEMENTS DE BAYONNE.

> Il devait périr cet homme fatal, il devait périr dès le premier jour par une telle entreprise. Dieu voulut se servir de lui pour punir le genre humain et tourmenter le monde.
>
> Avant que de se perdre, il a eu le loisir de perdre les peuples et les États, de mettre le feu aux quatre coins de la terre, de gâter le présent et l'avenir par les maux qu'il a faits, par les exemples qu'il a laissés.
>
> Le sire de BALZAC, *Socrate chrétien* (1665).

Joie de Madrid et de l'Espagne à l'avénement de Ferdinand VII. — Entrée du grand-duc de Berg dans Madrid. Entrée de don Fernand. — Attitude ennemie du grand-duc. Désenchantement public. — Baise-main royal. Désespoir de Matéa. Nouvelles portées par don Fray Isidro. — Conversation de Joachim. Départ d'Alonso pour Ocana. Arrivée de Mariá à Madrid. — Napoléon à Bayonne. Départ de Ferdinand pour Burgos, pour Vittoria, pour Bayonne. Lettre de Napoléon à ce prince. Promesses du général Savary. Ordre d'abdiquer sous peine de la vie. — Journée du 2 mai. Préparatifs de départ des Infants. Irritation publique. — Matéa à Ocaña. Tentative pour entraîner Alonso dans le parti français. Révélations de la Gitana. Départ d'Alonso pour Madrid. — Combats de la journée. Désolation. Exécutions au Prado. — Sort de Maria. — Fin du manuscrit d'Aïnhoa.

I.

« A Madrid, la joie publique tint du délire. La vengeance y eut sa part comme l'espérance. Le peuple sembla vouloir s'essayer au rôle nouveau qui l'attendait parmi nous, en se précipitant sur le palais désert de don Manuel, pour tout ravager. A défaut de lui-même, on voulut punir de sa fortune et de ses torts les choses qui avaient servi d'instrument à sa grandeur, sauf à tourner ensuite contre les personnes les mêmes colères. Ses meubles, ses plaques, ses cordons, ses habits d'or, ses papiers, ses livres, ses armes,

tout fut brûlé sur la place publique. La Puerta del Sol, pour qui commençait un rôle nouveau, fut le lieu où s'éleva l'immense bûcher. La population entière, laïque, religieuse, de tous les rangs, formait la chaîne tout à l'entour en poussant des cris de joie. La foule qui revenait d'Aranjuez ajoutait par ses récits et ses transports aux transports universels. Antonio, qui était allé comme les autres faire sa visite en arrivant au palais de l'Amirauté, pour prendre acte de sa victoire, eut un grand succès à la Puerta del Sol, en comparaissant avec la montre, la bourse et les bijoux du favori que le peuple avait oubliés à sa cheminée. Il jeta au bûcher ces richesses au milieu d'enthousiastes acclamations.

« Bientôt d'autres demeures furent visitées par cette joie insultante et dévastatrice : celle de la mère de Godoy, de son frère; de ses principales créatures. La révolution espagnole à ses débuts faisait sentir ce qu'elle pourrait devenir un jour.

« Mes parents entendirent ce tumulte. Mais le sourd retentissement qui parvint jusqu'à eux ne leur porta que des doutes et des terreurs. Ils ne savaient pas si la terre ébranlée l'était par des chants d'allégresse ou par des guerres intestines. A l'heure où le ministre du saint tribunal apparaissait devant eux, ils osèrent demander la cause des mouvements extraordinaires qu'ils avaient entendus. « Vous êtes ici, leur « répondit-on, pour penser à la vie qui n'est pas de ce monde. « — Mais, ajouta doña Léonor, en saisissant avec des « pleurs la main qui s'apprêtait à refermer la porte redouta- « ble, devons-nous craindre pour nos enfants ? — Vous de- « vez craindre pour votre salut, » et ils restèrent livrés au désespoir.

« Par bonheur, à ce moment, une recommandation du roi, les bons offices de don fray Isidro, peut-être plus que tout l'émotion des événements rendirent leur captivité moins sévère. Une lettre leur fut remise. Le cœur de mon père se ranima en me voyant honoré des faveurs royales. Ma mère mouilla de ses pleurs le papier qui lui parlait de

ma tendresse et de mes promotions. Grâce au triomphe de don Fernand, les prisons du saint-office virent couler des larmes de satisfaction : c'était la première fois.

« Ainsi le nouveau règne faisait arriver un rayon de plaisir jusqu'au fond des cachots. Il en fut ainsi dans tout le royaume. Jamais plus d'espérances n'environnèrent un pouvoir à son aurore. Les feux de joie coururent d'un côté aux colonnes d'Hercule, et de l'autre aux cimes des Pyrénées. Ils éclairèrent la prison de Godoy, l'asile de la vieille cour, la tente du soldat français. Le bonheur éclata également sous la chaumière, au couvent, dans les palais. L'Espagne entière se crut sauvée. Ce jour semblait avoir réparé tous les maux du long règne qui n'était plus et conjuré tous les périls de l'orage qui s'amoncelait... Ce jour, grâce à Bonaparte, ouvrait une ère d'effroyables calamités.

II.

« L'Espagne jouait une grande et noble partie. Le maître du continent, après nous avoir enlevé nos armées, les avoir dispersées en Italie, en Allemagne, en Portugal, et s'être introduit au milieu de nous à la tête de cent mille hommes, voulait détrôner une dynastie alliée et soumise, en justifiant sa chute par sa fuite. Il avait compté se procurer sa fuite par la menace et la terreur. L'Espagne avait répondu en se serrant autour de ses princes, en les enchaînant au sol de la patrie, en préposant à leur garde l'honneur public. L'avénement de Ferdinand VII renversait toutes les espérances du généralissime français et toutes les combinaisons de celui qui l'envoyait. L'échafaudage de la trahison s'était écroulé. Murat n'imagina rien de mieux que de protester contre une révolution patriotique qu'il n'avait pas prévue, et il annonça immédiatement son entrée dans Madrid.

« Que ferait le nouveau roi? Il résolut d'affronter les événements, de s'établir dans la capitale de son royaume, dans le palais de ses pères, sous la garde des transports de

son peuple, en présence et en dépit des baïonnettes étrangères. Murat surprenait Madrid par suite d'une longue feinte, d'un stratagème, qui, après six mois d'attente, durait encore. Don Fernand et la nouvelle cour le reprenaient par l'amour public. Je reçus l'ordre d'aller à Madrid préparer la réception du roi.

« Quand j'arrivai, le bruit des fanfares me fit de loin tressaillir. Les deux grands abords de la capitale, au nord et au sud, étaient remplis des colonnes d'Austerlitz et d'Iéna, prêtes à franchir les portes et précédées d'une musique guerrière. Par une proclamation, partout affichée, Sa Majesté Ferdinand VII avait convié les Madrilègnes à les recevoir en troupes amies et alliées de leur roi. Le bruit habilement répandu d'une expédition contre Gibraltar rendait l'obéissance plus facile. D'ailleurs, l'Espagne était heureuse. La joie publique aidait aux commentaires favorables. Les soldats français pouvaient-ils être pour autre chose parmi nous que pour prêter appui au bien-aimé Fernand?

« En conséquence, la population, les manteaux bleus surtout, malgré la pluie qui tombait par torrents, s'étaient portés à leur rencontre hors des murailles; dans toutes les rues, les balcons étaient garnis de femmes dont le sein battait à ces sons lointains des airs français. Dès les bords du Manzanarès, l'aspect de ces enseignes devant qui s'étaient écroulés tant de remparts, porta dans mon cœur de soldat une émotion indéfinissable. Mes yeux se mouillèrent de larmes comme si elles m'eussent rappelé, aussi bien qu'à leurs défenseurs, d'immortelles journées. Je sentais que j'aurais été heureux, que j'aurais été fier de prendre rang parmi ces braves, de marcher à la victoire sous des étendards qui en connaissaient tous les chemins!... Peu de jours s'écoulèrent; et ruinées sans retour dans nos respects par l'inouïe succession des trahisons du chef de l'empire, ces bannières ne soulevaient plus dans les cœurs espagnols qu'une haine implacable.

« Nulle part, peut-être, ce qu'il y avait de réelle gloire

dans Bonaparte n'avait jeté un plus vif éclat que parmi nous. Sa renommée était allée grossissant à travers cette Espagne ignorante et lointaine, comme les éclats du tonnerre grandissent en roulant de cime en cime. Le peuple espagnol ne sépare point de la force l'idée de la grandeur d'âme. Le premier des capitaines, le plus formidable des potentats fut pour nous un héros. Si on eût dit quelques années auparavant que sa perfidie égalait sa puissance, on eût paru insulter à la dignité de la nature humaine. La perfidie était venue, et quelque chose de la première impression durait encore.

« Madrid voyait donc avec un sentiment confus, mélange bizarre d'espoir et d'inquiétude, l'approche de ces légions célèbres du vainqueur de l'Allemagne et de l'Italie. « Après « tout, me disait don Domingo, quels sont les chefs de ces « cohortes? les héros des guerres de la liberté ne vien- « draient pas parmi nous pour nous apporter des fers! Ce « serait mentir à leur origine, condamner leur fortune, « abjurer leur gloire. Quand Napoléon met à l'avant-garde « de vieux guerriers tels que Moncey, Duhesme et tous les « autres, qui protégèrent, il y a quinze ans, la république « française contre nos efforts, il veut nous indiquer d'a- « vance la route où sa politique doit marcher. Les mêmes « hommes ne paraîtraient pas deux fois sur le même sol, « armés hier pour la réforme, aujourd'hui pour la tyrannie. « Par eux les Pyrénées s'aplanissent. Des flots de lumière « vont inonder nos provinces; l'inquisition et un camp « français ne peuvent subsister ensemble. Toutes les bar- « rières que l'oppression religieuse et politique avait éta- « blies autour de nous pour nous tenir loin de l'Europe et « loin du siècle, se trouvent forcément détruites sans com- « bat. La liberté de la presse, mère de toutes les libertés, va « régner demain. La langue de l'Espagnol, muet depuis « trois cents ans, sera déliée enfin, et son oreille surprise « entendra proclamer les principes de la régénération uni- « verselle. » — « Mais, lui disais-je, en est-il ainsi en France?

« Je croyais Bonaparte despote chez lui. Pourquoi ne le « serait-il pas chez les autres? » — « La force des choses! » reprit l'ardent vieillard, c'est-à-dire une de ces réponses dont on se paye soi-même quand la Providence a résolu de déjouer tous les calculs de la raison humaine. « Malgré « tout, ajouta-t-il, je ne puis m'empêcher d'avoir confiance « dans les baïonnettes philosophiques du prince Murat. »

« Les gardes du corps avaient d'autres visées : « L'em- « pereur devra être bien content de nous! Quelle alliance « nous lui avons préparée! Quel neveu pour lui que Fer- « nand de Bourbon, roi des Espagnes et des Indes! » Le peuple et le clergé seuls, ayant plus de passion, avaient aussi plus de lumières. Son grand chapeau vert sur la tête, don Fray Isidro ne cachait pas ses ombrages à l'égard de ces bataillons qui avaient défendu, contre le courroux de l'Europe, les innovations religieuses et politiques de la France, qui, à ce moment même, violaient l'inviolable indépendance des États du saint-siége; mais il espérait que l'occupation ne serait pas de longue durée, et que l'audace de l'étranger tomberait devant l'éclat majestueux du nouveau règne.

« Enfin, l'heure sonna qui coupait court à l'anxiété publique. Nos portes furent franchies. Il y eut un saisissement dans tous les cœurs. La pompe des états-majors, l'éclat des uniformes, la précision de la marche, la gloire attachée à ces enseignes qui avaient vaincu l'Europe et l'Asie, firent une impression profonde. Les corps d'élite, la garde impériale, ces cuirassiers à la forte armure qui étaient pour nous des colosses, faisaient passer dans les rangs d'involontaires frémissements. Les mameluks furent une surprise universelle. Le turban n'avait pas paru parmi nous depuis quatre cents ans passés. Par quelle dispensation Bonaparte était-il allé le chercher au pied des Pyramides pour le montrer tout à coup au royaume catholique, dans ce jeu confus des destinées humaines que permettait la Providence? Les religieux expliquaient au peuple que Bonaparte s'était fait musulman en Égypte, et que, depuis ce temps, pour sa pu-

nition, une troupe de ces païens l'accompagnait toujours. L'infanterie de ligne, composée de conscrits de la veille, pour ne pas affaiblir de vieux soldats la grande armée, nous étonna par la jeunesse, la fatigue, l'air débile des régiments. Ce fut dans les esprits toute une révolution. On se demandait comment ces hommes avaient vaincu l'Europe, et il se trouvait toujours un manolo, un franciscain, un barbier pour répondre : « Parce qu'ils n'ont pas eu affaire à des « Espagnols ! » Antonio courait dans la foule, disant : « Ce « ne sont pas des hommes, ce sont des ombres (*no hombres*, « *sombras*) ! » Ou bien : « Ce sont des enfants à élever qu'on « nous envoie. Le peuple espagnol s'en chargera ! » Puis l'artillerie de la division ou sa grosse cavalerie paraissait, et le respect, le silence, une profonde émotion régnaient dans la foule.

« A la fin, le bruit des fanfares, le roulement des tambours, les armes présentées, un frémissement plus grand qui courait d'une extrémité de Madrid à l'autre, annoncèrent le héros de la journée, le prince généralissime, le beau-frère du maître de l'Occident, le grand-duc de Berg, monté sur un cheval bondissant, la tête parée d'une aigrette brillante, couvert d'ordres, de rubans, d'écharpes éclatantes, grand, beau, les traits mâles et fiers, le regard intrépide, imposant malgré toute cette pompe dramatique et empruntée dont il s'environnait. Sa renommée était grande. Son aspect saisit la multitude. Quelques balcons saluèrent du mouchoir son passage. Matéa fut remarquée entre toutes par son empressement, et lui-même, frappé de la beauté de la comtesse comme de son accueil, répondit par un de ces saluts d'apparat qui cherchait la grâce en gardant la hauteur. Il alla s'établir au Buen-Retiro, dans ce palais de plaisance de Philippe IV, que la comtesse de Castel-Fiel venait de quitter. La succession de ces hôtes était un châtiment de Dieu. Murat, à qui tout son état-major fit hommage du murmure de surprise, et, disait-on, du sentiment d'admiration qu'il avait excité, put assez y croire pour imaginer que

les vœux du peuple espagnol l'appelaient au trône de nos rois. Il écrivit cette folie au conquérant qui l'envoyait. Il contribua par là à le précipiter de plus en plus dans l'abîme trompeur où de lui-même il s'était engagé. La fortune avait tant fait pour ces instruments de ses caprices que la couronne de Philippe V ne leur paraissait que le complément naturel de ses faveurs.

« Le lendemain, quand Madrid était encore dans le trouble de cet étonnement, de cette invasion, de cette énigme extraordinaire, don Fernand fit son entrée à son tour, dans la capitale de ses pères, simplement, résolûment, sans armée de peur que le fer se croisât, sans cérémonial, sans fête. Il eut soin de traverser la ville entière pour arriver à son palais. Monté à cheval, à la porte d'Atocha, l'auguste jeune homme parcourut le Prado, nos grandes rues, la Puerta del Sol, passant ainsi avec fierté en face du Buen-Retiro. Il avait pour cortége et pour sacre les bénédictions, les transports, les cris de joie et d'amour de trois cent mille de ses sujets. Les pleurs de tendresse et d'espérance de tout un peuple faisaient la pompe de cette marche triomphale. Les hommes jetaient leur manteau sous les pieds de son cheval. Les femmes jonchaient de fleurs les lieux de son passage. Jamais inauguration n'avait eu à ce degré la sanction de la volonté nationale et de l'enthousiasme universel. Il fallait être bien aveugle pour ne pas comprendre que le prince national et désarmé resterait le plus fort dans le duel qui s'engageait, dussent couler des flots de sang.

III.

« Le baisemain rassembla l'Espagne entière. Pour la première fois, depuis longtemps, la vérité régnait dans les hautes régions. Il y avait accord entre la vivacité des paroles, l'ardeur des visages et le dévouement des cœurs. A peine pensait-on à remarquer l'absence des états-majors français, à attendre la venue de ce prince étranger et ami qui campait dans nos murs à la tête de son armée. L'Espagne transportée de s'incliner devant ce qu'elle aimait et de

respecter ce qu'elle entendait défendre, ne remarquait, ne cherchait, ne voyait que son idole, son roi, son drapeau, son symbole, le représentant du cours entier de son histoire, la patrie vivante, le bien-aimé Fernand.

« Matéa vint à son rang. Elle était éclatante de grâce et de parure. L'expression sérieuse de son front, le sombre feu de son regard, quelque chose de souffrant et de passionné dans tout son air, en ajoutant à la maturité précoce de ses années, la revêtait d'une sorte de beauté nouvelle que sa jeunesse n'avait pas connue. Toutes les molles séductions de l'Andalousie, rehaussées par cette tristesse intérieure et visible, semblaient marcher à sa suite. La cour entière en fut frappée. En baisant la main royale, elle sut rappeler combien de fois elle avait recherché cet honneur dans les jours de l'adversité; elle mêla l'émotion des souvenirs de l'auguste Antonia à celle des joies de ce grand jour : on ne pouvait plus habilement invoquer la mémoire des liens contractés et des services rendus. Le sourire royal lui répondit. Mais tout le monde vit ou crut voir derrière ce sourire l'empreinte des nuages répandus, à tort ou à raison, sur les incidents du procès de l'Escurial. Les regards tournés vers elle d'une façon hostile trouvèrent dans l'âme du prince les sentiments dont cette foule brillante et passionnée était remplie. Il était évident qu'au lieu de plaire et de toucher, sa beauté, son éclat, ses enchantements, qui excitaient bien des colères jalouses, irritaient les hommes mêmes, comme un défi. Il aurait fallu être plus respectée pour pouvoir être impunément si belle. Le nom du commandeur, du plus odieux des complices de Godoy, était sur toutes les lèvres. Bientôt on le murmura tout haut. Les anciens préjugés s'enhardissant par les préventions nouvelles, on s'étonna d'avoir vu la fille du seigneur don Domingo causer familièrement avec le seigneur don Fernand. Des mots injurieux retentirent à ses oreilles; des regards altiers l'assiégèrent. En essayant de fendre le flot de dames de haut parage qui se pressaient dans la salle du trône et

dans les galeries, elle fut provoquée de l'œil et du geste. Elle supposa que le coude de l'une, l'éventail de l'autre lui rappelaient son origine et non pas ses torts. Aucun des grands qui s'étaient prêtés à ses intrigues ne se présenta pour la protéger. Je quittai ma place auprès du roi, je courus, je lui donnai la main et contraignis un garde du corps qui avait les yeux attachés sur elle, le sourire à la bouche, de frapper du pied à son passage. Elle arriva tout en pleurs à sa voiture. J'y montai avec elle, malgré tous les cris qui s'élevaient contre elle au plus profond de mon âme. Peut-on abandonner dans sa détresse la femme à qui on a une fois parlé d'amour? Nous traversâmes Madrid en silence. Les six glaces du carrosse l'obligeaient à faire un effort sur elle-même, pour laisser ignorer sa disgrâce ou du moins sa douleur.

« A la place de doña Inès, encore tout abattue du malheur de Ramon, d'autres camaréras vinrent débarrasser la comtesse de ce qu'elle appelait son harnais d'or. Ses femmes une fois congédiées, elle éclata : — « La belle mar-
« quise, me dit-elle, n'est pas arrivée de Badajoz; elle ne
« sait sûrement pas encore les événements, et don Osorio
« est difficile à ébranler. Tu dois être impatient de voir
« son retour. Elle n'a rien fait pour don Fernand, et la
« faveur l'environnera !... elle est de ces personnes à qui
« tout réussit, même d'être belle! La nouvelle cour sera à
« ses pieds; alors il ne lui manquera plus rien pour te char-
« mer. » — Ces mots furent suivis d'un long silence. Je la contemplais pour lire dans son regard, et en quelque sorte jusque dans sa conscience, s'il se pouvait que la passion jalouse, qui faisait son tourment, eût poussé cette femme si bien douée par le sort à tous les crimes dont la pensée s'était élevée en moi dans la dévorante solitude de Buytrago. Je comptais en venir à lui demander brusquement, tout à coup, avec l'autorité d'une volonté inflexible, ce secret que Ramon avait porté à l'échafaud, don Luis dans les prisons du saint-office, et dont elle gardait le dépôt. Après

un moment, elle se leva, comme pour échapper à mes interrogations muettes, et s'écria avec furie : — « Patience, « tous vos triomphes ne dureront qu'un jour! De grands « changements se préparent. Tout s'écroule. Les manne- « quins insolents qui, à la place de talents et de vertus, « ont des dettes, des difformités et des aïeux, ne sont pas « destinés à tenir tête au plus grand des hommes et à son « armée. L'Espagne, de manière ou d'autre, sera régénérée, « c'est-à-dire qu'elle échappera au joug de valets illustres « dont l'ignorance ne peut se comparer qu'à leur orgueil, « qui ne savent que plier le genou devant un maître, et « seront écrasés tôt ou tard sous le poids de l'indignation « publique! »

« Elle était hors d'elle-même. La douleur ne se peignait plus dans les éclairs de son regard; c'était le désespoir. Elle reprit : « Tu es indifférent à mes injures; autrefois tu « les aurais ressenties. Tu avais des idées indépendantes; « tu faisais des discours sur l'égalité civile, qui, chez nous, « est partout, excepté dans le palais et dans les lois. Mais « la clef de chambellan décore ton habit; tu peux ouvrir « toutes les portes des demeures royales. Le voisinage des « rigueurs du saint-office, qui suffirait à perdre tout au- « tre que toi, ne nuit pas à ta fortune. Cependant, tu n'as « rien fait pour ceux qui te traitent ainsi; tu as refusé de « les servir. Et moi, j'ai subi pour eux la prison et l'exil, « compromis ma tête, et les ingrats me foulent aux pieds « dans leur victoire! »

« J'allais aborder le sujet qui remplissait ma pensée. Don Fray Isidro parut en habit épiscopal. Il arrivait de la cour. Le roi venait de lui remettre le collier de la Toison-d'Or, ne pouvant mieux relever la première de nos dignités nationales aux yeux de l'Espagne entière. Le saint vieillard avait su les disgrâces de celle qu'il nommait sa fille et venait les adoucir ou les consoler. Il sonna, demanda un réchaud, puis, allumant une des pajitas parfumées de la comtesse, il prit place à ses côtés en m'arrêtant du

bras quand je voulus me retirer. « Restez! me dit-il, des « Espagnols comme vous et moi ont à mettre en commun « des tristesses plus sérieuses et plus durables que celles « de ma chère enfant. »

« On pouvait déjà soupçonner, on n'a réellement su que plus tard combien l'avénement du prince des Asturies avait déconcerté les plans de Murat et de son maître. L'archevêque nous apprit qu'il venait de protester en forme contre le nouveau règne. Cette notification était pour Ferdinand VII et son gouvernement un coup de foudre. Au milieu des acclamations de l'Espagne, l'étranger n'accordait à celui qui avait reçu nos serments que le titre d'altesse royale; il osait, dans le sein même de nos villes, attendre des décisions de la France la sanction de nos actes et de notre gouvernement. La cour ressentait cet outrage sans pouvoir, désarmée comme elle l'était, laisser voir ni son indignation ni ses alarmes. Le prélat nous apprit qu'on parlait de réclamations de Charles IV, du départ du grand-duc de Berg pour Aranjuez, afin de porter ses hommages à la vieille cour. Il y avait là des machinations dont la profondeur échappait encore à la loyauté espagnole. Matéa sembla sourire dans sa colère aux présages douloureux qui s'offrirent à nous. Je la quittai; j'allai au palais. J'avais besoin de me serrer auprès du roi; je n'avais jamais tant senti que l'Espagne était là.

IV.

« L'attitude du prince généralissime devint chaque jour plus ennemie. Les protestations trop réelles de Charles IV et de Marie-Louise, qui furent son ouvrage, son langage équivoque et hautain, l'espoir renaissant de la cour déchue, semaient dans les esprits la méfiance et l'effroi. Jaymé bravait, à l'ombre de la puissance française, les justes ressentiments du roi et de tout le public. A l'exemple du commandeur, toutes les créatures de Godoy se pressèrent autour de Murat, en lui apportant leur odieuse impopularité. Le grand-duc finit

par prendre hautement sous sa protection Godoy lui-même, pour le soustraire à l'action des lois. Des écrits sans nombre augmentaient l'irritation publique, en représentant la révolution du 19 mars sous des couleurs odieuses et mensongères. Les pamphlétaires stipendiés flétrissaient le renversement du favori, l'abdication de Charles IV et l'avénement du prince des Asturies, au nom de ces doctrines d'obéissance passive que l'on pouvait croire à jamais bannies des conseils français depuis 1789. Les esprits éclairés s'étonnaient de ce langage; tous s'attachaient à la question d'honneur; on voyait l'étranger interposant son épée entre la nation et son roi : la prétention était si outrageante et si nouvelle, que, résolus à la repousser, la plupart hésitaient encore à y croire. Le peuple seul partageait ma façon de sentir, depuis longtemps invariable. Le peuple qui, en Espagne, unit aux notions fausses, que l'éducation lui a données, une rectitude singulière de cœur et d'esprit; le peuple, dans les grandes catastrophes, a partout des données plus sûres que les hautes classes, parce que les combinaisons intermédiaires n'arrêtent et ne faussent pas son regard : il présageait hautement des scènes sanglantes. Les visages portaient un caractère de fierté sinistre; les manteaux cachaient des armes; les tailles se redressaient; le Castillan semblait avoir grandi d'un pied.

« Un jour, Antonio vint à moi; il me demanda s'il était vrai que ces païens du Nord contestassent à don Fernand sa couronne. « Je le crains, répondis-je. — Pourquoi le « craindre? reprit l'Andaloux. Nous les égorgerons! »

« Une autre fois, le lazzarone Ambrosio, sa mère et son aïeul, accroupis sur le pavé, où de père en fils ils avaient grandi, opposaient un visage calme et fier aux risées ou à la pitié des soldats français. Le jeune homme souleva sa grande taille, vint à moi et me dit : « Seigneur colonel, il paraît « que nous allons avoir la guerre : un de mes amis, qui « arrive d'un pèlerinage au Christ de Burgos, m'a dit que, « depuis quelque temps, les os du comte Gonzalès crient

« dans son tombeau; votre seigneurie sait bien ce que cela « signifie! Ce miracle arrive toutes les fois qu'une guerre « va commencer. — Hé bien! que veux-tu dire? — Je veux « demander une grâce à votre seigneurie. — Qu'est-ce? « parle. — Je voudrais être reçu soldat dans le régiment de « votre seigneurie, s'il n'est pas loin de Madrid. — Mais, « paresseux comme tu l'es, tu succomberas sous le poids « de tes armes. — Oh! un mousquet me paraîtra aussi lé- « ger que mon rosaire, s'il faut donner à ces hérétiques des « leçons de respect pour la vieille Espagne. Seulement, « votre régiment est-il loin d'ici? — A dix lieues, à Ocaña. « — C'est trop loin, seigneur colonel. Je peux me dispen- « ser de faire tant de chemin. Je continuerai de mettre des « Français au bout de mon stylet, comme je fais tous les « soirs. »

« J'entrai dans la boutique de la Puerta del Sol, que je fréquentais. L'hidalgo de Xativa n'occupait plus sa borne favorite. Je compris les motifs de cette révolution dans l'emploi de ses journées : don Domingo parlait, à grand bruit, de liberté civile à un officier français qui lui répondait gloire et patrie. Du reste, l'auditoire était silencieux; je remarquai l'air grave et triste du fourbisseur. « Il cir- « cule, me dit-il à l'oreille, bien des bruits menaçants : « on assure que le roi Charles et la vieille Marie-Louise « sont décidément appuyés par l'empereur, qu'il arrive en « personne pour prononcer sur ce grand différend, et que « le roi va à sa rencontre pour le fléchir. Rappelez-vous « que tout ceci tournera mal. Les Français ont de mauvais « desseins. Ils regardent nos femmes d'un air insolent; ils « ne saluent pas, dans la rue, l'Angelus, et disent le prince « de la Paix en parlant de Godoy quand ils ne disent pas « le roi en parlant du bien-aimé Ferdinand. Je les poignar- « derais!! »

« Tandis que les rixes devenaient chaque jour plus fréquentes entre les Madrilègnes et les soldats, la couronne opposait toujours davantage l'abandon à la menace et la

confiance au péril. Le palais retentissait d'apprêts magnifiques pour recevoir Bonaparte, dont l'arrivée était chaque jour annoncée, et le neveu de Louis XIV ne croyait pas pouvoir accueillir avec assez de pompe le formidable héritier des Bourbons.

« Quelques jours s'étaient écoulés ainsi depuis l'avénement du prince des Asturies. Il venait d'envoyer l'infant don Carlos, l'aîné de ses frères, au devant de l'empereur. Le général Savary arriva pour le déterminer à se porter lui-même sur la route de son allié ou plutôt de son juge. Cette proposition ne trouvait, à la cour, qu'un petit nombre de contradicteurs. Craindre des piéges, des périls, pourquoi? comment? de la part de qui? Le roi n'était-il pas partout, sur le territoire espagnol, sous la garde de l'amour et du courage de son peuple? J'avais une raison de crainte que je ne pouvais pas dire, que je ne disais pas. Je la puisais dans un ordre de sentiments et d'idées où Maria et moi avions l'habitude de chercher nos inspirations, mais que le monde repousse ou ignore. Des deux hommes que le nouvel empereur montrait à la monarchie espagnole, l'un, le plus éminent, le généralissime de l'armée française, le grand amiral de l'empire, le prince souverain, l'altesse impériale, celui qui signait simplement Joachim, était gouverneur de Paris, et l'autre commandant de Vincennes, lors de la catastrophe du duc d'Enghien. La France était riche de gloires anciennes et nouvelles. Ce n'est pas le hasard, qui, au début du drame étrange dont les premières scènes se jouaient au milieu de nous, rassemblait ces deux noms devant la dernière branche de la maison de Bourbon encore régnante. On en eût trouvé d'autres, si on avait voulu lui faire honneur!

« La cour n'avait point ces pensées, ou du moins chacun les taisait. Le général Savary avait engagé sa parole à don Fernand que Napoléon le reconnaîtrait pour roi dès que cette marque d'égard lui aurait été donnée de se porter à sa rencontre. « Comment hésiter? » disaient les plus loyaux serviteurs, et, avec eux, mon ami don Carlos, plus ardent

qu'un autre. « Un victorieux tel que lui veut des hom-
« mages. Il ambitionne surtout ceux d'un petit-fils de
« Louis XIV et de Charles-Quint. Quelque déférence est
« due par un roi de vingt-trois ans à un empereur chargé
« de triomphes et de gloire. Pourquoi refuser une démar-
« che insignifiante, qui suffira pour consacrer l'alliance
« des deux empires? Napoléon sera fier d'un tel pacte. Ce
« qu'il faut au héros, au potentat, au chef de dynastie, c'est
« don Fernand, un Bourbon, le roi des Espagnes pour ami
« et peut-être pour allié. »

« En vain je représentais que don Fernand abdiquait ses droits et les nôtres s'il acceptait d'autre sanction que celle de son peuple. « Il n'est, m'écriai-je, qu'un parti « noble et sûr; c'est de convoquer à Séville les cortès de « l'avénement, de concentrer les troupes sur le Tage, et « de se présenter au monarque français avec les deux sou-« tiens naturels du chef d'un État indépendant : la nation « et l'armée. Des offres de médiation dans des discordes « que Napoléon imagine ou qu'il fomente ne sont autre « chose qu'un piége ou un outrage. Si c'est un piége, il « faut l'éviter; si c'est un outrage, le repousser à tous ris-« ques. Pour les rois et les empires, le déshonneur est la « ruine. » Ces mots répondaient à toutes les pensées, mais point à tous les calculs. Les pusillanimes affectaient de s'en indigner, et les sages d'en sourire. Sur la pente de condescendances sans limites où on se sentait placé, je semblais un censeur austère ou un conseiller aventureux. On trouvait bon d'ajourner les précautions, comme si c'était ajourner les périls, et on parlait gaiement de mes *remèdes héroïques*... L'Espagne, grâce à Dieu, a su, plus tard, y recourir.

« Cependant, je ne réussissais pas, malgré l'intervention royale, à obtenir la liberté de don Luis et de ma mère. J'ignorais encore quand arriverait Maria. Je demandai au roi la permission de rejoindre mon régiment. La cour fut heureuse de cette résolution comme d'une victoire. Il y a des

moments où le pouvoir réserve ses défiances pour quiconque veut le sauver.

V.

« Je ne pouvais me résoudre à quitter Madrid sans faire un dernier effort auprès de don Fray Isidro, dans l'intérêt de mes parents captifs. Il avait conservé son humble asile de directeur du couvent de ***. Il me reçut en me pressant longtemps dans ses bras, me fit de paternelles promesses, et me conduisit chez Sor Dolorès, pour présenter, dit-il, un véritable Espagnol à un cœur avec qui j'avais bien des moyens de m'entendre; car Dolorès aimait la marquise comme la meilleure des mères. Ces mots me touchèrent au delà de toute expression. L'accent de l'excellentissime supérieure me toucha plus encore. Ses traits, son regard, le son de sa voix me saisirent par de frappants rapports qui allaient au fond de mon âme. « Oui, me dit-elle, je me reproche d'ai-
« mer, comme j'aurais aimé, ce me semble, la fille chérie que
« Dieu a retirée d'auprès de moi, la belle et tout aimable amie
« que don Osorio m'a donnée en appelant votre sœur du nom
« de sa compagne. Nous allons la revoir sous de tristes aus-
« pices; car je crois que notre confiance dans les Français
« nous coûtera cher. Rien de bon ne peut venir d'un gou-
« vernement intrus et d'un peuple athée. Je ne vous retiens
« pas, ajouta-t-elle. Vous avez raison d'aller où un noble
« instinct vous appelle. A nous les prières, à vous les armes!
« Mais cette chère Angustias regrettera bien de ne pas vous
« trouver. Confidente de toutes ses pensées, je puis vous
« dire que son frère est l'âme de sa vie. Vous avez souvent
« attristé sa tendresse... » — Je me récriai... — « Oui,
« reprit-elle, vous ne saurez jamais ce que vous lui avez fait
« verser de larmes, par les craintes que vous lui avez don-
« nées longtemps, et pour votre salut devant Dieu, et pour
« la dignité de vos relations devant les hommes... Ne vous
« défendez pas! Je sais tout! Je crois tout! Mais que vous
« connaissez peu le cœur des femmes, si vous imaginez que

« les affections les plus saintes et les plus pures se conso-
« lent de relations, d'influences, qui peuvent n'être pas le
« crime, mais qui risquent toujours d'y mener, et qui dans
« tous les cas sont un partage. Cette peine a dû être plus
« sensible à notre ange incomparable, quand, à côté de
« tous les torts que savait le monde, il lui a été impossible
« de ne pas soupçonner, chez la femme indigne de vous,
« des embûches et des trames que votre chevalerie n'a pas
« su apercevoir. Réparez ce tort en épargnant tous les cha-
« grins à ce cœur pur comme un vase d'élection et sensible
« comme nul autre sur la terre. Aimez autant qu'elle le
« mérite la plus sainte et la plus dévouée des femmes. Ne
« craignez pas de trop dire votre tendresse à cette sœur in-
« comparable. Tous les attachements se ressemblent : tous
« sont défiants et jaloux. L'amour de Dieu est le seul qui
« satisfasse nos âmes, et, à la place du doute d'autrui, il
« nous fait sentir sans repos le doute de nous-mêmes ! »

« La pauvre supérieure ne soupçonnait pas quelle flamme, quelle lumière inspirée elle portait en moi. Au milieu de tous les orages qui s'agitaient dans mon sein, cette certitude de l'affection infinie de Maria m'était une richesse et une force surhumaines. Le monde se colorait d'un jour nouveau. Tout s'offrait à ma pensée sous la couleur de l'espérance, même les périls de la patrie. Je voyais l'arène s'agrandir devant moi, les souhaits ambitieux de notre enfance s'accomplir peut-être; et, ces chances, mon patriotisme ne les repoussait pas. Un choc violent pouvait seul rendre l'Espagne à ses véritables destinées. De l'invasion des Sarrasins étaient nées les institutions qui avaient fait notre grandeur. Une autre lutte, aussi terrible peut-être, pouvait-elle faire moins pour les générations à venir?

« Cependant, les émotions plus vives que l'entretien de Sor Dolorès m'avait laissées, rendaient plus nécessaire à mon imagination agitée l'explication que je voulais avoir avec Matéa. J'allai à son palais; je la trouvai seule. Je lui dis qu'il me fallait ce secret que la main du bourreau avait arrêté

sur les lèvres de Ramon, que les rigueurs étranges du saint-office étaient venues m'interdire de demander à mon père. Elle trembla de tous ses membres, pâlit. Je ne sais quelle scène allait sortir du désordre de son regard et de tous ses sens, quand nous entendîmes une nombreuse cavalcade s'arrêter à la porte de son hôtel; c'étaient des gardes, des officiers, des généraux qui escortaient le grand-duc. Il fut annoncé. De loin, sa fatuité superbe me frappa. Vêtu de blanc, couvert d'ordres, chargé d'or, ses cheveux noirs, tombant en grandes boucles sur ses épaules, le grand-amiral de l'empire français me rappelait, avec une contenance plus militaire, une démarche plus haute, des traits plus mâles et plus fiers, le grand-amiral des Espagnes et des Indes. « Je joue de bonheur ici, dis-je à Matéa; voilà la seconde « fois que j'y rencontre les maîtres de la monarchie. — « Celui-ci, répondit-elle, est un plus grand guerrier, et ne « sera pas pour moi plus redoutable! » Puis elle alla vers lui et se perdit dans les expressions de l'honneur que lui faisait cette auguste visite. La satisfaction de soi-même, le mépris des autres, respiraient dans son port et sur son visage. Il s'inclina sur la main de la comtesse et prit un siége. Les généraux qui l'accompagnaient demeurèrent debout; la conversation s'établit en français, mais languit d'abord, puis s'anima par degrés. J'avais voulu fuir; Matéa m'avait présenté. Il m'entretint de la victoire de Buénos-Ayres en homme de guerre aussi éclairé que poli. « Vous avez eu, « poursuivit-il, la bonne fortune de vous signaler par un « beau fait d'armes contre les implacables ennemis de l'Es- « pagne et de la France. L'Anglais est un artisan de discor- « des; vous devez être heureux des événements qui déli- « vrent à jamais votre pays de l'influence britannique. « Cette influence, » ajouta-t-il dans des termes que reproduisit littéralement une de ses proclamations peu après, « cette influence est mortelle; tout dépérissait chez vous, « tout sera sauvé. L'empereur arrive; il mettra un terme « aux discordes que l'échauffourée d'Aranjuez a fait naître,

« et l'ordre sera pour jamais rétabli dans la Péninsule. —
« Je demande, répondis-je, la permission de rappeler, comme
« il appartient à un bon et fidèle Espagnol, que l'abdication
« du 19 mars fut volontaire et que la voix de l'Espagne
« entière l'a consacrée. Si des discordes sont nées depuis
« lors, il ne m'appartient pas d'en rechercher les causes;
« mais je ne comprendrais pas comment un souverain
« étranger pourrait intervenir. S'il arrivait que sa décision
« fût favorable à la vieille cour, certainement le peuple
« espagnol n'y souscrirait pas, et la loyauté française, si
« bien établie dans l'histoire, nous est le sûr garant que
« nous ne verrions pas peser dans la balance des forces
« devant qui nos frontières ne se sont abaissées qu'en
« vertu des traités, pour la question du Portugal, et, a-t-on
« dit, le siége de Gibraltar. »

« Don Domingo était entré pendant que je parlais ainsi; le prince répondit à son salut, et me dit, d'un accent plus bref : « L'empereur sait mieux que personne ce qui con-
« vient à l'Espagne; ses décisions seront acceptées comme
« des bienfaits. Il sera disposé à beaucoup d'affection pour
« le jeune prince; mais monarque et protecteur de plus
« d'une couronne, il sait que l'Europe pourrait accuser, de
« la révolution d'Aranjuez, son armée qui se trouvait pré-
« cisément alors campée au milieu de vous. Il sait encore
« qu'il ne doit pas, dans l'intérêt de la stabilité des trônes
« et du repos des peuples, tendre les mains à la révolte.
« Tous les rois et tous les pères sont solidaires; Napoléon
« le Grand ne mériterait plus ce surnom, que l'Europe lui
« dédie, s'il ne défendait pas la cause de tous les pères et
« de tous les rois. »

« En écoutant ce langage si étrange chez ces princes issus du sang et des maximes de la Révolution française, je jouissais de la surprise de don Domingo. Sa fille se hâta de rompre l'entretien. L'illustre étranger avait une affectation de courtoisie et d'urbanité qui la charmait. Ses manières et son langage trahissaient la perpétuelle préoccu-

pation de vieillir de quelques quartiers sa grandeur comme ses maximes. Il voulut bien m'adresser de nouveau la parole, discutant familièrement quelques-uns de nos usages militaires. Il le fit avec esprit et justesse. — « Vous voyez, « ajouta-il, que je sais déjà votre pays par cœur. — Alors, « répondis-je, la haute sagacité de Votre Altesse impériale « doit avoir démêlé que ce pays diffère profondément de « toutes les contrées qu'elle a parcourues. Le palais a seul « quelque ressemblance avec les cours étrangères. Malgré « les Pyrénées, malgré les barrières politiques et religieuses « qui ont fortifié toutes les autres, la grande compagnie se « ressemble partout. Séparés de leurs concitoyens par « d'immenses richesses, un séjour constant à Madrid et « des alliances communes, les traits du caractère national « ne se sont conservés dans les rangs élevés que par la gra- « vité, la foi, la fidélité au prince, et un courage qui a encore « eu quelques occasions de se montrer dans ces derniers « temps. Mais notre vraie originalité, c'est la nation même. « Ce sont dix millions d'Espagnols sobres et tempérants « comme les peuples pauvres, fiers et courageux à l'égal « des peuples libres, n'aimant que deux choses : le repos et « la guerre, n'en craignant qu'une : la mort avant la ven- « geance. On a perdu l'habitude de redouter l'Espagne, « parce qu'on n'a pas vu à l'œuvre, depuis trois cents ans, « l'Espagne du sol. Elle n'attend qu'un choc pour se révé- « ler au monde. Défendus par nos libertés municipales, « par notre isolement, par ce qu'il restait de sauvage dans « nos mœurs, seuls en Europe, nous avons subi le despo- « tisme sans qu'il nous ait énervés ou corrompus. La cour « en a gardé les inconvénients pour elle : nous prouverons, « quand il le faudra, que nous valons mieux que notre ré- « putation, notre apparence et nos institutions. »

« Le généralissime se leva. Il voulut bien m'inviter à ses cercles. Je m'excusai sur mon départ. — « Et où allez- « vous? — Me mettre à la tête de mon régiment! » Après un moment, il se retourna : « Colonel, vous avez raison!

« vous parliez d'institutions tout à l'heure. Ce sont là les « véritables. Seulement, il les faut solides et bien maniées. « —Prince, cela dépend.—Comment, cela dépend?—Oui, « prince. On n'a jamais d'assez bonnes armées pour la guerre « de conquêtes. Pour les guerres défensives, quand il s'agit « de repousser l'invasion, ce ne sont pas les armées seules « qui s'en chargent, ce sont les peuples! »

« Don Domingo fut très-frappé de la conversation qu'il venait d'entendre. Il vit dans l'envahissement un autre but que celui de nous donner des institutions libres; et moi, que mon caractère, que ma jeunesse peut-être, portaient à considérer les choses humaines dans leur moralité, je m'indignai de cette légèreté de langage des représentants prétendus du mouvement de 1789, à l'égard de principes et d'idées sans lesquels ils ramperaient encore manœuvres obscurs ou indigents villageois. Matéa prit, avec sa fougue accoutumée, la défense du généralissime impérial et de ses desseins. La chaleur de sa discussion confirma mes craintes; ce n'était sûrement plus les intérêts de don Fernand qui la préoccupaient, et ces intérêts ne pouvaient être séparés de ceux de la patrie.

« Je me retirai. Elle mêla des pleurs à nos adieux, en présence de son père. « Qu'importe? dit-elle, en remarquant « l'embarras que me donnait son langage; qu'importe? « mon amour pour toi fait partie de mon existence. Je vou- « drais en vain le renfermer dans mon cœur. Que mon père, « que l'univers sache combien je t'aime! Tu causeras ma « mort, et le monde flétrira pour jamais ton ingratitude. »

« J'abrégeai ces moments pénibles. Une heure après, je n'étais plus dans Madrid. A dater de ce jour, la de D*** se jeta sans réserve dans les cercles de Joachim. Son orgueil offensé trouvait dans cette nouvelle cour des réparations et des hommages.

VI.

« Une préoccupation indéfinissable tenait mon âme en

suspens. Les regards tournés vers le pont de Ségovie, tandis que je franchissais le pont de Tolède, je pensais que peut-être ma sœur traversait en même temps que moi le Manzanarès. Je fus sur le point de retourner sur mes pas; mais je souris à ce mouvement superstitieux et je poursuivis ma route. Je parcourus, silencieuse et déserte, cette vallée d'Aranjuez, qui retentissait naguère de tant de joie. La vieille cour n'habitait plus ce palais où elle avait appris que l'obéissance d'un peuple trouve des limites dans l'excès des périls et des malheurs publics. Le roi Charles et la reine Marie-Louise attendaient à l'Escurial que le conquérant qui les excitait à invoquer son patronage les admit à son tribunal. Peu après, j'arrivai à la noble et vieille cité d'Ocaña. Je regardai à peine ses murailles, sa fontaine magnifique, son palais de l'illustre et patriotique race des ducs de Frias. Je vis mes quartiers. Je vis mon corps ardent et brave. Il me sembla que j'avais une famille et que nous garderions une patrie.

« Trois jours après, je sus que Maria entrait dans Madrid par la porte de la Véga, à l'heure même où je sortais par la porte de Tolède. Le marquis eut la joie de retrouver la royauté, la cour, des honneurs, en voyant Maria entourée de tous les respects, destinée aux plus grandes charges, « le jour « où nous serons deux, disait don Fernand, pour remplir le « trône des Espagnes. » Don Osorio, sans se préoccuper des alarmes universelles, s'abandonna au bonheur de reparaître dans le palais des rois, de reprendre ce qu'il appelait sa vie active, cette succession d'hommages à recevoir et à rendre, cet arrangement immuable de ses heures, qui avaient, depuis sa jeunesse, suffi à occuper et à remplir son existence. Il fut désigné pour le voyage que don Fernand allait entreprendre et qui devait, pensait-on, ne le mener qu'à Burgos. En se séparant de Maria, le vieux chambellan la pressa sur son cœur : « Je m'éloigne de toi pour peu de jours, mon « enfant, lui disait-il; nous irons à peine jusque dans la ville « du Cid. On ne sait pas quand l'empereur a quitté les « Tuileries; mais on est à peu près certain de son arrivée

« prochaine. Je suis destiné à l'honneur de faire le service « de sa personne; jamais grand d'Espagne n'aura servi un « plus grand monarque, et certainement son ordre viendra « briller sur ma poitrine. L'étoile de la glorieuse Légion « d'honneur se mariera à toutes les dignités dont j'ai « le bonheur de te renvoyer l'éclat. » Ma sœur ne repoussa que par un soupir ces folles joies, et elle porta au couvent de*** les tristes émotions que ce départ lui avait laissées.

« Dolorès s'empressa de lui répéter notre entretien. « Oh! « mon ami, m'écrivit-elle, frère de mon cœur et de ma vie « dans tous les temps, il n'y aura plus de nuages et de réti- « cences entre nous. C'est un faible roseau que ta Maria, « lorsque ton affection ne la soutient plus. Tu es sa force, « tu seras sa gloire; toi seul peux la consoler des chagrins « qu'elle partage avec toi; son cœur, chaque jour, te sen- « tira plus nécessaire à son bonheur. Il faut qu'elle place « sur ta tête ce que les autres femmes ont d'attachements « qu'elle ne doit pas connaître. La sœur d'Alonso n'aura « rien à regretter sur la terre, si sa Mariquita est pour lui « un peu de ce qu'il est pour elle. »

« Par cette lettre, Maria m'était rendue, cette Maria de mon enfance environnée pour moi, par le titre de sœur, d'une auréole sacrée que le temps en s'écoulant ne faisait que me rendre plus précieuse. Je retrouvais ainsi ces jouissances du cœur dont le secours nous rend si forts contre les traverses de la vie; et mon imagination, prompte à exalter mes contentements comme mes peines, me disait que j'étais mieux partagé que les autres hommes, quand j'attachais mon existence à une affection aussi vive et plus pure.

« A dater de ce moment, je sentis se multiplier mes forces; je pris possession avec un nouveau courage de mes devoirs et de mes droits. Mon régiment était dépourvu de tout. Je travaillai à rétablir la discipline, ruinée par les souffrances et la mendicité. Une contribution volontaire des habitants, où une main cachée qui m'était chère ajouta deux cent

mille réaux, me permit de refaire les vêtements, de réparer les armes. Des chevaux me furent offerts, des hommes s'enrôlèrent de toutes parts. Je passai toutes mes heures à les instruire et à les exercer. Il y avait partout une ardeur qui répondait à tous les sentiments de mon âme.

VI.

« Cependant l'Espagne, on peut le dire, suivait du cœur et du regard, avec la secrète angoisse d'une mère, son jeune roi sur la route du Nord.

« L'avenir saura par quelles promesses et quels mensonges don Fernand fut entraîné pas à pas jusque dans le piége infernal qui lui était dressé. Les historiens ont raillé les lenteurs de la victime, lenteurs de roi d'ancien régime, a-t-on dit. Jamais reproche ne fut plus injuste. Don Fernand était le second jour à Burgos; le troisième, quoiqu'il eût hésité, à Vittoria. Que peut-on vouloir de plus? Il allait à l'abîme aussi vite qu'un courrier va à son but. En même temps, on l'accuse de n'avoir pas vu cet abîme ouvert, ce piége grossier. S'il ne l'avait pas vu, en effet, ce serait sa gloire. Les guet-apens de souverain à souverain, le mensonge d'homme à homme en face du monde ne se prévoient pas dans les temps civilisés. Le czar Pierre le Grand, sous le Régent; l'empereur d'Allemagne, plus tard, malgré la longue lutte des deux maisons, n'imaginaient pas de craindre en France, sous les Bourbons et au dix-huitième siècle, les chausses-trapes du moyen âge. Pourtant, don Fernand, averti par le cri des populations, par le sentiment espagnol profondément froissé, refusa, à Vittoria, de passer outre. Les flatteries, les promesses, les menaces du général Savary, son guide fatal, échouèrent contre sa résolution de ne pas aller plus loin au-devant de son illustre voisin, par respect, déclara-t-il, pour la dignité de la monarchie espagnole. Savary fut vaincu. Il se vit obligé de partir seul pour Bayonne, d'aller demander au maître des artifices nouveaux qui rendissent à la perfidie déjouée sa victoire.

« Pendant ce temps, la fièvre nous dévorait tous. Plus le jeune roi s'éloignait de la capitale, et plus la junte d'État, à laquelle il avait remis en son absence les rênes de l'administration, rencontrait de hauteur et de dureté dans les prétentions du grand-duc. Murat ne craignit pas d'employer des formes brutales envers le vénérable infant don Antonio, oncle de don Fernand, qui remplissait, avec la dignité de son rang et de son âge, le triste devoir de présider la junte. On vit ses ordres du jour gouverner le peuple espagnol non conquis et non vaincu. Il déploya la rigueur des lois militaires, envahit tous les pouvoirs, traita une grande nation comme on traite une ville prise d'assaut. Dès qu'il sut que le roi avait dépassé Burgos, il exigea que le prince de la Paix fût remis à ses grenadiers; on avait besoin de lui, de son fatal ascendant pour dicter au vénérable Charles IV et à la reine elle-même les résolutions qui devaient perdre leur maison. Et, comme si ce n'était pas braver assez l'orgueil castillan, Bonaparte écrivit de sa main, *que les crimes de Godoy se perdaient dans les droits du trône*. Un monarque, élevé la veille sur le pavois, put tracer de tels mots! Jamais encore il n'était entré dans les têtes couronnées autant de mépris pour les hommes.

« Sans doute l'impunité est trop souvent l'attribut de la puissance : mais la compter parmi les prérogatives des délégués de l'autorité suprême, publier l'assemblage de ces deux mots, *droit* et *crime*, c'est un excès d'insolence et d'immoralité auquel n'était encore parvenu aucun des despotes qui ont le plus foulé aux pieds les peuples. Je comprends les passions qui entraînent les grands de la terre à l'abus de leur pouvoir. Comment comprendre cette témérité qui semble défier la soumission en mêlant la dérision à la tyrannie? La pusillanimité courbe aisément la tête sous le pouvoir qui frappe; la conçoit-on fléchissant devant le pouvoir qui outrage?

« Grâce au ciel, par un juste retour des choses humaines, Napoléon devait voir se tourner contre soi la force, cet in-

strument sauvage qu'il maniait avec une foi superstitieuse, comme les païens révèrent le dieu de bois ou de fer que leurs mains ont façonné. C'était là l'unique conviction de cet homme colossal et incomplet; pour lui le monde moral n'était pas, et dans le monde intelligent son génie athée ne voyait que des leviers et des armes. Un tel homme, jeté sur les trônes dans ces siècles de civilisation, semblait une méprise de la Providence, un anachronisme déplorable, une résurrection des temps barbares, quelque chose de semblable à Alaric dans les palais de Rome, ou à Mahomet II dans les murs de Byzance. La notion de droit, celle de propriété, celle de justice, celle de liberté, celle de patrie et de nationalité, où toutes les autres se confondent, étaient inconnues à cet esprit actif et puissant qui savait tout de nos lettres, de nos sciences, de nos arts, et rien des lois éternelles qui régissent le monde. Un tel successeur donné à la révolution française était un grand démenti et une étrange leçon.

« La résolution de don Fernand le retint à Vittoria près de huit jours entiers. Bonaparte, troublé, flottait entre la ruse et la force. Avant d'en venir à la force ouverte, il résolut de demander à la ruse ses ressources dernières. Il écrivit longuement à son jeune et royal ami, pour l'inviter, le presser, l'adjurer, par l'autorité de son affection et de ses années, à venir jusqu'à lui; il indiquait clairement la reconnaissance immédiate de sa royauté comme le prix de sa condescendance. Cette lettre, incomparable suivant l'art, est l'un des monuments les plus coupables de l'histoire, l'un des actes les plus indignes du rang suprême, devant Dieu et devant les hommes. Don Carlos m'écrivait à chaque courrier. Je suivais dans les impulsions de ce cœur confiant et généreux les progrès du doute et de l'inquiétude. Il parlait de la lettre impériale en ces termes :

à Vitoria, 10 août 1808.

« Ami très à moi,

« Nous allons faire un pas de plus. Malgré le peuple « soulevé, qui a coupé les traits des chevaux pour gar- « der son roi, Sa Majesté, que Dieu garde, part pour « Bayonne. L'empereur l'a vaincu par la lettre la plus ten- « dre et la plus belle qui soit sortie d'une main souve- « raine. On sent à toutes les lignes le plus grand des hu- « mains. La sagesse des maximes, l'autorité des conseils, « l'affection des paroles, ce besoin d'un génie supérieur de « guider d'une main paternelle un jeune roi parmi les « écueils de la vie et de la puissance, la promesse de nous « reconnaître après le premier mot et de nous marier « après le second, ce cri d'un grand cœur que les rois ne « sont, comme les autres hommes, qu'erreur et faiblesse, « tout est du maître du monde le plus bienveillant et le « plus sublime qui se soit vu depuis Marc-Aurèle... ou bien « du chat-tigre qui amorce sa proie et la fascine pour la « mieux saisir dans sa griffe impitoyable. Beaucoup hési- « taient sur cette alternative. Le vieux M. d'Urquijo, tombé « depuis si longtemps devant Godoy, était accouru, pensant « comme le peuple et insistant comme lui. Le duc de l'In- « fantado a tranché le débat par une noble et belle parole : « — Quoi! s'est-il écrié, un héros entouré de tant de gloire « descendrait vis-à-vis d'un allié à tant de perfidie!... » « Mon ami, pense de moi ce que tu voudras; mais j'aime- « rais mieux avoir dit ce mot qu'être empereur des Fran- « çais, s'il pouvait y avoir sous cette lettre une trahison. « Je prétends même que, dans ce cas, le plus véritable « homme d'État des deux serait encore l'illustre duc. Car « il faudrait voir la fin d'un tel drame et regarder si le « trompeur serait dans dix ans aux Tuileries, et si le « trompé ne serait pas, malgré tout, à l'Escurial. Je crois « qu'en nous confiant à tant de paroles données, nous « sommes les habiles gens; nous sommes dans tous les

« cas les honnêtes gens et nous faisons honneur au nom « espagnol : c'est l'essentiel.

« Pour le reste, à la garde de Dieu et de notre épée à « tous !

« Ton ami passionné Q. B. T. M[1]. »

« Par malheur, l'alternative de don Carlos avait sa solution tracée dans ce qui se passait au milieu de nous. Le roi Charles et la reine Marie-Louise partaient à grand bruit pour Bayonne. La junte d'État avait reçu l'ordre d'enregistrer leurs protestations et de cesser de gouverner au nom de don Fernand, sans pour cela rétablir l'autorité du vieux roi, de sorte qu'on nous constituait à l'état d'interrègne. On maintenait l'abdication du père en même temps qu'on proclamait la déchéance du fils. Il n'était bruit que d'un ordre nouveau transmis à la junte, celui de préparer le départ du jeune infant don Francisco, de la reine d'Étrurie et de son fils, du chef du gouvernement lui-même, de l'auguste don Antonio, c'est-à-dire de tout ce qui restait du sang royal parmi nous. La capitale, les provinces, les troupes étaient frémissantes, et la junte, toujours asservie à la lettre des instructions que don Fernand avait laissées, la junte tremblant de compromettre par une vaine résistance la vie du jeune monarque, ou par un éclat téméraire le repos de la Péninsule; la junte, faible chaque jour parce qu'elle l'avait été forcément la veille, n'opposait aux menaces que des prières, aux ordres que des délais. Elle fut avertie que tout ce qui restait des descendants de nos rois serait enlevé à force ouverte; et, mesurant trop l'abîme où allaient tomber tous ces princes mandés à la barre de Bayonne, et avec eux les peuples des deux hémisphères qu'ils avaient reçu de nos lois la mission de gouverner et de défendre, la junte en vint à refuser d'obéir, sans aller jusqu'à instruire l'Espagne ni des exigences de l'étranger ni de ses loyaux refus.

[1] Qui baise tes mains.

« Une lettre de don Carlos me fut remise par un de ses pages au moment où j'exerçais mes troupes; je l'ouvris et lus :

« Bayonne, ce 20 avril, à minuit.

« Tu avais raison contre tous, mon ami; c'en est fait de « la monarchie! les illusions dont l'Espagne entière se « nourrissait sur la grandeur d'âme de Napoléon sont déjà « dissipées. Le masque du héros, du monarque, du Fran- « çais est tombé; l'Italien seul reste, et un Italien des temps « barbares. L'empereur a embrassé tantôt don Fernand en « frère, ce soir il le dépouille en brigand. Le général Savary « vient de transmettre au roi l'ordre d'abdiquer.

« Nous avions cru venir pour être les hôtes de la France; « nous sommes ses prisonniers. Un de nos gens, né dans « ce pays, partira déguisé, pour porter à la junte des dé- « pêches du roi notre seigneur. Il te remettra ce billet. « Sa Majesté ordonne que tout ce qui l'aime soit patient et « circonspect. Il y va de sa vie. On le lui a déclaré, et ceux « qui parlent ainsi ont fait voir ce qu'ils peuvent oser quand « il s'agit d'un Bourbon.

« Je n'expierai jamais assez le tort que j'ai eu de repousser « tes conseils. Nous sommes tous bien consternés; nous « avons été bien aveugles. N'importe! j'aime mieux notre « rôle que des couronnes à pareil prix.

« Une consolation, c'est que le roi a été admirable et « vraiment homme d'État autant qu'héroïque. Il a répondu « qu'il était prêt à déposer le sceptre dans les mains de son « père, à condition que ce serait sur le sol espagnol, et en « présence de la nation assemblée. Ces réponses si simples « et si justes mettent hors d'eux tous ces géants qu'on « admire. Ils tempêtent, ils menacent, ils sentent que don « Fernand sera d'airain. Tu peux être assuré que devant « l'étranger il ne fléchira pas. Devant son père, nous ver- « rons. L'essentiel est que toutes les fureurs impériales se « briseront à ses pieds. C'est lui qui a le grand rôle. Ceci,

« foi de don Carlos! Oh! les historiens dignes de ce nom,
« quelle page à écrire!... Tout ce qu'on vous dira de con-
« traire sera un nouveau mensonge!

« Adieu, l'ami de mon cœur, puisses-tu aimer encore
« l'imprudent qui t'aime de toute son âme, et Q. B. T. M.

« DON CARLOS. »

« Cette lettre m'accabla sans me surprendre. Les officiers me demandaient quelles nouvelles le courrier m'avait apportées. « Je ne sais qu'une chose, répondis-je; c'est que bien-
« tôt l'Espagne aura besoin du dévouement de ses fils.
« Puis-je d'avance compter sur vous? — Oui! » répondirent toutes les voix avec l'émotion de l'enthousiasme et de la douleur. Les soldats répétèrent ce cri, et des acclamations unanimes retentirent au loin dans la plaine. Cette plaine les a vus fidèles à leur serment : depuis la bataille d'Ocaña, la plupart y sont ensevelis.

VII.

« Le lendemain, c'était le 2 mai, jour écrit en traits ineffaçables dans notre histoire. Au plus fort de l'ardeur du jour, une voiture attelée de six mules et escortée de quelques dragons s'arrêta à ma porte. Je pensai que Maria, inquiète de ne pas me voir et peut-être instruite de la captivité que le marquis avait trouvée dans le guet-apens de Bayonne, venait chercher auprès de moi des consolations. Je volai; j'allais me précipiter dans ses bras : ce furent ceux de Matéa qui s'ouvrirent à mon empressement. Une impression pénible me saisit. Elle le vit trop : « Tu es plus sur-
« pris que satisfait de ma brusque apparition, me dit-elle
« avec un accent douloureux; je n'ai pas à m'en étonner ni
« presqu'à m'en plaindre; mais j'espère que le motif de ma
« visite te la rendra plus douce. Je viens t'apprendre une
« nouvelle dont tu seras heureux. Tes parents sont libres.
« — Ils sont libres! m'écriai-je. Mais, ajoutai-je, comment

« le sont-ils? Qui a obtenu leur délivrance? — Moi, mon « Alonso, moi de qui l'unique pensée est de deviner tes « vœux afin de les satisfaire. J'ai prié le grand-duc d'in- « tervenir; il a saisi avec ardeur l'occasion de donner, sui- « vant ses propres paroles, des témoignages d'estime à l'of- « ficier le plus jeune et le plus considéré de notre armée. « Le saint-office, qui s'est montré sourd aux prières de don « Fernand, ne l'a pas été aux désirs de don Joachim. »

« Je me taisais. Il me paraissait affreux de regretter la délivrance de mes parents; affreux de la devoir à l'artisan des malheurs publics. Je me taisais.

« Alonso, reprit la comtesse, tu sembles avoir pris à tâche « de ne jamais sentir comme moi. Je croyais cependant que « nous serions d'accord pour la première fois quand il s'a- « gissait de la liberté, peut-être aussi de la vie des êtres « qui doivent t'être le plus chers. Écoute, poursuivit-elle, « il ne faut pas te faire d'illusion; j'ai trop souvent la faveur « de voir le prince généralissime pour ne pas pénétrer dans « sa pensée. Le règne des Bourbons est fini. Don Fernand « abdique sa royauté usurpée; son père doit être arrivé « maintenant à Bayonne, et il va y résigner à son tour, pour « lui et pour tous les siens, un sceptre trop pesant à ses « faibles mains. Il cédera à l'empereur tous ses droits — « Quoi!... Et tous ceux de sa race?... — Sans doute!... — « Et tous les nôtres, tous ceux de la nation espagnole?... « — Écoute : aujourd'hui même, l'infant don Francisco « et la reine d'Étrurie quittent Madrid. Toute cette race « royale ira porter quelque part, sur un trône moins agité, « sa faiblesse héréditaire; et une dynastie nouvelle, à qui « les peuples ne pourront pas reprocher leurs longues souf- « frances, nous apportera le bienfait d'une régénération « dont toi-même formais jadis le vœu. Proscrit deux fois « par les caprices du despotisme, constamment écrasé sous « l'effort de rivaux sans talents et sans vertus, frappé par « l'arbitraire dans tout ce que tu aimais, tu devrais em- « brasser le parti de la réforme avec plus d'ardeur que

« tout autre; car tes lumières et tes idées généreuses te « vouent à la défense d'une cause qui devient celle de la « gloire et de la liberté de ton pays! — Matéa, répondis-je, « vous me connaissez dès longtemps; vous devriez savoir « que des considérations personnelles seront toujours sans « empire sur moi lorsqu'il s'agira du sort de l'Espagne, et, « si je pouvais hésiter aujourd'hui, la crainte de céder à une « influence coupable suffirait pour fixer irrévocablement « ma résolution. — Tu n'y penses pas, Alonso! Que préten- « drais-tu faire? Les Bourbons eux-mêmes abdiquent; eux- « mêmes ont abandonné le champ de bataille. — Silence, « Matéa! Je ne laisse pas ainsi insulter devant moi l'hon- « neur et la vérité. Dans tous les cas, la nation n'abdique « pas : la nation ne passe point, comme un troupeau, de « main en main, au gré d'un homme. Que les Bourbons « soient rendus libres; que les drapeaux ennemis dispa- « raissent; que l'Espagne, assemblée en cortès, prononce « elle-même sur ses destinées : je me soumettrai à ce qu'elle « ordonnera. — L'Espagne, te dis-je, est lasse de tyrannie, « de décadence et de misère; elle acceptera avec joie un « gouvernement réparateur et une constitution libre. — « Moi, j'espère qu'elle n'acceptera point le déshonneur; « j'espère qu'elle n'admettra jamais, pour les restaurateurs « de l'État, ceux qui commencent par l'outrager. Quel « plus grand outrage que d'enlever du milieu de nous nos « princes, nos chefs, les élus de nos aïeux, de disposer enfin « des destinées d'un grand peuple qui embrasse les deux « hémisphères, sans daigner consulter ses voix? On méprise « les fourberies d'un mendiant, on dédaigne les injures « d'une femme, et on se révolte contre les injures et les « fourberies d'un Attila ou d'un Tamerlan. Ma tête pourra « s'incliner devant l'usurpation de tous les droits de mon « pays, mais il faudra que la hache du bourreau l'ait d'a- « bord abattue.

« — Fort bien! fais-toi le don Quichotte du despotisme, des « préjugés, de l'inquisition, de la torture. Je te préviens que

« tu resteras seul. L'Espagne n'a ni argent ni armes; le peu « de troupes qu'avait organisées Godoy campe à trois cents « lieues de nous dans les rangs de l'armée française. Nous « verrons ce que vous opposerez à des soldats qui ne peu- « vent pas être vaincus, et au conquérant qui a soumis « le monde. — Matéa, encore une fois : c'est assez! Vous « savez que je ne défendrai jamais des institutions qui ont « jeté la monarchie de saint Ferdinand assez bas dans l'opi- « nion du dehors, et, à ce qu'il me semble, du dedans, pour « que l'étranger ait conçu la pensée d'attenter aussi inso- « lemment à notre indépendance; mais je défendrai, tant « qu'il me restera un souffle de vie, l'honneur et les droits « de la patrie espagnole. Je trouverai des Castillans qui en- « tendront ces deux mots de la même manière que moi; ou « s'il fallait que les fils des fiers Cantabres et des vainqueurs « du Maure eussent assez perdu la mémoire des traditions « et des vertus de leurs aïeux pour que l'étranger régnât sur « nos provinces, j'irais sur la roche du Cid me plonger ce « fer dans le cœur, et le monde verrait une âme indépen- « dante protester aux noms d'Espagne et de liberté! »

« Je parlais encore, quand, du dehors, se fit entendre une voix qui m'appelait à grands cris. Mes balcons étaient grillés de fer et tournés vers la plaine déserte. Je courus : une nombreuse quadrille traversait au loin ces vastes solitudes, se dirigeant sur Madrid; au pied de mon balcon principal, Salvadora, montée sur une mule hennissante, allaitait un de ses enfants en tenant sur la croupe les deux autres : la joie animait son visage. « Seigneur colonel, me dit-elle, j'ai re- « trouvé mon empereur, le justicier d'Aragon; je l'ai re- « trouvé couvert de gloire, ayant du sang sarrasin jusqu'au « coude. Je suis heureuse ! aussi j'ai pu songer à vous « apporter un antidote contre les morsures de la vipère qui « est maintenant auprès de vous. Je l'avais oublié lors de « notre rencontre dans les jardins d'Aranjuez : j'étais si « triste alors! Mais la joie aiguillonne la vengeance! — La « vengeance encore après tant d'années! lui dis-je. — La

« vengeance toujours! Les années sont un point dans l'es-
« pace pour un cœur qui sait aimer, et par conséquent haïr. »
Matéa demeurait attachée sur son siége, immobile et muette.
« — Comtesse douairière de D***, » reprit la bohémienne qui
ne pouvait l'apercevoir, « combien Votre Excellence me don-
« nera-t-elle si je consens à ne pas révéler le grand secret?...
« — Toute ma fortune! » répondit la comtesse en s'élan-
çant aux barreaux de ma croisée, « toute ma fortune! —
« Vraiment! ce n'est pas assez... Votre Excellence sait mentir,
« et ne sait ni tromper ni se contraindre; elle a dit tant de
« choses au colonel, qu'il ne me resterait à soulever qu'un
« coin du voile. Cependant, je veux bien garder le silence,
« si vous daignez répondre à mes questions. » Le trouble
de Matéa croissait. La Gitana poursuivit d'un air de triom-
phe : « Eh bien! Votre Excellence me fera-t-elle la faveur
« de me dire quelle voix cachée menaçait de mort l'excel-
« lentissime et bellissime marquise de C*** dans les en-
« tretiens de l'hôtellerie d'Aranjuez; quelle main paya l'at-
« tentat de Caravanchel; quel complot a poussé le brave Ra-
« mon à l'échafaud, pour que ce secret dont il avait le dépôt
« ne fût pas révélé par lui; quels soins perfides, toujours
« dans le même but, ont dénoncé au saint-office le vieux
« et loyal don Luis, sauf à se vanter maintenant de lui avoir
« rendu la liberté?... Seigneur colonel, vous devez tout à
« l'illustrissime don Fray Isidro. Je vous annonce de plus
« que sa bénédiction pastorale fera un jour le bonheur et
« l'honneur de votre vie... Cette femme en mourra de dés-
« espoir. Elle n'est que jalousie, orgueil et mensonge. »

« L'appel d'une cornemuse lointaine se fit entendre. La Gitana jeta derrière ses épaules la corbeille où dormait son nouveau-né. Elle lança sur sa victime un regard injurieux, et, sans se donner le temps de recouvrir le sein qu'avait quitté l'enfant, l'amazone partit à bride abattue pour rejoindre la quadrille.

« Matéa essaya d'abord de traiter d'impostures les accusations de son implacable ennemie; mais ses passions étaient

trop impérieuses, trop ardentes, pour qu'elle pût trahir longtemps la vérité. Elle finit par tomber à genoux, par avouer tous ses crimes, en me donnant pour excuses les brûlantes inspirations de sa tendresse blessée, d'une tendresse devenue le premier besoin de sa vie. « Matéa, lui dis-je avec une « émotion que j'aurais voulu lui dissimuler, vous êtes bien « coupable! vous avez versé le sang de l'innocent; ce n'est « pas votre faute si une autre victime, mille fois noble et « sainte, n'a pas été immolée. Je vous promets de tout faire « pour oublier vos égarements; mais rentrez en vous-même, « et pour marque de votre retour à tout ce que vous aviez « abjuré, livrez-moi ce secret extraordinaire auquel vous « avez attaché tant de prix. Faites que ma reconnaissance « puisse se ranimer, et laissez ma conscience disposer seule « désormais de mon bras et de mon épée. »

« Des regards de fureur, des cris de vengeance me répondirent. Toutes les malédictions auxquelles peut recourir l'orgueil offensé d'une femme se succédèrent dans sa bouche. — « Va, me dit-elle en finissant, tu seras délivré de « mon amour; mais tout ton sang aura coulé avant que tu « le sois de ma haine. Que tardes-tu d'aller à Madrid, où, à « l'instant même, ton armée est peut-être aux prises avec « les troupes impériales? Va, j'ai laissé toutes les men- « diantes et tous les valets d'église, tous les frères lais de « nos couvents, assemblés autour du palais, pour empêcher « le départ de don Francisco de Paula, de la reine d'Étrurie et « de son fils. Vole, digne chevalier des dynasties dégénérées, « vole, et puissent les soldats français trouver le chemin du « cœur parjure qui ose me repousser! » A ce mot, elle se précipite hors de mon appartement, arrive sur la place publique, et court dans l'église voisine attendre que ses mules soient attelées.

« Demeuré seul, je réfléchis aux derniers mots que je venais d'entendre, et, faisant seller des chevaux, je partis en prévenant mes officiers de se tenir prêts à exécuter mes ordres.

VII.

« Sur les six heures du soir, j'arrivai en vue de Madrid. Cette grande ville ressemblait à une place d'armes prise d'assaut. De toutes parts se déployait l'armée française. L'artillerie était en position aux portes; la cavalerie et l'infanterie, confondues, couvraient l'esplanade d'Atocha, les avenues du pont de Tolède, les hauteurs sur lesquelles les faubourgs reposent. Je passai le Manzanarès au gué; des enfants, des vieillards, des femmes avaient cherché un asile dans la riante presqu'île que forment la rivière et le canal de Castille; pour la première fois, ces peupliers, ces saules, ces platanes ombrageaient des scènes d'épouvante. En abordant au rivage, je reconnus Fray Aparicio, dont Margarita lavait la main ensanglantée. La foule vint à moi aussitôt; plusieurs pansaient des blessures. Tous avaient la consternation peinte sur leurs visages pâles et flétris. « N'allez pas « plus loin, me crièrent-ils, seigneur colonel; n'avancez « pas davantage : les monstres vont vous fusiller. — Colo- « nel don Alonso, » me dit Fortunato consterné, en s'approchant de moi avec respect, « votre seigneurie a vaincu « les Anglais, mais aujourd'hui elle n'y aurait rien pu : ce « ne sont pas des hommes, ce sont des démons incarnés. » « — Oui, ajouta sa mère, couverte de fange et meurtrie; c'est « le tonnerre qui sort de leurs fusils; l'enfer brille dans « leurs yeux. Je suis bien sûre que leurs chevaux ont des « ailes invisibles comme ceux de saint Michel et de saint « Millian. — Laissez! » interrompit la Gitana, qui arrivait l'œil ardent, l'air inspiré, « laissez! les Français ne sont « que des hommes; c'est vous qui ne savez pas l'être; ce « sont des hommes comme les Sarrasins, et pour preuve, « cette main, il y a quelques jours, en a tué un entre autres « qui avait le costume et employait la langue des Maures. « Si vous portiez seulement des cœurs de femmes, ces héré- « tiques auraient tous à présent comparu devant le prince « des apôtres. — Nous n'avions pas d'armes! — Vous aviez

« des ongles et des pierres. Mais patience, don Bartholomé « de Darroca est sur mes traces avec sa quadrille, et il vous « apprendra comment les Aragonais traitent les ennemis « de la sainte religion et de la vieille Espagne. — Nous « n'avons pas besoin des leçons d'un Aragonais; nous sau- « rons bien nous délivrer nous-mêmes. Quand nous aurons « des armes, ils disparaîtront comme les feuilles mortes « devant un ouragan. »

« A ce moment, une patrouille française parut. La foule se dispersa, et je restai seul, sans avoir pu apprendre les événements de la journée. J'allai droit à la patrouille, traversai à cheval les postes français, entrai dans Madrid. La longue rue d'Atocha était solitaire d'un bout à l'autre. On n'apercevait que des aides de camp et des ordonnances qui la traversaient à la hâte. Sur le pavé étaient épars des manteaux, des fusils, des uniformes, auxquels se mêlaient çà et là des cadavres. Le Prado était encombré de canons, de chevaux et de soldats. Les soldats, rangés sous les armes, portaient sur leurs visages une expression sinistre : ce n'était pas l'air de Français qui s'apprêtent au combat : on voyait que ces braves avaient une autre tâche à remplir.

« Je pris le parti de gagner, à travers la ville, le palais de la marquise, pour éviter les questions et les obstacles. Un Espagnol marchait sous la sauvegarde d'un officier français : c'était don Domingo. Il me serra la main avec désespoir; des larmes roulaient dans ses yeux. — « Où est ma « fille? me demanda-t-il. — A Ocaña, lui répondis-je; « mais apprenez-moi ce qui s'est passé. — D'affreux évé- « nements, reprit-il. — Oui, bien affreux, ajouta l'offi- « cier. Croyez que nous les regrettons autant que vous. » — Don Domingo me raconta que les apprêts du départ du jeune infant don Francisco, en révélant de plus en plus des projets ennemis, avaient jeté une inquiétude inexprimable dans les esprits. Le matin, une foule immense assiégea les avenues du palais; une patrouille, en essayant de disperser la multitude, fut assaillie avec fureur. Aussitôt l'armée fran-

çaise tout entière se présenta en masse. L'artillerie espagnole tenta de fermer à ses colonnes la porte de Fuencarral, et deux jeunes officiers, en tombant sous les coups de l'ennemi, acquirent une gloire immortelle. Daoïz et Velarde, que vos noms soient bénis à jamais! Vous avez obtenu depuis, de la reconnaissance nationale, des honneurs qui dureront aussi longtemps que nous aurons une patrie.

« Le peuple tenta de se défendre de carrefour en carrefour et de rue en rue. Murat alors lança tout à la fois ses colonnes par toutes les portes, avec ordre de ne s'arrêter qu'à la Puerta del Sol, de sorte que la population insurgée, refoulée de tous côtés sur elle-même par ces masses terribles, n'eut de ressource que de périr par milliers sous les pieds des soldats. Dans cette marche effroyable, la tuile, les meubles, l'eau bouillante pleuvaient sur les régiments étonnés. Les femmes, armées de coutelas et de poignards, signalaient leur rage guerrière; un grand nombre d'entre elles, loin de fuir avec la foule, s'obstinaient à mourir dans les rangs français. « Il en est une surtout, interrompit l'officier, qui « a fait reculer nos lignes d'admiration et de respect. Plus « belle qu'une figure d'Ossian, intrépide comme une au- « tre Jeanne d'Arc, elle ralliait les fuyards, les ramenait « sur nos baïonnettes, et, par son courage, aurait rendu la « victoire indécise, si elle avait eu des soldats pour nous « la disputer. — Sûrement, poursuivit Don Domingo, les « régiments français ont repoussé facilement une multi- « tude sans organisation, sans chefs et sans armes; mais « beaucoup de sang a été versé, et celui que le choc a fait « répandre n'est pas le seul qui ait coulé. Un conseil de « guerre, en permanence à l'Hôtel des Postes, envoie les « victimes à la mort par centaines. La junte d'État et l'infant « don Antonio ont sollicité et obtenu une audience du grand- « duc de Berg pour qu'il mît un terme à des massacres sans « utilité comme sans gloire. Nos religieux, nos femmes, « nos paysans ne sont pas des ennemis que la valeur fran- « çaise dût aimer à combattre, encore moins à égorger; des

« membres de la junte, du conseil de Castille et de l'état-
« major français ont parcouru les rues en demandant la
« soumission au nom du roi. Devant ce nom respecté, la
« multitude s'est dispersée, l'ordre a régné. Il s'est fait un
« désert dans nos rues; mais le meurtre et le sang n'ont
« pas cessé. Don Joachim a ordonné que quiconque serait
« pris portant une arme marcherait au même instant à la
« mort, et croirez-vous, l'avenir pourra-t-il croire que des
« bouviers de la Sagra de Tolède qui entraient avec leur
« bétail, munis de leur aiguillon, ont été sur-le-champ mis
« à mort sans que, dans un pays où les plus criminels des
« hommes ont trois jours pour se réconcilier avec leur Dieu,
« une seconde ait été donnée aux infortunés qui deman-
« daient à genoux, non pas la vie, mais l'absolution? J'ai
« vu le vertueux Azanza, tout membre qu'il est de la ré-
« gence, obtenir avec peine la grâce de Catalans dont le
« seul crime était de porter, au retour de leur travail, l'a-
« lène qui les fait vivre. Enfin, à présent même, tout n'est
« pas fini encore; car on assure que deux cents Madrilè-
« gnes, de tout sexe et de tout âge, faits prisonniers dans
« le combat, vont recevoir là, au Prado, le châtiment de
« leur fidélité aux rois de leurs aïeux et de leurs serments. »

« Je frémis et courus chez Maria. La porte me fut ouverte avec peine; les vitres étaient brisées; les murailles portaient de tous côtés l'empreinte du plomb destructeur. Une sueur froide couvrit mes membres; j'entrai, je franchis les degrés comme l'éclair. Dans une longue galerie que deux flambeaux éclairaient mal, une femme et un officier à cheveux blancs priaient devant un crucifix. Don Mathias leur récitait des paroles saintes et tous trois pleuraient. Cet officier était don Luis; cette femme doña Léonor. Je leur demandai : « Ma sœur! où est ma sœur? » Et leurs larmes redoublèrent. Enfin don Mathias put me répondre : « Au moment de la mêlée, la marquise m'a fait venir; une « grande résolution brillait dans son regard. Elle s'est « mise à genoux devant moi, m'a demandé de l'absoudre,

« a fait apprêter son cheval et des armes, nous a chargés de « vous remettre une écharpe que ses mains venaient de « broder pour vous, s'est parée de la vôtre, celle que vous « lui donnâtes à la Corogne; puis, semblable à l'ange de « la guerre, elle s'est précipitée au milieu du combat. Don « Luis l'a suivie, mais il a été bientôt séparé d'elle. Il l'a « vue de loin fondre sur un gros de mamelouks comme on « va au martyre. C'est tout ce que nous savons. »

« J'étais hors de moi. En ce moment, un homme se précipita dans la salle avec le désespoir et l'effroi peints sur le visage : c'était Antonio, arrivé jusqu'à nous à travers les jardins. « Colonel, s'écria-t-il dès que son trouble lui permit « de se faire entendre, allez vite, volez à son secours : il ne « sera plus temps! — Où est-elle? m'écriai-je. — Où est-« elle? » s'écrièrent à la fois mon père et doña Léonor. — « Au Prado! » répondit l'Andaloux; et ma mère tomba mourante. Je me précipitai hors de la maison. Don Luis me criait : « Au nom du ciel, conserve-moi mon fils! » Antonio me suivit. « Je vais vous mener, dit-il, au groupe dont je « faisais partie avec elle. Voyez-vous ces Espagnols age-« nouillés pour mourir... C'est là. »

« Le long de ces avenues sous lesquelles la population entière avait coutume de chercher le délassement de ses peines, dix mille hommes étaient rangés en bataille; quelques centaines de manolos, de prêtres, de femmes divisés par pelotons, attendaient à genoux le plomb homicide, et un morne silence régnait. Une égale horreur glaçait l'âme des meurtriers involontaires et celle des victimes. L'arrogant dictateur qui, du fond de son palais, commandait cet affreux holocauste, n'avait pas osé l'accomplir à la face du jour. Des torches éclairaient cette scène d'épouvante. Devant les condamnés une ligne de soldats chargeaient leurs armes en détournant la tête. A côté d'un religieux qui la bénissait, avant de recevoir lui-même le coup fatal, je reconnus Maria portant déjà l'empreinte de la mort sur son visage; ses yeux étaient attachés au ciel; il semblait que

son âme s'apprêtât à retourner vers sa première demeure. Je m'élançai à travers les rangs; au même instant, un bruit de mort se fit entendre, et des flots de fumée m'enveloppèrent... »

Là s'arrêtait le manuscrit. Je demandai inutilement la suite à madame Hiriart; elle s'affligeait de n'avoir plus qu'un petit nombre de feuillets épars, qui ne jetaient aucune lumière sur le reste de cette histoire. La nuit était venue depuis longtemps. L'image de la marquise tombant sous les coups des soldats troubla mon sommeil jusqu'au lever du jour.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. I
INTRODUCTION. IX

LIVRE PREMIER

SÉJOUR AUX FRONTIÈRES D'ESPAGNE EN 1820.

Béarn et Navarre.

Tableau des Pyrénées dans la basse Navarre. — Village espagnol d'Urdax. Scène d'hôtellerie. — Béat. Alcalde. Doña Urraque. Paquita. Le muletier Antonio. Père procurateur de l'ordre des dominicains. L'homme des galères. — Récits de la révolution du 9 mars (1820), dite de l'île de Léon. — Arrivée d'un régiment. Général don Bartolomé. — Officiers. Rétablissement de la pierre constitutionnelle. — Compte d'auberge. Soldats qui mendient. — Retour en France. Village d'Aïnhoa. Mœurs et usages des Basques. — Service divin. Encore l'homme des galères. — Fête du soir. — Chant d'Antonio. — Manuscrit castillan de madame Visiart. 1

LIVRE DEUXIÈME

MANUSCRIT D'AÏNHOA.

Estrémadure et Castille.

Histoire de don Alonso. — Sa naissance. — Révolutions de la grandesse. Effets des majorats. — Don Luis et doña Léonor. Don Juan, gouverneur de la Havane. — Règne de Charles III. Le saint office en Amérique ; en Europe. — Règne de Charles IV.

— Disgrâce de don Luis et de doña Léonor. Enfance de doña Maria de las Angustias. — Éducation d'Alonso, de son frère Pablo, de Maria. Le curé don Mathias.—Souvenirs de Charles-Quint en Estrémadure. — La Cabrera dans la Nouvelle-Castille. — État de l'Espagne. Domination de don Manuel Godoy, prince de la Paix. — Départ pour l'université de Salamanque. 36

LIVRE TROISIÈME

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA.

Salamanque.

Université de Salamanque. Études de don Alonso. — Ses hôtes. Ses condisciples. — Fortunato et don Jaymé. — Fray Aparicio et la Margarita. — Sir Georges. — Doña Matéa, comtesse de D***. Motifs de son éloignement de la cour. Le comte de D*** et la Gitana. — Meurtre du comte de D***. Bartolomé de Darroca. Acte de don Alonso. — Double promotion. . . . 58

LIVRE QUATRIÈME

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA.

La Cour.

Lettres de Maria. — Nouvelles de la Cabrera. Emprisonnement extraordinaire. Le prince de la Paix — Arrivée de la cour. Le roi, la reine. — Le commandeur frey don Jaymé; le chambellan marquis de C***. — Mariage du marquis de C*** avec Maria. — Sor Maria de los Dolores. Don Fray Isidro. Fray Pablo. — Noblesse de cœur du marquis. — Départ pour la Biscaye. Ségovie. 87

LIVRE CINQUIÈME

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA.

Madrid.

Départ de Salamanque. Coche de Colleras. Zagal. Antonio. — Illusions de la jeunesse. — Xativan, partisan de la maison

d'Autriche. Don Domingo, négociant de Cadix. — Soirée d'auberge. — Madrid. Ses approches. Son aspect. — Doña Matéa. Étiquettes du veuvage. — Frey don Jaymé et le prince de la Paix. — *Puerta del Sol.* — Existence des femmes Opinions politiques. Anecdote de cour. — Le Boléro. — Réception de don Alonso sous les drapeaux. Don Carlos, frère de frey don Jaymé. — Exil de don Alonso en Amérique. Tertulia. Adieux de doña Matéa. 107

LIVRE SIXIÈME

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA.

Léon et Galice.

Départ de Madrid. — Monts de Guadarrama. — Royaume de Léon. — Scène de Venta. — Rencontre de Fortunato et de Bartolomé. — Histoire d'Antonio. — Le matador Enrique Henriquez. — Caractère du peuple espagnol. Son génie africain. Sa littérature. — Royaume de Galice. La Corogne. — Arrivée de doña Maria. Bénédiction d'épée. Embarquement. Iles sacrées. 136

LIVRE SEPTIÈME

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA.

L'Amérique.

Traversée de l'Océan. Mort d'une hirondelle. — Don Fray Isidro, évêque de ***. Composition du haut clergé. — Dissensions civiles. — Golfe du Mexique. Mouillage de la Vera-Crux. Ile des Sacrifices. Tempête. — Population de la Vera-Crux. Haines des races. Caractère des Espagnols du Nouveau-Monde. — Procédure espagnole. — Température du Mexique. Aspects. Productions. — Ruines. Races anciennes. Hiérarchies. Condition des Indiens. — Inimitiés. Richesse. Avenir. — Rébellion de don Marcos. Don Christoval. Guatimotzila. — Combat de Mamanchota. — Succès de don Alonso. Miséricorde de l'évêque. —Vallée de Mexico. Pyramides de Táotihuécan. Les Chinampas. — Mexico. 157

LIVRE HUITIÈME

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA.

L'Amérique méridionale.

Promotion de don Alonso. — Nouvelles d'Europe. — Relations de la marquise et de doña Matéa. — État des esprits à la ville et à la cour. La grandesse. — Le théâtre. Littérature dramatique de l'Espagne. Lope de Véga, Calderon, Moreto, Guilen de Castro, Moratin, Martinez de la Rosa. — Poésie lyrique. Solis, Riojas, Gongora, Angèl de Saavedra (duc de Rivas). Comte de Haro (duc de Frias). — Caractère élevé de la littérature espagnole. — Situation des femmes en Espagne. — Misère publique. Décadence de la monarchie. Péril des colonies. — Aspect de l'Amérique méridionale. Richesse du sol. — Guerre de Buénos-Ayres. Défaite de lord Béresford. — Services de don Alonso. Son retour en Europe. — Coup d'œil sur la civilisation américaine. Ses destinées. 200

LIVRE NEUVIÈME

VISITE A L'ATSULAÏ ET RÉCIT DE L'ERMITE.

L'Escurial.

Promenade à l'Astulaï. Tempête dans les Pyrénées. Ermitage. — Portrait de l'ermite. Son désespoir. — Son récit. — Naissance et destination de Fray Pablo. Son entrée au couvent de San Lorenzo de l'Escurial. — Aspect de l'Escurial. Ordre des hiéronymites. — Divisions de l'Espagne. Divisions de la maison royale. Captivité de don Fernand, prince des Asturies. Mort de la princesse des Asturies. — Tentatives du prince de la Paix auprès de don Fernand. — Visite de doña Matéa à l'Escurial. — Sa chute et sa maladie. Ses terreurs. Ses préoccupations. — Visite de doña Maria. — Manifeste du prince de la Paix contre Napoléon. Rapprochement du parti de don Fernand et de la politique impériale. — Départ de doña Matéa pour Cadix. Promenade au Roméral. Apparition et oracles de la Gitana. — Interruption du récit de l'ermite. 236

LIVRE DIXIÈME

REPRISE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA.

Le détroit de Gibraltar.

Retour à Aïnhoa et lecture du manuscrit. — Vue du détroit de Gibraltar. — Pointe de Trafalgar. — Arrivée de don Alonso à Cadix. — Doña Matéa. — Voyage à travers l'Andalousie. — Colère de la camarera doña Inès. — Station à Aranjuez. — Épanchements et réticences de Maria. — Explications pusillanimes et ridicules du manifeste de Godoy. — Promotions de don Alonso. Émeute excitée par don Carlos. — Présentation du colonel don Alonso à la cour. — Anecdotes et scènes du palais. Arrestation de don Carlos. — Retour à Madrid. Scènes du Manzanarès et du Prado. — Violences de Matéa. Désenchantement de don Alonso. 281

LIVRE ONZIÈME

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA.

Le Buen-Retiro.

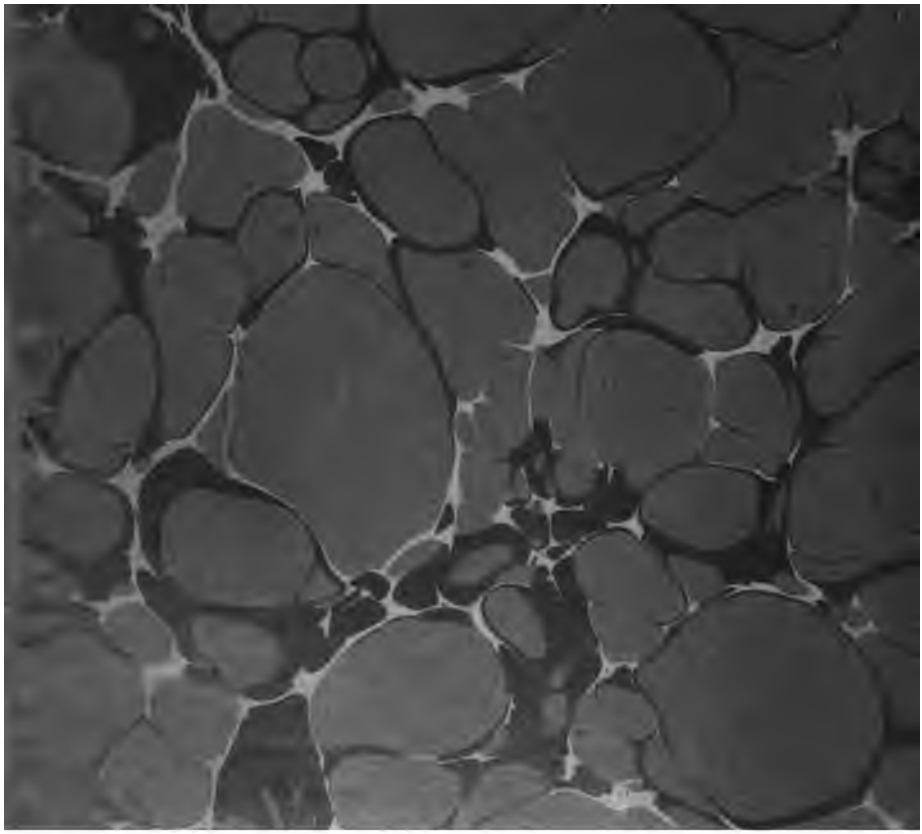
Intrigues de Matéa. Négociations secrètes du parti de don Fernand avec Napoléon. — Assassinat de Maria. Dévouement d'Antonio et de Ramon. Départ de Jaymé pour la France. — Justice populaire. Histoire d'Elvire. Fortunato Elvirez. Son arrestation. Ses révélations à don Carlos. Son évasion. — Paix de Tilsitt. Stipulations contre les Bourbons. — Lettre de don Fernand à Napoléon pour obtenir la main d'une de ses nièces. Troupes françaises dans la Péninsule. Traité de Fontainebleau contre le Portugal. — Demande de service. Cercle du prince de la Paix. — Retour et indiscrétions de frey don Jaymé. — Conseil de Castille. Ses formes. Sa procédure. Sa composition. . . 317

LIVRE DOUZIÈME

SUITE DU MANUSCRIT D'AÏNHOA.

Procès du prince des Asturies.

Course de don Alonso à l'Escurial. Arrivée de Ramon. Corres-



3 6105 015 005 379

CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD UNIVERSITY LIBRAR
STANFORD, CALIFORNIA 94305
(650) 723-1493
grncirc@sulmail.stanford.edu
All books are subject to recall

DATE DUE

MAR 1 3 2001

APR 02 2001